
UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME NEUVIÈME.



PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DU BOULEVARD, 7.

1870



5

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 33. — Mars 1870.

MISSIONS DE MACKENZIE.

Depuis son retour dans son vicariat, Mgr Faraud s'était par-dessus tout préoccupé de deux choses du plus haut intérêt pour les immenses missions confiées à son zèle : la consécration de son coadjuteur élu, Mgr Clut, et l'établissement d'une communauté de religieuses au centre du vicariat, à la mission de la Providence. Les religieuses, au nombre de sept, étaient parties de Montréal, et Mgr Taché avait accepté le soin de les accompagner jusqu'à la mission de Notre-Dame des Victoires, au lac la Biche, où devait se trouver en même temps que lui Mgr Grandin. Les deux prélats devaient y être rejoints par Mgr Faraud, qui, accompagné de son futur coadjuteur, devait venir à la rencontre des Sœurs. La présence simultanée de trois Évêques dans un centre considérable de

mission créait une occasion on ne peut plus favorable pour la consécration solennelle de Mgr Clut. Cette imposante cérémonie devait donc se faire à Notre-Dame des Victoires, dans les meilleures conditions pour frapper l'esprit des sauvages qui fréquentent ce poste, et leur donner la plus haute idée des splendeurs de notre sainte religion.

Malheureusement, au moment où Mgr Faraud s'apprêtait à partir, il reçut une lettre de Mgr Taché annonçant son départ et celui de Mgr Grandin pour la France à l'occasion du chapitre général de 1867. C'était une grave contrariété, mais le sacre de Mgr Clut ne pouvant être différé trop longtemps sans de notables inconvénients, Mgr Faraud résolut de faire usage des pouvoirs très-étendus que le Saint-Père lui avait donnés pour la consécration de son coadjuteur. En conséquence, il décida que Mgr Clut demeurerait à la mission de la Nativité où il attendrait son retour, et que deux Pères tiendraient la place des deux Évêques assistants qui faisaient défaut.

Ce point étant ainsi réglé on ne songea plus qu'au voyage. Déjà pendant deux années entières (1866-1867), Mgr Faraud avait mis tout en œuvre pour en assurer le succès. Il avait loué une berge avec tous ses agrès et engagé des rameurs et un guide pour la monter. Le point le plus difficile était l'approvisionnement des voyageurs. Les vivres étaient rares, et à la mission de la Providence on avait dû se mettre à la ration pour ne pas s'exposer à la famine ; les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson n'étaient pas non plus largement fournis. Il fallait cependant trouver des vivres pour deux ou trois mois, et pour toute la caravane qui partait avec Monseigneur. A force de chercher, il avait fini par se procurer environ les deux tiers de ce qu'il lui fallait pour l'aller, se confiant à Dieu pour le retour.

Laissons maintenant Mgr Faraud lui-même nous raconter la première partie de ce voyage, pendant lequel sa patience fut souvent mise à de rudes épreuves.

Pour éviter de me trouver seul à tenter le voyage aventureux de la rivière la Biche, j'avais obtenu, à force de prières, que la Compagnie enverrait une berge avec la mienne. Dès le 15 mai 1867, à la mission de la Nativité, cette berge, le guide et le rameur étaient prêts à partir ; j'attendais moi-même d'un jour à l'autre mon guide et mon rameur qui remontaient à travers les glaçons la grande rivière des Esclaves. On se fatigue vite à attendre ; aussi j'avais tous les jours de longs et ennuyeux combats à soutenir pour empêcher les serviteurs de la Compagnie de partir. A bout de patience, ils devaient, le 3 juin, nous laisser à notre propre sort. Le samedi, premier du mois, je n'avais pas encore de nouvelles. Etait-il arrivé quelque malheur ? Les sauvages engagés auraient-ils refusé de remplir leurs engagements? Le guide lui-même n'aurait-il pas été effrayé des dangers à courir sur une rivière encore inexplorée ? Telles étaient les questions que je m'adressais avec anxiété...

Si les autres partaient sans nous, tout était perdu. J'avais fait des dépenses inutiles, il fallait renoncer pour le moment à doter mon pauvre vicariat d'un établissement de sœurs. La nuit suivante, je ne dormis pas, et chaque fois que le moindre bruit se faisait entendre au dehors, j'étais en émoi, me figurant qu'enfin mes hommes arrivaient. Ainsi se passa la nuit, ainsi se passa la matinée du jour suivant. Enfin, à midi précis, ma petite caravane arrivait à toutes voiles. *Deo gratias!* un poids immense m'était enlevé. Dès le jour même, je disposai tout pour le départ.

A la nuit tombante, je vois entrer tous mes voyageurs avec des visages consternés. Ils viennent m'annoncer solennellement qu'ils sont résolus à ne pas aller plus loin. Bonne nouvelle pour me consoler de mes dernières inquiétudes !

Un sauvage ne raisonne guère, et comme il est naturellement égoïste, quand une chose l'ennuie ou qu'il s'entête, il

se met fort peu en peine des embarras qu'il peut susciter aux autres. Ce n'était pas le moment d'user d'autorité, je préférai prendre la chose en plaisantant et je donnai à chacun un peu de tabac qu'ils se mirent à fumer. Un moment après, je pus leur parler sérieusement, leur rappelant ce que jusqu'à ce jour j'avais fait pour eux, et le blâme qu'ils encourraient de tout côté si, donnant suite à leur projet, ils venaient à m'abandonner. Mon triomphe fut complet, chacun prétendait que ce n'était pas lui, mais les autres qui refusaient de partir. « Puisqu'il en est ainsi, leur dis-je, tenez-vous prêts pour demain matin. »

Le lendemain matin, en effet, 3 juin, nous nous mîmes en route, espérant tout de la protection divine. Le premier jour, tout alla bien ; nous remontions la grande rivière Athabaskaw, connue de tous les voyageurs. Nous n'avions à souffrir que d'une chaleur excessive et des tracasseries de myriades de cousins. Une fois pourtant je crus que tout allait être perdu ; des sauvages qui prétendaient bien connaître la rivière la Biche, que nous devions suivre, crièrent aux nôtres que nous étions des téméraires et qu'assurément plusieurs d'entre nous périraient dans ce voyage. Il n'en fallait pas tant pour les abattre, je n'eus d'autre ressource, pour leur rendre le courage, que de leur rappeler la réputation de menteurs des Cris infidèles qui leur avaient parlé.

Le lendemain, nous entrions dans la rivière tant redoutée. Il était curieux de voir la mine effarée de nos pauvres Montagnais, qui s'imaginaient être à la veille de leur dernier jour. Le bon Dieu permit que les eaux, généralement basses dans cette saison, fussent assez hautes pour couvrir tous les petits rapides, de sorte que, au lieu de rencontrer une multitude d'obstacles, comme nous nous y attendions, notre barque avançait avec une merveilleuse facilité. Le soir même nos sauvages étaient rassurés et les chants recommencèrent.

Cependant un obstacle sérieux allait bientôt se dresser devant nous, c'était le grand Rapide. Je vais essayer d'en donner une idée.

En cet endroit, la rivière la Biche est au moins aussi large

que le Rhône et roule un volume d'eau aussi considérable. De chaque côté s'élèvent des rives de pierres mollasses qui surplombent et semblent menacer la tête du voyageur. Leur hauteur doit être en moyenne de 30 à 40 mètres. Au-dessus du rapide, elles sont encore plus hautes. Ces énormes blocs, minés par le temps et rompus par les glaces, ont formé au milieu de la rivière une masse compacte recouverte d'alluvion et de sable où poussent de grands sapins. Cette île, en interceptant le cours de la rivière, a forcé l'eau à s'ouvrir violemment un passage de chaque côté. Le courant étant déjà très-fort au-dessus de l'île, l'eau vient se briser sur les blocs énormes qui lui servent de contre-forts, puis retombe en mugissant et forme des cascades qui se succèdent jusqu'au bas de l'île, où les deux bras de la rivière se réunissent, présentant à leur confluent des houles de 2 à 3 mètres de haut. Les eaux s'entre-choquant et se brisant contre les rochers font un bruit à la fois sourd et strident, plus fort que cent coups de canon de gros calibre partant à la fois.

Voilà l'obstacle que nous avions devant nous et qu'il s'agissait de franchir. Les deux rives s'élevant à pic au-dessus de l'eau ne permettent pas d'y aborder, il faut donc atteindre l'île au confluent des deux rapides, au milieu des flots bouillonnants. Assurément des Européens ne se tireraient pas d'affaire avec les faibles moyens dont nous disposons ; nous n'avons que deux berges, un bout de câble, quelques longues perches, deux cordeaux ayant à peine 1 décimètre de circonférence, et des rames. Nous passerons cependant! Voici comment nous nous y prenons : les huit hommes les plus forts et les plus courageux entrent dans une des berges, attachent à l'autre qui reste amarrée un bout de cordeau destiné à la haler quand ils auront atteint le rivage de l'île ; un autre cordeau, attaché à la berge qui part, demeure entre les mains des voyageurs qui restent à terre pour l'empêcher d'être entraînée par le courant contre les rocs. Ces précautions prises, la barque est lancée dans les houles... Tantôt elle disparaît, tantôt elle surnage. Les voyageurs rament de toutes leurs forces sans tenir compte des lames qui viennent les fouetter au visage. Un mo-

ment ils paraissent entraînés, puis ils avancent un peu, enfin avec leurs longues perches ils ont pu atteindre le fond, et un effort suprême les conduit jusqu'au pied de l'île, où ils amarrent la berge. Aussitôt un signal est donné. A notre tour, dans la seconde berge, nous nous élançons dans les houles, nos hommes rament, ceux qui ont atteint l'île nous halent avec les deux cordeaux. Au moment du plus grand danger, un cordeau casse... Pour la première fois je frémis, mon front se couvre d'une sueur froide. Nous ne tenons plus que par un fil au-dessus de l'abîme ; s'il casse, nous sommes perdus. Mais ce fil, fortifié par une main divine, tient bon, et en quelques minutes nous pouvons rejoindre nos compagnons de voyage... Nous pouvons enfin respirer.

Il nous fallut une grande journée pour frayer un chemin aux berges à travers cette île, qui a environ 1 mille de longueur. Nos hommes exécutèrent gaiement ce travail pénible, et le lendemain nous étions prêts à continuer notre route.

Le reste du voyage s'accomplit sans incident remarquable. Le pays que nous traversions était à peu près inhabité, les animaux sauvages y abondaient, et plus d'une fois nos voyageurs firent halte pour aller en poursuivre quelques-uns qui, tombant en leur pouvoir, venaient très à propos rompre la monotonie de notre nourriture habituelle, en nous permettant de manger de la viande fraîche. Après mille détours ennuyeux et des inquiétudes constantes, car personne ne connaissait la rivière que nous suivions, des eaux rougeâtres nous annoncèrent l'entrée de la petite rivière la Biche. Ce fut un vrai moment de réjouissance, nous étions en pays connu. Le but de notre voyage était pourtant encore assez éloigné, mais enfin, à force de remonter de petits rapides et de serpenter dans les prairies, le 25 juin, à midi, le beau lac la Biche déroulait devant nous sa vaste nappe d'eau, et quelques heures après nous étions reçus à la mission au bruit de nombreuses décharges de mousqueterie. C'étaient vingt-deux jours, heure pour heure, après notre départ d'Athabaskaw, et quinze ou vingt jours plus tôt que nous n'avions cru possible d'arriver à la mission.

Ici commence pour Mgr Faraud une épreuve extrêmement pénible, souvent expérimentée par nos Pères qui travaillent à la gloire de Dieu dans ces régions lointaines. C'est l'épreuve d'une longue attente dans des circonstances tout à fait critiques. On n'était qu'au 25 juin, et les Sœurs, d'après ce qui avait été convenu, devaient arriver seulement le 10 ou le 15 juillet; au fort, il n'y avait pas de provisions; à la mission, le R. P. Végreville n'en avait que fort peu et les employés de la Compagnie qui avaient accompagné Monseigneur, trouvant leur charge prête, voulaient repartir aussitôt. Monseigneur dut user d'autorité pour les obliger à attendre, au moins jusqu'au jour fixé pour l'arrivée des Sœurs. On put les nourrir jusqu'au 8, mais la disette commençant alors à se faire sentir, et les Sœurs n'arrivant point, le guide de la Compagnie vint trouver Sa Grandeur pour lui dire que, les provisions étant épuisées, il allait partir immédiatement. De bonnes paroles lui firent prendre patience encore pendant quelques jours.

Un traiteur étant arrivé sur ces entrefaites annonça que les chemins étaient affreux; des pluies torrentielles avaient détrempé les prairies et rendaient les routes presque impraticables. Monseigneur envoya plusieurs hommes avec quatre bœufs pour aider la caravane à sortir des mauvais pas, dans lesquels il la supposait engagée. Trois jours après, des chasseurs venant de la prairie déclarèrent avoir rencontré ces hommes continuant leur route et toujours à la recherche de la caravane. Ce fut un moment pénible pour Monseigneur : ses compagnons continuaient à vouloir partir, il ne savait plus comment s'y prendre pour les retenir.

Une fausse nouvelle, arrivée fort à propos, leur rendit le courage pour quelques jours encore : un jeune homme venant du fort Pitt assura que les Sœurs, quand il était parti

de ce poste, étaient sur le point d'y arriver. Cette annonce et surtout les provisions que l'on venait de recevoir au fort firent prendre patience jusqu'au samedi 19 juillet. Mais ce jour-là les employés de la Compagnie déclarèrent qu'ils partiraient définitivement le 21, si on n'avait rien de certain à leur dire sur l'arrivée des religieuses. Monseigneur dépêcha aussitôt un jeune homme qui partit au galop et alla jusqu'à deux journées de marche aux informations; le lendemain il revint sans avoir rien appris. « J'assistai alors, dit Monseignenr, à une scène vraiment tragique : je ne pouvais plus retenir les serviteurs de la Compagnie, leur devoir les appelait ailleurs. Nos sauvages pleuraient, se lamentaient, se croyant à tout jamais perdus. Ils demandèrent au guide de les laisser partir avec lui. Celui-ci leur répondit sérieusement que s'ils me quittaient, il les jetterait à l'eau. Il fallut bien se résoudre. »

Les sauvages demeurés seuls avec Monseigneur firent contre mauvaise fortune bon cœur, et exprimèrent leur résolution d'attendre autant qu'il le faudrait et de ne pas abandonner leur Père. Le 25 au soir, les hommes qui avaient été envoyés quinze jours auparavant à la recherche des Sœurs revinrent à la mission excessivement fatigués, mais n'apportant encore aucune nouvelle. Enfin le 27 à la nuit tombante, un Cri tout couvert de plumes, à moitié nu, bariolé de différentes couleurs, arriva à bride abattue, sous une pluie battante. Il était porteur d'une lettre du R. P. Lacombe annonçant qu'il arrivait avec les Sœurs au fort Pitt et que le 29 il serait à Notre-Dame des Victoires. Ce fut une grande joie pour Monseigneur, les sauvages la partageaient et l'exprimèrent bruyamment, selon leur habitude.

Cependant la date fixée par le R. P. Lacombe était évidemment trop rapprochée ; les religieuses du lac

la Biche voulurent néanmoins y croire et se mirent en route pour aller au-devant de leurs Sœurs; mal leur en prit, car après une journée de course inutile elles durent coucher à la belle étoile, et revinrent le lendemain brisées de fatigue, sans avoir rien vu.

Enfin le 31, Monseigneur pensa que les voyageuses ne devaient pas être loin, et montant à cheval ainsi que le R. P. Végreville, il alla à leur rencontre. A 2 kilomètres du lac la Biche, la caravane si longtemps attendue fut signalée par une bonne vieille femme que Monseigneur saluait en passant. Un instant après, il bénissait ses nouvelles filles et les conduisait en triomphe à Notre-Dame des Victoires, où depuis trente-six jours il les avait attendues avec tant d'impatience.

On commença immédiatement les préparatifs du départ, qui eut lieu dès le surlendemain. Nous ne ferons point ici le récit du retour, il présente à peu près les mêmes péripéties que le voyage précédent; nous dirons seulement que les voyageurs éprouvèrent encore mieux la protection de la divine Providence. Les eaux avaient baissé dans la rivière la Biche, les bagages étaient plus pesants et les voyageurs plus nombreux; en outre ils étaient réduits à leurs propres forces, ayant été abandonnés par les employés de la Compagnie. Ils avaient eu dès les premiers jours la triste perspective de faire à pied, pour soulager la berge, une grande partie du chemin et l'auraient fait en réalité si Dieu n'avait envoyé des pluies abondantes qui firent grossir la rivière. Au passage du grand rapide, malgré leurs craintes, ils n'éprouvèrent pas d'accidents sérieux; enfin le voyage fut heureux autant qu'il pouvait l'être dans de telles conditions, et le 13 août à deux heures de l'après-midi on débarquait à la mission de la Nativité.

Mgr Clut écrivant au T.-R. P. Supérieur général ra-

conte l'arrivée de nos voyageurs et la cérémonie solennelle de sa consécration. Nous empruntons à sa lettre les lignes qui vont suivre.

Nous ne savions à quoi attribuer la longue absence de Mgr FARAUD. Nous étions dans les plus vives inquiétudes, nous en ressentîmes d'autant plus de joie lorsque nous aperçûmes la barque qui le ramenait. Un petit pavillon français qui flottait à l'arrière nous assurait de la réussite du voyage, et en effet bientôt nous pûmes distinguer les religieuses. Nous eussions été heureux d'aller au-devant de ces nobles voyageurs, mais la chose était impossible : nous n'avions pas une embarcation à notre service. Nos Indiens, Montagnais et Cris, qui avaient été invités, pour la circonstance, à se rendre à la mission, fatigués d'attendre si longtemps et à bout de provisions, étaient partis pour la plupart. Les serviteurs de la Compagnie et ceux de la mission, occupés au loin à faire les foins, avaient emmené toutes les pirogues. Dans l'impossibilité d'aller saluer les arrivants sur notre beau lac, nous les saluâmes de loin avec notre petite cloche, et nous les attendîmes sur le rivage, en face de l'église. Les RR. PP. EYNARD et TISSIER étaient à mes côtés. Nous étions tous trois revêtus du costume de chœur. Mgr d'Anemour, après nous avoir donné l'accolade fraternelle et béni notre petite population du fort et de la mission, ainsi que cinq à six familles sauvages encore présentes, se revêtit du rochet, de l'étole et de la mozette épiscopale, et nous entrâmes à l'église. Un protestant de mes amis m'avait fait présent d'un petit harmonium ; on le plaça devant une des religieuses, qui accompagna, à la grande admiration de tous les assistants, un *Magnificat* en partie chanté par les sœurs, et Monseigneur donna la bénédiction solennelle, après quoi je reçus Sa Grandeur et nos intrépides religieuses dans ma maison.

Nous ne tardâmes pas à tenir conseil pour fixer le jour de ma consécration. Nous étions au 13 août. Mgr d'Anemour avait à peine, en fait de vivres, de quoi achever son voyage ; j'étais moi-même tout à fait au dépourvu, c'était tout au plus si j'a-

vais le nécessaire pour notre mission. Il m'était impossible de nourrir Mgr Faraud et sa caravane pendant plusieurs jours sans m'exposer à la disette. De plus, Sa Grandeur était obligée de repartir au plus tôt pour permettre au R. P. Grouard d'aller faire ses missions, et le R. P. Tissier, venu pour la cérémonie, aurait déjà dû se trouver chez les Castors, qui l'attendaient depuis longtemps. Nous ne pouvions donc différer davantage, et le 15 août, jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, fut fixé pour le sacre.

La journée du lendemain 14 fut employée aux préparatifs de la fête. Le jour de l'Assomption, Mgr Faraud ouvrit la cérémonie par un sermon de circonstance, dans lequel il fut un peu trop pathétique et toucha la fibre sensible de mon cœur. Je pus cependant contenir mes larmes. Le moment de la prestation du serment venu, je me croyais ferme et je voulais lire la formule d'un ton assuré. Mais voilà que ma voix me trahit et je me sens comme étouffé par les sanglots ; malgré mon émotion, je continuai à lire : je fis des efforts inouïs pour articuler les dix premières lignes et je n'y parvins qu'à grand'peine. Enfin je pus dominer mon émotion et la cérémonie se continua très-bien. A la fin, je donnai la bénédiction solennelle. Je dois vous dire, mon très-révérend Père, que, comme vous me l'aviez recommandé, vous avez eu la plus large part à cette première bénédiction. J'ai béni aussi tous vos enfants, mes frères, avec effusion de cœur.

Mgr Faraud, évêque consécrateur, n'avait pour assistant que le Fr. Salasse. Les RR. PP. Eynard et Tissier remplissaient auprès de moi les fonctions d'évêques assistants. Une crosse en bois, tournée par Mgr Faraud, et que j'avais peinte en jaune, était mon premier bâton pastoral. Grâce à la prévoyance de Mgr d'Anemour, nous avions le strict nécessaire pour la cérémonie. Mgr Taché avait eu l'attention de m'envoyer ses gants, les seuls qu'il eût, et un superbe anneau épiscopal.

Mgr d'Anemour voulut me céder tous les honneurs au jour de mon sacre. Il me fit présider au festin de mes noces et le soir chanter les vêpres solennelles et donner la bénédiction.

Comme on le voit par ce récit, la pompe qui accompagna cette auguste cérémonie fut bien modeste. Néanmoins, comme c'était la première fois qu'une solennité de ce genre avait lieu dans ces régions lointaines, elle n'en fit pas moins une vive impression sur tous ceux qui en furent les témoins.

Le lendemain de ce jour mémorable, le nouvel Évêque d'Erindel dut s'adonner à des occupations qui semblent peu en rapport avec la dignité épiscopale dont il venait d'être revêtu, mais auxquelles nos Evêques des missions étrangères sont cependant bien obligés de se dévouer, faute de collaborateurs assez nombreux pour les aider dans leurs travaux. Il s'agissait de payer en marchandises les serviteurs de Mgr Faraud et de s'occuper de la manière la plus active des préparatifs du nouveau voyage que Sa Grandeur avait encore à faire pour se rendre à la mission de la Providence, où devaient s'établir les religieuses. Le départ eut lieu le soir même. Ce dernier voyage fut très-heureux, à part les fatigues occasionnées par les portages, où tout le monde est obligé de mettre la main à l'œuvre. Le 18 août, les voyageurs arrivaient à la mission de Saint-Joseph et surprenaient le R. P. Gascon et le Fr. Hand. En voyant Monseigneur qu'ils avaient cru mort, ils ne se possédaient pas de joie. Un bon nombre de sauvages étaient réunis en ce lieu, Monseigneur leur fit des instructions et en confirma plusieurs. Après une halte de deux jours, on se remit en route, et enfin le 25 août on abordait à la mission de la Providence, d'où les sauvages étaient partis, mais où le R. P. Grouard fit aux voyageurs depuis longtemps attendus l'accueil le plus cordial et le plus empressé.

Monseigneur installa immédiatement les religieuses ; elles commencèrent aussitôt l'œuvre pour laquelle elles étaient venues se dévouer, et depuis ce moment elles

coopèrent dans la mesure de leurs forces à l'établissement solide du règne de Dieu dans les âmes.

RAPPORT DE MONSEIGNEUR FARAUD.

(1866-1868.)

Mission de la Providence, 6 mai 1868.

Mon très-révérend et bien-aimé père,

Je vous adresse le compte rendu de nos travaux durant les années 1866 et 1867. Je suivrai à peu près le même ordre que dans les rapports précédents, c'est-à-dire que je parcourrai successivement chacune des missions du vicariat, en faisant connaître les différents faits qui s'y rapportent.

Mission de la Nativité ou du lac Athabaskaw. — En passant l'hiver de 1866-67 à la mission de la Nativité, Athabaskaw, je m'étais proposé de visiter les sauvages de notre belle mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, (fond du lac Athabaskaw). Ils s'y attendaient et il me paraissait presque impossible de manquer à ma parole. Quelques jours avant mon départ, c'est-à-dire le 8 mars, je recevais des lettres m'annonçant qu'un ministre protestant, chassé du lac d'Ours (mission de Sainte-Thérèse) par le R. P. Petitot, s'était abattu sur notre belle mission de Saint-Michel (fond du lac des Esclaves). Cette mission n'avait pas été comprise dans le programme de nos travaux du printemps, parce que je la croyais à l'abri des attaques de l'hérésie. Il devenait absolument nécessaire de la visiter. Il fallut pour cela changer tous mes plans de

campagne. — Mgr Clut se rendit seul à Notre-Dame des Sept-Douleurs, j'envoyai le R. P. Tissier prendre la direction de Saint-Joseph, afin que le P. Gascon pût aller à Saint-Michel et le P. Eynard à la Providence tenir la place du P. Grouard, à qui j'avais donné ordre de visiter les missions du Sacré-Cœur de Jésus, de Saint-Raphaël et de Saint-Paul, des montagnes Rocheuses. Je restais seul à la mission de la Nativité.

Ces nouveaux arrangements furent cause que le P. Eynard n'arriva pas en temps voulu à la Providence, et par suite le P. Grouard, qui était prêt à partir avec l'express d'hiver, fut fort embarrassé. Cet embarras donna lieu à un trait de dévouement de la part de nos bons Fr. Alexis Reynard et Boisramé, dont je veux vous parler avant d'entrer dans le détail des missions. Le P. Grouard, considérant d'un côté le danger qu'il y avait à laisser les missions exposées à la gueule du loup, et de l'autre la difficulté qu'il y avait aussi à laisser les Frères seuls pendant trois mois, avec le soin de la mission au temporel et au spirituel autant qu'il leur était possible, était fort indécis. Ils tinrent conseil ; la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes devaient l'emporter et il en fut ainsi. Les Frères consentirent à se priver de confession, de communion et même d'entendre la messe, se proposant d'employer en visites au saint sacrement et en méditations le temps où ils auraient dû assister à la messe. Ces dévoués Frères avaient plus d'un souci : ils devaient en premier lieu équiper les sauvages qui devaient venir me rejoindre à Athabaskaw pour le voyage au lac la Biche et en outre se procurer les provisions nécessaires pour entretenir la mission. Dieu ne mit pas, tout en l'acceptant, leur dévouement à une trop grande épreuve : quinze jours après le P. Eynard venait les réjouir et les consoler.

Les sauvages de Notre-Dame des Sept-Douleurs perdirent peu en perdant ma visite, dans ce sens que, pour la première fois depuis de longues années, les caribous manquant, ils avaient passé un hiver rigoureux, sans cesse à la veille de mourir de faim, en sorte qu'un tout petit nombre put se rendre à la mission. Mgr Clut y passa trois semaines, instruisant, confessant et distribuant la sainte communion à cette petite partie du troupeau. Comme c'étaient les plus fervents, ils lui donnèrent de la consolation comme toujours. Rien d'extraordinaire ne marqua son séjour parmi eux, si ce n'est peut-être la difficulté de les satisfaire sur les plaintes qu'ils faisaient de mon absence. Ce cher prélat fut de retour le 29 avril. Il faut sa force et son courage pour faire le voyage sur ce lac en cette saison, étant obligé de marcher parfois jusqu'aux genoux dans l'eau glacée.

Nous nous attendions à une forte besogne à la mission de la Nativité. Les sauvages, que je n'avais pas vus depuis six ans, s'étaient promis de ne pas manquer l'occasion, en se réunissant tous auprès de nous au départ des glaces. De temps en temps, à mesure que les jours grandissaient, quelques-uns venaient me faire une courte visite. Tous ces visiteurs plus ou moins me donnaient lieu d'admirer les fruits abondants de salut que Dieu opère dans ces âmes neuves.

Vers le 12 mai, le soleil avait enfin fait disparaître la neige et tous nos enfants des bois étaient réunis à une distance d'environ deux heures de la mission, attendant qu'un vent favorable, en chassant les dernières glaces flottantes, leur ouvrît un chemin pour se rendre jusqu'à nous. Tandis qu'ils étaient dans l'attente, une cause qui eût été indifférente ailleurs vint bouleverser toutes leurs idées et retarder le jour de leur arrivée. Ce fut l'apparition inattendue d'un commerçant américain, descendu

par la rivière à la Paix. Ce nouveau venu leur promettait monts et merveilles pour les décider à lui donner leurs fourrures ; il augmentait le prix ordinaire et semblait leur faire entendre que la Compagnie les avait volés jusque-là, en ne les payant pas assez. C'était plus qu'il n'en fallait pour déranger les esprits. Nos néophytes sont très-attachés à la religion et aux devoirs qu'elle impose ; mais d'un autre côté, par nature et par éducation, ils sont très-intéressés et même avares. Les fourrures qu'ils avaient entre les mains ne leur appartenaient plus, puisqu'elles avaient été achetées à l'avance par la Compagnie. La tentation était forte et le pas glissant. Je dis à quelques-uns d'entre eux, qui avaient passé à travers les glaçons pour venir me voir, que notre fonction à nous n'était pas de nous occuper de traite, mais que notre devoir était de les avertir qu'il fallait avant tout payer leurs dettes.

Quelques ignorants, je n'oserais croire qu'ils fussent mal intentionnés, allèrent rapporter aux autres que j'avais dit que tous ceux qui donneraient leurs fourrures à l'Américain seraient excommuniés. Ce fut une révolution complète chez les sauvages. Les uns disaient, avec beaucoup de raison, qu'il leur paraissait peu probable que j'eusse donné une pareille décision; d'autres, poussés par un mauvais esprit, prétendaient que c'était un pacte fait avec la Compagnie, qu'elle nous payait pour agir de la sorte à leur égard. Cependant les esprits s'échauffaient, et soit crainte, soit dépit, personne ne venait à la mission. Tout ceci se passait à notre insu. La rivière était libre depuis longtemps et nous nous expliquions peu ce long retard. Le mercredi, veille de l'Ascension, nous les attendions plus que jamais : personne ne parut. Sur le soir cependant, un de nos plus anciens et meilleurs chrétiens, exerçant une certaine influence sur les autres et ne

manquant pas de bon sens, entra, s'approcha de moi en tremblant, s'assit, et après le silence d'usage me dit : « Je ne sais si je dois rester ici ou sortir. — Pourquoi ce doute ? lui dis-je. — On m'a dit que tu voulais m'excommunier moi et tous mes frères. — Et pourquoi ? — Parce que quelques-uns ont traité avec l'Américain. — Je n'ai ni dit ni pensé cela. J'ai fait observer, ce dont tu conviendras sans peine, qu'il ne fallait pas voler, que chacun devait payer ses dettes et après s'arranger comme il le croirait le plus avantageux pour lui. — Exactement, dit-il ; c'est ce que je n'ai cessé de dire moi-même ; mais on ne voulait point me croire et plusieurs ont affirmé la chose avec tant d'assurance, que je m'étais presque laissé entraîner. C'est parce que tous les sauvages croient à ce qu'on leur a dit, que personne n'ose venir te voir, quoique tous le désirent. Pour ma part, j'ai balancé longtemps, mais je souffrais trop. Depuis l'automne passé, je me réjouissais dans la pensée de te revoir, je hâtai par mes désirs la fin de l'hiver, le printemps m'avait paru interminable, et au moment où mon ardent désir allait se réaliser, on m'annonce que tu veux me chasser de ta présence. En vérité, j'ai souffert extrêmement ces quelques jours passés. Ayant peine à supporter ma douleur, j'ai voulu t'entendre moi-même. Je ne te cacherai point que, contrairement à mon habitude, quoique n'y croyant qu'à demi, j'ai prêté comme les autres ma voix à la calomnie et mal parlé de toi, disant que les affaires de traite ne te regardaient point, et que je trouvais plus que surprenant que vous, que nous regardons comme des dieux sur la terre, parce que vous nous montrez le chemin du ciel, vous voulussiez nous chasser de l'Eglise pour des affaires qui ne regardent que la terre. J'ai même dit, que si c'était la vérité, que vous agissiez de la sorte parce que les bourgeois vous payaient, vous perdriez à mes yeux tout le pres-

tige qui s'attache à vos personnes et que je n'aurais désormais plus ni foi ni confiance en vos paroles. Je suis donc on ne peut plus heureux du démenti que tu donnes à tous ces bavardages ; je me sens soulagé et mon cœur est remis. » En proférant ces dernières paroles, ce bon sauvage était tout attendri. Je le renvoyai avertir et désabuser ses frères. Quelques paroles suffirent pour apaiser la tempête. Dès le lendemain tous ces pauvres enfants des bois arrivaient joyeux, délivrés d'une peine sérieuse.

Le temps était désormais trop court pour leur prêcher une mission en règle. Nous fîmes un feu roulant d'instructions, à peu près tous purent se confesser et communier. J'administrai le sacrement de confirmation à une quarantaine. L'entrain, l'enthousiasme furent poussés jusqu'au plus haut point pendant ces quatre ou cinq jours. Ils rappelaient les temps héroïques de la fondation de la mission. Je fus bien content d'eux. Je bénis la Providence de leur avoir départi ses grâces avec tant d'abondance. Le dimanche eut lieu la communion générale. C'était un touchant spectacle que cette église plus que pleine, toutes ces voix réunies exaltant avec une ardeur sans pareille la bonté et la puissance de ce grand Dieu qui aime la compagnie des pauvres et des humbles, qui les avait tous invités à son festin sacré et qui se disposait à venir dans leurs cœurs. Des larmes trahissaient malgré moi l'émotion de mon cœur. Les cérémonies de ce genre sont partout touchantes ; sur un terrain si neuf, où, il y a à peine quelques années, Dieu n'avait pas un seul adorateur en esprit et en vérité, elles font sentir à l'âme un je ne sais quoi de délicieux, de divin qui lui fait éprouver un bonheur ineffable. Que les sacrifices qu'on a faits pour ces âmes paraissent peu de chose comparés à la joie d'un tel jour ! — Nous clôturâmes cette courte mission le

soir même par un exercice nouveau pour eux et qui leur fit une vive impression. Ce fut une conférence sur les différents devoirs du chrétien. Comme jusqu'ici deux Missionnaires parlant aisément leur langue ne s'étaient jamais rencontrés ensemble, on n'avait jamais pu leur donner ce genre d'instruction si profitable et si en usage dans notre chère famille. — Mgr Clut, debout au milieu de la foule, faisait les demandes et soulevait les objections. C'était avec une indicible satisfaction que je voyais ces chers enfants attentifs tournant leurs regards vers lui, saisis d'admiration de voir qu'il faisait si bien valoir les raisons de la paresse et de la négligence, et élevant bien haut les difficultés ordinaires. Ils se tournaient ensuite de mon côté, m'interrogeant de l'œil pour voir comment j'allais abattre cet échafaudage. A mesure que j'entrais dans l'explication, ils approuvaient des mains et de la tête, et se regardaient les uns les autres en signe de satisfaction. Après la cérémonie ils restèrent à peu près tous longtemps devant la porte de l'église pour se rappeler ce qu'ils avaient entendu, et enfin une députation des plus intelligents vint me trouver pour que je les aidasse à dissiper certains doutes. Cette nouvelle conférence dura plus que la première. C'eût été le moment de faire un grand bien à ces chers enfants, qui seraient restés encore probablement plusieurs jours pour nous entendre ; mais je devais partir le lendemain pour le lac la Biche. Ils promirent d'être désormais plus fidèles, me conjurèrent de venir les voir de temps en temps, et partirent vivement impressionnés de la séparation. J'étais pour ma part attendri et satisfait.

C'est en présence de l'ennemi qu'on connaît la valeur du soldat. Jusqu'ici la mission de la Nativité n'avait pas été attaquée par l'hérésie ; durant le cours de l'été, un ministre protestant vint, à notre grande surprise et con-

trairement à notre attente, se fixer tout près de la mission. Pas un sauvage ne daigna le regarder et il ne retira que le mépris et l'ironie de toutes les démarches humiliantes qu'il fit pour les gagner.

Mission de Saint-Charles ou du fort Vermillon. — Avant de quitter ce district, il faut que je vous dise un mot de la fondation de la mission de Saint-Charles, dédiée au patron de notre bien-aimé fondateur et Père. Après avoir visité les quatre missions de la rivière à la Paix, j'avais pu me convaincre que Saint-Charles était tout à la fois le point le plus central, le plus avantageux et fréquenté par le plus grand nombre de sauvages. Durant l'hiver, je pris des arrangements avec le chef du district, qui voulut bien se charger de nous y faire construire une maison et une chapelle, et d'y nourrir le P. Tissier, que j'avais désigné pour cette mission, jusqu'à ce qu'il pût se suffire à lui-même. Ce Père devait s'y rendre au milieu de l'été, mais ayant été obligé de m'attendre pour le sacre de Mgr Clut, il n'a pu aller s'y fixer définitivement qu'en automne. Ce n'a pas été sans difficulté qu'il s'y est rendu. Chemin faisant, tout son petit bagage tomba à l'eau et resta deux jours dans la rivière. Tout ce qui n'était pas susceptible de se gâter fut retrouvé; mais les objets d'église, les livres, les papiers, tout fut mis hors de service. Il n'atteignit le but de son voyage que dans le mois d'octobre. Les bonnes dispositions qu'il trouva tant parmi les sauvages que parmi les habitants du fort lui firent bientôt oublier les malheurs du voyage. A son arrivée, on lui fit don d'une belle jument et d'une vache pour son établissement futur, et les serviteurs de la Compagnie firent une petite cotisation qui donna pour résultat 25 livres sterling. Il a de plus l'avantage d'avoir pour bourgeois M. Roderick Ross, un de nos meilleurs amis. J'ai donc tout lieu d'espérer que durant le cours de l'hiver, il aura pu réunir les ma-

tériaux nécessaires pour la construction de sa maison. J'ai béni Dieu mille fois de m'avoir inspiré la pensée de hâter cet établissement ; un peu plus tard toutes ces importantes missions tombaient au pouvoir des hérétiques. Déjà cet hiver le ministre est allé s'installer à la mission de Saint-Henri. J'espère qu'il déguerpira bientôt, parce que Mgr CLUT l'y a suivi et qu'il n'aura, là comme ailleurs, que des déboires.

Mission de Saint-Michel ou du fort Raë. — Pendant que nous opérions à Athabaskaw, nos bons Pères travaillaient ailleurs avec le plus grand zèle. Le R. P. GASCON s'était hâté d'aller faire la guerre au ministre qui s'était abattu sur son troupeau de Saint-Michel. Voici ce que m'écrit ce Père à la date du 26 novembre 1867.

« Au printemps de 1866, chargé par Votre Grandeur de visiter Saint-Michel, je fis mes préparatifs d'avance, afin de pouvoir faire tout pour le mieux. Le 10 avril, je donnai l'accolade fraternelle au R. P. EYNARD et au Fr. HAND, que je laissais à Saint-Joseph, et, joyeux et content, je dirigeai mes pas vers cette mission. Un serviteur de la Compagnie conduisant la marche et un jeune Montagnais ayant soin du bagage, que traînaient quatre robustes chiens, formaient tout mon cortége. Durant ces trois jours de marche, par suite d'une indisposition, je fus tellement fatigué, qu'au dernier campement je faillis m'évanouir. — Le soleil dorait de ses derniers rayons notre modeste chapelle quand j'y arrivai le 13 au soir. Après les fatigues du voyage, cette pauvre maison me semblait un paradis terrestre. M. Jones, commis du fort Raë, me reçut avec la plus grande courtoisie et ne cessa de me traiter avec bonté et déférence aussi longtemps que dura ma visite. Faire l'école en français à quelques enfants métis et le catéchisme à quelques enfants sauvages fut une de mes principales occupations jusqu'au 23 juin, époque de l'ar-

rivée des sauvages. Bien que les Plats-côtés-de-chien, qui visitent cette mission, soient très-nombreux, de 900 à 1000, tous ne se réunissent pas en même temps. J'eus néanmoins fort à faire, car il me fallut tenir tête à 5 ou 600 d'entre eux venus de plusieurs jours de marche. Cette tribu compte quelques jongleurs des deux sexes. Après le libertinage, c'est le plus grand travers de cette nation, qui est douce, religieuse, et donne beaucoup d'espoir pour l'avenir. Le mysticisme est aussi à déplorer. Il y a parmi eux des prêtres et des prêtresses. Un d'eux eut l'ingénieuse pensée de fabriquer des croix et des médailles avec de vieilles plaques de cuivre tirées d'un vieux chaudron et de les distribuer en cérémonie. Une des prêtresses fut appelée par un père insensé auprès de sa fille malade, qui mourut quelques jours après entre les mains de la prêtresse. La piété, la candeur de ces sauvages, leur amour constant et sincère pour notre sainte religion sont vraiment admirables. Ceux qui ont été déjà régénérés dans l'eau sainte du baptême en ont conservé la grâce avec un grand soin; les autres, par leur assiduité à se faire instruire et leurs pressantes sollicitations, prouvent combien est grand le désir qu'ils ont de le recevoir. Le différer, c'est leur causer une très-vive douleur; mais tous n'étaient pas suffisamment instruits. J'eus cependant la consolation d'en admettre 58 au sacrement de régénération, je fis et bénis 16 mariages. Quelque nombreuses que fussent d'ailleurs mes occupations et quoique le local fût mal disposé, j'entendis de 4 à 500 confessions. J'en préparai et j'en admis 8 à la première communion. Quoique nous n'ayons visité cette mission que rarement et peu de temps chaque fois, 691 ont déjà reçu le baptême. Ce qui prouve leur bonne volonté plus que bien d'autres choses, c'est qu'ils ont passé d'un état complet de libertinage à une régularité de mœurs qui étonne. Ainsi sur 112 qui

ont contracté un mariage légitime, 2 seulement sont retournés à leur vomissement.

« Le moment du départ arriva trop tôt pour satisfaire mon désir et le leur ; j'eus la douleur d'en laisser plus de 200 qui n'avaient pu s'approcher du saint tribunal. En résumé, leur assiduité constante à se rendre au son de la clochette à la sainte messe et à tous les autres exercices de la mission m'édifia et me fit éprouver une bien douce consolation.

« J'avais été trop heureux à Saint-Michel, j'y voyais trop de bien à faire pour ne pas désirer d'y retourner le plus tôt possible. Tout en me soumettant de grand cœur à votre décision, qui était que le manque de sujets vous empêchait de faire visiter cette mission au printemps 1867, j'en éprouvai une profonde douleur. Je la dévorais en secret, quand j'appris au commencement de mars que le ministre Bompass, après vingt et un jours de marche à la raquette, était venu s'abattre sur ce cher petit troupeau pour le pervertir. Je n'y tins plus, et présumant votre permission, me confiant à l'archange saint Michel et au saint patriarche Joseph, je chaussai mes raquettes, et suivi du bon Fr. Hand et d'un serviteur de la Compagnie, dès le 8 mars je prenais mon vol vers le lieu du combat.

« Nous arrivions le 12 au soir au fort Raë. L'aimable M. King, nouveau commis du poste, nous reçut avec sa courtoisie ordinaire. Dieu soit béni ! me voilà pour la troisième fois au milieu de nos chers Plats-côtés-de-chien. Cette seule pensée avait déjà dissipé toutes mes fatigues. Notre maison étant occupée pour le moment par un sauvage malade, j'acceptai l'hospitalité chez M. King ; mais dès le lendemain je m'installai chez moi. Ce n'est certes pas un palais, mais bien une pauvre maison exposée à tous les vents et éclairée par trois morceaux de parchemin percés. Le lendemain étant un dimanche, je dressai

un autel et je commencai ma mission. Il n'y avait là pour le moment que deux familles métisses catholiques et sept sauvages. Le bon accueil qu'ils m'avaient fait, le bonheur qu'ils éprouvaient de pouvoir assister au saint sacrifice et leur tendre dévotion me consolaient de leur petit nombre. Après la messe, j'éprouvai un malicieux plaisir, en voyant la déconfiture du ministre. Il était parti depuis huit jours pour faire une visite au fort de la Grosse-Ile et fut très-surpris à son retour de voir la place prise et ses écoles tombées. Comme j'avais cependant bien autre chose à faire qu'à m'occuper de lui, je disposai les choses de manière à pouvoir faire ma mission plus à mon aise et avec le plus de profit possible pour les sauvages. Le lundi, mes compagnons de voyage étant retournés sur leurs pas, j'appropriai ma maison, dont je destinai un tout petit coin à servir de chapelle. J'ornai ce petit sanctuaire d'indienne, de rubans et d'images. J'y plaçai un petit tabernacle, recouvert d'un beau voile de soie. Le tout réuni était loin d'être splendide, mais enfin pouvait passer. Du reste, l'essentiel y était, puisque notre bon et adorable Sauveur ne dédaignait pas d'y demeurer avec nous. C'est là, en effet, que pendant trois mois j'ai eu la consolation de célébrer tous les jours le saint sacrifice de la messe, de réunir tous les soirs les fidèles pour réciter le chapelet et de donner les exercices du mois de Marie. J'avais craint que le local ne fût trop petit; mais comme les sauvages ne venaient que successivement, j'ai pu les voir et les instruire assez à mon aise. J'ignore du reste s'il y a ailleurs une chapelle ou une église où Dieu ait répandu ses grâces avec plus d'abondance. Dans ce tout petit coin, j'ai admis au baptême 40 adultes et 31 enfants; 33 personnes ont fait leur première communion, 150 autres se sont approchées de la sainte table. C'est là encore que j'ai réconcilié bien des pécheurs, puisque j'ai

entendu plus de 600 confessions. J'y réunissais encore tous les jours 80 enfants sauvages pour le catéchisme. J'éprouvais un plaisir et une consolation particulière en tout cela, parce que tout se passait sous l'œil du ministre, laissé dans une entière solitude, tandis qu'il voyait vingt fois par jour, au signal donné, tous les sauvages accourir chez moi. Dieu était vraiment prodigue de ses grâces, et cela parce que ces chers enfants des bois les attiraient par leur soumission et leur ponctualité à se rendre à tous les exercices religieux. Cette mission a presque mis fin au libertinage. Presque tous les dévoyés ont donné des preuves sincères de repentir. Tout est rentré dans l'ordre. Lorsque j'ai quitté la mission, il ne restait plus qu'un sauvage séparé de son épouse. Quand on connaît le terrain, on peut dire que cela tient du prodige. Les jongleurs et les illuminés diminuent aussi. Il en reste cependant encore quelques-uns, mais Dieu semble se plaire à les couvrir de confusion. Un d'entre eux, profitant d'une absence de quatre jours que j'avais faite pour aller visiter des malades, promit guérison et consolation à deux pauvres femmes malades. Elles furent assez faibles pour se laisser persuader. Il y eut séance publique ; le tambour roula pendant la nuit entière ; les cris, les gémissements, se firent entendre, les insufflations suivirent ; mais les malades empirèrent. Des cris d'indignation se firent entendre contre l'imposteur, qui, craignant du reste mon arrivée, eut grand soin de déguerpir. Je pus heureusement recevoir le repentir et les derniers soupirs de ces deux femmes.

« J'avais craint que la présence du ministre ne nuisît à la mission : Dieu a permis qu'elle excitât le zèle de cette tribu, qui, comme vous le savez, nous est entièrement dévouée. Le révérend a eu beau, pour les pervertir, employer toute sorte de moyens, promesses, présents,

flatteries, mensonges, familiarités, instances, etc., tout est resté sans effet. Il est reparti du fort Raë comme il était venu, sans pervertir une seule âme. Je ne résiste pas au désir de vous raconter certains petits faits qui mettent dans leur vrai jour la déconfiture du ministre et le zèle de nos sauvages. Un jour, le susdit révérend, apercevant une loge pleine de sauvages, entre, s'installe de son mieux au milieu d'eux et propose de leur chanter un cantique nouveau. « Chante donc, » lui dirent-ils en riant. Il commença; comme Dieu ne l'a pas doué d'un organe souple et sonore, mais d'une voix grêle et nasillarde, les sauvages ne pouvaient s'empêcher de rire. « Chante donc plus fort, lui disait un plaisant; on ne t'entend pas. » Le pauvre homme s'escrimait à élever le ton, et on lui répétait toujours: « Chante donc plus fort, ce n'est pas ainsi que chan« tent nos Pères. » Enfin, pour en finir, ils se mirent à battre du tambour, à frapper dans leurs mains et à entonner des chants sauvages. Il lui fallut déguerpir et dévorer en secret l'affront et le déplaisir de sa défaite. Une autre fois, peu de jours avant mon arrivée, un de nos chrétiens tomba dangereusement malade; on l'avait mis dans notre maison. Le ministre, connaissant son état, s'empresse de venir le visiter. Il l'exhorte à embrasser sa doctrine. Le sauvage, réunissant le peu de forces qui lui restent, le regarde avec dédain et lui dit: « *Ekoutta* (c'en est assez), laisse-moi tran« quille. » Le ministre insiste; le malade exprime de nouveau sa répugnance par un *non* catégorique et se recouvre. Le ministre ne se décourage pas, il revient à la charge. Le pauvre malade indigné fait un suprême effort, lui impose silence une dernière fois, se recouvre et expire. Son dernier souffle et sa dernière parole ont redit encore son amour pour notre sainte religion et sa haine pour l'hérésie. — Un certain jour où ma maison était pleine de sauvages, un de nos meilleurs chrétiens se présente tenant

un mouchoir de soie à la main : « Que vais-je faire, me « dit-il, de ce mouchoir ? Le ministre est entré dans ma « tente, s'est mis à parler contre la sainte Vierge, notre « mère ; j'en ai été indigné, j'ai pris hautement la défense « de la mère de notre Seigneur et j'ai fini par me fâcher « tout rouge contre lui. Il était mécontent et je l'étais « plus que lui ; pour me calmer il m'a donné ce mouchoir. « Que dois-je en faire ? —Voilà un grand feu dans la che- « minée, lui dis-je, jette-le dedans. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Tandis que le mouchoir devenait la proie des flammes, toute la compagnie se réjouissait aux dépens du ministre. — Un de nos plus anciens chrétiens, arrivant malade, fut déposé par son fils à un coin de la cuisine. Aussitôt que le révérend le vit, il s'approcha de lui, l'exhortant à secouer le joug du papisme. Or, comme le vieillard est un peu sourd et que le ministre parle mal, il semblait l'écouter, croyant que c'était le prêtre qui lui parlait. Au son de la clochette, tous les sauvages se rendent chez moi. Le fils de ce vieillard, enfant de douze ans, souffrait avec peine que son père écoutât le ministre : « Ne sais-tu pas, lui dit-il, que celui qui te parle est le « ministre anglais ? Déjà la clochette est sonnée, partons. » A l'instant, le vieillard, entendant le nom du ministre, se saisit de ses béquilles et vient me trouver encore tout étonné de sa méprise. Le révérend déconcerté s'écrie avec un douloureux soupir : « Je prêche la parole de Dieu comme « le prêtre et personne ne vient à moi. » — Un sauvage assez mal famé et polygame se trouve par hasard sur son chemin, il s'approche de lui et lui dit : « J'ai appris que « le Père ne veut pas prier pour toi ; viens chez moi, je te « recevrai à ma prière et je te donnerai de plus une « belle casquette. » Le sauvage lui répondit : « Ma mau- « vaise vie pourrait en effet me faire chasser loin du « prêtre, ce qui n'a pas encore eu lieu ; mais serais-je

« de fait excommunié que je ne voudrais pas de ta reli-« gion. Quant à la casquette, garde-là pour un meilleur « usage ; si j'en ai besoin, j'en achèterai une. » — On peut donc dire que Dieu a donné sa sagesse aux enfants pour vaincre l'erreur.

« Quoique je fusse très-occupé à la mission, je dus cependant quelquefois la quitter pour aller porter les secours de la religion aux malades éloignés. Une fois entre autres, j'allai en visiter quatre assez loin du fort. Il me fallut marcher deux jours par des chemins affreux. J'étais bien fatigué, mais je fus bien payé de mes fatigues. Je pus pendant mes deux jours de halte non-seulement administrer deux malades à l'extrémité, mais encore entendre vingt-trois confessions, faire un mariage et baptiser un adulte.

« Le jour du départ mit le comble à ma consolation ; au signal donné quatre cents sauvages vinrent me saluer en me touchant la main, tandis que pas un ne voulut s'approcher du ministre. J'attribue le succès prodigieux qu'a eu cette mission à l'intercession puissante de notre Mère immaculée, que ces pauvres sauvages aiment tant et qu'ils prient avec tant de dévotion. On voit bien que le bras de Dieu ne s'est point raccourci ; il fait aujourd'hui pour les âmes bien disposées ce qu'il a fait toujours, il se montre prodigue de ses dons. Je fis route avec le ministre. Enfin le 26 juillet j'avais le plaisir de faire connaissance avec le bon P. Tissier, dirigeant d'après vos ordres, par intérim, la mission de Saint-Joseph. On est étonné de voir que la mission de Saint-Joseph, après les ravages de la maladie, les désertions nombreuses du côté des missions de Saint-Henri, de Saint-Isidore ou de la Nativité, compte encore quatre cent quarante âmes. Vous savez déjà que les sauvages de cette mission, bien qu'ils ne soient pas tous très-bons, sont en général très-attachés

à la religion. Ils se confessent tous les ans, et le plus grand nombre communie. Quoique le P. Tissier ne les comprît pas parfaitement, il y eut une communion de soixante et dix personnes pendant son séjour en cette mission. C'était la majeure partie; mais tous les sauvages n'étaient pas réunis. Nous comptons ici de cent vingt à cent trente communiants. Il m'est impossible de vous donner plus de détails sur une mission que je n'ai pas faite. Voilà, Monseigneur et bien-aimé Père, non pas tout, mais la partie principale de ce qu'il a plu à Dieu d'opérer par mon ministère. »

Mission de la Providence. — Le R. P. Eynard se rendit à la mission de la Providence avec bien des difficultés : obligé de traverser le grand lac au moment du dégel, il avait souvent de l'eau jusqu'aux genoux et il trébucha plus d'une fois sur des amas de glaces, que sa vue courte ne lui permettait pas d'apercevoir à temps pour les éviter. Arrivé ici, il voulut courir deux lièvres à la fois et les manqua tous les deux, c'est-à-dire qu'il ne vit presque pas les sauvages d'ici et qu'il n'arriva à la mission du Sacré-Cœur de Marie qu'au moment du départ des sauvages, et encore, paraît-il, il les trouva assez mal disposés. Il fit pourtant quelques baptêmes et consolida quelques vieux ménages.

Missions du Sacré-Cœur de Jésus et de Saint-Raphaël. — Comme je n'ai pas pu jusqu'ici vous donner des détails assez complets sur les travaux du R. P. Grouard, je l'ai obligé à parler, ou plutôt à écrire, et il m'a adressé la lettre suivante en date du 8 mars 1868 :

« Monseigneur et très-cher Père, voici enfin le rapport que j'aurais dû adresser à Votre Grandeur depuis si longtemps. Il contient les détails qui me paraissent les plus intéressants sur les missions du Sacré-Cœur de Jésus et de Saint-Raphaël durant les années 1866-67.

« Le 12 mars 1866, ayant reçu les ordres de Votre

Grandeur, je partis avec la Violette pour la mission de Saint-Raphaël (fort du Liard), dans le dessein d'y construire une petite maison afin de pouvoir y réunir les sauvages et leur donner plus facilement les exercices et l'instruction dont ils ont tant besoin. Nous arrivâmes le 17 au fort Simpson et nous y prîmes trois jours de repos. Prêcher aux catholiques du fort, les confesser, voir les quelques sauvages d'alentour et les affermir dans la foi contre les séductions du ministre protestant de l'endroit, telles furent nos occupations. J'eus même la consolation de baptiser, durant mon passage à ce poste, un jeune Indien sérieusement malade, auquel le prédicant anglais n'avait ménagé ni ses médecines ni ses sophismes, mais en pure perte.

« Repartis du fort Simpson, nous arrivâmes le 25 au fort de Liard. Immédiatement on se mit à l'œuvre pour équarrir le bois nécessaire à notre construction, et moyennant l'aide de quelques hommes de la Compagnie, notre maison fut debout le 12 avril.

« Quelques sauvages vinrent isolément au fort durant tout le mois d'avril et s'en retournèrent presque aussitôt. Ils annoncèrent quelques nouvelles terribles. L'épidémie de l'automne précédent, qui avait causé tant de ravages au fort Simpson, s'était étendue jusqu'aux Esclaves de la rivière des Liards et les avait sérieusement décimés. La main de Dieu s'était fait sentir là plus visiblement qu'ailleurs dans le choix des victimes : quatre des plus fameux jongleurs du pays furent enlevés par le fléau et dans des circonstances qui ne permettent guère de douter de l'intervention particulière de la Providence. Un entre autres, nommé Papy, que l'on regardait comme une espèce de Dieu, fut atteint de la maladie au retour de la chasse, où il avait réussi. Il se promettait de la joie et annonçait qu'il guérirait ses parents, quand tout à coup il se sentit lui-

même frappé à mort, et le troisième jour il expirait dans les convulsions de la rage et du désespoir. Épouvantés de voir leur grand médecin mourir si misérablement, les sauvages levèrent le camp et s'enfuirent sans jeter même une branche sur le cadavre du malheureux Papy, que des chiens dévorèrent presque en entier. Ce fait et d'autres de ce genre, que tout le monde regardait comme une punition exemplaire de Dieu, me servirent beaucoup pour convaincre ces pauvres gens de la vanité de leurs pratiques superstitieuses et les disposer à se soumettre aux saintes observances de la religion . . . .

« Au commencement de mai les sauvages arrivèrent avec leurs familles. Les instructions régulières commencèrent et j'eus la consolation de trouver plus de docilité dans mes auditeurs. Les motifs d'être plus sérieux ne leur manquaient pas non plus. En se réunissant après un hiver d'isolement, ils s'aperçurent des vides nombreux que la mort avait faits dans leurs rangs. Ceux surtout qui étaient le principal obstacle à la conversion des Esclaves par leur autorité et leur puissance supposée avaient disparu. La leçon ne devait pas être perdue, et plusieurs qui jusqu'alors s'étaient tenus dans une certaine réserve, ou plutôt dans une sorte de défiance à l'égard de la religion, demandaient ouvertement le baptême.

« Déjà satisfait de ces bonnes dispositions des Esclaves, je fus encore plus heureux à l'arrivée des gens de la montagne. Plusieurs chasseurs de cette tribu étaient venus au fort et, s'en retournant chez eux, avaient porté la nouvelle de l'arrivée du Père. La plupart d'entre eux n'avaient pas encore vu de prêtre, parce que toutes les visites précédentes faites à ce fort étant passagères, ils s'étaient toujours trouvés éloignés au milieu de leurs montagnes. Ce printemps, apprenant que j'étais au poste et pour plusieurs semaines, il se fit comme un ébranlement général

et bientôt une troupe nombreuse débarqua sur la côte et vint en file me toucher la main. Tout dans ma personne était pour eux un objet de curiosité, plusieurs me prenaient pour le Fils de Dieu. Je les désabusai assez facilement de cette erreur et commençai à leur enseigner le catéchisme et les prières. Ce n'était pas chose facile, parce que leur langue diffère considérablement du montagnais. Cependant ils s'y mirent avec tant de bonne volonté que cette difficulté ne les arrêta pas longtemps. Pour les aider à apprendre plus facilement les prières, je les avais écrites en une sorte de gros caractères hiéroglyphiques. Mais mon papier ne put résister longtemps à l'usage qu'ils en faisaient, et bientôt je les vis m'apporter l'un après l'autre un morceau de parchemin, en me demandant d'y écrire des prières.

« Une fois munis de ces feuilles solides, ils ne les quittaient plus. Jamais je n'avais vu d'écoliers si studieux. En sortant de la maison où je leur donnais les leçons, vous les eussiez vus s'asseoir à la porte ou sur un tas de bois voisin et répéter entre eux ce qu'ils avaient retenu. C'était pour eux manger et boire, que d'apprendre les prières, et la plupart ayant déjà épuisé les provisions qu'ils avaient apportées, continuaient cependant, malgré l'aiguillon de la faim qui les pressait de s'éloigner, de rester auprès du Père pour s'instruire. Ils auraient voulu tous être baptisés, mais je ne pus accorder cette faveur qu'à un certain nombre des plus instruits, renvoyant les autres au printemps prochain. Une vieille surtout se fit remarquer par son zèle et sa ferveur. Elle ne manquait aucune leçon et quoique la nouveauté de la chose, le défaut d'exercice et l'affaiblissement de sa mémoire fussent de sérieux obstacles à ses progrès, elle fit tant, qu'à la fin elle devint une des plus savantes. Son désir de bien faire était aussi très-grand. — J'avais entrepris de confesser

ces pauvres gens pour leur apprendre à s'acquitter de leurs devoirs quand ils seraient baptisés ; ma vieille sauvagesse se garda bien de s'abstenir, et à chaque réflexion que je lui faisais pour lui faire distinguer le bien du mal et l'exhorter à vivre saintement, elle ne savait comment me témoigner sa reconnaissance, s'exclamant mainte fois : « Oh ! merci, mon Père. » Bien entendu, je ne la laissai pas partir sans baptême. Incapable de maîtriser son émotion et les sentiments qui se pressaient dans son cœur, elle leur donna libre cours dans un discours des plus pathétiques, que je fus obligé d'interrompre. — Assurément Notre-Seigneur lui aurait dit : « O femme, ta foi est « grande, » et elle lui aurait répondu : « Je vous remer- « cie, mon Père, de ce qu'il vous a plu de cacher ces « choses aux grands et aux sages et de les révéler aux « petits. »

« L'enthousiasme des Tsékéné fut imité, mais de loin seulement, par les Esclaves, et encore y eut-il des exceptions qui diminueront, j'espère, avec le temps. En résumé j'ai été on ne peut plus satisfait des dispositions de ces sauvages. A Dieu seul sans doute revient toute la gloire des bons résultats que sa grâce toute-puissante a opérés dans leurs cœurs. Je n'eus qu'une semaine à passer au Sacré-Cœur de Jésus, où je trouvai les sauvages encore effrayés de la maladie qui les avait frappés l'automne d'auparavant, et tous consternés de voir qu'un si grand nombre des leurs manquaient au rendez-vous ordinaire. En effet, plus de soixante-dix avaient été rayés du nombre des vivants. Parmi eux j'eus à regretter un bon nombre de nos meilleurs chrétiens. Confirmer les catholiques dans la foi et entendre leurs confessions, essayer par mes discours de dissiper l'indifférence de plusieurs, qui, quoique dégoûtés du protestantisme et convaincus de la vérité de notre sainte religion, n'ont cependant pas encore le cou-

rage de l'embrasser définitivement, éclairer quelques sauvages protestants de nom, mais que la confiance dans le prêtre catholique amenait près de moi, tel fut mon travail pendant mon court séjour à ce poste.—Quand j'y retournai en automne avec les berges du portage, je fus un peu surpris de trouver en débarquant les trois ministres, qui venaient en corps et fiers de leur nombre rendre leurs civilités aux officiers de la Compagnie et aux passagers. Une certaine crainte s'empara de moi et je frissonnai comme si j'avais eu froid. Il me semblait être pris en queue, en flanc et de front; je ne savais que devenir. *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût :* je me décidai en conséquence à mourir s'il le fallait sur le champ de bataille, plutôt que de laisser un seul de nos pauvres Esclaves quitter le bercail et périr sous les griffes des loups ravisseurs. Heureusement, le bon Dieu qui voyait ma faiblesse et le danger pressant, fortifia les cœurs de nos chrétiens contre les séductions de l'erreur; et les ministres ne gagnèrent rien. Quant aux Esclaves du fort Simpson, je n'en vis qu'un tout petit nombre, la plupart d'entre eux étaient restés dans leurs camps, craignant que les voyageurs n'amenassent une nouvelle maladie.

« A Saint-Raphaël, où je montai avec la berge, bien des sauvages étaient réunis. La création d'un nouveau poste pour la traite des fourrures dans le voisinage de leurs terres avait mis la division parmi eux. Ma présence ne fut cependant pas inutile : quatre enfants de la tribu des Nahonés reçurent le saint baptême, un mariage de jeunes Esclaves chrétiens fut célébré, enfin un vieux ménage en désaccord put jouir de nouveau des douceurs de la paix.

« Au mois de mars 1867, après avoir éprouvé les fatigues inséparables d'un voyage à la raquette, j'arrivais quelques jours avant la fête de Pâques à Saint-Raphaël,

assez à temps pour préparer les catholiques du fort à célébrer cette grande fête.

« Quelques sauvages ne tardèrent pas à venir et répandirent la nouvelle de mon arrivée. Il y eut le même empressement que le printemps dernier à venir me trouver; le nombre des chrétiens Esclaves s'augmenta d'une quinzaine de néophytes, et j'eus la consolation de trouver les gens de la montagne persévérant dans leurs bonnes dispositions. Je fis en résumé une quarantaine de baptêmes à ce poste. Plusieurs nouveaux sauvages se présentèrent à moi, et Dieu sait s'ils avaient besoin d'entendre la bonne nouvelle ! Aussi était-ce évidemment la grâce qui me les amenait, car entrant dans la maison où je logeais, après m'avoir touché la main, ils n'avaient rien de plus pressé que de me dire : « Je veux me confesser. » Ils savaient par ouï-dire qu'on se confessait au prêtre. Ai-je besoin de dire qu'ils ne connaissaient pas les formules ? Aussi s'adressaient-ils sans respect humain à la vieille femme de l'interprète du fort, chez qui je demeurais : « Dis donc au « Père que j'ai fait telle et telle chose. » Plusieurs, désireux de se décharger la conscience au plus vite, faisaient entendre ces étranges paroles : « Dis donc au Père que « j'ai mangé tant de personnes. » Et cela en public. L'interprète leur disait en vain que ce n'était pas à elle qu'il fallait raconter ces choses-là, mais au prêtre, et encore à voix basse : rien ne les arrêtait. — Quant aux accusations de ces sauvages, elles font assez connaître l'état affreux d'où nous sommes appelés à les tirer, et afin, Monseigneur, que vous jugiez mieux de la profonde dégradation de ces êtres sous l'esclavage du démon, laissez-moi vous raconter un fait arrivé récemment dans une partie de la tribu des gens de la montagne.

« L'hiver dernier, une malheureuse femme avait quitté son mari, de qui elle avait cependant trois enfants, pour

en suivre un autre. Le mari, croyant que les parents de sa femme lui avaient conseillé de le laisser, résolut de s'en venger. Dès la nuit suivante, il tua son beau-père, sa belle-mère et ses deux beaux-frères. Sa mort arrêta ces meurtres qu'il voulait encore multiplier. Le coupable étant puni comme il le méritait, l'affaire pouvait en rester là ; mais la malheureuse femme, cause première de tant de crimes, voulut couronner ces scènes barbares par un drame des plus horribles. Des trois enfants qu'elle avait, le plus jeune était une petite fille d'environ quinze mois. Ce fut sur elle qu'elle résolut d'exercer sa vengeance. — « Penses-tu, dit-elle à son innocente victime, penses-« tu que je prendrai soin de toi après que ton père a tué « mes parents ? » Et la misérable, oubliant que la pauvre petite était le fruit de ses entrailles, lui passa un lacet au cou et l'étrangla de sa propre main. — Cette méchante femme vint aussi me trouver au printemps. Elle avoua son crime ; mon indignation était grande, surtout en voyant le calme insouciant de la coupable. J'épuisai toutes les ressources de mon esprit pour lui faire comprendre la grandeur de son crime. Elle paraissait étonnée de m'entendre parler avec tant d'animation. Il m'arriva dans la chaleur du discours d'employer le mot « netchuen », qui signifie « ton garçon », au lieu de « net^{e}ne », qui signifie « ta fille ». Saisissant ma méprise, elle se récria aussitôt : « Ce n'est point un garçon que j'ai « tué, ce n'est qu'une fille ! » Je ne pouvais plus contenir mon indignation, et ne sachant quel moyen employer pour faire sentir à cet être dégradé combien sa conduite était exécrable aux yeux de Dieu et des hommes, je sortis une de ces grossières images où le diable est représenté entraînant avec une chaîne de fer un pécheur en enfer. L'application était facile à faire et je dis à la malheureuse qu'elle méritait que le démon l'étranglât, comme elle

avait étranglé son enfant, et l'entraînât dans les flammes éternelles. A la vue du démon, de ses affreuses grimaces, des flammes qui l'environnaient, la coupable pâlit et poussa un cri d'effroi en détournant les yeux. « Oh ! « dit-elle en suppliant, ne me laisse pas entraîner dans « ce feu ! » Je ne désirais pas mieux et lui appris que Dieu pardonnait aux pécheurs repentants, que l'eau sainte du baptême effaçait les crimes, mais qu'il fallait faire pénitence et prier beaucoup. Elle promit tout et j'espère qu'elle deviendra une bonne chrétienne.

« Ces quelques détails vous font connaître un peu l'état où le démon retenait ces pauvres gens de la montagne. Voici un fait d'un autre genre qui suffira pour montrer les changements que Dieu a déjà opérés dans cette peuplade. Quelques chasseurs m'apprirent qu'une femme était très-malade à trois ou quatre jours de marche dans les montagnes, je les exhortai à l'amener au fort, s'il y avait moyen, afin que je pusse l'instruire plus à loisir avant de la baptiser, résolu d'ailleurs d'aller la visiter, s'ils revenaient sans elle. C'était beaucoup demander. Aussi ne fus-je pas peu surpris en voyant une semaine après arriver une troupe au milieu de laquelle deux hommes portaient la malade sur un brancard. Ils venaient de trois ou quatre jours de marche, avaient dû franchir des montagnes encore couvertes de neige, traverser des vallées que le printemps avait changées en torrents, se glisser entre les broussailles et les arbres des forêts, chargés d'un fardeau que deux ou trois ans plus tôt ils auraient abandonné sans y faire attention. Notre-Seigneur, qui a loué la foi de ces hommes qui introduisirent en sa présence un paralytique, en découvrant le toit de la maison où il enseignait, ne dut-il pas contempler avec amour la foi simple et naïve de ces nouveaux chrétiens qui n'avaient cependant point été témoins de ses mi-

racles, mais qui avaient cru sans détour à la parole du dernier de ses Missionnaires?

« Le jour du départ arriva trop tôt à mon gré et à celui de ces pauvres enfants des bois. Ils auraient voulu à toute force garder le Missionnaire au milieu d'eux et lui reprochaient de les abandonner sitôt; mais je n'y pouvais rien.

« Descendu à la mission du Sacré-Cœur de Jésus plus tard qu'il n'aurait fallu pour y voir tous les sauvages, je me hâtai de réunir mon petit troupeau. Quelque temps avant mon arrivée, le ministre protestant avait ouvert au public un joli temple neuf, orné de peintures et de vitraux. Il espérait à ce coup gagner tous les Indiens et faire triompher le protestantisme. Tout d'abord nos sauvages se rendirent en foule au temple et se pâmèrent d'admiration à la vue des décorations et des richesses que le révérend y avait étalées. Le dimanche qui suivit mon arrivée, je fis sonner ma clochette dans le camp pour appeler à la messe. Je n'osais compter sur une nombreuse assistance, aussi je fus heureusement surpris de voir tout le monde se réunir dans ma pauvre salle délabrée, et m'assurer, après la messe et l'instruction où j'avais reproché aux sauvages de s'être rendus les dimanches précédents aux offices du ministre, qu'ils n'y étaient allés que pour voir le temple et nullement pour prendre part aux prières des hérétiques. Ceux que le bon Dieu garde sont bien gardés.

« L'automne suivant, le révérend, confus de se voir délaissé dans son beau temple, résolut de faire une campagne et de semer la zizanie dans notre mission de Saint-Raphaël. Là encore, Dieu merci, il échoua complétement. Tout ce qu'il fit se réduisit à donner deux images à deux vieux sauvages, qui vinrent me les montrer. Je leur expliquai le but du ministre, qui était de se les attacher par

ce moyen. « Oh ! si c'est le cas, dirent-ils, nous ne voulons plus de ses images. Nous ne les avions prises qu'à cause de leurs vives couleurs. » Et ils les brûlèrent, en me disant : « Toi seul tu seras toujours notre Père. » Le prédicant, voyant qu'il n'avançait à rien, voulut me chercher querelle, et bientôt toutes les vieilles et mesquines objections des protestants contre les catholiques défilèrent devant moi comme une armée de boiteux et de perclus que de nombreux et solides arguments ont mille fois mis en déroute. Je ne vous détaillerai point toutes nos discussions, où je pus vaincre aisément et sans beaucoup de gloire, car mon antagoniste n'était pas un hercule. Permettez-moi cependant de m'arrêter sur un point où le ministre fut bien moins avisé qu'il ne pensait.

« Cette question où il se vit confondu fut celle de l'invocation des saints et surtout de la sainte Vierge. Pour se rendre compte de la confusion du révérend, il faut savoir que quelques jours auparavant il m'avait raconté un fait merveilleux, un vrai miracle dû à ses prières. « L'été dernier, me disait-il, en remontant le fleuve Mackenzie dans la berge du lac d'Ours, nous n'étions pas favorisés par le temps. Une forte chaleur nous accablait, pas la moindre brise pour nous rafraîchir. Les sauvages rameurs, fatigués outre mesure, me demandèrent un soir de prier pour eux afin d'obtenir un vent favorable. Je me mis en prières et le lendemain nous eûmes un fort vent arrière, qui dura un jour et demi et nous amena près du but de notre voyage. » — Ainsi avait parlé le ministre et j'avais crié au miracle ; or, pour en revenir à notre discussion, le révérend trouvait beaucoup à redire à nos pratiques soi-disant superstitieuses et idolâtriques, et surtout aux prières adressées, à la sainte Vierge. Je le laissai déblatérer à son aise, et quand il eut fini je lui dis pour toute réponse : « Monsieur,

« vous me racontiez l'autre jour une espèce de miracle « que vous aviez opéré l'été dernier. Or, si vous, qui n'êtes « qu'un simple mortel et un pécheur comme moi, avez pu « tant faire par vos prières, comment n'avoir pas confiance « dans les prières de la sainte Vierge, mère de notre Sei-« gneur et la plus pure des créatures ? » — Le pauvre homme se trouva coi et me quitta sans proférer une parole. — Vous avez, Monseigneur, en ces quelques pages, non pas tout, mais le plus intéressant de ce que j'aurais pu dire. Je termine ici un rapport déjà un peu long, etc., etc. »

Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance ou Good-Hope. — Nos Pères de Good-Hope ont beaucoup travaillé. Je me demande avec étonnement comment ils ont pu soutenir tant de fatigues, attendu qu'ils sont loin de jouir l'un et l'autre d'une santé florissante.

Au mois de septembre 1866, nous trouvons le bon Père Petitot, de retour de Sainte-Thérèse, donnant la mission à Good-Hope, où les sauvages étaient mieux disposés que jamais. Voici ce qu'il m'en dit : « Les sauvages, touchés de la grâce, y ont manifesté des dispositions excellentes ; il y a des coups de grâce merveilleux, de véritables miracles, dont malheureusement je ne puis rien vous dire, vu la presse où je me trouve. Nous avons donc eu égard à ces bonnes dispositions, en sorte que j'ai baptisé trente-trois adultes et fait dix-neuf mariages. » De son côté, le P. Séguin écrit à la même date : « Je vous dirai en commençant que je n'avais jamais vu nos sauvages si bien disposés. La mission n'a pas été bien longue, mais ils ont été d'une régularité parfaite. Rien n'était capable de les arrêter : la pluie, le mauvais temps, la maladie, la distance, tout cela n'était rien pour eux. Quand une raison majeure les avait empêchés d'assister à la prière à l'heure de l'exercice, ils venaient chercher leur nourriture spirituelle à un autre moment, parfois jusqu'à des heures

bien avancées de la nuit. Après tout ce qui s'est passé, et les difficultés sans nombre que nous avons éprouvées à les soumettre au joug de la religion, ou même simplement pour les tirer de la barbarie, nous pouvons dire sans hésiter : Le doigt de Dieu est là. Nous ne pouvions pas ne pas profiter de ces bonnes dispositions, aussi nous en avons baptisé un grand nombre. Si nous nous étions rendus à leurs vœux, nous les aurions tous baptisés, car les demandes étaient vives et pressantes. Si ces mêmes bonnes dispositions continuent, je me propose de faire rafle au printemps. » — Tant il est vrai qu'il ne faut jamais désespérer de la grâce de Dieu ! Il y a à peine deux ans que nous avions encore affaire à des cannibales se dévorant à belles dents ; nous voyions des mères dénaturées tuant ou abandonnant dans la neige le fruit nouvellement sorti de leurs entrailles. *Quam bonus Israël Deus !*

Pendant l'automne qui suivit cette mission, le P. Petitot, quoique indisposé, fut presque constamment sur ses raquettes pour visiter des malades, administrer des moribonds (1).

Mission des Esquimaux. — Depuis que le fort Anderson avait été abandonné, et partant la mission de Saint-François-Xavier, il n'avait plus été possible à nos Pères de Good-Hope de visiter les Esquimaux. C'était une peine pour nous tous. Comme cependant on disait que ces sauvages irrités avaient juré de mettre à mort tous les Européens qui paraîtraient chez eux, j'avais jugé convenable d'attendre un peu avant de faire de nouvelles tentatives. Le P. Séguin les a suivis quelque temps l'été passé et a été assez heureux pour constater que l'heure de la grâce

[1] Nous supprimons ici le compte rendu des missions données à Sainte-Thérèse, au lac d'Ours, par le R. P. Petitot ; ce Père nous en ayant deja entretenu d'une manière très-détaillée, dans plusieurs de ses lettres.

avait enfin sonné pour eux. Si la santé du P. Petitot se refait un peu, il ira l'été prochain dresser sa tente sur les bords de la mer Glaciale. Nous voilà donc *ad fines terræ*. Le P. Séguin a peu fait, parce qu'il n'avait point d'interprète et parce qu'il n'est pas resté assez longtemps. Il a été cependant de leur part l'objet d'attentions et de civilités auxquelles on n'est point accoutumé ici. Voici ce que ce Père m'écrivait en date du 3 août 1867 :

« Monseigneur et bien cher Père, le lendemain du départ des berges, je partais moi-même pour aller visiter la mission du saint nom de Marie (Peel's river). Les Loucheux m'attendaient depuis plusieurs jours à la petite rivière Rouge. Je ne fis que leur toucher la main et je partis le même jour avec ceux qui se rendaient au fort. Comme j'avais dessein d'aller chez les Esquimaux, je laissai ma chapelle et n'emportai avec moi que l'indispensable. Il était certain du reste, disait-on, que les Esquimaux nous attaqueraient à l'entrée de Peel's river et nous feraient payer cher la mort de leurs frères au fort Anderson. Notre flottille se composait de vingt-deux canots et nous avions environ quarante guerriers bien résolus de mettre leur vie à un haut prix. Arrivés à l'embouchure de la redoutable rivière, au lieu de trouver tous les Esquimaux, nous n'en trouvâmes qu'une loge. Les autres étaient au fort depuis déjà plusieurs jours. Nous passâmes outre sans coup férir et nous arrivâmes au fort le dimanche matin. Là, je trouvai réunis un grand nombre de Loucheux et d'Esquimaux. Voyant que ces derniers étaient bien disposés, je fis demander au chef s'il désirait que j'allasse résider chez eux. Il me répondit par des *matchi*, *matchi* (merci), puis me fit un long discours pour me prouver combien il en serait heureux. C'est le même sauvage qui m'avait demandé l'année dernière, m'offrant pour salaire trois renards noirs. Je lui

avais refusé deux fois. Il me dit que c'était pour cette raison qu'il ne m'avait pas demandé de nouveau; mais qu'au fait il était fort content de me voir. Trouvant mon homme bien disposé, je mis pour conditions : 1° qu'on ne me volerait rien ; 2° qu'on me nourrirait gratuitement avec mes deux hommes ; 3° qu'on me donnerait des provisions pour revenir. « Tout ce qui est aux Esquimaux « t'appartient, dit-il ; ils se donnent tous à toi, tu feras ce « que tu voudras. » Plaise à Dieu que les effets suivent les paroles, pensai-je, car nos gens sont connus. « Je suis, « continua-t-il, décidé à rester ici encore deux jours ; nous « partirons ensemble et tout ira bien. » Dès le lendemain mon petit vieux partait sans m'avertir. Je doutais de sa bonne foi ; je fus bien vite désabusé, car étant parti moi-même, je rencontrai aussitôt l'écuyer de *Levikane* (c'est le nom du chef), qui m'annonça que le chef m'avait confié à ses soins. Cette garde d'honneur s'appelait *Nakoyok* ou « le bon ». Me confiant donc à sa bonté, je me mis en route ayant pour escorte cinq hommes et huit femmes conduisant deux pirogues. A la nuit tombante, je fus invité à faire halte sur les rives de Peels'-river. Comme cependant on m'avait dit que *Levikane* m'attendait au confluent de la rivière, je voulus pousser jusque-là. Vain espoir ! je n'y trouvai ni *Levikane* ni sa suite. Nous fîmes halte pour passer la nuit et nous attendîmes le lendemain nos compagnons de route. Comme la première journée les Esquimaux m'avaient demandé tout ce qu'ils voyaient dans mon canot, je pris la sage précaution de tout cacher avant leur arrivée. Nous partîmes de grand matin, et après une marche forcée qui dura deux jours et une nuit, nous arrivâmes en face du camp des Esquimaux qui n'étaient pas venus au fort. *Nakoyok*, mon sage mentor, me conseilla de mettre tout mon bagage dans sa pirogue, pour le préserver d'un pillage inévitable. Je crus, peut-

être à tort, qu'il me donnait un conseil par trop intéressé, en sorte que je ne me pressai pas de me rendre à son invitation. Nous approchions cependant et il ne cessait de me dire : *Kété, Kété* (vite, vite). Déjà les Esquimaux, poussant des cris, arrivaient à mon canot, ayant leurs énormes couteaux pendus à la ceinture comme pour nous égorger, et de l'eau jusqu'aux aisselles. — Ils se postent autour de nous, prennent mon canot sur leurs épaules et veulent l'emporter sur le rivage. Mon mentor crie, tempête, retient le canot de toutes ses forces contre sa pirogue, tandis que sa femme et ses enfants prennent tout mon bagage et le cachent dans leur berge. Assis tranquillement dans mon canot, je contemplais cette scène burlesque, cherchant à deviner dans ces figures plus ou moins farouches ce qu'ils prétendaient faire de ma personne. Je me levai enfin debout dans mon canot et leur criai avec ma voix des dimanches : *Anakrana !* (arrêtez, arrêtez) et aussitôt de crier tous à la fois : *Anakrana ! Anakrana !* Je sortis à l'instant une torquette de tabac que je leur distribuai, et tandis qu'ils tendaient les mains pour le recevoir, mes compagnons faisaient main basse sur le bagage qui restait dans mon canot. Cette opération terminée, j'entrai avec mes hommes dans la pirogue du gardien et leur laissai entre les mains mon canot vide, qu'ils portèrent sur la rive. Je débarquai et aussitôt eut lieu la cérémonie de l'attouchement des mains, comme entre vieux amis.

« Pendant qu'on prépare la loge, on fait cercle autour de moi, et chacun de venir me toucher pour voir, je suppose, si j'étais un être mortel comme eux. Les hommes et les femmes, tous s'en frappaient les cuisses d'étonnement. Après être resté debout quelques instants, l'un d'eux va me chercher une grosse pièce de bois pour me faire asseoir, un autre apporte deux couvertures de caribou

qu'il place l'une sur le bois et l'autre sous mes pieds. Chacun alors hache son tabac et on fume une pipe. Ma croix attira vivement leur attention, ils ignoraient, bien entendu, ce que c'était. *Nakoyok* se chargea de le leur dire, quoiqu'il ne fût pas, je suppose, beaucoup plus instruit que les autres. Il la prit dans ses mains, lui fit une assez longue prière, après laquelle il en donna l'explication. Que dit-il ? je n'en sais rien. — Mais ce que je sais, c'est qu'aussitôt qu'il eut fini de parler, les malades s'approchèrent de moi, prirent ma croix chacun à leur tour lui faisant une assez longue prière, lui demandant, je suppose, leur guérison. Si mes vêtements avaient eu la vertu qu'avaient ceux de saint Paul, j'aurais fait bien des miracles, car chaque jour on venait chercher ma couverte pour prendre un somme ou pour s'en couvrir quelques instants. Levikane et sa suite n'arrivèrent que quatre jours après nous. Il y avait là vingt et une loges contenant de douze à quinze personnes chacune, soit environ deux cent cinquante-deux personnes. Si j'avais eu le don des langues, avec quel bonheur je leur aurais prêché la bonne nouvelle ! Chaque jour ils m'apportaient du poisson frais pour moi et mes jeunes gens. Sur le point de partir pour la mer, ils donnèrent également un gros ballot de poisson sec pour nos provisions de voyage, le tout sans demander aucun payement. Partout et toujours quand ils faisaient la chasse j'avais ma part gratis. Voyant de si bonnes dispositions et pressé par eux tous, j'aurais passé volontiers le reste de l'été avec eux. Avant de nous séparer, car ici il y eut une division en deux bandes, on se donna rendez-vous à la pêche de la baleine (appelée *kalaluk*), à la mi-juillet. Je restai avec le plus petit parti, composé de sept chasseurs seulement, bien résolu de pousser jusqu'au bout. En deux jours nous arrivâmes aux premières îles de la mer. C'est dans

ces îles que les Esquimaux font leur chasse d'été ; le caribou y abonde. Ma personne était en sûreté, puisque mon mentor et sa digne moitié m'avaient reçu à bord de leur pirogue ; mais je voyais avec peine que mon canot n'était pas en état de faire les longues traversées d'une île à l'autre, et que mes deux engagés étaient exposés à périr, attendu que le canot faisait eau et qu'un gros vent pouvait le faire sombrer. Dans cet embarras, il me fallut, à mon grand regret, renoncer à pousser plus loin ma course. Je le regrettai d'autant plus que les Esquimaux m'avaient promis de me faire confectionner gratis une pirogue de leur façon, lorsqu'ils auraient des *kaluluk*. Je perdais en outre l'occasion de commencer leur instruction et je courais risque de les mécontenter. Mais enfin contre l'impossibilité il n'y a pas de loi. Moyennant quelques torquettes de tabac, les Esquimaux doublèrent mon canot des peaux avec lesquelles ils font leurs grandes pirogues, me fournirent des provisions en abondance, et à leur grand regret et au mien, je me séparai d'eux, remettant la partie à une autre année. Pendant tout le temps que je suis resté avec eux, ils ne m'ont pas pris une épingle. Pour pouvoir mieux juger de leur intention, je leur ai même refusé les plus petites bagatelles; il me suffisait de dire non, et sans faire aucune instance ils me rendaient ce qu'ils avaient pris. Quelques enfants ayant arraché deux ou trois clous à mon canot, les parents sont venus me les rapporter en faisant des excuses. Au moment du départ, ils sont même venus nous apporter un soulier oublié par un de mes sauvages. Pour faire cette mission avec quelque espérance de succès, il faudrait bâtir une maisonnette au lieu de leur pêche à la baleine, où ils restent un mois et demi. En hiver, il est presque impossible de les évangéliser, parce qu'ils se subdivisent en une foule de petits partis. Je crois, du reste, qu'il est facile de vivre avec

eux, et c'est ce que nous ferions avec votre agrément. Mon voyage en retournant s'est exécuté assez facilement. J'ai mis trois semaines, mais avec une bonne embarcation on pourrait le faire en quinze jours. »

Agréez, etc.

† HENRI, O. M. I.,
Évêque d'Anemour.

LETTRE DE MONSEIGNEUR CLUT
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Nativité, le 6 juillet 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous avez appris que le ministre protestant Bompass, après avoir été chassé par nos Pères du district de Mackenzie, était venu s'établir l'été dernier tout près de nous, au fort d'Athabaskaw, pour essayer de pervertir les sauvages de notre mission. Ayant complétement échoué, il pensa qu'il lui serait plus facile de réussir dans un poste où il n'aurait pas en face de lui un prêtre catholique pour lui tenir tête. Une excellente occasion se présenta pour lui. Le R. P. EYNARD avait été envoyé à la Providence, et je restais seul à la Nativité, que je ne pouvais pas abandonner pendant l'absence de mon compagnon. Le révérend voulut en profiter et alla s'abattre non loin d'ici, sur notre mission de Saint-Henri, au fort Vermillon, au milieu des sauvages Castors, qui sont encore peu affermis dans la foi. Inquiet sur le sort de ces nouveaux chrétiens, j'appelais de tous mes vœux le retour du R. P. EYNARD, et dès son arrivée je me mis en route pour aller à leur secours.

Je fis le voyage en compagnie de M. Mac-Murray, chef

traiteur du district d'Athabaskaw, qui fut plein d'attentions pour moi. En route nous rencontrâmes quelques campements de Montagnais, chez lesquels je ne pus m'arrêter que quelques heures, et le 11 mars au soir nous arrivâmes au fort Vermillon.

Je fus un peu désappointé, à mon arrivée, en apprenant que le ministre était installé précisément dans la maison que je m'étais fait retenir et que M. Mac-Murray avait donné ordre de me réserver. C'était la faute d'un des serviteurs du fort, qui n'avait pas voulu se déranger pour faire place au ministre. M. Mac-Murray était disposé à chasser celui-ci pour me loger d'une manière convenable, mais je m'y opposai et j'acceptai la maison du serviteur, qui s'empressa de me la céder. Ma demeure n'était pas brillante, elle se composait d'une seule pièce de 19 pieds de long sur 17 de large, qui n'avait point de plafond et dont les murailles étaient loin d'être propres. J'en dissimulai de mon mieux la malpropreté au moyen d'un châle et de quelques draperies, et ayant fait dresser un autel, je le décorai, autant que je pus, avec des rubans et un devant d'autel. Mes néophytes étaient ravis, et Notre-Seigneur voulut bien venir habiter cette humble demeure et y recevoir les hommages de ses nouveaux enfants.

Avant de vous raconter ma mission, permettez-moi de vous dire quelques mots sur mon antagoniste, M. Bompass. Partis tous deux d'Athabaskaw, il m'avait précédé de deux mois, et à peine arrivé ici, il avait essayé tous les moyens en son pouvoir pour séduire les sauvages. Ceux qui fréquentent ce fort sont pour la plupart des Castors, il y a aussi une dizaine de familles montagnaises et quelques-unes de Cris. Ayant échoué auprès de ceux qui sont campés autour du fort, et prétendant qu'ils étaient influencés par les catholiques, il prit le parti d'aller visiter tous les camps dans le bois. Le chef du fort lui fournissait un traî-

neau à chiens et un homme pour le conduire. Mais Notre-Seigneur veillait sur son troupeau et ne permit pas que nos sauvages se laissassent tromper. Tous refusèrent ses offres de les instruire, disant qu'ils étaient informés que j'allais me rendre à leur fort, et qu'ils m'attendaient. En effet, je leur avais fait dire par leur interprète, qui était un excellent catholique, que j'irais et qu'ils restassent fidèles à la religion qu'ils avaient embrassée, puisque c'était la seule vraie. M. Bompass était toujours obligé de s'en retourner. Lors de mon arrivée au Vermillon, il y avait un jeune Montagnais et un Castor venus d'un grand camp. M. Bompass voulant faire une dernière tentative, pria le chef du fort de lui donner les moyens d'accompagner ces sauvages jusqu'à leur camp, prétendant qu'il resterait jusqu'au printemps au milieu d'eux. On lui répondit qu'on ne pouvait lui prêter ni chiens pour le traîner, ni homme pour le conduire. Ce prédicant zélé à sa façon ne se laissa pas décourager. Il se contenta alors de demander des provisions pour le voyage, disant qu'il se rendrait à pied, portant sa couverture et ses provisions. On lui donna des provisions ; et voilà ce missionnaire du pur Évangile portant sa Bible pendue à son cou, et ayant besace sur le dos, qui part à la suite des deux jeunes gens. Le principal chef des Castors chez lequel il voulait aller lui dit en le voyant : « Déjà tu étais venu me voir, et j'avais refusé de prier avec toi, et tu reviens encore ; me prends-tu pour un enfant? penses-tu que je change de résolution si vite? Tu n'as rien à faire ici : ni mes gens ni moi ne voulons prier avec toi, tu feras mieux de t'en retourner au fort. » Cependant le ministre aurait voulu rester à toute force parmi ces sauvages; mais afin de le faire partir, le vieux chef leva le camp, annonçant qu'il allait bien loin. Cependant le ministre se disposait à l'accompagner : « Je ne veux pas que tu m'accompagnes, je veux

rester fidèle à la religion que les prêtres m'ont enseignée ; va-t'en, je vais te donner mon fils pour t'accompagner une journée, après quoi tu ne pourras pas t'égarer, tu t'en retourneras tout seul. » Après quatre ou cinq jours d'absence, cet infortuné ministre de l'erreur arriva harassé de fatigue, déclarant qu'il n'avait plus envie de recommencer une pareille tentative, puisqu'on ne faisait pas de cas de lui.

Autant les sauvages ont montré d'indifférence et de répugnance pour celui qui voulait leur enseigner ses erreurs, autant ils ont montré d'empressement et de sympathie à mon égard, moi qui brûlais du désir de les instruire de la vérité. Aussi, mon très-révérend Père, j'ai été satisfait au delà de mes espérances. Dès mon arrivée, il y avait déjà six familles sauvages autour du fort. Aussitôt elles se sont empressées de venir me voir. Je leur ai recommandé de profiter de ma présence au fort et de ne pas manquer de venir se faire instruire chaque matin et chaque soir, et même à part, toutes les fois qu'ils le voudraient; car je n'étais venu que pour eux, et j'étais tout entier à eux. J'aurais dû vous dire déjà que ma présence alors était indispensable. Cette petite chrétienté naissante allait être perdue pour nous. Ces pauvres sauvages avaient tellement envie d'avoir une religion, que durant l'automne de 1867, voyant que le R. P. Tissier, qui avait déjà passé six mois à leur fort, les quittait pour s'en aller à la mission Saint-Charles, plus haut, sur la rivière la Paix, ils lui dirent de m'avertir que si nous n'étions pas capables de leur donner un Missionnaire, que nous semblions leur promettre depuis longtemps, c'en était fait, ils allaient appeler un ministre. M. Bompass, qui avait eu vent de la chose, ou qui même avait été invité, dit-on, par un chef, probablement à l'instigation du chargé du poste, s'y rendit aussitôt. Vous voyez

qu'il était temps que j'arrivasse, d'autant plus qu'un grand nombre de sauvages, tout en repoussant le ministre, lui disaient : « Nous attendons l'Evêque ; mais s'il ne vient pas, alors nous nous donnerons à toi. » Et ils l'auraient fait ; plusieurs me l'ont dit franchement.

J'étais depuis une quinzaine de jours au Vermillon, quand la plupart des sauvages du poste y arrivèrent avec leurs familles. Jusque-là, le petit nombre de ceux qui étaient au fort m'occupaient déjà passablement. Mais alors je n'eus plus un moment à moi, depuis ma messe jusqu'à dix ou onze heures du soir. Durant le jour, mon temps se passait à faire réciter les prières, à chanter des cantiques et à faire le catéchisme, me servant de Montagnais pour interprètes. Durant la nuit, j'instruisais les familles du fort, qui en avaient grand besoin. Le ministre, voyant que j'avais tous les sauvages, redoublait d'efforts pour en gagner quelques-uns. Il employait une grande partie de ses journées à aller rôder de loge en loge, ayant toujours suspendue au cou sa Bible, qu'il ouvrait devant les sauvages en leur disant «que c'était là la parole de Dieu, que nous, nous n'enseignions pas la parole de Dieu, etc., » et débitant mille calomnies contre notre religion et ses prêtres. La plupart du temps, il ne pouvait se faire comprendre, mais rien ne l'arrêtait. Voyant ce commerce, j'avertis les sauvages que je ne pouvais faire comme le ministre, aller rôder de loge en loge, parce que, comme ils venaient tous à moi, je ne pouvais m'absenter, que dans ma maison j'étais tout entier à eux, et qu'il ne convenait pas même qu'on allât les forcer à prier chez eux, que ceux qui voulaient réellement prier devaient se rendre dans la maison de prière, que cependant ils pouvaient venir m'appeler à toute heure du jour et de la nuit pour leurs malades. Les deux principaux chefs me répondirent que j'avais raison, qu'ils pensaient comme moi.

Cependant j'étais bien aise, en commençant, de montrer que je ne redoutais pas une dispute ou controverse avec le ministre, et je tenais à l'humilier publiquement.

Un jour, ayant vu celui-ci se diriger vers les loges, je m'y rendis. La première près de laquelle je passai était à demi abattue, et je vis le ministre tenant sa Bible ouverte et lisant je ne sais quoi. Tout en restant en dehors de la loge je m'adressai au chef de famille, que je connaissais être attaché à la religion : « Comprends-tu ce qu'on te lit ? — Comment puis-je comprendre ? Il lit en anglais. Je ne comprends pas cette langue. — Mais, ajoutai-je, comment se fait-il que celui-là est assis à côté de toi ? veux-tu avoir deux chefs de prière à la fois, moi qui te montre la vérité et celui-là qui n'enseigne que des erreurs? Tu ne peux avoir deux religions à la fois. Quoique tu sois déjà baptisé par un prêtre catholique, dis-moi franchement ce que tu veux être, catholique ou protestant. Quand tu viens te faire instruire, tu parais satisfait ; veux-tu que celui-ci t'instruise aussi? » Alors, se tournant vers le ministre et me le montrant : « *Eyedi adu menesli* » (celui-là, je ne l'aime pas). Et le ministre baissa la tête sans proférer une parole. Je passai outre et entrai dans une loge où était malade un Castor de vingt ans. En me voyant entrer, il me dit : « Ah ! mon Père, je suis content de te voir, toi ; mais le ministre, je le déteste. Il vient de me faire fâcher beaucoup. Ne voulait-il pas prendre mon chapelet et mon image que tu vois suspendus à côté de moi et les jeter dans le feu, disant que c'était un péché de les garder ! « Arrête, lui ai-je dit, ces « choses sont à moi; si tu n'es pas content, va-t'en, et ne « reviens plus. »

Après un long entretien avec ce jeune homme, qui comprenait bien le montagnais et le parlait, je me rendis

vers la loge d'un autre Castor malade et non encore baptisé. La loge étant à demi abattue, j'aperçois le ministre qui parlait en langue esclave à ce sauvage. Je dis encore à ce malade : « Mais, mon ami, lorsque je suis arrivé ici, pouvant à peine te traîner, tu es venu me voir chez moi, et chaque fois que je suis venu t'instruire, tu me demandais le baptême. Un autre est dans ta loge, semblant t'instruire ; qui veux-tu qui prie pour toi, lui ou moi? — *Neni* » (toi), me répondit-il, et sa jeune femme dit tout haut pour se faire entendre : « Moi, je le hais beaucoup celui-là. » Et le ministre de baisser de nouveau la tête sans proférer une parole. J'aurais pu renouveler souvent pareilles rencontres, mais les bonnes dispositions de mes sauvages rendirent l'intervention du ministre assez peu redoutable pour que je pusse me tenir en repos.

Enfin, mon très-révérend Père, si j'ai éprouvé beaucoup de fatigue durant cette mission, les consolations ne m'ont pas manqué. Mes sauvages étaient animés d'un vif désir de s'instruire; pour les contenter, je fis traduire en castor la moitié de notre catéchisme montagnais, et je composai quelques nouveaux cantiques dont le chant donna de l'entrain à toute la mission. J'avais écrit les refrains sur des feuilles à part, que nos sauvages tenaient à la main pendant qu'on chantait. J'écrivis aussi les prières et les leur distribuai. Avec cela, au bout de quelques jours, un grand nombre d'entre eux qui étaient complétement ignorants se trouvaient capables de réciter le chapelet. Il y avait deux exercices communs par jour; mais, en outre, la plupart venaient se faire instruire en particulier.

Le ministre, témoin de tant d'ardeur de la part de mes sauvages, les entendant chaque jour prier et chanter, et ne pouvant, malgré ses efforts, parvenir à en séduire un

seul, était découragé et disait à un de ses amis du fort : « Je ne puis comprendre comment les prêtres romains ensorcellent les sauvages, tandis que nous, qui prêchons la pure parole de Dieu, nous nous voyons partout méprisés et dédaignés. Moi-même, j'ai voulu me fixer au grand lac d'Ours, un Père (le R. P. PETITOT) y est venu, et pas un sauvage n'a consenti à prier avec moi ; je me suis rendu au fort Raë, un Père (le R. P. GASCON) m'y a poursuivi et je n'ai rien pu faire. J'ai ensuite essayé de m'établir à Athabaskaw, j'ai trouvé de la part des sauvages la même indifférence à mon égard. Enfin je suis venu ici, et on semble me haïr encore plus que partout ailleurs ; en vérité, je ne sais plus où aller. »

La plupart des sauvages avaient déjà reçu le baptême, quelques-uns, des prêtres canadiens venus ici, il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, d'autres plus récemment de Mgr FARAUD ; ceux qui ne l'avaient pas encore reçu, à part de rares exceptions, ont tous demandé ce sacrement. Je l'ai administré à cinquante et un d'entre eux ; j'ai dû en ajourner plusieurs, que le R. P. TISSIER baptisera à sa prochaine visite. J'ai aussi confirmé douze personnes. Le ministre n'a pas fait un seul baptême, et n'a même pu gagner un seul sauvage à sa cause, malgré tous les moyens qu'il a employés.

Nous avons quitté le fort du Vermillon ensemble et voyagé sur la même berge. Arrivés non loin de notre mission de la Nativité, nous passâmes dans un lieu de pêche où nos sauvages s'arrêtent au printemps ; ils y étaient en ce moment. Le ministre, sans que je m'y attendisse, y débarqua. Je n'eus que le temps de recommander de loin aux sauvages la fidélité à notre sainte religion, ils me répondirent par des signes d'assentiment. M. Bompass demeura là trois jours, et en fut encore pour ses frais. Il est depuis revenu au fort d'Athabaskaw et se

console de ses humiliations passées en visitant les quelques familles protestantes qui y habitent.

Un Montagnais, modèle de tous nos chrétiens, me disait dernièrement : « Je suis content qu'un ministre soit venu ici. — Pourquoi ? lui répondis-je ; voudrais-tu être des siens ? — Oh ! certes non, mais je dis cela parce qu'avant son arrivée ici plusieurs de ma nation vantaient les ministres, quelques-uns parlaient de leur charité, de leurs vertus et avaient des doutes. Maintenant qu'ils en ont un sous les yeux et qu'ils le voient à l'œuvre, ils jugent tout autrement. »

C'est ainsi que le bon Dieu s'est encore servi cette fois de ce qui devait, humainement parlant, au moins ébranler la foi de nos pauvres sauvages, pour leur donner plus de force et les attacher plus fermement à notre sainte religion.

Agréez, etc.

† ISIDORE, O. M. I.,
Evêque d'Erindel.

JOURNAL DU R. P. PETITOT [1].

(Suite.)

Grand lac d'Ours, mission Sainte-Thérèse,
30 mai 1868.

Je me suis arrêté, dans mon journal, à la veille de mon départ pour le lac d'Ours (quatrième visite). Ce départ a eu lieu le 2 mars. Onze jours après, j'arrivais au lac d'Ours passablement amaigri par la marche, mais en bonne santé et avec un très-grand appétit. A la famine

[1] Voir le tome VIII, p. 286 et suiv.

qui nous a désolés pendant l'automne et une partie de l'hiver avait succédé une extrême abondance de rennes. Nous en rencontrâmes de grosses bandes sur notre route, mais nous ne pûmes en tuer, bien que nous leur ayons donné la chasse. Au lac d'Ours il y avait plus qu'abondance ; les rennes y pullulaient tellement, que je ne pouvais en croire mes yeux. Aussi mes jeunes gens et moi nous sommes-nous permis plusieurs parties de chasse. En trois ou quatre heures nous en avons tué onze. Pour ma part, je n'en ai abattu qu'un seul, mais j'en ai blessé plusieurs qui m'ont fait courir par monts et par vaux inutilement. Ces animaux ont la vie excessivement dure : l'un d'entre eux, auquel j'avais cassé la hanche et dont la jambe pendait et flottait comme une écharpe, courait sur trois pattes comme un perdu. Je n'ai jamais pu le rejoindre. Un autre, dont l'os de la cuisse sortait hors de la peau, se servait de cette jambe blessée comme des trois autres. L'abondance était telle au lac d'Ours, que les hangars du fort étaient pleins jusqu'aux soliveaux, et les sauvages m'ont approvisionné pour toute la saison sans que j'aie eu besoin de recourir aux traiteurs du fort anglais. J'ai acheté aux sauvages environ 250 livres de graisse de moelle et de graisse dure, 150 livres de pemmikan, 150 langues de renne, des peaux, etc.

A l'époque où l'infortuné capitaine Franklin habitait au lac d'Ours, c'est-à-dire en 1825, les Flancs-de-chien qui chassent sur les bords de ce lac étaient réputés les plus barbares des Indiens Déné; l'homicide, surtout l'infanticide, n'étaient pas rares parmi eux. L'année dernière, je vous disais qu'un enfant avait été arraché par morceaux du sein de sa mère, qu'un autre avait été dévoré par les chiens presque sous les yeux de ses parents. Cette année-ci a vu quelque chose de plus affreux : un pauvre orphelin de trois ans a été enterré vif par son beau-frère,

auquel il était sans doute à charge et qui a voulu s'en débarrasser. Ce misérable a lacé le pauvre petit dans une enveloppe de traîneau, l'a enterré dans la neige et a jeté ensuite sur lui de gros arbres et des branches pour l'empêcher de se dégager. Et dire que ce crime a eu des témoins et qu'il ne s'est pas trouvé là un cœur assez compatissant pour se charger du pauvre petit martyr ! Et dire que lorsque nous ramassons quelque orphelin, comme je viens de le faire actuellement, tous les sauvages s'y opposent et cherchent à faire évader l'enfant ! Et le traiteur anglais du lac d'Ours lui-même n'a pas eu une seule parole de blâme à adresser à ce lâche et misérable scélérat !

Grâce à Dieu les Flancs-de-chien du fort Raë que j'ai visités en 1864 n'ont pas un cœur si dur. Les pauvres gens ! la mort les moissonne à grands coups, et ils n'ont pas une plainte sur les lèvres. Tout ce qu'ils me disent (car il en vient ici pour me voir) est : « Père, nous mourrons tous. C'est égal ! mais du moins que nous ne mourions pas sans baptême ! Ouvre-nous le chemin de la terre d'en haut ! » Et ces pauvres gens pleuraient en me priant de les suivre sur leurs terres, comme je l'ai fait en 1864. Et j'ai dû pleurer en leur serrant la main et les laissant partir sans les aller visiter ; mes jeunes Peaux-de-lièvre n'ont pas voulu m'y accompagner, parce que, disaient-ils, « c'est une tribu étrangère à la nôtre et avec laquelle nous étions toujours en guerre avant votre arrivée. »

Je vous avais parlé d'un certain ministre nommé Bompass, qui, après avoir bâti au lac d'Ours, est allé un peu partout sans réussir nulle part. Il paraît que la plus grande mésintelligence règne entre lui et son collègue le R. Kirkby, du fort Simpson. Ils ne sont que deux et ne peuvent s'entendre ! C'est pourquoi Kirkby doit

s'en retourner ce printemps en Angleterre. Son maître d'école du lac d'Ours, Mordot Mac-Leode, vient de se distinguer cet hiver par un coup double à l'égard de deux de ses écolières. Ce triste scandale a ému les protestants anglais, qui ont hué leurs chefs de bien bon cœur. Comme tout coopère au bien, il en est résulté une réaction salutaire en faveur de notre sainte religion ; les protestants se sont rapprochés ; les sauvages ont ri une fois de plus des ministres ; ceux qui doutaient ont ouvert les yeux à la lumière, et Mordot est rentré dans le silence, ne tracassant plus les pauvres sauvages sur la religion. Kirkby, qui s'était porté au lac d'Ours dans le dessein d'arranger toutes choses, s'en est retourné dès la troisième journée de marche. Il n'avait rien à gagner à ce voyage, sinon de la fatigue, et il savait qu'en présence du prêtre catholique il ferait triste mine par-devant les Anglais et les sauvages. Son *discursus* a fait encore plus rire de lui. Ces gens-là sont bien à plaindre.

J'ai eu le bonheur de recevoir l'abjuration de deux Saulteux protestants nommés William Makiassam et Peter Kané ; l'un a été baptisé à Pâques, l'autre à l'Ascension. Nous constatons avec douleur que les sauvages disparaissent à vue d'œil, et que les naissances ne peuvent compenser ni balancer le nombre des décès. J'ai fait plusieurs petits voyages aux environs du lac d'Ours, dans le but de visiter et d'administrer des sauvages mourants. Dans un de ces camps se trouvait la mère d'Hyacinthe, mon jeune homme dont je vous ai parlé jadis. Cette femme avait abandonné et voué à la mort son enfant lors de sa naissance, car rien n'était si commun alors que l'infanticide. Hyacinthe avait donc été élevé par une sauvagesse charitable ou plutôt intéressée, puisqu'elle voulait se donner un soutien dans ses vieux jours, n'ayant pas d'enfants. Depuis plusieurs années la mère

d'Hyacinthe réclamait son fils, qui ne se souciait point de la suivre ; lors de notre visite, la pauvre mère vint en pleurant supplier Hyacinthe de se fixer auprès d'elle et de lui pardonner son crime ; elle pleurait, elle sanglotait, elle lui demandait pardon de l'avoir abandonné, s'excusant sur ce qu'elle ne connaissait pas la religion. Elle lui disait avec un ton pathétique dont je ne croyais pas un sauvage capable : « Vois, je te portais ainsi dans mes bras, je te pressais sur mon sein, j'embrassais tes yeux, ta petite bouche ; je pleurai beaucoup en te jetant, mais ton père l'ordonnait, il fallait bien lui obéir ! » A toutes ces lamentations, le jeune homme montra un visage impassible et froid comme la glace. On aurait dit une statue de marbre; il ne regarda pas sa mère, il n'embrassa pas ses petits frères qu'elle lui présentait; mais coupant court à ces supplications : « Que de rennes nous avons vus dans les steppes ! » dit-il à ses camarades. Cette exclamation me glaça. Je ne pouvais en revenir. Bien que je connaisse depuis longtemps les sauvages, ces traits de froide cruauté et d'indifférence me vont toujours au cœur. Est-il donc possible qu'il se trouve sous le soleil des hommes au cœur plus dur que celui des loups et des ours? Et c'est un enfant élevé sous nos yeux, qui connaît plus de la religion que n'importe quel autre sauvage, qui fait preuve d'une âme si basse ! Par un seul jugez de tous. Et ces êtres qui n'ont pas un seul sentiment d'amour et de pitié pour leurs parents, qui n'aiment pas leurs semblables qu'ils voient, comment peuvent-ils nous aimer, nous autres étrangers? et surtout comment peuvent-ils aimer Dieu, un pur esprit qu'ils ne voient pas? Voilà bien un des secrets du cœur humain, le plus inextricable pour mon esprit. Dans cette circonstance Hyacinthe partit du camp, je ne dis pas sans embrasser sa mère (un sauvage se croirait déshonoré de s'abaisser jusque-là), mais

sans même lui donner la main, bien que je l'en pressasse, sans même regarder ses sœurs et ses frères, que peut-être il ne reverra jamais plus, aussi étranger à son propre sang qu'à un ennemi. Oh ! que la peine encourue par notre mère Eve se montre bien ici, et qu'il faudra du temps et des sermons avant d'avoir bonifié tant soit peu la position de la mère et de la femme chez nos sauvages !

Il va nous arriver enfin un docteur médecin cet automne; il résidera au fort Simpson, qui n'est qu'à 300 ou 350 lieues de Good-Hope. Si je tombe malade, je n'aurai pas besoin d'envoyer une consultation à Paris, c'est-à-dire à 4000 lieues d'ici ; je n'aurai qu'à me rendre au fort Simpson, ce qui peut se faire deux fois par an. Cela vaut mieux que rien ; 300 lieues sont pour nous un pas, quoique nous ne connaissions pas même les charrettes à bœufs. Nous n'avons jamais eu un plus triste printemps que celui de cette année. Au moment où je vous écris (30 mai), il neige à plein ciel et tout est glacé autour de moi. En voilà-t-il du plaisir ! Dites après cela que le mois de mai est le plus beau de l'année !..

Good-Hope, 9 juin.

Je suis arrivé hier avec trois pirogues d'écorce, après un voyage des plus pénibles à cause des énormes quantités de glace qui bordent la rivière ou y dérivent ; cela est occasionné par l'extrême rigueur de l'année. Je repars aussitôt, plein d'espérance, pour l'océan Glacial, où je vais évangéliser mes chers Esquimaux, les plus délaissés et les plus reculés de tous les peuples.

AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Rivière Niro-tunar-luk (embranchement de la rivière Peel), 24 juin 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

En commençant cette lettre, écrite dans mon canot d'écorce de bouleau et sur le coffret qui me sert de pupitre, je vous prie de me donner votre paternelle bénédiction et de vouloir bien excuser le décousu de ces lignes qui ne pourront être continuées que par lambeaux, et écrites sans style ni ordre quelconque. Comme le nom du lieu où je me trouve vous l'indique, je suis en pays esquimau et parmi des Esquimaux. C'est le récit de mon voyage que je vais avoir l'honneur de mettre aux pieds de Votre Paternité; puissé-je y joindre celui de quelques conversions! Mais, d'après ce que je vois et ce que j'entends chaque jour, depuis une quinzaine que je suis avec les Esquimaux, c'est-à-dire depuis mon arrivée au fort Peel, je doute que les pauvres *Innoït* veuillent recevoir, du moins pour le moment, la lumière que nous leur apportons de si loin.

Par ma lettre du 6 courant, datée de la Télin-dié, décharge du grand lac d'Ours, j'instruisais le cher et aimable P. A. REY des résultats de ma quatrième mission aux Peaux-de-lièvre, Esclaves et Flancs-de-chien réunis du fort Norman. Je ne me doutais pas, quoique je le désirasse de tout mon cœur, que trois jours après j'allais être de nouveau en route, mais cette fois pour l'océan Glacial. Une lettre de Mgr FARAUD, que l'on me remit au confluent de la Télin-dié, m'annonça qu'il sanctionnait et autorisait mon voyage chez les Esquimaux ; un canot était prêt, je m'y embarquai, arrivai à Good-Hope

le 8 et en repartis le lendemain pour le fort Peel en compagnie du R. P. Séguin, qui allait évangéliser les Loucheux du même poste, réunis à l'embouchure de la Tsikka-tchig, un des confluents les plus septentrionaux du Mackenzie ou Nakotsian-Kotcho, que les Loucheux nomment *Nako-tcho-Ontchig*. Comme je devais laisser là ce cher Père pour continuer ma route chez les Esquimaux, nous avions chacun notre canot et nos pagayeurs peaux-de-lièvre. J'avais dû n'emporter qu'un bagage très-mince, afin d'offrir le moins d'appât possible aux désirs peu honnêtes des Esquimaux : une petite cassette d'un pied et demi de long, contenant tout mon avoir, consistant en filets de pêche, livres de prières et de quoi payer ma nourriture, c'est-à-dire du tabac, seule monnaie reconnue par ces peuples si étrangers à la civilisation. J'étais assez bien muni en provisions de bouche, parce que je devais en mettre une partie *en cache*, afin de m'assurer des vivres pour le retour.

Le soir même de notre départ, grâce à un vent favorable et à la rapidité du courant, nous allâmes prendre notre repas à 7 ou 8 lieues de Good-Hope, sur un emplacement tristement célèbre par une hideuse scène de meurtre et d'anthropophagie. En 1842, une horrible famine ayant éclaté au fort Good-Hope par la faute du commis de ce poste, les infortunés Peaux-de-lièvre, à qui la tête tourne si aisément, réduits à la dernière extrémité et ne recevant aucun secours du fort, se ruèrent sur leurs propres parents et les égorgèrent pour assouvir leur faim ; les enfants dévorèrent les membres de leur père, les parents se rassasièrent du fruit de leurs entrailles. J'ai baptisé moi-même plusieurs de ces misérables. Dans cette terrible occurrence, deux femmes s'étaient sauvées du fort Good-Hope, autant pour échapper à la dent de leurs proches qu'afin de soutenir leur vie par le moyen de la chasse

aux lièvres. Elles étaient campées au lieu où nous nous trouvions alors, c'est-à-dire à l'embouchure de la Djenta-Kotitrué-Niliné. Sur ces entrefaites, l'exprès d'hiver arriva porté par un Orcadien et un Écossais, qui eurent l'imprudence de s'arrêter au camp de ces deux femmes pour y passer la nuit. Peut-être étaient-ils conduits par un sentiment généreux. Quoi qu'il en soit, les infortunés s'endormirent pour ne plus s'éveiller. Ils furent assommés durant leur sommeil, charcutés comme de vils animaux, et fournirent pendant plusieurs jours un aliment à ces misérables femmes. Jusqu'au jour où j'ai visité ce lieu néfaste, les ossements des deux Écossais jonchaient le gazon ; durant l'hiver leur seul linceul était la neige sous les grands sapins. Je me suis rendu sur le théâtre du massacre, situé à deux pas de notre feu ; là j'ai pu voir encore, à trente ans d'intervalle, les débris de ce campement où les coups de hache retentirent sur ces têtes d'hommes, les derniers tisons qui ont torréfié leur chair ; je me suis courbé vers le sol, j'ai cherché les ossements de ces infortunées créatures afin de les rendre à la terre. Je n'ai pu trouver que quelques restes misérables que j'ai enfouis sous la mousse ; le reste a disparu, emporté par les vagues ou par les bêtes fauves.

Mais je me suis arrêté bien longtemps sur ce coin de terre ; je poursuis ma route. Nous venons de parcourir la Grande-Vue, expansion du Mackenzie semblable à un lac et bordé de deux basses montagnes, la *montagne aux Truites* et la *chaussée des Castors* ; l'œil s'y étend à près de 12 lieues en ligne droite, et l'épaisse colonne de brouillard qui y ondule lui donne l'aspect des mers arctiques.

Le 11 juin, quelques feuilles se montrent aux arbres, les glaçons que charriait encore le fleuve lors de notre départ ont disparu ; nous doublons la pointe où s'élevait jadis le fort Good-Hope. Il fut détruit par une inondation

en 1836, et transporté au lieu qu'il occupe présentement. Deux jours après nous arrivions à la rivière Tsi-Kkatchig ou rivière au Vermillon, connue des Canadiens sous le nom de *rivière Rouge*[1].

Ce cours d'eau se jette dans le Mackenzie sous le 67°27' latitude N. et le 133°31' longitude O. de Greenwich, et à l'extrémité nord de ce rétrécissement du fleuve qui a reçu de l'infortuné capitaine Franklin le nom de *Narrow*, ou détroit. Resserré entre des falaises à pic de 50 à 150 pieds de haut, le fleuve Mackenzie y a 8 brasses de profondeur et son courant n'est pas moindre de 13 milles à l'heure. Ce lieu sert de limite entre les nations des Dindjié ou Loucheux et des Innoït ou Esquimaux. Ceux-ci ne l'ont franchi qu'une fois et ç'a été pour massacrer un parti de quarante Loucheux campés au confluent de la Schital-Kraingœ. C'est dans les rochers remparts du Narrow et non dans les remparts de Good-Hope, comme l'avance le docteur Richardson dans son *Arctic Searching Expedition*, que les Esquimaux se pourvoyaient autrefois des pierres plates dont ils fabriquaient des couteaux et des dards de harpons. J'ai trouvé beaucoup d'inexactitudes de ce genre dans les livres des voyageurs et des marins, d'ailleurs célèbres et respectables, qui ont écrit sur ces contrées. Les Innoït nomment la rivière Rouge *Kradziark*.

Après avoir passé seulement une nuit à Tsi-kka-tchig en la compagnie de nos bons Dindjié catholiques, j'embrassai le cher P. Seguin et m'embarquai pour le fort Peel-river. Les Loucheux s'opposèrent à mon départ de toutes leurs forces, ils voulaient que je les attendisse afin que je pusse cheminer sous bonne garde, de crainte des Esquimaux ; mais je ne prêtai pas l'oreille à leurs rai-

[1] Il ne faut pas confondre ce cours d'eau avec la rivière Rouge dont Mgr Taché est l'Evêque; celle-ci est à plus de 1000 lieues dans le Sud. Nous avons trois ou quatre rivières qui portent ce nom.

sons et gagnai le large. A la Pointe-Séparation, désormais célèbre par les voyages des Franklin, des Richardson, des Backs et des Kendall, je fis une *cache* de provisions et d'objets de première nécessité, tels que souliers, allumettes, amadou, filets de pêche, etc., que je renfermai dans un sac imperméable qui fut suspendu dans le plus grand sapin que nous pûmes trouver. C'est de la conservation de ces provisions que dépendait la sécurité de mon retour.

Quelques heures après, nous nous trouvions dans les deltas du fleuve (kutéro-aluït), formés par quatre branches principales qui se divisent en une multitude de canaux. Entrés dans le chenal occidental, nous le trouvâmes obstrué de banquises, qui se mirent en marche vers minuit et nous cernèrent complétement. Ce ne fut ni sans peine ni sans danger que nous pûmes diriger notre fragile pirogue d'écorce au milieu de ces masses mouvantes et mugissantes, à la force desquelles s'ajoutait encore celle d'un courant rapide. Nous fûmes contraints d'aborder à un rivage inondé, détrempé par la crue des eaux et jonché de glaçons qui en avaient littéralement haché les petits saules, seuls végétaux qu'on trouve sur quelques-uns de ces deltas. Nous dûmes donc prendre notre repos sur une boue mouvante et glacée, recouverte seulement de quelques branches de saule. J'ai prononcé tout à l'heure le mot *minuit*. Quoique ce ne soit pas une chose nouvelle pour moi de voir le soleil sur l'horizon à pareille heure, jamais pourtant ce phénomène ne m'avait autant impressionné. L'astre n'a point pris, comme à Good-Hope, une teinte rouge ou violacée, il ne s'est point assombri, et cependant la couleur qu'il projetait sur les montagnes Rocheuses, dites ici *chaînes Richardson*, était celle du soir à peu près. Comme par un secret enchantement, cette couleur sanguinolente est devenue dorée, l'air a fraîchi,

les montagnes voilées et bleuâtres se sont épanouies, cette vapeur du soir qui les emprisonnait s'est déchirée comme un voile et a laissé apercevoir leurs crêtes éclatantes de neige et leurs linéaments osseux. Ce n'était plus le soir, c'était le matin. Un instant avait opéré cette merveilleuse transformation, et cet instant avait échappé à mon observation comme le *quod quid est* de tout fait scientifique.

Ces lieux si reculés, si déserts, si inhospitaliers ne sont pas pour vous une terre inconnue, les voyages de découverte des navigateurs déjà cités les ont illustrés à jamais : le 3 juillet 1826, l'infortuné Franklin se dirigeait par cette même branche occidentale vers l'Océan, où l'avait précédé Alexandre Mackenzie, qui le 10 juillet 1789 trouva la branche du milieu couverte de banquises, comme elle l'était lors de mon passage.

Après avoir dormi quelques heures, je trouvai que le fleuve charriait moins, sans doute à cause de la grande chaleur qu'il faisait : par la moiteur qu'elle donne à la glace, elle la fait, je pense, adhérer soit à la terre, soit aux glaçons environnants, tandis que la fraîcheur de la nuit fait évaporer cette humidité et provoque la chute des glaçons suspendus, en en faisant cesser l'adhérence à ceux qui les supportent. Vers midi nous entrâmes dans la rivière Arvéron, la *Trétliétnillén* des Loucheux, que Franklin appela du nom de sir Robert Peel en 1826. Eu égard à la multiplicité de ses bouches, qui forment quantité de deltas au milieu des deltas du Mackenzie, ce n'est d'abord qu'un cours d'eau très-minime; mais dès que l'on parvient, en remontant le courant, dans la rivière mère, la Peel s'offre comme une noble et majestueuse rivière de près d'un mille de largeur en quelques endroits. Les terres sédimenteuses au milieu desquelles elle roule ses eaux fougueuses sont cause que

son lit s'agrandit d'année en année, et même de jour en jour, par les éboulements continuels qui s'y forment. Celle de ses embouchures que je remontai, où les Esquimaux ont massacré un parti de Loucheux, il y a une vingtaine d'années, est indiquée par trois *mais* ou sapins dépouillés d'une partie de leurs branches. Toutes les îles ou deltas du fleuve où il y a du bois ont à chacune de leurs extrémités de ces *mais* faits par les Esquimaux, pour leur servir de points de repère. C'est là leur secret, ils sont maîtres et rois au milieu de ce labyrinthe d'îles et de chenaux où jamais Loucheux ne s'aventure. Mais les blancs ont éventé ce secret : tout chenal où se montre un seul *mai* est une impasse ; la présence de plusieurs *mais* indique que le chenal offre une route sûre et un débouché dans une des quatre branches du fleuve.

Je ne sais pourquoi les Canadiens ont nommé la rivière Arvéron *rivière Plumée*. Est-ce une traduction libre du mot *peel*, qui signifie *poil*, ou bien par ce mot ont-ils voulu dépeindre l'aspect triste, nu et dévasté de ses rives ? En effet, dans le jargon des Canadiens de la campagne, le mot *plumé* signifie aussi bien *pelé*, *dénudé* que *épluché*, *écorché*, *écaillé* et *déplumé*.

Le samedi 13 courant, j'arrivai au fort Peel's-river, nommé aussi *fort Mac-Pherson*, après avoir parcouru par eau 252 milles géographiques depuis Good-Hope, et 552 depuis le grand lac d'Ours. Je n'y trouvai point d'Esquimaux; mais j'y fus reçu avec une sorte d'enthousiasme par les Loucheux protestants du pays, privés de leur ministre, qui, après avoir commis un mauvais coup, était allé cacher sa honte au fort Yukon et jusque dans les possessions américaines. « Ah ! te voilà enfin, me dirent-ils, c'est bien toi qu'on nous avait annoncé pour être le priant qui communique avec les Anglais comme avec les Français. Tu vas prier pour nous assurément, le commis

et *minister* (le ministre protestant) nous l'ont bien dit. » Et quand je leur eus annoncé qu'ils se trompaient, que je ne priais point avec les protestants, quoique je priasse pour eux, et que la preuve en était que je ne venais point pour eux, mais bien pour les Esquimaux, ce fut un dépit général. Ils voulaient à toute force que je les fisse prier comme le ministre. Mais le lendemain je vois arriver mes Loucheux les uns après les autres, leur nez percé encore plus allongé qu'il ne l'est d'ordinaire : « Père, nous désirons de tout cœur prier avec toi, me disent-ils. *Chiet* (M. Flett, le commis) et *minister* nous l'avaient promis, mais voilà que *Chiet* est venu nous dire : « Mes enfants, « ce prêtre est assurément protestant, comme je vous l'ai « dit; toutefois, comme il n'est pas venu pour vous, mais « seulement pour les Esquimaux, vous ferez mieux de ne « pas aller à lui. » Et sur ce, mes pauvres Loucheux qui ont eu assez de simplicité pour ne pas comprendre ce mensonge de Gascon, m'ont tiré leur révérence. Pauvres gens ! Je vous ai déjà dit, mon très-révérend Père, à quelle sorte de persécution ils sont en butte, la persécution non sanglante, comme celle qui a lieu en Irlande et dans les Indes, mais que la nature lâche, indolente de nos Indiens ne peut endurer. Toutefois ils sont loin d'être protestants, leur démarche en fait foi, et toute leur conduite à mon égard me l'a témoigné : ils n'ont cessé de se rendre dans ma tente et de me demander de prier pour eux; ils m'y ont même contraint en quelque sorte, et comme j'affectais de ne leur point parler afin qu'ils ne pussent dire que je les avais contraints, ils m'ont dit que la tête leur tournait et qu'ils ne savaient de quel côté est le bon chemin. « Votre démarche me prouve que vous le savez, leur ai-je répondu; pourquoi venez-vous me trouver, moi qui non-seulement ne viens pas pour vous, mais qui ne fais pas seulement attention à vous ? » Je

leur ai alors conseillé, pour calmer leur conscience, de rechercher la vérité de bonne foi, de bien vivre et de demander sans cesse à Dieu d'éclairer leurs voies. Mais à vrai dire, ils savent bien où est la bonne religion, et les mensonges de l'erreur ne les illusionnent qu'à demi. Je me hâte de vous dire, mon bien-aimé Père, que la bonne moitié des Loucheux n'ont pas donné dans les panneaux du ministre ; c'est pour cette phalange que le R. P. Séguin doit bâtir durant cet été une maison de prières à Tsi-kka-tchig.

Je serais peut-être taxé de fanatisme et d'intolérance, si je rapportais ici toutes les menées dont les Loucheux de Peel's-river sont les victimes. L'épidémie qui l'automne dernier a fait trente-huit victimes à Good-Hope, sur une population de moins de 400 âmes, a, en continuant sa marche, moissonné un bon nombre d'Indiens et d'Esquimaux à Peel's-river, et littéralement décimé ceux de la Pierre's-house et de Youkon, où le ministre circule s'il ne règne pas ; eh bien, le commis du fort me soutenait le contraire, niant qu'il y eût eu plus de cinq ou six victimes. Au moment où j'écris ceci, je tiens en main un journal de la colonie de la Rivière-Rouge où le R. Mac-Donald, le ministre de Peel's-river, est dit avoir baptisé cent Esquimaux cet hiver ; or je sais pertinemment que non-seulement il n'en a pas baptisé un seul, mais même que tous les Esquimaux l'ont relancé en se moquant. Finalement, pour empêcher les Loucheux du Mackenzie de se bâtir une chapelle, le commis du fort leur assurait qu'il n'y avait plus de prêtres dans la contrée, que toutes nos missions ayant brûlé, nous avions tous gagné les bois pour de là quitter le pays, etc., etc. Mais j'en demeure là, car si un catholique et surtout si un prêtre reprend un de nos frères égarés, on crie à l'inquisition et à l'intolérance. Eh ! grand Dieu ! dire qu'il faut que la pauvre vé-

rité rentre confuse dans son puits en face du mensonge, qui, donnant la main au vice cynique, se promène en plein soleil ; c'est une rude pénitence qui m'est imposée ; néanmoins je me tairai, ne serait-ce que par amour pour la charité.

Les Esquimaux arrivèrent au fort quelques jours après moi pour la traite de leurs fourrures ; le vieillard chez qui le R. P. Séguin avait demeuré l'été dernier avait envoyé son beau-fils pour m'emmener vers lui, mais le commis du fort ayant mis ce jeune homme en réquisition pour descendre au fort Simpson, je me suis vu contraint de choisir un autre protecteur pendant le séjour que je me propose de faire chez ce peuple farouche et soupçonneux. J'ai fait choix de deux petits chefs nommés l'un Inontakrark et l'autre Anutchinak, braves gens, en tant qu'un Esquimau peut mériter cette épithète, l'honnêteté consistant chez eux uniquement dans la faculté de pouvoir s'abstenir du mal ; mes deux protecteurs sont donc bons, non parce qu'ils n'ont jamais tué ni volé, mais parce qu'ils sont capables de s'abstenir de l'un et de l'autre, ce qui est déjà beaucoup. A vrai dire, ces pauvres gens ne savent pas ce que je viens faire parmi eux, il n'y a pas assez longtemps qu'ils nous voient, et ils ont dans les protestants un trop mauvais voisinage pour avoir une juste idée de ce que nous sommes et de ce que nous prétendons. Mon voyage n'a pour eux d'autre but que celui de manger de la baleine ou du marsouin ; d'autres pensent que je me rends chez eux pour chasser le phoque ; les mieux intentionnés croient tout bonnement que j'y vais pour leur donner du tabac. C'est exactement ce que les Innoït de toutes les longitudes ont pensé des navigateurs arctiques ; quand ils les voyaient observer les astres pour s'assurer de la latitude, ils s'imaginaient qu'on y lisait les meilleurs gîtes de phoques. Manger, chasser pour

manger, dormir pour mieux digérer, puis manger encore, c'est là toute leur vie. Indépendamment de cet appétit hyperboréen qu'ils me prêtent, ils croient encore que je suis un *an-rékok* ou sorcier. Je ne m'en étonne guère, puisque j'ai vu la même croyance chez les Flancs-de-chien, infiniment plus civilisés que les Esquimaux, et que même la généralité de nos chrétiens n'est pas entièrement dépouillée de ce préjugé, que nous possédons un pouvoir occulte, qui ne s'étend pas moins qu'à la puissance de causer la mort à distance et par quelques paroles mystérieuses. Seulement, chez les Innoït, cette réputation si mal fondée a cet inconvénient, qu'elle m'expose au redoutable *tsavi-ratsiark*, qu'une main esquimaude manie si dextrement.

En faisant leur dénombrement, j'ai remarqué chez eux cette singulière habitude, qui est propre également à nos Dénés, de ne point décliner leurs noms en présence d'un tiers. Regardent-ils comme inconvenant de se nommer soi-même? Je ne le pense pas, ils ont trop d'orgueil pour cela; mais il y a là-dessous quelque superstition secrète que je n'ai pu découvrir. Il est toutefois singulier de voir un Esquimau, interpellé sur son nom, se tourner vers un de ses compatriotes et lui dire : « Comment est-ce que je m'appelle? » et celui-ci de répondre pour son camarade, qui lui rendra ensuite le même service.

Vous savez, mon très-révérend Père, que les Esquimaux qui avoisinent le Mackenzie sont dans la coutume de se percer les joues pour y introduire des osselets garnis de rassades bleues (*tutark*) ou de boutons de pierre blanche (*tchimmik*). C'est à l'âge de puberté que les enfants mâles subissent cette opération, qu'ils disent moins douloureuse que celle du percement du septum du nez et du cartilage des oreilles. Je ne puis m'empêcher de trouver une certaine similitude entre cet usage et celui

auquel sont soumis les enfants à la Nouvelle-Hollande, à qui on fait l'amputation de deux dents dès qu'ils atteignent l'âge de puberté. Un autre usage des Esquimaux consiste à porter une large tonsure, en toutes saisons, mais ceci leur est commun avec les Dénés; leur ayant demandé dans quel but ils se rasent ainsi l'occiput, ils m'ont répondu que c'est afin que le soleil échauffe leur cerveau pour transmettre ensuite sa bienfaisante chaleur au cœur.

Quoiqu'il me soit encore impossible de savoir si les Innoït professent une religion quelconque, à part le samanéisme ou conjuration, je crois pourtant qu'ils adorent le soleil, à l'instar de certains peuples de l'Asie et des nations éteintes du Pérou et de la Louisiane. Voici ce qui me porte à le croire : je vous ai déjà dit que nos Esquimaux avalent la fumée du tabac, mais ils lancent la première bouffée vers l'astre du jour, coutume qui était aussi en vigueur chez les Natchez; et cependant on ne peut dire qu'elle soit antique chez mes *Innoït*, puisqu'il n'y a pas plus de dix à douze ans qu'ils connaissent le tabac et qu'ils fument. On a remarqué également que leurs morts ont tous la tête tournée vers l'ouest, envisageant ainsi le soleil levant; enfin un vieux chef m'a dit ces jours derniers en me montrant cet astre dans toute sa splendeur : « Il est bon celui-là, c'est notre père à tous, n'est-ce pas ? il nous réchauffe et nous fait le cœur fort. » — Pauvres gens, ils paraissent voir des génies malfaisants à chaque pas; vous leur entendez jeter des cris perçants lorsqu'une mouche à viande ou une libellule effleure leur visage; ils tirent leur chemise et poursuivent le pauvre insecte à outrance jusqu'à ce qu'ils l'aient détruit. A la frayeur qui se peint alors sur leur visage, on peut juger qu'ils attribuent à ces petits êtres ailés une immense malignité. Le culte des fétiches est poussé chez eux à un

haut degré, chacun d'eux a sa médecine à laquelle il attribue un pouvoir ridicule. Mais c'est *torn-rark* (le diable) qui a toute leur confiance, c'est à lui que s'adressent leurs *an-rékoït* ou conjureurs dans leurs scènes de jonglerie (*unin-oyuark*) ; et à voir les grimaces qu'ils lui font, la colère et les menaces avec lesquelles ils lui commandent, on peut croire que celui qui gouverne le monde *in virgâ ferreâ* n'est pas toujours débonnaire pour ses malheureuses victimes.

Je l'avoue, mon très-révérend Père, je n'espère pas obtenir d'eux grand'chose, et je crois même que, sans une grâce toute spéciale d'en haut, nous aurons plus de mal parmi les *Innoït* que n'en ont nos Pères de Natal parmi les Cafres. Ces difficultés proviennent : 1° de la grande influence des jongleurs, qui mènent la foule à leur guise. En cas de mort, ce sont eux qui désignent la personne qu'ils soupçonnent de l'avoir causée, et qu'ils livrent à la vengeance des parents du défunt. Ils prétendent avoir le pouvoir de procurer la mort de leurs ennemis à distance, par des maléfices ou *kimnéitoark*. Dans la présente occurrence, les *an-rékoït* sont divisés à mon sujet, et j'ai entendu une grande discussion sur mon compte la veille de mon départ pour l'Océan. Les uns disaient que les prêtres étaient cause des épidémies qui ont moissonné leurs proches, les autres soutenaient le contraire. Un des deux chefs avec qui je me suis embarqué, et dans la loge de qui je demeure, est un de ces derniers ; 2° du peu de confiance qu'ils nous témoignent et de la méfiance, du mépris même qu'ils montrent pour tout ce qui n'est pas de leur race et surtout pour les Peaux-Rouges, qu'ils nomment *iakréléit*, c'est-à-dire *sauvages*, et *kreymirt*, c'est-à-dire *chiens;* or, comme je parle le montagnais et que je me présente chez eux avec deux sauvages de cette nation pour serviteurs, c'est là un très-

mauvais certificat aux yeux de ce peuple soupçonneux, sans cesse en guerre avec les Peaux-Rouges; 3° enfin à cause de l'extrême déportement de leurs mœurs. Il est difficile de rencontrer un peuple plus cynique et plus éhonté. En cela, ils s'éloignent diamétralement de nos Peaux-Rouges, dont les mœurs sont relativement chastes, ou qui du moins savent rougir du mal et recherchent les voiles des ténèbres. Aussi, mon bien-aimé Père, je crois que vous ne recevrez aucune annonce de baptême par cette lettre; d'ailleurs, avant de convertir et de baptiser, il faut instruire, et avant d'instruire il faut pouvoir comprendre et se faire comprendre. Or nous n'avons pas ici d'interprète esquimau comme parmi les tribus dénés, où les métis des diverses provenances sont nos interprètes nés. Il me faut donc tout faire par moi-même, surprendre les arcanes de la langue *innok* et son génie. C'est à cette fin que je me suis embarqué avec eux, au grand péril de ma vie. J'avoue qu'en commençant cette lettre, je ne sais si je pourrai la finir. Mais si le *tsavi* esquimau ne me fait pas quelque boutonnière, j'aurai l'honneur et la douce satisfaction de continuer à vous décrire ce que je verrai et entendrai d'intéressant. A plus tard, s'il plaît à Dieu, les détails édifiants. Pour le moment, il ne faut penser qu'à l'instructif et au curieux. Nous sommes sur un terrain encore nouveau, le plus neuf peut-être qui soit sous le soleil, et que nous avons à explorer. Il faut bien le dire, au grand danger de passer pour présomptueux, Ross, Beechey, Richardson, Slooper et Franklin même, et généralement tous les voyageurs qui ont écrit sur les Esquimaux en général, ne les ont pas fait connaître tels qu'ils sont. Ils sont très-excusables: leur ignorance de la langue, le séjour de peu de durée qu'ils ont fait sur leurs terres et leurs occupations variées, ne leur ont permis de les dépeindre que d'une manière bien superficielle, sans

entrer dans les mœurs intimes; les forces et l'appareil militaires au milieu desquels ils se présentaient à eux, en commandant le respect et la soumission, les ont trompés sur le véritable caractère de l'Esquimau, qui, au lieu d'être la douceur, est la colère, la duplicité et la vengeance; enfin la manie de généraliser si ordinaire aux voyageurs, mais surtout aux savants de cabinet, a fait écrire sur cette nation des ineffabilités qu'il faudra bien démentir. Je me hâte de dire que l'Esquimau est loin d'être le *most repulsive of the human species*, et que, quoi qu'en pense notre civilisation, « ce barbare, comme l'a fort bien dit Chateaubriand, a de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état aux nôtres. » Par le fait, si cela n'était pas, ils seraient malheureux, et leur malheur ne manquerait pas d'être attribué à la divine Providence par une classe d'hommes qui se piquent le plus d'être civilisateurs. L'Esquimau est aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre en dehors de la vérité. Il ne lui manque que cette douce lumière pour en faire un peuple aussi et plus fortuné que le peuple le plus policé. Ils seront malheureux lorsqu'une civilisation fausse et incomprise viendra faire briller à leurs yeux des produits qu'ils ne pourront peut-être se procurer et qui les laisseront pleins de désirs non satisfaits, et qu'elle leur aura créé des nécessités auxquelles la Providence a su les soustraire, et dont la multiplication, en faisant l'homme civilisé, le fait aussi malheureux. Comme j'allais quitter le fort Peel's-river avec un parti d'Esquimaux et mes deux protecteurs, il s'éleva tout à coup entre les Loucheux et les Esquimaux une rixe, qui m'obligea de remettre pied à terre : c'étaient deux femmes qui s'étant prises aux cheveux causaient tout ce tumulte. Leurs maris s'étaient mis de la partie et se mesuraient, l'œil en feu et le couteau dressé. Je m'élançai entre ces deux hommes et fis aussitôt appeler les deux chefs esquimaux

et loucheux, afin d'éclaircir l'affaire et de la terminer à l'amiable. Il s'agissait d'un vol fait par la femme esquimaude au détriment de la Loucheuse ; l'objet dérobé fut rendu, j'arrachai alors aux deux ennemis leurs armes, que je jetai à terre et foulai aux pieds, puis je leur fis se donner la main et déposer leur rancune. Mais il faut plus qu'une poignée de main pour calmer l'ire d'un Esquimau, et les Loucheux devront s'estimer heureux s'il n'y a pas de sang versé cet été.

Je partis dans mon canot d'écorce conduit par mes deux Peaux-de-lièvre et escorté d'Inontakrark et d'Anutchinak nous redescendîmes la rivière Peel jusqu'à sa première bifurcation et prîmes la branche gauche nommée Niro-kilora-luk, qui longe la chaîne des montagnes Richardson, dont le mont Grifford est le point culminant. Un Esquimau me demande alors si je n'étais pas armé : « A quoi bon ? lui répondis-je ! penses-tu que je sois capable de tuer un homme ? — Comment ! tu n'as pas seulement un pitksi-arark (un revolver) ? Oh ! que tu as le cœur bon ! ajouta-t-il. Krayanana ! (grand merci !) » Navikan, un vieux chef, la terreur de ses propres compatriotes, aborde mon canot dans son krayak, avec un sourire de hyène ; il dit à Inontakrark : « Je voudrais bien le voler. » — Le vol n'est point pour eux un crime, c'est une prouesse : leur Code est lacédémonien. — En même temps il fouille dans mon canot en me criant d'une voix impérieuse : « Les chaudrons, les chaudrons, où sont les chaudrons ? » — Mais Inontakrark m'a débarrassé de ce brave homme qui n'en veut qu'aux casseroles, en l'avertissant que je suis sous sa protection et que je lui ai promis une récompense s'il défend ma propriété. — Sur le soir nous campâmes et l'on tendit les filets. Le camp se compose de cinq loges, les embarcations sont au nombre de vingt-trois : huit umiaït ou quinze barques et krayaït

ou canots. Je vous ai déjà parlé du krayak, cette nacelle de peau de marsouin si légère, et que l'Esquimau fait voler sur les eaux avec sa pagaie double. L'umiak est le véhicule du matériel, c'est une patache au gros ventre et aux formes lourdes, bien qu'elle soit aussi en peau. Elle est montée par les femmes et les enfants qui n'ont pas encore tué le kivalok ou ondatra.

Avec ces Esquimaux appartenant à la tribu des Kravane, qui habitent les estuaires du Mackenzie, se trouve un Avane venu des environs de l'île Herschell et un Natervaline venu de plus loin encore dans l'ouest. Ce dernier ressemble à un Russe avec sa longue barbe couleur de carotte et son teint clair. J'ai vu aussi à Peel's-river un Irtsane venu de la baie Franklin, et plusieurs Tchizarène du cap Bathurst avec lesquels j'avais fait connaissance en 1865 au fort Anderson. Avec les Kragmalit des îles de l'est, ce sont là toutes les tribus esquimaudes connues de mes Innoït du Mackenzie.

Je ne voulais pas camper avec les Esquimaux, mais je voulais coucher en canot en laissant dériver ma pirogue au fil de l'eau, lorsque j'entendis les jeunes gens du camp se féliciter de cette détermination, qui, en me soustrayant à la protection d'Inontakrark, me laissait à leur merci. Ils se promettaient bonne aubaine. Je l'avais déjà remarqué, l'hospitalité chez eux donne droit à l'inviolabilité, c'est un véritable tabou qui protége corps et biens. Aussi mes deux hôtes s'opposaient-ils de toutes leurs forces à ce que je partisse ; ils redoutaient, non sans raison, que les jeunes gens ne me jouassent un mauvais tour. Je couchai et mangeai donc avec eux sous leur tente. Dès lors je fis en quelque sorte partie de la communauté : en mangeant à leur plat, je protestais virtuellement que je n'étais animé d'aucun mauvais dessein vis-à-vis d'eux, tel est leur usage, de même qu'en acceptant

ce que je leur présentais, ils me juraient en quelque sorte alliance ; en couchant dans leur loge, tout mon bagage était respecté, on me rapportait même une épingle ; si j'eusse dressé ma tente et déchargé mon canot, tous s'y fussent précipités et m'auraient dilapidé. Que voulez-vous, tel est leur Code, un canot à la côte est une épave ; en cela ils ressemblent à nos bons Bretons d'autrefois qui attiraient les naufragés au rivage pour les dépouiller. Tant que le canot demeure à flot il est respecté, à terre il tombe dans le domaine public, le tabou cessant aussitôt. Aussi les Esquimaux ne déchargent-ils pas leurs umiaït en voyage, le matériel nécessaire pour le repas et le sommeil est seul débarqué, le reste du bagage demeure dans l'umiak, où il est en sécurité.

Je trouvai un air souriant et des manières affables chez tous les gens âgés du camp. Par le fait, il n'y a guère que les femmes et les jeunes gens qui se livrent au vol. On se tromperait si on les jugeait d'après leur air candide et inoffensif. Un vieillard à cheveux blancs avait trois croix pattées, tatouées sur son épaule droite et quatre sur la gauche ; on aurait dit de petits calvaires. C'était un signe commémoratif des baleines qu'il avait tuées. Ainsi ce vieillard, durant quarante ou cinquante ans de sa vie, n'a encore tué que sept baleines franches. Ceci peut donner une idée du petit nombre de ces cétacés qui fréquentent cette partie de l'océan Glacial arctique. Plusieurs jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, de la tribu des Kravane, m'ont avoué n'en avoir jamais vu, pas plus que des morses, quoiqu'ils reçoivent, par la traite, des dents de morse et du lard de baleine des Avane et des Tchizarène.

Comme tous les Indiens que j'ai vus jusqu'à ce jour, ils sont avides de science. La vue de mes cartes géographiques, sur lesquelles je leur ai montré tout leur pays en

détail, les a jetés dans la stupéfaction, et un d'entre eux m'a demandé si avant de les suivre dans leur pays je n'y avais pas fait une visite d'une manière surnaturelle et invisible.

Par suite d'un ouragan épouvantable qui a régné hier soir, des failles considérables de terrain ont submergé et entraîné neuf filets esquimaux, mais ceux de mes hôtes ont été respectés. De plus, le froid est si vif, que depuis notre départ ces pauvres gens n'ont pu prendre de poisson, et que j'ai dû les nourrir de mes provisions ; une sorte de grippe particulière au pays, et qu'on nomme l'*influenza*, s'est emparée d'un grand nombre, et on m'a même dit qu'un petit enfant nouveau-né en était dangereusement malade. Tous ces contre-temps, que le démon suscite sans doute contre les progrès de l'Evangile, excitent des soupçons à mon encontre. Les sourires ont disparu sur plusieurs visages, on chuchote, on me regarde de travers et on épie mes moindres mouvements.

La branche Niro-kilora-luk de la Peel se bifurque encore et nous avons pris celle de droite nommée Niro-tunar-luk, où je suis en ce moment. J'ai trouvé la végétation encore plus en retard qu'au fort Peel : à peine les petits saules commencent-ils à bourgeonner et les feuilles des aunes ne sont pas encore développées. Le rivage est toujours sédimenteux et s'éboule sans cesse.

Aucun des innombrables réseaux formés par les bouches de la Peel n'est marqué sur les cartes de Franklin. La chaîne Richardson s'y trouve accolée à la branche occidentale du Mackenzie et y est dessinée d'une manière très-inexacte, parce que les calculs ont été faits à trop grande distance et sans connaissance des lieux.

Un de mes hôtes que j'ai connu au village de Nullumallok, sur l'Anderson, m'a fait répéter ce que j'avais dit aux Tchizarène sur l'éléphant fossile, le mammouth dont

l'ivoire abonde sur tout le littoral, dans toute l'Amérique russe, sur les côtes de la rivière Kuskokwin et de la baie du Roi-Guillaume chez les Tchukatchis du Pacifique. Après quoi ils ont voulu que je leur traçasse au crayon un spécimen de l'animal, afin de le montrer à leurs compatriotes. Ils ont témoigné tant de satisfaction à apprendre ces détails scientifiques et m'en ont remercié avec une effusion si naïve, qu'elle m'aurait arraché des larmes de pitié si j'eusse osé pleurer. Pauvres gens ! ils me témoignent de la gratitude pour une inutile connaissance que je leur donne par manière de récréation, et ils rient et se moquent lorsque je leur parle du grand Dieu qui a créé toutes ces merveilles qu'ils admirent, et pour lequel j'ai entrepris un si long voyage. Oh ! que le démon est dur et impitoyable pour ceux qu'il tient sous son sceptre ! — Ils m'ont prié tout à coup de faire cesser un ouragan qui règne depuis bientôt huit jours. Je leur ai répondu que Dieu seul est maître et que je n'ai aucun pouvoir sur les éléments. A cette réponse, qui a paru les étonner et qui les a laissés incrédules, un d'eux a répondu en parlant du bon Dieu : « Niligark kuyork » (c'est un mauvais maître).

Si je les ai étonnés et charmés en leur parlant de l'éléphant qui jadis habita ces rivages, à présent déserts et glacés, ils m'ont vivement étonnés à leur tour en me parlant du singe, qu'ils nomment okrayéuktuar (l'homme qui ne parle pas), et qu'ils m'ont dit aussi avoir jadis habité leurs rivages. Evidemment ils font allusion, sans s'en douter, à d'autres rivages que ceux-ci et qui ne peuvent être que ceux de l'océan Indien. Je souhaite que ce petit fait puisse mettre les savants sur la piste de ce peuple. La peinture qu'ils m'ont faite de l'okrayéuktuar est exacte : c'est un homme velu et grimaçant qui marche tantôt à quatre pattes et tantôt debout en s'ai-

dant d'un bâton (chimpanzé). En me faisant cette description, ils parlaient avec animation, on aurait dit qu'ils venaient de rencontrer l'animal sur l'heure ; ils s'aidaient du geste et marchaient comme le singe avec une mimique parfaite.

Tous les sauvages sont d'impitoyables railleurs, mais les Esquimaux dépassent tous les autres, parce qu'ils leur sont supérieurs, et partant plus orgueilleux. Ils me comparent à une femme à tout instant et se disent d'un air sardonique : « Donnez-lui une aiguille et il fera une bonne femme. » Il est évident que je joue ici un rôle piteux et que ces sauvages se croient supérieurs à moi. Aux yeux de ce peuple d'excellents forgerons, de navigateurs, de pêcheurs, de chasseurs, d'artistes en os, ivoire, cuivre, fer et bois, je dois paraître inutile, inhabile et ignorant. A côté de ces hommes de 6 pieds, membrés comme des athlètes, ma petite et fluette personne doit paraître mesquine et risible. Dans une occasion, j'ai enseigné à l'un d'eux à emmancher une hache à l'européenne ; tout de suite j'ai entendu un murmure d'approbation et d'admiration circuler dans le cercle. Ce n'est pas par des discours et des travaux d'intelligence qu'on se relève aux yeux de ce peuple matériel et barbare, mais par des travaux manuels bien exécutés.

Je suis forcé d'interrompre ce résumé : les Esquimaux, toujours en quête de ma personne depuis quelques jours et ne me perdant pas de vue, m'ont trouvé écrivant dans mon canot durant leur sommeil, il n'en a pas fallu davantage pour exciter leurs soupçons. L'Avane de l'Ouest, qui est un conjureur, vient même de m'interpeller, me disant que je ne faisais pas autre chose que barbouiller du papier ou lire dans un grimoire, et qu'évidemment je ne pouvais pas en cela faire grand'chose de bon. A sa voix, ils sont tous accourus sur le rivage, et

l'Avane m'a crié d'un ton brusque : « Enfin, dis-nous donc ce que tu fais là. » Je l'ai regardé en souriant et lui ai répondu : « Unin » (rien). Cette réponse évasive n'ayant pas paru les contenter, j'ai saisi le vocabulaire innok auquel je travaille et me suis mis à transcrire des mots, répétant à haute voix au fur et à mesure que j'écrivais. Cette explication, en leur montrant que leur crainte était puérile, les a déridés, ils m'ont apporté du poisson pour mon déjeuner et se sont retirés. Mais je m'aperçois bien que ma présence parmi eux les alarme, et que je n'opérerai pas grands fruits de conversion. — Je m'arrête donc, bien-aimé Père, vous priant d'excuser le décousu de cette trop longue lettre, dont j'aurai l'honneur de vous envoyer la suite quand j'en aurai l'occasion.

En me jetant aux pieds de Votre Paternité pour la prier de me bénir ainsi que les pauvres Esquimaux, je vous prie de croire aux sentiments affectueux avec lesquels je suis, mon très-révérend et bien-aimé Père, votre très-humble et très-obéissant fils en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

PETITOT, O. M. I.

MISSIONS DU PACIFIQUE.

LETTRE DE MONSEIGNEUR D'HERBOMEZ
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

New-Westminster, le 28 novembre 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je viens vous remercier de votre bonne lettre du 10 août, qui m'a été remise au retour des visites que j'ai faites dans différents districts du vicariat, et aussi du secours si opportun que vous nous envoyez dans la personne des RR. PP. MARCHAL et LAMURE. Ces deux Pères sont heureusement arrivés à New-Westminster, le 24 de ce mois, et le lendemain nous sommes partis ensemble pour Sainte-Marie, où ils pourront se former à la vie du Missionnaire, sous la sage direction du R. P. DURIEU, préfet de cette mission, et soulager bientôt ce Père accablé sous le poids du travail.

Le R. P. JOLIVET, notre visiteur, que j'ai eu le bonheur d'avoir à mes côtés pendant une grande partie de ma longue tournée, après avoir prêché la retraite annuelle à New-Westminster, vient de partir pour visiter le district des Ka-kouals (mission de Saint-Michel). Quand sera-t-il de retour? C'est ce qu'il m'est impossible de prévoir au juste, vu la difficulté des communications; j'espère cependant pouvoir partir avec lui pour la France, vers le milieu du mois de janvier.

Vous attendez sans doute, mon très-révérend Père,

quelques détails sur le voyage que je viens de faire dans l'intérieur du pays, au nord-est de ce vicariat, pour visiter les Porteurs et autres sauvages de ces régions, dont la plupart n'avaient jamais vu de Missionnaire. Je vais tâcher de vous satisfaire.

Une partie de ce pays avait été visitée, il y a vingt-cinq ans, par Mgr Demers, aujourd'hui évêque de Victoria dans l'île de Vancouver. Deux ans plus tard, le R. P. Nobili, de la compagnie de Jésus, commença une mission sur les bords du lac Stuart. Malheureusement l'état de sa santé ne lui permit pas de continuer son œuvre. Pendant les quelques mois qu'il passa dans ce pays, il réussit cependant à donner aux sauvages une certaine connaissance de notre sainte religion, et surtout à leur en faire apprécier les avantages. Aussi, quoique abandonnés pendant vingt-deux ans, faute d'ouvriers apostoliques, ces bons sauvages n'ont cessé de soupirer après le retour de la *robe noire*, dont ils avaient conservé le plus précieux souvenir. Enfin l'année dernière, un de leurs chefs étant venu jusqu'à la petite ville de Quesnell, y rencontra le R. P. Mac-Guckin. Grande fut sa joie à la vue du Prêtre. Il eût voulu l'emmener aussitôt avec lui, mais le R. P. Mac Guckin lui dit qu'il fallait écrire à l'Évêque et lui demander une *robe noire*. La demande me fut bientôt communiquée et je m'empressai d'y répondre en assurant le bon chef que l'un des Pères, et probablement l'Evêque lui-même, irait visiter ses gens dans le courant de l'année 1868.

Je n'ignorais pas les dangers, les fatigues et les privations qui m'attendaient pendant ce voyage si long, dans des pays où la civilisation n'a pas encore pénétré. Si je n'avais consulté que mes forces et l'état de ma santé, j'aurais dû reculer devant tant de difficultés ; mais il y avait là des âmes à sauver, et la Providence n'abandonne jamais le Missionnaire. Je ne pouvais donc hésiter, et le

18 avril je partais de New-Westminster avec le R. P. Lejacq, qui devait m'accompagner jusqu'à la mission de Saint-Joseph à William's-lake. La première journée n'offrait aucune difficulté, nous étions en pays civilisé, et il ne s'agissait que de remonter le Fraser en bateau à vapeur, jusqu'à Yale, petite ville située à 90 milles de New-Westminster au pied des montagnes des Cascades : nous y arrivâmes le dimanche 19, vers midi, et nous pûmes célébrer la sainte messe pour nos catholiques. Yale, comme toutes les petites villes de ce pays, est en décadence : le ministre anglican, voyant disparaître la population civilisée, et piqué du reproche qu'on lui adresse souvent, de ne pas s'occuper des Indiens, s'est mis à faire du prosélytisme parmi nos sauvages. Promesses, menaces, appât du gain, tout a été mis en jeu ; de cette manière, il a réussi à faire quelques adeptes, mais non parmi nos catholiques baptisés : ceux-ci tiennent ferme et leur nombre s'accroît chaque jour. Quel dommage qu'on ne puisse lui opposer un Missionnaire à poste fixe ! Mais les ouvriers nous manquent.

Le mardi de bon matin, nous quittons Yale ; désormais plus de bateau à vapeur : le reste de ce voyage de cinq mois devra s'effectuer tantôt à cheval, tantôt en canot. Nous voilà donc à cheval sur la grande route qui conduit au Caribou ; nos chevaux, chargés des bagages et des provisions de voyage, marchent lentement, et après avoir fait 250 milles, nous nous arrêtons le soir à Boston-bar, autre petit centre de civilisation. Les sauvages accoururent en grand nombre pour nous saluer. Pauvres enfants ! eux aussi ne reçoivent qu'une rare visite du Missionnaire ; eux aussi sont en butte aux tracasseries du ministre, qui ne cesse de les importuner pour qu'ils se fassent protestants. Je leur exprimai la joie que j'avais de les voir, et les encourageai à persé-

vérer. Quand il fallut partir, un de leurs chefs voulut nous suivre à pied. Chargé de son fusil et de sa couverture de voyage, cet homme faisait ses 40 milles dans la journée; et le soir, quand nous arrivions au lieu du campement, il était là le premier, s'occupant de nos chevaux, allumant le feu et préparant notre modeste repas. La prière faite, on se couchait à la belle étoile, laissant aux chevaux le soin de trouver leur nourriture pendant la nuit dans les bois ou les prairies des environs. Le matin à notre réveil, les chevaux étaient parfois bien loin, et c'était encore notre bon chef qui se chargeait de les retrouver et de nous les ramener, pendant que nous disions notre bréviaire. C'est ainsi que voyagent nos Missionnaires; ces courses sont fatigantes, mais elles ne laissent pas que d'avoir leur côté agréable quand on y est une fois accoutumé. Nous nous arrêtions souvent pour satisfaire aux désirs ardents de nos bons sauvages, qui venaient à notre rencontre de plus de 30 milles à la ronde : ils faisaient la prière, je les instruisais, et les exhortais; puis quand il fallait repartir, un grand nombre nous suivaient encore une journée ou deux, pour avoir le bonheur d'assister à une autre réunion. Les voyages dans ces conditions se font lentement, aussi ce ne fut que le quinzième jour après notre départ de New-Westminster que nous arrivâmes enfin à notre mission de Saint-Joseph, à William's-lake.

A Saint-Joseph, j'eus la joie de rencontrer le P. Mac Guckin et le Fr. Surel. Nous avons ici une belle terre, et nous nous proposons d'y établir bientôt des écoles industrielles et agricoles pour nos pauvres petits sauvages; mais jusqu'ici nous n'y possédons qu'une humble hutte qui sert en même temps d'église et d'habitation. Après sept jours passés dans le bonheur de la vie de communauté et dans un repos dont j'avais grand besoin, lais-

sant le P. LEJACQ à Saint-Joseph, je continuai mon voyage avec le P. MAC GUCKIN, et en deux jours et demi nous arrivions à Quesnell, petite ville située sur la rive gauche du Fraser, à 350 milles de son embouchure et à 90 milles de Saint-Joseph. Jusqu'ici nous avons suivi la grande route de Caribou, la meilleure ou plutôt la seule route du pays ; désormais il nous faudra voyager par des pays tout à fait sauvages, à travers les bois, les rivières et les marais. Peut-être devrais-je vous faire faire connaissance, avant notre départ, avec mes compagnons de voyage. Vous connaissez déjà fort bien l'excellent P. MAC GUCKIN, cependant peut-être ignorez-vous que ce Père est un intrépide voyageur et un cavalier infatigable. Je remercie la Providence de m'avoir donné ce cher Père pour compagnon dans ce long et pénible voyage. Charles, métis canadien, doué d'un bon caractère, s'était offert pour nous accompagner. Enfin Sam, jeune sauvage du fort Alexandre, bel homme de 6 pieds, intelligent et plein de bonne volonté. Ce jeune homme devait nous servir d'interprète : ayant été longtemps en rapport avec les blancs, il parlait passablement l'anglais et le français, outre les différents dialectes sauvages et le jargon *chinouk*. Tous deux étaient bons chasseurs et se promettaient de tuer assez de gibier pour nous faire vivre. C'est le 12 mai que nous quittâmes Quesnell. Il nous fallut d'abord traverser le Fraser, dont le courant est très-rapide. Nos chevaux le passèrent à la nage, et nous, accroupis dans un canot, espèce de tronc d'arbre creusé, nous arrivâmes sur la rive droite du fleuve sans autre inconvénient que celui d'être un peu mouillés ; nous montons à cheval, et après avoir fait 10 milles, nous sommes forcés par la nuit de nous arrêter dans une petite prairie, dite *des Castors*. On aurait dû l'appeler prairie *des maringouins*, car des myriades de ces insectes vinrent nous assaillir, et nous

ne pûmes fermer l'œil pendant une grande partie de la nuit. Les deux jours suivants nous marchâmes sans rencontrer une âme. Deux grandes rivières vinrent encore retarder notre marche déjà si lente. Nous essayâmes d'abord de les traverser à cheval, mais en vain, le courant était trop fort : nous n'avions pas de canot, que faire ? Il ne nous restait d'autre ressource que de fabriquer un radeau. Nos deux jeûnes gens se mettent aussitôt à l'œuvre. Il y a des arbres sur la colline voisine. Ils ont bientôt trouvé quelques sapins secs qu'ils réunissent au moyen de deux traverses en bois, le tout est assez fortement lié ensemble avec des cordes ; les voilà qui viennent à nous, tout joyeux de leur succès, et nous invitent à nous embarquer sur ce navire improvisé. On commence par faire traverser les chevaux à la nage ; puis nous passons nous-mêmes avec nos bagages sur le radeau que le courant emporte, malgré tous nos efforts. Nous eûmes quelques moments de terrible anxiété ; enfin nos jeunes gens parviennent à saisir une branche d'arbre sur l'autre rive ; grâce à Dieu nous échappons à ce danger. Le lendemain nous traversâmes une autre rivière de la même manière et avec le même succès. Notre guide nous faisait espérer que nous rencontrerions bientôt des sauvages ; en effet, le vendredi soir nous en vîmes quelques-uns à la tête du lac Alka, où nous passâmes la nuit. Ces sauvages venaient des environs du fort Georges ; nous leur promîmes de les y visiter en revenant ; le P. Mac Guckin baptisa quelques petits enfants, et nous nous mîmes en route de bon matin, car nous étions à peine à moitié chemin du fort Fraser, et les provisions allaient nous manquer. Nous avions à parcourir un pays de montagnes boisées et parsemées de lacs : la chaleur était accablante, je me sentais défaillir ; le soir au campement je me trouvai si mal, que je craignis de ne pouvoir continuer ma

route. Cependant le repos de la nuit me fit tant de bien que je pus faire une petite journée le lendemain. Le jour suivant il nous fallut traverser le bout du lac en radeau, puis, quelques milles plus loin, nous étions à Stony-Creek, premier campement des sauvages qui vont traiter au fort Fraser. Le chef, avec quelques-uns de ses gens, vint à notre rencontre, et ayant appris qui nous étions, il envoya des messagers pour avertir les sauvages et les inviter à la réunion. On les vit bientôt accourir de tous côtés ; il fallut que tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, vinssent nous toucher la main ; ils ne pouvaient se rassasier de nous regarder ; c'était, en effet, la première fois qu'ils voyaient un Prêtre. Ces pauvres gens savaient cependant quelques mots de prières et de cantiques qu'ils avaient appris, tant bien que mal, des sauvages qui avaient vu les premiers Missionnaires. J'étais touché de leurs bonnes dispositions, et je puis dire qu'ils m'ont laissé une impression très-favorable, malgré tout ce que put dire leur chef, qui savait quelques mots de français. Cet homme, qui m'a semblé n'avoir d'autre mérite que celui d'être gros et gras, mais qui avait une haute opinion de lui-même, me disait : « *Oh ! chef, les sauvages bêtes ! bêtes comme les chiens.* » Il aurait eu probablement raison s'il n'avait parlé que de lui-même ; mais ses gens ne m'ont pas paru mériter cette note, et je regrette seulement de n'avoir pu leur parler comme j'aurais voulu, faute d'un habile interprète. Sam, mon guide, quoiqu'intelligent, ne pût pas me rendre grand service dans cette occasion; il n'était pas encore formé ; il semblait retenu par la timidité. Certaines images, représentant les principaux mystères de notre sainte religion, me furent de la plus grande utilité. L'image de Jésus en croix, celles qui représentent l'enfer, où les méchants sont punis, et le ciel, où les bons sont récompensés, pro-

duisirent sur eux une vive impression. On voyait qu'il se livrait chez eux un combat intérieur, dans lequel la grâce finit par triompher. Ils vinrent presque tous se jeter à genoux, pour protester publiquement qu'ils voulaient rejeter leurs *mauvais cœurs*, renoncer à la boisson, au jeu, à la jonglerie, à la pluralité des femmes, au vol, au meurtre, et en général à tout ce qui est défendu par la loi divine. Il n'y eut que trois ou quatre exceptions, parmi lesquelles il faut compter notre sot et orgueilleux chef.

Nous avions passé plusieurs jours à Stony-Creek ; le moment était venu de quitter ces bons sauvages. Mais ici se présenta une difficulté que j'avais prévue. Tous les sauvages ont l'habitude d'exploiter à leur profit la bourse des voyageurs qui réclament leurs services. J'avais déjà pu constater la cupidité du chef, qui avait voulu m'extorquer de la farine et du tabac : j'étais cependant bien décidé à me faire transporter dans leurs canots *gratuitement*. C'est ici une ligne de conduite que nous nous sommes tracée, et dont nous ne pouvons nous départir, sans nous exposer à des conséquences désastreuses pour nos missions. D'abord nos moyens ne suffiraient pas, s'il nous fallait payer ; nous sommes et nous devons être pauvres, ensuite l'habitude de payer réveillerait chez les sauvages le vil instinct de la cupidité ; ils verraient bientôt dans les visites des Missionnaires une occasion de faire un profit sordide ; tandis que l'habitude contraire réveille chez eux le plus noble instinct de la nature avec les sentiments de la générosité, du désintéressement et du sacrifice, vertus difficiles partout, mais surtout chez les sauvages, vertus cependant sans lesquelles la religion ne jettera pas chez eux de profondes racines. L'expérience a constaté que, quand on a fait des sacrifices pour sa religion on s'y attache davantage ; au contraire ceux qui n'ont eu à faire aucun sacrifice lâchent pied plus facile-

ment, et dans l'occasion seront peut-être disposés à se vendre au plus offrant. D'un autre côté, il faut que les sauvages ne puissent pas soupçonner l'existence d'un motif sordide chez les Missionnaires, mais qu'ils comprennent que leurs prêtres font pour eux des sacrifices infiniment plus grands que ceux qu'ils demandent, et n'en attendent la récompense que de Dieu seul.

Quand donc les sauvages me demandèrent 50 francs pour me transporter dans leur canot, j'eus l'air d'être indigné et offensé. Jamais sauvages n'avaient traité leurs prêtres de cette façon : « Quoi ! leur dis-je, j'ai fait plus de 500 milles pour venir vous faire du bien, pour vous montrer le chemin du ciel, et vous voudriez me traiter comme les blancs qui viennent chez vous pour gagner de l'argent ! S'il en était ainsi, vous seriez les derniers des sauvages, et j'aurais honte de vous ! » Ce petit discours produisit l'effet que j'en espérais ; et bientôt ils vinrent mettre à ma disposition et leur canot et leur concours personnel.

Les sauvages du fort Fraser, ayant appris notre arrivée, étaient dans l'impatience de nous voir. Nous étions à 35 milles de ce fort ; nous partîmes donc le samedi de bon matin, afin d'arriver le soir du même jour. Mais quels chemins affreux ! Je fus sur le point d'y rester. Je passais sur un pont, c'est-à-dire sur quelques pièces de bois non équarries et fixées tant bien que mal aux deux extrémités, lorsque mon cheval fit un faux pas et me précipita avec lui dans un profond bourbier, où je demeurai à moitié engagé sous l'animal, jusqu'à l'arrivée du secours de mes guides ; j'en fus quitte cette fois sans blessure. Moins heureux quelques pas plus loin, je me froissai douloureusement contre un arbre, en voulant éviter une autre de ces mares fétides. Enfin, après avoir traversé une forêt en feu, des sables brûlants et une grande ri-

vière, nous arrivâmes avant la nuit, mais dans un état de fatigue qui ne me permit qu'à grand'peine de dire la sainte messe le lendemain, et de faire une instruction aux sauvages. Je trouvai ceux-ci fort bien disposés, mais très-ignorants; il fallut leur apprendre les prières qu'ils ne connaissaient pas. Ils les enseigneront à leur tour aux sauvages du lac des Français, situé à l'ouest du lac Fraser, que le peu de temps dont je puis disposer ne me permet pas de visiter cette fois.

Au bout de quelques jours, nous quittâmes le fort Fraser pour revenir au lieu de la première réunion, à Stony-Creek, d'où nous devions nous diriger vers le lac Stuart. Non loin de la route que nous suivions, un jeune sauvage, baptisé quelques jours auparavant par le R. P. Mac Guckin, était à l'agonie; nous allâmes le voir, et comme le lieu où il résidait se trouvait sur le bord d'un lac dans lequel le Stony-creek vient se jeter, je demandai un canot pour faire le reste de la route. Nous pûmes ainsi éviter les mauvais chemins que nous avions parcourus la semaine précédente. Sam et un autre sauvage dirigeaient notre frêle embarcation en écorce, qui fendait les eaux de ce beau lac avec la rapidité d'une flèche; mais au milieu de notre traversée, un vent violent nous obligea de côtoyer la rive, où nous dûmes même descendre, pour réparer quelques avaries causées par l'ouragan. Quelques heures après, nous arrivions au lieu de la réunion, où Sam fut tout fier de pouvoir nous préparer un bon repas avec les canards qu'il avait tués à la chasse.

Nous trouvâmes là le chef Rour, frère du premier chef que nous avions vu en ce lieu, mais heureusement tout autre que lui. Il nous dit que depuis longtemps il désirait voir les prêtres, que notre présence le rendait heureux, et promit, ainsi que les nouveaux venus, de rejeter le mal

pour suivre le chemin qui conduit au ciel. Ceux qui avaient résisté lors de ma première visite furent entraînés par son exemple, à l'exception cependant de son frère. Ses bonnes dispositions me portèrent à lui confier le drapeau de la tempérance ; il en fut content, s'engagea à affermir ses gens dans leurs bonnes résolutions, et même à faire tous ses efforts pour amener son frère à marcher dans la bonne voie. Les sauvages se souciant peu de m'accompagner, le bon Sam se dévoua à leur place et nous nous mîmes en route pour nous rendre au lac Stuart. Après une marche de 10 milles, nous arrivâmes vers quatre heures de l'après-midi à une rivière où le chef Rour devait nous attendre en canot ; ce cours d'eau, qui sort du lac Fraser, va rejoindre la rivière Stuart 70 milles plus bas, pour aller ensuite se jeter avec elle dans le fleuve Fraser, un peu au-dessus du fort Georges. Notre canot n'était autre chose qu'un tronc d'arbre creusé, de 2 pieds de large sur 20 de long, dans lequel il fallait trouver place pour sept personnes et leurs bagages. Il n'est pas étonnant qu'avec une pareille charge et en remontant un courant très-rapide, nous ayons mis huit longs jours à faire un trajet qui n'en demande ordinairement que trois ou quatre. La conséquence de cette lenteur à voyager fut que nous épuisâmes nos provisions de voyage, et que nous dûmes attendre notre nourriture des hasards de la chasse et de la pêche, pour lesquelles heureusement nous avions les engins nécessaires. Nous fîmes un portage de plusieurs milles extrêmement pénible, pendant lequel je crus que j'allais succomber. Le divin maître voulut bien me conserver la vie pour me permettre d'assister encore au triomphe de sa grâce dans un grand nombre d'âmes.

Le lundi de la Pentecôte, nous arrivions au lac Stuart, où nous étions reçus avec la plus grande bienveillance

par le bourgeois du fort, M. Ogden, qui nous invita à prendre nos repas avec lui pendant tout le temps de notre séjour au milieu des sauvages. Son magasin nous fournit des provisions, et nous allâmes fixer notre tente au milieu du village des sauvages, situé tout près du fort, ce qui les flatta singulièrement. En agissant ainsi, je voulais leur faire comprendre que c'était pour eux que j'étais venu de si loin, et que la plus grande partie de mon temps leur serait consacrée, et ils le comprirent parfaitement. Le grand chef, que l'on nomme *Prince*, se hâta de dépêcher de toutes parts des messagers pour inviter les sauvages dispersés à se rendre auprès de nous. Bientôt ils furent assez nombreux pour nous permettre de commencer les instructions, et de leur apprendre les cantiques, qu'ils aiment beaucoup.

J'ai déjà dit que ces sauvages ont été visités il y a vingt-cinq ans par Mgr Demers et le R. P. Nobili, de la compagnie de Jésus. Ce religieux a passé une année parmi eux. C'est lui qui a érigé au milieu de leur cimetière une grande croix qui subsiste encore, comme pour attester que les habitants de ces contrées appartiennent à notre sainte religion. J'ai constaté avec bonheur qu'ils avaient conservé l'habitude de redire matin et soir les prières et les cantiques que leur ont enseignés les premiers Missionnaires ; cet amour pour la prière montre leurs bonnes dispositions, je suis porté à croire qu'avec le temps et des instructions plus fréquentes ils pourraient devenir de fervents chrétiens. Nous ne pouvons cependant pas nous dissimuler que ce champ donnera des soucis et des peines à ceux qui seront chargés de le cultiver, car l'ivraie se trouve partout mêlée au bon grain. Les bonnes pratiques chrétiennes conservées parmi eux ne les ont pas empêchés de se laisser aller aux grands abus qu'on rencontre généralement parmi les sauvages. Ainsi,

le grand chef, ses deux frères et beaucoup d'autres avaient plusieurs femmes; la plupart étaient adonnés aux boissons enivrantes ; les superstitions, la jonglerie, le meurtre, le vol et d'autres vices subsistaient encore. Nous avons dû attaquer vigoureusement tous ces points, et la grâce de Dieu a triomphé de tout. Le dernier jour de la mission, tous sont venus s'agenouiller devant nous, et ont publiquement renoncé aux *mauvais cœurs* et aux œuvres du démon, pour s'engager à vivre selon les maximes et les exemples de Jésus-Christ. Le chef n'ayant gardé qu'une seule femme, fut imité de tous ceux qui étaient dans le même cas. Tous renoncèrent aussi aux liqueurs fortes, aux jeux, à la danse, aux meurtres, au vol, à la jonglerie, aux rêveries de leurs faux prophètes, etc.

Ces faux prophètes, qui se font donner le nom de prêtres, ne sont autre chose que des imposteurs, habiles à exploiter à leur profit la crédulité des pauvres sauvages. Voici, en peu de mots, comment ils s'y prennent ordinairement pour les séduire : quand les sauvages sont réunis, le prophète se jette à terre en leur présence et feint d'être mort; pendant cette prétendue mort, il est censé en conversation avec Dieu, dont, à sa résurrection, il transmet les ordres aux sauvages. Tantôt le grand chef d'en haut lui ordonne de donner des noms à tous les sauvages, qui n'ont rien de plus pressé que de venir les demander; mais ils les payent parfois bien cher : il y a des sauvages qui ont ainsi reçu trois ou quatre noms et qui ont payé en conséquence ; tantôt le grand chef veut que les sauvages se livrent à la danse; tous s'empressent d'obéir. J'ai connu un de ces faux prophètes, grand amateur de canots, qui s'avisa une fois de déclarer que, dans une de ses extases, Dieu lui avait révélé l'approche d'un déluge universel, et que le seul moyen de salut était la construction d'un grand nombre de canots. On le crut et on

lui fit hommage des plus beaux de tous ceux qui furent construits dans cette occasion. Comme vous le comprenez par ces exemples que je pourrais multiplier, nous n'eûmes aucune peine à démasquer ces grossières inventions, et les faux prophètes, avouant eux-mêmes leurs impostures en présence de tous les sauvages, il nous fut très-facile de déterminer ceux-ci à ne plus les croire, et à écouter uniquement les paroles de vérité que nous venions de si loin leur apprendre.

Après avoir passé huit jours en ce lieu, nous nous mîmes en route pour aller visiter les *Babines* qui se trouvent à environ 170 milles plus loin. Nous nous embarquâmes le lundi 8 juin, jour où nous célébrions la fête de Notre-Dame des Grâces; le fidèle Sam et plusieurs sauvages de bonne volonté nous accompagnaient chantant à gorge déployée de nouveaux cantiques et l'*Ave, Maris Stella*, que les échos des montagnes voisines répétaient à l'envi. Après avoir parcouru par un temps très-favorable la distance de 15 milles sur le beau lac Stuart, nous arrivâmes le soir à Pontchi, petit camp situé sur le bord du lac. Plusieurs sauvages qui s'y trouvaient n'avaient pu se rendre à la grande réunion, et désiraient cependant rejeter leurs *mauvais cœurs*. Pour les satisfaire, nous demeurâmes là toute la journée du mardi, et le lendemain, après le baptême des petits enfants, nous continuâmes notre route pour arriver le soir au portage. Le chef du portage était un prophète qui jouissait d'une grande considération parmi les siens. Il vint à notre rencontre, nous exprima la satisfaction qu'il éprouvait de nous voir. Sur ma demande il envoya même un messager porter à ses gens la nouvelle de notre arrivée. Le lendemain de bon matin tous étaient réunis; c'était la fête du Saint-Sacrement; un autel fut érigé en plein air et nous eûmes la consolation d'y offrir la victime qui efface les péchés du monde.

Les instructions et le baptême des enfants nous prirent la plus grande partie du jour, et le soir eut lieu la cérémonie d'usage pendant laquelle le chef prophète, à la tête de ses gens, vint publiquement renoncer à ses rêveries et aux pratiques vicieuses des sauvages. On élut un capitaine, deux soldats et deux agents de police qui, avec le chef, devaient surveiller les sauvages pour les empêcher de faire le mal et les aider à se maintenir dans leurs bonnes résolutions.

Ces élections, que nous faisons autant que possible dans tous les camps et villages sauvages que nous visitons, flattent beaucoup ceux qui sont élus. D'après l'expérience que nous en avons faite, c'est un des meilleurs moyens pour préserver les sauvages des rechutes auxquelles ils sont fort exposés.

Le lendemain nous reprîmes notre route, et le dimanche suivant nous arrivions enfin au village des Babines, où un grand nombre de sauvages étaient réunis pour une de leurs fêtes. Ils ne s'attendaient pas à nous voir venir interrompre leurs jeux et leurs danses ; cependant ils nous reçurent assez bien. Quand les habitants d'un village voisin appartenant à la même tribu furent arrivés, nous commençâmes les instructions ; mais évidemment la pensée de la fête, que notre arrivée avait si malencontreusement contrariée, les poursuivait toujours et ne leur permettait pas de nous prêter toute l'attention que nous aurions désirée. Le troisième jour, ils n'y tinrent plus : une députation vint me demander la permission de commencer les jeux. « Faites comme vous voudrez, » leur répondis-je. J'étais bien aise d'avoir une idée de leurs usages, j'en eus bientôt assez. Durant toute la nuit, ce fut un bruit affreux de tambours et d'instruments imitant les cris de toutes sortes d'animaux. Je sortis de bonne heure pour tâcher de saisir quelques actes de cette scène étrange et

bruyante, mais je ne vis autre chose qu'une imitation grossière du carnaval des pays civilisés. A la prière du matin à laquelle ils se rendirent tous, je les avertis de ce que j'avais cru remarquer de mauvais dans leurs jeux, et leur signifiai qu'ils eussent à s'abstenir du reste de leur fête, car outre qu'ils nous avaient empêchés de dormir, ils s'étaient eux-mêmes mis dans un tel état de fatigue, qu'il leur était fort difficile de suivre attentivement nos instructions. Nous continuâmes les exercices, à la fin desquels tous s'empressèrent, selon l'usage, de venir renoncer au démon et à ses œuvres et promettre de prendre le chemin qui conduit au ciel. On fit ensuite les élections, on baptisa les petits enfants, puis nous nous mîmes en devoir de partir.

Avant de quitter ces contrées du Nord, permettez-moi de vous faire connaître en quelques mots les sauvages qui les habitent. Ils forment entre tous une population d'environ 4 000 âmes, et se divisent en cinq principales tribus qu'on nomme : *Porteurs*, *Babines*, *Atnas*, *Sinkannay* et *Nohanny*. Nous n'avons pu visiter que les deux premières de ces tribus. Les Porteurs sont d'un caractère plus doux et plus paisible que les Babines, leurs voisins ; ils sont aussi généralement mieux disposés. On les appelle *Porteurs* à cause de la coutume qu'ils avaient autrefois de porter les cendres de leurs proches dans des sacs suspendus à leur cou. Les Babines tirent leur nom d'une coutume bizarre qui heureusement tend à disparaître de plus en plus. La beauté, chez eux, consistait à avoir la lèvre inférieure développée à l'excès, et pour se procurer cet agrément que la nature ne leur accordait pas suffisamment à leur gré, ils se faisaient une incision dans la lèvre à l'intérieur et, en y introduisant un morceau de bois ou un coquillage, leur lèvre finissait à la longue par atteindre la grosseur qu'ils ambitionnaient. On ne peut imagi-

ner un moyen plus propre à défigurer l'espèce humaine. Nous en avons vu quelques échantillons dans deux ou trois vieilles femmes, leur lèvre inférieure laissait les dents à découvert et leur couvrait en grande partie le menton. Nous ne pouvions nous empêcher de sourire en voyant de pareilles caricatures. Les Babines, du reste, n'ont pas besoin de cet ornement pour avoir l'air sauvage. D'un naturel belliqueux et même cruel, ils ne manquent pas d'intelligence et d'énergie. La facilité avec laquelle ils ont appris les prières et les cantiques me fait espérer qu'on pourra sans trop de peine réformer leurs vices et les porter aux vertus chrétiennes.

Les Atnas forment la tribu la plus nombreuse de ces parages, on les croit au nombre d'environ 2 000. Ils sont dispersés sur les bords de la rivière Skenn et de ses affluents, au nord-ouest du lac où se trouvent les Babines, qui ont avec eux d'assez fréquentes relations. J'ai ouï dire qu'ils montent au nord jusqu'au grand lac Tatha, et même jusqu'au petit lac d'Ours, où ils vont faire leurs provisions de poissons. Les Sinkannay et les Nohanny sont peu nombreux et habitent plus au nord. On trouve les premiers dans les environs du lac Mac Leode et sur les bords de la rivière à la Paix, au pied des montagnes Rocheuses ; ils vivent des produits de la chasse et de la pêche, on les dit très-simples et bien disposés, ainsi que les Nohanny, qui résident dans les environs du petit lac d'Ours.

Je reprends maintenant le récit de mon voyage, en l'abrégeant toutefois, afin de ne pas abuser de votre patience.

Notre retour de chez les Babines au lac Stuart se fit avec rapidité. Nous étions partis le lundi, nous arrivâmes le jeudi à ce camp, où nous nous arrêtâmes quelques jours pour administrer des baptêmes, bénir des mariages

et conclure plusieurs affaires. Le lundi suivant, les sauvages nous virent partir avec regret. J'éprouvais aussi une peine très-vive de ne pouvoir laisser parmi eux un Prêtre pour les maintenir dans leurs bonnes dispositions. Mais nous sommes si peu nombreux !

Ah ! si les jeunes lévites qui encombrent nos séminaires de France pouvaient être témoins des scènes touchantes qui se passent presque chaque jour sous nos yeux, certainement un grand nombre d'entre eux seraient disposés à tout sacrifier pour venir se dévouer à la conversion de tant de pauvres âmes abandonnées, qui ne sont privées de la connaissance de Dieu que faute d'ouvriers apostoliques. Ils rencontreraient sans doute ici bien des privations, des croix et des souffrances de plus d'un genre, mais aussi quelle consolation ! quelle tranquillité d'âme ! quelle heureuse vie ne mèneraient-ils pas ! Quelle confiance surtout au jour du jugement suprême, lorsque notre divin maître apparaîtra dans toute sa gloire et demandera à chacun de nous le compte de ses œuvres ! Puis-je faire autre chose que de prier Dieu d'accorder à un grand nombre de séminaristes la belle vocation de missionnaire des sauvages ? Ah ! daigne le Seigneur envoyer au plus tôt dans sa vigne un bon nombre d'ouvriers selon son cœur !

Au moment de notre départ, le chef nous confia un de ses fils, jeune homme de quatorze ans, plein d'intelligence et connaissant le français du pays. Il nous sera très-utile comme interprète, et avec son aide nous pourrons traduire d'une manière plus correcte nos prières et nos cantiques à l'usage des Porteurs. Notre fidèle Sam et un métis formaient tout notre équipage. Grâce à un courant très-rapide, nous pûmes arriver dès le 1er juillet au fort Georges, d'où nous partîmes le lendemain en compagnie de tous les sauvages qui s'y trouvaient, pour nous rendre à 40 milles plus loin, à un endroit où devait

avoir lieu une grande réunion. Nous arrivâmes là encore en pleine fête sauvage, cependant les instructions se firent et se terminèrent comme d'habitude par la cérémonie que vous connaissez déjà. Le 6 juillet nous étions à Quesnell, d'où, après avoir béni une chapelle et réglé quelques différends, nous nous dirigeâmes vers le Caribou. Cette fois il nous fallut aller à cheval par de très-mauvais chemins ; nous y arrivâmes cependant assez vite, et l'accueil courtois de M. et de Mme Lallier, tous deux excellents chrétiens de notre belle France, nous dédommagea amplement des fatigues du voyage. Les dix jours que nous avons passés au milieu de la population du Caribou nous parurent bien courts : ils suffirent cependant pour nous donner une idée très-avantageuse des mineurs, et en général de tous les habitants du Caribou. J'ai eu la satisfaction d'y bénir une église et une cloche, preuves sensibles du zèle et de la générosité des catholiques français et irlandais de cette partie éloignée de notre vicariat. Nos frères séparés et les juifs eux-mêmes n'ont pas voulu nous laisser quitter le Caribou sans nous donner des marques de leur estime ; toutes les dépenses de notre lointain voyage ont été couvertes par la générosité d'un grand nombre d'entre eux. Le journal de l'endroit, bien que rédigé par un protestant, ne tarissait pas d'éloges en faveur du clergé catholique. Il serait trop long de vous transcrire tout ce qu'il a dit sur ce clergé, qu'il regarde comme *immeasurably*, ou infiniment supérieur au clergé protestant.

Du Caribou nous revînmes à Quesnell, et de là nous nous rendîmes par le bateau à vapeur au fort Alexandre. Tous les sauvages des environs y étaient réunis, ainsi que les *Chilkoten*. Nous y donnâmes les exercices habituels, que termina la bénédiction d'une église. Nous fîmes de même à Soda-Creek, où résident nos sauvages les plus avancés sous le rapport de la civilisation ; ils ont là,

en effet, d'assez belles maisons et cultivent de vastes champs où ils font d'abondantes récoltes de froment et de pommes de terre. Ces bons sauvages ont tenu à honneur de nous nourrir pendant tout le temps que nous avons passé chez eux.

En continuant notre route, nous trouvâmes à la mission de Saint-Joseph le R. P. Lejacq et le Fr. Surel; deux jours après, le R. P. Jolivet, visiteur du vicariat, y arrivait aussi, à notre grande joie. Sa venue fut pour nous une vraie fête; nous passâmes quelques jours ensemble pour jouir de la vie de famille, avant de continuer nos courses; puis, le R. P. visiteur se rendit avec le R. P. Mac Guckin au Caribou, tandis qu'en compagnie du R. P. Lejacq je me dirigeai vers la partie sud du district de Saint-Joseph. Je regrette que le temps et la longueur de cette lettre ne me permettent pas d'entrer dans le détail de ces visites; je me borne à vous dire qu'elles nous ont donné, comme les précédentes, de bien douces consolations. Dans ce seul district, j'ai eu la satisfaction de bénir dix églises ou chapelles. Je vais vous donner les noms des différents endroits où j'ai fait cette cérémonie, ainsi que les noms des patrons que j'ai assignés à ces églises : 1° le Caribou : patron, saint Patrick; 2° le village indien de Quesnell, saint Michel; 3° fort Alexandre, saint Jacques; 4° Soda-Creek, sainte Anne; 5° Alkali-lake, saint Pierre; 6° Dog-Creek, saint Paul; 7° Canse-Creek, saint Gabriel; 8° Tli-te-Naïten, saint Laurent; 9° le Pavillon, sainte Marie, refuge des pécheurs; 10° Clinton, l'Assomption. Cette dernière église est la cinquante-cinquième que j'ai dédiée au Seigneur depuis quatre ans que je suis dans ce vicariat apostolique.

Du district de Saint-Joseph j'entrai dans celui de l'Immaculée-Conception, que j'avais visité deux ans auparavant. Le R. P. Lejacq m'accompagna jusqu'à Saint-Louis

de la rivière Bonaparte, où nous eûmes le plaisir de rencontrer le R. P. visiteur, avec lequel nous devions continuer notre route. Nous étions un peu en retard pour le rendez-vous donné aux sauvages Shoushopes, Kamloops et autres pour le jour de l'Assomption. La fête était passée et nous nous trouvions encore à deux journées de marche du lieu fixé pour la réunion. Nous nous hâtâmes d'y arriver. Trois cents sauvages, préparés par les RR. PP. Gendre et Richard nous attendaient et nous reçurent avec le plus grand enthousiasme. Leur joie si expansive s'exprima par des chants et des coups de fusil mille fois répétés ; elle était encore accrue, mon très-révérend et bien-aimé père, par la présence de votre digne représentant. J'administrai le sacrement de confirmation à un grand nombre de ces bons sauvages, et, après avoir passé quelques jours au milieu d'eux, nous nous rendîmes à la résidence de nos Pères, située à trois journées de marche, sur les bords du lac O'Kanagan. Il y avait encore là des sauvages auxquels je donnai la confirmation.

Cependant le mois de septembre était commencé ; il fallait penser à remonter à cheval au plus tôt, afin de ne pas s'exposer à rencontrer trop de neige au sommet des montagnes des Cascades. Cette course, la dernière du voyage, ne fut pas la moins pénible ; heureusement nos chevaux étaient bons et nous permirent de faire en six jours un trajet qui en demande ordinairement dix. Je ne saurais vous exprimer ma joie en revoyant nos bons sauvages du Fraser ; c'était pour mon cœur le bonheur d'un père qui revient au milieu de sa famille après une longue absence.

Les RR. PP. Gendre et Richard nous ont accompagnés pendant cette dernière partie du voyage ; ils se rendaient à New-Westminster pour prendre part à la retraite an-

nuelle. Après quelques jours passés au fort Hope, nous prîmes le bateau à vapeur, qui nous conduisit à Sainte-Marie, où nous arrivâmes le 18 septembre, jour qui terminait mes cinq mois d'absence, pendant lesquels j'ai parcouru environ 2000 milles.

Les Pères qui m'ont accompagné successivement dans ce lointain voyage ont baptisé plusieurs centaines de petits enfants ; j'ai moi-même conféré le sacrement de confirmation à environ 200 sauvages du district de l'Immaculée-Conception ; de plus, un bon nombre d'adultes ont été baptisés et mariés. Nous avons jeté partout la semence de la parole divine, nous continuerons de l'arroser autant que nous le pourrons et que notre petit nombre d'ouvriers le permettra, espérant avec la plus ferme confiance que, dans sa bonté et son infinie miséricorde, notre divin maître la fera germer et croître dans un grand nombre d'âmes qu'il a daigné racheter au prix de ses souffrances et de sa mort.

Je termine cette longue lettre en vous suppliant de prier et de faire prier pour qu'il plaise au Seigneur d'envoyer dans ce coin retiré de sa vigne un bon nombre de Missionnaires selon son cœur, car nous pouvons dire ici avec notre divin maître : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Je vous prie, mon très-révérend et bien-aimé Père, d'agréer la nouvelle expression des profonds sentiments de ma reconnaissance pour tout ce que vous avez déjà fait dans l'intérêt de nos missions du Pacifique. Daigne le Seigneur vous le rendre au centuple !

J'ai l'honneur d'être, comme toujours, votre très-humble et tout dévoué serviteur et fils en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

† Louis, O. M. I.,
Evêque de Mélitopolis.

VARIÉTÉS.

La lettre suivante, dont nous avons la copie écrite tout entière de la main de son auteur, et qu'on nous saura certainement gré de publier dans les circonstances actuelles, a déjà paru dans la *Gazette du Midi*, journal catholique de Marseille. Cette lettre ne montre pas seulement la grande part que prit notre illustre et vénéré Père à la définition de l'Immaculée Conception ; elle met encore en pleine lumière sa foi touchant les droits et prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ. Tous les membres de la congrégation, et surtout ceux qui l'ont connu plus particulièrement, savent quelle ligne de conduite il aurait suivie dans la question de l'infaillibilité personnelle du Pape, et quelle grande figure il aurait faite au concile œcuménique, si Dieu avait permis qu'il y assistât. Soyons fiers de le dire, personne ne fut plus que lui dévoué de cœur aux doctrines de l'Eglise Romaine, ni plus fortement convaincu du grand privilége dont le monde attend en ce moment la définition dogmatique. Nous sommes heureux d'en donner une preuve authentique par la publication de cette lettre écrite à Rome, trois jours avant le glorieux événement du 8 décembre 1854; elle répond victorieusement aux difficultés que quelques-uns ont soulevées dernièrement contre l'opportunité d'une définition nouvelle. On remarquera cette proposition si nette et si précise : *Votre Sainteté pouvait tout décider sans consulter en rien l'Episcopat.*

LETTRE ADRESSÉE AU SOUVERAIN PONTIFE PIE IX,
PAR MONSEIGNEUR DE MAZENOD, ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

Rome, le 5 décembre 1854.

« Très-Saint Père,

« Il y a dans votre cœur trop d'indulgence pour que je ne surmonte pas la crainte d'importuner Votre Sainteté, en venant encore une fois déposer à vos pieds mon humble suffrage sur la grande question qui tient en attente l'Eglise entière.

« Je me réjouissais ce matin en lisant dans la notification de Son Eminence le Cardinal Vicaire, qu'il espérait avec fondement que la croyance à l'Immaculée Conception serait définie comme *dogme de foi*. Mais j'ai appris aussitôt que des Evêques qui ne voulaient pas d'une définition complète avaient l'espoir que leurs idées prévaudraient. J'en ai été consterné; j'oserai dire que ces Prélats subissent l'influence de craintes trop humaines; ils ne voient pas qu'ils font à l'esprit du siècle une concession malheureuse, aux dépens de la gloire de la Mère de Dieu et de l'honneur de l'Eglise.

« Ce serait un très-grand malheur que leur opinion pût être suivie; le pouvoir de définir un dogme de foi serait rendu problématique aux yeux de bien des gens qui croiraient que l'Eglise a, pour ainsi dire, douté d'elle-même et n'ose plus désormais exercer la plénitude de son autorité en matière de croyance. Il importe de prouver le contraire par le fait. Ce serait là la meilleure réponse à ceux qui, sur la question présente, ont contesté à l'Eglise le droit d'une définition dogmatique.

« Les ennemis de l'Eglise auraient gain de cause si le Saint-Siége s'arrêtait dans la voie, et diraient qu'il a

reculé et qu'il n'a pas eu le courage de sa doctrine; le protestantisme et l'impiété philosophique, dont on a tant de peur fort à tort, trouveraient là une sorte de signe de faiblesse et de décadence, tandis que si, au contraire, ils en étaient réduits à attaquer dans le principe de l'autorité la définition de l'Immaculée Conception, les controverses qui leur seraient opposées amèneraient par la force de la vérité un triomphe certain et peut-être éclatant pour l'Eglise.

« L'opinion que je me permets de combattre devant Votre Sainteté est en contradiction avec l'attente universelle; si elle était connue des fidèles, elle contristerait profondément l'immense majorité, et si elle réussissait à amoindrir en quelque sorte la décision attendue et désirée, elle produirait un désappointement inexprimable après ce qui vient d'avoir lieu à la face de l'univers attentif, et tandis que déjà, dans bien des diocèses et dans le mien en particulier, on se prépare aux plus éclatantes manifestations d'une pieuse allégresse.

« Votre Sainteté pouvait tout décider sans consulter en rien l'Episcopat. Mais, puisqu'elle a demandé de Gaëte le témoignage et le sentiment de tous les Evêques, qui donc aurait le droit de se plaindre de ce que votre décision, Très-Saint Père, est conforme à l'avis de la presque totalité d'entre eux? Les gallicans eux-mêmes, d'après leurs principes, ne le pourraient pas. Comment des Evêques présents à Rome et qui, après tout, n'y représentent qu'eux-mêmes, pourraient-ils penser qu'il y a lieu de déférer à leur sentiment contre celui de tant de leurs collègues absents qui ont opiné par écrit pour une *décision dogmatique*. J'admire qu'ils soient sortis des prescriptions de Votre Sainteté, qui leur avait fait dire de renfermer leurs observations dans ce qui concerne la forme sans s'occuper du fond. Cette tentative sur le fond, bien

que présentée comme une note respectueuse, ne pourrait, selon moi, être admise sans préjudice pour les droits et la dignité du Saint-Siége, qu'elle a pour objet de faire revenir sur ses pas aux yeux du monde entier et de la postérité.

« Enfin, TRÈS-SAINT PÈRE, la gloire de la Très-Sainte Vierge souffrirait aussi une grave atteinte, si dans les circonstances présentes et au point où la question en est venue, il n'était pas prononcé que la doctrine de l'Immaculée Conception, contenue dans le sacré dépôt, doit être désormais considérée comme un dogme de foi qu'il faut croire de cœur et confesser de bouche, en même temps qu'on ne peut le contredire sans encourir les anathèmes de l'Eglise. Le projet de bulle, si doux et si modéré dans la formule de la pénalité, me paraît devoir être conservé en entier, surtout dans sa dernière partie. Je vous demande donc à deux genoux, TRÈS-SAINT PÈRE, d'être au moins aussi explicite dans ce que vous prononcerez. C'EST EN NE SUIVANT QUE VOS PROPRES INSPIRATIONS, QUI SONT CELLES DU SAINT-ESPRIT, que vous empêcherez la Sainte Vierge de déchoir dans l'opinion des fidèles, comme cela arriverait aujourd'hui par une décision *indirecte ou incomplète.*

« Prosterné à vos pieds, etc.

« Votre dévoué fils

« † C. J. EUGÈNE,

« Evêque de Marseille. »

Aux enseignements qu'exprime cette belle lettre, nous sommes heureux d'ajouter cet extrait du catéchisme du diocèse de Marseille, publié en 1857, par Mgr Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD.

Ire Partie — Leçon XVIIIe

Les décisions des conciles généraux sont-elles toujours infaillibles?

Oui, les décisions des conciles généraux sont toujours infaillibles, car ces conciles représentent l'Eglise universelle.

Quand l'Eglise ne s'assemble pas en concile, comment rend-elle ses décisions?

Quand l'Eglise ne s'assemble pas en concile, elle rend ses décisions par l'organe du souverain Pontife, son chef.

Les décisions que l'Eglise donne sans s'assembler en concile ont-elles la même autorité que celles qu'elle donne dans les conciles généraux?

Oui, ces décisions ont la même autorité, car l'Eglise est toujours infaillible, qu'elle parle par ses conciles ou par l'organe de son chef.

Nous empruntons l'article suivant au journal *le Nouveau Monde,* de Montréal (numéro du 12 août 1869). Le fait touchant qui s'y trouve raconté à la fin a été communiqué par Mgr l'Evêque de Montréal à la *Correspondance de Rome*, et reproduit par la plupart des journaux religieux de France.

« Nous avons eu le bonheur de voir le révérend et vénéré P. Lacombe, o. m. i. : il nous a parlé pendant un temps qui nous a paru bien court, car nous aurions toujours voulu le contempler, et sa parole ne nous aurait jamais lassé. Aussi fallait-il voir l'éclair qui s'allumait dans ses yeux en nous parlant de ses conquêtes et de ses chères âmes ! Son corps amaigri et nerveux se redressait ; sur sa figure austère il y avait comme un sourire de satisfaction angélique. L'amour transforme, et celui qui possède ce don divin, fruit de la foi, a la beauté véritable. Plus ses vêtements sont humbles, plus ses glorieux membres portent la cicatrice de ce martyre à longue échéance qu'on

appelle « vie du Missionnaire », et plus le chrétien baise avec respect la trace lumineuse qu'il laisse derrière lui.

« Cet homme que nous avons ainsi vénéré pendant quelques instants, c'est un fils du Canada, l'enfant d'une humble famille de cultivateurs, qui, à peine oint du Seigneur, s'en allait porter la bonne nouvelle aux tribus sauvages des grandes prairies de l'Ouest et du Nord-Ouest. Il y a de cela vingt années, et sur ce laps de temps qui embrasse une vie d'homme, il a été dix-sept ans sans revoir les siens, sans fouler sous son pied le sol de la patrie. A son retour il a trouvé le foyer paternel éteint, sa mère restée presque seule survivante de ceux qu'il avait salués à son départ, et son pays presque méconnaissable.

« Parti le 10 mai de Saint-Albert, siége du vicariat apostolique de la Siskatchewan, il n'est arrivé en Canada qu'après deux mois de marche, le 8 juillet 1869. Que de traits providentiels et admirables dans ce voyage que nous nous sommes fait raconter !

« Le P. LACOMBE, au lieu de descendre la Siskatchewan, et de venir en Canada par la route ordinaire, avait pour instructions de Mgr. GRANDIN de longer les montagnes Rocheuses, jusqu'à ce qu'il rencontrât la tête du Missouri, et de se rendre ensuite à Saint-Louis par les bateaux de cette grande rivière.

« Le transport des effets à Saint-Albert par Saint-Boniface coûte cher, et Mgr GRANDIN voulait s'assurer si, par la voie du Missouri, il n'épargnerait pas quelque argent à sa pauvre caisse d'Evêque missionnaire. Le P. LACOMBE mit vingt jours de marche à traverser ces immenses prairies, et il comptait 500 milles (804 kilomètres), au moment où il arrivait au fort Benton, terminus de la navigation du Missouri. Sans le sou, désappointé, notre vénéré voyageur avait décidé de refaire la route de la prairie et de retourner vers le nord, quand plusieurs Canadiens,

apprenant qui il était, viennent le voir, s'empressent autour de lui et s'intéressent à ses affaires.

« Ils l'emmènent chez l'agent des bateaux à vapeur, qui est un catholique ; puis tous ensemble se présentent au capitaine du vaisseau en partance, et on lui expose le cas du pauvre Missionnaire. — « Oui, venez, mon Père, lui « dit cet homme ; venez à mon bord : vous y serez chez « vous, je suis vraiment heureux de pouvoir faire quelque « chose pour un Missionnaire. » Et cependant ce capitaine était protestant. C'est le même qui, la veille d'arriver à Saint-Louis, après une navigation de dix-sept jours et de 3,112 milles, disait au Missionnaire qui était venu le remercier : — « Ah ! mon Père, priez pour moi ; c'est « tout ce que je vous demande. Je suis à la tête d'une « grande entreprise où toute ma fortune est engagée ; « j'ai besoin de prières pour réussir. »

« Qu'il soit tranquille ; non-seulement le Prêtre du Nord-Ouest, qu'il a fait son hôte, priera pour le succès de ses affaires temporelles, mais il se souviendra de son âme, et espérons que la récompense du verre d'eau froide ne sera pas perdue pour elle.

« Cependant le P. Lacombe n'avait pas fait fortune en chemin, et à Saint-Louis sa bourse n'était guère plus grosse qu'au fort Benton. Quel n'est pas son étonnement de recevoir, avant de débarquer, une somme de 65 dollars (325 francs), que ses compagnons de voyage, Canadiens, Américains, catholiques, protestants, le prient d'accepter pour ses frais de retour jusqu'en Canada ! La Providence pouvait-elle se manifester d'une façon plus évidente ?

« Tel fut le voyage du P. Lacombe. Il a été la répétition de ses courses dans les immenses solitudes du Nord-Ouest, pour l'assistance que son Maître ne lui a pas refusée. Dans le désert de la prairie, le Missionnaire se trouve

davantage sous la main de Dieu, car souvent, avec son compagnon, ils sont à eux deux les seuls êtres vivants de ces vastes régions désolées et arides. Viennent les provisions à manquer, soit parce que le camp des sauvages est parti du lieu fixé, soit par suite de survenants, familles abandonnées et traînards à la suite des camps : où trouver la nourriture ? car le Missionnaire a partagé sa dernière bouchée de pemmikan avec les affamés qui l'ont rejoint. Que faire ?

« Nos regards se tournent vers Dieu, et sa providence, nous disait le P. Lacombe, ne nous a jamais fait défaut. Il s'est écoulé quelquefois jusqu'à quinze jours, sans que nous eussions la moindre subsistance réelle à mettre sous la dent. Au moment où nous allions sacrifier nos bêtes de somme, ou nous coucher pour mourir, le bon Dieu venait à notre secours. Nous étions sauvés. »

« Est-il surprenant que le Prêtre ait autant d'influence sur les tribus sauvages et en soit aussi vénéré, quand on songe aux privations constantes du nécessaire qu'il s'impose, pour leur porter la lumière de l'Evangile ? Les Cris ont une grande expression pour désigner ces hommes de Dieu : ils les appellent *les Français divins*, hommage magnifique à Dieu et à la France !

« Voici un trait de la foi qui éclate souvent chez les peuplades errantes, que le Missionnaire du Nord-Ouest suit des semaines et des mois entiers, pour y faire pénétrer les vérités de la religion. La vénération pour Pie IX a traversé les mers et pénétré jusqu'à l'extrême nord de l'Amérique septentrionale. Là aussi, on a conçu une sublime idée du futur concile œcuménique. Dans cette région lointaine, dans ce pays de glaces et de neiges, il y a des cœurs de sauvages qui aiment le Père commun de tous les hommes, et qui forment des vœux ardents pour le plein succès de cette grande assemblée religieuse.

« C'était en février dernier. Le P. Lacombe était depuis quelque temps campé avec une tribu, lorsqu'un soir arrive un courrier de Saint-Albert, qui lui apportait ses lettres de la part de Mgr Grandin. Il y avait plusieurs sauvages en ce moment dans la loge du P. Lacombe. Comme on le pense bien, le bon Père se mit de suite à dépouiller sa correspondance, car souvent le Missionnaire en course apostolique ne la reçoit qu'une fois par année. Les sauvages le voyant verser des larmes, à la lecture d'une de ces lettres, le grand chef appelé *l'Herbe odoriférante* lui en demanda la raison : — « C'est parce que, répondit le Missionnaire, cette lettre m'apprend la mort de mon père et « plusieurs autres nouvelles tristes et affligeantes. — Mais, « mon Père, reprit le chef, tu nous as dit que dans de « telles circonstances, il ne fallait pas pleurer, mais se « soumettre avec résignation à la volonté du Grand-Esprit. « Eh! bien, pour nous donner l'exemple, tire quelques « bouchées de ce calumet. » (Chez ces tribus sauvages, on fume le calumet pour montrer que l'on se résigne à la divine providence.)

« Le Missionnaire se garda bien de ne pas répondre à cette invitation, qu'il considéra comme une excellente leçon que lui donnait son intelligent catéchumène. »

« Puis, continuant à développer son paquet de lettres, la bulle de convocation du prochain concile œcuménique lui tomba sous la main. En la lisant, sa figure devint rayonnante de joie, si bien que les sauvages en furent frappés. Alors le grand chef lui dit :

— « Le papier que tu lis, mon Père, doit te donner de bien bonnes nouvelles pour que tu paraisses si content?

— « En effet, répond le Missionnaire, j'y trouve une bonne et grande nouvelle, c'est que le *grand maître de la prière* appelle auprès de lui tous les autres *maîtres de la prière*. — Comment se nomme-t-il, ce grand maître de la

prière ? — Il se nomme Pie IX. — Suis-je digne de prononcer ce nom du *grand maître de la prière* ? — Oui, tu le peux, car tu es catéchumène, et vous serez tous avant peu les enfants de Pie IX. — Eh bien ! répète-le donc, ce nom du grand chef de la prière, pour que nous l'apprenions. »

« Le Missionnaire ému prononça le nom auguste de Pie IX à plusieurs reprises...

« Alors, nous dit le P. Lacombe, je vis un spectacle unique dans ma vie : le vieux chef se leva avec les siens, son visage parut se transfigurer, et avec une expression extraordinaire de respect, il répéta deux fois d'une voix forte : PIE IX ! PIE IX ! Puis s'adressant aux sauvages : « Levez-vous, leur dit-il d'un ton pénétré, et dites Pie IX ! » Et tous de répéter après lui : PIE IX ! »

— « Maintenant, reprit *l'Herbe odoriférante*, Wikaskiseyin, montre-moi la place où le chef des Français divins a mis la main et fait son signe. »

« Le Missionnaire lui indiqua la signature du Saint-Père : le vieux chef la baisa avec amour et vénération, et tous firent comme lui. »

« Je pleurais, ajoutait le P. Lacombe en voyant l'auguste nom de notre Père commun toucher tout seul et si profondément le cœur et l'esprit de mes sauvages, et je ne pouvais m'empêcher de songer que c'était peut-être un dédommagement aux blasphèmes dont ce nom vénéré est l'objet parmi les nations qui se disent civilisées. »

« Le Missionnaire se mit ensuite à expliquer à ses sauvages les raisons pour lesquelles le *grand maître de la prière* réunissait ainsi auprès de lui tous les autres *maîtres de la prière*, et comme il insistait sur l'intention qu'avait le Pape de remédier aux crimes de toute espèce qui désolent le monde entier, le grand chef, levant les yeux au ciel, fit cette courte mais énergique prière :

« O Grand-Esprit, accorde à PIE IX de réussir dans tous ses desseins. »

Notre T.-R. P. Général est parti de Rome le 20 février, accompagné par le R. P. AUBERT et le Fr. COLLIN. Ils sont arrivés à Paris le 2 mars à midi, après un petit séjour en Provence. Parmi les nombreuses consolations qu'a valu à notre Père Général son séjour dans la ville éternelle, au milieu de circonstances si propres à élever l'âme et à émouvoir la foi, nous devons noter celle qui lui est venue dernièrement de l'approbation par le Saint-Siége des décisions de notre dernier Chapitre général. Mais comme en ce monde il n'est point de joie sans mélange, la mort si regrettable du R. P. James GUBBINS, arrivée le 28 décembre, a bien douloureusement contristé son cœur de Père. A peine de retour à Paris, il s'est empressé d'envoyer à Rome le R. P. SOULLIER, pour y prendre la suite de nos affaires, de concert avec le R. P. MARTINET, et suivre la marche du concile, en ce moment surtout où vont se traiter les questions relatives aux Religieux.

Nous annoncions dans notre dernier numéro que Mgr BONJEAN ne viendrait pas au concile. Au moment où cela s'imprimait, ce cher prélat était en route vers la ville éternelle, convoqué par la Propagande pour assister à des conférences spéciales que doivent tenir tous les vicaires apostoliques de l'Inde, sur plusieurs questions d'une importance vitale. Il est arrivé à Rome vers la fin de décembre.

Mgr TACHÉ et Mgr CLUT ont obtenu l'autorisation de quitter le concile. Mgr de Saint-Boniface a été prié par le gouvernement du Canada de revenir en toute hâte, afin d'arrêter, par sa médiation, si universellement respectée, la guerre qui menaçait d'éclater entre ce gouvernement

et la colonie de la Rivière-Rouge. Parti de Rome le 13 janvier, il est arrivé à Paris le 18 au matin et est reparti le même jour pour aller s'embarquer le surlendemain à Liverpool.

Mgr Clut a quitté Rome après les fêtes de Noël, pour venir recueillir en France les ressources dont sa mission a si grand besoin, et préparer son départ pour le printemps. L'époque de ce départ est commandée par l'organisation des transports dans les immenses contrées de la Rivière-Rouge et du district de Mackenzie.

Notre maison générale a été attristée dans ces derniers temps par de graves accidents survenus dans la santé du R. P. Tempier. Le lundi soir 29 novembre, ce bon Père fut pris tout à coup d'une crise de suffocation si violente, qu'en peu d'instants notre frayeur fut à son comble. Lui-même crut si bien à l'imminence du péril, qu'il demanda les derniers sacrements. Nous les lui administrâmes, la douleur dans l'âme, vers dix heures du soir. Mais Dieu voulut bien borner là cette épreuve. Aussitôt après, le mal baissa rapidement et le calme reparut. Le lendemain toute inquiétude prochaine avait disparu, mais la cause de la secousse de la veille subsistait; depuis elle a révélé sa présence par de nouvelles crises fort pénibles, dans lesquelles la vigoureuse constitution du vénérable vieillard a subi une notable altération. Prions Dieu de bénir les soins dont notre piété filiale entoure ce cher et vénéré patriarche, et de conserver encore longtemps à notre amour et à notre reconnaissance ce témoin fidèle de nos premières traditions, ce type accompli de la régularité et de l'esprit de famille. Nous rappelons ici qu'au 1er avril prochain il entrera dans sa quatre-vingt-troisième année.

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 34. — Juin 1870.

MISSIONS DU PACIFIQUE.

Mgr d'Herbomez venait d'achever la visite de la partie nord-ouest de son vicariat, lorsque le R. P. Fouquet reçut l'ordre de se rendre de New-Westminster à la mission Saint-Michel. Cette mission est située sur le continent, à peu près en face de l'extrémité nord de l'île Vancouver. Afin de donner aux tribus sauvages, échelonnées le long de la côte, la consolation de la visite du Prêtre, le R. P. Fouquet effectua son voyage en grande partie par la mer. Nous trouvons le récit de cette course apostolique dans une lettre adressée par ce Père au T.-R. P. Supérieur général, et nous nous faisons un plaisir de la reproduire ici.

LETTRE DU R. P. FOUQUET

AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Michel, le 20 décembre 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je profite de la visite du R. P. JOLIVET pour vous envoyer par lui une lettre aussi longue que j'aurai le temps de la faire. Nous sommes ici en dehors des communications et nous ne pouvons pas encore confier des lettres aux sauvages, aussi je profite avec empressement de l'heureuse occasion qui m'est offerte.

Pour contenter vos désirs et remplir la promesse que je vous ai faite, je vais tâcher de vous donner quelques détails sur nos sauvages, bons et mauvais, en vous racontant le voyage que j'ai entrepris pour me rendre de New-Westminster jusqu'ici.

C'est le 30 décembre 1867 que je quittai New-Westminster. J'avais eu le bonheur, assez rare à cette époque de l'année, de rencontrer un bon Seeshelt qui retournait à son camp et s'estimait très-heureux de pouvoir me donner passage à bord, ou plutôt au fond de son canot. Je le connaissais pour un brave homme et un bon chrétien; pourtant un peu d'ambition régnait au fond de son cœur : il voulait supplanter son neveu et devenir chef de sa tribu, en place de son frère qui venait de mourir. Sa situation était pour moi un avantage et une garantie de bons soins, car, m'étant muni d'une autorisation préalable, je lui avais promis de régler cette affaire, dont j'avais beaucoup entendu parler par les partisans des deux prétendants. Nous voyagions par une pluie battante et très-

froide. La nuit nous surprit sur les bancs de sable à l'embouchure de la rivière, et, comme la marée descendait, mon sauvage déploya toute son habileté, pendant que tout le monde ramait de son mieux, afin de ne pas se trouver pris au milieu de ce delta et d'y rester à sec, sans bois et sans feu pour y passer la nuit. Assurément ce n'eût pas été une nuit très-agréable pour des gens mouillés et grelottant de froid dès que nous cessions de ramer pour respirer un peu. Après plusieurs heures consacrées à chercher un endroit propre au débarquement et au campement, nous finîmes par trouver ce qu'il nous fallait. Ce ne fut pas sans peine que je pus descendre à terre et me frayer un passage au milieu des rochers et des troncs d'arbres qui couvraient le rivage. La pluie n'avait cessé de tomber depuis le matin, nous étions trempés jusqu'aux os; néanmoins mes gens causaient entre eux avec un entrain qui montrait leur joie, pendant qu'ils préparaient notre modeste souper. Après le repas, ils récitèrent leur chapelet, suivant leur habitude, bien que j'aie souvent dit à mes chrétiens qu'ils peuvent l'omettre lorsqu'ils sont fatigués; ils firent ensuite la prière du soir et nous ne tardâmes pas à dormir tous d'un profond sommeil.

Nous continuâmes notre route le lendemain et les jours suivants sans incident remarquable; le premier jour de l'an, nous traversâmes un isthme qui nous séparait d'une petite baie au delà de laquelle était situé le village des Seeshelt. Deux canots nous attendaient à l'entrée de cette baie. Les jeunes gens venus au-devant de nous se mirent à chanter le cantique du canot en ramant en cadence, et les gens du village, qui, aux nombreux coups de fusil tirés par notre pilote, avaient soupçonné l'arrivée du Prêtre, ne tardèrent pas à sortir de leurs loges. Quand je débarquai, ils étaient tous rangés en ligne devant leurs demeu-

res pour toucher la main au Prêtre ; les hommes s'avancèrent d'abord, puis les femmes avec les enfants, même ceux qui étaient encore à la mamelle. Je leur dis que je ne les réunirais qu'après notre repas, et comme je ne savais dans quelle loge me rendre, afin de ne pas paraître favoriser plutôt l'un des prétendants que l'autre, je m'attardai un peu en causant avec un jeune homme et laissai mes sauvages porter eux-mêmes mes effets dans la loge qu'ils voulurent. Ils les déposèrent dans la loge du chef défunt où le prêtre avait l'habitude de demeurer. Après mon repas, la cloche appela tout le monde à la réunion. Je leur fis un petit sermon, après lequel je les avertis que je tenais à partir le lendemain matin, afin d'arriver au plus tôt à Saint-Michel, où il n'y avait pas de Prêtre, mais seulement un frère convers, et cela au milieu de mauvais sauvages. En conséquence, je leur dis que nous allions nous rendre tout de suite en procession pour bénir les tombes du chef et des autres chrétiens, morts depuis le dernier passage du Prêtre, et prier pour eux. Après cette cérémonie, je les renvoyai dans leurs loges, où j'allai les visiter les uns après les autres pour voir leurs malades, écouter leurs plaintes et dans tous les cas leur donner une marque d'intérêt. Mes visites terminées, on sonna la prière du soir qui fut suivie d'un sermon; l'affaire de l'élection du chef fut remise au lendemain matin, car j'avais encore à entendre un certain nombre de confessions.

Le lendemain, de bon matin, ce qui pendant l'hiver veut dire chez les sauvages un peu après six heures, la cloche appelait tout le monde à la prière, qui fut suivie d'une courte instruction et de l'élection du chef. Comme les sauvages ne pouvaient s'entendre pour faire tomber leur choix sur un seul, ils me dirent de choisir moi-même entre les deux prétendants. Je me souciais peu de le faire ; j'envoyai mes gens prendre leur repas, en leur disant que

je les réunirais de nouveau avant mon départ. A la nouvelle réunion, je les exhortai à s'entendre entre eux ou à engager l'un des deux prétendants à se désister, et je fis le tour de l'assemblée, demandant à voix basse à chacun qui il choisissait pour chef. La plupart me répondirent qu'ils aimaient bien le fils et le frère du chef défunt : c'étaient les deux prétendants. Evidemment je n'étais pas plus avancé; je dis aux sauvages que j'allais partir sans nommer de chef et que je laisserais ce soin au Prêtre qui viendrait après moi.

Je me mettais en devoir de partir, quand la femme d'un des aspirants au titre de chef se mit à faire un grand discours à son mari et me pria d'attendre. C'était mon brave compagnon de voyage qui était harangué de la sorte ; il ne put résister aux remarques sensées de sa femme et se désista de ses prétentions en faveur de son neveu, qui dès lors fut élu à l'unanimité. J'adressai quelques mots au nouveau chef, puis tous les hommes, rangés en cercle autour de lui, levant la main, répétèrent à haute voix et ensemble les paroles que je prononçai le premier : « Nous prendrons le bon cœur et les bonnes paroles de notre chef, nos cœurs forts seront avec notre chef. » Le nouvel élu, levant la main vers le ciel, prononça aussi après moi la formule suivante : « Je marcherai le premier à la tête de mes gens dans le bon chemin, j'aurai le cœur fort pour veiller sur mes gens. » Je touchai ensuite la main du chef et tous les hommes en firent autant. Le prétendant qui s'était désisté demeurait *captain* ou second chef; je le complimentai d'avoir renoncé à ses droits et lui donnai une image. Je lui remis aussi pour Monseigneur un billet dans lequel je louais sa conduite dans cette circonstance, puis je le remerciai des attentions qu'il avait eues pour moi pendant notre voyage. Je fis un compliment plus grand encore à sa femme, à laquelle je donnai également

une image. Je pus dès lors partir ; après toute cette affaire si heureusement terminée, je n'avais pas à craindre que les partisans du prétendant non élu refusassent d'écouter et de suivre le chef nommé et formassent un parti séparé. Je dis au nouveau chef : « Maintenant tu es chef, tu dois accompagner le Prêtre. » Il ne se le fit pas dire deux fois, car il avait *le cœur content*. Huit ou neuf forts gaillards s'étaient chargés de me conduire au camp voisin ; nous partîmes après avoir touché la main à tout le monde, et tous me remercièrent de leur avoir donné un chef.

A quatre heures du soir, après une joyeuse traversée, malgré la neige et un froid intense, nous arrivâmes au second camp seeshelt, où on nous fit un aussi bon accueil que dans le premier. Nous commençâmes par aller en procession bénir les tombes des chrétiens morts et prier pour eux ; nous nous rendîmes ensuite à la chapelle pour y faire la prière du soir et réciter le chapelet. A cause du froid, je fis l'instruction dans ma loge, puis j'allai visiter chaque famille en particulier. Dans ce camp, je ne trouvai qu'un vieillard et une femme qui n'eussent pas encore été baptisés. Ce bon vieillard savait faire le signe de la croix, c'était la seule prière qu'il pût dire par cœur ; mais il assistait régulièrement à la prière commune quand il pouvait s'y rendre, et il avait entendu une ou deux instructions données par des Prêtres qui avaient passé dans ce camp. Je l'instruisis du mieux que je pus et je le baptisai. Quant à la femme, je jugeai à propos de différer encore, à cause des renseignements peu avantageux qui me furent donnés sur son compte. J'entendis aussi quelques confessions, et ce ne fut que vers minuit, comme la veille, que je pus prendre un peu de repos.

Le lendemain matin, le vent du nord soufflait avec trop de violence pour que je pusse songer à partir ; les jeunes gens, en montrant la mer, me disaient : « Tu vois, le chef

d'en haut te fait rester avec nous; nous l'avons emporté sur toi. » Je passai au milieu d'eux une journée fort agréable, car ils avaient le cœur content et je l'avais aussi. Vers quatre heures du soir, le vent s'étant calmé, nous partîmes afin de pouvoir arriver le samedi soir au village des Tetchassen, où nous arrivâmes en effet vers les huit heures du soir. Les Tetchassen, qui avaient entendu nos coups de fusil, envoyèrent quelques jeunes gens pour savoir qui nous étions. Ceux-ci vinrent bien à propos pour se charger du transport de nos effets. L'un d'eux, drapé dans sa couverture blanche, marchait devant nous pour nous montrer le chemin; dès qu'il fut à portée des loges, il se mit à crier à haute voix : « Le *Plètle!* le *Plètle* (le Prêtre)! » et aussitôt les sauvages se rangèrent en ligne pour me toucher la main. Comme je devais demeurer avec eux toute la journée du lendemain, qui était le dimanche, nous n'eûmes point de réunion ce soir-là. Ces Tetchassen, qui appartiennent à la tribu des Tlohos, sont moins avancés que les Seeshelt. La journée du dimanche fut employée à la visite des familles, au baptême des enfants et à l'audition des confessions, sans compter les prières, instructions et catéchismes. N'ayant pu emporter ma chapelle, je ne pus célébrer la sainte messe; ce fut pour moi une grande privation pendant tout ce voyage.

Le lundi matin, je partis pour le camp des Tlahyamen; comme toujours, nous commençâmes par le chant du cantique du canot, qui continua jusqu'au moment où une bourrasque de neige vint nous assaillir. Ce fut notre seule mésaventure ce jour-là. Arrivés à la baie des Tlahyamen, nous la trouvâmes toute couverte de glace et force nous fut de débarquer à l'entrée. Les sauvages, qui nous avaient aperçus, vinrent par le bois pour nous aider à porter nos effets. Ces pauvres gens étaient surpris de voir arriver le Prêtre par un temps pareil; l'un d'entre eux, nommé

Peter, ne se contenait pas de joie. « Tu vas entendre ma confession, me dit-il à plusieurs reprises; il y a si loin pour aller jusqu'à New-Westminster. » Comme je voulais partir au plus tôt, j'indiquai tout de suite la réunion, et je fis comme partout ailleurs. J'aurais bien désiré partir le lendemain matin, mais Peter et les autres jeunes gens ne se pressaient pas; le chef lui-même paraissait avoir pris part au complot qu'ils avaient formé de me faire rester une journée de plus dans leur village. J'aurais été tenté de les gronder, mais réellement il faut avouer que ce n'était pas un jeu que de briser la glace de la baie, de fondre avec des chaudières d'eau bouillante celle qui se trouvait dans le grand canot du chef et de le traîner à travers la glace brisée pour lui frayer un passage ; quand je parlais de prendre un petit canot, les sauvages faisaient la sourde oreille. J'ai oublié de vous dire que je prenais un nouveau canot et un nouvel équipage dans chaque village où je m'arrêtais ; à cette saison de l'année et par un temps si rigoureux, c'était bien assez demander à des sauvages que de les faire aller d'un camp à un autre.

Le mercredi matin, je quittai le dernier village de la mission de Saint-Charles que je rencontrais sur ma route pour me rendre dans le premier de la mission de Saint-Michel. Le soir, nous dûmes camper sur le rivage et le lendemain de bonne heure nous arrivâmes au camp des Youkoulta, grâce à notre grand canot et à notre nombreux équipage qui put lutter avantageusement contre le vent et les vagues. Les Youkoulta nous reçurent bien et tous vinrent se ranger en ligne pour nous toucher la main ; malheureusement tous les hommes, à l'exception du chef, de ses frères et de quelques vieillards, étaient absents. J'indiquai une réunion, et avec le secours d'un Tlayamen qui connaissait leur langue, je fis une instruction et essayai de traduire quelques prières et quelques cantiques ;

j'y réussis tant bien que mal. Après la visite des familles, je touchai à une question qui commençait à me préoccuper, savoir : comment je pourrais me rendre à la mission de Saint-Michel. Je savais que tous les villages qui se trouvaient sur ma route étaient mauvais, à l'exception d'un seul qui valait un peu mieux; la dernière fois que le Prêtre était venu dans ces parages, il avait dû se sauver avec ses bons sauvages, de peur qu'il n'arrivât malheur, tout le village étant ivre ; et puis c'était là que le R. P. Durieu et son interprète avaient été dévalisés et laissés sans provisions et sans canot sur une île déserte, où ils auraient péri, si le Père n'avait su employer toute son habileté pour arrêter une barque qui passait au large et forcer les gens qui la montaient à le prendre à bord et à le conduire à Saint-Michel. Après un assez long pourparler des Tlayamen et des Youkoulta, le chef de ces derniers me fit savoir qu'il me conduirait à Saint-Michel. J'ai reconnu depuis que d'une pierre il fit deux coups ; devant les Tlayamen il eut le mérite de conduire le Prêtre et en même temps il portait aux Matelpas une ample provision de pommes de terre et ses gens qui allaient voir les danses.

Quoi qu'il en soit, le vendredi matin je me séparai des Tlayamen, qui s'en retournèrent chez eux pendant que je continuais ma route. Le soir, nous arrivâmes au camp des Koirrhas. Ces sauvages me reçurent assez bien et je pus encore faire chez eux ce que j'avais fait dans les autres camps jusqu'alors. J'administrai même quelques baptêmes ; j'étais encore en pays de connaissance : le chef koirrha était venu autrefois avec quelques-uns de ses gens voir le Prêtre à New-Westminster. Il me sembla, à l'inspection des figures, qu'il y avait chez eux un certain nombre de braves gens ; cependant je crus remarquer aussi de bien mauvaises mines. Cela venait peut-être de ce que je savais qu'ils avaient massacré ou fait enlever

des sauvages qui, huit ans auparavant, étaient venus me conduire à Victoria lorsque je revenais d'une visite dans le Nord. Le chef demanda à m'accompagner dans le canot du chef son voisin ; je lui accordai volontiers sa requête, notre canot étant bien chargé et notre équipage peu nombreux pour le conduire. Nous voyageâmes toute la journée et toute la nuit jusqu'au dimanche matin, sans même nous arrêter pour faire du feu ; je ne fus pas consulté et je laissai faire les sauvages ; je les prévins cependant que je ne voulais pas voyager le dimanche. Nous nous arrêtâmes donc ce jour-là dans une baie où tout était couvert de neige ; mais vers midi mes sauvages demandèrent à partir, afin d'arriver au plus tôt chez les Matelpas. Je crus devoir accéder à leur demande, et en moins d'une heure nous arrivâmes au camp.

Quelle différence entre ce qu'étaient ces sauvages en 1860 et ce qu'ils sont devenus en 1868 ! Les liqueurs fortes, l'abominable commerce de Victoria, avaient produit leurs fruits. La croix que nous avions plantée, le R. P. Chirouse et moi, était encore debout ; mais, hélas ! c'était tout ce qui restait.

A la vue de la scène qui se passait dans le camp, mes sauvages s'arrêtèrent. Une troupe d'êtres horriblement barbouillés de rouge et de noir, ressemblant plutôt à des démons qu'à des hommes, couraient à travers le village en faisant un vacarme affreux ; les sauvages se sauvaient de tous côtés pour se cacher. La troupe forcenée s'arrêta à la porte d'une loge en criant, en hurlant et frappant à la porte à coups redoublés.

Après une demi-heure d'attente, un sauvage vint nous dire d'aborder ; je sortis du canot le premier ; le chef youkoulta me suivit et ne me quitta qu'après m'avoir installé dans la loge de ses parents : il me parut surveiller avec autant de soin que moi mes effets et les siens. Un

sauvage noir, j'allais dire comme un démon, arriva avec ma malle. « Aide-moi à porter ta malle, me dit-il d'un ton moqueur.—Fais attention, ou plutôt prends garde, lui répondis-je d'un ton ferme ; porte ma malle, je ne veux pas que tu plaisantes avec moi, je suis un Prêtre. »

Quelques Youkoulta restèrent dans le canot pour surveiller le déchargement, d'autres accompagnèrent les Matelpas, tandis que le chef et moi entassions nos effets, pour tout mettre hors de portée des voleurs. Quand tout fut placé en sûreté, je m'approchai du feu pour me réchauffer un peu ; je n'avais pas encore quitté mon manteau, que la troupe des possédés entra dans notre loge. Les assistants se précipitèrent dans tous les coins et recoins de la loge pour se cacher et ne pas se voir enlever une bouchée de chair au bras par le sorcier ou ses *chiens ;* c'est, je crois, le nom qu'on leur donne. C'était une occasion favorable de montrer à ces sauvages que je n'avais peur ni d'eux ni de leurs *tamanoas*. Un de ces êtres horribles s'avança de mon côté, je lui fis signe de ne pas s'approcher et de nous laisser tranquilles ; à mon air ferme et sans gêne il comprit qu'il valait mieux pour lui aller faire ses gestes ailleurs. Les tamanoas et leurs chiens s'étant retirés, je dis aux Youkoulta de me préparer à manger; un instant après, toute la troupe des tamanoas rentra et ce fut une scène comme la première. Tout le temps qu'ils demeurèrent dans la loge, je parlai, pour le rassurer, à un jeune homme que j'abritais derrière mon manteau. Je parlais à haute voix, car je voulais que les tamanoas et leurs chiens comprissent ce que je disais, ceux du moins qui entendaient le *chinook*. Enfin ils nous laissèrent tranquilles et bientôt quelques chiens des tamanoas vinrent causer avec moi pendant que je prenais mon repas. Un des premiers fut le jeune homme qui avait porté ma malle ; je le remerciai du service qu'il m'avait

rendu, mais je lui fis en même temps une courte remontrance pour lui apprendre à respecter le Prêtre ; depuis il est venu plusieurs fois à la mission lorsqu'il passait par là et j'ai su qu'il était très-zélé pour apprendre la prière.

Cinq ou six jeunes gens m'amenèrent bientôt un grand gaillard en me demandant si je le connaissais. Je fixai un moment son visage tout barbouillé de noir et de rouge, pendant que lui ne cessait de me demander d'un ton insolent des biscuits que j'avais près de moi. Je dis aux jeunes gens : « Je le connais bien »; puis continuant à manger, comme si je ne faisais pas attention à lui, je pris un biscuit pour moi et distribuai le reste à mes compagnons de voyage. « *Saplèl! saplèl!* » répéta-t-il d'un ton hautain et menaçant. Je le fixai de nouveau et lui dis : « Tu ne vois pas que tu me fais honte : je t'ai connu autrefois comme chef, maintenant tu n'as pas l'air d'un chef et tu ne parles pas comme un chef. Va laver ta figure et changer tes habits si étranges ; alors je te parlerai, je te traiterai comme un chef et j'aurai le cœur content. » Il ne me comprit pas, mais les jeunes gens qui savaient le chinook riaient de le voir ainsi pris; l'un d'eux lui expliqua ce que je venais de dire et là-dessus il s'en alla tout honteux. Le reste de l'après-midi notre feu fut entouré de sauvages; le chef revint après s'être lavé le visage et dans un costume convenable. Je le fis asseoir à côté de moi et lui parlai comme à une ancienne connaissance. Comme je savais que les sauvages avaient fait jeûner un des Pères qui avaient traversé ce camp, je lui dis que le lendemain matin j'irais déjeuner chez lui.

Dans la soirée, le vacarme des danseurs se fit entendre à l'extrémité du village ; je vis une vieille sauvagesse noire comme du charbon faire un grand feu avec du bois de résine et y jeter des saumons secs, c'était un vrai feu d'enfer. Quelque temps après, une troupe de musiciens

sauvages, avec leurs tambourins et je ne sais quels autres instruments, entrèrent dans notre loge et vinrent se placer à une petite distance de notre feu. Les danseurs et danseuses arrivèrent ensuite en dansant; les uns se placèrent près des musiciens, les autres autour du feu; ces derniers avec leurs figures rougeâtres et noires ressemblaient à des démons. Quelques-uns étaient masqués et habillés, les uns en oiseaux, les autres en ours, en loups ou en chevreuils. Deux sauvages nus comme des vers entrèrent un peu plus tard en faisant d'horribles contorsions ; dans la peau du dos on leur avait passé des cordes par lesquelles quatre de ces misérables les tiraient comme des bêtes furieuses. Je renonce à vous décrire la scène affreuse que j'avais sous les yeux et le vacarme épouvantable qui m'assourdissait. La fatigue commençait à me gagner; je demandai qu'on me conduisît dans une loge où je pourrais reposer un peu plus à mon aise. Celle dans laquelle je fus introduit était occupée par des malades; la mauvaise odeur qu'on y sentait ne m'empêcha pas de dormir profondément.

Le lendemain matin j'allai déjeuner avec le chef, et peu après quelques Matelpas remplaçant les Youkoulta restés pour les danses, je partis pour Saint-Michel avec les deux chefs youkoulta. Nous y arrivâmes le soir même, à la grande surprise du Fr. John Burn et de M. Mac-Grath, marchand irlandais, qui lui tenait compagnie.

Veuillez me bénir, mon très-révérend et bien-aimé Père, et me croire toujours votre très-obéissant fils en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

Fouquet, o. m. i.

Le R. P. Lejacq, dans un voyage accompli pendant l'année dernière, a revu la plupart des lieux visités pré-

cédemment par Mgr D'Herbomez. Il est même allé plus loin que Monseigneur et a pu jeter la semence de la parole de Dieu dans des parages où la bonne nouvelle n'avait pas encore été annoncée. On nous saura gré de reproduire ici la lettre que ce Père adresse à Monseigneur et dans laquelle il lui rend compte de son excursion apostolique.

LETTRE DU R. P. LEJACQ A MONSEIGNEUR D'HERBOMEZ.

Mission de Saint-Joseph (William's lake),
12 septembre 1859.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Je suis de retour depuis deux semaines de ma longue pérégrination dans le nord-ouest de votre vaste diocèse ; j'ai pris quelques jours de vacances pour me reposer un peu de mes fatigues; je vous dois maintenant quelques détails sur mon voyage, je m'empresse de vous les transmettre pour contenter le désir que vous éprouvez sans doute d'avoir promptement des nouvelles de vos bons sauvages.

J'ai été hors de la maison quatre mois et cinq jours, j'ai voyagé à cheval, en berge, en canot, à pied, j'ai eu froid et j'ai eu chaud, j'ai été malade et bien portant, j'ai été dans la disette et dans l'abondance, je me suis égaré dans les bois, j'ai été renversé de cheval; mais partout j'ai trouvé de bons sauvages, avides de la bonne parole, heureux de voir le Prêtre et respectueux pour sa personne. Que ne ferait-on pour de tels sauvages? Quelle misères sont capables d'arrêter un Missionnaire quand il voit ces pauvres enfants des bois lui tendre la main et lui crier : Viens, viens nous enseigner le chemin qui conduit au ciel. » Peut-il sentir la misère? Tous les jours ne sont-

ils pas pour lui des jours de fête? Aussi, à la fin de mon voyage, j'avais l'air d'être plus fort qu'à mon départ, on me disait que je semblais plus frais et plus jeune.

Je quittai la mission en compagnie du petit Joseph, qui devait me suivre dans mon expédition pour me servir d'interprète, et de Modeste, jeune homme de William's lake, qui venait avec nous jusqu'à Quesnelle afin de ramener nos chevaux. Nous voilà donc chevauchant sur le *Waggon road,* prenant notre dîner sur le bord de la route, un morceau de pain trempé dans l'eau claire du ruisseau et campant le soir dans les villages indiens. Malheureusement, nous y trouvons peu de sauvages, la plupart sont partis pour la chasse. Au fort Alexandria, nos chevaux, auxquels mes jeunes gens n'ont pas eu la présence d'esprit de mettre des entraves, reprennent pendant la nuit le chemin de la mission. Un employé du fort nous donne d'autres chevaux qui sont à moitié marrons, et quelle en est la conséquence ? c'est que je fus réduit à faire le reste de la route à pied, après avoir été renversé deux fois.

J'arrive à Quesnelle. Le village indien est désert; les berges de la compagnie ne sont pas encore arrivées; ne connaissant personne dans cet endroit, je suis réduit à descendre à l'hôtel, ce qui donne des inquiétudes sérieuses à ma bourse. Je restai quatre jours à Quesnelle, ce qui me permit de faire connaissance avec quelques habitants français, canadiens et irlandais. Le dimanche, je dis la sainte messe dans le magasin vide de M. Kern, mais le nombre des assistants était fort restreint.

Enfin les berges arrivent et je prends passage sur l'une d'elles. Il y en avait deux, montées chacune par sept hommes, tous métis ou sauvages. Le temps est magnifique, tous les habitants de Quesnelle sont debout sur le rivage pour nous voir partir, car l'arrivée et le départ des berges sont presque un événement pour la petite bour-

gade de Quesnelle. Nos rameurs entonnent leur cantique, c'est-à-dire le chant du canot, et nous voilà partis.

Je n'essayerai pas de vous dépeindre la misère qu'ont ces pauvres gens à remonter la rivière ; ils ont recours à la rame, à la perche, à la corde à tour de rôle. Cela me faisait pitié de les voir tirer ces berges comme de véritables bêtes de somme, puis marcher le long du rivage dans la boue, dans l'eau, sur les rochers, dans les broussailles. Quel rude métier !

Voici l'ordre de la journée à bord des berges. Le matin, quand le jour commence à poindre, le bourgeois crie : « Lève ! lève ! » En un clin d'œil tout le monde est sur pied, chacun se rend à son poste et la berge est en mouvement. Quand on a marché pendant une heure ou une heure et demie, le bourgeois crie : « Allume ! » et tout le monde s'arrête quelques minutes pour reprendre haleine. De sept à huit heures, quand on trouve un endroit favorable, on aborde au cri de « Marmite ! » Un homme armé d'une hache saute à terre, coupe du bois, allume du feu, et chaque engagé prépare son déjeuner. Pour moi, j'avais l'honneur de prendre mon repas tous les jours avec M. Ogden, j'avais une bonne table. Quand le bourgeois a pris sa réfection et allumé sa pipe, il se lève en disant : « Embarque ! » et l'on se remet en marche jusque vers midi. Le soir, on marche jusqu'au coucher du soleil, quelquefois plus tard.

Le voyage en berge est assez monotone, rien d'extraordinaire ne nous arriva. Nous rencontrâmes peu de gibier ; de loin en loin une petite bande de canards prenait le vol aux approches des berges ; çà et là une outarde solitaire, qui n'avait pu suivre le gros de sa bande montant vers le nord, avait choisi ses quartiers d'été sur le bord de la rivière. Un jour nous trouvons un caribou noyé dans le Fraser, un autre jour c'est un castor qui vient se

jeter entre les jambes des engagés; on lui fit tout à fait mauvais accueil et il paya de sa vie son imprudence.

M. Ogden avait un chien nommé *Watch.* Dès que les berges s'arrêtaient pour les repas, il sautait à terre, prenait sa course dans le bois et on ne tardait pas à l'entendre aboyer. Le cuisinier prenait alors son fusil, s'enfonçait aussi dans le bois du côté d'où partaient les aboiements; au bout de quelques minutes on entendait un coup de feu et le cuisinier revenait avec une perdrix. Le chien, content de son exploit, venait s'asseoir près du feu aux pieds de son maître; tous les jours c'était la même cérémonie.

Le sixième jour du voyage on arriva au fort Georges. Les sauvages, debout sur la rive, attendaient le Prêtre; les berges s'arrêtèrent quelques heures, ce qui me donna le temps de voir mes Indiens, de leur parler un peu et de baptiser quelques enfants. Vers quatre heures de l'après-midi, les berges se remettent en route au grand chagrin des sauvages. Ils sautent dans leurs canots, nous suivent et viennent camper avec nous, espérant avoir le temps de me parler pendant la nuit. Ce passage rapide du Prêtre dans leur village leur pesait sur le cœur. Aussi, à mon retour, Alexis, escorté de tous les hommes importants de sa tribu, vint s'asseoir à la porte de ma tente et me parla ainsi : « Nous avons le cœur malade ! Pourquoi voyages-tu dans les canots des blancs ? Est-ce qu'ils n'ont pas de canots, les sauvages ? Quand tu voyages avec la compagnie, tu n'es pas chef de ton canot. Le bourgeois dit « Marche ! » ton canot marche. Le bourgeois dit « Arrête ! » ton canot s'arrête. Il faut que tu sois chef de ton canot, toi. Tu pars quand tu veux, tu t'arrêtes quand cela te fait plaisir. Regarde, quand tu voyages dans les canots des blancs : peut-être tu vas rencontrer sur le bord de la rivière quelques sauvages qui voudraient te parler, te toucher la main;

M. Ogden dit « En avant ! » et ton canot ne se détourne pas de sa route. Désormais donc, si tu veux nous faire plaisir, tu vas voyager dans les canots des sauvages, qui seront heureux de te transporter de village en village. » Je fis compliment à Alexis, j'abondais dans son sens.

Ils vinrent donc camper avec nous, à peu près à 8 milles du fort, et je passai presque toute la nuit avec eux. Leur église n'était pas encore achevée ; je leur recommandai de la terminer pour l'époque de mon retour, vers le mois d'août.

Le dixième jour au matin, nous arrivions à Shinlak, au confluent de Fraser-creek et de Stuart-river. Deux jours après, au lever du soleil, nous étions en vue du lac Stuart. Tous les engagés se livrent alors aux transports d'une joie enfantine ; ils sont au bout de leurs fatigues ; chacun prend ses habits de fête, lave son visage noirci par la sueur et la poussière, arrange ses cheveux et décore son chapeau de plusieurs verges de rubans de toutes couleurs. On tire de nombreux coups de fusil, on met un mouchoir au bout d'un long bâton en guise de drapeau, puis chacun prend sa plus belle voix pour chanter le cantique du canot. C'était encore bien matin, cependant en un instant tout le monde est sur pied au fort et dans le village indien ; c'est que ce n'est pas un petit événement dans ce pays que l'arrivée des berges, surtout quand elles amènent le Prêtre. Dès que les sauvages eurent reconnu, à divers signaux qu'on leur fit, que le Prêtre arrivait, ils hissèrent le drapeau de la tempérance, puis les jeunes gens allant prendre leur fusil en firent des décharges multipliées pour souhaiter la bienvenue au Prêtre. Un canot monté par les soldats et les watchmen vint au-devant de la berge sur laquelle je me trouvais pour prendre ma personne et mes bagages. Mon petit Joseph ne se possédait pas de joie, il revoyait son village après une

année d'absence. Tous les sauvages, debout sur le rivage, m'attendaient impatiemment pour me toucher la main. Qu'ils sont heureux et contents de voir le Prêtre ! Ils me disaient : « Ah ! tu es venu, c'est bien ; notre cœur rit ; nous avions peur que tu ne vinsses pas ; maintenant que nous te voyons, nous sommes heureux. »

Je demeurai une semaine avec ces bons sauvages. Quel empressement de leur part à écouter la parole de l'Évangile ! quelle ardeur pour apprendre le catéchisme ! Ils voulaient toujours être à mes côtés. Quand j'allais au fort prendre mes repas, ils ne manquaient pas de me dire : « Ne sois pas longtemps ; dès que tu auras mangé, viens vite, aie pitié de nous autres ; nous avons besoin de toi, nous avons faim de ta parole. »

Tous ceux qui, depuis l'année dernière, c'est-à-dire depuis le départ de Votre Grandeur, avaient commis quelques fautes publiques venaient s'agenouiller devant moi et là, en présence de tout le monde, pour réparer le scandale qu'ils avaient pu donner, ils confessaient leurs péchés et me demandaient une pénitence. Les autres venaient me trouver dans ma tente et m'avouaient leurs fautes avec beaucoup de contrition. Et ces sauvages ne sont pas mêmes chrétiens ! Je leur fis une instruction sur la nécessité de recevoir le baptême pour être sauvé ; quand j'eus fini, tous s'écrièrent : « Il faut nous baptiser, il faut nous baptiser ; nous faisons pitié, nous sommes comme les chiens, l'eau sainte n'a pas coulé sur nos têtes ; nous sommes comme l'arbre mort dans la forêt, est-ce que tu n'as pas pitié de nous ? Pourquoi ne pas nous baptiser ? Tu vas partir, et avant que tu reviennes, peut-être serons-nous morts ? Et où irons-nous, pauvres chiens non baptisés ? » Quand je leur eus dit que je ne pouvais pas encore les baptiser, qu'ils n'avaient pas le degré d'instruction requise, que le temps d'épreuve n'était pas encore révolu, ils se turent pour un

moment; mais quand ils surent que les vieillards, le malades faisaient exception à la règle générale, ils revinrent à la charge. A les entendre, ils étaient tous sur le bord de la tombe; les jeunes gens se disaient poitrinaires et voués à une mort certaine, les hommes plus âgés se disaient bien vieux et tout près de mourir...

Le dimanche de la Pentecôte, je célébrai la sainte messe dans la grande salle du fort; M. Ogden, toute sa famille et tous ses commis y assistèrent. Le lendemain, après avoir fortement recommandé aux sauvages d'avoir achevé leur église pour l'époque de mon retour, je continuai ma route à travers le lac Stuart. Tous les sauvages, rangés sur la rive, me suivirent longtemps des yeux. Le temps était magnifique, le ciel sans nuages et la surface du lac unie comme une glace. Notre canot glissait joyeusement, j'étais heureux et mon cœur semblait nager dans un océan de bonheur, car les sauvages que je quittais avaient ouvert leur cœur aux inspirations de la grâce.

Vers cinq ou six heures nous rencontrâmes un canot qui se dirigeait vers le fort. Il portait des sauvages du Grand-Rapide qui avaient avec eux un enfant non baptisé. Bien que le soleil fût encore un peu haut, nous campâmes ensemble, ces pauvres sauvages avaient besoin d'entendre la parole du Prêtre et de lui parler. On mit donc pied à terre, on prépara le campement et on alluma le feu autour duquel la petite troupe se réunit attentive et recueillie, pendant qu'assis à la façon turque sur une peau d'ours je leur parlais du ciel et de l'amour infini de Dieu pour les hommes. J'étais heureux au milieu de ce petit groupe de sauvages. Notre position était tout à fait poétique; tout était calme dans la nature, la lune suivait paisiblement son cours dans l'azur du ciel; pas un souffle de vent ne ridait la surface du lac argentée par les rayons de l'astre de la nuit. De temps en temps

le silence était interrompu par le cri perçant du plongeur ou par le bruit causé par la truite qui s'élance comme un trait pour saisir sa proie.

Nous fîmes ensuite la prière. C'était un spectacle ravissant pour moi de voir ces pauvres sauvages, agenouillés sur le sable de la grève , élever leurs mains et leurs yeux vers le ciel et réciter leur prière avec tant d'ensemble et de dévotion. La nuit était bien avancée quand je donnai le signal du repos.

Le lendemain nous rencontrâmes à Tatché un petit campement de pêche, nous nous arrêtâmes un instant pour instruire et baptiser une femme malade. Puis, quand nous nous remîmes en route, tout le monde nous suivit jusqu'au village yakouchy, où nous arrivâmes le soir. Les habitants sont peu nombreux, mais ils sont bons : *Pauci, sed boni.* Ils étaient contents de voir le Prêtre. Pour me donner une marque sensible de leur joie, chacun d'eux vint m'apporter une offrande , consistant en poissons frais, en canards, œufs de perdrix, queues de rat, c'est le nom qu'ils donnent à une petite racine sucrée. Plusieurs m'apportèrent de la *graisse d'arbre :* les sauvages appellent ainsi l'écorce intérieure d'une espèce de sapin ; cette écorce est sucrée et très-bonne au goût.

Ce petit camp yakouchy m'a beaucoup plu. J'y restai deux jours , constamment occupé par les sauvages, à peine me donnaient-ils le temps de dire mon bréviaire et de prendre mes repas.

Le jeudi, je m'apprêtai à partir ; mais nous avions à faire un portage de 12 milles. Je posai cette question à mes sauvages : « Qui va porter mes bagages ? » Toute la troupe répond : « Moi, moi, » et on se dispute l'honneur de me rendre service. « C'est bon , leur dis-je, je suis content de vous ; partagez mes bagages en autant de paquets que vous êtes présents, et que chacun porte le sien. »

En un instant tous les préparatifs sont achevés, et nous partons en caravane. Tout le village m'accompagne, deux personnes y demeurent seulement pour garder le poisson qui sèche.

Vers le coucher du soleil, nous arrivâmes au lac des Babines, où nous trouvâmes les canots de la compagnie et une douzaine d'engagés. Le grand chef Jean-Baptiste avait envoyé à ma rencontre un canot monté par deux hommes. Quand tout le monde eut soupé, je crie : « La prière ! » Tous se réunissent autour de moi, je leur fais une instruction et les exerce au chant des cantiques ; puis chacun s'étend dans sa couverture, sous l'abri de la voûte du ciel.

Le vendredi, de bonne heure, nous voguions sur le magnifique lac dont Votre Grandeur a sans doute admiré les beautés l'année dernière. Notre flottille se composait de cinq canots. La traversée fut gaie. Le samedi soir nous arrivions à Natau, où je trouvai peu de sauvages ; ils étaient dispersés de tous côtés, à la pêche ou à la chasse. De plus, depuis le passage de Votre Grandeur, de mauvais souffles avaient passé sur ce camp et sinon anéanti, du moins troublé la foi des pauvres sauvages. L'automne dernier, la rougeole, faisant son apparition dans ces parages, moissonna un certain nombre d'enfants. De mauvais sauvages, venus des bords de la mer dans l'intérieur pour traiter, dirent à l'oreille des Babines que c'était le Prêtre qui avait apporté la maladie ; du reste, que c'était toujours de même : partout où le Prêtre baptisait, les enfants mouraient. Les sauvages, qui partout sont superstitieux, ajoutèrent foi à ces cancans, quelques têtes se montèrent, et plusieurs jurèrent de fusiller le premier Prêtre qui oserait remettre le pied sur le rivage du lac Babine. On m'avait d'avance mis au courant de ce qui s'était dit ou fait à ce sujet.

J'avais aussi appris qu'un *tamanoas*, ou sorcier, qui n'avait pas voulu renoncer à son métier abominable, était mort pendant l'hiver d'une manière très-frappante. Voici comment la chose s'était passée.

L'enfant d'un homme important de la tribu était tombé malade et le tamanoas en avait eu connaissance. Il fit dire aux parents de le lui amener, qu'il allait le guérir. Ceux-ci résistèrent, ils avaient peur : Monseigneur avait parlé fort contre les tamanoas, il avait dit que c'était bien mauvais, que c'était la prière du diable. Mais le sorcier se moqua de leur crédulité et les traita d'esprits faibles. Il fit tant par ses railleries et ses sarcasmes, qu'il demeura maître du champ de bataille. On lui permit donc d'exercer son art infernal sur l'enfant malade. Le tamanoas se mit en grande tenue, c'est-à-dire qu'il se peignit la figure en noir et en rouge, se saupoudra les cheveux de duvet de canard, suspendit à son cou des queues de hibou et d'aigle, et, ayant à la main une sorte de crécelle, il commença sa farce diabolique. Il se mit à chanter, à danser, à faire des insufflations sur le malade et à agiter sa crécelle ; au milieu de ses gambades, il tomba la face contre terre et demeura dans cette position. Les assistants crurent que c'était une de ses cérémonies ; cependant, au bout de quelque temps, voyant qu'il ne bougeait plus, on alla pour le relever; il était froid, depuis quelque temps déjà : il était mort. Peu de jours après, l'enfant expirait aussi. Ce fait devint entre mes mains comme la massue d'Hercule pour réduire à néant toutes les histoires mensongères des mauvais sauvages.

A peine étais-je débarqué sur le territoire de Natau, qu'un homme de mauvaise mine m'aborda. Il me présenta un papier : c'était le billet de baptême de son enfant : « Il est mort, mon enfant, » me dit-il, et le voilà lancé. Il fit au Prêtre de sanglants reproches : « Pourquoi, disait-il,

le Prêtre vient-il chez les sauvages pour les faire mourir avant leur temps ? » Je le laissai parler, j'écoutai sans donner aucun signe d'impatience ou de mauvaise humeur. Quand il eut fini, je lui demandai : « Est-ce tout ? » — « Oui, » répondit-il. — « Eh bien, à mon tour. » Quand je commençai à parler, je n'avais que quelques hommes autour de moi ; les autres ne tardèrent pas à accourir. Je leur fis un discours *ex abrupto* ; je n'ai jamais mieux senti la vérité du *dabitur vobis in illa hora quid loquamini.* Je leur fis l'histoire de l'épidémie et leur ouvris les yeux en leur faisant toucher du doigt l'absurdité de leurs accusations. Puis, pour péroraison, je saisis l'histoire du fameux sorcier ; ce fut entre mes mains une arme que je brandis, tournai et retournai dans tous les sens. Tous mes auditeurs tremblaient. Je restai maître du champ de bataille. Désormais la mauvaise impression était détruite, le Prêtre leur apparaissait de nouveau sous son vrai jour, le nuage que le souffle impur de la calomnie avait soulevé dans leur esprit était dissipé. Encore une fois ils redevenaient des sauvages soumis et dociles.

Le lendemain, dimanche de la Très-Sainte-Trinité, je dis la messe ; mais j'étais peu satisfait, ayant à peine autour de moi le quart des sauvages de Natau. Je dis un mot à ce sujet, et, après la messe, des jeunes gens partirent dans toutes les directions pour réunir ces pauvres brebis dispersées dans les bois, sur le bord des lacs et des rivières. Le mardi suivant, tous étaient présents, je pus donc commencer la mission d'une manière régulière.

Voici à peu près mon programme ; je l'ai suivi plus ou moins dans les autres villages que j'ai visités : le matin, une grande instruction sur une grande vérité ; à midi, instruction catéchistique, ou plutôt catéchisme historique ; le soir, grande instruction sur un point de morale. Dans les intervalles, j'enseignais la lettre du catéchisme que je

faisais chanter sur l'air des vêpres ; j'arrangeais les affaires, je donnais les avis et je proclamais les divers règlements pour le futur gouvernement ou la persévérance du village. La journée était ainsi bien employée. Le soir, après souper, les jeunes gens se réunissaient autour de mon feu pour apprendre le chant du catéchisme.

Durant mon séjour à Natau, arriva un canot étranger : c'étaient des Atna qui venaient traiter. Ils avaient des malades à bord et nous apportaient une maladie contagieuse.

Je dis donc aux Babines : « Ces Atna vous apportent encore une maladie, puis ils viendront vous dire à l'oreille que la présence du Prêtre est un pronostic de mort et que la maladie naît sous ses pas. Vous, vous serez assez sots pour les croire. Examinez : il n'y a pas de malades maintenant parmi vous. Eh bien ! avant qu'il soit longtemps vous serez tous malades comme ces Atna qui viennent de débarquer sur votre rivage. »

Ma prédiction se réalisa.

J'avais fixé mon départ au lundi ; les jeunes gens qui devaient m'accompagner étaient déjà désignés ; mais le dimanche, dans l'après-midi, je commençai à sentir les atteintes du mal épidémique. Je ne pus dormir de toute la nuit, ma tête était brûlante, ma poitrine oppressée, mes jambes paralysées. Le lundi matin le canot était prêt, les jeunes gens avaient fini leurs préparatifs; ils vinrent à moi et me dirent : « Es-tu prêt ? nous partons. » Je me roidis contre le mal et leur répondis : « Oui, c'est bon, je suis mieux. » Nous partîmes. Couché dans le canot, dévoré par une fièvre brûlante, il me semblait que c'était fini et que je ne reverrais plus ma mission de William's lake. Il me semblait dur de mourir ainsi tout seul dans les bois, sans avoir à mes côtés un confrère pour m'aider à mourir; mais j'avais confiance dans la miséricorde de mon Dieu, je ne

marchais que par obéissance, et il est écrit : *Vir obediens loquetur victorias.*

Les vents contraires retardèrent notre marche, nous ne pûmes arriver au bout du lac et nous campâmes à mi-chemin. La nuit, mon petit Joseph, qui était malade aussi, et moi, nous pûmes dormir un peu. Le sommeil nous fit du bien, et le lendemain nous étions mieux. Mais nos jeunes gens, qui étaient partis si gaillards de Natau, commençaient à se plaindre à leur tour. On se remit cependant en route, et de bonne heure nous arrivâmes à l'extrémité du lac, à Rostat. Nous n'y trouvâmes que quelques malades qui n'avaient pu se rendre à l'appel.

Je commençais à me sentir beaucoup mieux ainsi que mon petit Joseph; mais de nos quatre jeunes gens, trois étaient à terre. Le jeune homme qui restait encore sur pied avait une charge de fourrures pour le Rocher-Déboulé. Nous nous décidâmes à laisser nos effets à Rostat. Nous prîmes seulement des couvertures pour la nuit, ce qui était nécessaire pour administrer le baptême, une petite chaudière avec quelques provisions, nos fusils et des munitions et nous partîmes avec cela. Deux jeunes gens traiteurs nous accompagnèrent et devaient nous servir de guides.

Le mercredi 2 juin, nous partîmes pour le Rocher-Déboulé. Je n'essayerai pas de vous décrire tous les accidents du chemin; c'est un sentier sauvage qui va par monts et par vaux. Toute la matinée nous ne fîmes que gravir la montagne; vers midi nous nous trouvions aux approches du sommet, où nous dûmes patauger dans la neige fondante. Nos guides, ne retrouvant plus de trace dans la neige fondue, s'égarèrent un moment, mais vers le soir nous quittâmes les régions de la neige pour nous retrouver sur un terrain sec. Nous ne nous arrêtâmes pour camper qu'au moment où le soleil disparut à l'ho-

rizon ; nous nous trouvions alors dans un angle de terre formé par la jonction de deux rivières dont l'une est la Babine ; l'autre est inconnue des blancs. J'étais tellement épuisé de fatigue, que je ne pouvais presque plus marcher ; j'avais toutes les peines du monde à lever le pied assez haut pour enjamber les arbres tombés qui nous barraient sans cesse le passage, aussi je fus heureux quand arriva le moment du repos. Cependant j'avais encore à réciter mon bréviaire et à raccommoder mes vêtements, car il est impossible de voyager un seul jour dans ces bois sans laisser aux buissons du chemin quelques lambeaux de ses habits, quelquefois même de sa peau. Quand j'eus fini ce petit travail, je pris mon frugal repas ; j'avais une faim canine, mais pour tout potage je ne pus prendre qu'un morceau de saumon sec. Néanmoins j'étais satisfait, parce que je sentais que j'avais laissé en route ma maladie des Babines.

Mes sauvages, fatigués, étaient enveloppés dans leurs couvertures ; moi, assis au coin du feu, je fumais tranquillement ma pipe, quand mon oreille fut frappée d'un bruit sourd et lointain, semblable au rugissement d'une bête fauve. « Écoute ! dis-je à Joseph en l'éveillant, quel est ce bruit que j'entends ? » Lui, l'oreille au vent, écouta un moment, puis il bondit sur ses pieds en criant : *Sha-az ! sha-az !* A ce mot magique de *sha-az,* les deux autres se dressèrent aussi, saisirent promptement leurs fusils qu'ils chargèrent à balle, s'emparèrent de la hache, puis se mirent à écouter en silence. A la fin, je me hasardai à demander l'explication du mot *sha-az* : on me dit que c'était le nom de l'ours brun, et le bruit que j'avais entendu n'était autre chose que le grognement de cet animal. L'ours brun est le plus méchant des ours, car il attaque l'homme sans en avoir été provoqué. Il nous laissa heureusement tranquilles. et nous n'entendîmes

plus son redoutable grognement. Quoique bien fatigué, je ne pus dormir à cause du froid. Les nuits sont terriblement froides dans ces montagnes ; le matin le gazon était recouvert d'une forte couche de gelée blanche.

Toute la matinée du second jour, nous ne fîmes que gravir des côtes à pic ou descendre dans des ravins profonds ; mais vers midi nous nous trouvâmes dans un pays plat et découvert où quelques bouquets d'arbres étaient éparpillés çà et là. C'est une espèce de prairie arrosée par de nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes. Au premier abord nous nous crûmes dans un jardin de délices, dans un vrai paradis terrestre ; mais hélas ! il n'y a plus de paradis sur la terre. *Nihil ab omni parte beatum !* Ce lieu était peuplé de maringouins et de brûlots que le bon Dieu a créés, je pense, pour exercer la patience des mortels. Nous campâmes le soir sur le bord de la Babine, dans la véritable capitale des maringouins. La pluie menaçait de tomber, ce qui rendait nos ennemis plus furieux, plus altérés de notre sang ; ils ne nous laissèrent pas un moment de repos ; pour un que nous écrasions, mille revenaient à la charge. En vérité, si le Dante avait à refaire sa *Divine Comédie*, il ferait bien de les mettre tous dans son enfer.

Le troisième jour nous eûmes encore à souffrir de leurs piqûres. Vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes devant un pont suspendu (*suspension bridge*) construit par les sauvages. J'ouvrais de grands yeux pour contempler ce pont primitif. Il est réellement suspendu, et suspendu à 100 pieds au-dessus de la rivière, qui est là profonde et rapide à l'extrême. Si quelqu'un avait le malheur d'y tomber, il serait perdu sans ressource.

Le plus hardi des sauvages passa le premier ; le pont allait et venait comme une balançoire. Il parvint pourtant sain et sauf de l'autre côté. Le second sauvage passa

aussi, puis vint mon tour. Je n'avais pas peur, si vous voulez, mais je n'étais pas tout à fait à mon aise. Ce qui m'effrayait le plus, c'était le mouvement oscillatoire du pont : il me semblait à chaque pas qu'il s'enfonçait sous mes pieds ; aussi, quand je pus toucher le sol de l'autre rive, j'éprouvai un indicible sentiment de bien-être.

En quittant le pont, nous avions à gravir une côte à pic, dont le sommet se perd dans les nues. Quand nous arrivâmes au haut, nous reprîmes haleine, puis nous pressâmes le pas pour arriver avant la nuit : nous n'avions plus à parcourir que 5 ou 6 milles.

Enfin, un vendredi, le 4 juin 1869, au moment où le soleil disparaissait derrière la *coast-range*, le premier Missionnaire arrivait en face du Rocher-Déboulé.

Le village est situé dans un enfoncement, sur le bord de la rivière Babine. Nous nous assîmes au haut de la côte qui le domine, pour contempler un instant ce fameux village encore sous l'empire du démon. On battait du tambourin et l'on chantait ; le tamanoas travaillait sur un malade... J'élevai mes yeux et mon cœur vers le ciel jusqu'au trône de Marie, la priant de jeter un regard de compassion sur ce pauvre village encore assis à l'ombre de la mort, puis je me mis à descendre la côte.

Le Rocher-Déboulé ne se trouve pas sur la Skeena, mais sur la Babine, à 5 ou 6 milles de la fourche ou du confluent ; au dire des sauvages, on peut descendre jusqu'à la mer en un seul jour. Sur la Skeena, il y aurait cinq villages assez gros, s'il faut ajouter foi aux rapports des Indiens. Il y a un sentier qui va du Rocher-Déboulé aboutir à la rivière Naas, à l'endroit où elle commence à être navigable pour les canots ; il faut quatre bonnes journées pour s'y rendre.

Le Rocher-Déboulé est un village dans le genre de ceux de la côte. Les loges sont grandes et en planches de

cèdre; les poteaux qui les supportent sont sculptés et représentent de monstrueuses caricatures humaines. Devant la loge de chaque chef se dresse un poteau très-gros et très-élevé; c'est un tronc d'arbre où sont sculptés les emblèmes de leur familles. On y voit de nombreuses figures d'ours, de corbeau, de hibou, de crapaud, etc.

Ce village est comme le grand marché sauvage, où tous les étés les Indiens de la côte et ceux de l'intérieur se rencontrent pour traiter. Les Atna, les Simshean, les Naaska y apportent les produits de l'industrie européenne, *groceries* et *dry goods*, et reçoivent en échange des fourrures de castor, de martre, de renard, d'ours, etc.

Dans un temps qui n'est pas éloigné, les liqueurs fortes jouaient un grand rôle dans ce marché. Pas plus tard que l'automne dernier, des sauvages ivres eurent une dispute, on prit les fusils et la dispute se changea en véritable bataille. Trois hommes du Rocher-Déboulé furent tués roides, il y eut de nombreux blessés; mais combien y eut-il de morts du côté des Simshean? on n'en sait rien.

Il y a au Rocher-Déboulé deux races distinctes : la race atna et la race babine. Les Atna sont, comme tous leurs frères de la côte, indifférents, corrompus et aimant mieux les ténèbres que la lumière. Les Babines, semblables à leurs frères de l'intérieur, sont désireux de connaître la bonne nouvelle et tout disposés à renoncer à leurs vieilles superstitions. Je ne trouvai que quelques familles au village ; la plupart des habitants étaient à la chasse ou à la pêche, éparpillés le long du *telegraph trail* jusqu'au lac des Français. Ils ne devaient rentrer au logis que vers la fin de juillet. Que faire? Être venu de si loin, avoir eu tant de peine et ne pas voir les sauvages, cela me semblait trop dur! Je me décidai donc à attendre le retour des chasseurs. J'expédiai un message au grand chef Telusa :

c'était une enveloppe dans laquelle je mis pour toute lettre une petite croix et une médaille miraculeuse. Deux jeunes gens se présentèrent pour porter mon message. Ils partirent la couverture sur le dos, et un saumon sec dans la poche. Pendant douze jours entiers, ils coururent; le treizième, ils rentrèrent épuisés de fatigue. Ils ne s'étaient arrêtés que le temps nécessaire pour délivrer leur message. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Je restai quatre semaines au Rocher-Déboulé. La première semaine, le nombre des sauvages était bien peu considérable; cependant tous les jours je les réunissais autour de moi et je leur faisais une longue instruction. Le reste du temps je parcourais les environs, et, chemin faisant, je faisais l'école à mon petit Joseph ; parfois, assis sur une roche élevée, je considérais les sauvages dardant le saumon dans la rivière.

Sur ces entrefaites, des Atna vinrent traiter au Rocher-Déboulé. Mon hôte, s'adressant à moi, me demanda si tout homme n'était pas obligé de payer ses dettes : « Certainement, » lui répondis-je. Là-dessus, sans m'en dire plus long, il sortit, alla trouver un des Atna et lui enleva tous ses objets de traite en lui disant : « Tu me dois tant de couvertures, pour payement je prends ceci ; c'est le Prêtre qui m'a dit que je pouvais agir de la sorte. » L'Atna, furieux, jura mort au Prêtre et alla cacher son dépit et sa rage au fond des bois ; mais vers le soir il rentra au village et vint s'asseoir à la porte de notre loge. Je ne savais rien de tout ce qui s'était passé, et d'abord je ne fis aucune attention à lui ; cependant, voyant qu'il restait là si longtemps sans dire mot à personne, je finis par soupçonner quelque chose là-dessous. Je demandai à mon petit Joseph ce que faisait cet Atna à notre porte et ce qu'il voulait; Joseph alla aux informations et revint bientôt en me disant : « Il veut te tuer ; » puis il me raconta

toute l'histoire. Le pauvre jeune homme avait peur, il prit son fusil et le chargea à balle. Pour moi, je riais en le voyant prendre ces précautions : « Oh ! me dit-il, tu ne connais pas ces Atna, ils sont mauvais, ils sont comme les chiens. » Je me couchai comme d'habitude ; l'Atna entra alors dans la loge et s'assit près du feu. Il y demeura jusqu'au matin. Le lendemain on ne le revit plus, il était retourné dans son pays.

Quelques familles de chasseurs commençaient à arriver, elles nous apprirent que beaucoup de sauvages étaient malades au loin et qu'il leur faudrait beaucoup de temps pour rentrer au village. Dans l'intervalle, mon hôte, nommé Koularnet, tomba si sérieusement malade, que tout le monde crut qu'il allait mourir. J'essayai de lui parler pour le disposer à bien mourir. Le sorcier vint aussi et lui promit la santé. Koularnet aimait mieux vivre que de mourir, aussi ne faisait-il attention qu'à demi à mes paroles. Il voulait que le tamanoas essayât sur lui son art infernal, et me demanda ce que j'en pensais ; je lui répondis : « C'est mauvais, si tu appelles le tamanoas, je quitterai ta loge et j'irai camper ailleurs. » Il me dit alors : « Ne te fâche pas, reste dans ma loge, je ne veux pas te faire honte ; » mais dans le fond de son cœur, il désirait toujours le tamanoas. Un jour, il eût une crise terrible, tous les assistants crurent qu'il n'irait pas loin. C'est un triste spectacle que de voir un sauvage qui n'est pas converti se débattre contre la mort ! Cela me faisait pitié de le voir se cramponner à terre, grinçant des dents et s'écriant dans sa langue : « Je ne veux pas mourir, moi ! je ne veux pas être mis en terre ! » Quand je voulais m'approcher de lui, il me faisait signe de la main et me disait : « Laisse-moi tranquille ; tout à l'heure, tout à l'heure. » A ma grande joie, Koularnet sortit heureusement de cette crise. La mort de ce personnage qui avait

beaucoup d'influence dans ce pays, qui m'avait bien accueilli et bien traité, dont le fils courait dans les bois pour rassembler les sauvages, n'aurait pas manqué de faire une mauvaise impression sur l'esprit superstitieux de ces pauvres gens et aurait donné une sorte de vraisemblance à ce que disent les plus mal disposés. « Le Prêtre promène la mort avec lui partout où il va. » Je rendis au ciel de ferventes actions de grâces quand je le vis hors de danger, au moins immédiat, car il ne sera jamais guéri, il porte dans son sein un germe de mort.

Peu à peu le nombre des sauvages augmenta ; tous les jours il en arrivait quelques-uns. Tous les arrivants m'apportaient un petit présent comme gage de leurs bonnes dispositions ; les uns me donnaient de la viande de caribou, les autres de la chair d'ours, quelques-uns du mouton sauvage, d'autres des queues de castor. Les femmes avaient pour moi des racines, des graines sèches, la *graisse des arbres*. On eut donc grand soin de moi au Rocher-Déboulé; les morceaux choisis étaient pour le Prêtre. Dès qu'il y eut des fruits nouveaux dans les bois, les enfants se faisaient un plaisir de m'en apporter pour tous mes repas : c'étaient des groseilles, des fraises et la fameuse graine Labrue, que je ne connaissais encore que de réputation. Il ne faut pas vous imaginer, Monseigneur, que c'est jeûne tous les jours chez les sauvages du Rocher-Déboulé.

Un beau matin, c'était un samedi si j'ai bonne mémoire, deux jeunes gens étrangers, la figure peinte, les cheveux réunis en touffe au sommet de la tête et ornés de plumes d'aigle, le fusil à la main, traversèrent le village à la course, s'élancèrent dans la loge du grand chef Telusa, où je me trouvais, s'assirent sur leurs talons et, après avoir déposé leurs fusils à côté d'eux, s'essuyèrent le front et gardèrent un moment le silence. C'étaient

des sauvages de la rivière Naas et ils venaient en qualité de messagers de paix ou de guerre. Après le moment de silence commandé par l'étiquette sauvage, ils firent connaître la mission dont ils étaient chargés. « Nous sommes venus, dirent-ils, de la part de notre nation, pour savoir quelles sont vos dispositions. Nos guerriers sont campés à une journée de marche d'ici, ils sont au nombre de trois cents. Ils nous ont envoyé devant eux pour vous dire : « Voulez-vous traiter ? nous avons des marchandises. Voulez-vous vous battre? nous avons nos fusils. »

Koularnet, qui est le neveu du grand chef, leur répondit : « Telusa est absent, mais je vous dis à sa place et en son nom : « Nous ne voulons plus nous battre; nous avons « des morts à venger, il est vrai, mais le Prêtre nous a « parlé. Voyez, dit-il en me désignant, le Prêtre est dans « ma loge, nous voulons prendre sa parole : nous allons « oublier toutes nos anciennes rancunes, nous voulons « devenir des hommes nouveaux. Ainsi retournez et dites « à vos gens de venir sans crainte. Nous voulons traiter, « nous avons des fourrures. »

Là-dessus, les messagers firent présent à Koularnet d'un petit instrument dont se servent les sauvages dans les festins et les réjouissances publiques. La matrone de la loge attisa son feu et fit bouillir sa marmite, afin de régaler les étrangers, et la table est l'entremetteuse de la bonne amitié.

Le lundi soir, vers le coucher du soleil, les Naaska arrivèrent : on les voyait descendre de la colline comme un troupeau de moutons. Ils campèrent de l'autre côté de la rivière, en face du Rocher-Déboulé. A ce moment il y eut encore des pourparlers, puis durant toute la nuit les Naaska furent en fête et ne firent que chanter et danser au son du tam-tam.

Le lendemain ils entrèrent dans le village les uns après

les autres et furent distribués dans les différentes loges. Lorsque tous eurent été casés, je fis savoir que je voulais parler. Tout le monde se réunit dans la loge du grand chef, et là, en style sauvage, je leur fis un discours sur les avantages et la nécessité de la paix. Tous goûtèrent beaucoup mes paroles, Atna, Naaska, Babines, tous trouvèrent que j'avais bien parlé. Quelques chefs firent aussi des discours en abondant dans mon sens. Il fut résolu que les Naaska resteraient au Rocher-Déboulé jusqu'au retour de Telusa avec la plus grande partie de ses gens, afin de faire la paix, *in great style*, ce qui me donna l'occasion de leur parler tous les jours pendant une semaine.

Hélas ! je prêchais dans le désert. Les Atna et les Naaska sont loin de ressembler aux Babines ; ils ne veulent point renoncer à leurs mauvaises habitudes ; ils ne veulent ni changer de mœurs ni connaître la vérité : *noluit intelligere ut bene ageret* ; ils ressemblent à mes anciens paroissiens du fort Rupert : mêmes idées, même manière de voir, même conduite.

Le samedi 26 juin, Telusa arriva avec tous les hommes importants de sa tribu. Tous étaient malades et ne pouvaient se traîner qu'à l'aide de bâtons, mais le désir de voir le Prêtre leur donnait du courage et des forces. Le dimanche j'eus une nombreuse assistance. Après le service du matin, je les renvoyai déjeuner, et après le repas on se réunit de nouveau pour conclure la paix. Je plaçai Telusa avec ses petits chefs sur une ligne, et en face d'eux, sur une même ligne, le grand chef des Naaska, nommé Kia-lar, et tous ses petits chefs ; le *vulgus* prit place où il put et comme il put. Je fis le discours d'ouverture. Les chefs parlèrent aussi chacun à leur tour. Tout se passa avec ordre, calme et dignité. Une seule voix discordante troubla pour un moment l'harmonie de la séance. Du mi-

lieu de la foule un jeune homme s'écria : « Les Naaska ont assassiné mon frère, c'est à moi de le venger ; quand j'aurai immolé un Naaska sur la tombe de mon frère, je signerai la paix. » Il y eut un moment de trouble, mais on finit par faire entendre raison au jeune homme et tout rentra dans le calme. J'écrivis le traité de paix et tous les chefs y apposèrent leur signature, à la façon des chevaliers du moyen âge. Le soleil était bien bas quand tout fut fini. Conformément aux traditions sauvages, il fallait danser pour rendre la paix solide. Les Naaska devaient danser et chanter dans deux loges pour faire amende honorable aux mânes de deux guerriers tués par eux et dont la mort n'avait pas été vengée. Je les laissai faire. Le soir venu, les Naaska, la figure barbouillée de rouge, les cheveux et les habits saupoudrés de duvet de canard, les mains armées les uns de queues de hibou, les autres de tam-tam, se rendirent en procession aux loges susdites et s'y livrèrent à leurs chants et à leurs danses. La paix étant conclue, tout le monde était dans la joie.

Le lendemain, avant midi, tous les Naaska avaient repris le chemin de leur pays. Pour moi, je demeurai encore trois jours au Rocher-Déboulé, et ces trois jours furent bien occupés. J'avais à vacciner tous les sauvages et à nommer le chef de la prière avec tout son état-major. Il fallait proclamer les règlements pour le futur gouvernement du camp et donner à la nation réunie une série d'instructions complètes. J'avais fixé mon départ au jeudi matin, aussi je travaillais nuit et jour, car le temps était court. Tous ces sauvages étaient bien disposés et me disaient sans cesse : « Tu vas revenir encore l'été prochain ; si tu ne reviens pas, notre cœur va pleurer beaucoup; nous t'attendrons; tu vas revenir, n'est-ce pas ? » — Pauvres sauvages! si je puis, oui, je reviendrai.

Le soir, je leur touchai la main à tous en leur disant

adieu : « Je dois partir demain, leur disais-je, de bon matin, vous ne serez pas encore levés. » Le jeudi, je me levai en effet à trois heures pour partir, mais tous étaient déjà debout. Quand je sortis de ma loge, je les trouvai tous rangés sur une longue ligne. Ils étaient venus là pour me toucher la main encore une fois et se recommander à mes prières. Ils se lamentaient de mon départ et me suppliaient encore de revenir. J'agitais mon chapeau en signe d'adieu, et tous ensemble, levant la main et l'agitant en l'air, disaient : « Adieu ! adieu ! » Je gravis la côte, suivi de tous les dignitaires qui me faisaient la conduite, pendant que les autres me suivaient encore des yeux.

A mon départ du Rocher-Déboulé, j'étais accompagné de Jean-Baptiste, grand chef des Babines, et de Rose, sa femme. Nous eûmes de la pluie tous les jours et de plus nous voyagions dans des prairies dont l'herbe était aussi haute que nous; je vous laisse à deviner les agréments d'un pareil voyage.

Dans la montagne, nous eûmes de la neige et de la grêle ; nous étions cependant au mois de juillet, vous pouvez vous figurer ce que ce doit être pendant l'hiver. Nous mîmes quatre jours pour faire le portage et nous arrivâmes au lac Babine le dimanche soir. Il y avait au village de Rostat beaucoup de sauvages. Ils durent être édifiés de mon état de délabrement ; mes pieds étaient tout en sang, mes vêtements tout souillés de boue et tout déchirés ; j'étais de plus trempé et couvert de vermine.

Je restai le lundi à Rostat. En me rendant au Rocher-Déboulé, j'avais recommandé de bâtir une église à Natan. J'en demandai des nouvelles et j'appris avec peine qu'elle n'était pas achevée. J'ordonnai alors à tout le monde de venir avec moi à Natan le lendemain matin, afin d'accélérer la construction de l'église. Nous partîmes en effet le lendemain ; notre flottille se composait de douze canots.

Ne pouvant arriver avant la nuit au village, nous campâmes à une lieue de là. Le mercredi nous y fîmes une entrée solennelle. Tous les canots étaient rangés sur une seule ligne ; celui du Prêtre, placé au centre, portait le drapeau de la tempérance au haut de son mât. Nous avancions lentement en chantant le cantique du canot ; c'était un spectacle magnifique.

Je demeurai à Natan une semaine. Chaque jour, après la prière du matin et l'instruction qui la suivait, on se rendait à l'église pour y travailler, et le soir on se réunissait encore pour faire la prière et entendre une nouvelle instruction.

Je trouvai là un homme du nom d'Assalaka, qui l'an dernier n'avait pas voulu écouter Votre Grandeur; je lui parlai pour l'engager à embrasser la prière, il résista. Par trois fois, à des jours différents, je lui fis des instances en présence de toute la tribu, tout fut inutile. Il voulait, disait-il, aller en enfer, le diable était son frère. Voyant que je ne pouvais rien pour gagner ce sauvage endurci, je me déterminai pour son propre bien et le bien des autres à le rejeter d'une manière solennelle et pendant une de nos réunions. C'était le soir, on récita le *Sub tuum præsidium*, et la séance étant terminée, je me retirai dans ma tente, mais Assalaka était furieux. Il chargea son fusil à balle et aiguisa son coutelas en jurant mort au Prêtre. Les sauvages tremblaient pour moi, les soldats et les watchmen restèrent sur pied toute la nuit pour me garder. Assalaka, de son côté, ne se coucha pas. Il demeura assis dans sa loge, pendant toute la nuit, ayant son fusil et son coutelas à ses côtés. Mais il ne me fit aucun mal.

Quand l'église fut achevée, je la bénis sous le vocable de saint Michel, et je partis. Tous les sauvages, rangés sur le bord du lac, m'adressèrent de touchants adieux, en me conjurant de revenir les voir l'été prochain. Un vent favo-

rable enflait notre petite voile, et deux jours après nous arrivions au portage. Il ne nous arriva rien d'extraordinaire, si ce n'est que nous aperçûmes sur le flanc de la montagne et à une petite distance du lac un ours noir que mes sauvages crurent prudent de laisser tranquille.

Les sauvages yakonchi se trouvaient à leur campement d'été dans une petite île nommée *Tarasnokot* et située au milieu du lac ; ils s'y réfugient pour se mettre à l'abri des maringouins. Je passai le dimanche avec ses bons sauvages, et quand je partis, le chef avec ses hommes dans un canot, et Thérèse, femme de service du chef, avec les femmes dans un autre canot, vinrent me faire la conduite pendant quelques milles. Ils pleuraient en me disant adieu, et témoignaient le désir de me revoir. Nous campâmes à Pentchi avec un parti de sauvages que nous rencontrâmes, ramassant des graines. Le lendemain nous partîmes pour le fort ; nous avions cinq canots et nous pûmes arriver avec tout le cérémonial exigé par l'étiquette sauvage. On nous reçut aussi avec tous les honneurs usités en pareil cas. L'église était construite, j'eus des compliments à adresser. Comme j'étais en retard, je ne pus demeurer que trois jours à Stuart's-lake. L'église fut bénite sous le vocable de saint Paul.

De Stuart's-lake, je fis le portage en deux jours jusqu'à Fraser-lake. M. Ogden me donna deux chevaux, l'un pour mon bagage, l'autre pour moi. Un sauvage du nom de Maï-tou-pa (le père du jus des graines) vint pour nous servir de guide.

Nous trouvâmes peu de sauvages à Fraser-lake. Ils étaient tous réunis au printemps et attendaient le Prêtre. Ils attendirent longtemps : enfin, à bout de provisions, la la famine les força à se disperser. La même chose arriva à Mc Leod's-lake (lac la Truite). Au printemps tous les seghanais réunis attendaient au fort l'arrivée du Prêtre.

Quand M. Hamilton y arriva de Stuart's-lake, à la fin de mai, les sauvages m'attendaient encore ; grande fut leur douleur quand M. Hamilton leur annonça que le Prêtre ne venait pas les voir, et le cœur gros ils se dispersèrent à leur tour dans les forêts.

Aussitôt que je débarquai à Fraser-lake, des jeunes gens partirent pour annoncer aux campements voisins que le Prêtre les attendait au fort. Les sauvages de Stella, de Tat-Shik, de Noulkré, ne tardèrent pas à arriver. La mission commençait à prendre une bonne tournure quand on annonça que le saumon montait en grande abondance dans la rivière. C'était une grave nouvelle. Le fort est à 5 milles de la pêcherie, les chefs vinrent nous dire : « Qu'allons-nous faire ? Voilà le saumon qui monte, il y a dix ans que le saumon manque, et nous avons faim l'hiver. Le saumon, c'est la moisson des sauvages. Veux-tu que nous restions ici avec toi, ou bien veux-tu venir avec nous à la pêcherie ? Tu nous parleras, et dans l'intervalle on fera la pêche ; mais ce sera comme tu voudras, nous sommes prêts à laisser de côté le saumon. La parole du bon Dieu avant tout. Nous aimons le saumon, mais nous aimons encore mieux le Prêtre. » Touché jusqu'aux larmes de leur dévouement, je leur fis compliment et leur répondis : « Demain matin on va aller tous ensemble à la pêcherie, et là on parlera du bon Dieu et on prendra du saumon. »

Ma lettre commence à devenir volumineuse, Monseigneur, mes doigts commencent aussi à se fatiguer ; je suis encore loin cependant de la fin de mon voyage, il faut donc que j'abrége.

Je restai dix jours à Natlay, les sauvages étaient bien disposés comme partout ailleurs et prêtaient une oreille attentive à toutes mes instructions : ils adoptèrent avec empressement tous les règlements que j'avais proclamés

ailleurs, ils apprirent comme tous les autres les premiers chapitres du catéchisme et promirent de bâtir une église. Je donnai aux différents chefs de la prière leur état-major et les mis tous *in working order*.

Il n'y a pas de village proprement dit au lac des Français : tous les sauvages qui pêchent ou chassent au bord de ce lac appartiennent au Rocher-Déboulé.

Le fameux Kelshâ, frère de Tom, que vous aviez nommé l'an dernier chef de la prière, ne se trouvait pas à l'appel. Je demandai de ses nouvelles à Tom, et j'appris qu'il se trouvait à Nounla, à mi-chemin entre Natlay et Shinlak. En descendant la rivière je campai à Nounla, Kelshâ renvoya une de ses femmes et se mit en règle. Je lui promis de vous tenir au courant de sa démarche et de m'en tenir à ce que vous auriez décidé à son sujet.

A Shinlak, je rencontrai M. Ogden, qui descendait à Quesnelle avec cinq berges. Je pris passage sur l'une d'elles. En route nous rencontrâmes plusieurs petits campements de pêche auxquels je donnai rendez-vous au fort Georges. Là nous ne trouvâmes qu'une seule famille, mais les autres ne tardèrent pas à arriver successivement. Un matin, un petit chef fit apporter dans ma tente un petit sac de farine, une douzaine de livres de sucre, du thé, des raisins secs, etc., et me dit : « N'aie pas peur de rester avec nous, tu n'auras pas faim. » Le dimanche je bénissais leur jolie petite église et je lui donnais saint Joseph pour patron. Quels bons sauvages que ceux du fort Georges ! Comme ils se lamentaient de me voir partir ! comme ils me priaient de revenir bien vite ! « Maintenant, disaient-ils, nous sommes dans la bonne voie ; mais si tu restes longtemps sans venir, peut-être redeviendrons-nous encore mauvais. Les sauvages n'ont pas le cœur fort ; quand ils restent longtemps sans voir le Prêtre, leurs yeux se ferment et leur cœur tombe à terre. »

Ils étaient là tous sur le rivage quand je partis, et lorsque je fus dans le canot, ils voulurent encore me toucher la main : « Quand tu diras ta messe, disaient-ils, quand tu regarderas dans ton livre de prières, pense à nous, dis un petit mot au bon Dieu pour nous, pauvres sauvages. »

Je descendis à Stellatshoula, sur le plus beau canot du camp, avec quatre des meilleurs jeunes gens pour équipage. En route nous rencontrâmes les berges ; il fallait dire adieu à mon petit Joseph, qui était inconsolable de ne pas pouvoir m'accompagner jusqu'à la mission. A Stellatshoula, je ne trouvai qu'une douzaine de sauvages, avec lesquels je célébrai la fête de l'Assomption, et je continuai ma route le lundi suivant. Vers neuf heures nous arrivâmes à une loge de sauvages près de Black-water-creek. Deux hommes et une femme étaient debout sur le rivage, attendant le Prêtre : « Là-bas, dans le bois, me dirent-ils, il y a une femme bien malade, elle n'a plus longtemps à vivre, elle demande le Prêtre. » Je laissai mon canot amarré au rivage, et prenant ce qui m'était indispensable, accompagné d'un guide, je me mis à gravir une montagne très-élevée ; nous respirâmes un peu, arrivés au sommet, puis nous continuâmes par monts et par vaux, au milieu des taillis et des fourrés. Pour comble de misère, la forêt était en feu, nous avions le feu devant nous, et à droite et à gauche une fumée noire et épaisse nous empêchait de voir à cent pas. Le guide s'enfonce dans cette nuit de fumée, je marche sur ses traces ; mais nous ne savons plus où nous allons. Après avoir marché longtemps, le guide épuisé s'assit, essuya la sueur qui ruisselait sur son visage et me dit qu'il avait perdu la route, qu'il ne savait plus où nous étions, qu'il fallait sortir du milieu de la fumée, et qu'en voyant la montagne, il s'y reconnaîtrait peut-être. Nous nous reposâmes un moment, puis, nous remettant à monter, nous arrivâmes enfin en

dehors de la fumée. Le guide put alors s'orienter, mais nous avions beaucoup dévié de notre route, il nous restait un long chemin à faire. Ce ne fut qu'à onze heures du soir que nous nous trouvâmes enfin auprès de la malade. Je l'instruisis, et après l'avoir préparée, je pus la baptiser. C'était une jeune femme de vingt à vingt-cinq ans, qui était poitrinaire; elle se disait bienheureuse d'avoir vu le Prêtre et me remerciait d'être venu de si loin pour lui faire cet acte de charité. « Maintenant, me dit-elle, je mourrai contente ; tu m'as lavée. »

Après ce baptême, je pris un peu de repos, mais au point du jour je réveillai mon compagnon et nous revînmes à notre point de départ, où nous arrivâmes l'après-midi. Cette excursion m'avait coûté une paire de mocassins neufs dont je ne rapportai que des débris, elle m'avait aussi occasionné beaucoup de fatigue ; néanmoins j'étais heureux, parce que j'avais ouvert à une âme la porte du ciel. Le temps se mit à la pluie et nous eûmes bien des misères pour parvenir jusqu'à Quesnelle. Je passai deux jours dans cet endroit, je m'arrêtai aussi deux jours au fort Alexandrie, deux jours à Soda-creek, et enfin le 25 août je rentrais à ma mission de William's-lake.

Je ne sais, Monseigneur, si je me fais illusion, mais en général j'ai été content des sauvages; ils ont la foi et la crainte de Dieu. Depuis votre tournée de l'année dernière, ils se sont en général conduits d'une manière exemplaire. Cela se soutiendra-t-il ? J'en ai la confiance, pourvu que le Prêtre puisse les visiter régulièrement tous les ans. Mais il est nécessaire d'établir là-haut une mission le plus tôt possible, et avant que le ministre aille essayer de les pervertir, avant que les blancs aillent aussi jeter au milieu d'eux des germes de corruption. *Messis quidem multa, operarii autem pauci;* roga *ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.*

Mon apparition au Rocher-Déboulé va porter l'alarme dans le camp ennemi. Le ministre va trembler à Metlakatla, il va crier au secours et, si cela est possible, il essayera de nous couper l'herbe sous les pieds. L'influence protestante s'étend le long de la Skeena jusqu'au Rocher-Déboulé; j'ai rencontré là un ancien élève d'un ministre, je lui ai parlé et il a fini par se rendre. Un chef atna nommé *Loularx* et quelques-uns de ses sauvages ont embrassé la prière; j'ai promis au chef de lui confier le drapeau de la tempérance et de le nommer grand chef des Atna, s'il demeure fidèle. Quand ils sauront ces choses, les protestants vont se remuer. Monseigneur, n'oubliez pas de prier pour ces pauvres Atna, recommandez-les aux prières des bonnes âmes de France. L'exemple du Rocher-Déboulé pourra, Dieu aidant, exercer une heureuse influence sur eux; ils ne sont pas encore mûrs pour la moisson, mais le soleil de la grâce pourrait les mûrir pour une prochaine visite.

Veuillez agréer, Monseigneur, etc.

LEJACQ, O. M. I.

MISSIONS DE LA SISKATCHEWAN.

Le 25 avril 1868, Mgr Grandin s'embarquait à Brest, à la tête d'un nombreux renfort d'ouvriers apostoliques qu'il conduisait dans son nouveau vicariat. Dans le cours du mois suivant, les voyageurs arrivaient à Québec, où venait de s'ouvrir un concile provincial. Mgr Grandin y assista en qualité de coadjuteur de Mgr Taché et continua ensuite son voyage. Après un repos de plusieurs jours à Montréal, nos voyageurs se dirigèrent dans les premiers jours de juin vers Saint-Paul (Minnesota), d'où Mgr Grandin écrivit au T.-R. P. Général les détails suivants :

Saint-Paul, 9 juin 1868.

Mon très-révérend Père,

Il nous a encore fallu faire halte ici, où nous sommes arrivés le samedi 6 juin, après avoir passé près de quatre jours et quatre nuits en chemin de fer, ce qui suffit pour vous faire comprendre combien nous étions fatigués. Le voyage jusqu'ici a été très-heureux, à part quelques petits désagréments qu'il est impossible d'éviter dans un pareil pays, avec de nombreux compagnons qui n'ont guère l'expérience des voyages, et surtout avec la quantité de bagages que nous traînions à notre suite. J'ai heureusement trouvé à Montréal un des Missionnaires séculiers de Saint-Boniface, qui revient avec nous et qui nous est d'un grand secours. Par suite d'un retard, nous avons

dû passer quelques heures à Toronto ; je suis allé saluer le digne Évêque de cette ville, qui a voulu nous recevoir tous ; je dirai plus, nous *vénérer;* encore un peu, il allait demander à nos bons Frères convers de le bénir. Il nous a reçus comme autant d'apôtres, s'est plaint de ce que je ne lui avais pas envoyé une dépêche pour lui annoncer notre arrivée, car il aurait voulu faire une démonstration publique. Après nous avoir fait faire un excellent dîner à tous (nous étions quinze), il a fait venir quatre belles voitures et nous a promenés lui-même pour nous montrer ses divers établissements. Partout il nous a humiliés par les éloges qu'il faisait de nous et la vénération qu'il nous témoignait. Il est ensuite rentré accablé de fatigue, car il était très-souffrant, et nous a fait accompager à la gare par son grand vicaire, en nous exprimant son regret de ne pouvoir y venir lui-même. Cette réception nous a fait du bien à tous, en nous faisant estimer notre belle vocation.

En arrivant ici, j'ai placé dans une maison particulière ceux de mes compagnons qui ne sont pas Prêtres ; les autres sont descendus à l'évêché, où nous avons été parfaitement reçus, mais où l'espace manque pour recevoir tant de monde. Hier j'ai dû faire bien des courses dont je ne serais pas venu à bout sans le secours du bon M. Ritchotte, ce Missionnaire de Saint-Boniface dont je vous ai parlé. Nous avons appris ce matin que notre caravane arrivait à Saint-Cloud ; j'y ai aussitôt envoyé tout mon monde avec M. Ritchotte, et je suis resté ici avec le R. P. Dupin pour régler différentes choses et surtout pour m'entretenir avec vous...

— Deux mois après, la caravane arrivait au fort Carlton, premier poste du vicariat de la Siskatchewan. Le R. P. André venait d'y donner une mission que Mon-

seigneur clôtura en célébrant pontificalement la grand'-messe. Un grave accident y retint les voyageurs plus longtemps qu'ils ne s'y attendaient. Voici en quels termes Mgr Grandin rend compte à Mgr Taché de cette nouvelle épreuve que Dieu lui envoyait à son entrée sur le territoire de son vicariat :

Carlton, 15 août 1868.

Monseigneur et bien cher Père,

Je vous disais avant-hier que j'étais sur le point de partir, et cependant me voilà encore ici. Avant-hier à midi, lorsque tout était à peu près réglé pour le départ, un bœuf sur le point de gravir la côte de l'autre côté de la rivière partit comme un trait avec sa charrette pour revenir de ce côté en traversant l'eau. Le R. P. Maisonneuve et moi nous apercevions du rivage tout ce qui se passait, sans pouvoir porter aucun secours. Le bœuf, après bien des efforts, se détela et sauva ainsi sa vie ; mais quand les Frères arrivèrent auprès de la charrette, elle était vide, toute la charge était tombée à l'eau... Ils retirèrent cependant un ballot, puis ma chapelle, que le courant avait entraînée à 2 milles plus loin. Le reste de la charge a été perdu.

Il y avait sur cette charrette une grande malle renfermant ce que j'emportais de plus précieux : le calice et le ciboire que m'avait donnés le souverain Pontife, un autre beau calice en vermeil, un ciboire en argent, des ampoules pour les saintes huiles, ma mitre, ma soutane violette et plusieurs ornements précieux, pontificaux et sacerdotaux, et de plus, près de 2 000 francs d'orfévrerie et de bijouterie, commissions dont je m'étais chargé pour quelques messieurs d'ici.

J'avais en outre beaucoup d'objets de prix, dont je comptais me servir pour exprimer ma reconnaissance aux

membres de l'honorable compagnie qui se montrent si obligeants pour nous, tout mon linge et même du linge de mes compagnons, un grand nombre de papiers, entre autres la notice sur la mission de l'île à la Crosse. Après avoir perdu cette notice par l'incendie, je me l'étais procurée à Paris, et voilà maintenant qu'elle fait naufrage. J'ai encore perdu une grande quantité d'outils qui devaient nous être de la plus grande utilité. Que le bon Dieu soit béni cependant !

Je vous disais dernièrement avec quelle charité M. Clarke nous avait tous reçus. Dans cette circonstance, il s'est montré d'une manière admirable. Hier, de concert avec M. Chatelain, il a travaillé toute la journée avec quatre de ses serviteurs, ne s'épargnant en rien, demeurant dans l'eau le plus souvent jusqu'au cou, afin d'essayer de retrouver mes effets. Il est ensuite venu me remettre avec beaucoup d'émotion la somme de 10 livres sterling, et hier soir il m'en faisait remettre 5 autres par sa petite fille. M. Mac Donald, un de ses parents, m'a pris à part en me disant : « Monseigneur, je ne suis point catholique, mais je veux vous montrer combien je vous estime et combien je prends part à votre peine ; » et il me remit 5 livres sterling. M. Chatelain m'en a donné 2, en s'excusant de n'être point chez lui ; hier encore M. Clarke me remit 3 autres livres, résultat d'une collecte faite parmi les serviteurs du fort, qui ne se trouvent ici, en ce moment, qu'en petit nombre. Une partie de cette somme m'était donnée par un protestant qui avait travaillé toute la journée afin de retrouver mes effets perdus. Ces aumônes sont loin assurément de couvrir la perte que j'ai faite, mais je ne saurais dire combien nous en avons tous été touchés. Veuillez vous unir à moi, Monseigneur, pour demander à Dieu de récompenser dignement une si grande charité...

— Après de nouvelles recherches aussi infructueuses que les précédentes, Mgr Grandin continua son voyage, visita, en passant, plusieurs de ses missions, entre autres celle de l'île à la Crosse, ruinée par le feu quelque temps avant son départ pour la France. Grâce aux dons de la charité recueillis pendant son voyage, il put ramener un peu d'aisance dans cette mission désolée, et, après un mois de séjour, il reprit sa course vers Saint-Albert, où il arriva le 25 octobre.

La mission de Saint-Albert devait être la résidence habituelle de Monseigneur ; il y fit un long séjour afin d'organiser le noviciat et le scolasticat qui devaient être établis dans cette mission. De là aussi, comme du point central de son vicariat, il put correspondre avec ses Missionnaires et diriger leurs travaux apostoliques. Mais le moment étant venu de visiter les différentes missions, Monseigneur reprit sa vie de voyage. La lettre suivante qu'il adresse au T.-R. P. supérieur général va nous mettre au courant de ses excursions et nous fera connaître en même temps d'une manière sommaire les travaux auxquels se livrent nos Pères du vicariat de la Siskatchewan :

LETTRE DE MONSEIGNEUR GRANDIN AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Jean-Baptiste (Ile à la Crosse), 12 juin 1869.

Mon très-révérend Père,

Depuis ma dernière lettre (c'était, je crois, au commencement de février), j'ai beaucoup voyagé et fait bien des campements en visitant plusieurs missions. Le 17 février était, bien entendu, fête de première classe à Saint-Al-

bert; nous l'avons solennisée avec toute la pompe possible; rien n'a manqué : magnifiques chants à la chapelle et *magnifique dîner* au réfectoire. Déjà le dimanche précédent nous avions eu une fête qui avait bien touché nos novices et nos scolastiques : c'était la cérémonie de la première communion et de la confirmation pour nos enfants et plusieurs vieillards, puis le baptême de deux adultes. Tous paraissaient pénétrés des grandes choses qu'ils faisaient, et les Missionnaires étaient consolés et édifiés; les mêmes cérémonies avaient eu lieu à Sainte-Anne et à Saint-Joachim.

Mais toutes les fêtes ont leur lendemain, et à peine le dîner du 17 février était-il achevé, qu'il fallait se préparer à partir. Je devais emmener à Saint-Paul des Cris une bonne vieille fille canadienne qui va s'efforcer de rendre service à cette mission, en prenant soin du ménage. Elle devait avoir une compagne, et elles allaient être forcées de se tenir toutes les deux sur la même traîne et de conduire elles-mêmes leur cheval. Un jeune homme de quinze à seize ans devait nous guider et conduire la traîne aux provisions. Mon compagnon de voyage d'autrefois était obligé de rester pour faire les travaux de la mission, et je me trouvai dans l'obligation de conduire moi-même mon cheval. On me fit plusieurs objections sur ma manière de voyager, on prétendait que j'allais avoir beaucoup à faire dans les campements et que mon jeune homme ne pourrait suffire à tout. Baptiste surtout, ce vieux compagnon de voyage, qui était si contrarié de ne pas venir avec moi, fit si bien auprès de tout le monde, que, pour lui faire plaisir, je dus l'emmener.

Le 18, à neuf heures du matin, nous partions; je fuyais plutôt que je ne partais, car ces départs, qui se font toujours avec une certaine solennité, m'abîment. Un commerçant de Saint-Albert, excellent catholique, vint me

conduire avec son traîneau jusqu'à l'endroit où nous devions dîner. Le R. P. Leduc devait être aussi de la partie.

Vous êtes peut-être surpris, bien-aimé Père, de ce que je ne voyage pas cette fois, comme d'ordinaire, avec des chiens. Dans nos missions de l'Ouest, les postes étant plus rapprochés les uns des autres, et cette année la neige étant peu épaisse, il est plus avantageux de voyager avec des chevaux qu'avec des chiens. Du reste, on ne voyage pas toujours sur les lacs comme dans nos autres missions, et les chevaux ont l'instinct de découvrir avec leurs pieds le foin qui est sous la neige.

Cependant il fallait penser au dîner, car le P. Leduc et son brave compagnon devaient retourner à Saint-Albert. Peu s'en fallut qu'ils ne fussent très-embarrassés pour effectuer leur retour. Le beau cheval de notre digne ami prit tout à coup l'épouvante et brisa le traîneau et les harnais; par bonheur, personne ne fut blessé, mais je fus très-mortifié de la perte qu'éprouva ce bon catholique. Dans l'après-midi, nous dûmes ralentir notre marche: nos chevaux n'auraient pu résister à la fatigue. C'est le premier hiver que je voyage sans raquettes et si à mon aise. Si j'ai fait un peu de chemin à pied, ce n'a été que pour me reposer, et je n'ai point souffert du froid.

Le soir au campement, nous eûmes à essuyer les misères dont ne sont pas exempts ceux-là même qui ont l'habitude de coucher à la belle étoile, mais qui sont plus pénibles pour ceux qui voyagent pour la première fois; aussi la bonne fille que nous avions prise à notre service, et qui campait dehors pour la première fois, trouva-t-elle l'épreuve fort dure.

Le 20 à midi, nous arrivâmes à Victoria, où se trouvent un poste de traite pour les fourrures et une mission protestante. Nous ne pûmes nous y arrêter que pour prendre notre repas; le lendemain, dans l'après-midi, je marchais

à pied, précédant notre caravane, quand j'aperçus de la fumée et quelque chose qui se remuait auprès d'un petit feu. Je crus que c'était un campement de sauvages. Mais bientôt je fus détrompé et je vis venir vers moi à toute vitesse un cavalier qui n'était autre que le Fr. Adolphe PERRAULT. Le samedi précédent, il avait accompagné le R. P. ANDRÉ à un petit village situé à une demi-journée de marche de la mission de Saint-Paul, et, laissant le Père avec ses paroissiens, il était venu, accompagné d'un jeune sauvage, au-devant de moi pour m'amener des chevaux frais. Cette rencontre inattendue nous réjouit et nous mit à l'aise; nous pûmes changer de chevaux et accélérer notre marche. Avant la nuit, j'eus le plaisir d'embrasser le bon P. ANDRÉ et de bénir la petite population du village. J'arrivais même à temps pour présider l'exercice du soir, qui consistait simplement dans la récitation du chapelet et un petit entretien, non dans une église ou une chapelle, mais dans l'habitation d'un commerçant. Le lendemain, nous célébrâmes tous les deux la sainte messe; j'adressai encore la parole à ces bons chrétiens, puis nous continuâmes notre route plus nombreux qu'auparavant, car, outre le R. P. ANDRÉ et le Fr. PERRAULT, plusieurs de nos chrétiens voulurent nous faire une escorte d'honneur. Il y avait avec nous des cavaliers, puis des hommes traînés par des chevaux et d'autres traînés par des chiens.

Cependant le R. P. DUPIN, voyant que ses compagnons n'arrivaient pas et se doutant bien qu'ils ne reviendraient pas seuls, se mit en marche et vint au-devant de nous à plus de 2 lieues. Vers les trois heures du soir, nous étions tous réunis dans la modeste chapelle de Saint-Paul des Cris. Le R. P. VÉGREVILLE devant venir me voir et le R. P. LADOMBE m'annonçant par une lettre qu'il ferait aussi son possible pour venir me trouver, je résolus de

passer quelques jours dans cette mission. Nous installâmes notre bonne fille dans sa cuisine ; le cher Frère lui céda sans regret ses chaudrons et sa vaisselle. Pauvre fille ! elle fut alors plus déconcertée encore que dans son premier campement. Comment faire bonne cuisine avec de semblables ustensiles? Les Pères n'ont pas même chacun une assiette, leur vaisselle est toute cassée, tout manque absolument... Et pourtant les Pères jusqu'alors s'étaient crus riches! Nous ne pûmes nous empêcher de rire en voyant sa consternation. Pour la consoler, je fus heureux de lui procurer un petit poêle de cuisine.

La plupart des chrétiens qui dépendent du poste de Saint-Paul étaient alors absents, les sauvages étaient au loin, et le P. LACOMBE avec eux. Profitant de cet éloignement, le P. ANDRÉ était allé donner ses soins aux chrétiens du fort Pitt (mission de Saint-François-Régis). Le R. P. DUPIN gardait la mission transformée en ermitage, instruisait les passants et enterrait les morts qu'on lui apportait de plusieurs journées de marche. Nous sommes quelquefois heureux, quand nous nous rencontrons, qu'il n'y ait pas beaucoup de monde à la mission ; nous avons alors plus de liberté et nous pouvons jouir de la société les uns des autres, tandis que lorsque les sauvages sont réunis, nous ne pouvons avoir ce bonheur.

Le 25, le R. P. VÉGREVILLE arrivait du lac la Biche avec deux hommes et de bons chevaux. Le 27, le P. LACOMBE arrivait à son tour, grâce à un secours de chevaux que nous lui avions envoyé ; autrement nous n'aurions pas eu la consolation de le voir ce jour-là. Il était accompagné d'un jeune sauvage ; sur la route, il avait dû abandonner un de ses chevaux expirant, et celui qui restait n'avait plus que la peau et les os. Le pauvre Père était lui-même harassé de fatigue. Pendant son hiver il avait vues groupées autour de sa hutte de peau environ quatre cents loges sau-

vages, soit à peu près deux mille sept cents individus, infidèles, catéchumènes ou chrétiens. La famine, la maladie et la mort visitèrent ce nombreux camp en même temps que le Prêtre, ce qui aida beaucoup celui-ci à faire une mission fructueuse. Il eut la consolation de ne voir mourir un bon nombre de sauvages qu'après les avoir purifiés, les uns dans les eaux du baptême, les autres dans le bain de la pénitence. Vous avez reçu, bien-aimé Père, plusieurs relations de ce genre de missions ; elles se ressemblent toutes plus ou moins.

Nous passâmes ensemble la journée du 28, et le 1er mars je partais pour le lac la Biche avec le R. P. VÉGREVILLE, le Fr. PERRAULT et quelques hommes. Quelques jours après nous, le R. P. LACOMBE partait aussi pour Saint-Albert, où il allait aider le R. P. LEDUC. Nous avons un peu souffert du froid en nous rendant au lac la Biche ; la nuit du 2 au 3 mars surtout fut extrêmement froide. C'était la première fois que je voyais la mission du lac la Biche, où nous arrivâmes le 3 mars, vers quatre heures de l'après-midi. Un de nos hommes avait pris les devants pour nous annoncer ; aussi, quand nous arrivâmes, tout était prêt et on me reçut solennellement, presque comme dans les *grands pays*. La maison des Pères et celle des Sœurs étaient décorées de nombreux étendards au chiffre de la Congrégation ; tous les voisins avaient voulu en faire autant et avaient arboré au-dessus de leurs demeures, les uns un morceau de drap rouge, les autres un mouchoir de coton ; l'étendard flottait sur la maison, mais ceux qui l'habitaient l'avaient abandonnée et, armés de leurs fusils, s'étaient rendus à la mission. Dès qu'ils m'aperçurent, ils commencèrent à tirer et ne ménagèrent pas leur poudre ; c'était le bon P. RÉMAS qui commandait le feu. Tous étaient groupés, hommes, femmes et enfants, entre les deux maisons de la mission. Quand je

fus au milieu d'eux, ils cessèrent de tirer; l'émotion et le froid m'abîmaient; ce fut presque une corvée pour moi que de toucher la main à tout le monde; je le fis cependant à la hâte. Pour me rendre à la chapelle, je passai, sans m'en douter, sur une belle allée recouverte d'une couche de sable jaune, que la blancheur de la neige faisait encore mieux ressortir, et sous un magnifique arc de triomphe décoré de rubans de diverses couleurs. Je ne vis rien de tout cela qu'à mon retour; il est très-possible que d'autres belles choses aient échappé à mes regards, même pendant tout le temps que j'ai passé là. Il est cependant une chose qui m'a frappé dès mon arrivée, ce sont les petits enfants dirigés par les Sœurs, orphelins sauvages de différentes nations; les petits garçons, en uniforme bien simple, étaient rangés autour du Fr. Gérante; autour des bonnes Sœurs se trouvaient les petites orphelines; ces beautés-là ne m'échappent jamais.

La mission de Notre-Dame des Victoires (lac la Biche) est la plus avancée de toutes nos missions sous le rapport matériel; mais pendant longtemps les consolations spirituelles ont manqué à ceux de nos Pères qui la dirigeaient. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les habitants de cette localité semblent enfin comprendre le dévouement du Prêtre et paraissent décidés à en profiter. Aujourd'hui, la mission du lac la Biche est pour moi d'un grand secours. C'est le point central des missions actuellement existantes; c'est là que je fixerais ma résidence, si les communications avec les grands pays n'y étaient pas plus difficiles qu'à Saint-Albert. C'est la mission la plus rapprochée de l'île à la Crosse; et actuellement le Fr. Bowes, aidé de quelques hommes, fait un chemin par terre qui va l'en rapprocher beaucoup plus encore; elle n'est qu'à trois jours de Saint-Paul des Cris, à quatre tout au plus de Saint-Albert, et ces distances peuvent encore diminuer si on améliore

les chemins. J'ai passé à cette mission un mois et neuf jours et j'y ai eu de grandes consolations.

Le cher P. Rémas, tout infirme qu'il est, se livre activement à l'instruction de la population. Il allait d'abord faire le catéchisme à domicile, mais le plus souvent il ne trouvait pas ses brebis ; du reste, ne pouvant aller ni à cheval ni en voiture, il faisait à pied tous ses voyages. Ces courses ont fini par le fatiguer et lui causer une maladie qui l'a conduit aux portes de la mort. Le jour de Noël, son compagnon, le P. Végreville, en était réduit à lui donner l'extrême-onction et craignait beaucoup d'avoir prochainement à lui fermer les yeux. Le bon Dieu a bien voulu lui épargner ce chagrin, ainsi qu'à nous tous; peu de jours après Noël, le P. Rémas reprenait ses catéchismes ; il n'allait plus à domicile trouver ses gens, mais il les prenait quand ils venaient le voir. Les enfants avaient des heures fixes; les adultes, n'étant pas aussi libres, venaient quand ils pouvaient ; le P. Rémas était toujours prêt à les recevoir et à les instruire. Il a préparé de cette manière quatre-vingt-quinze personnes à la première communion et à la confirmation, et un certain nombre d'adultes au baptême ; les personnes qui se sont présentées pour la première fois à la sainte table étaient âgées de douze à quatre-vingts ans. Le jour de Saint-Joseph nous avons ouvert la retraite de préparation à la communion pascale : j'officiai pontificalement et je célébrai la grand'messe pour nos bienfaiteurs. Nous donnâmes, le P. Végreville et moi, les exercices de la retraite ; le P. Rémas continuait ses catéchismes. Le jour de Pâques fut réellement une bien belle fête pour la population et pour les Missionnaires. Mais la chapelle provisoire ne peut plus suffire, il faut de toute nécessité une église plus grande, et qui sait quand nous pourrons en avoir une ?

Le 12 avril, je reprenais la route de Saint-Paul avec le

P. Rémas, le Fr. Perrault et un petit jeune homme qui devait nous servir de guide. Nous avions à surveiller trois charrettes et cinq chevaux. Les chemins étaient affreux dans cette saison, et les chevaux, accoutumés à vivre en liberté, étaient peu ou point domptés ; sur nos charrettes nous avions un millier de livres de farine destinée aux missions de l'île à la Crosse, de Saint-Paul et du lac Caribou. Le P. Végreville nous accompagna jusqu'à la première halte ; il nous envoya, de plus, un homme qui nous suivit pendant toute une journée de marche, pour nous aider ; malgré cela, notre voyage a été bien piteux et semé de difficultés de toutes sortes. Notre jeune homme a failli se tuer d'une chute qu'il a faite ; je tremblais pour le P. Rémas, à qui j'aurais voulu éviter les secousses de nos grossières charrettes, mais il était obligé, aussi bien que moi, en pataugeant dans la boue et la neige fondante, de pousser à la roue, de crier et de frapper sur les chevaux. Cela dura jusqu'au 15 avril. Ce jour-là, le P. André, qui se trouvait de nouveau au petit village où je l'avais trouvé en venant de Saint-Albert, eut connaissance de nos difficultés et envoya des hommes et des chevaux au-devant de nous. Le soir même, j'arrivai à cheval à Saint-Paul, mes compagnons m'y rejoignaient le lendemain. Le P. Lacombe y était aussi arrivé de Saint-Albert avec le Fr. Scollen et y avait éprouvé les mêmes désagréments que nous. En vérité, l'époque de la fonte des neiges n'est pas la saison la plus agréable pour voyager.

Pendant que nous donnions la retraite au lac la Biche, le P. Lacombe en donnait aussi une à Saint-Albert ; le bon Dieu l'a couronnée d'un succès plus complet encore que la nôtre. Vous le verrez d'ailleurs par les lettres que je reçois de Saint-Albert, et que je vous adresse en même temps que celle-ci. A Saint-Paul je trouvai donc les PP. Lacombe, André, Dupin et le Fr. Scollen. Nous restâmes ensemble

jusqu'au 19, très-occupés, je vous assure, de nos préparatifs de voyage et de quelques lettres que nous faisions quand nous pouvions, car il n'y a pas dans tout l'établissement une seule chambre où l'on puisse être tranquille. Comme nous n'étions ensemble que pour bien peu de temps, malgré nos occupations, nous avions beaucoup de choses à nous dire. Cependant nous profitâmes de notre réunion pour nous occuper de nos intérêts spirituels, et les exercices de piété en commun se firent à Saint-Paul comme dans les autres maisons de notre Congrégation.

Le 19, deux caravanes partaient en même temps de Saint-Paul : le P. Lacombe et le P. André pour Saint-Albert : le premier devait aller passer l'été avec la nation des Pieds-Noirs et de là se rendre jusqu'à Benton, s'il en trouvait les moyens, pour savoir s'il ne serait pas plus avantageux de faire venir nos marchandises par cette voie ; le second devait accompagner les chasseurs à la prairie. De mon côté, je partais pour l'île à la Crosse, accompagné d'Alexis, le fidèle compagnon du P. Lacombe, et d'un jeune métis. Je conduisais encore les provisions, dont la quantité s'était augmentée de presque tout ce que nous avions trouvé à Saint-Paul. Nos trois charrettes étaient lourdement chargées pour la saison, mais nos chevaux étaient frais et nous marchions à petites journées.

Le 24 avril, je confiai à mes compagnons la garde des charrettes et je me rendis à cheval au fort Pitt (mission de Saint-François-Régis) pour y passer la journée du lendemain, qui était un dimanche. Malheureusement presque toute la population était absente ; je confessai ceux qui étaient présents, pour qu'ils pussent au moins faire leurs Pâques ; j'en confirmai six ou sept, et le soir, après ma dernière instruction, je retournai vers ma caravane. Quelques jours après, nous arrivâmes au lac du Brochet, où des sauvages infidèles étaient campés. Je me souciais peu de

camper près d'eux; nous nous éloignâmes du chemin et nous allâmes nous installer dans le bois. Plusieurs d'entre eux vinrent cependant nous trouver; ils avaient du poisson en abondance, mais ils en étaient fatigués et voulaient du pemmikan. Je tenais à conserver celui que j'avais pour l'île à la Crosse : c'est la seule nourriture que l'on puisse avoir en voyage et en été quand le poisson fait défaut; c'était donc un bien dont j'étais avare. Les sauvages m'en demandèrent; je fis semblant de ne pas comprendre, et je partageai un peu de tabac entre sept ou huit hommes, je donnai à manger à tous et je recommandai à Alexis de veiller pendant toute la nuit sur nos provisions. Le lendemain, au moment de notre départ, quelques sauvages vinrent se joindre aux autres et me dirent que si je ne leur donnais pas de pemmikan, ils en prendraient malgré moi; il fallut bien s'exécuter et en donner un peu à chacun. Mais tout n'était pas fini, nous devions traverser dans l'après-midi un nombreux camp de dix-sept loges. On me prédit que nos provisions y resteraient. Je les fis cacher le mieux que je pus dans des couvertures et me recommandai instamment à Dieu. Pour arriver à ce camp, il fallait traverser une rivière d'un accès très-difficile; assez souvent dans ces passages il arrive que nos charrettes se renversent; si, par malheur, pareille chose nous fût arrivée en cette circonstance, la foule qui nous attendait sur la rive opposée ne nous eût point laissé la peine de recharger nos provisions. Heureusement nous n'eûmes point d'accident et nous traversâmes le camp sans que personne nous demandât rien. Déjà je remerciais Dieu d'en être quitte à si bon compte, mais bientôt nous vîmes que nous étions suivis par une vingtaine de sauvages à cheval. Je cherchais un moyen de me tirer d'embarras; mes provisions étaient suffisamment dissimulées et j'avais dit à mes compagnons que la provision qu'ils

avaient à leur disposition devait leur suffire jusqu'à l'île à la Crosse. Ceux-ci, voyant qu'elle avait beaucoup diminué, firent entendre aux sauvages que nous étions à la veille de manquer. Le chef vint alors me trouver, et après avoir loué ma piété et ma générosité, il me demanda du tabac, du thé et du rababou. Voilà un nouveau mot que vous ne connaissez peut-être pas ; les Canadiens appellent *rababou* une espèce de bouillie que l'on fait avec du pemmikan et un peu de farine. Pour moi, quand j'ai de la farine, le rababou est ma nourriture ordinaire en voyage. Je me gardai bien de refuser ce que me demandait le chef; je distribuai entre tous à peu près 2 livres de tabac, nous préparâmes du rababou et du thé, dont je donnai environ 1 livre au chef. Puis, pour nous débarrasser d'eux, nous fîmes semblant d'aller camper beaucoup plus loin. Malgré cela, trois de ces sauvages eurent encore le courage de nous suivre et partagèrent ainsi notre souper du soir et notre déjeuner du lendemain.

Nous allâmes camper près de trois baraques où des commerçants avaient passé l'hiver ; ils étaient partis pour Saint-Boniface afin d'y vendre les fourrures qu'ils avaient obtenues des sauvages au prix de boissons enivrantes ou de futilités. Bien-aimé Père, je voudrais que vous vissiez ces baraques ; celle que nous habitions autrefois à la Providence était un château comparée à celles-ci, et c'est pourtant là que des hommes doués parfois d'une certaine instruction passent une partie de leur vie afin d'avoir des peaux de bêtes, au prix de leur âme et de celle des pauvres sauvages. L'un de ces marchands était mort dans une de ces misérables huttes; peut-être sa mort avait-elle été occasionnée par ses pénibles voyages, ses jeûnes forcés. Il n'a pas même eu la consolation de jouir de ses profits. Son cadavre a été enterré à quelque distance de ces habitations ; encore quelques années, et il n'y aura pas même

un signe pour indiquer qu'un corps humain attend la résurrection dans cette partie du désert. Depuis que je suis dans ce pays, mon très-révérend Père, j'ai vu bien des faits de ce genre et je ne puis m'y habituer. On parle de ce que nous faisons pour le salut de ces pauvres sauvages ; en faisons-nous la moitié, souffrons-nous le quart de ce que souffrent ces commerçants ? Cependant quel est le motif qui nous fait agir de part et d'autre ? Ces nombreux sauvages que nous venons de rencontrer ne sont point chrétiens, ils n'ont pas de Missionnaire pour les instruire, et combien sont comme eux ! Mais ils ne manquent pas de commerçants qui les scandalisent et les perdent, tant au physique qu'au moral. Il ne se perd pas une queue de loup dans ces immenses prairies, il y a toujours quelqu'un pour les ramasser ; mais des âmes créées à l'image de Dieu, rachetées par le sang d'un Dieu, ne trouvent que quelques rares ouvriers... J'en reste là de ces réflexions, bien-aimé Père ; si j'écrivais tout ce que je sens, je ne sais jusqu'où j'irais.

Nous arrivions quelques jours après sur les bords du lac Pélican ; je redoutais ce passage, parce que je savais que des sauvages infidèles y vivaient de poisson. Nous cachâmes encore nos provisions, ne laissant paraître que celles dont nous usions, et avant qu'ils nous demandassent du pemmikan, nous leur demandâmes du poisson. Cette petite ruse nous réussit, nos provisions augmentèrent au lieu de diminuer. Le 5 mai au soir, nous étions à l'extrémité sud du lac Vert, où nous nous arrêtâmes le jour de l'Ascension.

Notre voyage en charrette se terminait là. Nous devions prendre désormais la voie d'eau, dès que les glaces nous ouvriraient un passage sur les lacs. Elles formaient encore un pont solide sur le lac Vert ; cependant on me fit dire qu'on n'attendrait pas que cette glace se brisât,

parce que les rivières étaient libres. Je me rendis donc par terre au point où m'attendaient les employés de l'honorable Compagnie, qui m'accueillirent solennellement en brûlant beaucoup de poudre, et après deux jours de halte je continuai ma route en bateau. Le 15, veille de la Pentecôte, j'arrivais au lac de l'île à la Crosse ; il était aussi couvert de glace; malgré cela, nous pûmes parvenir jusqu'à une île située à 1 mille de la mission. J'y trouvai une foule de sauvages qui, ainsi que moi, attendaient un passage pour se rendre à la mission. En entendant les décharges que firent ces sauvages à mon arrivée, les Pères et tous ceux de la mission comprirent que je n'étais pas loin, et bientôt le pavillon français surmonté d'une croix flotta sur le clocher. On se demandait si nous finirions par trouver le moyen d'arriver jusqu'à la mission. Enfin le passage devint possible, bien que difficile encore, et j'arrivai à l'île à la Crosse, où j'eus le bonheur, dès le lendemain, d'officier pontificalement dans notre petite église.

Je trouvai tout le monde en bonne santé, et même un certain bien-être commençait à régner dans cette mission naguère si éprouvée.

Dès mon arrivée, nous nous occupâmes des sauvages montagnais et cris; nous avions été très-satisfaits des résultats de la mission. Aujourd'hui, 19 juin, nous sommes très-heureux ; Mgr Faraud et Mgr Clut ont encore ajouté à notre bonheur en venant nous surprendre au milieu de la nuit. Mgr Clut doit partir demain et moi après-demain. Vous m'excuserez donc, bien-aimé Père, si je termine là pour aujourd'hui cette espèce de journal que je n'ai pas le temps de relire.

Je suis avec affection, mon très-révérend Père, votre fils respectueux et soumis.

† Vital, o. m. i.,
Evêque de Satala.

— Voici quelques extraits de lettres écrites par nos Pères de Saint-Albert à Mgr GRANDIN, et qui rendent compte de la retraite donnée dans cette mission par le R. P. LACOMBE durant la semaine sainte de l'année 1869. Le R. P. LEDUC écrivait le 29 mars 1869 les lignes suivantes :

Un bien immense a été fait cette semaine à Saint-Albert. La retraite prêchée par le P. LACOMBE a réussi au delà de toute espérance. Toute la semaine, deux fois par jour, l'église s'est remplie de fidèles. Dès les premiers jours, le P. LACOMBE a établi la congrégation des jeunes filles ; toutes ont répondu à l'appel qui leur a été adressé. Le vendredi saint, avant l'adoration de la croix, le Père a parlé de la tempérance, puis il a fait appel à la bonne volonté de chacun ; tous les assistants sont venus en masse adorer la croix, promettant de garder la tempérance toute leur vie. Les samedi, dimanche et lundi suivants, tout le reste de la population, hommes, femmes et enfants, a fait la même promesse. La retraite s'est terminée par la plantation d'une belle croix sur le coteau de la mission. Pendant toute la semaine sainte, le P. LACOMBE a été occupé du matin au soir, soit à la prédication, soit à l'audition des confessions. Le bon Dieu a couronné ses efforts de succès ; qu'il en soit à jamais béni !...

— Une seconde lettre, datée du même jour, donne de plus amples détails sur cette même retraite. Nous croyons devoir la reproduire textuellement. Comme la précédente, elle est aussi adressée à Mgr GRANDIN.

MONSEIGNEUR,

Nous sommes au lendemain de la clôture de la retraite donnée ici par le R. P. LACOMBE, et nous sommes encore tout émus des belles et touchantes cérémonies qui se sont

succédé sans interruption pendant huit jours qu'ont duré les saints exercices. Cette retraite, je m'empresse de le dire, afin de remplir de consolation votre cœur si souvent éprouvé, a parfaitement réussi et porté de nombreux fruits de bénédiction.

Le bon P. Lacombe n'a rien épargné pour éclairer et toucher les cœurs ; il a déployé toutes les ressources de son zèle vraiment apostolique, et selon son habitude il ne s'est pas épargné. A peine a-t-il eu le temps de se reposer des fatigues de son pénible voyage. Il est arrivé le vendredi avant le dimanche de la Passion, et aussitôt il s'est occupé des intérêts de la mission et de nos chers métis. Le dimanche de la Passion il leur donna rendez-vous pour le mercredi suivant au pont situé sur la rivière Esturgeon, qui est en mauvais état, afin de le refaire. Au jour fixé, il arriva des premiers ; les métis furent presque tous fidèles au rendez-vous, où ils arrivèrent les uns avec des bœufs, d'autres avec des haches ; la besogne commença à l'instant même : plusieurs allèrent abattre des arbres dans les bois, pendant que d'autres jetaient à bas le vieux pont brisé ; enfin tout marcha si bien qu'en deux jours un pont solide remplaçait l'ancien qui ne pouvait plus servir.

La retraite a commencé le dimanche des Rameaux par le chant du *Veni, Creator;* l'église était comble. Tous nos bons métis ont écouté l'instruction d'ouverture avec une attention et un recueillement qui annonçaient leur satisfaction et la bonne volonté dont ils étaient animés. Le soir a eu lieu le chemin de la croix fait solennellement en cri et suivi d'une instruction en français et en cri.

Les trois premiers jours, il y a eu deux instructions : l'une le matin, à la suite de la sainte messe, pour les femmes; l'autre le soir, vers quatre heures, pour les hommes. Cette dernière était précédée du chemin de la croix et tou-

jours faite en français et en cri, afin que tout le monde pût la comprendre. Pendant ces trois jours, le Père a fait sur les sacrements des instructions admirables de simplicité, de clarté, et bien propres à faire connaître et aimer ces sources de grâce établies par Notre-Seigneur. Les quatre derniers jours, toute la population se rendait à l'église deux fois par jour, matin et soir, pour assister aux offices si touchants de la semaine sainte et entendre la parole de Dieu. Le R. P. LACOMBE prêchait au moins pendant une heure à chaque exercice et les assistants l'écoutaient avec la plus grande attention.

Le jeudi saint, le Père établit la congrégation des enfants de Marie et la société de tempérance pour les femmes. Les jeunes filles, averties d'avance, sont venues, la tête couverte d'un voile blanc, se consacrer à la très-sainte Vierge ; cette cérémonie a paru les rendre très-heureuses, et maintenant, à tous les offices, elles se réunissent aux pieds de la statue de la très-sainte Vierge, près de l'autel, du côté de l'Evangile. Les femmes ne sont pas venues avec moins d'empressement quand il s'est agi, pour elles, de prendre la tempérance. Puis, après l'office, les deux congrégations ont élu à la pluralité des voix une présidente et deux assistantes.

La journée du vendredi saint, déjà si touchante par les émouvantes scènes de la passion qu'elle rappelle aux cœurs chrétiens, fut la plus belle de cette retraite. C'était le jour où les hommes, à leur tour, allaient former une société de tempérance. Les saintes cérémonies commencèrent ; le P. LEDUC officiait. Déjà les prières que dans ce jour des miséricordes du Seigneur on adresse à Dieu pour tous ceux qui ont besoin de pardon et de consolation sont terminées ; la croix voilée en signe de douleur est solennellement découverte et offerte aux adorations de tous les fidèles. Alors le P. LACOMBE pense que c'est le moment de

parler au cœur des bons métis, et il leur dit l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous et la nécessité de lui témoigner notre amour d'une manière efficace ; il parle avec tant de force et en termes si touchants, mêlant des larmes à ses paroles, que tous les assistants, émus jusqu'au fond de l'âme, ne peuvent retenir leurs larmes. On pleure de tous côtés, les hommes aussi bien que les femmes. Puis, après cette touchante instruction, les hommes sont invités à venir s'agenouiller à la table sainte, pour promettre à Jésus crucifié par amour pour nous que désormais ils garderont la tempérance. Alors l'un des assistants se lève le premier et s'avance résolûment pour faire la promesse, et il est suivi d'un grand nombre. Ceux qui ont pu ce jour-là résister à l'appel du missionnaire sont entraînés par l'exemple les jours suivants.

La clôture de la retraite a eu lieu le jour de Pâques après les vêpres. On a élevé sur le coteau de Saint-Albert une belle croix de 28 pieds de hauteur qui domine tout le pays de nos bons métis, comme pour les bénir et les engager à la persévérance...

MISSIONS DU MACKENZIE.

JOURNAL DU R. P. PETITOT [1]

AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

(Suite.)

Rivière Niro-tunar-luk, 25 juin 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je vous ai expédié hier la première partie du récit de mon voyage chez les Innoït ou Esquimaux. Désormais, pour faire face aux occurrences, je veux toujours avoir quelque chose d'écrit à envoyer à Votre Paternité ; ainsi veuillez, après m'avoir donné votre bénédiction, me permettre de commencer aujourd'hui un journal que je vous enverrai toutes les fois qu'il sera assez plein et que l'occasion se présentera. Sans autre préambule, je continue donc mon récit comme si vous aviez encore ma précédente lettre sous les yeux.

Ce matin notre petite flottille de huit umiaït (pluriel de *umiak*) est repartie, bannières ou plutôt fétiches au vent. Chacune de ces barques de peau est en effet décorée de la peau d'un oiseau ou d'une bête quelconque qui flotte au bout d'une perche. Le fétiche d'Inontakrark, l'un de mes deux hôtes, est l'aigle américain à tête blanche. Sa

[1] Voir t. VIII, p. 286.

peau est étendue, ailes et queue déployées, sur de petits bâtonnets. Lorsque nous campons, la défroque emplumée est soigneusement suspendue au-dessus de nos têtes. Un autre, Mimirnak, a pour pénates deux petites pies accolées ; un troisième a une belette, etc., etc... An-utchinak, le second de mes hôtes, a mieux encore : il possède un petit morceau de lard de baleine, primeur de la saison, enfermé dans du parchemin et suspendu à son bandeau de peau de glouton. « Cette médecine forte, me dit-il gravement, me rend invulnérable contre les flèches, le couteau et même les balles. » Si ce brave homme avait connu le canon à la Paixhan, nul doute qu'il ne l'eût mis en ligne de compte. Non-seulement les barques et les cahutes, mais encore les vêtements sont couverts de semblables talismans : plumes de faucon, de hibou, serres d'aigle, peaux de putois, d'hermine, têtes de corbeau, musaraignes, morceaux de fer ou d'ivoire de forme bizarre, etc., etc. Qu'il est triste de voir l'homme s'avilir ainsi, au point de faire des dieux des plus vils animaux et de se croire inférieur aux bêtes ! Les Innoït sont pourtant loin d'être au pied de l'échelle de la grande famille humaine, comme on l'a dit bien à tort. Pour être les plus éloignés du foyer actuel de la civilisation, ce ne sont pas eux qui lui seront les plus redevables et qui la mettront le plus à contribution. Au point de vue matériel, je l'ai déjà dit, les Esquimaux que j'ai vus vivent très-confortablement, ils souffrent beaucoup moins que les Peaux-Rouges qui, depuis plus d'un siècle, sont stipendiés par la Compagnie de la baie d'Hudson ; et ce qui est bien plus fort, il est constant qu'ils possèdent seuls le secret de l'existence au milieu des glaces perpétuelles de ces climats ; les voyageurs dans les mers arctiques ont été obligés de les imiter, et la civilisation a dû se plier aux cruelles exigences de cette vie sauvage au lieu de

l'élever à elle. La routine n'a pas chez eux cette force qui asservit pour jamais les peuples orientaux aux coutumes surannées et parfois ridicules de leurs ancêtres. Ils savent profiter de ce qu'ils trouvent de bien chez les kabluneït (les blancs), tout en méprisant ce qui ne saurait convenir à leur mode de vie ou au rude climat du pays qu'ils habitent. En cela ils font preuve de plus de tact que les sauvages dénés, qui, pour avoir imité les blancs en tout, ont acquis en partage l'ignorance, l'incapacité de vivre sans les blancs, les maladies et une mort hâtive. Depuis mon voyage à l'embouchure du fleuve Anderson en 1865, j'ai trouvé chez eux un progrès sensible. A cette époque, on n'aurait jamais trouvé un Esquimau désarmé ; actuellement, il est assez ordinaire d'en voir se promener sans poignard, et même se livrer au sommeil sans être munis de ce *vade-mecum* d'autrefois. Lors de mon premier voyage, les Innoït refusaient de manger avec moi, ou, s'ils acceptaient quelque chose, ils l'accompagnaient de quelque acte superstitieux préservatif de mes prétendus maléfices ; aujourd'hui ils sont aussi friands que les Indiens de la nourriture que je mange. Un jour, le vent enflant ma voile, je laissai bien loin derrière moi leurs barques aux formes lourdes ; dès le lendemain, elles étaient déjà munies, à l'instar de ma pirogue, d'un mât, d'une voile aurique, au lieu de leur voile en cône renversé tendue entre deux perches.

Cependant je m'aperçois bien que des soupçons provenant de la malveillance des conjureurs, surtout de l'*Avané* de l'Ouest, planent sur moi ; je suis gardé à vue et loin de jouir de la moindre liberté d'action. Pour voir jusqu'où s'étend la latitude qu'ils veulent bien m'octroyer, j'ai fait à dessein de ne partir qu'après tout le monde et de rester en arrière. Un quart d'heure après, et lorsque je me croyais seul, deux krayaït débouchent

je ne sais d'où et accostent mon canot. Les Innoït qui les montaient étaient demeurés cachés afin d'observer mes mouvements. Ils m'ont trouvé récitant mon bréviaire et m'ont quitté d'assez mauvaise humeur, en s'écriant : « Il a encore le nez dans son grimoire. » Puis ils ont ajouté : « Dépêche-toi de nous suivre. » J'ai fait semblant de ne pas entendre cet ordre et j'ai continué mon office. Mais tout à coup, et lorsque je croyais toute la petite flottille bien loin, je me suis trouvé nez à nez avec tout mon monde aux aguets derrière une pointe de terre. On nous attendait, tout prêt à nous poursuivre, si nous eussions voulu nous échapper. Évidemment on me soupçonnait de quelque chose dont je ne me rends pas compte. On nous héla d'un umiak d'un ton impérieux, nous intimant l'ordre de n'aller ni en avant ni en arrière, mais de marcher de pair avec eux. Peu après le chef Upik (le Hibou) m'accoste et me dit que son fils est bien malade, ainsi qu'un autre Esquimau nommé Tulerktsén. Je compris alors toute l'affaire : mes écritures et lectures passaient dans ces esprits grossiers pour des maléfices que je répandais sur eux, et que mes prétendus retards expliquaient et paraissaient confirmer. Dès lors, et pour me faire tout à tous et ne les point effaroucher, j'ai dû suspendre la récitation de mon bréviaire, que j'ai remplacée par celle du saint rosaire. D'ailleurs le froid était si intense et rendu si pénétrant par les brouillards qui s'élèvent de la mer et des glaces, que je ne pouvais que difficilement m'acquitter de ce devoir.

26 juin.

Hier soir au campement j'ai trouvé les fronts soucieux et les mines renfrognées. J'ai montré le même air jovial et souriant. A souper j'ai partagé avec eux ma viande

sèche et mon thé, ce qui, avec les bonnes paroles qu'a su semer Inontakrark, a paru remettre les esprits dans leur assiette : « Okrayoyuark (le Prêtre) est bon, leur a-t-il dit; Nullu-mallok (le chef des Tchizarene d'Anderson) l'a dit, il nous aime; ce sont les Loucheux qui sont mauvais et qui nous font mourir. » Il citait à l'appui ses entrevues avec le chef des expéditions arctiques d'autrefois, le capitaine Pullen, le docteur Richardson, ainsi qu'avec plusieurs commis de la Compagnie de la baie d'Hudson. La confiance s'étant un peu rétablie, on me fit alors part que le nouveau-né de Mimirnak (l'homme aux pies) se mourait. Je me rendis aussitôt à sa loge et trouvai le pauvre petit attaqué d'une fluxion de poitrine. Quoique je regardasse sa mort comme inévitable, je lui administrai une potion homœopathique qui fut accueillie par les parents de l'enfant par des krayanapa (merci) sans fin. Je remis au lendemain à l'ondoyer secrètement ; mais ce matin, l'ayant trouvé un peu mieux, j'ai encore différé la cérémonie. Le chef Upik arriva quelque temps après avec un air encore plus sournois. Précédemment des éboulements avaient submergé tous ses filets, sa femme et son fils étaient fortement enrhumés (et ce n'est pas chose étonnante, vu l'exécrable habitude qu'ont les Esquimaux de se mettre en costume adamique dès qu'ils entrent dans leur loge, quelque temps qu'il fasse), sa chasse à l'ondatra avait été infructueuse. Bref, il était de très-mauvaise humeur. J'allai visiter son fils, lui portant du thé chaud et un morceau de viande, et je promis de lui donner un médicament le matin. La confiance paraissant rétablie, j'allai prendre mon repos chez Inontakrark, laissant comme auparavant ma pirogue à la garde de mes deux Peaux-de-lièvre qui couchaient dedans.

Ce matin à mon réveil j'ai été bien étonné de la trouver cernée par les barques esquimaudes, auxquelles on

l'avait attachée. Avait-on eu crainte que je n'essayasse de m'évader durant la nuit ? C'est probable. — Depuis la recrudescence du froid, les palpitations de cœur et l'oppression qui m'ont retenu au lit pendant trois mois de l'hiver m'ont repris ; ce matin je me suis senti faible et plus fatigué que de coutume. Je suis allé visiter mes malades, mais j'ai dû faire le pied de grue à la porte des huttes en attendant que le conjureur Avané en fût sorti. La malin m'avait devancé, et il avait donné ordre de ne point me laisser entrer pendant qu'il faisait la jonglerie. Les Esquimaux étaient fidèles à la consigne, car en cas de l'intrusion d'un tiers en pareille circonstance, il est assez ordinaire que le conjureur, dans l'état de surexcitation où il se trouve, saisisse une arme quelconque et en frappe l'imprudent. Je l'entendis crier et commander impérieusement torn-rark (le diable), puis chanter et souffler comme un chat en colère. Ensuite, semblable à un furieux, il sortit de la loge ; j'y entrai à mon tour et trouvai les malades entièrement nus et la poitrine couverte de sang. Le conjureur leur avait fait une incision d'au moins deux pouces au-dessus du sein gauche. En conséquence ils refusèrent mon service, mais ils acceptèrent un morceau de viande dont je leur fis l'aumône, car le poisson manquait tout à fait. Ces avances bienveillantes de ma part parurent les toucher, ils se dirent entre eux que je devais être bon ; et comme un jeune homme insinua par trois fois qu'il était facile de se débarrasser de moi, vu, disait-il, que j'étais le seul homme des trois, son père, le vieux Kroanark, frère aîné de Nullumallok, le reprit sévèrement et lui ordonna de me laisser en repos. Ce bon vieux est très-assidu à me donner les mots de sa langue que j'ignore. Il a étalé à mes yeux aujourd'hui toutes les richesses que contient sa boîte à médecine, en me disant d'un air fier que tous ses com-

patriotes n'en ont pas autant. Or ce trésor consiste tout bellement en défroques d'oiseaux, musaraignes desséchées, papillons conservés entre deux planchettes, puis des morceaux d'ivoire et d'os, des dards de harpon, des flèches, des pierres aigües, etc., etc., en un mot, une véritable boîte à Pandore.

Le chenal de la Peel que nous suivions se bifurque une troisième fois; nous avons pris la branche orientale, qui nous a fait déboucher dans le chenal occidental du Mackenzie, celui que suivit sir John Franklin en 1825, lorsqu'il atteignit l'île Garry. A ce moment il s'est fait parmi les embarcations esquimaudes un mouvement auquel je ne compris rien tout d'abord. Je vis une barque, celle qui portait la famille de Mimirnak, se détacher des autres et s'écarter, tandis que le conjureur Avané et le fils aîné de Mimirnak se rapprochèrent de mon canot. Mais en même temps mes deux hôtes et le vieux Kroanark opérèrent la même conversion, poussèrent leur krayak entre mon canot et le krayak des deux premiers et le saisirent des deux côtés, comme s'ils eussent voulu le défendre. Puis, le chef Upik ayant donné l'ordre de repartir, mes protecteurs lâchèrent mon canot en me disant de les suivre de près. A peine avions-nous fait quelques pas dans le chenal du Mackenzie, que des pleurs et des cris se firent entendre au confluent des deux rivières, lorsque l'umiak de Mimirnak y déboucha. Tout s'expliqua alors : le petit enfant malade venait de mourir, et on avait déjà procédé à ses obsèques. Le frère de l'enfant et le conjureur m'avaient accosté dans un mauvais dessein, et m'auraient peut-être fait un mauvais parti sans mes deux protecteurs et le vieux Kroanark, qui s'étaient empressés d'entourer mon canot. Par un instinct secret, je compris qu'aux yeux d'une partie des Esquimaux j'étais considéré comme ayant causé le trépas de ce petit en-

fant par des sorts et des maléfices. Rien de plus commun, dans ces circonstances, parmi les Innoït, que de voir le père et les frères du défunt saisir une arme quelconque et en frapper follement celui que le conjureur a désigné comme la cause du décès. Les Esquimaux le savaient si bien, que, soit méchanceté, soit pour m'effrayer et par jeu, ils se tournèrent tous vers moi et se mirent à ricaner. On aurait dit le rire sardonique que les peintres prêtent aux démons. Mes deux Peaux-de-lièvre étaient pétrifiés et leur couleur de cuivre avait passé au vert pâle. J'avoue que je n'étais pas à mon aise, non pas de peur, mais à la seule pensée que j'étais considéré par ces pauvres gens comme un meurtrier, sans avoir la possibilité de me laver de cette prévention. Essayer de le faire, c'eût été les confirmer dans cette persuasion insensée. Le mieux était de paraître ne rien comprendre et de payer d'audace. Toutefois j'offris à Dieu ma vie avec joie pour la conversion de ce pauvre peuple, et préparai mes deux Peaux-de-lièvre à tout événement. « N'aie pas peur, me disait un Esquimau en ricanant ; viens avec nous, on n'est pas fâché contre toi. » — « Tu as froid, me disait un autre ; encore un petit bout de chemin et tu n'auras plus froid du tout. » — « Peut-être tu as faim, ajoutait un troisième, mais ce soir tu n'auras plus faim. Hâte-toi de nous suivre. » Pour mettre fin à ces plaisanteries, je poussai mon canot au large, malgré mes pagayeurs, qui ne s'y rendirent qu'à grand'peine. En ce moment je fus rejoint par Anutchinak, l'un de mes hôtes, qui me dit : « Ne crains rien ; c'est le fils de ma sœur qui vient de mourir, mais je sais que tu n'en es pas la cause ; Mimirnak n'est pas fâché, sa femme seule l'est ; mais je m'en vais la raisonner. » Puis, voyant Mimirnak s'approcher dans son krayak : « Donne-lui du tabac, » ajouta-t-il. Je me ren-

dis à cet avis en accompagnant ce petit présent de quelques bonnes paroles auxquelles l'Esquimau ne répondit rien. Nous avons ensuite continué notre route en chassant l'ondatra comme auparavant, et moi essuyant les sarcasmes de toutes les barques où se trouvaient quelques malades ou quelques parents de l'enfant. Ils ne me parlaient plus en souriant et de façon à se faire comprendre, mais en ricanant, et m'adressant des phrases dans lesquelles je ne comprenais que les mots de *tsavi* (couteau) et *iglu* (camp).

Rivière Tsi-kha-tchig, 1er juillet 1869.

Me voici revenu auprès du R. P. Séguin plus tôt que je ne le pensais. Je vois s'évanouir de nouveau mes espérances de convertir les pauvres Innoït. Que Dieu veuille bien ne pas l'imputer à mes péchés ! Je me hâte de continuer le récit de mes épreuves, en le prenant où je l'ai laissé. Le 26 juin, nous campâmes vers minuit au confluent d'un petit cours d'eau où mes hôtes tendirent leurs rets. Ces filets sont en nerf de caribou; ils sont tendus sur deux bâtons que l'on plante dans l'eau, et munis de rondelles de bois léger en guise de flotteurs. Le vent était froid et violent ; j'étais littéralement transi et mes palpitations de cœur en paraissaient plus fortes. J'avais aussi la fièvre depuis la veille au soir. Avant de prendre mon repos, j'allai porter quelques consolations à la pauvre mère du défunt et, comme je tâchais de lui faire entendre ainsi qu'à son fils que Dieu est le père de tous les hommes, qu'il ne fait rien que pour notre bien, et d'autres pensées chrétiennes, Mimirnak cria du fond de sa hutte : « Ne l'écoutez pas, il parle faussement (*unin oraktok*). »

Comme notre position était devenue fausse et critique

même, je donnai ordre à mes deux chrétiens d'aller faire une *cache* de provisions à quelque distance du camp, en cas que nous fussions obligés de nous en retourner et que les Innoït pillassent mon canot. Ils prétextèrent donc une battue aux ondatra, qui fourmillaient dans les bouches du Mackenzie et de la Peel, et s'acquittèrent de leur opération en toute sécurité et en secret. Me voyant seul au milieu d'eux, les Esquimaux parurent s'étonner de mon audace, ils me fouillèrent de toutes parts, et mon hôte s'écria : « Pas seulement un couteau de poche. » Décidément j'étais inexplicable à leurs yeux. Toutefois, au lieu de se coucher dès leur arrivée au camp comme auparavant, j'observai que mes deux hôtes demeurèrent auprès du feu jusqu'à ce que tout le monde fût couché et eût fermé l'œil. Leur conduite me toucha et leur gagna mon cœur. Ces braves gens voulaient, sans déceler leurs compatriotes, tenir la parole qu'ils m'avaient donnée de me défendre de tout danger. Quand j'allai prendre mon repos à leurs côtés et dans leur hutte, ils me remercièrent avec effusion de cet acte de confiance. Je me couchai, mais je ne pus dormir beaucoup ; la fièvre et les douleurs de cœur me réveillèrent bien souvent et j'en profitai pour réfléchir à ce que je devais faire. Revenir sur mes pas, c'était confirmer les soupçons superstitieux des Esquimaux, qui profiteraient peut-être de ce moment pour tomber sur moi ou du moins pour piller mon embarcation. Aller plus loin dans l'état maladif où je me trouvais et avec la perspective probable d'une rechute sérieuse, c'était me mettre, ainsi que mes hôtes, dans l'embarras. D'ailleurs, quand même je n'eusse pas été malade, il m'était pénible de donner une si grande sollicitude à mes excellents hôtes et de nous placer eux et moi dans une position fausse vis-à-vis de toute la tribu. D'un autre côté, mes deux Peaux-de-lièvre me pressaient de m'en retour-

ner. Je m'en tins donc à ce dernier parti, il s'agissait seulement de savoir comment s'y prendre pour ne pas confirmer les soupçons ni heurter mes hôtes de front. S'enfuir comme le prétendaient mes deux chrétiens eût été pire que de s'abandonner aux Esquimaux. — Le lendemain servit bien mon dessein. Mes hôtes affectèrent de dormir jusqu'à ce que presque tous les Esquimaux fussent partis. Le vieux Kroanark avait fait la même chose. Durant la nuit, je l'avais entendu disputer avec le chef Upik à mon encontre. Je pense que leur plan était de se séparer du reste de la bande, pour gagner une autre direction et me soustraire ainsi à la vengeance du fils aîné de Mimirnak. Celui-ci n'avait eu garde de partir, il était resté seul de sa famille au camp pour nous épier.

Me voyant en bonnes mains et lorsque mes hôtes furent près de s'embarquer, je leur dis tout d'un coup que l'indisposition que je ressentais m'obligeait au retour. Chose singulière, ils me parurent comme délivrés d'un lourd fardeau : « C'est bien pensé, me dirent-ils, mais laisse-nous faire : ils sont mauvais, ils te voleraient. » Aussitôt ils entrent dans leur krayak, me font embarquer ainsi que mes deux serviteurs dans mon canot, dont ils se saisissent, puis ils crient aux autres : *Tayma, tayma, ké tsaritoarsé* (assez, assez, partez vite) ! Mais les autres, Mimirmak et deux ou trois de ses parents, ne parurent pas entendre de cette oreille : ils entrèrent aussi dans leur krayak, s'approchèrent de mon canot et commencèrent par fouiller dedans. Ils me volèrent mon chaudron, deux gobelets, mon service de table, mes mitaines et les blouses de cuir de mes chrétiens, tout cela en dépit des cris de mes trois protecteurs et du tabac qu'ils m'avaient engagé à leur donner. Ma cassette et mes provisions auraient été pillées comme le reste, si l'un d'eux ne se fût assis dessus. En même temps les «Tayma ! tayma !» redou-

blaient de plus belle. A la fin les voleurs partirent. Le vieillard alla lui-même arracher mon chaudron des mains de celui qui s'en était emparé, mais le reste ne me fut pas rendu. Inontakrark et An-utchinak, craignant toujours que leurs compagnons ne revinssent à la charge, demeurèrent auprès de moi jusqu'à ce que tous se fussent éloignés. Puis ils me serrèrent les mains avec effusion ; des larmes coulaient de leurs yeux. « Ils sont mauvais, me dirent-ils, mais tous ne leur ressemblent pas ; toi, tu es bon, nous le savons. Patience, un jour nous nous reverrons. » Ils s'éloignèrent ensuite et allèrent s'accrocher aux krayaït des autres Esquimaux, pour les empêcher de nous suivre.

Dès que nous les eûmes perdus de vue, nous reprîmes notre dépôt de provisions cachées parmi les saules ; puis, le vent étant favorable, nous tendîmes notre voile et rebroussâmes chemin.

Le point le plus éloigné que j'aie atteint paraît être le 68°30′ latitude nord, car c'est au 68°40′ que les sapins disparaissent d'après Franklin, et ils ne se montraient que très-clair-semés et de loin en loin depuis la veille. Par contre, j'ai trouvé que les saules partout ici sont très-vigoureux, surtout le *salix speciosa*, que les Innoït nomment *orpik*. Le village ou igluït de cette tribu n'est qu'à un peu moins d'une demi-journée de marche du lieu d'où je suis retourné. Nous avions atteint l'extrémité nord-ouest de la chaîne Richardson, le mont Grifford était loin derrière nous et la chaîne des Romanzoff bleuissait à l'horizon.

Je suis parti le cœur brisé de n'avoir pu faire autre chose pour la conversion de ce peuple que de semer quelques enseignements touchant l'existence de Dieu, la sainte Trinité, l'incarnation, la rédemption, l'immortalité de l'âme, la vie éternelle et l'éternité des peines. Mais toutes

ces vérités, pour la prédication desquelles nous entreprenons de tels voyages, ont été accueillies par des éclats de rire, et le nom de Nuna-tchénéya (le Créateur) semble pour eux ce qu'est le petit Poucet ou Barbe-bleue pour les enfants de nos pays. Que Dieu veuille bien donner sa grâce à ce pauvre peuple, qui, assurément, ne la mérite nullement, puisqu'il n'est qu'une tourbe de voleurs, de cyniques et d'écumeurs de mer, mais qui ferait d'excellents chrétiens si la foi s'implantait dans leur cœur si ferme et si mâle !

Si je n'ai pas été plus heureux que lors de ma première expédition, toutefois je n'ai rien perdu à faire ce voyage. J'ai appris à discerner les bons d'avec les mauvais, à connaître un peu mieux leurs mœurs et leur caractère, et surtout j'ai pu étudier leur langue, dont je possède actuellement deux milliers de mots environ et un peu plus de trois cents verbes. Je crois d'ailleurs que ce voyage ne leur sera pas inutile, car, par la grâce de Dieu, je n'ai pu leur laisser que de bonnes impressions, que le calme et la réflexion feront surgir dans leur esprit. J'ai toujours eu avec eux un air affable et souriant, des manières paternelles. J'ai compati à leurs misères et les ai soulagés de tout mon pouvoir ; il n'a rien moins fallu que le fâcheux concours de circonstances dont j'ai parlé plus haut, et surtout la présence d'un Esquimau étranger parmi eux, pour faire naître dans leur esprit des méfiances et d'injurieux soupçons.

Je suis à même, par le voyage que je viens de faire, de constater en toute simplicité que la carte de sir John Franklin des estuaires du Mackenzie est fautive en plusieurs points.

1° La chaîne des Richardson y est placée contre la branche occidentale de ce fleuve, tandis qu'en réalité il y a entre cette branche et les montagnes une infinité de che-

naux formés par la rivière Peel et T'éthet-nillen, dont les bouches sont aussi innombrables que celles du Mackenzie lui-même ;

2° Le cours de la rivière Peel est complétement inexact ; non-seulement ses ramifications ne sont pas portées sur la carte, mais sa délinéation elle-même est fausse, cette rivière coulant en dedans des montagnes Rocheuses et non sur le versant occidental;

3° Dans l'angle formé par le confluent de la Peel et du Mackenzie, sir John Franklin, ou plutôt le lieutenant Kendall, a placé une grande montagne ; or cette partie du pays est entièrement plate et marécageuse ;

4° Enfin les îles ou deltas du Mackenzie sont portés sur cette même carte d'une manière très-inexacte et souvent erronée.

Notre-Dame de Good-Hope, 30 juillet.

Je ne demeurai pas longtemps à la rivière Tsi-kha-tchig en la compagnie du R. P. Séguin. Mécontent du résultat de mon voyage et espérant mieux réussir sur une autre tribu esquimaude, je repartis le 1er du courant avec le même canot. Mon plan était de descendre la branche orientale (*Kurvik*) du Mackenzie au lieu de reprendre le chenal occidental (*Illuveartor*), de gagner l'île Sacrée (*Kri-kerk-tayaark*), qui est consacrée par les Esquimaux à la sépulture de leurs morts, et d'y vivre de la pêche et de la chasse aux rennes jusqu'à l'arrivée des Esquimaux. Je pouvais aussi chasser le renne sur l'île Richard (*Tu-nunark*), qui est à peu de distance de la première. Vers la fin de juillet, les Esquimaux Kravané ayant coutume de se réunir dans ces parages pour la chasse de la baleine blanche ou *krilaluk*, je ne pouvais manquer de les rencontrer. Je me serais rendu ensuite avec eux à leur

village de Tchénérark sur la terre ferme, lieu où ils partagent les dépouilles, et j'y serais resté jusqu'en automne.

Afin de me procurer les vivres nécessaires à cette entreprise, je me rendis une seconde fois au fort Peel's-river, où je trouvai Krarayalok et sa femme qui y attendaient le départ de la barque de la Compagnie pour le fort Simpson. Cet Esquimau ainsi que le commis du fort me détournèrent de toutes leurs forces de ce second voyage, qu'ils considéraient comme téméraire. Il régnait d'ailleurs un temps affreux. Chaque jour nous amenait des giboulées de neige et de grêle par un vent glacial du nord-est, et mes pagayeurs ayant vu leurs blouses de cuir volées par les Esquimaux se trouvaient ainsi par trop à la légère pour affronter sur mer un pareil temps. Enfin, pour comble de malheur, ces deux jeunes gens soignèrent si mal mes provisions, que d'un ballot de viande sèche, pemmikan et graisse, laissé en cache sous un arbre, je ne retrouvai pas miette deux jours après. Tout avait été dévoré par les chiens ou les gloutons. Evidemment le diable, confiné au bout du monde par les progrès de l'Evangile, jouait des siennes ; tout se liguait contre moi. Je pris alors une détermination qui, pour être différente de la première, me parut meilleure et plus profitable au point de vue de l'étude de la langue esquimaude. Ce fut de demander Krarayalok au commis du fort et de conduire cet Esquimau à la mission de Good-Hope, où il attendrait le retour de la barque de Peel's-river. Le commis consentit volontiers à cet arrangement, et je repris le chemin de Good-Hope le 7 juillet avec les deux Esquimaux et mes deux Peaux-de-lièvre. Par ce moyen, j'ai pu converser à loisir en esquimau et surprendre plus d'un secret de cette langue, tandis que Krarayalok a dû voir diminuer ses préjugés et apprendre à nous mieux connaître.

Je ne vous entretiendrai pas, mon bien-aimé Père, des incidents qu'a présentés ce voyage de retour, incidents parfois dramatiques et parfois comiques, provenant des phases de crainte ou de colère où se trouvait tour à tour l'esprit de ces deux pauvres Esquimaux dès qu'ils se virent seuls et sans armes sur une terre étrangère. Leur démarche cependant prouve que leur cœur est capable de dominer la crainte et qu'ils ont une grande confiance en moi. On ne trouverait pas un seul Peau-Rouge qui voulût s'aventurer en pays esquimau, comme Krarayalok et Auléréna s'engageaient sur le territoire loucheux et peau-de-lièvre. Dès qu'ils entrèrent dans le Mackenzie, ils s'inclinèrent d'un air recueilli et entonnèrent à voix basse un chant de médecine. En même temps leur front se rembrunit, il ne se dérida tout-à-fait que lorsque, parvenus à la mission, ils se virent en sûreté. Chaque jour, Krarayalok, qui est conjureur, s'est livré aux pratiques de la jonglerie, à titre de médecine préventive contre les maléfices des Loucheux, et peut-être aussi contre les miens.

Plus d'une fois ils complotèrent notre mort, non par méchanceté, mais par crainte. Chaque fois je sus déjouer leurs plans, mais je dus aussi détourner bien des fois mes Peaux-de-lièvre de leur loger une balle dans la tête. Il faut dire que les Esquimaux ne leur donnaient pas d'autre nom que celui de *chiens*, et qu'ils m'appelaient même pour cette raison *le Père des chiens* (*Kreymirt-apanork*). Voyant enfin que rien de mal ne leur était arrivé, ils reprirent courage et je les entendis se dire une fois : « Le blanc est bon, c'est nous qui sommes mauvais. » Aujourd'hui mes deux Innoït sont tranquillement installés à la mission, chantant et dansant tout le long du jour et faisant l'étonnement des métis et des sauvages, qui n'ont vu d'Esquimaux à Good-Hope qu'une seule fois il y a dix ans. Ils assistent à nos offices et me donnent chaque jour une

leçon d'esquimau, ce qui m'a mis à même de composer la prière et un dictionnaire en leur langue.

Quoique par le passé je vous aie donné, mon très-révérend Père, un à-compte des mœurs de cet intéressant et singulier peuple, j'ajouterai ici quelques détails que le séjour parmi eux m'a mis à même de recueillir.

I. Je ne sais si je vous ai dit que les Esquimaux de toutes les tribus se nomment eux-mêmes *Innoït* (*Innok*, au singulier), c'est-à-dire *hommes*. En cela ils font cause commune non-seulement avec les Peaux-Rouges de l'Amérique, qui se donnent tous le même titre à l'exclusion de tout autre peuple, mais encore avec les Polynésiens et les Malais. Par le fait, les Cris se nomment *Iyiniw*; les Maskegons, *Ininiw*, comme les Esquimaux Innoït; les Tchuktchi du Kamtchatka, *Tuski*; les Tchukatchi, *Talchut;* les Aléoutiens, *Tagut*; les Kenayer de l'entrée de Cook, *Tnaïné*; les Tagals des Philippines *Tano*; les Montagnais et les Esclaves, *Téné*, *Déné*; les Castors, *Tané*, *Dané*; les Loucheux, *Dindjié*; les Mooris de la Nouvelle-Zélande, *Tangata*, etc. Toutes ces différentes appellations signifient *hommes*.

Les Innoït sont exclusivement un peuple du littoral : ils s'étendent du détroit de Belle-Ile, entre le Labrador et Terre-Neuve, jusqu'à celui de Behring. Ils peuplent en outre le Groënland, les îles de l'océan Glacial arctique, les côtes entre le détroit et le mont Saint-Elie et enfin les côtes orientales du Kamtchatka, où ils sont connus sous le nom de *Namollos* et de *Tchuktchi* ou *Tuski*. Mais le langage de ceux-ci s'éloigne de la langue de ceux dont nous nous occupons, bien qu'un assez grand nombre de termes soient identiques.

II. Quoi que j'aie pu avancer précédemment, je crois pouvoir affirmer que les Esquimaux ne sont pas venus de l'Orient, et partant qu'ils ne sont point des Scandinaves

comme l'ont affirmé plusieurs savants, mais qu'ils ont émigré de l'Occident par les îles Aléoutiennes, très-probablement en fuyant leurs ennemis, car ils sont un peuple remuant, tracassier et pillard. Cette théorie peut se prouver : 1° par la connaissance qu'ils ont du singe, auquel, comme je l'ai dit, ils donnent le nom d'*okrayéuktuark* (l'homme muet) ; 2° par la forme de leur langage, dont le génie s'éloigne diamétralement de celui de leurs plus proches voisins, les Dénés et les Dindjié, pour se rapprocher de celui des insulaires du Pacifique et des Japonais. On trouve, en effet, dans ces derniers dialectes un grand nombre de mots composés formés par la répétition d'un monosyllabe; par exemple, les Chinooks disent : *tom-tom* (cœur), *wa-wa* (dire), etc.; les Japonais : *fa-fa* (mère), *tsi-tsi*, (père), etc.; les Maoris : *kao-kao* (côté), *koro-koro* (gorge), *ware-ware* (oublier), etc. Or cette construction, entièrement étrangère aux Indiens du versant oriental des montagnes Rocheuses, est propre au dialecte esquimau; ainsi : *ok-ok* (vert), *tchik-tchik* (marmotte), *kia-kia* (qui est-ce) ? *tuk-tuk* (renne), etc., etc. Cette remarque, que je viens de faire en confrontant mon dictionnaire innok avec les différents vocabulaires que j'ai ramassés dans des livres de voyages récents, me paraît péremptoire ; 3° par la similitude de leurs danses avec celles des Polynésiens : la troupe des chanteurs et des musiciens y fait cercle autour des danseurs, qui gambadent, sautent et gesticulent avec rhythme et un certain art. Les Peaux-Rouges, au contraire, se contentent de tourner en cercle, frappant la terre en cadence en s'accompagnant d'un chant vocalisé qui imite le jeu des marteaux d'une forge ; 4° par les traits de leur visage. Je n'ai pu m'empêcher de leur trouver dès le premier abord une grande ressemblance avec les Chinois que j'ai vus ; peut-être même se rapprocheraient-ils davantage des Japonais, par leurs yeux d'une obliquité extrême,

leur barbe rare, leur teint olivâtre plus blanc chez les femmes que chez les hommes. Celles-ci portent leurs cheveux relevés en chignon, comme les femmes chinoises. Les Esquimaux n'ont pas la peau rouge, mais assurément on ne peut dire non plus qu'ils soient blancs. Leur port est noble et leur attitude fière. Leur taille (je parle ici des Esquimaux des estuaires du Mackenzie et de l'Anderson) varie de 5 pieds 6 pouces à 6 pieds et 6 pieds 6 pouces. Les femmes sont généralement de petite taille et elles ont cela de commun avec la bonne moitié des femmes loucheuses et peaux-de lièvre. Les jeunes gens des deux sexes ne sont pas sans charmes et portent sur leurs traits un air naïf et candide qui est démenti tout-à-fait par leurs habitudes précoces de vol et de duplicité. Le vol et le mensonge ne paraissent condamnables à leurs yeux que lorsqu'ils sont découverts. En cela leur code est spartiate.

III. Les occupations des Esquimaux se partagent entre la chasse, la pêche, les travaux d'intérieur durant les longues nuits d'hiver et les voyages au fort Peel pour la traite. Dès que les blancs ont abandonné les bouches du Mackenzie (Kuteroaluk) et de la Peel (Arveron), les Innoït quittent leurs villages (igluït) pour se rendre au fort de traite, où ils échangent leurs fourrures, leur huile et leurs lanières de peaux de marsouin pour du tabac, des ferrailles et des verroteries. C'est en 1849 seulement que nos Esquimaux ont commencé des échanges avec la compagnie de la baie d'Hudson. Avant cette époque, ils trafiquaient avec les Né-lla-gottiné, ou Peaux-de-lièvre des terres stériles, et les Loucheux, qui les volaient sur une grande échelle. Mais ils se procuraient depuis longue date des chaudières de fer très-fortes et de la grosse verroterie par le moyen des tribus de l'Ouest, qui traitent directement avec les forts russes du Pacifique. Il y a très-peu de temps qu'ils connaissent le tabac ; mais avant l'éta-

blissement des forts russes dans le voisinage du détroit de Behring, des objets trafiqués sur l'île Baster, sous le 144e méridien, et qui avaient été transportés du continent asiatique, de la foire d'Ostrownoie, proche le Kolyma, par les Tuski du Kamtchatka, parvenaient aux Kravané du Mackenzie et même aux Tchizare et aux Irtsane de l'Est par les Avané de l'île Herschell, qui les recevaient eux-mêmes des Natervaliné ou Esquimaux du détroit. Ils ne font aucun cas des vêtements européens ; tous leurs désirs se portent sur le tabac, la rassade, les ustensiles de fer, auxquels il faut joindre les peaux de loup et de glouton, et depuis trois ou quatre ans les armes à feu. Mais ils manient si mal ces engins destructeurs si nouveaux pour eux, qu'ils ont dû conserver leurs armes primitives. Ils tuent encore le phoque et le marsouin au javelot (kapotchin), et l'ondatra ou rat musqué au trident (miyor-païk). Ces deux instruments, dont la hampe a 3 pieds de long, se lancent à l'aide d'un morceau de bois percé d'un trou dans lequel on introduit l'index, et creusé d'une rainure qui reçoit l'extrémité de la hampe du trident ou de la javeline, qui à cet effet est façonnée en prisme. Cet instrument se nomme *notsark*. Leur habileté à se servir de ces armes est prodigieuse, et ils manquent rarement leur coup.

Je dois constater ici que tout ce que le lieutenant Hooper (de l'expédition du *Plover*, capitaine Moore, 1848) a écrit des Tuski ou Tchuktchi du Kamtchatka convient trait pour trait aux Esquimaux dont j'ai l'honneur de vous entretenir. Tous les plus petits détails de mœurs et de coutumes, la manière de se loger, les portraits et les caractères, etc., décrits avec tant de justesse par M. Hooper, conviennent si bien avec tout ce que j'ai vu chez nos Esquimaux, qu'il me suffirait de copier plusieurs chapitres de son ouvrage et d'en appliquer le contenu aux

Esquimaux du Mackenzie et de l'Anderson pour faire de ceux-ci un portrait tout à fait véridique.

IV. Voici les remarques que je puis faire sur la langue esquimaude, en attendant plus ample connaissance. Ce dialecte revêt les mêmes caractères que les autres langues américaines, et probablement aussi polynésiennes, mais il se rapproche davantage du dialecte algonquin que du montagnais. Le cree diffère de l'innoït en construction, en ce que les pronoms personnels sont radicaux ou préfixes, tandis qu'ils sont terminaux ou suffixes dans l'esquimau, comme en latin et en provençal. En montagnais ou déné, les pronoms sont intercalés, sauf dans quelques exceptions, où ils sont préfixes. Les verbes des Esquimaux sont très-compliqués et changent de terminaison selon qu'ils expriment l'affirmation, la négation, la défense, l'interrogation, l'obligation, le temps, la place, le mode, etc. Ces inflexions se forment par l'intercalation de certaines affixes prépositives. Cette construction rend la langue esquimaude plus ardue à apprendre que le déné ou dindjié, mais elle compense les difficultés de sa syntaxe par la facilité de sa prononciation.

Tous les mots, pronoms, adjectifs et adverbes sont susceptibles de devenir des verbes, ou plutôt se conjuguent comme des verbes, tout en étant en même temps sujets à la déclinaison latine, particularité que ne présente pas le déné.

Le dialecte innok se trouve presque le même dans toutes les localités qu'habite ce peuple, bien qu'elles soient séparées entre elles par des milliers de lieues. Ceci est vraiment phénoménal. On remarque en effet moins de divergence de langage entre les Esquimaux du Labrador et ceux du Mackenzie, quoiqu'une distance de près de 2 000 lieues existe entre ces deux pays, qu'entre les

tribus loucheuse et peau-de-lièvre, montagnaise et flanc-de-chien de la nation des Dénés, qui sont limitrophes entre elles.

Par le changement de quelques consonnes (qui en innok paraissent être les affixes, au lieu que ce sont les voyelles en déné), on peut se faire comprendre des Kravane et des Tchizare à l'aide d'un dictionnaire esquimau du Groënland ou du Labrador. Les lettres à changer sont :

	Labrador.	Mackenzie.
Le *w* en *y*........	Itiwork, profond.	Itiyork.
Le *p* en *t*.........	Tigilikpok, voleur.	Tigiliktok.
L'*l* en *n*..........	Néré-léar-puna, je vais manger.	Néré-néar-tuna.
L'*s* en *th*.........	Silla, air.	Thilla.
Le *ch* en *r*........	Machak, vase, boue.	Marak.
Le *t* en *n*.........	Mut, vers.	Mun.
Le *k* en *rk* et *kr*...	Nek, corps, viande.	Nerkr.

Depuis la dernière date, j'ai entrepris un nouveau voyage au fort Simpson, à 160 lieues anglaises de Good-Hope, à seule fin d'entretenir notre bien-aimé Vicaire apostolique et de consulter un docteur médecin qui vient d'arriver à ce poste. Vous trouverez peut-être, mon très-révérend Père, que c'est beaucoup exiger d'un malade ou plutôt d'un infirme que de lui faire exécuter près de 200 lieues de France pour aller se faire médicamenter par son médecin; mais je puis assurer Votre Paternité que pour nous cette distance est une bagatelle. Après les 680 lieues anglaises que je viens de parcourir depuis le mois de mars, 200 autres lieues m'ont paru aussi peu de chose que si j'eusse rendu visite à un voisin. Il est toujours plus consolant d'avoir un homme de l'art à 200 lieues de chez soi que d'être obligé de consulter un docteur qui habite à 3 800 lieues, pour ne recevoir sa réponse que deux ans plus tard. Toutefois, pour mon cas, j'at-

tends toujours avec impatience les décrets du docteur de Paris, le médecin du fort Simpson m'ayant avoué ne rien comprendre à mon infirmité.

Je m'arrête, mon très-révérend Père ; aussi bien est-il temps de clore cette trop longue lettre. En me jetant à vos pieds pour implorer votre bénédiction, je vous prie d'agréer les sentiments de respect et d'affection avec lesquels je suis

Votre tout dévoué fils en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

PETITOT, O. M. I.

VARIÉTÉS

Dans les circonstances que traverse l'Eglise, les unes consolantes, les autres momentanément douloureuses, toutes graves et providentiellement ordonnées pour la manifestation des secrètes pensées des hommes, un corps religieux comme le nôtre ne devait pas rester étranger au mouvement qui passionne les esprits.

Nous avions entrepris le voyage de Rome pour suivre de près la marche de nos affaires religieuses. Vous savez quelles questions de premier ordre ont jusqu'ici occupé le concile et à quelle époque reculée les conjectures reportent la discussion des intérêts secondaires. Le droit canon ne nous donnait point place dans la vénérable assemblée, et, par conséquent, quoique notre séjour dans la ville sainte n'ait pas été inutilement employé jusque-là, comme il nous sera peut-être un jour permis de vous le montrer, nous n'avions plus de raison suffisante pour demeurer loin du centre de nos relations habituelles.

Nous étions donc à Paris lorsque la question de l'infaillibilité a été posée. Or, à la vue des contestations si inattendues qui sont venues contrister la foi des fidèles et le cœur de Pie IX, gardien de la vérité, nous avons senti votre âme dans notre âme, votre foi dans notre foi, votre amour de l'Eglise dans notre amour de l'Eglise. Tout cela protestait énergiquement en faveur de l'ancienne et sûre doctrine, tout cela protestait contre les considérations trop timides et trop humaines par lesquelles on voudrait mettre la lumière sous le boisseau, et nous avons écrit en votre nom et au nôtre la lettre suivante :

Très-saint Père,

Humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté, au nom de tous les membres de la Congrégation des

Missionnaires oblats de Marie Immaculée, j'offre au *Vicaire infaillible de Jésus-Christ* l'hommage de la vénération la plus profonde et de l'obéissance la plus entière. Au moment où une des prérogatives les plus glorieuses de la papauté semble révoquée en doute par les ennemis de l'Église et par des hommes jusqu'alors ses défenseur dévoués, je regarde comme un devoir de ma charge d'exprimer à VOTRE SAINTETÉ notre foi inébranlable à l'infaillibilité du Pontife romain, toutes les fois qu'il remplit les fonctions de docteur universel de l'Église catholique.

Nous croyons cette vérité comme manifestement exprimée dans les saints Évangiles, comme très-certainement contenue dans le dépôt de la tradition, comme professée par la pratique constante de l'Église, et à tous ces titres comme faisant partie intégrante de la révélation.

Telle est l'inébranlable croyance de notre Congrégation, telle a été celle de son fondateur. Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, que VOTRE SAINTETÉ a honoré de sa bienveillance apostolique, a été le premier introducteur en France de la théologie de saint Alphonse de Liguory, et il avait fait à ses disciples, à ses Missionnaires l'obligation de suivre en tout l'enseignement de l'illustre fondateur de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur. C'est un enseignement que nos Pères ont fait entendre, et du haut de la chaire chrétienne, et dans les séminaires, et dans le ministère apostolique auquel ils se sont consacrés. Ils l'ont porté avec eux dans toutes les régions qu'ils évangélisent : en Angleterre, au Canada, dans l'île de Ceylan, à la terre de Natal, au milieu des populations les plus reculées de l'Amérique du Nord. Partout ils ont parlé du successeur de Pierre comme du chef infaillible de l'Église infaillible, chef suprême des agneaux et des brebis, possédant la pleine et souveraine

puissance de paître, de gouverner et de diriger l'Église tout entière, sublime prérogative de la primauté qui ne peut se concevoir sans la prérogative de l'infaillibilité.

Notre fondateur l'écrivait à VOTRE SAINTETÉ à la date du 5 décembre 1854, à la veille du grand jour où votre voix allait proclamer l'immaculée conception de la Mère de Dieu : *Votre Sainteté pouvait tout décider sans consulter en rien l'épiscopat...* Cette parole, nous la redisons avec une conviction profonde. Vous êtes Pierre, et c'est sur cette *pierre* que Dieu a bâti son Église, et c'est contre cette *pierre* que se briseront les portes de l'enfer.

Nous croyons fermement que le temps est venu de proposer aux fidèles comme dogme de foi cette vérité divine. Toutes les autorités succombent sous les attaques d'une prétendue liberté qui cache les desseins pervers de l'ennemi de tout bien. Que l'autorité du souverain Pontife, du Vicaire de Jésus-Christ se présente à tous les regards comme le phare lumineux et seul indéfectible au milieu des incertitudes et des ténèbres de notre société. Que le saint concile du Vatican, gloire suprême de votre pontificat, proclame hautement cette vérité, afin que l'unité de l'Église soit de plus en plus manifeste par l'unité de son gouvernement. C'est là notre vœu le plus ardent ; nous l'accompagnons chaque jour de nos prières ferventes.

Assuré de l'unanimité des sentiments qui animent les membres de notre Congrégation, j'en dépose avec bonheur l'hommage aux pieds de VOTRE SAINTETÉ.

Nous sommes peu de chose dans l'Église, mais nous voulons du moins, TRÈS-SAINT PÈRE, être et nous montrer toujours les enfants dévoués de la sainte Église romaine et de son chef infaillible.

Que VOTRE SAINTETÉ daigne agréer l'expression de ces sentiments et accorder sa bénédiction apostolique à la

Congrégation des Oblats de Marie immaculée et à celui qui ose se dire

De VOTRE SAINTETÉ, très-saint Père,

Le plus humble et le plus dévoué des fils.

FABRE, O. M. I.
Supérieur général.

Paris, 6 mai 1870.

Tout le monde connaît la polémique ardente soutenue par Mgr DUPANLOUP au sujet de la définition de l'infaillibilité pontificale. On sait de quels arguments le prélat appuie sa thèse dite *de l'inopportunité*. Mgr BONJEAN, avec une vigueur de logique qui n'enlève rien à la convenance parfaite de la forme, avec une compétence que ses vingt-trois années d'apostolat dans l'Inde rendent incontestable, s'est permis de répondre, en ce qui regarde le pays qu'il évangélise, aux affirmations hasardées de Mgr l'Evêque d'Orléans.

Cette lettre, que nous donnons ici, a été très-favorablement accueillie à Rome et dans la bonne presse. Quarante-deux Evêques se sont empressés d'en adopter l'expression et d'y souscrire. D'autres, venus après, n'ont pas tardé de porter à cinquante le nombre de ses adhérents. Ç'a été une belle protestation, une manifestation imposante, assez imposante pour que Mgr DUPANLOUP n'ait pas trouvé opportun d'y répliquer.

LETTRE DE MONSEIGNEUR BONJEAN
Vicaire apostolique de Jaffna, des Oblats de Marie immaculée,

A MONSEIGNEUR DUPANLOUP
Evêque d'Orléans.

Rome, via di Monserrato, 14 mars.

MONSEIGNEUR,

J'ai eu samedi soir l'honneur inattendu de votre brochure imprimée à Naples, en réponse à Mgr l'Évêque de Malines.

Il ne m'appartient pas à moi, humble vicaire apostolique dans l'île lointaine de Ceylan, d'intervenir dans le fond de ce débat entre deux personnages aussi considérables.

Je ne solliciterai donc votre attention que sur un point d'un intérêt tout spécial pour moi.

Parmi les raisons alléguées par Votre Grandeur contre l'opportunité d'une définition de notre vieille croyance à l'infaillibilité doctrinale du Pasteur suprême, je rencontre cet appel pathétique en faveur de tous les infortunés encore éloignés du bercail de Jésus-Christ :

« Huit cent millions encore d'infidèles, les deux tiers de l'humanité, qui après dix-huit siècles de christianisme ne connaissent pas Jésus-Christ, y songeons-nous assez ? » (P. 27.)

« Ces 70 millions de schismatiques... ayons pitié même de leur ignorance... Ne croyons pas... qu'il soit... de la mission d'un grand concile de les éloigner davantage et de leur rendre le retour plus difficile. Est-ce pour cela qu'on les a invités ? » (*Ibid.*)

« Et ces 99 millions de protestants qui n'admettent pas même l'autorité de l'Église ? Faut-il entre eux et nous élever encore des barrières et creuser des abîmes ?... Est-ce ainsi qu'on traite ce qu'il y a de plus délicat dans la conversion des âmes ? » (P. 28.)

Monseigneur, vingt-trois années de ministère au milieu des Hindous, des bouddhistes et des protestants de l'Inde anglaise (près de 180 millions d'âmes) me permettent d'apprécier, en ce qui les touche, cette question d'opportunité.

Or ces peuples, d'une civilisation si ancienne et si étonnante ; ces peuples au salut desquels vous prenez un si juste et si touchant intérêt, et dont la conversion, dans une hypothèse que vous laissez pressentir, mais dont ma

pensée se détourne avec effroi, offrirait à l'Église quelque soulagement à de grandes douleurs ; ces peuples, Monseigneur, ont à un haut degré le sentiment de l'autorité dans les choses religieuses. Religion vraie, autorité infaillible sont dans leur esprit des idées connexes, inséparables. « Toute lampe n'est pas une lampe, s'écrie un de leurs philosophes ; mais seule la lampe qui ne *ment* pas (qui ne trompe pas) est une lampe pour le sage. »

Disons à ces fidèles que le chef de la *vraie religion* (c'est ainsi qu'ils distinguent notre religion de toutes les autres), celui que les chrétiens appellent leur « vénérable Père, le très-saint seigneur Pape », est le successeur de saint Pierre lui-même, le Vicaire infaillible de Jésus-Christ, l'organe de Dieu sur la terre ; à l'instant cette vérité les pénètre : « Voilà, s'écrient-ils, la vraie religion. »

Entreprenons au contraire de leur faire entendre que les sentiments de ce représentant de Dieu ont besoin d'être confirmés par d'autres, et la religion catholique descendra dans leurs esprits au niveau d'une institution humaine.

Quand donc, de retour au milieu d'eux, nous leur annoncerons que le concile du Vatican a solennellement affirmé la foi de l'Église à l'infaillibilité de son chef, ils seront également frappés de la grandeur de l'acte et de la sublimité de la doctrine : « Voilà qui est bien, diront-ils ; voilà qui est la vérité même. » Leur entrée dans le bercail n'en saurait donc être retardée d'un seul jour.

Mais les protestants ?... Écartons d'abord les indigènes, si peu nombreux du reste, dont toute la raison d'être protestants se résume dans une question d'intérêt temporel : ceux-là seront après notre définition ce qu'ils sont aujourd'hui, les serviteurs de Mammon, toujours, hélas ! loin du royaume de Dieu.

Parmi les protestants européens, créoles, de sang mêlé,

distinguons les fanatiques, les chercheurs de bonne foi, les indifférents.

Laissons encore ces derniers : le développement de nos dogmes ne saurait les toucher ni dans un sens ni dans l'autre.

Les fanatiques, les bigots poursuivent d'une haine implacable l'Église et tout ce qui tient à l'Église. Dans leurs conversations, dans leurs livres, leurs journaux, leurs tracts, leurs meetings, leurs écoles, partout, toujours l'injure et la calomnie ; ce qu'ils ont fait jusqu'ici, ils le font aujourd'hui, ils le feront demain, toujours sans mesure ni raison, sans souci de la vérité ni des convenances. N'ont-ils pas, le 8 décembre dernier, tenu à Colombo un meeting pour protester contre notre glorieux concile ?

N'attendons autre chose d'eux : ils sont incorrigibles. Si le concile définit l'infaillibilité, ils attaqueront la définition du concile; si le concile s'abstenait, ils lui jetteraient l'opprobre et la risée. Ce qui les chagrine, ce qui les irrite, ce qu'ils voudraient détruire et s'efforcent de nier, c'est notre grande unité catholique ; c'est le principe, vivant chez nous, absent chez eux, de cette unité : unité catholique, cauchemar de l'hérésie, lime contre laquelle elle use ses dents impuissantes; mais trésor dont vous, Monseigneur, et moi-même, et nous tous, nous sommes les gardiens. Que le concile vienne donc proclamer cette unité, en resserrer les liens, l'asseoir sur sa vraie base, en faire ressortir les conséquences, et les triomphes les plus glorieux sur ces « irréconciliables » attendent nos controversistes.

C'est assez dire que « pour le clergé catholique qui vit au milieu des protestants » de l'Inde anglaise, « tout le terrain de la controverse religieuse ne sera pas changé. » Le sera-t-il ailleurs ?

Mais, Monseigneur, si ces ennemis jurés de l'Église

viennent à apprendre la polémique actuelle (et la renommée de votre nom attirera leur attention sur ce fait regrettable), ils triompheront : « Cette unité catholique, diront-ils, n'était donc après tout qu'une apparence, qu'une prétention ! N'avions-nous pas prédit que le concile mettrait à nu les divisions intestines de cette Église ? Voyez plutôt l'Évêque d'Orléans, le champion du saint-siége. Aux Évêques qui réclament une définition, il répond : « Y songez-vous ?... Mais les difficultés les plus « grandes s'y opposent, » et il ajoute : « N'avez-vous donc « pas entendu le cri des Évêques d'Allemagne, de la Hon- « grie, de la Bohême et de tant d'autres ? » Donc, division des Evêques catholiques sur un point capital. Cela étant, où est l'unité ? » Et ce sera, Monseigneur, partout ailleurs, j'ose le dire, comme chez nous, un scandale immense.

Venons à cette classe de nos frères séparés si digne de tous nos égards, de toutes nos sympathies, de ceux qui, au milieu de mille contradictions, de mille incertitudes, d'amertumes sans nombre et sans mesure, cherchent la vérité. Ces héroïques chercheurs ne sont pas inconnus dans les Indes ; même à Ceylan, même dans ma petite ville de Jaffna, nous avons parfois à nous réjouir du retour de quelques-uns au bercail, et le jour où le saint-Père ouvrait ici le concile œcuménique, nos Missionnaires de Jaffna ouvraient les portes de la sainte Eglise à l'une de ces âmes d'élite. Ah ! ceux-là, Monseigneur, ils ont soif de la vérité, de la vérité tout entière ; ils ne sauraient s'arrêter à l'étape du gallicanisme ni à aucune autre ; il leur faut la source des eaux vives et pures qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. Mais s'ils voyaient l'Eglise, en face de tant et de si audacieuses dénégations, hésiter à affirmer sa croyance sur un point aussi vital, leur propre courage ne faiblirait-il pas ? Ne s'arrêteraient-ils pas dans leur course, scandalisés, déconcertés ?

Ah ! faut-il tromper ainsi leur attente, décourager leurs nobles efforts ? « Est-ce ainsi que l'on traite ce qu'il y a de plus délicat dans la conversion des âmes ? »

Ce n'est pas tout : je dois examiner aussi l'effet d'une abstention sur nos catholiques de l'Inde. Vous nous dites bien, Monseigneur, qu'en cette hypothèse (aujourd'hui heureusement impossible), « toute la catholicité, l'Europe, le monde entier applaudirait. » Mais vous me permettrez bien de ne pas partager votre espoir, et de dire qu'au moins en ce qui touche l'Inde, ce silence du concile ne produirait aucun bien et ne provoquerait aucun applaudissement. Le nombre de nos catholiques, Monseigneur, dépasse 1 million de fidèles, représentés au concile par quinze Vicaires apostoliques. Cette petite Eglise renaissante, après tous ses malheurs (et son grand malheur fut incontestablement de rester trop longtemps privée de l'action directe du saint-siége, ce qui causa les schismes, amena l'affaiblissement de la foi, le relâchement de la discipline et des mœurs), cette Eglise qui se relève au milieu des masses infidèles, parmi les agitations du schisme et malgré la propagande protestante, n'a-t-elle pas quelque droit à votre intérêt ? Cette mèche, naguère à peine fumante, rallumée aujourd'hui, faut-il l'exposer au vent ?

Et sa faible lumière ne vacillerait-elle pas si nous, Evêques des Indes, à notre retour de Rome, nous portions à nos chrétientés non les définitions solennelles de la foi catholique, mais les doutes résultant du silence du concile sur la nature du pouvoir concédé par Jésus-Christ à son Vicaire; si, au lieu d'une semence de régénération, nous leur portions ce germe de dépérissement, de schisme et d'hérésie, c'est-à-dire, au lieu de la lumière, l'obscurité — au lieu de la vie, la mort ?

Car, Monseigneur, ces onze cent mille chrétiens croient

au magistère infaillible du Pape. Leur Missionnaire envoyé par l'Evêque, leur Evêque envoyé par le Pape, le Pape Vicaire infaillible de Jésus-Christ, voilà les fondements de leur foi. Des conciles, ils en avaient jusqu'ici peu entendu parler; du consentement de l'Eglise dispersée, moins encore. Si donc on devait leur dire que ce concile, dont nous leur avons fait attendre tant de grandes choses, a refusé de se prononcer sur cette vérité qu'ils ont toujours crue, quel scandale ! Et s'il fallait ajouter, comme cause de ce refus, l'opposition d'une partie de l'Europe catholique, « la moitié peut-être », quel scandale plus grand encore ! « Quoi, diraient nos néophytes, nos Missionnaires exaltaient la piété des catholiques d'Europe, et nous, nous attendions de ces catholiques, nos pères dans la foi, tout secours et tout bien, et ils ne croient plus au Pape ! » A ces plaintes que pourrions-nous répondre ? car enfin une croyance attaquée appelle et exige une croyance définie. Et si, par suite de ce scandale, nos chrétiens devenaient schismatiques, protestants, ou retombaient dans l'infidélité, qui aurait à rendre compte de ces âmes perdues ?

Si je vous entends bien, Monseigneur, vous croyez à l'infaillibilité du Pasteur suprême : à ceux qui vous reprochent d'attaquer l'infaillibilité par la voie détournée de l'inopportunité, vous reprochez à votre tour de méconnaître votre pensée. Mais, dans nos pays, votre opposition, quel que soit son objet réel, vous fait ranger parmi les adversaires mêmes du dogme : chacun dit que si ce dogme est compris dans le dépôt de la révélation, il est susceptible de définition; et que s'il ne peut être défini, c'est qu'il ne fait pas partie de ce précieux dépôt; que, par conséquent, le dogme devient douteux dans la mesure même des difficultés qu'offre sa définition; et que mettre en question sa définibilité, c'est contester sa vérité même.

Et vos services si considérables du passé, ces services, Monseigneur, pour lesquels nous vous avions voué tant d'admiration, de reconnaissance et d'amour, se tournent aujourd'hui contre la sainte cause que vous avez si noblement défendue, contre nous-mêmes et contre vous.

Ah ! ma voix est faible et mon autorité peu de chose ; autrement je vous montrerais les difficultés, les périls de l'œuvre d'évangélisation que nous poursuivons au prix de labeurs si bien appréciés de vous, et je vous demanderais de ne pas permettre qu'on se serve contre nous et notre œuvre du nom vénéré qu'ont illustré tant de luttes glorieuses dans la même cause. Au nom de 180 millions d'infidèles, de 150 000 protestants, de 1 100 000 catholiques des Indes, au nom surtout des 60 000 catholiques dont j'ai la charge à Jaffna, je vous conjurerais d'abandonner une opposition qui va scandaliser tant de faibles dans la foi, donner aux ennemis de l'Église dans nos pays de nouvelles armes, et qui tend à obscurcir l'éclat de ce grand phare du Vatican, dont les splendeurs, brillant au milieu de toutes les ténèbres de l'hérésie, du panthéisme, du bouddhisme et de l'idolâtrie, indiquent aux malheureux adeptes de ces désolantes doctrines le chemin de la patrie et le port du salut.

Recevez, Monseigneur, les hommages de celui qui, autrefois votre admirateur enthousiaste, veut demeurer, dans la charité de Jésus-Christ,

De Votre Grandeur

L'humble et dévoué frère.

Ch. Bonjean, o. m. i.,

Evêque de Médéa, Vicaire apostolique de Jaffna (Ceylan).

Nous extrayons de la *Semaine religieuse* de Tours l'article qui suit :

PÈLERINAGE DE LA PAROISSE DE SAINT-JULIEN DU MANS AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN.

Le tombeau de saint Martin compte un jour glorieux de plus dans son histoire séculaire. Le 19 avril 1870 restera parmi les dates célèbres qui se groupent autour du tombeau vénéré. Une manifestation pleine de foi et de piété a montré que dans notre siècle même, ce siècle d'indifférence, on peut renouveler les plus beaux jours des plus beaux temps de la religion.

A la suite d'une station fructueuse prêchée dans la cathédrale du Mans, le R. P. Mathieu, dominicain de la résidence de Poitiers, avec l'autorisation de Mgr Fillion, Évêque du Mans, et le concours du vénérable Archiprêtre curé de la cathédrale et de ses Vicaires, a pu organiser un pèlerinage auquel ont pris part cinq cents personnes. Dans le cortége ecclésiastique, nous avons reconnu M. Baissin, Chanoine archiprêtre de la cathédrale, Vicaire général honoraire ; MM. Persigan, Richard, Chanoines titulaires; MM. Albin, Fillion, Mesnet de La Cour, Chanoines honoraires ; MM. Rouillard, Moreul, Rocher, Vicaires de la cathédrale ; M. Mélisson, directeur du grand séminaire ; MM. Bonquin, Chatellier, Vicaires de Notre-Dame-de-la-Couture ; MM. Cartier et Bron, professeurs à la Psalette, accompagnés d'une députation de cet établissement et de trente séminaristes, revêtus de la *cotta* romaine.

Le train spécial accordé par la compagnie du chemin de fer d'Orléans, avec prix réduit, est arrivé en gare à huit heures quarante du matin. Il était attendu par les chapelains de Saint-Martin et M. l'Archiprêtre du Mans, qui, dans une sollicitude toute paternelle, était venu à

Tours dès la veille afin de s'assurer par lui-même si ses ouailles trouveraient l'hospitalité qu'exigent les fatigues d'un pèlerinage.

La procession s'est immédiatement organisée avec une précision et un ordre qui révélaient dans les pèlerins l'habitude des choses saintes. En tête brillait la bannière de la métropole de Tours, que la brise du matin balançait gracieusement. La croix de la cathédrale du Mans la suivait, dirigeant les deux longues files de pèlerins, parmi lesquels nous avons vu une députation du pensionnat des Dames de l'Adoration perpétuelle du Mans, de l'hospice général, de plusieurs autres maisons d'éducation, un grand nombre de dames des premières familles, etc. Les hommes étaient nombreux et précédaient le clergé, dont les membres étaient revêtus de leurs divers insignes. Aucun pèlerinage jusqu'à ce jour n'avait offert un spectacle aussi imposant. C'était bien la paroisse de Saint-Julien représentée par l'élite de sa population.

L'atmosphère était radieuse : le soleil n'avait point encore tout son éclat et toute sa chaleur ; la fraîcheur du matin régnait sous les ormeaux du Mail ; et c'est à travers cette magnifique ceinture de la ville de Tours que s'est déroulée la procession. Une bienveillante assistance ouvrait ses rangs à la marche des pèlerins, qui s'est accomplie dans un ordre parfait. L'air retentissait des hymnes, des psaumes chantés par les enfants de la Psalette et les élèves du grand séminaire. Nous ne saurions exprimer la douce émotion qui remplissait les cœurs : on sentait que ce spectacle religieux laisserait dans l'âme un souvenir plein de consolations divines.

Il était près de neuf heures et demie quand les pèlerins sont entrés dans la chapelle provisoire, qui avait revêtu ses plus beaux ornements. Les accords de l'orgue ont salué les nouveaux hôtes. Près de l'autel se trouvaient

M. Besnard, Vicaire général, qui tenait la place de Mgr l'Archevêque de Tours et recevait en son nom les pieux pèlerins ; M. Malmouche, Vicaire général ; M. l'Abbé Verdier, chanoine, et plusieurs autres Prêtres et Ecclésiastiques. Des places avaient été préparées auprès de l'autel et dans le chœur, autour du tombeau, pour les dignitaires et les membres du clergé. Les hommes étaient réunis au pied de l'autel de Saint-Joseph, et la foule des autres pèlerins remplissait la chapelle.

La messe a été célébrée par M. le Curé archiprêtre de la cathédrale.

Des chants délicieux ont été exécutés par les séminaristes : nous n'oublierons jamais la suave harmonie de l'*Oremus pro Pontifice nostro Pio*, chanté par trois fois au moment de la communion. Près de cent cinquante pèlerins se sont approchés de la sainte table dans le recueillement le plus profond.

Le R. P. Mathieu a bien voulu annoncer et faire lui-même une quête en faveur de l'œuvre de Saint-Martin. Il a demandé l'offrande matérielle en échange des dons spirituels que les pèlerins allaient recevoir, et il a salué avec sainte joie le moment où la nouvelle basilique s'élèvera sur le tombeau de saint Martin pour réparer les outrages du passé.

Après la messe, M. le Vicaire général Besnard a pris la parole. On connaît le genre d'éloquence du vénérable dignitaire : elle appartient à la bonne école ; pleine de cœur, de justesse et de mesure, cette parole forte et nourrie pénètre jusqu'au fond de l'âme. Elle a une double autorité. M. Besnard a remercié les pèlerins du grand et noble exemple qu'ils venaient de donner et à leur ville et à la ville de saint Martin. Il a énuméré les précieux avantages qu'ils devaient retirer du pèlerinage accompli auprès du tombeau d'où jaillit une nouvelle vie, et, par une

délicate allusion, il a fait sentir combien les hommes mêmes qui ne pensent qu'au lucre pouvaient se féliciter de la réapparition de ces grandes manifestations de la foi. Il a demandé des prières pour le souverain Pontife, pour le concile, pour Mgr l'Évêque du Mans, pour l'Archevêque de Tours, qui aurait contemplé avec bonheur ce spectacle de la foi et de la piété.

M. l'Archiprêtre a remercié M. le Vicaire général, et dans une rapide allocution a rappelé les liens qui unissent les deux églises de Tours et du Mans, les rapports de saint Martin et de saint Liboire, l'influence que le grand thaumaturge a exercée sur l'église du Mans et les grâces que les pieux fidèles pouvaient espérer d'un pèlerinage réalisé avec une si complète édification.

Le R. P. Mathieu a pris la parole pour donner aux pèlerins les avis et les instructions que nécessitaient les circonstances. Les prières en usage dans le sanctuaire ont terminé l'exercice du matin.

Les fidèles se sont dirigés vers les différents locaux qui avaient été mis à leur disposition. Le clergé s'est rendu au grand séminaire, où M. Forestier, supérieur général, lui a offert la plus cordiale hospitalité, les hommes au pensionnat des Frères des écoles chrétiennes, les pensionnaires chez les Dames de l'Adoration perpétuelle, près de deux cents pèlerins à l'œuvre de la Jeunesse dirigée par M. l'abbé Debeaux, d'autres à l'hôtel du *Dauphin*, où des places avaient été réservées. Qu'il nous soit permis de payer ici un tribut solennel de reconnaissance et de remercîments à tous ces établissements qui ont concouru au bien-être de nos chers pèlerins. Saint Martin, nous l'espérons, acquittera la dette que nous avons contractée.

Le sanctuaire a présenté, jusqu'à trois heures de l'après-midi, le spectacle des grands jours de fête de Saint-

Martin. Les fidèles s'y pressaient en foule pour contempler le tombeau et satisfaire leur dévotion. De ferventes prières ont été formulées, et on voyait sur tous les fronts le rayon de la confiance la plus entière.

A trois heures, la vaste nef de la métropole s'ouvrait aux pèlerins et aux fidèles de Tours. Le vénérable chapitre, avec un empressement délicat, avait devancé l'heure de l'office canonial; cependant la plupart de ses membres avaient tenu à prendre part à l'exercice. Des chants émouvants ont retenti autour des reliques de saint Martin exposées au centre du chœur et entourées de flambeaux et de superbes massifs de camélias. Saint Martin dominait la vaste assemblée. Le R. P. Mathieu est monté en chaire. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire le discours de l'éminent religieux, qui a révélé dans cette improvisation toute l'ampleur et toute la beauté de son talent. Sa voix forte et harmonieusement sonore retentissait avec douceur sous les arceaux et était écoutée par un auditoire attentif. L'orateur a su découvrir d'admirables analogies entre le tombeau de Jésus-Christ et le tombeau de saint Martin : le triomphe momentané dela mort sur la vie dans le tombeau de Dieu, le triomphe prolongé de Satan dans le tombeau du serviteur de Dieu, mais de l'un et de l'autre tombeau la vie s'épanchant toujours avec une fécondité intarissable; résurrection complète du Maître, résurrection commencée du serviteur dans son corps par les miracles qui se prduisent encore chaque jour, dans son âme radieuse et triomphante dans la gloire, dans son culte qui reprend un nouvel éclat. Le culte de Martin ne mourra pas, car ce jour-là la France cesserait d'avoir sa raison d'existence. Saint Martin était avant la France, et c'est au tombeau de saint Martin que Clovis a promis de rendre la France catholique. Que de belles pensées ont rehaussé cette thèse, qui montrait

si bien tout ce qu'il y a de national dans le culte de saint Martin ! L'orateur a été sublime lorsque, parlant du crâne du thaumaturge exposé à la vénération des fidèles, il s'est écrié : « C'est la tête dans laquelle les pensées de Dieu trouvaient des horizons plus vastes que ceux qu'embrassent nos regards, la tête où ses volontés étaient à l'aise comme les astres dans l'immensité de l'espace. » Autre analogie : comme Jésus-Christ, saint Martin peut dire : « Je suis la résurrection et la vie... »

« Vous avez bien fait, disait-il encore, de venir auprès de saint Martin ; ce ne sont point les charmes de Tours qui vous ont attirés : votre ville a aussi ses beautés. Vous êtes venus prier auprès d'un tombeau où sont venus les siècles passés. Vous avez fait un grand acte de force et de vie chrétienne. Heureux les habitants de Tours qui possèdent le trésor que vous avez recherché ! ils peuvent chaque jour accomplir la station de Madeleine, visiter le tombeau et pleurer ; mais vous, vous garderez ce souvenir. Priez donc encore cette tête qui a porté le casque du soldat, la tonsure du moine, la mître de l'Evêque ; priez-la de nous donner le soldat chrétien, le moine apostolique, des Évêques comme le vôtre. Que saint Martin redevienne pour la France ce qu'il a été autrefois, et que le grand pèlerinage de notre vie se termine, comme celui-ci, sous sa bienveillante protection. »

L'impression produite par l'orateur a été vive, profonde : dans bien des yeux nous avons vu perler des larmes qui trahissaient d'intimes consolations.

De nouveaux chants se sont fait entendre; plus suaves encore ont retenti la prière pour le Pape, les supplications prescrites par Mgr du Mans. Le salut a été donné par M. l'Archiprêtre de Saint-Julien. Le *Te Deum* a terminé l'exercice, et la procession s'est organisée de nouveau en prenant le chemin de la gare. Les rangs s'étaient aug-

mentés de la présence du grand séminaire de Tours, qui avait assisté à la réunion. Nous ne décrirons point la scène qui s'est offerte sur tout le parcours : attention recueillie des assistants, accourus en grand nombre; attitude pieuse des pèlerins; chants sonores exécutés par les deux séminaires, qui rivalisaient dans l'expression des louanges du grand thaumaturge; allégresse peinte sur tous les visages. Le soleil baissait vers l'horizon, mais sa lumière était toujours vive et caressait les bannières et les croix du cortége. Le pèlerinage se terminait avec un éclat et une solennité incomparables. Nos désirs avaient été comblés.

A quatre heures cinquante minutes, le sifflet de la locomotive annonçait que les pieux pèlerins reprenaient le chemin de leur ville lointaine. Nous avons reçu leurs derniers adieux : il y avait, avec une indicible expression de reconnaissance, comme l'annonce d'un prochain retour.

Il faut le reconnaître, entre les grands actes que la religion inspire, le pèlerinage occupe un des premiers rangs. Tout se réunit pour lui donner une valeur et une portée que ne possède point la vie individuelle. Il a les proportions d'un acte social. L'individualité disparaît dans un magnifique ensemble qui participe à la grandeur et à la sainteté de la religion. Et puis les harmonies entre la vie humaine et le pèlerinage chrétien sont si réelles, si profondes, si saisissantes, que les heures rapides du pèlerinage s'embellissent des brillantes couleurs de la vie humaine. C'est le matin avec ses espérances, le midi avec ses luttes et ses fatigues, le soir avec les déclins et le repos. Tout est grand, tout est noble dans ce symbolisme de l'existence, et les enseignements sont encore plus éloquents quand le pèlerinage s'accomplit pour visiter un tombeau, et cela dans la semaine où l'Église chante le premier tombeau appelé glorieux.

Que les pieux pèlerins de Saint-Julien, que M. le Curé

de la cathédrale, les Chanoines, Vicaires et autres membres du clergé qui ont pris part au pèlerinage du 19 avril 1870 et le R. P. Mathieu, reçoivent nos plus affectueux hommages et nos cordiales félicitations.

Ach. Rey, o. m. i.

DÉPART DE MISSIONAINRES.

Le 9 avril dernier, s'est embarqué à Brest, pour retourner dans sa mission, Mgr Isidore Clut, Évêque d'Érindel *in partibus* et coadjuteur de Mgr Faraud.

Le prélat emmenait avec lui le R. P. Émile Collignon (du diocèse de Metz) et le Fr. coadjuteur Reynier (du diocèse de Gap), tous deux membres de la Congrégation; de plus, MM. Bruno Roure, diacre; Victor Ladet, sous-diacre (tous deux du diocèse de Viviers); Auguste-Louis-Marie Le Corre, sous-diacre (du diocèse de Vannes); Albert Pascal, clerc tonsuré (du diocèse de Viviers); et Joseph Pourtier, catéchiste (du diocèse de Valence). Ces cinq derniers n'appartiennent pas encore à la Congrégation; ils doivent faire leur noviciat dans les missions.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 35. — Septembre 1870.

MISSIONS DU TEXAS.

Brownsville, le 15 août 1869.

Mon très-révérend Père,

L'année dernière je n'ai pas écrit mon rapport pour les *Annales*. La raison en est simple. A mon retour du chapitre général, je trouvai de la besogne tracée plus que je n'en pouvais faire dans tout le cours de l'année. Nous étions en décembre 1867. Les désastres de l'ouragan dont nos Pères vous avaient donné la description avant mon arrivée au milieu d'eux étaient à réparer. La tourmente avait fait de grands dégâts dans notre maison et dans notre église ; la maison d'école de nos garçons n'existait plus ; le vaste pensionnat de nos religieuses s'était écroulé de fond en comble ; le couvent avait été découvert à moitié ; c'était à ne s'y plus reconnaître. Un bombarde-

ment en règle, de plusieurs semaines, n'aurait pas causé plus de dégâts à la ville, comme on l'a déjà dit. Des réparations si considérables étaient cependant urgentes, et pour les entreprendre nulles ressources. De lourdes dettes pesaient encore sur la plupart de ces bâtisses récemment achevées, et déjà en ruines. Contre mauvais jeu, il ne restait qu'à faire bonne contenance, compter sur son crédit, et encore plus sur la Providence divine. Heureusement que ni l'un ni l'autre n'ont fait défaut. Aviser à payer la dette du collége a été notre première pensée. Pour cela faire, nous entreprîmes de former un bazar. Les dames que nous mîmes à la tête de l'entreprise firent si bien qu'en fort peu de temps on put ouvrir le bazar et procéder à la vente des objets réunis. L'entrain et l'empressement que toute notre population y mit furent vraiment dignes d'éloges. C'était une généreuse émulation de charité : on se disputait des objets dont on n'avait que faire et que pour la plupart on remettait en vente à l'instant même, toujours, bien entendu, au profit de la bonne œuvre. En trois soirées on réalisa, tous frais couverts, 15 500 francs. Avec cette généreuse offrande de la charité publique et le peu qui nous restait en caisse, la dette sur le collége fut effacée. Nous étions dégrevés de nos dettes, mais pas hors d'embarras. Restaient toujours les dégâts à réparer, sans avoir même de quoi payer la main-d'œuvre. Nous l'entreprîmes quand même, encouragés par la bonne volonté de notre population tant protestante que catholique.

Mgr DE GALVESTON voulut bien souscrire 2 500 francs, pour les réparations de l'Eglise ; avec nos épargnes et notre industrie, petit à petit, nous fîmes le reste.

Une fois les choses remises sur un pied presque meilleur qu'avant le désastre, il nous fallait songer à rebâtir un nouveau couvent pour nos religieuses du Verbe In-

carné. A cet effet, Monseigneur vint de Galveston pour en arrêter le plan, et au bout de quelques jours, il en donna l'entreprise à un architecte de la localité, me laissant le soin d'en suivre l'exécution. C'est à quoi j'ai dépensé presque toute mon année 1868, allant deux ou trois fois par jour, visiter les travaux de cette grande construction qui a coûté bien près de 150000 francs. Elle comprend le monastère ou le cloître, une aile de 100 pieds de long pour le pensionnat des demoiselles, une belle chapelle extérieure, outre le chœur des religieuses, le tout formant un plan très-régulier et très-approprié à la fin de l'établissement. Cette bâtisse, commencée en mars, a été terminée en décembre de la même année. Nos religieuses ont pu en prendre possession la veille de Noël. Elles ne pouvaient plus longtemps occuper le collége, qu'elles habitaient depuis l'affreux désastre du 7 octobre de l'année précédente, car, le 2 janvier suivant, nous arrivaient de New-York avec le R. P. Parisot cinq Frères de la doctrine chrétienne pour en prendre possession.

Nos efforts de plusieurs années pour obtenir des frères étaient donc enfin couronnés de succès; une ère nouvelle allait s'ouvrir; nos enfants étaient pourvus de deux établissements qui allaient mettre notre ville et la contrée dans des conditions très-avantageuses. Aussi les habitants partageaient-ils notre bonheur, ils étaient heureux de se voir si bien récompensés du concours donné par eux à l'érection du collége, que l'ouragan avait heureusement épargné, chose qui est considérée comme merveilleuse. L'année 1869 s'ouvrait donc sous des auspices favorables et promettait de faire oublier les cruelles épreuves par lesquelles on venait de passer. Néanmoins, tout fiers que nous étions, je ne laissais pas que d'entrevoir de prochaines difficultés, que l'inauguration de cet établissement allait nécessairement nous créer. Bien des choses

manquaient encore pour installer les Frères d'une manière convenable. Tout le mobilier, tant pour les maîtres que pour les élèves, était à acquérir ; il fallait en outre bâtir une cuisine, un réfectoire, clôturer le terrain et les cours. Comment faire ? Nous n'avions rien ; la ville avait déjà tant aidé, et la misère, faute de commerce, était si générale, qu'il ne fallait pas songer à solliciter de nouveaux secours. Bon gré mal gré, nous nous sommes vus obligés de dévier de notre système habituel, c'est-à-dire de contracter un emprunt de 15 000 francs, pour subvenir à ces dépenses urgentes, sans savoir ni quand ni comment nous pourrions le couvrir.

Malgré la misère des temps, les ressources de la mission suffisent à notre modeste entretien, mais ne permettent aucune réserve. Une fois le collége un peu plus connu au loin, les pensionnaires y seront plus nombreux et peut-être que les bons Frères pourront venir à notre aide. Pour le moment, ils n'en sont pas capables ; c'est déjà fort heureux qu'ils puissent se soutenir avec leurs ressources actuelles. Leurs classes ne se sont ouvertes que le 1er février pour se refermer le 1er août à raison des fortes chaleurs : les six mois de début ont été très-satisfaisants. Les examens publics ont révélé les progrès étonnants faits par les élèves en si peu de temps, et l'efficacité de la méthode suivie par les frères. Les parents étaient fiers de leurs enfants, et la confiance publique n'a fait que s'accroître. Les journaux de la ville se sont faits les interprètes de cette satisfaction publique en prodiguant les encouragements aux enfants et les éloges à leurs maîtres.

En résumé, l'œuvre est en bonne voie et entre bonnes mains. Que Dieu la bénisse et la défende, car elle a des ennemis comme toutes le œuvres de ce genre. Le fanatisme des protestants du Nord, personnifié dans la puis-

sante société biblique de New-York, prodigue depuis quelque temps ses ressources aux agents qu'elle a envoyés ici pour travailler de toutes les manières à séduire nos gens, la jeunesse surtout.

Jusqu'ici la religion catholique a eu le dessus, malgré les livres hérétiques, impies et immoraux, qu'ils ne cessent de distribuer; l'enseignement catholique dominera aussi infailliblement, pourvu que les Frères entrent bien dans nos vues et sachent avoir la patience nécessaire pour traverser les premières difficultés. La pauvreté est notre plus grand obstacle, mais nous espérons que la divine Providence nous viendra en aide par l'entremise de saint Joseph, sous le patronage duquel nous avons placé le collége.

Après avoir parlé de ce qui s'est passé sous nos yeux et autour de nous, je voudrais, mon très-révérend Père, vous mettre au courant des travaux de nos Pères tant de la mission de Brownsville que de ceux de nos résidences; malheureusement nos Missionnaires ne me fournissent pas les matériaux suffisants pour rendre le récit intéressant comme il pourrait et devrait l'être. Leur longue habitude de ces courses lointaines, leur dévouement assidu à visiter ces peuplades éparses en font pour eux une chose ordinaire qu'ils ne croient pas intéressante pour leurs frères et par là même digne de mention. Cependant les deux visites épiscopales qui ont eu lieu, presque coup sur coup, dans toute l'étendue du vicariat: l'une par l'évêque du diocèse, au commencement de l'année dernière; l'autre cette année même, par Mgr Ramirez, avec l'autorisation de Mgr de Galveston, ont été des événements plus qu'ordinaires, soit par les marches forcées auxquelles ils ont été soumis et les travaux qui se sont opérés, soit par les fruits abondants qui en ont été le résultat. Le passage de l'Evêque attire toujours l'attention de nos Mexicains.

Mgr Dubuis a donné la confirmation à plus de quatre mille personnes, rien que dans notre mission, et le nombre en aurait été bien plus considérable si Monseigneur avait donné à nos gens plus de temps pour se préparer. On conçoit que l'étendue de son diocèse ne lui permette pas d'aller à petites journées, mais aussi il faut une santé et une énergie comme la sienne pour y tenir. Sa Grandeur a dit en terminant sa visite, que notre mission était la plus pénible de son diocèse, mais en revanche celle qui lui donnait le plus de consolations. Ainsi soit-il!

Mgr Ramirez, ex-aumônier de l'impératrice Charlotte et vicaire apostolique du Tamaulipas, nous est arrivé en décembre dernier, venant de la Havane, avec l'intention de résider chez nous, pour être à même, quoique exilé, de veiller à l'administration de son vicariat. Il a commencé, accompagné du R. P. Olivier, à parcourir notre mission dès les premiers jours du carême, confirmant, prêchant, confessant avec l'ardeur et le zèle qu'il déploya autrefois dans plusieurs localités du Mexique, au temps où il n'était que simple Missionnaire franciscain. Il va sans dire que nos Mexicains ne résistaient guère à ses manières engageantes, à son langage tout à fait mexicain. Aussi, rares ont été, au dire du R. P. Olivier, ceux qui n'ont pas rempli le devoir pascal. Après avoir parcouru tous nos ranchos du *bas de la Rivière* jusqu'à son embouchure, et ceux des environs de Brownsville, Monseigneur est rentré pour passer la semaine sainte avec nous et consacrer les saintes huiles pour les prêtres de son vicariat. Le lundi de Quasimodo, Sa Grandeur s'est de nouveau mise en route pour visiter notre mission *en haut* du rio Grande, jusqu'à Laredo, toujours accompagné de quelqu'un de nos Pères de Brownsville ou de Roma. Les Curés de *l'autre bord*, à mesure que Monseigneur approchait de leurs paroisses, préparaient leur monde et les amenaient sur la

rive texienne, vu que leur Evêque ne pouvait passer la rivière, le sol mexicain lui étant interdit. J'eus l'avantage de me trouver moi-même en visite à notre résidence de Roma, lorsque le prélat redescendit de Laredo pour se rendre de nouveau à Brownsville, sa résidence habituelle. Comme Mgr Ramirez avait été formé dès sa jeunesse à la vie de communauté, sa présence chez nous ne causait pas d'embarras ; il savait de lui-même se plier à tout, se conformer aux heures des repas, des récréations et le reste. Ses conversations étaient toujours fort agréables et très-intéressantes.

Vers la mi-juillet, M. le Curé de Matamoros vint lui proposer une promenade au golfe pour y prendre quelques bains de mer. Sa Grandeur se rendit avec plaisir à cette invitation, et le surlendemain tous les deux descendirent la rivière sur un des bateaux à vapeur qui font habituellement le trajet de Brownsville au Brazos-Santiago, notre port de mer. Le vendredi de la même semaine, le bruit courut en ville que Monseigneur était tombé malade, sans indication du genre de maladie. Comme la nouvelle ne paraissait pas fondée, personne n'y fit attention. Le samedi, au moment où nous étions à souper, je reçois une dépêche télégraphique du Curé de Matamoros, m'annonçant la mort de Mgr Ramirez et me priant en même temps d'envoyer un de nos Pères pour les obsèques. Le R. P. Parisot partit dans la nuit même, mais n'arriva pas à temps pour l'enterrement.

Pour raison de santé publique, le médecin de la quarantaine avait fait hâter la sépulture. Monseigneur, pour s'être, dit-on, mis trop tôt à l'eau après son repas, avait été pris d'une indigestion violente, qui se manifesta avec tous les symptômes d'un vrai choléra. Malgré l'assistance du médecin de la quarantaine et de deux autres médecins qui se trouvaient de passage au Brazos, tous les efforts

de l'art demeurant impuissants, le prélat expira après quarante-huit heures d'horribles souffrances.

Le cher Evêque, en nous quittant pour cette promenade de quelques jours, ne se doutait pas d'une fin si prochaine et si tragique. Il n'était encore âgé que de quarante-quatre ans et vivait dans l'espoir de rentrer bientôt dans sa patrie. Déjà il avait fait plusieurs démarches auprès du gouvernement mexicain pour obtenir cette faveur. La Providence en avait disposé autrement et voulait, de la terre d'exil même, l'appeler à une meilleure patrie. Sa modeste tombe est à quelques milles du Brazos, dans un de nos ranchos, contigu à Pointe-Isabelle, où mourut jadis, victime de son zèle, notre cher P. de Lustrac, dont nous avons apporté les restes, tout dernièrement, à Brownsville. Sans doute qu'en temps opportun il en sera fait autant de celles de Mgr Ramirez.

Si les habitants de Matamoros ne prennent pas le devant, comme ce serait leur devoir, nous le ferons nous-mêmes, de concert avec nos catholiques de Brownsville, qui ont été assez mortifiés de ne pouvoir lui procurer tout d'abord les honneurs d'une sépulture plus en rapport avec son caractère et sa dignité.

Au service solennel que nous avons chanté pour le repos de son âme, la population de Brownsville et des environs est accourue avec empressement à l'église pour payer ce dernier tribut d'hommage et de vénération à celui qui leur avait donné tant de bons conseils et de salutaires avis dans ses prédications du dimanche.

Quelques jours après, l'administrateur du Tamaulipas est venu de San-Fernando recueillir les effets de Monseigneur. Une copie à double de l'inventaire, dont l'une est restée entre mes mains, a été signée par l'administrateur, par le Curé de Matamoros et l'un de nos Pères. Cette formalité remplie, j'ai tout livré à qui de droit. En nous

quittant, l'administrateur du vicariat, le P. Aguierre, nous a témoigné sa vive reconnaissance pour l'hospitalité offerte à son Evêque durant les huit mois qu'il a séjourné au milieu de nous.

Il me resterait à vous parler de nos résidences, mais nos Pères le feront eux-mêmes et d'une manière plus détaillée que je ne le pourrais faire.

J'ai passé, il est vrai, tout le mois de juin avec nos Pères de Roma, mais exclusivement occupé des intérêts de la communauté : profitant de cette occasion pour les faire vaquer aux exercices de la retraite annuelle.

Nos Pères de la résidence d'Agualeguas sont venus me voir à Roma. Le R. P. Rieux a pu suivre les exercices de la retraite. Le R. P. Gaye, après deux jours, a dû repartir pour ne pas laisser la paroisse absolument sans secours. Un mois plus tard, une circonstance particulière a nécessité la présence simultanée de ces deux Pères à Brownsville. De la sorte nos Pères d'Agualeguas ont eu l'avantage de revoir tous leurs frères de Brownsville, ce qui leur a causé à tous une agréable satisfaction.

Voilà, mon très-révérend Père, ce que j'avais à vous communiquer pour vous mettre à même de suivre nos œuvres et notre conduite et aussi vous faire souvenir de notre pénible mission.

Je suis avec un profond respect, mon très-révérend Père, votre très-humble et obéissant fils en Jésus-Christ et Marie immaculée.

A. Gaudet, o. m. i.,
Vicaire de la mission du Texas.

MISSIONS DE LA SISKATCHEWAN.

JOURNAL DE MONSEIGNEUR GRANDIN.

Missions de Saint-Albert, 17 novembre 1869.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je pensais avoir au moins deux mois de repos et de tranquillité à Saint-Albert avant d'entreprendre mon long voyage du lac Caribou. J'en aurais profité pour faire mes lettres et étudier un peu. Mais, bernique ! Je n'ai bientôt plus qu'un mois à ma disposition et je ne vois guère de tranquillité possible pendant ce temps. C'est égal, au milieu du mouvement perpétuel où la patience se perd quelquefois, je vais commencer mes lettres. Je n'aurai pas même l'avantage du silence et de la solitude de la nuit, mes yeux ne me permettant plus guère d'écrire à ces heures-là.

Sans autre préambule, je vais reprendre mon journal de voyages et de missions où je l'avais laissé l'année dernière, à l'île à la Crosse. Je ne sais si je vous l'ai dit, j'ai séjourné à cette mission depuis le 15 mai jusqu'au 21 juin. Deux jours avant de partir, au moment où nous n'osions presque plus y compter, nous fûmes tous comblés de joie par l'arrivée de Mgr FARAUD et de Mgr CLUT. Bien qu'ils vinssent nous faire lever à deux heures du matin, nous ne trouvâmes nullement leur arrivée intempestive. Il n'y

avait alors que peu de sauvages au poste ; notre petite réunion de famille fut plus libre et nous pûmes nous occuper plus à l'aise des intérêts de nos missions, ce qui était le but de notre entrevue. J'oubliai, au moins pour un temps, les peines et les inquiétudes que me causaient la maladie du P. Légeard, et bien d'autres misères qui ne peuvent manquer à un vicaire des missions.

Arrivé le 19 juin, Mgr Clut partit le 20. J'étais presque jaloux de son bonheur : il allait vous voir et probablement assister au prochain concile. Le 21, je partais moi-même, laissant Mgr Faraud à l'île à la Crosse occupé de cette mission si éprouvée, en attendant les moyens de retourner dans son vicariat.

Je laissais le P. Légeard malade, le P. Caer sur le point de retourner en France. Le Fr. Bowes était parti depuis huit ou dix jours en compagnie de quelques sauvages, pour tracer et ouvrir un chemin par terre depuis l'île à la Crosse jusqu'au lac Vert. Enfin je laissais le Fr. Guillet à la veille de s'engager pour les lointaines et pénibles missions du lac Caribou. Depuis ce temps, je n'ai encore pu recevoir une seule ligne de l'île à la Crosse, et j'ignorerai probablement jusqu'à la fin de janvier si ces chers voyageurs ont été heureux dans leurs pérégrinations et si le P. Légeard a pu se remettre de sa maladie.

Pour le Fr. Bowes; il se dirigeait vers le même point que moi ; seulement, je voyageais par eau et lui par terre. Il faisait de longs circuits pour éviter les lacs et les marais, s'ouvrant un passage la hache à la main. Je le rencontrai le 23, nous ne pûmes échanger que quelques mots. et le 27 il vint me rejoindre au lac Vert, mission de Saint-Julien, où je l'attendais depuis le 24. J'avais à reprendre dans cet endroit les chevaux que j'y avais laissés au mois de mai précédent et mes charrettes à l'autre extrémité du

lac. Probablement nous ne serons plus exposés, une autre année, à laisser ainsi les chevaux et les charrettes à différentes places ; le Fr. Bowes nous assure que le chemin sera très-praticable ; il est à moitié fait et j'espère que la Compagnie le fera achever. Je regarde l'ouverture de ce nouveau chemin comme un avantage de la plus haute importance pour l'île à la Crosse. Il y a quatre ans, nous avons pu ouvrir le chemin du lac Vert à Carlton. Bientôt les Frères de l'île à la Crosse pourront aller chercher avec leurs bœufs, sans le secours de personnes à gages, leurs différentes marchandises, soit à Carlton, soit au lac la Biche, soit même ici à Saint-Albert. Ils ne feront point ce travail sans difficultés, mais les difficultés seront incomparablement moindres qu'elles n'étaient auparavant, et les frais seront aussi moins considérables.

Le 4 juillet, je terminai ma petite mission au lac Vert, et le 5, nous nous mîmes en route pour l'autre côté du lac. Le Fr. Bowes s'y rendit par eau afin de m'y devancer et de réparer nos charrettes ; moi, je dus, accompagné de mon jeune homme, conduire les chevaux par voie de terre, à travers un bois si touffu que, lorsque j'arrivai le soir à l'extrémité du lac, mes vêtements étaient en lambeaux.

Le 12 nous arrivions à Carlton. Le Fr. Scolen m'y attendait avec les charrettes de Saint-Albert. Ce cher Frère avait accompagné le P. Dupin chez les Cris des prairies. Une fois sa mission finie, au lieu de m'attendre au fort Pitt suivant l'ordre qu'il en avait reçu, il était venu fort heureusement m'attendre à Carlton, tandis que le P. Dupin, avec un tout jeune homme, s'en retournait à saint Paul donner congé au P. Rémas, qui s'y ennuyait beaucoup. Je passai six jours à Carlton, très-occupé à confesser quelques centaines de personnes qui y étaient de passage. Le Fr. Scolen était chargé de préparer au baptême quelques vieilles

sauvagesses, que j'eus la consolation de baptiser le jour de mon départ.

Le 15, la caravane arrivait de la rivière Rouge ; une Sœur venant du Canada avec trois jeunes tertiaires en faisaient partie. Je recevais les marchandises que j'avais fait emballer à Paris ; mais, par suite d'un accident éprouvé au passage d'une rivière, j'avais perdu presque toutes mes notes et beaucoup d'adresses s'étaient effacées : il me fallut tout ouvrir pour faire le partage de chaque mission. Bien que je fusse aidé en cette besogne par nos chers Frères, elle m'occasionna tant de fatigue que j'en fus malade. Heureusement j'étais chez un digne ami qui, quoique protestant, nous est tout dévoué.

Pendant que je voyageais du côté de l'île à la Crosse, du lac Vert et de Carlton, nos Pères voyageaient et combattaient d'un autre côté.

Le P. Dupin faisait son apprentissage parmi les Cris des prairies. Parti de Saint-Paul avec le Fr. Scolen et un tout petit jeune homme, ils errèrent pendant plusieurs jours sans pouvoir trouver le camp des sauvages qu'ils cherchaient. Enfin ils en rencontrèrent un, mais non celui qu'ils voulaient. C'était un camp de protestants, où l'on comptait quatre ministres avec leurs dames. Il paraît que, selon les idées de la secte (c'étaient des méthodistes), ces ministres, hommes et femmes, tenaient leurs assemblées en plein air afin de recevoir plus immédiatement les communications de l'Esprit. Nonobstant ce petit travers, le P. Dupin m'écrivait qu'il avait appris à être Missionnaire, en voyant la peine que prenait l'un de ces révérends pour former quelques chrétiens à chanter et à prier ; tandis que moi, ajoute-t-il, je ne pouvais que lire les sermons que le Fr. Scolen me composait (en quoi il n'y a rien d'étonnant, puisque l'on sait que le P. Dupin est encore trop nouveau dans ces pays pour en connaître la langue).

Mais il paraît que le digne ministre ne les édifia pas toujours. La présence des Missionnaires catholiques le gênait; il voulut leur susciter des embarras. Il eut lieu de s'en repentir, car le Fr. SCOLEN, parlant facilement le cris et l'anglais, pouvait se défendre avec avantage. Le Frère fut attaqué publiquement, il répondit publiquement; le pauvre ministre sortit humilié du combat et, comme si ce n'était pas assez, il fut encore vertement blâmé par ses coreligionnaires. J'ai recommandé au P. DUPIN et au Fr. SCOLEN de vous faire part des détails de cette mission.

Pendant que le P. DUPIN et le Fr. SCOLEN étaient à la prairie, le P. RÉMAS s'ennuyait à Saint-Paul, complétement désert à cette époque. Pour charmer ses loisirs, ce cher Père, aidé du postulant A. PERRAUD, imagina de faire de la chaux, de réparer la maison et d'embellir la petite chapelle, en quoi il a parfaitement réussi. Personne, dit saint Paul, ne fait la guerre à ses propres dépens; or nos deux travailleurs n'avaient que du pémikan, c'est-à-dire de la viande sèche pour tout potage, tandis que dans le parc il y avait de la viande sur pied. Ils imaginèrent donc encore, toujours en vertu de la même faculté d'invention, peut-être quelque diable aussi les poussant, ils imaginèrent d'abattre une vache, et ils en virent la fin avant le retour du P. DUPIN. Quand celui-ci revint au logis, nos deux amis passèrent huit jours à le plaisanter sur sa défunte vache, puis il partirent tous les deux pour le lac la Biche.

Dans le même temps, deux autres de vos enfants faisaient la guerre au diable sur un autre point de la prairie. Le P. ANDRÉ et le P. FOURMOND suivaient nos métis dans leur chasse d'été. Eux du moins ne furent pas contrariés par des ministres protestants et n'éprouvèrent que des consolations. Je vous envoie la lettre que le P. ANDRÉ

m'écrivait à son retour, et Votre Paternité pourra se faire une idée de leurs travaux.

Le 17 juillet au matin, je m'éloignais de Carlton par nos moyens de grande vitesse, c'est-à-dire que j'étais à cheval et que Baptiste, ce jeune homme qui m'accompagne depuis dix ans, conduisait dans un wagon américain la religieuse dont j'ai parlé et une de ses compagnes. Je comptais me rendre au lac la Biche et arriver encore à Saint-Albert en même temps que la caravane qui allait cheminer de son côté à petites journées. J'avais compté sans les accidents de route. La grande vitesse de nos pays est exposée à bien des retards. Plus de trois heures avant le coucher du soleil, nous traversions une rivière. L'essieu de notre voiture se brisa. Si c'eût été une de nos voitures ordinaires, la forêt nous aurait fourni une pièce de rechange, mais c'était une voiture de première classe et, à raison même de sa perfection, il était impossible de la réparer faute des outils nécessaires. Bref, après la recherche et l'appel à notre secours du Fr. Bowes, qui marchait du côté de la caravane, après des essais de réparations et des tentatives inutiles de nous remettre en route, il fallut renoncer à notre véhicule et prendre une charrette du pays. Malgré tous ces retards, nous arrivâmes le 28 au soir au lac la Biche.

Le lundi 2 août, je prenais la direction de Saint-Albert, emmenant avec moi le postulant Perrault, qui allait y faire son noviciat, et laissant Baptiste pour le remplacer au lac la Biche.

Pendant deux jours, nous n'eûmes d'autre difficulté que celle de traverser une dangereuse rivière et, bientôt après, de nous trouver presque sans eau au milieu des marais et des lacs desséchés. Le 4, nous arrivâmes sur le chemin de Saint-Albert à peu près en même temps que la caravane. J'étais si fatigué, qu'au lieu de

la devancer, je me joignis à elle et j'arrivai à Saint-Albert le 8 au soir.

Je trouvai tout le monde heureux et joyeux. Les deux Pères qui avaient accompagné les chasseurs à la prairie, étaient de retour et avaient, comme moi, bien besoin de repos. Mon arrivée, l'arrivée des caisses et des lettres d Europe apportèrent d'intéressantes distractions. Nous prîmes une octave de vacances. Nous fîmes notre retraite du mois le 14. Ce jour-là, le Fr. PERRAULT commença son noviciat. Dès le lendemain de l'Assomption il fallait se préparer à de nouveaux départs.

En effet, le 17 je partais pour Saint-Paul avec le Fr. SCOLEN. Quelques jours après, le P. ANDRÉ et le P. BOURGINE devaient suivre les chasseurs à la prairie. Le P. LEDUC, secondé par le P. FOURMOND, restait à Saint-Albert, chargé de la colonie de ce nom, de la mission de Saint-Joachim, distante de trois lieues ; de la mission de Sainte-Anne, distante de douze; chargé du noviciat auquel il faut faire la classe et donner une direction suivie ; chargé de conduire les travaux d'une grande culture ; chargé enfin de réaliser les préparatifs d'une construction d'église.

Le 21 août à neuf heures du soir, le Fr. SCOLEN et moi nous frappions aux portes de la mission de Saint-Paul. Le P. DUPIN était couché et se pressait peu de nous ouvrir. Pauvre Père ! il avait de bonnes raisons pour excuser sa paresse. Depuis plusieurs jours il était occupé à faucher du matin au soir. La mission était alors complétement déserte : il ne restait qu'un vieux sauvage aveugle rejeté par ses enfants et recueilli par nous. Le P. DUPIN n'avait alors absolument personne auprès de qui il pût exercer son zèle. Je venais passer deux mois avec lui pour lui aider à faire la mission quand le temps en serait venu, pour me familiariser un peu avec la langue crise et sur-

tout pour adoucir sa solitude. En attendant le retour de nos gens, nous lui aidâmes à faire ses foins, et je vous assure qu'il n'a pas souvent d'aussi bons ouvriers à sa solde, ni aussi faciles à contenter. Je lui demandai un jour ce qu'il allait me donner pour mon travail : « Monseigneur, me répondit-il, ce soir je vous donnerai un peu de sucre pour mettre dans votre thé. » Ainsi fut fait. Les métis ne sont pas si accommodants.

Les foins terminés, j'ai fait dans les environs plusieurs excursions, dans le but de trouver un emplacement plus convenable que l'emplacement actuel pour la mission. Il faudrait rencontrer dans un rayon peu étendu une terre cultivable, une bonne pêcherie, du bois de chauffage et de construction. Il faudrait de plus que cet emplacement fût à la portée des sauvages. Malgré le nombre de mes courses, je n'ai pas rencontré ces avantages réunis. Du reste, n'étant pas en mesure d'opérer bientôt ce changement de résidence, nous continuerons d'étudier le terrain. La Providence fera sans doute aboutir nos recherches quand elle nous aura donné le moyen de les utiliser.

J'ai fait encore un autre voyage de quatre jours, à cheval, avec le Fr. Scolen et un sauvage. Cette fois je cherchais du sel. Nous avons beaucoup de peine à nous procurer cet article indispensable et je voudrais bien le trouver dans le pays, afin de diminuer nos énormes frais de transport. J'ai en effet rencontré un sel magnifique d'aspect et qu'on peut utiliser, je pense, mais non pour assaisonner les aliments.

Pendant mon séjour à Saint-Paul, le pauvre vieux sauvage aveugle dont j'ai parlé, a jugé à propos de se laisser mourir. Le P. André l'avait autrefois baptisé et n'avait pas cru alors qu'on pût faire autre chose pour ce pauvre homme, peu capable d'instruction. Plus tard, le P. Rémas, après l'avoir instruit de son mieux, l'avait admis à

la première communion. J'ai eu moi-même la consolation de le communier pour la seconde fois à l'article de la mort, et de lui donner la confirmation. Nous lui avons rendu tous les services que ses enfants lui refusaient. Nous l'avons veillé jusqu'au dernier soupir. C'est le Fr. SCOLEN qui lui a fermé les yeux. Nous étions absolument seuls pour lui rendre les derniers devoirs. Le P. DUPIN a fait son cercueil, le Frère et moi l'avons enseveli, tous ensemble nous l'avons porté à notre chapelle, puis, après avoir chanté les prières du rituel, nous l'avons placé sur une charrette à bœufs et conduit au cimetière. Nous chantâmes encore les prières d'usage sur le corps auprès de la fosse. Enfin, le P. DUPIN et le Fr. SCOLEN fermèrent la tombe pendant que je récitais avec eux le chapelet. J'avais dit en plaisantant au P. DUPIN qu'un Evêque n'assistait pas à un enterrement, si ce n'était un enterrement de première classe. «Mais, comment voulez-vous, me dit-il, que nous chantions à deux, les trois nocturnes ?» Sans chanter les trois nocturnes, je crois que nous avons fait réellement un enterrement de première classe.

Cependant vers le commencement d'octobre, les sauvages arrivaient par bandes de dix et de vingt familles, passaient deux ou trois jours à la mission et s'en retournaient ensuite se nourrir de poissons à peu près à six lieues de là. J'ai pu me convaincre de trois choses pendant mon court séjour à la mission de Saint-Paul : d'abord que cette mission n'est point à la place qui convient. Malgré tous les travaux accomplis pour la culture du sol, la production ne rémunère pas les efforts. Ce qui est décisif surtout, c'est que les sauvages n'y peuvent résider longtemps. En second lieu, j'ai vu par moi-même qu'il y a du bien à faire parmi ces sauvages, trop souvent représentés comme inconvertissables à la foi et à la morale

chrétiennes. Le P. Lacombe n'en a rien cru et il a bien fait. J'ai confessé un bon nombre de ces nouveaux chrétiens, et, bien que pour la plupart membres de familles infidèles, bien qu'ayant sous les yeux les plus tristes exemples, ils se confessaient en vrais chrétiens, et plusieurs en chrétiens instruits. Ils sont désagréables. Ils ne sont pas reconnaissants envers nous ; mais ce n'est pas ce que nous sommes venus chercher. Enfin, j'ai pu me convaincre que le meilleur moyen d'instruire et de christianiser les sauvages, ce n'est pas de les attendre dans un fort où ils vont faire leurs échanges, ou même dans un poste fixe quelconque; on peut dans ces circonstances faire du bien, mais seulement aux chrétiens et aux catéchumènes, nullement convertir les infidèles et les instruire ; ils ont alors trop de distractions. Le meilleur moyen, le moyen unique de convertir et d'instruire les infidèles c'est d'aller vivre avec eux, de les accompagner dans leurs divers campements pendant une partie de l'année. C'est une mission bien pénible, mais que l'expérience prouve être indispensable. Et je suis bien décidé pour ma part à essayer ce genre de vie et de ministère à mon retour du lac Caribou. Je ne serai pas le premier ; le P. Lacombe a montré que c'est possible, le P. Dupin et le Fr. Scolen ont marché sur ses traces et, dernièrement, tous ceux de vos enfants qui étaient réunis ici il y a quelques semaines, m'ont assuré avec un dévouement admirable que je pouvais disposer d'eux et les envoyer vivre à la prairie, soit avec les Cris, soit avec les Pieds-Noirs. Nous avons nos misères, bien-aimé Père, ce n'est malheureusement pas en cela que nous sommes le plus pauvres; mais une chose bien consolante me paraît certaine : c'est que chacun est plein de zèle, de bonne volonté, de dévouement.

Cependant le temps de quitter Saint-Paul et de revenir à Saint-Albert arrivait. Le 17 octobre j'officiais à un petit

poste situé à 6 lieues de Saint-Paul. Plusieurs des nouveaux chrétiens communièrent et quatre-vingt-sept reçurent la confirmation. Le lendemain je devais partir pour Saint-Albert, en compagnie du P. DUPIN et du Fr. SCOLEN auxquels je tenais à procurer cette consolation. Mais, apprenant qu'une vingtaine de familles se rendaient à Saint-Paul, j'y renvoyai le Fr. SCOLEN qui, au lieu de huit à dix jours passés en famille, dut vivre pendant un mois, tout seul, au milieu des sauvages. Le P. DUPIN et moi, nous arrivâmes à Saint-Albert le 20 octobre. Le P. ANDRÉ était de retour de sa mission de la prairie, le P. BOURGINE ne se fit pas attendre ; le P. VÉGREVILLE, venu du lac la Biche pour faire exécuter divers ouvrages de forge au Fort, demeura avec nous pendant toute la retraite annuelle. Nous nous trouvions ainsi réunis au nombre de sept Pères, deux Scolastiques et cinq Frères convers. Nous n'avions jamais atteint ce chiffre dans nos réunions, depuis que je suis Missionnaire. Le jour de la Toussaint, vous aviez parmi nous quatre nouveaux fils : le P. FOURMOND faisait ses vœux perpétuels, le P. BOURGINE des vœux de cinq ans, les FFr. LAMBERT et GREZEAU leurs vœux d'un an. Nous avons tous répandu de bien douces larmes ce jour-là. Une pareille retraite couronnée par une semblable fête fait oublier bien des peines. Trois jours après nous avions encore un nouveau sujet de joie : le Fr. DOUCET recevait les ordres Mineurs, et le Fr. BLANCHET la tonsure. Après le dîner il fallut se séparer.

A toutes ces fêtes, il manquait quelqu'un : le cher P. LACOMBE. Depuis quelque temps il nous vient de Benton, ville toute nouvelle des Etats-Unis qui s'élève vers la source du Missouri, un certain nombre d'aventuriers ; ils affirment que Benton serait une voie avantageuse pour faire venir nos approvisionnements. Comme ces approvisionnements sont très-considérables et augmentent chaque

année en proportion de l'étendue donnée à nos missions, le transport est pour nous une source de dépenses extraordinaires que je rêve sans cesse de diminuer. Ce sont surtout les caravanes qui coûtent. Il faut en organiser trois avant que les marchandises nous arrivent : Mgr TACHÉ en organise une pour aller les chercher à Saint-Cloud, dernière station du chemin de fer, une autre pour nous les amener de Saint-Boniface à Carlton, et il nous faut ici en équiper une troisième pour aller les chercher à cette dernière localité. Toutes ces caravanes doublent le prix de nos marchandises, outre que c'est surtout dans ce trajet que celles-ci sont endommagées ou gâtées. Ainsi cette année encore, tout le thé acheté pour les missions de mon vicariat s'est trouvé gâté arrivé à Saint-Boniface. C'est pour nous la monnaie usuelle, elle va nous faire défaut. Les marchandises de Mgr FARAUD ont été aussi passablement endommagées. Vous savez l'accident qui m'est arrivé l'année dernière. Il est certain que si nous pouvions abréger ce voyage en caravane, nous ne manquerions pas de rendre nos pertes moins fréquentes et nos dépenses moins lourdes.

J'ai donc voulu savoir à quoi m'en tenir sur le chemin de Benton : j'ai envoyé le P. LACOMBE, s'assurer de la vérité des rapports qu'on nous faisait. Il résulte de ses explorations qu'on peut se rendre aussi facilement d'ici à Benton que d'ici à Carlton. Ce seraient donc deux caravanes de moins. Si cher que soit le transport de la Nouvelle-Orléans à Benton, il ne peut évidemment équivaloir aux frais de deux caravanes. Ce n'est pas tout ; par cette voie les marchandises m'arriveraient directement à Saint-Albert, d'où il me serait bien plus facile d'approvisionner nos autres missions. Il est vrai que pour aller à Benton, il nous faut traverser un pays habité par des sauvages dangereux, il est vrai qu'il y aurait par ailleurs des dé-

penses à faire : un agent à entretenir, etc. Néanmoins, je reste persuadé que, tout compte fait, nous dépenserions beaucoup moins. Ces sauvages, si dangereux qu'ils soient, n'empêchent pas un bon nombre d'étrangers d'aller et de venir entre Benton et nos contrées. Si le gouvernement canadien, maître, dit-on, de notre pays maintenant, n'ouvre pas de nouvelles voies de transport plus avantageuses que les anciennes, je ne doute pas qu'en peu d'années la voie de Benton ne soit aussi fréquentée que l'est aujourd'hui celle de Saint-Boniface et de Saint-Paul. J'attendrai, et dès que je verrai mon avantage quelque part, j'en profiterai.

Le P. Lacombe a fait ce voyage promptement : il s'est rendu au Canada par cette voie et il est revenu par Saint-Boniface. Il serait arrivé ici pour la retraite annuelle s'il n'avait trouvé à Carlton toutes les marchandises de Mgr Faraud.

Le P. Végreville avait organisé au lac la Biche une caravane pour aller les y prendre; mais la caravane de Saint-Boniface se faisant trop attendre, le P. Végreville était reparti avec ses chevaux et ses charrettes, en sorte que tous les effets de Mgr Faraud étaient condamnés à passer l'hiver à Carlton et pouvaient manquer d'arriver à temps à destination. Grâce au secours du digne M. Clarke de Carlton, le P. Lacombe put transporter toutes les caisses du vicariat Mackenzie jusqu'au Fort Pitt. Il est vrai que par suite de cela nous n'avons pas reçu les nôtres, mais ce retard a moins d'inconvénients pour nous.

L'hiver approchait, il fallait se hâter; déjà la rivière charriait de nombreux glaçons, le P. Lacombe, impatient d'atteindre le terme de son voyage, veut traverser cette rivière malgré le vent qui souffle avec violence. Tout à coup, au milieu de la rivière le bac vient à caler, deux ou trois charrettes sont entraînées avec leur charge par

le courant, tout l'équipage est à l'eau. Le P. LACOMBE et plusieurs hommes courent le plus grand danger. Non contents de sauver leur vie, ils veulent sauver leurs colis, ils ne s'en tirent qu'après avoir grelotté plusieurs heures dans une eau glaciale. Malgré cet accident qui avait failli être si funeste, le P. LACOMBE arrivait ici le 5 novembre, après avoir passé une journée à Saint-Paul pour y installer sa sœur qui, elle aussi, vient se dévouer aux travaux de nos pénibles missions.

Après s'être reposé quelques jours à Saint-Albert, le P. LACOMBE est parti ce matin pour le lac Sainte-Anne, il en reviendra demain avec le P. BOURGINE ; tous les deux se rendront ensuite à Saint-Paul ; là le P. LACOMBE prendra le P. DUPIN et l'introduira chez les Cris, il s'en reviendra par Saint-Albert, et ira ensuite vésiter les Pieds-Noirs.

Lundi dernier, 16 novembre, le P. ANDRÉ partait pour le fort la Montagne, mission de Saint-Liguori. Dans quelques jours le P. FOURMOND se rendra à Sainte-Anne pour y passer l'hiver avec les deux scolastiques. Le P. LEDUC fait le catéchisme. Et moi, tout en vous écrivant, je suis infirmier de deux de nos bons Frères qui s'avisent d'être malades bien mal à propos. Je ne suppose pas que leur état soit grave ; cependant je ne laisse pas que d'être inquiet.

Je ne vous ai pas parlé, bien-aimé Père, de notre mission de l'île à la Crosse ; je n'en ai absolument pas de nouvelles depuis que j'en suis parti. J'ai reçu une seule lettre du lac Caribou. Le P. GASTÉ, qui avait été gravement malade, était alors très-bien. Le P. LE GOFF était allé visiter le fort Cumberland et plusieurs autres postes. J'ignore complétement le résultat de ces missions. Ce que je n'ignore pas ce sont les privations de tous genres au prix desquelles elles se font, et le courage avec lequel

vos enfants les supportent. Là, comme ici, dans tout le vicariat, vos fils, bien-aimé Père, sont vraiment dignes de la famille : tous absolument, je suis heureux de vous le dire, veulent le bien et s'efforcent de le faire.

Carlton, 26 janvier 1870.

Mon très-révérend Père,

Le 28 décembre dernier, je quittais de nouveau Saint-Albert pour me rendre au lac Caribou. J'ai passé à Saint-Paul des Cris où j'ai rencontré le P. Lacombe. Il revenait du camp des sauvages où il avait laissé le P. Dupin et le Fr. Scolen. Cette mission des prairies est réellement fructueuse mais aussi hérissée de difficultés. J'ai quitté Saint-Paul le 5 janvier, suis arrivé au fort Pitt, mission de Saint-François-Régis, le 9 ; j'y ai fait faire le jubilé aux chrétiens qui s'y trouvent. J'en suis reparti le 13, suis arrivé le 17 au matin au fort de la rivière Bataille : c'est un nouveau poste où j'ai trouvé un grand nombre de métis libres, sans compter les serviteurs de la Compagnie. Quelques jours plus tôt, j'y aurais trouvé un nombreux camp de sauvages. J'y ai passé quatre jours bien occupé. La Compagnie n'a pas encore de fort véritable à cette place ; elle y redoute les Pieds-Noirs. Le chef-traiteur pense qu'une mission catholique serait pour le fort une plus sûre protection que tous les bastions possibles. Tout me manque pour fonder de nouvelles missions. J'ai cependant promis, si on voulait nous bâtir une maison dans le fort, d'y envoyer un Père ou deux qui évangéliseraient les postes où je n'ai fait que passer. On devrait de plus nous assurer un terrain spacieux, pour y fonder une mission quand nous en aurions les moyens.

Je suis arrivé à Carlton le 22. J'aurais voulu aller à une

journée de marche plus loin où se trouve un village de métis, mais impossible ; le ministère et mon courrier ne me le permettent pas.

J'ai reçu d'excellentes nouvelles de l'île à la Crosse et du lac Caribou. Le P. Légeard dont la santé m'inquiétait si fort, est parfaitement rétabli, et il en profite, ainsi que tout le monde, pour la plus grande gloire de Dieu. Pour moi, mon révérend Père, j'ai repris ma vie de voyages et de campements. Depuis Saint-Paul jusqu'ici, le froid a été des plus piquants : un de mes hommes s'est gelé le pied ; peu s'en est fallu qu'il ne fût infirme pour la vie : c'est ce jeune homme qui est avec moi depuis tant d'années. Heureusement il s'est aperçu à temps de l'envahissement du froid, il a pu se dégeler et se réchauffer, et il continuera son voyage. Le même jour, deux métis de la rivière Bataille se gelaient, l'un la main, l'autre les deux pieds. Ce dernier perdra probablement au moins les orteils.

En me rendant au lac Caribou, je passerai à l'île à la Crosse, et y séjournerai quelque temps. Malgré notre pauvreté, je voyage plus en grand seigneur que je n'ai jamais fait jusqu'à présent : je suis accompagné de deux hommes capables, j'ai quatre chiens pour me traîner, autant que les chemins et le froid le permettent.

Je suis avec le plus profond respect, mon très-révérend Père, votre fils dévoué et obéissant.

† Vital, o. m. i.,
Evêque de Satala.

LETTRE DU R.-P. LACOMBE,

AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Vicariat de la Siskatchewan, mission de Saint-Paul des Cris, 12 mai 1870.

Le R. P. Lacombe ouvre sa relation en nous manifestant les sentiments de bonheur dont son âme est consolée. Il se plaît à nous dire combien il aime sa vocation et le ministère qu'il remplit auprès des sauvages. Déjà, dès sa première enfance, l'affreuse misère de ces familles errantes, privées tout à la fois des biens de la vie présente et des espérances de la vie future, avait le privilége de l'émouvoir et de lui inspirer une compassion profonde. Plus tard, la pensée de se dévouer à l'évangélisation des contrées du Nord donna un commencement de satisfaction à ce sympathique entraînement. Enfin, aujourd'hui le Missionnaire surabonde de joie, au sein des privations et des souffrances inséparables de ses travaux, puisque à ce prix il lui est donné d'enfanter à Jésus-Christ des âmes pour lesquelles, selon son expression, il semble qu'il a été fait *exprès*. Sa santé n'a fait que s'affermir. Les marches forcées, les longs voyages à la raquette, la faim, le froid n'ont ébranlé ni son tempérament ni sa résolution. L'hiver dernier il a fait comme en jouant 900 milles, c'est-à-dire environ 300 lieues, en grande partie sur la neige, raquettes aux pieds. L'étude des langues, accompagnée pour l'ordinaire de tant de dégoûts et de si fréquents découragements, n'a pas eu pour lui de graves difficultés.

Le P. Lacombe se reconnaît redevable à la divine Providence de tous ces avantages et se propose, en conséquence, de travailler avec une ardeur croissante, au salut des âmes.

Voici maintenant sa relation :

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« L'automne dernier, après avoir rendu compte à Mgr GRANDIN de la mission que Sa Grandeur m'avait confiée, et qui était de trouver une nouvelle voie de transport entre les pays de la côte orientale et nos contrées, par le Missouri ou le long de ses bords, je revenais à Saint-Paul des Cris pour préparer notre mission d'hiver. Je devais aller installer le P. DUPIN et le Fr. SCOLEN chez les sauvages des prairies. En quelques jours nos préparatifs furent faits. Trois chevaux, deux traînes, longues de 12 pieds et larges de 14 pouces, une tente de cuir, un poêle en tôle, des provisions de bouche et nos couvertures en pelleteries composaient tout notre attirail. Le lendemain de la fête de l'Immaculée Conception, nous nous mettions en route, la joie dans le cœur, le froid sur la figure.

« Après neuf journées de marche, nous arrivions au camp des Cris, à la grande satisfaction de tout le monde. Il y avait cent loges qui formaient un village volant Notre tente fut dressée au milieu, comme devant être la maison de Dieu et de la prière. Les quelques jours que je devais passer là pour initier le P. DUPIN, je les employai à préparer les sauvages à la fête de Noël. Tous les jours nous disions la messe. Notre tente de cuir pouvait recevoir jusqu'à cent personnes : elle se remplissait plusieurs fois, et j'affirme que malgré la rigueur de la saison, nous n'y avions pas froid. Enfin la nuit de Noël arriva. Grande excitation dans le camp. Malheur à qui serait resté endormi ! Tout le monde voulait saluer l'enfant Jésus à minuit ; il fallait être prêt.

« Laissez un instant Paris, mon bien-aimé Père, mettez vos habits d'hiver et venez visiter notre camp. Quelle

nuit claire et brillante ! mais surtout quel froid ! Voyez-vous ces cônes de neige disposés par ordre à peu de distance les uns des autres, avec un panache de fumée sur chacun d'eux : c'est le village que vos enfants évangélisent. Au milieu, vous remarquez une tente plus large et plus élevée, c'est l'église, ou plutôt c'est l'étable de Bethléem transportée au milieu des prairies. Un certain tumulte pacifique et joyeux règne dans le camp, et fait une singulière impression sur votre âme, au sein de cette immense solitude, rendue encore plus profonde par les ombres de la nuit : on se prépare pour la messe de minuit. Silence ! le mystère s'opère ; tout le monde est à genoux pour adorer le Fils de Dieu devenu le Fils de l'homme ; les chefs et les communiants entreront pour la première messe, les autres auront leur tour à l'une des six messes qui doivent se succéder jusqu'à midi. Je vous invite maintenant à entrer dans notre basilique improvisée. Voici notre petit autel, décoré de deux cierges pour tout luminaire ; ici est la crèche, dans laquelle le Roi de gloire s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* A nous, les Missionnaires, les envoyés, les anges de Dieu, les porteurs de la bonne nouvelle, à nous l'office des esprits bienheureux : *Gloria in excelsis Deo et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis... Annuntio vobis gaudium magnum.* Toutes les instructions de la nuit et du jour seront le commentaire de ce texte. Quelle est belle notre Bethléem des prairies ! qu'ils sont beaux nos bergers enveloppés dans leurs fourrures ! que j'aime à les voir ces pasteurs des grands troupeaux de buffalos, prosternés devant l'agneau sans tache qui ôte les péchés du monde !

« C'est assez, mon révérend Père, nous vous remercions de votre visite. Retournez maintenant dans vos belles églises. Vous aussi vous avez la messe de minuit et les autres offices de ce jour de Noël ; vous avez tout à sou-

hait pour la satisfaction de l'ouïe et pour la satisfaction des yeux ; mais vous avez beau faire, rien ne vaut la touchante pauvreté de Bethléem. Bienheureux donc les pauvres, et vivent les sauvages !

« Noël passé, je laissai le P. Dupin avec le Frère continuer la mission pendant l'hiver; ce qu'ils ont fait jusqu'au commencement de mars. Pour moi, revenu à Saint-Paul dans la première moitié de janvier, je repartais presque aussitôt, me dirigeant par Saint-Albert vers le camp des Pieds-Noirs.

« Ce voyage avait été résolu peu auparavant, de concert avec Mgr Grandin, lorsqu'il allait visiter l'île à la Crosse et le lac Caribou. Après nous être entretenus longuement sur ce sujet, il fut convenu que j'entreprendrais cette mission, s'il était possible d'arriver au camp des Pieds-Noirs sans courir un danger évident. Je reçus à genoux la bénédiction de notre digne Vicaire, et nous nous séparâmes pour aller chacun où nous appelait la volonté de Dieu.

« L'hiver était exceptionnellement rigoureux ; la campagne s'annonçait très-rude. Après trois campements de nuit, j'étais arrivé à Saint-Albert où j'employai trois jours en préparatifs de voyage.

« L'automne dernier, plusieurs métis de la mission de Saint-Albert m'avaient promis de m'accompagner chez les Pieds Noirs. Mais, le temps venu, tous refusaient de le faire, et me dissuadaient d'entreprendre ce voyage. Après avoir consulté Dieu et pris l'avis des Pères de la mission, je me décidai à partir sans homme engagé. Je ne fus point cependant laissé seul. Je trouvai à me joindre à trois métis qui allaient traiter dans la même nation.

« Le premier jour de février je quittais Saint-Albert avec mes trois compagnons. Nous avions chacun un cheval à notre usage. La neige tombant jour et nuit, nous fûmes bientôt obligés de chausser nos raquettes, et d'ouvrir

nous-mêmes un chemin à nos chevaux qui enfonçaient jusqu'au ventre. Le neuvième jour seulement, nous arrivions au pied des montagnes Rocheuses, à un établissement de pelleteries. Je pensais y trouver des sauvages qui m'auraient emmené avec eux dans leur camp. Je fus bien contrarié d'apprendre que six jours auparavant dix d'entre eux avaient quitté le fort pour retourner vers leurs gens. On disait que le camp était loin, et qu'aucun cheval n'était capable de s'y rendre par un temps de neige. Les employés du Fort, pensant me garder avec eux le reste de l'hiver, employaient toutes les raisons et tous les moyens de découragement. Mais ce n'était point à eux que j'étais envoyé par la volonté divine. Aucun de mes compagnons de voyage ne voulait aller plus loin. J'allais être abandonné à moi-même ; mais, au moment où je m'y attendais le moins, un jeune homme, sauvage de la tribu des Piéganes, se présente à moi et offre de m'accompagner partout, en assurant qu'il connaît le pays et qu'il me rendra tous les services possibles. Je le reçus comme un ange Raphaël et, le lendemain, je partais à la suite de ce guide qu'il me semblait tenir de la divine providence.

« Au bout de trois jours nous étions sortis des forêts qui longent le pied des montagnes Rocheuses, et nous entrions dans la grande prairie. Le soir de la quatrième journée nous campâmes auprès de quelques trembles secs qui nous fournirent assez de bois pour faire du feu pendant la nuit. Nos chevaux, creusant la neige avec leurs pieds, se nourrissaient de quelques brins d'herbe, et se reposaient un peu, par un froid de 35 à 40 degrés. Malgré ce régime plus que sévère et les souffrances contre lesquelles la longueur de leur poil ne les protége pas complétement, nos chevaux supportent très-bien la marche et nous rendent d'utiles services. Le lendemain matin nous partions avec du bois sur nos traînes, car nous ne devions pas en trou-

ver à notre campement de la nuit suivante. Le sixième jour, une neige abondante nous empêchait de reconnaître notre direction ; nous avions perdu le sentier déjà plusieurs fois recouvert et par conséquent peu marqué que nous avions suivi jusque-là ; le *mal de neige* commençait à gagner nos yeux; nous allions nous trouver bien embarrassés si cette situation se prolongeait ; ce fut à ce moment que le ciel nous envoya quelques-uns de ceux que nous cherchions. En faisant effort pour découvrir au loin quelque indication sur notre route, je crus apercevoir quelques personnes en marche à l'horizon ; nous tournons de ce côté et, avant la fin du jour, je me trouvais en compagnie de deux familles de Pieds-Noirs. Nous campâmes ensemble dans le désert. Ces sauvages me donnèrent des informations sur le camp que je cherchais, et me racontèrent toutes les nouvelles courantes. Ils me dirent que, pour eux, ils étaient à la recherche d'un certain nombre de leurs parents ; qu'ils pensaient les rejoindre dans cinq jours. Hélas ! ils ne les ont jamais rejoints, car j'ai appris à mon retour qu'après s'être séparés de moi, ils avaient été tous détruits par leurs ennemis, aux mains desquels ils étaient tombés. Avant de me séparer de ces pauvres gens, j'essayai de les détourner de la direction qu'ils voulaient prendre ; je les engageai à me suivre, mais ils furent sourds à mes invitations. Il semble que j'avais le pressentiment de quelque malheur.

«Nous mîmes encore trois jours avant d'arriver au camp de la tribu. A la fin du troisième jour, nous étions en vue de mes chers sauvages. Aussitôt qu'ils aperçurent mon petit drapeau blanc décoré d'une croix rouge, une nombreuse procession d'hommes, de femmes et d'enfants accourut à ma rencontre en poussant des cris de reconnaissance. De toutes les bouches on entendait : « L'homme divin est arrivé !... Celui qui a le cœur bon, je l'aime ! »

J'entrai ainsi dans le camp escorté par l'hosanna des sauvages. La plus grande loge fut mise à ma disposition. Le reste du jour fut employé à recevoir les condoléances des principaux de la tribu. Je fis une grande *fumerie :* le calumet de cérémonie passa de bouche en bouche, et fit plusieurs fois le tour de l'assemblée. Quoique je ne parle pas bien la langue de ces sauvages, cependant je pus leur dire quelques mots, et leur exprimer la joie que j'éprouvais de me trouver au milieu d'eux.

« Je ne pouvais pas demeurer plus de trois semaines au milieu des Pieds-Noirs. J'ai employé tout ce temps à enseigner les prières, à faire chanter quelques cantiques, à répéter quelques leçons de catéchisme, mais surtout à étudier la langue. Vous n'aurez pas de peine à comprendre la difficulté que j'y rencontrais : saisir les sons et les fixer par l'écriture, en deviner le sens, découvrir les règles grammaticales, ce n'est pas petite affaire. Enfin cependant, en peu de jours je fis bon nombre de découvertes, et j'étais heureux des progrès qu'avec le secours de Dieu j'avais réalisés.

« De leur côté, les sauvages se montrèrent très-désireux et empressés de connaître la religion. Ils me consolaient beaucoup par la bonne volonté qu'ils mettaient à s'instruire. J'étais grandement dédommagé des quelques souffrances que j'avais endurées pour me rendre auprès d'eux. Ils me traitaient vraiment comme un chef et comme un père, et ne cessaient de me questionner sur les vérités de la religion. Je leur montrais ma croix et leur disais que ce crucifix était l'image du Fils de Dieu, mis à mort pour notre salut. Au premier abord ils étaient étonnés et même scandalisés d'entendre une pareille affirmation : *Scandalum gentibus*. Un jour que je leur expliquais le Décalogue, je leur dis en finissant : « Eh « bien ! voulez-vous prendre cette loi et la suivre, puis-

« que la forme du culte que vous avez suivi jusqu'à pré-« sent n'est qu'une invention du démon? » Un vieillard se leva et me répondit ainsi au nom des autres : « Bien cer-« tainement nous acceptons la loi que tu nous offres ; elle « est bien plus facile à pratiquer que celle que nous avons « suivie jusqu'ici, laquelle ne nous est d'aucune utilité « puisque nous ne travaillons que pour le mauvais génie. » En parlant ainsi, il montrait ses mains dont plusieurs phalanges avaient été coupées et offertes au soleil, ses bras, sa poitrine, ses épaules qui portaient les traces des cruautés qu'il avait exercées sur lui pour se rendre les génies favorables.

« Quand le temps vint de m'en retourner, je partis avec une quinzaine de familles qui voulurent m'accompagner jusqu'au fort des montagnes Rocheuses. Après quelques jours passés ensemble dans ce fort, je me séparai d'elles avec regret, pour revenir à Saint-Albert. Mais, avant d'avoir le plaisir d'embrasser mes chers confrères, mon cœur devait être déchiré par un bien triste spectacle.

« A quelque distance de la rivière Siskatchewan, comme je cheminais avec mes hommes, j'aperçois tout à coup des sauvages qui accourent à moi en pleurant. Ils avaient été entièrement dépouillés, et portaient deux des leurs qui étaient en outre blessés. Ils appartenaient à la nation des Pieds-Noirs, et étaient les seuls restes des familles massacrées par les Cris-Assiniboines près du fort Edmonton, à huit milles de Saint-Albert. Ils n'avaient pas mangé depuis trois jours ; ils pataugeaient pieds nus dans l'eau et dans la glace. Pauvres gens ! Je ne pus retenir mes larmes à la vue de tant d'infortunes. Mais cela n'était pas suffisant ; il fallait les secourir. Je leur distribuai tout ce qui me restait de provisions ; je lavai et bandai les plaies des blessés, je leur donnai de quoi se couvrir, et enfin je leur prêtai deux chevaux. Pour moi, je devais aller à

pied, mais je n'avais plus que quelques lieues à faire. J'étais heureux d'avoir sauvé la vie à des malheureux, et d'avoir procuré à la personne du Prêtre une influence encore plus grande parmi les sauvages. Le lendemain j'arrivais à la petite communauté de Saint-Albert, et tous ensemble nous remerciâmes le Seigneur du bien qu'il avait voulu opérer par son indigne serviteur. C'était au commencement de la semaine sainte ; les Pères me retinrent jusqu'aux fêtes de Pâques, et me firent donner une retraite aux métis de la localité.

« Voilà, bien-aimé Père, ma tâche terminée. Pardon, si dans ce récit j'ai été obligé de parler des fatigues que j'ai endurées. Je n'ai vraiment pas lieu de m'en glorifier tant elles ont été surpassées par les faveurs et les consolations d'un autre genre. J'avoue, du reste, que celles-ci étaient nécessaires à ma faiblesse. Dieu nous ouvre parmi ces tribus des prairies un chemin qui n'est pas sans épines, mais un chemin qui donne accès à des moissons déjà mûres. Puissent des vocations nombreuses d'ouvriers évangéliques, puissent le zèle, le courage, la sainteté de nos Pères égaler le travail et donner satisfaction à tous les besoins ! Ces peuples délaissés et dont on redoute trop les instincts de cruauté et de pillage, nous appellent à grands cris : *Transite ad nos, adjuvate nos, perimus*, nous disent-ils du fond de leurs solitudes comme du sein de leur ignorance. Moi qui déjà ai eu occasion de les visiter quelquefois et de les instruire un peu, moi qui les connais et qui en suis connu, moi qu'ils appellent leur père et leur protecteur, ne suis-je pas obligé d'être auprès de Votre Paternité l'interprète de leur bonne volonté et de leurs plus ardents désirs ? »

Le P. LACOMBE termine sa lettre par quelques réflexions attristées, au sujet de la funeste influence produite sur les indigènes par le commerce des blancs. Ceux-ci, avec la

prétention de leur apporter la civilisation, ne leur apportent souvent qu'un surcroît de vices et des instruments pour les servir. Par leur insatiable avidité, ils épuisent les productions du pays, et obligent les familles à se retirer d'abord, à mourir bientôt de privations. Les anciens parmi les sauvages vont sans cesse répétant qu'ils sont aujourd'hui plus malheureux, que leurs guerres sont plus meurtrières, que leurs animaux diminuent dans des proportions effrayantes, étant obligés d'en faire une plus grande destruction, afin de payer de leurs fourrures le prix énorme des ustensiles qu'on leur vend. Pendant l'hiver dernier, dans l'espace de quatre mois, entre le poste de Carlton et le fort de la Montagne, espace de 550 milles, plus de trente mille buffles ont été tués et plus de la moitié étaient des femelles, les seules dont la peau soit estimée comme fourrure.

« Puisque les choses en sont arrivées à ce point, continue le P. Lacombe, qu'il est impossible d'entraver le mouvement qui amène des étrangers au milieu des sauvages, plût au ciel que les Indiens obtinssent toujours des autorités locales une protection particulière ! Mon opinion, que je donne non comme incontestable, mais comme celle d'un Missionnaire qui a passé de longues années avec les peuples dont il plaide la cause, qui connaît leurs mœurs, leur genre de vie, leur caractère et tout ce dont ils sont capables ; mon opinion est qu'on ne devrait permettre qu'à une seule compagnie de marchands de traiter avec eux, et par ailleurs, laisser toute liberté à leurs Missionnaires. Je dis que nos sauvages de l'Amérique du Nord ne sont pas aptes à recevoir une complète civilisation, telle du moins que l'entendent ceux qui la leur offrent en dehors de la vraie religion. Le sauvage, dans les conditions d'existence où il demeure, est capable de connaître le vrai Dieu, les dogmes et la morale de la reli-

gion chrétienne. A vrai dire, c'est bien ici la seule civilisation véritable. Mais, encore une fois, dans l'ordre purement humain, il n'est capable que d'une demi-civilisation, et encore faut-il qu'il la reçoive de ceux qui ne sont conduits par aucune spéculation, mais uniquement par l'intérêt de l'humanité souffrante. Un vieux sauvage à cheveux blancs, le vrai patriarche de sa tribu, me disait un jour : « Pour nous sauvages, Dieu ne nous a faits qu'à moitié, « vu que nous vivons à la façon des animaux, et ne con- « naissons pas la manière de le servir. Mais il vous a laissé, « à vous qui êtes ses ministres, le soin de nous finir en per- « fectionnant son ouvrage. » Oui, pauvre sauvage! et c'est la mission qui nous a paru la plus belle, la seule que nous ambitionnons, celle que nous voulons accomplir au prix de tous les sacrifices et de notre vie même.

« Je finis, mon très-révérend et bien-aimé Père, cette lettre déjà trop longue. Veuillez continuer de prier pour nous tous, mais surtout pour les Pieds-Noirs et leur indigne Missionnaire, qui est votre enfant tout dévoué en Jésus-Christ et Marie immaculée.

« LACOMBE, O. M. I. »

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. MOULIN,

AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Jean-Baptiste (île à la Crosse), 16 août 1869.

Il y a peu de monde à la mission pour le moment. Hier, fête de l'Assomption, la plupart des gens du fort ont pu s'approcher de la sainte table. Hier encore nous est mort un petit sauvage. J'ai bien admiré la résignation

du père, qui a perdu tous ses enfants, à l'exception d'un seul. Il me disait naguère : « Dieu est mon maître ; s'il veut guérir mon enfant, il en est le maître ; mais, quoi qu'il arrive, je suis résigné. » Ce sont assurément des sentiments bien beaux pour un sauvage peu instruit. Si notre ministère semble pénible, nous ne sommes cependant pas sans consolation, Dieu, dans son infinie miséricorde, veut bien soutenir notre faiblesse.

MOULIN, O. M. I.

MISSIONS DE LA RIVIERE ROUGE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. SIMONET,
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Laurent (lac Manitoba), 20 septembre 1869.

Nos catholiques de Saint-Laurent sont toujours de bons chrétiens. Ils fréquentent tous assez souvent les sacrements, excepté quelques traiteurs qui persistent à vendre des boissons fortes aux sauvages. Du reste, ceux-là même sont assidus aux offices du dimanche et les plus empressés à demander des prières. Je n'ai qu'une chose à reprocher à mes gens, c'est leur paresse ou leur indifférence quand il s'agit de faire quelque chose pour leur Église. Depuis trois ans, je leur demande de couper du bois pour une nouvelle Église, la chapelle actuelle étant trop petite et trop vieille. Quelques-uns ont coupé leur part, les autres s'en tiennent à des promesses. Jusqu'au printemps dernier, je me suis contenté de cela, car je connais le caractère indolent des sauvages et des métis, et il fallait bien tenir compte aussi de la misère qui a régné depuis deux ans dans le pays.

Le R. P. Camper est parti, il y a deux semaines, pour la baie des Canards, où il doit passer une partie de l'hiver. Je pense que ce cher Père vous a fait connaître ses travaux de l'hiver dernier dans cette même station, où son

zèle a remporté d'assez heureux succès. Il a baptisé plusieurs sauvages, et s'il n'a pu convertir les quelques catholiques qui donnent le scandale dans ces localités, il les a remués passablement et a paralysé en grande partie les effets de leur coupable conduite. Il était nécessaire qu'il fît encore ce voyage pour recueillir quelques nouveaux fruits de conversion, administrer les sacrements à ceux qui hivernent là, et aussi afin d'achever la chapelle qu'ils ont commencée cet été, car celle que nous avions bâtie il y a huit ans tombait déjà en ruines.

L'hiver dernier, je suis resté à Saint-Laurent, d'où j'ai fait trois voyages à la rivière Blanche. Monseigneur, accompagné de son grand vicaire, était venu, il y a eu un an cet été, donner la confirmation aux catholiques de cette station; de là, Sa Grandeur s'était rendue à Saint-Laurent, où elle avait administré le même sacrement à une trentaine de personnes. Je fis ces trois voyages, l'hiver dernier, à la rivière Blanche, non-seulement pour procurer aux catholiques de la station les secours spirituels, mais aussi pour leur distribuer de la farine et d'autres secours que le comité de bienfaisance leur avait accordés. Vous n'ignorez pas, sans doute, ce terrible fléau qui est venu fondre l'année dernière sur la colonie de la rivière Rouge, je veux dire la famine avec ses suites funestes. Si les âmes charitables des *grands pays* n'étaient venues au secours, je ne sais comment la population aurait subsisté. La misère s'était aussi étendue le long du lac Manitoba ; il fallait que le comité votât aussi une part de secours pour Saint-Laurent et la rivière Blanche.

Depuis ce printemps, j'ai visité encore à deux reprises cette dernière localité, où j'ai vu pour la première fois un nombre considérable de catholiques métis et sauvages qui n'avaient pu venir durant mes premières visites. Ces pauvres chrétiens, ayant toujours été occupés de la chasse

dans les bois et les prairies, sont complétement ignorants de la religion, mais bien disposés à se faire instruire. Je leur ai promis d'aller passer au milieu d'eux une partie de l'hiver, s'ils bâtissaient une chapelle. Ils se sont mis à l'œuvre et la chapelle est à peu près achevée. Je vais tenir ma promesse; dans quelques jours, je me propose de partir avec le Fr. MULVIHILL, qui m'a déjà accompagné dans mes deux derniers voyages. Je tiens d'autant plus à passer quelque temps dans cette pauvre mission, que le terrain de la rivière Blanche, est actuellement très-convoité par les Anglais à cause de sa richesse et de la proximité du lac. Déjà même ils s'en seraient emparés si les catholiques n'y avaient mis opposition. Cet été encore, pendant que je m'y trouvais, plusieurs protestants sont venus demander à nos gens la permission de s'établir au milieu d'eux.

D'accord avec le chef de la place et les autres habitants, j'ai pris deux emplacements pour la mission; l'un, sur lequel se trouve la chapelle nouvellement bâtie, l'autre plus haut, et qui sera plus au centre du prochain établissement. Je dis *prochain*, car le flot de l'émigration commence à nous envahir. Malheureusement ces émigrants sont presque tous protestants. Si nous ne faisons pas tous nos efforts pour réunir et attacher au sol nos catholiques ambulants, nous perdons tout le terrain et nos missions disparaissent. C'est un peu dans ce but que je me décide à laisser pour quelques semaines nos brebis de Saint-Laurent, pour aller chercher celles qui sont égarées, celles qui se perdent dans les ténèbres de l'ignorance.

Vers la fin de l'hiver, j'ai fait un second voyage au poste Manitoba et au lac du Chien, sur la rive nord du lac Manitoba. Les sauvages de ce dernier petit lac, que je n'avais pas encore visités, paraissent moins indifférents

que la plupart des Saulteux ; ils m'ont écouté avec intérêt; leur chef, dont j'ai été très-poliment reçu, m'a dit qu'il croyait que la prière était bonne et qu'il serait bien content de prier, s'il pouvait s'abstenir des liqueurs fortes. Si ce poste était visité plus souvent, je pense que le chef se ferait chrétien ainsi que la plupart de ses gens, dont quelques-uns sont des protestants de Fair fort, qui ont abandonné leur ministre parce qu'ils n'en recevaient pas assez de présents.

L'hiver dernier et ce printemps nous avons baptisé douze Saulteux et une femme siouse. La plupart étaient des adultes.

L. Simonet, o. m. i.

MISSIONS DU MACKENZIE.

Nous donnons ici la suite d'une étude du R. P. Petitot sur la nation montagnaise. Il ne nous appartient pas de porter un jugement sur l'opinion que notre cher confrère y soutient, ni sur les arguments qu'il invoque. Nous ne nous permettrons que de l'encourager dans ces recherches intéressantes, qu'il fait marcher de pair avec les plus pénibles travaux du zèle apostolique. Nous avons enregistré et nous continuerons d'enregistrer le résultat de ces recherches, comme des données précieuses que d'autres observations pourront confirmer ou modifier dans la suite. Le lecteur ne perdra pas de vue que le P. Petitot provoque lui-même le contrôle et la contradiction : il ne nous donne pas, dit-il, une thèse élaborée et incontestablement prouvée à son avis, mais seulement une étude, une série de notes pouvant servir à établir la discussion.

LETTRE DU R. P. PETITOT AU R. P. REY.

Etude sur la nation montagnaise (suite) [1].

Mon révérend et bien cher Père,

Vous me demandez que je vous entretienne de l'origine de nos sauvages. Je crois avoir satisfait à votre curiosité selon la mesure de ma science présente sur ce point, dans la dernière partie du travail que j'ai eu le plaisir de vous

[1] Voir t. VIII, p. 484.

adresser sur la famille déné ou chippewayenne. Si vous trouvez ces données trop incomplètes, comme elles le sont en effet, n'en accusez que l'ignorance des sauvages. On ne pourra connaître cette origine que par les traditions, qui ressemblent fort à des contes, tant elles sont surchargées de détails niais et puérils ; par l'analogie des langages, et sur ce point je vous ferai part plus loin d'une découverte singulière que je viens de faire et qui, en m'émerveillant grandement, me confirme dans ma douce illusion, si c'en est une, que ces peuples pourraient bien être de race juive ; enfin par les rapprochements entre les coutumes de cette nation et les observances légales du peuple juif, rapprochements qui me paraissent aussi militer en faveur de l'opinion ci-dessus énoncée. Quoique j'aie déjà traité ce sujet dans mon travail, je vais y revenir ici, en ramassant et groupant toutes les coutumes qui ont quelque rapport avec celles de la nation juive.

Les Déné ne prennent de femme que dans leur tribu ; ils ont la plus grande répugnance à aller en chercher dans les tribus voisines. Les plus septentrionaux n'éprouvent même aucun scrupule à épouser leur belle-sœur, leur parente au deuxième degré de consanguinité. Or il est dit dans le livre des Nombres (xxxvi, 7) : *Omnes viri ducent uxores de tribu et cognatione suâ.*

Aussitôt qu'un Déné meurt, nul ne le touche : on le roule aussitôt dans une vieille couverture ou une robe de fourrure, et on le cache entre quelques pieux disposés en toit ou en coffre, puis on s'éloigne à la hâte. Bien souvent on le laisse sans sépulture au lieu où il est mort. Un cadavre est quelque chose d'excessivement immonde à leurs yeux. Or la Bible dit : *Qui tetigerit cadaver hominis et propter hoc septem diebus fuerit immundus* (Nombres, xix, 2).

Les Déné ne touchent jamais aux cendres des morts.

Des crânes, des ossements de leurs parents, de leurs proches, demeurent exposés sur le bord des sentiers ou dans les bois, sans que nul leur donne la sépulture. Or le livre des Nombres dit (XIX, 16) : *Si quis in agro tetigerit cadaver hominis, sive os illius, sive sepulchrum, immundus erit septem diebus.*

Dès qu'un Déné entre en agonie, ses parents abattent la tente ou loge de peau qui est leur demeure, car si le moribond y rendait le dernier soupir, elle deviendrait *elnari, ehtay*, c'est-à-dire condamnée, et on serait obligé de la jeter. Pareillement aussi, on retire à la hâte les ustensiles, les armes et les vêtements, ne laissant auprès du malade, sur lui ou sous lui, que les habits dont on veut faire abandon ; car s'il mourait entouré de tout son avoir, on devrait tout brûler, jeter à l'eau ou suspendre aux branches des arbres. C'est ce qu'on fait des vêtements qui se trouvent sur le moribond au moment de sa mort. Et la Bible dit : *Ista est lex hominis qui moritur in tabernaculo : omnes qui ingredientur tentorium illius et universa vasa quæ ibi sunt, polluta erunt septem diebus* (Nombres, XIX, 14). On appelle ces défroques des morts *elnari* ou *ehtay*, c'est-à-dire *repoussé, rejeté* : c'est l'*anathème* des Juifs, le *tabou* des Polynésiens : c'est aussi la désignation commune des esclaves, des misérables, des orphelins et généralement de tout ce qui est repoussé ou rejeté par la société.

Les Déné abhorrent les chiens : non-seulement ils n'en mangent jamais la chair, comme le font les Algonquins, mais ils ne s'en servent pour traîner les fardeaux qu'à l'instar des blancs. Jadis c'était aux femmes que revenait cet emploi, et les chiens servaient seulement à la chasse. La comparaison avec un de ces animaux est l'injure la plus grossière qu'on puisse faire à un Déné. Ils méprisent tellement cet animal, que, seule entre toutes les femelles

des animaux, celle du chien a un nom spécial. Or *non offeres*, dit la Bible, *pretium canis in domo Domini Dei tui,... quia abominabile est... apud Dominum tuum* (Deutéronome, XXIII, 18).

Comme les Juifs, les Déné comptent les jours d'un coucher du soleil à l'autre. Nous avons bien de la peine à leur persuader que le dimanche, ainsi que les jours de jeûne et d'abstinence, commencent à minuit et se prolongent jusqu'à minuit. Aussi leur arrive-t-il fréquemment, en dépit de nos instructions, de faire gras ou de se mettre au travail les jours de vendredi ou de dimanche, dès que le soleil est couché.

Je ne reviendrai pas sur les passages du Lévitique (XVII, 13 — XV, 18) qui ont trait à la prohibition du sang et aux impuretés légales ; je vous en ai déjà entretenu ailleurs.

Les femmes déné nourrissent leurs enfants durant trois ans. Or il conste par le deuxième livre des Machabées (chap. VII, v. 27) que les femmes israélites avaient la même coutume.

Le Lévitique défend aux Juifs l'usage de certaines viandes et de certains animaux. Les Déné également ne se croient pas permis l'usage de plusieurs mets qui sont nommés *édé aweni,* et regardés comme ensorcelés ou *médecine.*

Les Déné, comme les Juifs et tous les Orientaux, n'ont point de termes dans leur vocabulaire pour désigner leurs cousins, soit germains, soit éloignés. Ils ne leur donnent pas d'autre nom que celui de frère et de sœur. De même les orphelins nomment père et mère ceux qui les ont élevés.

Il n'y a pas jusqu'au petit bâton que les Juifs portaient avec eux lorsque la nécessité les poussait hors du camp, qui ne se retrouve chez nos Déné et chez les Esquimaux.

D'après les traditions déné, l'homme apparut sur la

terre au temps des baies de bruyère (qui remplacent ici les fruits), c'est-à-dire au commencement de septembre. D'après ces mêmes traditions, le déluge aurait eu lieu en mars ou en avril, c'est-à-dire lorsque la chaleur commence à fondre les neiges ; et en septembre, c'est-à-dire en automne, la terre aurait été soulevée par un canard ou un rat musqué. Or nous voyons que chez les Juifs le premier jour du mois *tézri* (septembre), qui se nommait la fête des Trompettes, était le premier jour de l'année civile, parce que Dieu y fit le monde, ou bien le délivra du déluge.

Voici une singulière fête que célèbrent nos Peaux-de-lièvre, dans les bois, durant la nuit du 21 mars, mois qu'ils nomment *la Lune des rennes*. Comme j'en ai été témoin, je puis en garantir le récit. A minuit, tous les sauvages d'un camp, hommes, femmes et enfants, se rassemblent dans une vaste tente, autour d'un grand feu. Chacun est en habit de voyage, ceint, tenant un grand bâton dans les mains, et le dos chargé d'une besace contenant de la viande de renne. Ils commencent d'abord par se coucher sur le côté autour de leur feu, dans l'attitude de gens fatigués par la marche ; puis le plus ancien se lève et, imitant l'allure d'un homme pesamment chargé et succombant sous le faix, il marche appuyé sur son bâton, sort de la tente, et en fait le tour en regardant la lune et en chantant : « Que c'est lourd ! Musaraigne, ta croupe m'écrase dans la forêt (*Enèkkew! Glu-da-tsoli, né-kla tré-na-si-kkin, ttsu-tchin-é*). » Le premier étant rentré dans la loge, un second, puis un troisième renouvellent ce manége, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Celui-ci ayant fini son tour de promenade, tous en commun font festin avec les viandes que chacun a apportées de sa tente dans son havre-sac.

Surpris au dernier point des rapports de cette cérémonie avec celle de la Pâque des Juifs, dont ils ne nous ont

jamais entendu parler (il n'y a encore que six ans que ces sauvages sont évangélisés), je leur en demandai la raison. Ils me répondirent qu'ils ne la connaissaient pas plus que celle des paroles qu'ils prononcent, mais que leurs devanciers faisaient cette cérémonie afin d'obtenir une grande abondance de rennes. Leur ayant demandé pourquoi ils regardaient la lune en l'appelant *Musaraigne,* ils me répondirent que ce n'était pas à la lune qu'ils s'adressaient, mais au petit homme qui y est représenté, et qu'ils nomment *Glu-da-tsoli.* C'est le même que *Betsriné Yénelchyan* des Montagnais, dont je vous ai donné l'histoire et qui, après avoir fait maints prodiges, avait disparu un beau jour, sans qu'on ait pu savoir où il était allé. Seulement les Peaux-de-lièvre le font se réfugier dans la lune. Son histoire a de grands rapports avec celle de Moïse.

Je n'ajouterai à la description de cette fête aucun commentaire, et vous la donne telle qu'elle est ; je me contente de vous rappeler que le mois de *nisan* (mars) était le premier mois de l'année ecclésiastique, parce que c'est en ce mois que les Juifs furent tirés d'Egypte. Le vingt et unième jour, septaine de Pâques, jour de l'équinoxe du printemps, était la fête des fruits nouveaux, et on y faisait des prières pour obtenir de la pluie.

J'ai dit que c'est surtout par l'analogie du langage que l'on pourra connaître l'origine de nos tribus indiennes. J'ai donc glané de côté et d'autre des vocabulaires de huit à dix langues de l'Orient et des îles situées dans les mers du Sud, et j'ai comparé le déné au chinois, au japonais, au coréen, au malais, au tagal (îles Philippines), au suluk (Polynésie malaise), au maori, au chinouk et au tamoul. Bien que je n'attache pas grande importance à quelques rares analogies que j'ai trouvées entre ces différentes langues et que, pour une faible similitude tirée par les cheveux, je ne croie pas qu'il

faille, sans plus amples recherches, faire descendre nos Déné des Chinois ou des Tagals ; toutefois, je vous fournirai ces documents, puisque vous daignez vous intéresser à cette question, vous priant d'y consacrer quelques instants si vos loisirs vous le permettent, et de vouloir bien m'éclairer de vos conseils et de vos lumières si vous vous apercevez que mes inductions sont erronées, car la lumière sort du choc des idées. Aussi ne vous donné-je pas ceci comme un travail élaboré, mais comme une simple étude et une causerie scientifique. Je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez me faire parvenir des vocabulaires de racines hébraïques, mandchoues, mongoles et kanaks (Polynésie).

Voici donc quelques similitudes de langage, les consonnes étant considérées comme préfixes.

Pieds. Malais, *si-ki* ; chinois, *kio* ; déné, *khé*, *kiė* ; dindjié, *ké*.

Terre. Chinois, *ti*, *tien* ; malais, *tana* ; coréen, *ttati* ; déné, *ni*, *ti*, *né* ; dindjié, *nan*.

Montagne. Chinois, *chan* ; déné, *shésh*, *chié*, *chiw*, *chi* ; dindjié, *chîé*.

Maison (intérieur). Chinois, *yi* ; japonais, *ié* ; déné, *yé*, *jé* ; dindjié, *jié*.

Maison (pavillon). Chinois, *kung* ; déné, *kuné*, *kiné*.

Maison (tente). Tagal, *balay* ; déné, *nan-bali*, *non-palé* ; dindjié, *ni-bia*.

Antre. Tagal, *aïba* ; esquimau, *aïpa*.

Œil. Malais, tagal, *mata* ; déné, *enta*, *enna*.

Outarde. Chinois, *ngo* ; japonais, *ga* ; déné, *ga*, *nϱa* ; dindjié, ϱè ; malais, *gangsa*.

Les mots *père* et *mère* s'écrivent et se prononcent à peu près de la même façon dans un grand nombre de langues.

Père. Hébreu, *abba* ; grec moderne, *papa* ; latin, *pater* ; français et anglais, *papa* ; espagnol, italien, provençal,

padre, païré; esquimau groënlandais, *apapa*; esquimau labrador, *apan*; malais, *bapa*; coréen, *apay*; chinois, *fu*.

Mère. Hébreu, *êm*; grec moderne, *mama*; latin, *mater*; français et anglais, *maman, mama*; espagnol, italien, provençal, *madre, maïré*; esquimau groënlandais, *amama*; esquimau labrador, *aman*; malais, *ama, inné*; coréen, *omi*; chinois, *mu*; tagal, *inâ*; déné, *énné, mon*.

Le mot *homme* en général offre autant de similitudes :

Homme. Hébreu, *adam, adom*; tagal, *tano*; chippewayan, *déné, téné, ottiné*; loucheux, *dindjié*; polynésien, *kanak*; indien des montagnes Rocheuses, *ana, naané*; esquimau, *innok, innoït*; algonquin, *ininiw, iginiw, anichinabaw*.

Mais quel verbiage ! Il faut que mon bien-aimé P. Rey ait une bonne dose de patience pour écouter sans bâiller tout cela. Et dire que je n'ai point encore exposé ma découverte ! A propos, il me vient une idée : c'est qu'il se pourrait bien que cette découverte ne fût qu'une des vérités de M. de La Palisse. En ce cas, je vous avouerai en toute humilité que c'est néanmoins une découverte pour moi, eu égard à mon ignorance, et que, l'ayant faite avec la seule aide du bon Dieu, elle m'a causé autant de satisfaction que si j'avais découvert la lune. Je ne pense pas avoir été dupe de mon imagination ni d'une idée préconçue, car loin d'avoir cherché péniblement ce bel ordre, il s'est montré de lui-même à moi, par l'étude des racines des différents dialectes déné.

Dans la langue déné, les consonnes sont des forces, des moteurs, elles sont l'âme des mots ; elles seules sont *préfixes* et ne changent ni dans les différents mots qui composent un ordre d'idées, ni dans les différents dialectes qui divisent la langue. Les voyelles sont des milieux, des éléments, des suppôts plastiques, des manières d'être, des passifs, sur lesquels les consonnes exercent leur action; elles sont *affixes*, et par leur muta-

tion seule elles spécifient les dialectes ou les différents mots qui composent un ordre d'idées.

Les mots, fruit de cette génération, traduisent ou des actions et des passions, et ils sont nommés verbes, adjectifs, participes ; ou des effets subsistant en eux-mêmes, et ils sont appelés noms, pronoms ; ou des relations, et ce sont les autres parties du discours.

Les voyelles, ai-je dit, sont des milieux, des éléments; or, comme les éléments sont au nombre de quatre, il y a quatre voyelles (l'*u* et le *w* se confondent avec l'*o;* la première de ces lettres, en tant qu'ayant un son à elle propre, est exclusivement française). L'*a* exprime l'air (*aer, ta*), et tout ce qui y a rapport : vie, action, animation, mouvement accéléré, intelligence, es pace, hauteur, érection verticale, clarté, blancheur, etc. L'*e* exprime la matière pesante, la terre (*ers, nné*), et tout ce qui y a rapport : aridité, ligne perpendiculaire, chute, superficie, fond, ténèbres, sons étouffés, figure, l'être palpable, ordre, similitude, forces latentes, cœur, le présent, etc. L'*i* exprime le fluide igné (*ignis, iti*), et tout ce qui y a rapport : le regard, la vue, la ligne horizontale, les esprits, les forces invisibles, le travail de la pensée, justesse, jour, lumière, les pointes, les goûts piquants, les sons aigus, le passé, etc. Enfin l'*o* exprime les fluides aqueux (*unda, t^eu*), et tout ce qui y a rapport : la séve, l'humidité, la bile, la lymphe, tout ce qui ondule, ligne courbe, cercle, force rotatoire, grosseur, dilatation, vide, sons sourds, privation, contractilité, annihilation, suspension, etc.

Je pourrais fournir des multitudes d'exemples de tout cela, non-seulement parmi les racines monosyllabiques, mais aussi parmi les mots composés.

—Le R. P. Petitot groupe ensuite sous chaque consonne un certain nombre d'idées dans l'expression desquelles

cette consonne domine. Nous renonçons à le suivre dans cet exposé, principalement à cause de la difficulté de lire et d'écrire correctement les expressions en langue déné qui servent d'exemple. Il suffira, pour faire saisir la théorie, de citer l'observation suivante : Le *z* exprime l'obstacle, l'immobilisation, le frottement : *koza*, obstacle ; *kozo*, givre, frimas ; *kozi*, somnolence ; *ézi*, corps ; *naïnza*, usé. Le *ch* exprime l'ampleur ou ce qui la produit : *chié*, montagne ; *chô*, gros ; *chi*, nourriture ; *cho*, souffle ; *encha*, vaste.

Le P. Petitot continue : Il est temps que je finisse, et pas n'est besoin que je mette votre patience à bout. J'ajouterai seulement que j'ai été bien étonné, quelque temps après avoir entrevu cet ordre, d'apprendre par mes lectures que dans l'hébreu les consonnes seules sont préfixes et que cette langue, qui n'était qu'un idiome par rapport au chaldéen, à l'égyptien, au syriaque, au samaritain et au phénicien, s'écrivait sans voyelles ; de telle sorte que chacun de ces peuples pouvait, en suppléant aux voyelles manquant, lire les saintes Écritures dans sa propre langue.

Si le déné s'écrivait quelque jour, il serait bon de n'écrire que les consonnes, comme en hébreu, le changement des voyelles constituant les dialectes. En voici quelques exemples par lesquels je termine :

Montagne. Montagnais, *ch-ésh* ; flanc-de-chien, *chi* ; esclave, *chié* ; peau-de-lièvre, *chin* ; loucheux, *chik*.

Terre. Montagnais, *ni* ; esclave, *né* ; loucheux, *nan*.

Eau. Montagnais, *t*[c]*u* ; flanc-de-chien, *t*[c]*i* ; loucheux, *t*[c]*on*.

Arbre. Montagnais, *dé-tchén* ; esclave, *dé-tchin* ; loucheux, *dé-tchàn*.

J'avoue que j'éprouve de la répugnance à vous envoyer tout ce fatras, mais vous l'avez voulu.

Je vous prie d'agréer, etc. Petitot, o. m. i.

LETTRE DU MÊME AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Rapide du Mackenzie, 8 août 1869.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

La mission que j'ai donnée au grand lac d'Ours, de janvier en juin dernier, m'a assez satisfait. Malgré l'opposition systématique qu'y ont faite les quelques Écossais presbytériens du fort Norman, malgré des scandales très-graves donnés par quelques sauvages baptisés, malgré le grand éloignement où la rareté du renne a retenu les sauvages à l'égard de la mission, le bien s'est fait et de nouvelles conversions se sont opérées. Les protestants ont eu le déplaisir de se voir honnis par mes Indiens, qui sont venus me prier de prendre leur défense auprès de l'officier en charge du fort, et de les mettre à l'abri de toute vexation. Les pauvres chrétiens qui s'étaient oubliés, et à qui j'avais imposé une pénitence publique, ont été tellement punis par la divine Providence, que le mal, au lieu de tourner au triomphe des ennemis de notre foi, a produit un grand bien en frappant de crainte tous les sauvages et en faisant rentrer sérieusement en eux-mêmes les chrétiens scandaleux. Enfin l'éloignement des sauvages n'a servi qu'à montrer leur ardeur pour la prière et l'amour que leur porte leur Missionnaire. En effet, je suis allé leur rendre deux visites qui se sont prolongées de dix à quinze jours, bien que l'état précaire de ma santé me fît quelquefois tomber en faiblesse dans le chemin et que mon estomac ne pût digérer la nourriture grossière qu'ils m'offraient. Eux, de leur côté, dès qu'ils

ont pu se rapprocher de la mission, s'y sont rendus journellement, quoique leur camp fût éloigné de Sainte-Thérèse d'une bonne heure de marche, et que le mauvais état des glaces rendît le trajet très-difficile. Sans compter le baptême d'une quinzaine d'enfants, j'ai pu régénérer et marier six couples de grandes personnes, et plusieurs autres se sont annoncées pour cet automne.

Le 2 juin, je quittais le grand lac d'Ours; le 5, j'arrivais à Good-Hope, et le 7, je prenais la route du fort Peel, d'où je me proposais de faire une nouvelle tentative chez les Esquimaux. Le 12 au matin, j'atteignais le fort Peel, et, malgré toute la diligence que j'avais mise à franchir cette grande distance, je ne pus arriver à temps pour rencontrer les Esquimaux. Vu l'avancement de la saison, ils s'étaient rendus au fort longtemps avant l'époque accoutumée et en étaient repartis, par là même, plus tôt. Je ne trouvai au fort Peel que deux familles de retardataires, avec lesquelles je partis du fort pour aller rejoindre un vieillard que j'avais rencontré sur la rivière et qui, m'ayant promis d'être mon protecteur, m'attendait, sur ma parole, pour le jour suivant. L'Esquimau avec qui j'avais quitté le fort, un nommé Kreyuktok, homme très-doux et sensé, mit tout en œuvre pour que je demeurasse avec lui. Outre l'honneur qui lui en serait revenu, les intérêts de son ventre ne s'en fussent pas mal trouvés; mais je ne pouvais pas manquer à la parole donnée et je dus repousser ses offres. Voilà un homme vexé et qui, de bien disposé qu'il était, commence à me haïr, se croyant méprisé. Avec le vieillard qui m'avait promis de me servir d'hôte et de protecteur parmi ses compatriotes, je trouvai Krarayalok, cet Esquimau que j'avais conduit et hébergé durant un mois à Good-Hope. Lui aussi fut si peu flatté de voir que je ne l'avais pas pris pour protecteur, qu'il se mit aussitôt à me détester, et il

me vola dès la première nuit que je passai au milieu d'eux. Cependant je faisais bon visage à tous et partageais indifféremment mes repas avec le vieux Irkroyork, comme avec Kreyuktok et Krarayalok; mais ces gens jaloux et soupçonneux prenaient pour injure ce qui chez moi n'était que l'effet de la nécessité. Je ne pouvais naturellement prendre un et chacun pour hôte. Voilà la position fausse où nous nous trouvons ordinairement chez les sauvages et que nous crée leur esprit étroit et petit. Krarayalok alla plus loin : il se refusa absolument à rien manger de ce que je lui offris, prétextant que « ma chaudière était mauvaise ». Il faut vous rappeler, mon très-révérend Père, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire dans ma dernière lettre, que l'acceptation aussi bien que l'offre d'un mets chez ces peuples est un gage d'amitié et de bon vouloir, tandis qu'au contraire refuser de manger avec un hôte c'est lui déclarer la guerre, ou du moins lui montrer clairement qu'on se méfie de lui. Tel était le cas ici.

Pauvres Esquimaux! Il est vraiment merveilleux qu'ils ne nous regardent pas tous comme des scélérats et des misérables après toutes les leçons qu'ils reçoivent de la gent protestante de Peel's-river. Il est incroyable d'entendre tout ce que ces pauvres frères égarés débitent auprès des Esquimaux et des autres sauvages sur le compte des Missionnaires catholiques : nous ne sommes que des empoisonneurs, des sorciers, des eunuques et des libertins hypocrites; nous n'avons tant de zèle pour visiter les Esquimaux qu'afin de les exterminer par nos sortiléges, comme nous avons déjà fait des Peaux-Rouges, etc., etc. Ces calomnies, aussi ridicules qu'infâmes, ne trouvent d'écho, parmi les Loucheux et les autres Peaux-Rouges de la famille déné, que chez les libertins; les gens sensés et de bonne foi les prennent pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour le dernier effort de piètres prédicants, irri-

tés de leur défaite et du succès d'une bonne cause ; mais les Esquimaux, encore plus mauvais que les protestants et d'un caractère bien plus irascible et soupçonneux que celui des Peaux-Rouges Déné, les Esquimaux sont portés à les croire ; et comme chez eux un simple soupçon suffit pour faire marcher la flèche et le tsavi, il s'ensuit que ma position n'est rien moins que sûre au milieu d'eux. Aussi disais-je à l'officier anglais du fort Peel avant de le quitter : « Vous connaissez les sauvages avec qui je vais avoir affaire ; ma vie est entre vos mains ; un mot, un seul mot de votre bouche peut me protéger ou me sacrifier sans appel ni examen. » Le mot favorable, il ne l'avait pas dit ; je le compris au silence morne qu'il garda quand je lui dis ces paroles et à l'exclamation qu'il avait laissé échapper un peu avant : « Comment ! vous allez encore parmi ces barbares ! »

Je retourne à ma narration, que je vais abréger pour ménager les instants de Votre Paternité. Les choses se passèrent assez bien jusqu'à ce que nous fussions loin du territoire loucheux ; alors les Esquimaux, pour qui tout était objet d'un soupçon, jetèrent le masque. Si je récitais mon bréviaire, si je prenais une esquisse du paysage, si je disais mon chapelet ou mes prières, si je fredonnais un cantique, et même si je m'écartais pour un instant, c'étaient autant de sortiléges que je jetais sur eux et sur leur pays. Ils refusèrent tous de goûter à mes vivres; leur visage prit un air menaçant et sardonique, leurs mains s'armèrent du tsavi ; les mots de *irkroyork, orolouyark, tchuinark, tokruta* (hypocrite, scélérat, misérable, meurtrier), etc., étaient toujours sur leurs lèvres. Ils se demandaient si j'avais des armes, et sur la réponse négative de mon hôte, ils se mirent à comploter contre nous. Je comprenais tout, mais ne laissais rien percer et affectais le même air gracieux; seulement je me tenais sur mes

gardes. « Embarque-toi dans mon umiak, me dit mon hôte, et couche-toi. — J'ai une pirogue, répliquai-je, et je n'ai pas sommeil. — Mais nous allons voguer toute la nuit.— Ainsi ferai-je. — Mais nous n'accosterons pas pour prendre nos repas. — Je mangerai dans mon canot. — Mais il fait eau. — Non, il a été regommé à neuf. — Alors c'est inutile, il n'y a rien à faire, » dit-il en se tournant vers les autres; car telle est la lâcheté indienne, que, bien que se trouvant vingt contre un, ils n'attaquent pas en face et n'agissent que dans les ténèbres et à l'insu de leur ennemi. Leur plan était de me séparer de mes deux jeunes Peaux-de-lièvre, mes pagayeurs. Ceux-ci avaient suivi toute la scène, et quoiqu'ils ne comprissent pas un mot d'esquimau, ils virent parfaitement que les choses prenaient une tournure menaçante. Quand je me tournai vers eux pour leur donner ordre d'embarquer, ils n'étaient plus là, ils s'étaient enfuis dans les saules. Je me mis à rire de leur panique en regardant les Esquimaux, et j'appelai mes deux peureux ; je dus même les poursuivre dans le bois.

Quand je revins seul vers mes Esquimaux, je n'en trouvai plus que deux : mon hôte et Kraráyalok. Je me dirigeai seul vers eux, les mains dans les poches. Que se passa-t-il dans leur esprit? Je l'ignore ; mais à ma vue ils se levèrent avec effroi, la crainte faisait trembler la peau de leur visage comme tremble celle d'un cheval qu'une mouche pique. Ils cherchèrent autour d'eux comme pour trouver une arme. L'un tira un coutelas de sa botte, l'autre tomba sur un gourdin qu'il trouva à ses pieds. Ne sachant ce qu'ils avaient, je m'avancai encore en leur souriant : « Que font les jeunes gens? demandèrent-ils. — Je ne sais, ils se sont écartés pour quelque raison ; les voilà qui reviennent, partons. — Oui, oui, » répliquèrent-ils avec hâte. Et puis les voilà s'enfonçant dans leur

krayak et faisant force d'avirons ; en un clin d'œil ils étaient hors de vue.

Je vous assure, mon révérend Père, qu'ils me laissèrent un peu abasourdi. Qu'y avait-il dans ma physionomie de si terrifiant? Je ne le sais. Tout ce que je pus m'imaginer, c'est que ces pauvres gens crurent que mes deux pagayeurs étaient allés chercher des revolvers dans le bois, et que je ne m'en revenais vers eux avec tant d'assurance que parce que je tenais de ces terribles armes dans mes poches où mes mains étaient cachées. Je n'ai pu expliquer leur effroi que de cette façon. Mais, quoi qu'il en soit, j'admirai la protection que la divine Providence accorde toujours à ceux qui s'exposent pour elle et l'en remerciai aussitôt. Le second mouvement fut de rire de cette scène singulière. N'est-il pas burlesque, en effet, de voir deux pauvres petits sauvages, effarés eux-mêmes et fous de peur, devenir un épouvantail pour une vingtaine d'hommes qui d'ordinaire ne connaissent pas la crainte ?

La seule chose qui nous restait à faire pour dissiper des soupçons que je ne tenais pas à voir s'accréditer sur mon compte, et que les Esquimaux de l'année dernière avaient déjà répandus, était de nous empresser de les rejoindre et de ne plus nous éloigner d'eux. Mais je ne pus vaincre les craintes de mes deux Peaux-de-lièvre : leur parti était pris, ils voulaient s'enfuir. Une petite rivière, affluent du Mackenzie, s'étant présentée, ils y lancèrent la pirogue, saisirent chacun un petit ballot de viande sèche et gagnèrent les bois en me criant de les suivre.

Mes cris, mes représentations furent inutiles ; il fallut, pour ne pas me voir abandonné sur ce rivage lointain et inhospitalier, courir sur leurs traces et laisser mon canot à la merci des Innoït. Je ne vous dépeindrai pas les souffrances qui nous attendaient dans ces bois, sur cette terre

éloignée et inconnue ; nous marchâmes durant deux nuits et trois jours sur un sol détrempé par les inondations du fleuve, mouillés jusqu'aux os par la pluie, couverts de boue, les vêtements déchirés par les branches et les buissons, obligés de coucher sans couvertures, à la merci de nuées de cousins, de traverser quantités de rivières sur des radeaux que nous construisions et abandonnions au fur et à mesure ; nous montâmes vingt-cinq fois dans les plus hauts sapins afin de pouvoir découvrir notre route, car mes jeunes gens s'obstinaient à faire un grand détour dans les terres pour aller retrouver le rivage du Mackenzie. Nous arrivâmes enfin, après plusieurs nuits d'insomnie et plusieurs jours de souffrance et de fatigue, à l'embouchure de la Tsikkatchig, en pays loucheux. Là je trouvai le P. Séguin occupé à bâtir une maison de prières pour les Loucheux. Nous hélâmes un canot et bientôt on nous traversa sur la rive gauche du fleuve, où le cher Père me reçut entouré de ses sauvages, ceux-ci transportés d'indignation. J'étais en effet un curieux spécimen de voyageur : chapeau à la Robert Macaire, bottes à la Bertrand, avec orteils passant à travers ; les semelles étaient dans ma poche ; soutane plus blanche que noire et bagage fort mince, puisqu'il se composait tout simplement des vêtements que je portais sur le corps.

Cependant je ne prétendais pas m'en retourner à Good-Hope sans savoir ce qu'il était advenu de mon canot, et bon gré mal gré, il fallut bien que mes deux Peaux-de-lièvre reprissent dans un autre canot le chemin du théâtre de leurs exploits. Je ne vous redirai pas leurs craintes quand nous approchâmes du lieu de la scène. Mon canot était encore à la même place, dansant sous son amarre, mais il était vide ; les Esquimaux étaient venus et l'avaient allégé après l'avoir lié au rivage ; il n'y restait que ce qu'ils considèrent comme des *médecines ;* tels étaient mon

bréviaire, mes écrits en langues sauvages, un peu de farine, du thé, du vin pour le saint sacrifice. Je m'en revins donc Jean comme devant, de plus en plus persuadé qu'il est inutile de s'aventurer en pays esquimau avec des servants aussi courageux que le sont nos Peaux-de-lièvre ou nos Loucheux.

Désormais le sort en est jeté, je ne les évangéliserai qu'au fort Peel jusqu'à ce qu'ils aient appris à nous connaître et à ne plus avoir peur de nous. D'aileurs je crois qu'une ère nouvelle va s'ouvrir pour ces contrées reculées. Si je ne me trompe, la compagnie de la baie d'Hudson, stimulée par les entreprises aventureuses des Yankees, va construire une factorerie non loin de l'océan Glacial, sur la branche gauche des bouches du Mackenzie; de plus, un bateau à vapeur sillonnera d'ici à deux ans les eaux de ce fleuve. Nous nous hâterons d'établir une mission et de construire une église non loin de ce fort, et de derniers nous deviendrons les premiers. Mais en même temps que la civilisation pénétrera dans nos froides régions, que de désordres vont aussi s'y introduire! Priez Dieu, mon très-révérend Père, que notre parole ait de la force et de l'efficacité, et que, de même qu'elle a converti et changé les Déné, elle change et retienne ensuite dans le devoir les plus infortunés de tous les peuples au point de vue religieux, les habitants du pôle arctique.

De retour à Good-Hope, je n'y suis pas demeuré longtemps. Le 9 juillet je prenais le chemin de la Providence, à 300 lieues en amont du fleuve. J'ai franchi cette distance en seize jours et demi de touée. C'est vous dire de quelle façon on voyage ici et comment il est impossible que l'homme résiste longtemps. Je suis venu attendre ici les barques de la compagnie qui devront me transporter au bout de la baie Mactavish, sur le grand lac d'Ours, où j'ai promis aux Flancs-de-chien, Esclaves et Peaux-de-

lièvre réunis d'aller les voir en septembre prochain. Je ne sais encore si je pourrai effectuer ce plan. Ma santé est assez chétive et j'ai ressenti, peu après mon arrivée ici, un affaiblissement général, joint à un état nerveux dont je ne puis prévoir les suites. C'est dans cet état que j'ai l'honneur de vous narrer ces faits. Depuis la fin de décembre 1868 jusqu'à ce jour, je ne me suis reposé que huit jours à Good-Hope et dix jours ici. Il nous faudrait encore plusieurs Pères pour faire face à tout. Ce qu'il y a de plus pénible, c'est de se voir seul dans les courses. Je suis demeuré six mois sans me confesser, et huit mois sans autre compagnie que des sauvages. J'ose espérer que Mgr FARAUD, à son retour de l'île à la Crosse, m'accordera le Frère que je suis venu solliciter ici, dans le but de m'aider, le printemps prochain, à jeter les premiers fondements de la mission des Esquimaux, là où l'on construira le fort de la compagnie.

Agréez, etc.

PETITOT, O. M. I.

LETTRE DU MÊME AU RÉVÉREND PÈRE REY.

Providence (rapide du Mackenzie), 18 août 1869.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'avais décidé de ne point vous écrire par ce courrier. Voyageant depuis huit mois consécutifs, sans feu ni lieu, et quelquefois sans pitance, mon humeur devenue vagabonde ne se sent guère portée à faire des phrases, à aligner des mots à la suite les uns des autres. En d'autres termes, comme disent nos métis, *j'ai paresseux*. Mais voilà qu'il me prend un remords et un scrupule, et leur

effet est ce que vous lisez. Seulement, vous voudrez bien me pardonner de passer sous silence ce que j'ai déjà narré par le même courrier à notre révérendissime Père. Rien d'ennuyeux comme les répétitions, et puis, laissez-moi vous le dire bien bas, je me vois le retour chez les Esquimaux à peu près fermé pour un temps. Or ce sont des choses que l'on n'aime guère à répéter. Ils voulaient purement et simplement nous juguler. Mes pagayeurs peaux-de-lièvre se sont sauvés dans les bois en vrais lièvres qu'ils sont, et moi de les suivre, vu le double danger auquel je me serais exposé en demeurant seul sur une plage éloignée et inconnue. Voilà donc en quatre lignes le résultat de mon expédition du printemps dernier chez les Esquimaux. Elle est un peu parente avec celle de l'année dernière, toutefois elle n'est pas parvenue à me décourager. Ce ne sont ni les craintes puériles ni les appréhensions et les soupçons injurieux que cette nation paraît entretenir à notre encontre qui me peinent ; dès qu'elle nous connaîtra, ils se dissiperont; ce sont les odieuses manœuvres, les calomnies exécrables, les préjugés absurdes que la jalousie et la rage des protestants du pays, et surtout du fort Peel, répandent contre nous. C'est au point que j'ai été insulté ce printemps dans l'appartement même de l'employé du fort Peel, où je m'étais rendu pour m'approvisionner en viande sèche pour mon voyage à la mer Glaciale. A peine étais-je entré chez M. Flett, que les Loucheux campés autour du fort Peel vinrent m'y donner la main. Tout à coup une porte s'ouvre, et la femme de monsieur paraît avec un air courroucé ; puis, s'adressant aux sauvages sans seulement daigner me regarder, elle leur dit en leur langue : « Pourquoi lui touchez-vous la main ? Il est mauvais, il prie pour vos ennemis. » La mégère pensait n'être pas comprise par celui qu'elle appelait le *priant des hattchœn*

(ennemis). Je voulus lui donner une leçon. Voyant que les Loucheux ne faisaient pas mine de lui obéir, je leur dis en souriant : « N'entendez-vous pas ce qu'on vous dit? Je suis mauvais; sortez donc au plus vite. » Ils me comprirent, m'adressèrent un nouveau sourire et sortirent en ricanant contre Mme Flett. Quant à celle-ci, se voyant comprise, elle s'éclipsa, rouge de honte et de dépit. Son mari ne savait que faire ni que dire. Sur ce, je saisis mon chapeau. Quelques instants après, M. Flett venait m'inviter à dîner, et sa femme, allant chercher elle-même les Loucheux : « Pourquoi, disait-elle, n'allez-vous pas toucher la main au Père ? » Quelle comédie !

Les Loucheux ont assez d'esprit pour voir qu'on les berne, mais les pauvres Esquimaux si farouches, si ombrageux ! Toute la conclusion qu'ils tirent, quand on leur dit que le prêtre est mauvais, est celle-ci : « Tuons-le avant qu'il nous tue. » Nous sommes, en effet, représentés à ces infortunés comme des empoisonneurs, des sorciers, des meurtriers, dont le seul but, en pénétrant sur leurs plages déjà solitaires, est d'achever la dévastation du pays par la mort de tous ses habitants.

Voulez-vous savoir comment ces bons ministres protestants expliquent aux pauvres Loucheux la divergence de nos religions respectives ? « Jadis les Français (les catholiques) priaient comme les Anglais (les protestants). Or, un jour, un Français ayant pris querelle avec un Anglais, les Français eurent si grand peur des Anglais, qu'ils se sauvèrent dans les saules, abandonnant le livre du bon Dieu (la Bible) pour se faire avec les graines de saule (?) des chapelets. De là a pris naissance la religion du chapelet ou le catholicisme, tandis que les Anglais ont conservé le livre du bon Dieu. »

Et voilà comment avec des contes absurdes, mais à la portée de la raison et des idées indiennes, on fait des

dupes au nom de Celui qui est la vérité! Que Dieu écoute, voie et juge.

Au printemps dernier, le ministre Bompas s'est rendu au fort Peel, vu qu'il ne pouvait rien sur les sauvages du fort Simpson. Son premier acte a été un double mensonge. « Tous les Pères se sont sauvés dans les bois, a-t-il dit aux Loucheux. Le P. SÉGUIN ne viendra point vous visiter, mais l'Evêque FARAUD m'a envoyé à sa place, et, pour preuve, voici les prières catholiques en loucheux qu'il vient de me confier. » Et il leur fit dire leurs prières, et les Loucheux, trompés par son extérieur hypocrite et par ses paroles, le reçurent comme un prêtre véritable. Ce ne fut qu'à l'arrivée du P. SÉGUIN qu'ils reconnurent la fraude.

Voilà à qui nous avons affaire dans ce pays. Si notre œuvre n'était pas battue en brèche avant même que les fondements en soient solidement établis, depuis longtemps plusieurs de mes pauvres Esquimaux auraient accueilli et goûté peut-être la bonne parole; car j'ai pu me convaincre que, malgré les vices affreux qui désolent cette nation, il est chez elle de belles âmes sur qui notre parole ne serait pas infructueuse. Plusieurs jeunes gens que je n'avais vus qu'une seule fois enfants au fort Anderson, en 1854, témoignèrent, il y a peu de temps, une grande joie de me revoir; ils m'accompagnaient partout et paraissaient s'être attachés beaucoup à moi. Et cependant je ne leur avais jamais fait aucun présent; l'intérêt n'était pas ici leur mobile, mais seulement cette influence attractive que le prêtre exerce généralement sur les enfants et sur les âmes simples.

Dans cette troisième tentative pour pénétrer chez les Esquimaux, j'ai pu me convaincre: 1° que pour se faire de ces sauvages des voisins tolérables, il faut prendre en leur présence une contenance assurée, montrer une con-

fiance mêlée de vigilance; 2° que votre sécurité dépend du respect, j'allais dire de la peur, que vous êtes capable d'inspirer; et ceci est vrai aussi des Peaux-Rouges. Montrez de la timidité, de l'indécision, vous leur donnez à supposer que vous nourrissez de mauvais desseins à leur égard, et vous les changez au même instant en insidieux et dangereux ennemis. Et c'est ce qui aura toujours lieu toutes les fois que nous nous aventurerons chez eux avec des serviteurs peaux-de-lièvre ou loucheux, gent couarde et timide. Aussi mon parti est-il pris de ne plus les visiter chez eux, mais seulement aux forts de traite, où ils se rendent au printemps et en automne.

(Ici le P. PETITOT exprime de nouveau l'espérance de voir bientôt un fort de traite s'établir sur une des embouchures du Mackenzie. Ce serait la création d'un centre nouveau et extrêmement avancé dans le Nord; il se hâterait d'y fonder une mission. Puis il continue :)

Permettez-moi maintenant, mon révérend Père, une digression scientifique. Pourquoi pas? Le prêtre n'est-il pas l'homme de la science ? N'est-ce pas le prêtre oblat qui le premier a introduit dans ces pays les machines à coudre, à laver, à battre le blé ? N'est-ce pas Mgr GRANDIN qui vient d'y introduire le premier cheval-vapeur ? Ne sont-ce pas nos Frères de la Providence qui y ont bâti la première maison à deux étages ? Pourquoi ne ferais-je pas à mon tour un peu d'hydrographie ?

On trouve dans le rapport du docteur Richardson, qui fait partie de la relation de sir John Franklin, la description d'un prétendu *grand lac esquimau*, qui est dit avoir des proportions colossales, à savoir : de l'embouchure du Mackenzie à celle de l'Anderson, c'est-à-dire une étendue, de plus de 330 milles géographiques. D'après ces données, que le savant docteur a puisées je ne sais où, ce lac fabuleux aurait, contre toutes les lois d'hydrostatique, un

débouché dans le Mackenzie, un autre dans l'Anderson, sans compter plusieurs ouvertures dans la mer Glaciale, et cependant ce lac est dit être un lac d'eau douce.

C'est sur le témoignage infirme de Richardson, puisque Richardson avoue ne l'avoir point vu, que les cartes sont imprimées. Vous pouvez voir de vos yeux le grand lac esquimau porté sur les cartes françaises.

Comme j'ai été à même de constater cette erreur géographique, voici ce qu'il en est du prétendu grand lac esquimau aux multiples débouchés.

A la naissance, c'est-à-dire à l'extrémité méridionale des monts Caribous (*Kroteylorok* des Esquimaux, *Tœnadœdjen* des Loucheux), monts qui bordent la branche orientale du Mackenzie vers son embouchure, sort une petite rivière qui est le débouché d'un lac d'environ 3 milles de long, nommé *Kfwik-à-djiltchit*. Par un portage d'une journée de marche, qui passe sur cinq lagunes d'eau douce, on parvient de ce lac à la rivière ou plutôt au fleuve Natowdja, qui vient du sud, forme le lac Sitidjé-van (dont la plus grande longueur est de 25 lieues géographiques de nord-est en sud-ouest) et se jette dans la mer Glaciale, près de l'embouchure orientale du Mackenzie, entre le port Towker et l'île Richard. C'est justement le lieu fréquenté par les Esquimaux Kravane depuis la fin de juillet jusqu'à la mi-août, pour la pêche du marsouin. C'est à l'embouchure de la Natowdja que se trouve leur grand village Tchénérark, où ils prennent leurs cantonnements d'automne et d'hiver. De l'embouchure de la Natowdja à celle de l'Anderson s'étend un canal ou bras de mer étroit et sans courant, qui reçoit plusieurs cours d'eau, et est formé sans doute par leur expansion.

Il faut donc faire disparaître des cartes le grand lac esquimau pour en remplacer la délinéation septentrionale par un canal naturel unissant les deux rivières à leur

embouchure. Ce chenal est le portage suivi par les Esquimaux de l'Anderson de la baie Liverpool pour se rendre au fort Peel sur la rivière de ce nom. Les Loucheux Nakotchv-Ondjigœ-Kuttchin chassent jusque sur les bords du lac Sitidjé-van, qui occupe un pays presque entièrement stérile, sauf quant à la production des lichens, des mousses et autres cryptogames.

Je voudrais bien vous donner ici les rapports frappants qui existent entre les Esquimaux et les anciens Égyptiens, quant à certains usages et à la forme de plusieurs de leurs ustensiles et outils; mais je dois laisser cela pour plus tard.

Vous vous rappelez peut-être ce que je vous ai dit autrefois des rapprochements frappants entre les observances judaïques et les coutumes des Déné. Mon faible jugement se trouve confirmé par ce que je viens de lire dans la relation de la découverte du Mackenzie par Mackenzie en 1700 et tant, à savoir : « qu'il a cru reconnaître chez plusieurs Indiens, Esclaves et Peaux-de-lièvre les marques de la circoncision. » Si le fait est vrai, il corrobore tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur ce chapitre autrefois ; et l'on ne pourrait s'empêcher de tirer la conclusion que les Peaux-Rouges ont connu la loi mosaïque, s'ils ne sont réellement des Juifs. Dans ce cas encore, la conversion des Juifs s'opérerait ici sans que le monde s'en doute, et la parole prophétique des livres saints s'accomplirait : « Quand vous seriez dispersés jusqu'aux pôles, *usque ad cardines cœli* (*cardines cœli sunt poli*, dit Menochius), je vous en rappellerai, dit le Seigneur. »

Je vous avoue, mon révérend Père, que cette question, qui d'ailleurs se rapproche des études sacrées, m'intéresse si fort, que je mets tout en œuvre pour tâcher de m'éclairer à ce sujet.

Adieu, mon révérend et bien cher Père, etc.

PETITOT, O. M. I.

LETTRE DU MÊME AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Dans une dernière lettre, le R. P. Petitot nous apprend que l'excès de fatigue l'a obligé de se mettre au lit. Il n'était pas encore rétabli au départ du courrier : la lettre a été écrite au lit et d'une main peu sûre. Les forces cependant commençaient à revenir. Espérons qu'un ouvrier si dévoué, et dont les connaissances sont si précieuses à la mission, ne nous sera point sitôt enlevé. C'est ce que chacun de ses confrères et de ses lecteurs demandera instamment à Dieu par l'intercession de Marie immaculée.

Fort Good-Hope, 16 septembre 1869.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Je vous écris encore une fois de mon lit; décidément la maladie s'acharne sur mon corps déjà si faible naturellement et si affaibli encore par des rechutes que je ne compte plus. Gloire à Dieu ! que la sainte volonté de Dieu soit faite et non la mienne !

J'ai quitté la Providence le 31 août, suis arrivé à fort Simpson le 2 septembre, et l'ai quitté aussitôt pour me rendre à ma chère résidence de Good-Hope, dont j'étais séparé depuis plus de huit mois, et après laquelle je soupirais. J'ai manqué ne point la revoir. A la suite d'un nouvel effort fait en cours de voyage, j'avais été assez chétif à la Providence, malgré les bons soins dont j'étais l'objet. Après mon départ du fort Simpson, j'éprouvai tout à coup, durant la nuit, une violente crise nerveuse au cœur. Je serrai davantage ma ceinture, m'efforçant de produire une pression du côté droit au-dessus des côtes;

cette crise passa, mais je dus demeurer couché dans la barque.

Arrivés tout près d'un gros rapide, les sauvages, qui seuls composaient l'équipage de cette barque, et qui étaient au nombre de vingt et un, manifestèrent tout d'un coup un affreux complot. Ils voulurent me jeter dans le rapide. C'étaient presque tous des infidèles et des Peaux-de-lièvre. Ils se plaignaient de ce que les prêtres étaient la cause des maladies et de la mortalité qui les décime, et dont le début, disaient-ils, coïncide avec mon arrivée dans le pays. Leur intention, après ce beau coup, était de faire subir le même sort au cher P. SÉGUIN, au Fr. KEARNEY, puis de gagner les forêts. Déjà ce printemps ils avaient comploté pour la destruction de Good-Hope et de tous les blancs ; ils avaient accusé le R. P. SÉGUIN de vouloir les empoisonner. Voyez ici les conséquences des paroles perfides et insidieuses de nos frères séparés, les protestants, commis de la Compagnie.

J'écoutai jusqu'au bout sans montrer ni frayeur ni colère ; puis, quand j'eus saisi toutes les ficelles de ce complot, quand les meurtriers se levaient pour me saisir, moi seul contre vingt et un, malade et à bout de forces, je me levai à mon tour et leur criai qu'ils pouvaient faire de moi ce qu'ils voulaient, que je ne redoutais pas de mourir en de telles circonstances, que je donnais volontiers ma vie pour eux, s'ils pensaient que mon trépas pût leur procurer la santé et une longue existence ; mais que je craignais bien que ce crime ne servît qu'à allumer contre eux la colère de Dieu; toutefois que je ne cessais pas de les aimer, que mon dernier cri serait : « Je vous aime, » et que je leur prouverais encore mon amour en priant pour eux lorsque je serais au pied du trône de mon juge. « Et maintenant, concluai-je, j'ai dit ; ne craignez pas, je ne me défendrai pas. Agissez si vous le voulez. »

Cette sortie les déconcerta tellement, qu'ils se morfondirent en dénégations et en protestations de respect, l'excuse des lâches. Mais ils remirent l'exécution de leur dessein à la nuit : « Maintenant qu'il nous a compris, dirent-ils, il faut pour notre sauvegarde qu'il y passe, sans quoi il nous vendra à ses compatriotes, et les blancs nous tueront. »

Inutile de dire que je ne dormis pas cette nuit : nous allions à la dérive, par un temps froid et brumeux ; les quatre plus forcenés veillaient pour l'exécution de leur dessein. Parmi les autres, les uns témoignaient de la pitié, mais la crainte de leurs collègues paralysait leur énergie. Un seul, un seul eut assez de courage pour dire : « Votre projet me fait le cœur malade, j'en ai la tête broyée ; jamais je n'y prendrai part. » Il s'enveloppa dans son manteau, et il se coucha pour ne point me voir mourir.

Pendant toute la nuit je priai Dieu et la bonne Vierge de ne point permettre qu'un si grand crime s'accomplît. Je déroulai tout le temps mon chapelet. Mais je m'étais préparé à la mort et étais joyeux, oh ! bien joyeux de mourir martyr. Je n'en étais pas digne.

Après avoir bu force rasades de thé chaud, de la réglisse et du sucre, etc., pour se faire le cœur fort, disaient-ils, mes Peaux-de-lièvre, voyant que je m'obstinais à ne pas dormir, n'eurent pas le courage d'exécuter leur plan. Ils étaient vingt et un contre un seul, eh bien, ils avaient besoin de la nuit et de mon sommeil pour avoir du courage. Jusqu'au jour ils s'excitèrent ; un mot, un sourire de ma part les retenait aussitôt (car j'évitais avec soin de leur donner à entendre que je me méfiais d'eux depuis qu'ils m'avaient donné l'assurance qu'ils ne méditaient rien contre moi).

Le jour venu, ils se dirent qu'ils me jetteraient dans un autre rapide peu distant de Good-Hope, et ils se fai-

saient par avance le partage de mes dépouilles. En ce lieu encore le cœur leur manqua, et j'arrivai sain et sauf, sous le couvert de Notre-Dame de Bonne-Espérance, ma protectrice dans cette occurrence.

Alors ce furent des plans de nous tuer tous les trois, le P. SÉGUIN, le Fr. KEARNEY et moi. Rien de cela ne fut exécuté ; et après avoir comploté tout l'hiver et tout l'été derniers, après avoir eu les meilleures occasions de réaliser leur dessein, ils n'osèrent rien tenter ; nous en sommes sortis sans une égratignure. C'est ce qui donne une idée du courage de nos Peaux-Rouges, mais cela prouve en même temps que ce n'est pas la méchanceté qui leur fait défaut. Que Dieu ait pitié d'eux et leur pardonne comme je le fais de tout mon cœur! Que Dieu veuille changer le cœur de ces pauvres enfants !

Inutile de vous dire, mon très-révérend Père, que j'ai dû m'aliter dès mon arrivée ici. Voilà dix jours que je suis couché, et je commence à peine à prendre un peu de forces.

Un nouveau ministre nous arrive ; un autre est allé chez les Esquimaux, où les recommandations des commis anglais l'accompagnent et le protégent ; un troisième est allé quêter en Angleterre et publier un ouvrage sur nos contrées. Tout cela me donne la fièvre. Ah ! si j'avais des forces ! Si j'étais un François Xavier !... Ces ministres nous supplanteront-ils ? Après avoir à peine suivi les traces de notre croix, iront-ils se vanter d'être les pionniers de l'Evangile à la face du monde ? pourront-ils nous jeter la pierre et nous dire que nous sommes les ennemis de la lumière ?...

Je me jette aux pieds de Votre Paternité, la priant de me bénir..., etc.

PETITOT, O. M. I.

PROVINCE DU CANADA.

MAISONS DE BUFFALO ET DE LOWELL.

La lettre suivante, écrite par le R. P. MANGIN au Provincial du Canada et datée de Lowell, nous fait principalement connaître les travaux accomplis par la maison de Buffalo. La maison de Lowell en est encore à ses commencements. Nous espérons que lorsqu'elle sera sortie des embarras d'une fondation, elle nous donnera un rapport complet et suivi de tout ce qui aura été fait. Nous savons déjà que nos Pères, accueillis avec beaucoup de sympathie par la population, ont vu affluer rapidement les ressources pour l'érection des édifices religieux projetés.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous m'avez demandé de vous envoyer un compte rendu des missions que nous avons données aux États-Unis dans le courant de l'année passée et depuis le commencement de cette année. Je m'empresse de satisfaire votre désir.

Je reprends les choses à partir du mois de mai 1869 jusqu'au mois de mai 1870. Après trois mois de courses pendant l'hiver, nous étions rentrés chez nous à Buffalo, afin de nous retremper dans les exercices de la vie com-

mune; mais l'heure du départ arriva de nouveau, et le 29 du mois d'avril nous nous remettions en route pour la partie est du diocèse d'Albany. Notre destination était Moriah, village situé au milieu des montagnes que baigne le lac Champlain. Partis le soir à six heures de Buffalo, le lendemain vers midi nous arrivions à la tête du lac. Le steamer nous attendait à son dock ; nous nous embarquâmes, et, après quelques instants, nous naviguions pour la première fois sur les eaux du lac Champlain. J'ai rarement fait un voyage plus intéressant et plus agréable, soit à raison du paysage tout à la fois grandiose et varié que traverse le lac, soit à cause des souvenirs historiques et français qu'il rappelle. Vers trois heures, nous débarquions chez le curé de l'endroit. Le lendemain dimanche, nous gravissions les montagnes au milieu desquelles se trouvent échelonnées les populations minières que nous allions visiter. Là nous retrouvâmes l'hiver avec ses neiges et ses gelées, ce qui nous fut fort désagréable, attendu que l'église étant inachevée, nous n'avions aucun moyen de nous garantir du froid. Malgré ces inconvénients, la mission commença avec entrain. Cette population, comme je l'ai déjà dit, est une population de mineurs, et, par conséquent, un peu rude et primitive. Mais s'il y a parmi elle de grands défauts, il y a aussi de grandes qualités, et celles-ci se sont révélées surtout pendant la mission, qui a été couronnée d'un plein succès. En huit jours, nous avons fait communier huit cents personnes, dont les deux tiers étaient des hommes. Les accidents fréquents qui arrivent dans ces mines et une certaine appréhension du danger réveillent et entretiennent un sentiment de foi parmi ces populations. Aussi presque tous se sont fait recevoir du scapulaire ; ils sentent qu'ils ont besoin de protection et leur foi leur dit qu'ils ne sauraient la trouver nulle part que dans la religion.

La mission de Moriah terminée, il nous restait encore une autre mission à donner. Les Pères de Lowell nous avaient invités à donner une mission dans leur église qu'ils venaient de faire agrandir. Nous étions engagés, il fallait répondre à leur invitation. Au lieu donc de revenir à Buffalo, nous nous mîmes en route pour l'est. Nous visitâmes en passant Mgr de Goesbriand, évêque de Burlington, qui nous reçut avec beaucoup de cordialité.

Lowell est une ville manufacturière de cinquante mille habitants, dont quinze mille à peu près sont catholiques. La plus grande partie de cette population est occupée à travailler dans les filatures. Il y a plusieurs églises catholiques, y compris celle de nos Pères ; mais il n'y a pas de paroisse proprement dite, en sorte que chacun est libre d'aller où il veut. L'église de nos Pères n'est qu'une chapelle provisoire qui peut pourtant contenir à l'aise mille personnes. C'est là que nous commençâmes notre mission le dimanche à la messe. Dès le principe, nous pûmes juger que l'église serait trop petite ; car toute la population catholique manifestait le désir de suivre les exercices. Le branle était donné, et, pendant deux semaines, nous n'eûmes plus un instant à nous. Dès cinq heures du matin, l'église était trop petite pour contenir la foule qui se pressait autour des portes pour entendre la messe. Deux à trois cents personnes étaient ainsi forcées tous les jours de rester dehors, autour des fenêtres. Tous les confessionnaux étaient assiégés, et le soir l'église devenait encore trop petite pour recevoir tout le monde. Nous étions cinq confesseurs, quelquefois six, prenant à peine le temps de respirer ; et, malgré cela, nous ne pouvions suffire à la besogne.

Dès le second jour, nous vîmes que, malgré notre bonne volonté, nous ne pourrions pas confesser tous ceux qui se présenteraient ; pour cela, il nous aurait fallu

quatre confesseurs de plus, et il n'y avait pas moyen de les avoir. Afin donc de conserver un peu d'ordre parmi cette foule qui se disputait autour du confessionnal, nous nous vîmes forcés de distribuer des billets et de ne recevoir que ceux qui se présentaient avec ce billet, et nous dûmes continuer ainsi pendant toute la mission. Vers la fin de la même semaine, voyant que les hommes n'avaient presque pas de chance même d'entrer à l'église, nous prîmes le parti de renvoyer toutes les femmes et de n'admettre que les hommes à l'exercice du soir. Cette préférence leur fit plaisir, et, pendant toute la seconde semaine, l'église était remplie d'hommes exclusivement. C'était beau de voir ces hommes prenant à peine le temps de quitter leur habit de travail, puis se rendant par détachements de cinquante à soixante à l'église. Une demi-heure avant l'exercice, il y avait là de mille à douze cents hommes attendant patiemment, et tous affamés de la parole de Dieu. On commençait l'exercice par la récitation du chapelet, et tous répondaient comme un seul homme avec le plus grand entrain. La soirée leur était aussi réservée pour les confessions ; nous étions habitués à voir les femmes se quereller autour du confessionnal pour avoir leur tour : c'était la première fois que ce spectacle nous était donné par des hommes. Ainsi se continua la mission, avec beaucoup de fatigue pour nous, mais aussi avec beaucoup de fruit pour les âmes. Nous eûmes trois clôtures ; une pour les femmes, une pour les filles, et une pour les hommes ; et à chacune l'église était infiniment trop petite. Ce qui nous contristait, c'était de renvoyer tant de gens que nous n'avons pas pu confesser. J'en ai vu les larmes aux yeux nous supplier en grâce de vouloir les entendre ; mais il n'était pas possible. Nous avons pu faire communier pendant ces quinze jours six mille deux cents personnes.

ANNÉE 1870.

Nous avons commencé nos travaux cette année un peu plus tôt que de coutume. Vers la fin du mois d'août, nous nous rendions, à l'invitation de Mgr D'ÉRIÉ, dans sa ville épiscopale pour prêcher le jubilé à la cathédrale. Monseigneur désirait vivement avoir son jubilé avant son départ pour Rome ; l'époque, qui était l'époque des chaleurs, était un peu défavorable. Néanmoins le jubilé a parfaitement réussi, et dans les quinze jours qu'il a duré, nous avons fait communier deux mille cinq cents personnes. Nous devons attribuer une grande partie de ce succès à Monseigneur lui-même, qui a été d'une extrême bonté pour nous et a tout fait pour nous encourager.

Au mois de septembre, nous avons prêché le jubilé dans notre église des Saints-Anges à Buffalo. Là nous avons eu huit cent cinquante communions, ce qui est à peu près le nombre exact de notre population à Buffalo.

En octobre, nous visitâmes deux petites paroisses du diocèse d'Albany : Norwich et Oxford. De là, nous nous rendîmes à Ottawa pour prêcher le jubilé dans notre église de Saint-Joseph. Comme la population qui fréquente l'église est mixte, nous fûmes obligés de prêcher dans les deux langues, ainsi que nous le faisons toujours en pareille circonstance. Les exercices furent suivis très-assidûment et nous comptions à la fin neuf cent cinquante communions. La paroisse avait eu son jubilé, mais le collége et le séminaire voulaient aussi avoir le leur. A l'invitation du R. P. TABARET, le P. MAC GRATH se chargea des élèves du collége, et moi je pris les séminaristes pour ma part. Nos travaux étant terminés, après quelques jours de repos, nous reprîmes la route de Buffalo pour attendre le mois de novembre.

Novembre arriva, et aussitôt nous voilà en route pour Little-Fall, paroisse assez importante du diocèse d'Albany. J'ai rarement vu une mission où, avec une population égale, il y ait eu plus de régularité et plus d'entrain qu'à Little-Fall. Tout y contribuait du reste : une église vaste et belle tout à la fois, un chant très-bien exécuté, des décorations d'un très-bon goût, et puis une cloche magnifique, qui de sa voix tonnante allait dans tous le recoins de la localité, trois ou quatre fois par jour, inviter les catholiques à se rendre à la mission. Aussi la mission a-t-elle eu un succès complet. Le R. P. TORTEL, alors supérieur de Buffalo, est venu nous assister dès le second jour de la mission et il est demeuré avec nous tout le temps. Le nombre des communions a été de douze cents. Le dimanche soir, jour de la clôture, a eu lieu la cérémonie de la rénovation des vœux du baptême. La cérémonie a été brillante et a fait une impression profonde sur tous ceux qui y ont assisté. Le lendemain, nous reprenions le chemin de Buffalo, emportant avec nous un souvenir précieux et de la bonne volonté des gens, et de l'hospitalité du pasteur.

Le mois de décembre approchait, et avec lui le moment de donner la plus importante de toutes les missions que nous ayons encore données : je veux dire de la mission de la cathédrale de Cleveland. Pour se former une idée de l'importance de cette œuvre, il faut se rappeler que Cleveland est une des villes les plus importantes de l'État d'Ohio. Elle compte aujourd'hui une population de cent mille habitants. Sur ce nombre, il peut y avoir quarante mille catholiques partagés entre douze paroisses différentes, parmi lesquelles on doit placer en premier lieu la paroisse de la cathédrale. Pour mener à bonne fin une œuvre de cette nature, il eût fallu au moins quatre ou cinq Pères, et pourtant nous n'étions que trois pour l'en-

treprendre : les PP. Tortel, Mac Grath et votre serviteur.

Sans perdre confiance, nous nous rendîmes à Cleveland pour commencer notre œuvre, comptant sur le concours et la bonne volonté des prêtres de la ville. La mission s'ouvrit un jour de dimanche à la grand'messe. A partir de ce jour-là, et pendant les dix-huit jours que nous restâmes à Cleveland, nous pouvons affirmer que nous n'avons pas eu un instant de repos. La première messe se disait à cinq heures, afin de gagner du temps. Pendant qu'un des Pères disait la messe, un autre donnait la sainte communion. Après la messe, une petite instruction; puis les messes se suivaient jusqu'à huit heures. Après cette dernière messe, il y avait une seconde instruction, et, le soir, à sept heures, il y avait chapelet, sermon et bénédiction du saint sacrement. Tout le reste du temps se passait au confessionnal jusqu'à onze heures du soir, et cela tous les jours, même le dimanche. C'est ce travail du soir qui rend les missions si pénibles dans cette partie de l'Amérique. A cela il n'y a point de remède. Les gens sont tellement occupés à leur travail, surtout les hommes, qu'il est presque impossible de les avoir à aucun autre moment. Aussi nous faisons-nous une règle de réserver le soir pour la confession des hommes. Cette attention les flatte, et ils se rendent avec plus de bonne volonté.

Le plus grand mal, comme nous l'avions prévu, était le manque de confesseurs. Dans la journée nous aurions pu en occuper dix, et dans la soirée on aurait pu en occuper de quinze à vingt certainement; or nous n'avons jamais été plus de neuf. Monseigneur malheureusement était déjà parti pour Rome. M. Caron, le vénérable administrateur du diocèse, a tout fait pour augmenter le nombre des confesseurs; mais ils ne sont pas si abon-

dants ici qu'en France. Néanmoins, malgré ces difficultés, nous avons pu faire communier cinq mille personnes. Inutile de dire que nous avons rencontré bien des retardataires et bien des consciences embrouillées, c'est ce à quoi nous nous attendions, et ce que nous rencontrons à peu près partout. Mais ce qui nous a surtout fait plaisir, c'est d'avoir pu instruire et baptiser neuf adultes protestants. Nous aurions pu en baptiser davantage, malheureusement nous n'avions pas assez de temps à leur donner. Tel fut le résultat de cette mission de Cleveland : cinq mille communions et neuf adultes protestants reçus dans l'Église.

La dernière semaine du mois de décembre nous retrouva tous les trois à Sainte-Catherine, ville assez importante du diocèse de Toronto (Canada). Chose extraordinaire, il n'y avait point de neige à cette époque, mais elle ne tarda point à venir, et en abondance. Ici nous avons pu remarquer une grande différence dans le caractère et les habitudes des catholiques et en général de tous les habitants du Canada. Le Canada, surtout le haut Canada, est un pays anglais ; on y retrouve l'esprit et les manières de l'ancien monde. Les catholiques surtout y ont plus de simplicité et plus de foi que dans les Etats. Aussi il est inutile de demander si les *holy Fathers* (les saints Pères) ont été bien reçus, et si ces braves gens ont fait une bonne mission. Tout a été pour le mieux, et dans l'espace de huit jours qu'a duré le jubilé, nous avons eu quinze cents communions.

Au commencement de janvier 1870, les PP. Tortel, Mac Grath et votre serviteur se rendaient à Lowell pour y être de maison, ce qui portait les Pères de Lowell à huit. Comme nos Pères n'avaient pas encore donné leur jubilé, nous reparûmes après huit mois dans la chaire de Saint-Jean. Pendant quinze jours, nous y continuâmes

les exercices du jubilé et le résultat pour cette fois fut de trois mille communions.

Vers la fin du mois de janvier, nous reprenions encore une fois le chemin de l'ouest, et nous ne devions être de retour que vers la fin de la semaine sainte. La première paroisse que nous devions évangéliser se trouve sur les bords du beau fleuve Hudson, qui va se jeter à la mer à New-York. En été, rien de plus beau au monde; mais c'était l'hiver et la poésie avait disparu. Nous traversâmes le fleuve sur ce qu'on appelle une chaloupe à glace, c'est-à-dire qu'elle sert tout à la fois de traîneau et de barque. La paroisse n'est pas bien importante, mais les catholiques ont suppléé au nombre par leur zèle et leur bonne volonté, de sorte que nous avons été occupés toute la semaine. Nous avons eu sept cents communions.

Il nous restait encore les deux plus importantes missions de la campagne, c'est-à-dire celles de Syracuse et de Sélina. Syracuse est une ville de quarante mille âmes avec une population de douze à quinze mille catholiques. Il y a ici trois paroisses : deux anglaises et une allemande. La mission était demandée pour l'église principale, l'église Saint-Jean. Instruits par l'expérience du passé, nous avons fait un appel au R. P. Garin, notre aimable supérieur de Lowell, et il nous a envoyé, comme renfort, les PP. Tortel et Lebret, ce qui portait notre nombre à quatre. Nous nous attendions à avoir une belle mission et nous n'avons pas été désappointés. La mission de Syracuse occupera dans notre calendrier une des premières places; pendant quinze jours, nous avons travaillé comme de vrais nègres ; mais c'était un travail consolant et qui portait ses fruits : deux mille cinq cents communions. Je ne saurais entrer dans aucun détail de peur d'être trop long. Si d'un côté nous avons rencontré bien des misères, bien des négligences, de l'autre aussi nous avons ren-

contré bien de belles âmes, une foi vive et bien conservée, malgré tous les scandales qui pendant de longues années ont été plus que suffisants pour ruiner entièrement cette bonne population. Les missions, les missions, voilà le salut des peuples aux États-Unis. Les gens eux-mêmes le comprennent, et nous l'expriment quelquefois dans leur langage simple et naturel. « Mon Père, me disait un jour un bon vieillard, quelle belle institution que les missions ! On devrait nous en donner régulièrement et nous serions bientôt changés. » Et il avait les larmes aux yeux en parlant ainsi.

De Syracuse à Sélina, où se trouve une des plus grandes salines du pays, il n'y a qu'un pas. Aussi le voyage ne fut-il pas long. Là encore nous avons trouvé une population ouvrière pleine de foi. Les Pères passionnistes y avaient donné une mission l'année précédente, ce qui a rendu notre travail plus facile. En huit jours qu'a duré le jubilé, nous avons fait communier dix-huit cents personnes.

Pâques approchait; nons dûmes retourner à Lowell prêter notre concours à nos Pères pendant la semaine sainte. Il ne nous restait plus qu'une mission, que nous allâmes donner après Pâques, dans une paroisse assez éloignée du diocèse d'Albany. Les gens, qui sont tous fermiers, sont tous venus. Mais on pouvait déjà remarquer que la saison était bien avancée pour cette classe du peuple : c'était la saison des semailles, et le fermier est le même partout; c'est pour lui la saison des grands travaux, et tout naturellement des grandes préoccupations.

Tel est, mon Révérend Père, le résumé bien court et bien imparfait du travail qu'il nous a été donné d'accomplir depuis le mois de mai 1869 jusqu'au mois de mai 1870. Il se résume ainsi : paroisses évangélisées, seize; communions, trente mille huit cents.

Je ne connais pas le nombre des abjurations ni le nombre des baptêmes d'enfants, jusque-là retardés par la négligence des parents, voire même des baptêmes d'adultes : il est assez considérable. Le nombre des premières communions est aussi très-grand. A l'exemple de nos Pères d'Angleterre, nous avons fait imprimer un petit catéchisme de vingt questions qui nous est très-utile; sans lui, nous ne pourrions pas nous tirer d'affaire. Il y a une moisson immense devant nous; mais, hélas ! combien sommes-nous pour la recueillir ? Le flot de l'émigration continue de jeter sur nos rivages des milliers et des milliers de catholiques par semaine (dix mille émigrants débarquent à New-York tous les huit jours). Les deux tiers, même les trois quarts de ces émigrants sont catholiques. Ce sont des brebis égarées qui sont en danger de se perdre et qu'il faut réunir dans un unique bercail. Priez et faites prier pour que le nombre et la qualité des ouvriers ne soient pas trop au-dessous de l'œuvre qui leur a été confiée.

Je suis avec respect, mon Révérend Père, votre très-humble et très-dévoué en Jésus-Christ.

J. MANGIN, O. M. I.

MAISON DE QUÉBEC.

NOTES SUR LES TRAVAUX DU JUBILÉ A SAINT-SAUVEUR. 1869-1870.

Notre chère paroisse de Saint-Sauveur, qui est encore, vous le savez, à son début, puisqu'elle ne compte pas trois années entières d'existence, a reçu, cette année, des grâces bien précieuses à l'occasion du jubilé. Les travaux ont été nombreux; les bénédictions du ciel ont consolé

les ouvriers dans leurs fatigues, et surpassé même leur attente.

Pour comprendre tout le bien qui s'est opéré, il faut se souvenir que Saint-Sauveur se trouve dans un faubourg populeux, et dans le quartier le plus pauvre et le plus abandonné. On sait qu'un faubourg est ordinairement un ramassis de ce qu'il y a de pire dans la classe inférieure du peuple. Cela est vrai surtout dans ce pays, où les populations sont si peu stables, et où la famille tient si peu au foyer des ancêtres. La réputation de Saint-Sauveur est faite sous ce rapport, et elle n'est pas brillante. La paroisse de Saint-Sauveur se compose de 5 à 6 000 âmes, où les misères spirituelles sont souvent, hélas! jointes, comme ailleurs, au dénûment de la pauvreté. On verra, en outre, quand je parlerai du jubilé des hommes, les difficultés particulières contre lesquelles la grâce avait à lutter dans le cœur d'un grand nombre de nos paroissiens. La grâce a triomphé à peu d'exceptions près. Je dis *la grâce*, car elle seule a fait ce grand ouvrage ; elle n'a fait que se servir des fatigues et, si vous le voulez, des talents des ouvriers, comme d'un moyen purement matériel pour accomplir son œuvre.

Déjà bien avant les retraites que nous avons données à cette occasion, Dieu avait parlé aux cœurs et avait commencé cette œuvre de régénération. A la seule annonce du jubilé, bien des consciences se réveillèrent d'une longue léthargie, et virent, dans cet appel à la prière, une porte ouverte au repentir et au retour à Dieu. Nous avons vu des personnes livrées aux plus affreux désordres nous assurer qu'à cette seule annonce elles ont rompu avec le crime et se sont arrêtées sur la pente du gouffre où elles se précipitaient. Nous avons eu l'heureuse idée de commencer par les enfants, persuadés que l'innocence ouvrirait mieux la voie aux grâces du ciel.

Au mois d'octobre, peu après les exercices de notre retraite annuelle, nous nous mîmes à l'œuvre. On fit d'abord participer à la grâce du jubilé les enfants de sept à onze ans de l'un et de l'autre sexe. Les frères des écoles chrétiennes et les religieuses de la congrégation de Notre-Dame préparèrent leurs élèves à bien faire leur confession, et les dirigèrent dans l'accomplissement des œuvres prescrites pour le jubilé. C'était un charmant spectacle de voir tous ces petits enfants, objet de la prédilection du Sauveur, faire le chemin de la croix avec recueillement, sous la conduite de leurs maîtres et de leurs maîtresses. Ces petits enfants étaient heureux de participer à cette grâce, et, à la fin de ces journées passées dans la prière, la joie de ces jeunes cœurs se dilatait dans le sein de la famille. Ils disaient en retournant chez eux : « Ah ! c'est un grand jubilé que le Pape a donné cette fois-ci, puisque nous aussi nous pouvons le gagner. » Quant aux élèves communiants, ils furent préparés par deux retraites successives à gagner l'indulgence du jubilé. Les RR. PP. Medevielle et Le Moine donnèrent d'abord aux garçons les exercices de cette retraite. Pendant quatre jours, ces jeunes élèves, malgré la légèreté de leur âge, ont fait ces exercices avec piété et ferveur sous la surveillance active de leurs maîtres. On ne peut douter que ces chers enfants, qui contribuent à relever les offices de la paroisse par leurs chants et particulièrement, le dimanche soir, à l'archiconfrérie du Sacré-Cœur de Jésus, n'aient été en cette occasion l'objet de la tendresse spéciale du divin Sauveur. Il a été facile de constater l'opération de la grâce dans ces jeunes cœurs non-seulement pendant leur retraite, mais encore après, dans leur joie expansive et leur bonne conduite ; c'est surtout plus tard, dans le secret du tribunal de la pénitence, qu'on put apercevoir les merveilles de la grâce dans ces jeunes âmes.

La semaine suivante, les mêmes exercices spirituels furent donnés par le R. P. Le Moine aux élèves du couvent, auxquelles s'étaient jointes une partie des enfants de Marie, anciennes élèves des religieuses. Cette nombreuse jeunesse, objet des soins dévoués de nos religieuses, a présenté un spectacle non moins édifiant, et réjoui les cœurs par des fruits de salut également précieux.

Tous ces heureux résultats ont largement compensé les fatigues qu'a occasionnées ce surcroît de travail, et nous consolent encore aujourd'hui comme une bénédiction permanente qui demeure sur notre jeune paroisse de Saint-Sauveur.

Peu de temps après, le 30 novembre, s'ouvrait la retraite des femmes pour se terminer le jour de l'Immaculée Conception. A cette époque avait lieu d'habitude la retraite des dames de la Sainte-Famille, association pieuse établie dans la ville et les faubourgs de Québec, et dirigée depuis quelques années par un de nos Pères. Dans ce moment, c'est le R. P. Bernard qui en est le directeur. Toutes les femmes de la paroisse furent invitées à s'unir à la Sainte-Famille pour les exercices de cette retraite préparatoire au jubilé. Le P. Bernard et le P. Le Moine, qui lui fut donné pour aide, virent se presser matin et soir autour de leur chaire un auditoire immense, mais pieux, recueilli et avide de la parole de Dieu. La plupart de ces âmes étaient une terre bien préparée à la semence de la parole divine par une vie constamment chrétienne, comme chez les associés de la Sainte-Famille, ou du moins par des traditions religieuses, lesquelles sont fortement enracinées dans la famille canadienne. Cependant la grâce avait amené là un grand nombre de femmes dont la vie fort peu édifiante ne répondait pas à la foi si forte et si vive qui distingue nos populations ; et d'autres qui, par

suite des obstacles dont je parlerai plus tard, vivaient éloignées des sacrements, tout en gardant exactement les pratiques extérieures de la religion. Nous ne pûmes suffire aux confessions. Pendant huit jours, les Pères de la maison, au nombre de cinq, tinrent presque continuellement le confessionnal ; les derniers jours surtout, il y eut une telle foule, que le courage manqua à plusieurs, qui aimèrent mieux attendre un temps plus opportun. Ajoutez à cela qu'un grand nombre de ces personnes se confessèrent aux prêtres de leur paroisse respective. Là aussi, comme dans les retraites précédentes, le bien se produisit, mais sur une plus vaste échelle, et la grâce opéra des œuvres admirables de conversion. Des femmes qui vivaient éloignées des pratiques religieuses depuis cinq, dix, quinze, vingt ans, étaient arrachées à leurs misères spirituelles plus grandes encore que la pauvreté qui en était l'occasion le plus souvent, et reprenaient les exercices d'une vie chrétienne en rapport avec la foi restée vivace dans leurs âmes; d'autres, qui avaient résisté depuis quelques années à toutes les grâces qui les entouraient, cédaient enfin à celles du jubilé. Enfin les femmes pieuses, les mères chrétiennes se renouvelèrent dans l'esprit de foi, pour remplir plus chrétiennement encore tous les devoirs de leur état.

La belle fête de l'Immaculée Conception termina cette retraite. A la cérémonie de la clôture, l'auditoire fut immense. S'il faut juger du nombre des personnes qui prirent part à la retraite par celui qui remplissait alors notre vaste église, ce nombre doit monter à deux mille cinq cents au moins.

Ainsi préparées aux solennités de Noël, la plupart de ces femmes, encore dans la ferveur de leur retraite, et un grand nombre d'hommes réjouirent les anges par leur piété en venant s'asseoir de nouveau au banquet eucha-

ristique du Sauveur naissant, et consolider ainsi les fruits du jubilé.

Quoique la foule qui assistait à la messe de minuit fût immense et compacte, cette fête a été solennisée avec un recueillement plus profond qu'à l'ordinaire, et la communion, bien que nombreuse, s'est faite avec un ordre propre à favoriser la dévotion. L'illumination de notre église a été digne de la fête et de la piété des fidèles, grâce à notre habile décorateur, le cher Fr. Émile, dont le zèle n'épargne rien pour relever les grandes fêtes de l'année.

Un mois et demi après, c'est-à-dire le troisième dimanche après l'Épiphanie, s'ouvrait à son tour la retraite du jubilé pour les hommes. Cette retraite, préparée d'avance par les précédentes, était attendue avec impatience. Les enfants avaient prié, et leurs prières n'avaient pas frappé en vain l'oreille de Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Bien des cœurs innocents et purs avaient imploré du ciel la conversion de leurs pères, de leurs frères plus âgés ; bien des mères chrétiennes, des femmes pieuses avaient prié aussi avec ferveur pour le retour de leurs maris ; elles avaient fait plus : elles les exhortaient par de salutaires reproches à quitter leurs habitudes irréligieuses ou scandaleuses et à se préparer au jubilé. Tout cela n'était pas inutile pour aider l'action de Dieu sur ces âmes. Les besoins spirituels de cette classe de paroissiens étaient grands, et les difficultés que devait rencontrer la grâce étaient sérieuses. Dans ce pays de foi, les hommes, il est vrai, assistent généralement aux offices de l'église, aux cérémonies de la religion ; mais beaucoup des nôtres ne s'approchaient point des sacrements, se tenaient même en dehors de tout rapport avec les Pères. Les discours les plus éloquents, les plus pathétiques ou les plus terribles qu'ils entendaient les dimanches et les fêtes, plusieurs retraites déjà données à la paroisse, rien

ne pouvait ébranler un certain nombre de pères de famille qui se tenaient à l'écart depuis trois ans surtout.

Depuis l'hiver de 1866, où, comme vous le savez, le faubourg Saint-Sauveur fut la proie d'un vaste incendie qui n'y laissa pas pierre sur pierre, de profonds mécontentements existaient dans la paroisse. Ils avaient pris naissance à l'occasion de la distribution des aumônes recueillies par tout l'univers chrétien en faveur de ces pauvres incendiés. Cette répartition ne fut pas faite au gré de tous, comme bien vous le pensez ; elle excita des soupçons, des plaintes, des accusations injustes parmi le peuple. L'érection de la nouvelle paroisse contribua encore à envenimer les esprits. Je ne puis entrer dans l'explication de ces malheureux troubles; mais le fait est qu'un grand nombre de paroissiens, égarés par une faction ennemie des Pères, les regardaient comme des détenteurs du bien d'autrui et le disaient assez ouvertement. Puis, convaincus d'erreur et de calomnie, ils étaient restés éloignés des sacrements, n'osant ouvrir leurs cœurs à ceux qu'ils avaient outragés et sans doute persistant aussi dans l'animosité du parti pris, si puissante chez certaines classes d'hommes.

Mais déjà avant l'ouverture de la retraite la grâce avait travaillé toutes ces consciences. Aussi, dès le premier jour, son œuvre était presque terminée, et quand le R. P. Royer, déjà connu avantageusement dans la paroisse, monta en chaire pour la première fois, plus de deux mille hommes remplissaient l'église et écoutaient avec l'attention la plus profonde les paroles de vie qui tombaient de la chaire de vérité. Les jours suivants, l'auditoire s'accrut encore ; les paroisses voisines qui n'avaient pas eu la faveur d'une retraite si solennelle envoyaient à Saint-Sauveur des centaines d'hommes et de jeunes gens qui se confondaient avec nos paroissiens. Cet immense

auditoire présentait l'aspect le plus imposant. La vaste nef de l'église, les immenses tribunes étaient littéralement combles. Une voix ordinaire n'aurait pas pu atteindre jusqu'aux extrémités de cet auditoire, mais la voix forte et vibrante du P. ROYER dominait parfaitement au-dessus de la multitude; elle arrivait à toutes les oreilles et pénétrait dans tous les cœurs.

Deux instructions avaient lieu chaque jour : l'une vers six heures du matin, après la messe; et l'autre le soir, à sept heures, où l'auditoire était au complet. L'on voyait alors tous ces travailleurs qui venaient de quitter leur ouvrage oublier les fatigues de la journée et, debout pour la plupart, pendant l'espace de trois quarts d'heure demeurer suspendus aux lèvres du prédicateur, dont la parole claire et simple les tenait constamment en éveil. Après le discours sur l'indulgence du jubilé et le péché, comme ouverture de retraite, le P. ROYER traita presque constamment les principaux sujets de la morale chrétienne. L'immoralité et l'intempérance furent présentées sous les couleurs les plus propres à inspirer l'horreur de ces vices. La justice fut traitée avec lucidité et un détail de cas pratiques appropriés aux besoins des auditeurs. Les devoirs des chefs d'ateliers, des constructeurs de navires, ainsi que ceux de leurs subordonnés et de leurs ouvriers furent exposés avec netteté et précision; les questions de droit et de justice, surtout celles qui regardent les taxes et les cotisations pour les œuvres paroissiales, furent expliquées d'après les principes catholiques. Aussi les restitutions furent-elles les indices certains du triomphe de la grâce et de l'à-propos de ces instructions pratiques. Dès les premiers jours, les confessionnaux furent envahis. Nous confessions le matin jusqu'à huit heures, et le soir depuis deux heures jusque dans la nuit, tant qu'il y avait des pénitents à entendre. Le travail devint écrasant : il fallait confesser ainsi

jusqu'à onze heures et demie du soir. Mais la fatigue ne se sentait pas, quand on voyait tant de retours opérés par la grâce, tant d'âmes à soulager, tant de bien à faire. Tel fut le travail de nos Pères pendant huit jours consécutifs. L'on évalua à deux mille les communions qui eurent lieu, sans compter celles qui se firent dans les autres paroisses, puis ceux de leurs habitants qui suivaient notre retraite. Le fruit de ces exercices ne se limite pas à ces quelques jours : jusqu'à Pâques on reçut constamment au confessionnal des personnes de l'un et de l'autre sexe qui n'avaient pas encore communié pour le jubilé, et qui cependant avaient suivi les exercices de la retraite.

Jamais retraite dans la localité n'avait produit un bien si général et n'avait eu des effets si heureux à l'avantage de la paroisse. Réparation d'injustices, réconciliation d'ennemis, apaisement des partis, procès au sujet de la taxe des écoles paroissiales et de la municipalité menés à bonne fin, tels furent en général pour la paroisse les heureux fruits du jubilé. Ç'a été surtout un bonheur pour nos écoles, qui menaçaient de tomber. Les Frères des écoles chrétiennes, qui ne recevaient pas leurs subventions suivant les traités, étaient sur le point d'être retirés de Saint-Sauveur ; les religieuses enseignantes éprouvaient une grande gêne dans leurs affaires et entretenaient des craintes fondées pour l'existence de leurs écoles ; mais depuis la retraite, une ère nouvelle a lui pour ces œuvres si utiles, si nécessaires, surtout dans cette paroisse : la confiance s'est rétablie dans les deux administrations des écoles et de la municipalité : les finances du commissariat des écoles se sont améliorées, les taxes se payent malgré la dépression des affaires, et la dette des écoles, qui s'élevait à 2 000 piastres, s'est réduite de plus de moitié.

Le quatrième dimanche de l'Avent 1869, et les deux

jours suivants, le R. P. Lefebvre a prêché un triduum à Saint-Colomban, paroisse près de Québec.

C'était son début dans les travaux des retraites. Le Curé, pleinement satisfait, l'a invité de suite à venir prêcher la neuvaine de saint François-Xavier le premier dimanche de carême 1870. Il y a obtenu le même succès. Le même Père a prêché la neuvaine de saint François-Xavier à Saint-Antoine de Tilly, à la demande du Curé. Enfin il a donné la retraite aux enfants de Marie réunis en congrégation sous la direction des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, dans notre paroisse. Plus de cent jeunes personnes en ont suivi les exercices.

Le dimanche de la Quinquagésime et les deux jours suivants, les exercices des quarante heures ont eu lieu dans notre église ; le saint sacrement a été exposé pendant ces trois jours. Les RR. PP. Bernard et Le Moine ont donné des instructions sur l'adorable sacrement de nos autels. Les fidèles ont sanctifié ces jours par la prière et par la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie.

PROVINCE D'ANGLETERRE.

Nous traduisons d'un journal anglais (1) le compte rendu d'une cérémonie intéressante pour nous, puisqu'il s'agissait de poser la première pierre des écoles que font bâtir nos Pères dans leur district de Tower-hill, à Londres. Ce journal, quoique protestant, parle toujours avec admiration et respect du dévouement de nos Missionnaires; il n'hésite pas à recommander chaleureusement nos œuvres à la charité des protestants. Voici ce compte rendu :

ÉCOLES INDUSTRIELLES DE TOWER-HILL.

Mardi dernier, la princesse Marguerite d'Orléans a posé la première pierre des écoles catholiques de Great-Prescott-street. Elle était accompagnée de sa sœur la princesse Blanche. On remarquait dans la réunion l'honorable William Bourne, M. Pereira, M. Garcia, Mgr Eyre, M. John Blundell, le baron de Bulow, la baronne de Bulow, la baronne de Beaulieu, le comte de Denbigh, la marquise de Londonderry, lady Herbert of Lea, lady Georgina Fullerton, la comtesse de Blessborough, la comtesse de Newburg, l'honorable Mme Pereira, Mme John Blundell, la comtesse douairière de Buchan, miss Townby, etc., etc.

A trois heures et demie, on se forma en ordre de procession. Son Altesse Royale, accompagnée du comte de

[1] L'*East-London Observer* du 25 juin 1870.

Denbigh, marchait en tête; puis venaient Mgr Capel et les Pères de la mission de Tower-hill ; enfin l'on vit défiler un grand nombre de petites filles habillées de blanc et portant des ceintures bleues. La princesse et sa sœur occupaient des siéges disposés sur une petite estrade où la pierre devait être posée, et sous un dais décoré de fleurs et de bannières. Tout autour se rangèrent les personnes de distinction énumérées plus haut. On vit alors s'avancer une petite fille qui, après avoir offert un bouquet à la princesse, lut d'une voix claire l'adresse suivante :

« A son Altesse Royale la princesse Marguerite d'Orléans.

« Madame, au nom des révérends Pères qui desservent cette église des Martyrs anglais, et de tous les bienfaiteurs de cette mission, au nom de nos parents qui désirent vivement pour nous les avantages d'une bonne éducation catholique, nous, petites filles irlandaises du district de Tower-hill, venons remercier Votre Altesse Royale d'avoir bien voulu consentir à poser la première pierre de nos futures écoles. Puisse le bon Dieu vous bénir et vous récompenser pour cet acte de bonté ! Votre présence nous fait honneur et nous comble de joie. Nos cœurs tressaillent d'allégresse en voyant pour la première fois, après un laps de plusieurs siècles, une princesse catholique, une fille de saint Louis au milieu de nous, pauvres enfants de saint Patrice. Nous vous remercions de l'intérêt que vous portez à toutes les œuvres de charité ; nous vous souhaitons sur la terre toutes sortes de prospérités et dans le ciel une couronne semblable à celle qui brille sur le front de votre glorieuse patronne, la sainte reine Marguerite, et nous vous prions, madame, d'accepter ces

simples fleurs comme un humble témoignage de notre reconnaissance. »

Quelques applaudissements se firent entendre, puis Son Altesse Royale répondit en ces termes :

« Mes chers enfants, je vous remercie beaucoup de vos bons souhaits et de ces belles fleurs. J'emporterai aussi un bien doux souvenir de ce jour où j'aurai eu le bonheur de poser la première pierre de ces écoles catholiques qui procureront, à vous d'abord et à bien d'autres après vous, les avantages précieux d'une éducation religieuse. Je continuerai à m'intéresser à cette œuvre, et j'espère, je désire ardemment que le zèle des révérends Pères de cette église soit couronné d'un plein succès. Je vous remercie, je remercie les révérends Pères et toutes les personnes ici présentes de m'avoir fait une réception si bienveillante. »

De chaleureux applaudissements accueillirent ces paroles. Alors une autre petite fille aux longs cheveux d'or, et qui avait à peine vu son sixième printemps, offrit un bouquet à la princesse Blanche. Puis vint le moment de commencer la cérémonie religieuse. Mgr Capel bénit la pierre, que Son Altesse Royale posa avec beaucoup de soin, en proclamant solennellement que l'édifice était consacré à l'éducation chrétienne pour la gloire de Dieu, en l'honneur de l'immaculée Vierge Marie et des martyrs anglais. Le chant de l'*Ave Maria* de Cherubini vint couronner dignement cette partie de la cérémonie.

C'est alors que le comte de Denbigh vint occuper le fauteuil de la présidence. Après avoir proclamé hautement qu'il était Anglais, mais catholique avant tout, il dit quelques mots sur l'origine et les développements successifs de la mission de Tower-hill, et paya un juste tribut d'éloges au R. P. Ring et à ses confrères, qui avaient déployé tant de dévouement et d'énergie pour

mener à bien cette œuvre importante. Il ajouta que donner aux pauvres Irlandais une bonne éducation était non-seulement un acte de charité, mais aussi un acte de bonne économie pratique. C'est ce qu'avaient bien compris plusieurs personnes influentes de Londres, qui n'avaient pas hésité à se mettre en avant et à contribuer à l'œuvre. Pour sa part, il était heureux de voir une réunion si nombreuse et si distinguée assister à la pose de la première pierre des nouvelles écoles. Enfin il conclut en invitant le R. P. Ring à exposer à l'assemblée la situation financière de l'œuvre.

Le R. P. Ring lut alors le rapport suivant :

« Mon rapport consistera à vous présenter quelques faits et quelques chiffres. Permettez-moi tout d'abord de vous faire observer que la mission de Tower-hill n'existe que depuis quatre ans. Tout était à créer pour pourvoir aux besoins spirituels d'environ sept mille âmes. De ressources, il n'en existait point : le peuple était pauvre, le clergé plus pauvre encore. C'est au moyen d'un emprunt et de constructions provisoires que l'on dut pourvoir aux besoins du culte et à l'éducation de la jeunesse. Voilà ce qui explique la lenteur de nos progrès et la difficulté exceptionnelle de notre position. Nous avons pris sur nous la responsabilité d'instruire quinze cents enfants; mais en réalité nous n'avons jamais pu faire place à plus de cinq cents. Je m'explique : nous pouvons diviser les quinze cents enfants en trois catégories : la première comprend les enfants de dix ans et au-dessous qui devraient fréquenter les écoles du jour ; leur nombre est de mille environ. En nous servant d'une partie de la chapelle et d'un misérable hangar, nous avons pu réunir, en les pressant et en les serrant un peu, environ trois cent cinquante enfants ; restaient environ six cent cinquante qu'il était impossible d'admettre. La seconde catégorie

comprend les enfants de dix à treize ans ; ils forment le contingent irrégulier : on peut les rencontrer à l'école une fois par semaine ou une fois par mois ; le reste de leur temps se passe ou sur la rue à vendre des allumettes, du mouron et autres bagatelles, ou bien à la maison à ne rien faire ou à rendre quelques petits services à leurs parents. C'est pourtant ici une classe qui mérite tout notre intérêt ; nous y rencontrons des enfants qui sont bons, innocents, bien doués, qui ne demanderaient pas mieux que de fréquenter l'école, mais qui ne le peuvent pas. A toutes nos sollicitations, ils opposent l'excuse sans réplique qu'ils ont souvent entendue de la bouche de leurs mères : « Il faut avant tout se procurer un morceau à manger. » Nous avons fait un essai il y a dix-huit mois ; avec le concours de quelques bienfaiteurs, nous avons commencé une *école industrielle* où nous pûmes recueillir un bon nombre de ces *épaves humaines*, et leur donner l'éducation ; mais quand vint l'hiver, nos pauvres enfants mouraient de faim ; il fallut convertir notre école en maison de secours ; on y installa une *cuisine à soupe,* on distribua trois mille deux cent vingt-six dîners, et on en sauva ainsi un bon nombre. Mais quoiqu'un grand nombre d'enfants nous aient ainsi passé entre les mains, quoique le zèle et la charité de l'excellente dame qui dirigeait l'établissement aient effectué un bien considérable, néanmoins il est vrai de dire que nous n'avons jamais pu réunir plus de cinquante sujets ensemble dans ces classes, ce qui nous donne deux cent cinquante enfants laissés sans aucune éducation. La troisième catégorie comprend les enfants de treize à seize ans et qui travaillent déjà. Ils ne sont plus à l'âge où l'on peut fréquenter l'école ; ils ne l'ont guère fréquentée quand ils étaient plus jeunes, et ils sont par conséquent d'une ignorance déplorable. N'est-il pas de notre devoir de tâcher de les instruire aussi ? Le succès de nos classes

du soir pendant les mois d'hiver prouve qu'on en peut faire quelque chose. Nous avons eu jusqu'à quatre-vingts élèves présents à ces classes; mais il y en a cent vingt qui n'en ont point profité. Voilà ce que j'entends quand je dis que sur quinze cents enfants dont nous sommes chargés, il y en a mille aux besoins desquels nous n'avons pu pourvoir.

« Dieu merci, nous voyons venir le jour où cette triste situation n'existera plus. L'édifice que Son Altesse Royale a commencé, s'élèvera non par un effet de la baguette magique, mais par un effet de cette charité royale qui fait des prodiges. La bénédiction divine vient de descendre sur cette œuvre, elle ne peut manquer de prospérer. Cet édifice une fois achevé, nous en tirerons parti pour toutes nos œuvres; nous y réunirons notre société de jeunes gens, une société de tempérance. Nous y aurons un cabinet de lecture, une bibliothèque paroissiale, une petite caisse d'épargne. Il faut donc que le bâtiment soit grand et commode; mais il devra être simple et sans prétention.

« Il me suffit de dire que les plans seront préparés par notre ami, M. John Young, architecte, pour vous convaincre que tout sera fait pour le mieux; mais, quoiqu'il puisse faire, le bâtiment ne peut coûter moins de 2500 livres sterling. L'emplacement a déjà coûté 1 600 livres. Nous avons pu faire face à cette dernière dépense, mais elle nous a laissés sans le sou. Son Altesse Royale, en posant la première pierre, y déposera aussi la première offrande pour la construction du bâtiment. Où trouverons-nous le reste? Dieu y pourvoira. Mes pauvres paroissiens feront de leur mieux; nous avons déjà organisé parmi eux un système de collectes à domicile; on a nommé vingt collecteurs pleins de dévouement, et ces préliminaires ont abouti aux résultats suivants :

2	personnes ont	promis de donner	1 shill.	par semaine.
11	—	—	6 pence	—
6	—	—	3 —	—
48	—	—	2 —	—
582	—	—	1 penny	—

« C'est tout ce qu'on peut attendre d'une population si pauvre ; et il est même étonnant qu'ils puissent en faire autant, car ce sont les plus pauvres des pauvres. Vous serez peut-être tentés de me taxer d'exagération si je vous dis que l'ameublement complet de toutes les maisons d'une cour habitée par quatre cents âmes ne vaut pas 1 livre sterling : c'est pourtant vrai, et ce n'est pas là un cas isolé. Il est vrai aussi que plusieurs devront se priver de feu pour payer leur petite contribution, et ils s'en priveront de bon cœur. Mais, quand ils auraient fait tout leur possible, nous serions encore loin de notre compte : il nous faudrait vingt-cinq ans pour réaliser la somme nécessaire. Mais, Dieu merci, il y a des personnes plus favorisées de la fortune qui nous viendront en aide. Si vous me demandez d'où j'espère obtenir les 2 500 livres qu'il nous faut, voici une réponse :

« Dublin, 10 juin 1870.

« Révérend Père,

« J'apprends que vous allez construire des écoles pour « les pauvres de votre district, l'un des plus pauvres de « Londres, et l'on m'affirme que vous avez l'intention de « faire venir des religieuses de votre saint institut qui se « chargeront des jeunes filles. Quelle grande et belle « œuvre! Vous aurez besoin d'une grosse somme d'argent « pour réaliser cette entreprise ; et comme je désire avoir « part à la bonne œuvre et encourager en même temps

« les collectesque l'on va faire, je promets de vous donner « 100 livres sterling pour chaque somme de 500 livres que « vous pourrez collecter, à condition toutefois que mon « nom ne soit pas publié et que mon offrande, en aucun « cas, n'excède 600 livres sterling.

Signé : « ANONYME. »

« Cette lettre vient d'un vrai chrétien, tout commentaire serait superflu : on la lira, elle touchera les cœurs généreux, et j'ai l'espoir qu'il en résultera un concours aussi prompt que libéral, pour nous aider à arracher quinze cents pauvres âmes à l'ignorance, au vice et à la misère. Ce noble exemple ne restera pas sans imitateurs. Mais ce n'est pas le seul ami du pauvre district de Tower-hill. Il y en a ici aujourd'hui qui n'ont besoin ni d'exemple ni d'exhortation, parce que leur charité toujours active ne connaît ni défaillances ni limites. Inutile de proclamer leurs œuvres, elles sont écrites dans le ciel ; inutile de dire combien mes confrères et moi et tout notre peuple sommes reconnaissants de l'honneur qu'on nous fait en ce jour, des preuves de sympathie et des encouragements que nous avons reçus. Reconnaissance, remercîments sont des mots trop faibles pour exprimer ce que nous sentons. Oui, l'Oblat ne serait plus digne de son nom, le cœur irlandais ne serait plus connaissable, si jamais on oubliait à Tower-hill le souvenir de ce beau jour. Je n'en dis pas davantage ; quand les faits parlent, les discours sont superflus : je remets cette grande œuvre entre vos mains, et je sais que vous ne l'abandonnerez pas que vous ne l'ayez achevée ; puisse ce jour venir bien vite, et bénis soient tous ceux qui en hâteront l'avénement ! » (*Applaudissements.*)

Le comte de Granard propose alors la résolution suivante : « Ayant entendu le rapport sur l'état de cette mis-

sion, sur ses besoins pressants et l'occasion favorable qui se présente de la doter d'écoles convenables, ce *meeting* prend l'engagement de n'épargner aucun effort pour réaliser l'érection de ces écoles. » Le comte de Granard développe cette *résolution*, qui est secondée par Mgr Capel. « Nulle part, dit-il, le clergé catholique n'avait fait plus de bien parmi les pauvres que dans ce district de Tower-hill. Le R. P. Ring semblait avoir fait mentir l'adage qui dit : *Ex nihilo nihil fit.* Car lui et ses confrères, arrivés ici sans ressources, avaient cependant beaucoup fait : ils avaient produit une chose qui excitait l'admiration de tous ceux qui en étaient témoins. » Mgr Capel parla avec émotion du ministère des Pères auprès des pauvres, et de l'influence bienfaisante que ce ministère exerçait sur eux, montra que l'ivrognerie et tous les vices avaient sensiblement diminué depuis l'arrivée des Pères.

Lord Camoys adressa des remercîments à la princesse Marguerite au nom du meeting; enfin le R. M. Black, ministre de *Millyard Chapel*, s'étendit sur les services que le P. Ring et les autres Pères avaient rendus au district, dont les conditions morales avaient été changées par leur arrivée, et il exprima l'espoir que l'œuvre entreprise aujourd'hui leur permettrait de faire un bien plus grand encore dans l'avenir.

Après le vote d'usage pour remercier le président, le meeting se dispersa, non sans avoir versé une somme considérable pour la construction des écoles.

VARIÉTÉS

Depuis la publication de notre dernier numéro, un grand événement religieux a réjoui le monde catholique : la définition de l'infaillibilité doctrinale du souverain Pontife, prononcée le 18 juillet par l'assemblée conciliaire, à la réserve de deux voix seulement, et confirmée, dans la même session, par notre saint-père le pape Pie IX.

Voici, au sujet de cette définition si longtemps et si ardemment désirée, la lettre que le T.-R. P. Supérieur général a fait présenter au saint-père.

« Très-Saint Père,

« Dès qu'il fut permis de savoir que le saint Concile du Vatican se préparait à affirmer et à définir comme dogme de foi la croyance universelle et constante des fidèles au sujet de l'infaillibilité pontificale, nous nous empressâmes de déposer aux pieds de Votre Sainteté le suffrage unanime de la congrégation des Missionnaires oblats de Marie immaculée : c'était un vœu, une prière, un hommage à la vérité. Aujourd'hui, Très-Saint Père, nous demandons à faire éclater sous vos yeux nos ferventes actions de grâces.

« Rome a parlé. La voix de Votre Sainteté, unie à celle de l'Épiscopat tout entier, est arrivée jusqu'à nous pardessus les monts ; bientôt elle aura retenti jusqu'aux extrémités de la terre, suscitant partout à son passage une

immense acclamation de foi et d'amour... La cause est finie, la paix doctrinale est donnée au monde. Puisse l'erreur aussi prendre fin ! puissent les enfants de l'Église n'avoir qu'un même langage et se presser, humbles et dociles, autour du même Pasteur !

« Dans votre voix, Très-Saint Père, nous avons entendu la voix de Jésus-Christ lui-même, la voix des pontifes romains vos prédécesseurs, la voix des Églises, la voix des siècles, la voix des docteurs et des plus grands serviteurs de Dieu. Instruits par ces autorités, déjà notre conviction était faite, déjà notre foi était inébranlable ; désormais cependant l'autorité irréfragable de l'Église protége notre croyance, l'élève et l'affermit : nous croyons aujourd'hui d'une foi victorieuse, et nous aimons d'un amour satisfait ce que nous avons toujours cru et toujours aimé dans l'épreuve de la discussion et dans l'ardeur impatiente de nos désirs.

« Et maintenant nous laisserons-nous troubler par les malheurs dont on menace l'Église ? Votre assurance, Très-Saint Père, rassure l'univers ; elle a pour principe la sagesse de vos conseils assistée de l'esprit de Dieu ; aussi est-ce pour nous un titre de prudence et regardons-nous comme un titre de gloire de participer à votre courage. Une grande vérité est entrée dans le monde, et rien au monde ne l'en fera sortir. Aucun sacrifice ne nous paraîtra trop grand au prix de cette perle précieuse. Pour l'acquérir, il nous convenait de vendre tous les autres biens, ou plutôt de les exposer à des déprédations injustes. Non, ni les invasions sacriléges, ni les abandonnements coupables, ni les défections prédites ne sauraient nous émouvoir. Dieu peut défendre son Église de toutes ces injustices et, dût-il les permettre, il n'en résultera que la manifestation utile d'un mal préexistant, la révélation nécessaire des consciences et des dévouements. Après la

définition qui épure la doctrine, la définition qui discerne les vrais croyants. L'une et l'autre sont indispensables à l'unité de l'Église; l'une et l'autre sont glorieuses pour la vraie religion, et doivent être reçues avec actions de grâces.

« Tels sont, Très-Saint Père, les sentiments que nous inspire le grand acte qui vient de s'accomplir. En les concevant, nous pensons avoir été dans l'esprit du saint-siége ; en les exprimant, nous avons voulu réjouir votre cœur. Que Votre Sainteté daigne les agréer et accorder sa bénédiction apostolique à l'humble congrégation des Missionnaires oblats de Marie immaculée et à celui qui ose se dire

De Votre Sainteté,

Très-Saint Père,

Le plus humble et le plus dévoué des fils,

Fabre, o. m. i.,

Supérieur général.

Tous les membres de la congrégation apprendront av... joie que nous avons, depuis peu, fait l'acquisition à Rome d'une modeste maison pour notre procureur auprès du saint-siége et pour sa petite communauté. Il convenait qu'au centre des affaires religieuses et de nos plus importantes relations nous ne fussions pas dans une situation inférieure à celle de tous nos autres établissements. Cette maison, voisine de la Propagande, peu éloignée des écoles, située dans un quartier élevé et parfaitement sain, répond à la fin qu'on se propose, c'est-à-dire à la conduite des affaires et à la fréquentation des cours. Ceux qui connaissent Rome savent qu'il n'y a ni avantage ni utilité pour des prêtres français à desservir une des nombreuses églises ou chapelles de la ville ; ils

ne s'étonneront pas que nous n'ayons pas recherché ce ministère. La nouvelle maison fait angle sur les rues *di San Isidoro* et *della Purificazione;* l'entrée principale est dans cette dernière, au numéro 54.

Au moment où nous écrivons, le territoire français est envahi par les armées prussiennes ; Paris est à la veille d'être assiégé. Dieu enfin ne se laissera-t-il point fléchir par tant de prières, tant de sacrifices, tant de sang héroïquement répandu, tant de bonnes œuvres qui montent vers lui depuis le commencement de cette gigantesque lutte ? Oui, il sera parmi nous pour soutenir le courage et armer les bras d'une force irrésistible. Nous ne cesserons de le demander et de l'espérer. Les nouvelles concernant nos Pères n'ont rien d'inquiétant ; notre unique préoccupation est et doit être le succès de nos armes, l'honneur et le salut de la patrie.

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue du Boulevard, 7.

332

333

MISSIONS DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. GASTÉ A MONSEIGNEUR GRANDIN.

Mission Saint-Pierre du lac Caribou, 15 juillet 1869.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Voilà trop longtemps que je vous fais attendre mon rapport sur le voyage que j'ai fait chez les Esquimaux; mais, cloué sur mon lit par la maladie, j'ai dû laisser passer deux occasions sans pouvoir vous écrire; j'allais même prendre le parti d'attendre votre visite, afin de vous communiquer de vive voix ce que j'avais à vous dire; j'ai craint de vous faire de la peine par un nouveau retard, et je me suis enfin décidé à vous remettre par écrit quelques détails sur mon voyage, et quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit et que je livre en toute simplicité à votre appréciation.

Le 21 avril 1868, après avoir dit la sainte messe, assisté à la bénédiction du très-saint Sacrement, et récité l'Itinéraire, comme le veulent nos saintes Règles, je me mettais en route en compagnie d'une dizaine de Montagnais qui étaient venus faire la traite au fort et s'en retournaient à leur campement. Ce voyage avait un double but: d'abord l'instruction de nos *Mangeurs de caribou*, qu'il est malheureusement si difficile de trouver réunis près de la mission, puis la visite de la fameuse nation des Esquimaux, avec laquelle nos Montagnais doivent se

trouver en rapport pendant l'été, et dont je devais sonder les dispositions par rapport à notre sainte religion. C'était une entreprise difficile qui ne laissait pas que de m'inquiéter un peu : j'allais commencer un voyage pénible, qui ne pouvait durer moins de sept mois, en dehors de toute civilisation, dans les âpres climats du Nord et sans espoir de pouvoir entretenir aucun rapport avec mes Frères, et cela au sortir d'une maladie dangereuse. Mais il me semblait que Dieu m'appelait à faire ce sacrifice, et aujourd'hui je suis heureux de n'avoir pas résisté à son appel.

Il nous fallut deux jours de marche pour arriver au campement, et le 24 nous nous remettions en route avec nos sauvages et toutes leurs familles ; mais nous avions compté sans les dégels précoces qui vinrent nous surprendre le samedi 26, et nous forcèrent de faire une halte. J'en profitai pour dire la messe le dimanche, et conférer le baptême à seize enfants. Mais la pluie venant s'ajouter au dégel, notre position devenait intenable ; il nous fallut, malgré des difficultés presque insurmontables, nous efforcer de gagner ce que l'on appelle l'*entrée des terres*. Les *coulées* et les petites rivières que nous avions à traverser étaient remplies d'eau ; les masses de neige accumulées sur les bords des lacs avaient en se fondant exercé une si forte pression sur la glace, qu'il s'était formé des *craques* sur le bord et sur le milieu qui s'était affaissé, formant une immense cavité remplie d'eau. C'est sur ce pont glissant qu'il nous fallait passer, nous aidant d'un bâton, et plongés dans l'eau froide jusqu'à la ceinture. Ces difficultés se présentèrent au passage de presque tous les lacs jusqu'à notre arrivée sur la terre des Esquimaux. Mais ce n'était pas tout : arrivés à l'*entrée des terres*, il nous fallut modifier notre mode de transport. Jusque-là tout le mobilier de la famille avait été traîné

par les femmes, les enfans et les chiens, sur des *traînes* ; désormais il fallait tout porter à dos. Nous avions à traverser tantôt de longs *maskeks*, composés de mousse pourrie, sorte de bourbier où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, tantôt des collines et des plateaux tout hérissés de gros fragments de rochers, qu'il nous fallait passer en sautant de l'un à l'autre; c'était pour nous un vrai délassement quand nous avions à passer des buttes de sable. Du reste peu ou point de végétation; de temps en temps cependant l'œil pouvait se reposer sur un fourré de petits sapins tout rabougris, tout tordus, qui semblaient craindre d'élever leur tête au-dessus du ravin qui leur donnait asile. On rencontrait aussi quelques saules sur les bords des rivières, et parfois des prairies donnant une herbe courte, large, clair-semée, et toujours noyée dans l'eau. Une source de distraction et de plaisir pour nous dans ces vastes solitudes, c'était l'apparition fréquente de bandes de caribous qui s'en retournaient vers le nord.

Il va sans dire, Monseigneur, que si le passage réitéré de ces bandes réjouissait notre vue, la chair de ceux de ces pauvres animaux, qui tombaient sous les coups de nos impitoyables chasseurs venait aussi fort à propos soulager nos fatigues et apaiser notre faim.

Cependant, à force de marches continuelles, nous finîmes par apercevoir de loin la limite des terres des Esquimaux. C'était, je crois, dans les premiers jours de juin. La joie rayonnait déjà sur tous les visages; le lendemain matin elle était altérée par l'aspect sombre du ciel et la rigueur de la température. Tout faisait présager un gros temps d'hiver. Nous ne pouvions demeurer campés à la place où nous nous trouvions; c'était un terrain marécageux et humide. Nous nous remîmes donc en route. Il y avait à peine une heure que nous marchions, qu'un

vent furieux s'éleva accompagnant ses mugissements sinistres de tourbillons de neige qu'il nous lançait en pleine face. Pour parer à ces haleines glaciales, nous essayâmes de nous blottir à l'abri d'une colline, mais comme la tempête ne paraissait pas devoir cesser de sitôt, et que dans cette position accroupie et immobile nous sentions déjà tous nos membres se geler, nous pensâmes qu'il était plus sage de continuer la route pour nous arrêter où le premier petit bouquet de sapins nous fournirait, avec un abri contre le vent, quelques souches de bois sec pour nous réchauffer. Nous n'allâmes pas loin pour trouver ce que nous cherchions. Un fourré de petits sapins rabougris, du genre de ceux dont je vous ai parlé plus haut, s'apercevait à une toute petite distance à notre gauche : nous nous y rendîmes. Sa position ne présentait pas, il est vrai, tous les avantages désirables : c'était une sorte de *maskek* à demi dégelé et à demi glacé. N'importe, chacun y va installer sa loge plutôt que sur le plateau voisin, où les faibles perches de monture eussent été insuffisantes à la maintenir debout contre la violence du vent. Pour remédier aux inconvénients de l'eau, de l'humidité ou de la glace, on se contenta d'étendre des branches de saule que l'on recouvrit de sapin. Bientôt le petit feu de la loge s'allume et pendant que chacun essaye de réchauffer ses membres engourdis, on s'égaye, on plaisante sur les aventures de la matinée. En faisant le campement à la hâte, nous ne nous étions pas aperçus que nous nous établissions sur un sol peu solide. En effet, il n'était guère dégelé qu'à la surface, et quand la chaleur du feu eut fait sentir son action aux couches inférieures, nous nous sentîmes comme suspendus et bercés à chaque mouvement que nous faisions. Nous dormîmes à merveille sur cet édredon d'un nouveau genre où la pesanteur de notre corps avait tracé un profond sillon, dont nous

ne nous aperçûmes qu'à notre réveil. Le lendemain était un dimanche : je pus dire la sainte messe ; bien que le grand nombre y assistât, quelques absences s'y firent comme toujours remarquer, surtout parmi les femmes, chez qui le sentiment religieux semble généralement plus difficile à inculquer dès l'abord que chez les hommes, principalement à cause de la dégradation et de l'infériorité où l'état d'infidélité les avait maintenues jusque-là.

La bourrasque de la veille continuant toujours, nous dûmes nous résigner à demeurer campés le reste de la matinée au milieu de ce bourbier incommode. Enfin vers midi le ciel s'étant quelque peu éclairci, il fut décidé que nous continuerions notre marche pour tâcher de gagner un campement plus sortable. Tous les chasseurs, le fusil sur l'épaule, prirent suivant la coutume les devants, tant pour chasser le caribou qu'ils rencontreraient sur leur passage, que pour explorer le pays, et voir s'ils ne découvriraient pas quelques traces des Esquimaux. Le soir nous allâmes camper sur un coteau élevé. La position eût été agréable, si la disette du bois n'en eût diminué le charme. Pour préparer le repas et parer au froid de la nuit, nous n'avions que quelques vieux sarments de bois à demi pourris qu'il fallait aller recueillir çà et là au loin. A l'approche de la nuit nous vîmes revenir quelques-uns de nos chasseurs. Ils nous apportaient a nouvelle de la proximité probable d'un campement esquimau. C'est qu'en effet dans leur excursion ils avaient rencontré une de leurs caches de viande de l'automne précédent. Grande fut donc la joie de tous à notre campement. Dès le lendemain de grand matin, chacun était sur pied. Il nous tardait de voir la cache des Esquimaux et surtout les Esquimaux eux-mêmes. On se met donc gaiement en marche et l'on arrive près de la fameuse

cache, vers les neuf heures du matin. Nous étions encore à quelque distance, que déjà nous fûmes avertis de son voisinage par l'odeur nauséabonde qu'elle répandait. Nous surmontâmes, pour un instant, nos répugnances et nous nous approchâmes pour vérifier de nos yeux ce que nous avions tant de fois entendu de nos oreilles. Nous nous assurâmes par nous-mêmes que la renommée n'avait rien exagéré. La cache était loin de présenter un aspect engageant : c'était un amas de quartiers de caribou, entassés sans précaution, sur le sol nu, et recouverts d'une ou deux peaux avec poil. Les premières ardeurs du soleil de juin, en la visitant, y avaient développé de nombreux germes de corruption. Les premières mouches y avaient établi leurs œufs, et déjà quantité de vers commençaient à pénétrer dans les chairs. J'étais curieux de voir si cette corruption ne dégoûterait pas les Esquimaux, je ne tardai pas à être renseigné à ce sujet. En effet, ce soir même, quelques jeunes Esquimaux vinrent à la cache, pour y chercher la viande et l'emporter à leur campement. Déjà deux jeunes Montagnais, dans le but de nous procurer le plaisir d'une entrevue avec ces étrangers, étaient partis en découverte dès le matin. Un peu après midi ils nous revenaient accompagnés d'une bande de chasseurs Esquimaux et d'une ou deux vieilles femmes de cette nation. Du plus loin que nos sauvages les aperçurent ils leur souhaitèrent la bienvenue, en suivant le cérémonial usité chez les Esquimaux. Ils agitaient leurs couvertes en leur imprimant un mouvement circulaire. Quelques instants après, nos nouveaux visiteurs nous abordaient avec le salut traditionnel du Nord, c'est-à-dire en nous présentant la main, et en nous répétant à plusieurs reprises : *taïman*, *taïman*, mot qui répond à notre bonjour. De leur côté, nos Mangeurs de caribou, voulant en cette circonstance faire preuve de gentillesse, se mirent à distri-

buer à chacun un bout de tabac. Notre chef surtout se distingua par sa générosité. Moi-même je dus suivre l'impulsion et sacrifier une partie de ma provision de tabac. Enfin les Esquimaux se mêlèrent aux différents petits groupes que nous formions et prirent siége par terre, comme nous. Bientôt la conversation s'engagea tant par signes qu'en paroles. Toute l'attention de ces étrangers paraissait se concentrer sur moi. Nos Montagnais essayaient bien de leur faire comprendre qui j'étais, mais malgré tous leurs efforts les pauvres Esquimaux avaient bien de la peine, j'imagine, à se faire une idée tant soit peu exacte de ma mission. Il paraît que ma grande robe noire, ses nombreux boutons, ainsi que le christ que je portais à ma ceinture, les intriguaient fort, car ils ne pouvaient en détacher leurs yeux. De mon côté j'étudiais, sans trop le faire voir, leur physionomie, leurs gestes, leur costume. Je remarquai en eux un esprit méditatif, un air de virilité, de santé et de force, mêlé de douceur et de bienveillance. Leurs gestes étaient tranquilles. Quant à leur costume, je ne pouvais me lasser d'en admirer la beauté et la finesse de travail. Il se composait d'un habit en poil tout semblable à ce qu'on appelle en France, l'*habit à la française,* à la seule différence qu'il n'est point ouvert par devant, et qu'il est muni d'un capuchon. La bordure, toujours en poil, en est vraiment riche. Elle se compose d'un liséré noir, puis d'un blanc, et enfin d'un autre noir, d'où pend une large frange en peau découpée, le tout cousu d'une manière si adroite, qu'on ne remarque nulle part au dehors la trace de l'aiguille. La seconde pièce du costume consistait en une large culotte aboutissant au bas du genou ; elle est, ainsi que l'habit, en peau de caribou. Enfin la troisième et dernière pièce est une sorte de grande botte en peau non passée qui recouvre la jambe entière et va se perdre sous les bords de la

culotte. Le costume des femmes ne diffère guère de celui des hommes. La forme de leur habit ressemblerait cependant un peu plus à la forme de la dalmatique qu'à l'habit à la française; le capuchon est beaucoup plus profond que celui des hommes, et cela afin de pouvoir y déposer leur enfant qu'elles y portent commodément au milieu même de leurs occupations.

Une bonne partie de l'après-midi fut employée à cette entrevue. Il y fut résolu que nous irions le lendemain faire à notre tour une visite au campement des Esquimaux. A notre approche, cinq ou six Esquimaux vinrent au-devant de nous. Cette fois, ce n'étaient plus des jeunes gens, mais des hommes faits atteignant presque la vieillesse. Ils passèrent avec nous le reste de la soirée et la nuit. Le lendemain matin je dis la sainte messe en leur présence. Mes Montagnais y chantaient des cantiques. J'imagine que nos bons Esquimaux durent ouvrir de grands yeux en me voyant ainsi revêtu des ornements sacrés. J'aurais voulu pouvoir leur dire quelques mots du bon Dieu et de notre sainte religion; mais comme aucun de nos Indiens ne connaissait suffisamment leur langue pour me servir d'interprète, je dus me borner à adresser quelques mots d'instruction à mes Mangeurs de caribou. Quant aux pauvres Esquimaux, j'essayai bien alors, comme la veille, de leur montrer le ciel et de leur faire comprendre par signes que j'étais le serviteur du maître du ciel, en quoi mes Montagnais pouvaient me venir quelque peu en aide. Je leur montrai également mon crucifix et essayai de leur faire comprendre que le bon Dieu s'était fait homme et qu'il était mort pour nous. Je le baisais devant eux et le leur faisais baiser après moi. Quelques-uns faisaient le signe de la croix, en me le voyant faire; ils essayaient même de chanter nos cantiques. Mais hélas! qu'entrevoyaient-ils en tout cela? je l'ignore. Oh! comme

mon cœur souffrait de ne pouvoir rien faire de plus pour ces pauvres gens qui me paraissaient si simples et si bons !

Après la sainte messe je partis avec une escouade de Montagnais pour le camp des Esquimaux. Nous avions pour guides nos derniers visiteurs. Trois heures de marche environ suffirent pour nous y rendre. Le campement était situé sur une colline; il se composait seulement de sept ou huit loges en peau de caribou. C'était le système des campements d'été qui commençait. La seule différence entre celui-ci et celui des autres tribus sauvages du Nord, c'est que les peaux dont est formée la loge conservent leur poil et ont ainsi l'avantage de modérer l'ardeur du soleil et d'entretenir une fraîcheur bienfaisante dans l'habitation. Quant au campement d'hiver, il était situé au bas de la colline, sur le bord du lac qui l'avoisine. Il n'en restait plus que peu de chose, car les chaleurs de la fin du printemps avaient déjà réduit en eau ces curieuses et originales constructions. Il ne restait alors debout que la cheminée de la cuisine, construite en pierre. Il paraîtrait qu'elle était à l'usage de tous : je ne me rappelle pas du moins d'en avoir vu d'autre. D'après nos Montagnais, cette cuisine servirait de temps à autre aux Esquimaux pour faire cuire leurs viandes, lorsqu'ils se trouvent fatigués de ne manger que des viandes crues; peut-être leur sert-elle aussi de chauffoir, dans les journées les plus froides; mais il paraît certain que dans les froids ordinaires de l'hiver, ils ne se servent point de feu, à cause de la rareté du bois. Si je n'avais vu que ces amas de neige écroulée et à moitié fondue, je n'aurais pas été en état de vous donner une idée de leurs habitations; heureusement au milieu de l'automne suivant, qui pour ces pays est déjà le commencement de l'hiver, je pus voir un modèle du genre dans l'habitation que s'était faite une famille.

Cette habitation présentait la forme d'une rotonde; les murailles en étaient formées de gros blocs de neige, taillés régulièrement, d'environ un pied et demi d'épaisseur, sur quatre de longueur, appliqués les uns sur les autres et cimentés avec de l'eau qu'on y répandait et qui se congelait presque aussitôt. La voûte intérieure était faite avec art; on eût dit l'ouvrage d'un architecte expérimenté. On pénétrait dans l'habitation par une ouverture sans porte, d'environ deux pieds et demi de haut sur deux de large. A l'intérieur on remarquait une plate-forme en neige demi-circulaire et élevée de deux marches. C'est sur cette estrade, toute recouverte de peaux de caribou, que l'on s'asseyait, que l'on se couchait; là était déposé tout le matériel de la famille. Bien que cet appartement n'eût d'autre ouverture que celle mentionnée ci-dessus, il était néanmoins parfaitement éclairé, les murailles en étant transparentes. Le soir et la nuit la demeure était éclairée par une lampe d'invention primitive, fixée à la muraille. Quant à la température de l'habitation, j'imagine qu'elle doit y être supportable, dans les froids ordinaires, pour les habitants de ces régions glacées, s'il m'est permis d'en juger par la visite assez prolongée que j'y fis un jour. Il faisait un froid piquant; cependant, dès que j'eus pénétré dans le fameux palais de neige, j'en supportai facilement la température. Quant à l'atmosphère qui y régnait, c'était autre chose : il s'exhalait de ces habits, de ces peaux d'animaux, et du corps même de ces pauvres sauvages une odeur excessivement désagréable, et vous vous feriez difficilement une idée des répugnances qu'il me fallut surmonter pour passer une journée et une nuit avec eux au printemps, quand sous l'action des chaleurs les viandes putréfiées répandaient partout une odeur insupportable. La vue n'y était guère plus flattée que l'odorat. Ici on faisait cuire des viandes

gâtées ; là bouillir de vieux os broyés, pour en tirer la graisse; partout gisaient sur le sol de vieilles carcasses encore recouvertes de débris de chair, que les rayons du soleil achevaient de décomposer. A notre arrivée, on nous offrit l'hospitalité. On nous présenta quelques viandes séchées au soleil, à la manière des Montagnais, sachant bien que ni moi ni les miens n'aurions de goût pour leurs viandes demi-pourries. Bien que ces viandes sèches qu'on nous offrit n'eussent point précisément de mauvais goût, au dire de nos sauvages, l'odeur nauséabonde de l'atmosphère qui les environnait, et dont elles étaient plus ou moins imprégnées, était plus que suffisante pour modérer l'ardeur de la faim. Tous néanmoins se résignèrent à manger quelque peu, à l'exception du Missionnaire et d'un sauvage un peu plus civilisé que les autres. Tous deux nous demeurâmes jusqu'au lendemain matin sans rien prendre.

L'après-midi s'était passée au camp des Esquimaux en visites et en trafic. Sur le soir, nos hôtes voulurent nous régaler d'une séance musicale. Une grande loge en forme de chapelle, terminée en abside, fut préparée à cet effet. Les hommes prirent place dans l'abside, les femmes se rangèrent en demi-cercle devant eux. Pour moi et mes Montagnais, nous nous installâmes dans la partie de l'appartement représentant la nef. Bientôt on exhiba un tam-tam aux larges dimensions; il ne mesurait guère moins de trois pieds de diamètre. Un Esquimau vigoureux s'en empara et se mit à le frapper d'un gourdin avec tant de vigueur, qu'un quart d'heure après il était tout en eau ; un autre dut le remplacer, puis un troisième, et ainsi pendant toute la séance; cependant aux premiers sons du tam-tam, toutes les voix de femmes s'étaient mises à l'unisson et avaient entonné leurs chants. Ces chants se composaient de certaines strophes auxquelles succédaient ré-

gulièrement des soli, toujours exécutés par une vieille femme. Il y avait dans ce chant quelque chose de grave et de religieux. On y sentait le ton de la prière, et par le fait, au dire de ceux de nos Montagnais qui comprenaient quelque peu l'esquimau, c'était une sorte d'invocation adressée je ne sais à qui, dans laquelle on demandait le poisson, le caribou, la nourriture en un mot, et sans nul doute aussi la vie. Peut-être cette invocation était-elle adressée au soleil, car, autant que j'ai pu m'en convaincre, c'est pour cet astre que les Esquimaux paraissent avoir le plus de vénération : c'est avec de prétendues *cordes du soleil* qu'ils exercent leurs jongleries ou sortiléges, pratiques auxquelles ils paraissent fort adonnés ; et les femmes qui ont perdu un de leurs jeunes enfants sont condamnées à la réclusion, pendant un mois entier, sans pouvoir contempler le soleil. A ces pratiques superstitieuses ils en joignent bien d'autres encore que je ne connais pas; il en est deux cependant dont je puis vous dire quelque chose. Vous aurez pu remarquer, Monseigneur, sur le dos des habits esquimaux que je vous envoie, quelques sachets appendus au moyen de petites cordes de cuir; ce sont autant d'amulettes contre la foudre et divers autres fléaux ou maléfices. Pendant la lune de décembre, je crois, les Esquimaux ne doivent pas faire de feu, ni même casser le plus petit morceau de bois. Cette dernière superstition paraît tirer son origine d'une éruption volcanique qui, à une époque reculée, se serait produite dans ces régions. Au dire de ces sauvages, la terre se serait entr'ouverte et aurait vomi des flammes. C'est en mémoire de ce phénomène, qu'ils tiennent des traditions de leurs aïeux, qu'ils pratiquent cette sorte d'expiation.

Aux chants esquimaux succéda le chant des cantiques que je fis exécuter à nos Mangeurs de caribou ; ils s'y

prêtèrent avec un entrain remarquable. Quelques Esquimaux, entraînés sans doute par la beauté de ces airs, mêlaient leurs voix aux nôtres, essayant de répéter les paroles et de suivre le ton. Après le premier cantique, j'essayai de faire comprendre aux Esquimaux que ces chants s'adressaient au grand maître du ciel ; ils paraissaient le sentir et les écoutaient avec une sorte de respect religieux.. La séance se termina par la grande prière du soir que moi et mes Montagnais récitâmes tout haut à genoux. Il était environ onze heures du soir, et nous serions repartis aussitôt pour notre campement si la pluie ne nous eût arrêtés. Car on peut dire qu'à cette époque (c'était le 8 juin) il n'y a pas de nuit dans ce pays, le crépuscule et l'aurore s'y donnant la main. Vers les deux heures du matin, le ciel s'étant éclairci, nous repartîmes, voyageant sur la glace au milieu des mille difficultés dont j'ai déjà parlé. Enfin nous arrivâmes à une loge montagnaise située en deçà de notre campement, et là, je me dédommageai des privations de la veille. On nous attendait aux loges pour lever le camp : je changeai donc promptement d'habits et me remis en route. Le but de notre voyage n'était pas atteint, nous en étions encore éloignés de deux journées de marche. Nous y arrivâmes enfin. C'était une grande pointe qui sert de passage au caribou dans son retour vers le nord, c'est aussi la dernière limite que nos Montagnais atteignent dans leurs pérégrinations septentrionales ; c'est là qu'ils ont coutume de faire les vivres nécessaires pour leur retour dans le Sud. Cette grande pointe sur laquelle nous nous trouvions avait ses rives baignées par le grand lac Tubantue sur lequel la glace, dit-on, ne disparaît presque pas. Les derniers glaçons qui se fondent voient déjà paraître les premières glaces de l'automne, et je n'en suis point surpris lorsque je me rappelle qu'à l'époque de notre départ, dans les premiers

jours de juillet, la neige, quoique réduite par les chaleurs, n'avait point encore entièrement disparu de dessus la glace.

Jusqu'ici j'avais toujours espéré que nos Mangeurs de caribou se tiendraient tous groupés en camp dans ce lieu, et qu'il me serait facile de les instruire à loisir, ce que je n'avais pu faire qu'imparfaitement jusqu'alors. Quelle ne fut pas ma douleur lorsque je les vis, à peine arrivés, se diviser par petits groupes de deux ou trois familles et aller se poster en diverses places assez éloignées les unes des autres sur le passage du caribou ! Je demeurai seul avec les familles de mes deux engagés ou serviteurs, formant en tout trois loges. Pendant le temps de la chasse, qui dura environ dix-huit jours, je m'occupai à composer des instructions en montagnais et à instruire les femmes et les enfants de notre petit campement. Le dimanche seulement je voyais un peu plus de monde que de coutume ; les moins éloignés venaient assister à la sainte messe. On parlait de se réunir en un seul camp à la fin de la chasse ; je ne manquai pas d'applaudir à ce projet ; mais le moment venu, quelques sauvages, pressés de revoir les Esquimaux et de trafiquer de nouveau avec eux, décidèrent les autres à repartir au plus vite et à aller passer près d'eux le temps qu'ils devaient passer à cet endroit. Pour moi, je ne m'y opposai point. Nous repartîmes donc, à peu près comme nous étions venus, les chiens portant la loge, traînant en même temps les perches de monture ; d'autres portant des effets et ustensiles de cuisine. Tout le monde cette fois participait à la peine ; les femmes, les jeunes filles, les enfants, chargés du mobilier et de quelques sacs de viande sèche, marchaient pêle-mêle ; les hommes, libres en revenant et n'ayant pour tout bagage que leurs fusils, portaient cette fois un assez gros sac de viande sèche ou pilée ; ils pré-

cédaient comme toujours la marche, armés de l'arc et du carquois ; ils marchaient sur une seule ligne de front, se distrayant des ennuis de la route en dardant de leurs flèches certain but convenu. Trois journées de marche nous menèrent non loin du lieu où les Esquimaux avaient fixé leur nouveau campement. Ils vinrent donc nous rendre une nouvelle visite et nous invitèrent à aller camper près d'eux. Nous nous rendîmes à leur désir. Là, nous passâmes une douzaine de jours dans le repos. J'en profitai pour réunir nos Montagnais plusieurs fois le jour et travailler à leur instruction. A chaque réunion , je remarquais la présence de bon nombre d'Esquimaux qui se tenaient parfaitement et essayaient de répéter nos prières et nos cantiques. Oh ! encore une fois, comme mon pauvre cœur saignait de ne pouvoir rien faire pour ces pauvres gens qui me paraissaient si bien disposés ! Oh ! comme j'aurais désiré voir se renouveler pour moi le miracle de la Pentecôte, afin de pouvoir faire descendre dans ces cœurs si simples la semence de la divine parole et y déposer les germes de la foi ! Oh ! comme mon cœur était triste de voir une pauvre vieille déjà inclinée vers la tombe et de pauvres enfants à la mamelle sans pouvoir faire couler sur leur tête l'eau régénératrice ! Mais hélas ! que faire ? Comment inculquer à cette pauvre vieille la connaissance de nos principaux mystères? Comment baptiser prudemment tous ces pauvres petits êtres ? Espérons pourtant, Monseigneur, que l'heure de la grâce aura bientôt sonné pour cette pauvre tribu d'Esquimaux, que l'on dit être si nombreuse dans la partie du champ confié à notre vigilance et à nos soins.

Jusqu'ici je n'avais vu qu'une bien petite fraction de cette tribu : on me proposa de me couduire à un assez grand camp, situé à une journée de marche du nôtre sur une grande rivière appelée, je crois, par nos Montagnais,

Kasandèse, laquelle va déboucher dans la baie d'Hudson à plusieurs journées au nord du fort Churchill. Sur toute la longueur de cette rivière, c'est-à-dire sur un parcours de 200 lieues peut-être, sont échelonnés de distance en distance grand nombre de camps au dire des Esquimaux. Au point où cette rivière se jette dans la baie d'Hudson se trouve situé, dit-on, un petit fort régi par un métis esquimau, sous l'autorité du bourgeois du fort de Pierre ou Churchill. Ce poste sert de point de réunion pour la traite entre les Esquimaux les plus rapprochés de la rivière et ceux qui habitent les rivages de la mer le plus au nord entre Churchill et ce poste. Pour en revenir à la proposition qui me fut faite, je me hâtai d'y adhérer. Nous partîmes le samedi matin en compagnie de deux Esquimaux qui nous servaient de guides. Nous avions déjà fait presque la moitié de la route, lorsque j'appris que, malgré toute la vitesse possible, nous ne pourrions être de retour pour le dimanche matin, et que par conséquent il me faudrait renoncer à célébrer ce jour-là la sainte messe, et en priver par là même la grande majorité de mes Montagnais demeurés au camp ; je rebroussai chemin aussitôt avec deux Montagnais, pendant que mes autres compagnons continuaient leur route. Toutefois, en les quittant, je leur manifestai tout le regret que j'avais de ne pouvoir les accompagner. Je les invitai aussi à exprimer ce regret aux Esquimaux et à les engager de ma part à me rendre la visite que je me proposais de leur faire. Ils vinrent en effet au nombre d'une vingtaine de chasseurs, accompagnés de leur chef, vieillard encore vigoureux, auquel je fis l'honneur de l'hospitalité. Je le fis souper en compagnie du chef montagnais et de quelques notables de la même nation. Ce chef esquimau ne manquait pas d'esprit; il me parut être à peu près le seul de sa nation qui eût quelques notions de la Divinité et de nos tra-

ditions primitives. Je lui demandai où il les avait puisées. Il me répondit que c'était dans le cours de ses voyages au fort Churchill. N'ayant point de nom propre pour signifier Dieu, il l'appelait du nom de *Notre Père*. Ce chef était réputé le plus grand jongleur ou le plus puissant faiseur de sortiléges de sa nation. Il paraît que nos Montagnais avaient essayé, en revenant avec lui, de lui faire comprendre la grandeur de mon caractère. Notre jongleur voulut, me dit-on plus tard, s'en convaincre par lui-même. C'est dans ce but que, malgré les efforts que je pus faire pour le décider à aller coucher ailleurs , il parut s'obstiner à vouloir coucher dans ma tente. Bien que je n'en connusse point le motif, je ne crus pas devoir m'y opposer davantage ; je le laissai donc dormir dans ma tente, en compagnie d'un de mes serviteurs qui y couchait habituellement. Le lendemain matin notre chef esquimau racontait à qui voulait l'entendre, qu'il lui avait été découvert pendant son sommeil que je n'étais pas un bourgeois ordinaire, mais quelque chose de bien plus grand. Pour moi, voyant que mon ministère ne pouvait être pour le moment d'aucune utilité pour ces pauvres gens, je voulus du moins préparer quelque chose pour l'avenir. Dans ce but, je fis réunir les Esquimaux et les engageai, par l'entremise d'un interprète, à venir fréquenter le fort du lac Caribou de préférence à Churchill, les assurant, sur le rapport de nos Montagnais, qu'ils y trouveraient leur avantage au point de vue de la facilité du voyage. Il fut convenu que pour cette année cinq hommes d'un âge mûr viendraient visiter notre fort et explorer les difficultés de la route, et que, si l'avantage était constaté, on viendrait bientôt en grand nombre. Les Esquimaux tinrent parole : au moment de notre départ, cinq hommes nous accompagnèrent avec leurs familles. Celles-ci devaient les suivre jusqu'à notre campement d'été, et de là

jusqu'à celui d'hiver. Il nous suffit d'environ trois semaines pour nous rendre au premier de ces campements. Jusque-là nous avions vécu des provisions sèches faites à la Grande-Pointe; elles commençaient à s'épuiser. Quelques jours encore, et nous aurions en perspective la disette, si le caribou ne se hâtait de revenir de ses pérégrinations vers le nord. Les jours se passèrent ; la disette arriva et le caribou ne reparaissait point. La place que nous occupions n'était guère favorable à la pêche. Nous étions fixés sur le bord d'une rivière le long de laquelle les diverses familles s'étaient échelonnées de distance en distance sur le passage du caribou. Il fallut donc se résigner à serrer la ceinture, se contenter d'une tranche de poisson par jour, ou de quelques graines vertes que l'on faisait bouillir pour les rendre moins malfaisantes. Ceux-là encore étaient fortunés, qui pouvaient chaque jour obtenir cette portion réduite. Combien restaient jusqu'à deux et trois jours sans rien manger du tout ! Cependant quelques jeunes gens étaient partis pour aller à la rencontre du caribou. Après plusieurs jours d'absence, ils revinrent, rapportant la bonne nouvelle. Il vous eût fallu, Monseigneur, être témoin de l'explosion de joie générale qui accueillit cette nouvelle. C'est la nuit qu'elle parvint au camp, et bientôt je fus réveillé par le brouhaha causé par l'arrivée des chasseurs des camps plus éloignés, qui venaient rejoindre ceux du nôtre pour partir tous ensemble. Le soir même je reçus les prémices de la chasse. Celui qui avait tué l'animal le plus gras m'en envoya un des meilleurs morceaux, que je savourai cette fois avec une reconnaissance bien sentie, je vous assure. Le retour des chasseurs fut salué d'acclamations et de signes non équivoques d'allégresse. On fit festin dans chaque famille, puis les chasseurs allèrent gagner un repos bien mérité, afin de se préparer au rude labeur du lende-

main. Le jour suivant, en effet, le caribou arrivait par milliers, en bandes serrées, sur le bord opposé de la rivière. Dès le matin tous nos chasseurs étaient allés prendre position sur les bords de la rivière situés de notre côté ; là ils attendaient, cachés derrière des massifs de petits sapins, que les caribous se fussent engagés assez avant dans la rivière. Alors ils sortaient précipitamment de leur cachette, se jetaient dans de petits canots et se mettaient ainsi à leur poursuite armés d'espèces de lances. L'armée des caribous, effrayée, se repliait sur elle-même en désordre, et les chasseurs, profitant de la confusion, se jetaient au milieu des rangs brisés et dardaient à droite et à gauche. Le carnage était alors effrayant. Dans une seule sortie, j'ai vu jusqu'à soixante et dix ou quatre-vingts corps flottant sur l'eau. Le massacre terminé, chaque chasseur s'occupait à reconnaître ses victimes, à les amarrer au bord de la rivière, puis retournait à son affût attendre que le caribou essayât une nouvelle tentative qui aboutissait à un nouveau désastre. De temps à autre, cependant, une bande parvenait à éviter la lance ou la balle du chasseur. C'était surtout au jeune caribou de l'année que l'on s'attaquait, parce qu'il a le poil plus fourni, plus ferme et plus fin. Se procurer des fourrures en grande quantité et de la meilleure qualité possible était la seule préoccupation des hommes, tandis que les femmes les préparaient de façon à pouvoir en faire usage à la première occasion. Quant à la chair des animaux tués, on n'en prenait que ce qu'il en fallait pour l'usage quotidien, et se faire quelques nouvelles provisions sèches dont on pouvait avoir besoin pour gagner le campement d'hiver. Des milliers de corps dépouillés de leurs fourrures gisaient donc sur le rivage déjà à demi putréfiés ; heureusement, les Esquimaux qui nous accompagnaient étaient là pour en

recueillir une bonne partie, et les dépecer en tranches assez minces qu'ils faisaient sécher au soleil et qu'ils gardaient dans leurs caches pour l'hiver.

La chasse avait duré une dizaine de jours. Le caribou avait à peu près disparu, nous reprîmes notre route pour gagner le campement d'hiver. Sur tout le parcours de notre chemin, nous rencontrions encore chaque jour des bandes de vingt, quarante et jusqu'à quatre-vingts caribous qui nous croisaient dans tous les sens. Comme toujours, nos chasseurs étaient à l'avant-garde, et faisaient tomber de temps à autre quelque nouvelle victime sous leurs balles. Voilà comment nos Montagnais employaient leur temps pendant leur voyage. Vous ne serez pas fâché, Monseigneur, de savoir maintenant comment le Missionnaire employait le sien. Dans les campements où nous demeurions quelques jours, je tâchais de régler mes exercices à peu près comme à la maison. Après la sainte messe, je faisais la prière et le catéchisme, quand j'avais un auditoire passable. Dans le courant de la journée, je réunissais une fois ou deux les enfants pour leur apprendre les prières et les principales vérités de la religion. A la fin de la journée, il y avait un dernier exercice auquel tout le monde était convoqué. On y chantait des cantiques, je donnais une explication assez détaillée du catéchisme, puis nous terminions par la grande prière du soir. Le dimanche je chantais toujours la grand'messe que je faisais suivre d'une instruction. En voyage, je commençais ma journée par la prière du matin et la sainte messe, à laquelle assistaient généralement quelques personnes, malheureusement peu nombreuses. Après la sainte messe, je me contentais habituellement de faire réciter les prières pendant que je déposais les ornements sacrés. Je donnais ensuite quelques instants à l'action de grâces, et je déjeunais : puis, lorsque le temps était beau

et la route pas trop mauvaise, je me faisais indiquer le chemin et je prenais les devants en récitant les petites heures et en faisant quelque peu de méditation. Lorsque la caravane m'avait rejoint, je faisais approcher de moi, par petits groupes, les femmes et les enfants, et tout en marchant, je leur apprenais les prières ou bien je leur faisais réciter le chapelet, ou encore je les interrogeais sur les principales vérités de la religion. Le soir, au campement, tout le monde était de nouveau convoqué à la prière que je faisais suivre de temps à autre de quelques bonnes paroles, lorsqu'on se présentait en nombre raisonnable. Malheureusement encore ce n'était pas souvent le cas. Comment vous dire, Monseigneur, tout le serrement de cœur que j'éprouvais en voyant cette indifférence de mes pauvres sauvages, après toutes les misères auxquelles je me soumettais pour leur instruction?

Cependant nous nous acheminions toujours, quoique à petite vitesse, vers le campement d'hiver, lorsque nous fûmes surpris par les premières neiges un peu abondantes, le 8 septembre. Le lendemain nous nous séparions en trois bandes pour aller nous installer en autant de places différentes. Vers le 20 du même mois, notre bande était rendue au lieu qu'elle devait occuper et où nous devions séjourner assez longtemps. Quelques hommes de bonne volonté eurent l'heureuse pensée de me construire une maison en bois en forme de loge, où je pus continuer à mon aise l'exercice de mon ministère, pendant que de leur côté nos chasseurs se mirent de nouveau à tuer le caribou, non plus seulement pour en avoir la fourrure, mais surtout pour s'approvisionner de viande qu'ils devaient porter au fort en échange des munitions et autres objets de première nécessité. A la fin d'octobre, la chasse était terminée, et je partis avec nos Montagnais et les cinq Esquimaux dont je vous ai

parlé, qui venaient tous faire leur traite au fort voisin de notre mission. Bien que tout le monde eût à tirer des *traînes* assez pesantes, chargées de vivres et de fourrures, ou à guider des *traînes* à chiens, nous marchions assez vite. Au bout de quelques jours je me trouvai fatigué, et je ne crus pouvoir mieux faire que d'avaler de temps en temps quelques bonnes gorgées d'eau froide. Tant que la marche me tint en activité, je ne ressentis pas trop les tristes effets de mon imprudence. Ce ne fut qu'au campement de la nuit qu'ils commencèrent à se faire sentir. J'étais arrivé tout en sueur au campement encore inachevé : je fus saisi d'un refroidissement qui me gratifia de douleurs rhumatismales articulaires bien conditionnées. Nous étions à peine à moitié chemin du fort : cependant, impossible dès ce moment de faire un pas de plus en avant. Les pieds, les jambes, les genoux, les reins et plus tard les épaules, tout était pris à la fois. Je dus donc consentir à me voir traîner par deux de nos sauvages sur une méchante petite *traîne* fort étroite. Il vous faudrait, Monseigneur, connaître les aspérités de terrain qui se rencontrent dans ces parages pour pouvoir vous faire une idée des souffrances que j'eus à endurer pendant ce trajet. Enfin, tant bien que mal, nous avancions vers le fort. Nous n'en étions plus éloignés que d'une journée, quand grâce à la complaisance de deux sauvages qui avaient pris les devants, et à l'attention du commis du fort, je vis arriver à ma rencontre une bonne *traîne* à chiens avec un serviteur de la compagnie pour la conduire. Dès lors, je pus terminer le voyage, sinon sans douleurs, du moins un peu plus commodément. J'arrivai le 11 novembre avec une quarantaine de chasseurs y compris nos cinq Esquimaux, tous encore assez chargés de vivres. C'est assez vous dire que notre arrivée fut saluée avec allégresse par tout le personnel du fort. Quelques instants après,

j'avais le bonheur de me trouver aux pieds du saint Sacrement, pour remercier le bon Dieu de la miséricordieuse protection qu'il m'avait accordée pendant ce long et si pénible voyage. Au sortir de la chapelle, je trouvai le R. P. LEGOFF ainsi que notre cher F. LALICAN, je les pressai dans mes bras avec cette affection incomparable que l'on ne sent jamais si bien qu'après un long isolement.

Je terminerai ici mon journal, Monseigneur, en vous donnant en quelques mots le résumé du fruit de mon ministère pendant cette longue excursion : 17 personnes baptisées, 4 mariages mixtes contractés entre fidèles et infidèles, 2 mariages bénis, 2 sépultures, 4 communions, et grand nombre de confessions. Mais le résultat le plus important, selon moi, et celui que je me proposais en entreprenant ce voyage, c'est d'avoir pu maintenir nos sauvages dans leurs bonnes dispositions, d'avoir travaillé à leur instruction, enfin, d'avoir préparé les voies à l'évangélisation des Esquimaux.

Veuillez, etc.

M.-J.-E.-A. GASTÉ, O. M. I.

LETTRE DE Mgr GRANDIN A MM. LES MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

De la Grande-Prairie, à 5 lieues de Carlton, 1er septembre 1870.

MESSIEURS,

Lorsque j'ai eu l'honneur de vous écrire par le courrier de l'hiver dernier, je vous ai surtout entretenus de nos missions de l'Ouest. Aujourd'hui je puis vous entretenir de celles de l'Est, et cela d'autant plus facilement que je viens de les visiter.

Si je m'en souviens, je vous écrivais ma dernière lettre de notre mission de Saint-François-Régis, du fort Pitt, et cela au commencement de janvier, étant en route depuis la fin de décembre pour visiter la plus éloignée de nos Missions, celle du lac Caribou.

A trente ou quarante lieues du fort Pitt, en descendant la Siskatchewan, à l'embouchure de la rivière Bataille, se trouve un nouveau poste de commerce de la compagnie de la baie d'Hudson, que j'avais toujours cru sans importance pour nous. J'ai pu, en le visitant, me convaincre du contraire : les Cris de la prairie, et aussi quelquefois les Pieds-Noirs, se rendent là en grand nombre. Non-seulement les employés de l'honorable Compagnie, mais des commerçants libres se sont fixés là pour la traite des fourrures : le terrain étant d'ailleurs excellent et le bois de construction en abondance ou d'un facile transport, un nombre considérable de nos métis chrétiens sont venus s'établir dans cette localité. Je n'ai pu passer là qu'un jour et deux nuits : j'y ai baptisé dix-sept enfants, nés de quelques mois; je ne saurais dire combien de confessions j'y ai entendues, mais j'ai compté au moins trente communions. Voilà donc une région qui va devenir de plus en plus importante, car, outre les naturels du pays, les étrangers abondent depuis quelques années et vont surtout abonder dans l'avenir le long de la Siskatchewan. S'il ne se trouve pas là un Prêtre, je ne doute pas que les désordres n'augmentent en proportion de la population.

Les Missionnaires qui résideraient à ce poste pourraient activement aider leurs Frères de la mission de Saint-Paul des Cris, qui ne peuvent suffire aux besoins des nombreux sauvages auxquels ils se sentent redevables. Plusieurs de ceux-ci que j'ai rencontrés sur mon passage me priaient de les instruire, ce que j'ai eu la douleur de leur

refuser, ne pouvant m'arrêter au milieu d'eux un temps suffisant.

Il faut être sans ressource comme je le suis pour ne pas fonder immédiatement une mission à ce poste. J'ai promis aux habitants qu'un Prêtre viendra les visiter chaque année. Cette visite fera du bien, elle empêchera beaucoup de mal, elle réparera celui qui aura été commis, elle arrêtera le courant des scandales qui auraient pu s'imposer durant l'absence; mais qu'il y a loin de là aux bénédictions qui accompagnent la résidence du Prêtre! Nos pauvres chrétiens qui vivent loin de cette salutaire influence s'enfoncent de plus en plus dans leur ignorance, et il devient bientôt impossible de les en faire sortir; ils finissent par croire que toute la religion consiste à se marier devant le prêtre et à lui faire baptiser leurs enfants. Si, pour comble de malheur, et cela devient très-commun maintenant, il se trouve parmi eux quelque étranger hostile à la foi religieuse et qu'en sa qualité d'étranger ils regardent comme savant, ils sont, hélas! encore bien plus exposés!

Mais abandonnons l'Ouest et rendons-nous au lac Vert, mission de Saint-Julien. C'est encore une mission sans Prêtre. J'y ai pris, il y a quatre ans, un spacieux terrain, et j'y ai planté une croix comme prise de possession. Je voulais dès l'année suivante y faire un établissement. L'incendie de l'Ile-à-la-Crosse est venu tout arrêter. En cet endroit la population chrétienne n'est pas nombreuse; je le dirai même avec douleur : le nombre des apostats l'emporte sur le nombre des chrétiens restés fidèles. De temps en temps, nos Pères de l'Ile-à-la-Crosse sont venus visiter ce poste, y ont instruit un certain nombre de sauvages qu'ils ont baptisés; mais, le Missionnaire ne pouvant les visiter régulièrement, ces pauvres chrétiens, obsédés par leurs parents infidèles, ont fini par tout aban-

donner. Ceux qui n'ont pas absolument apostasié vivent dans le désordre et, à cause de cela, ils craignent le Prêtre et l'évitent. Mais tous, comme ils le disent, s'ils voyaient l'*homme de la prière* fixé tout de bon au milieu d'eux, s'ils voyaient une *maison de la prière* sur leurs terres, ils seraient heureux de prier. Ce fut en effet sur leur demande que je choisis, il y a quatre ans, le terrain dont je vous ai parlé. Quelques sorciers seulement ou prétendus sorciers, c'est la qualité qu'ils se donnent, je les appellerais plutôt les ministres de Satan, quelques sorciers seulement s'y opposaient et prédisaient à leurs compatriotes que la *prière* les ferait tous mourir.

Les environs du lac Vert sont très-propres à la colonisation; et, maintenant qu'il y a des chemins ouverts de toutes parts, je ne doute pas que bon nombre de blancs ne viennent s'y fixer.

A quarante ou cinquante lieues du lac Vert se trouve notre mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse. C'est la plus avancée des missions de mon vicariat, parce qu'elle n'a jamais été sans Prêtre depuis dix-huit à vingt ans. Avant l'incendie, j'avais constaté que le nombre des baptêmes dépassait deux mille. Il s'élevait à deux mille cinq cents ou deux mille six cents.

A part les employés de la Compagnie, cette mission, comme toutes celles de l'Est, est exclusivement sauvage. Il y a là cent cinquante à deux cents Cris chrétiens, et chaque année quelques nouveaux catéchumènes viennent se joindre à eux. Ces chrétiens sont généralement bien instruits de la religion, parce que, vivant de pêche plus que de chasse, ils se tiennent plus proches de la mission. Depuis quelques années, ils se réunissent sur les bords d'un lac poissonneux, à quelques lieues de notre établissement. Ils y ont bâti des maisons, si on peut appeler de ce nom leurs pauvres demeures; ils y cultivent avec suc-

cès des patates et quelques autres légumes. Un Missionnaire va de temps en temps passer quelques semaines au milieu d'eux. Il a mis cette nouvelle succursale sous la protection de la bienheureuse Marguerite-Marie.

Les Montagnais qui fréquentent la mission de l'Ile-à-la-Crosse sont bien plus nombreux que les Cris, et, comme ils chassent beaucoup plus au loin, ils sont généralement moins instruits, mais on peut dire qu'ils sont tous chrétiens. Quelques-uns poussent leurs chasses si loin (cent cinquante, deux cents lieues et plus), qu'ils ne peuvent venir que très-rarement à la mission, et, ceux-là, il est à peu près impossible de les instruire.

Cette mission est fréquentée par au moins sept cents chrétiens sauvages, dont trois cents communiants qui tous sont confirmés. Ce sont généralement de bons chrétiens, dont la fidélité aux pratiques religieuses ferait rougir de confusion bien des chrétiens d'Europe. Cependant, il faut l'avouer, ils ne sont point aimables; pour les aimer, le Missionnaire a besoin de bien aimer le bon Dieu. Ils le sont cependant beaucoup plus qu'autrefois : il ne faut, pour en être bien convaincu, qu'avoir fréquenté quelque temps les sauvages infidèles ou les nouveaux convertis. Je ne crois pas qu'il y ait parmi ces chrétiens plus de quatre ou cinq excommuniés; et ceux-ci le sont pour défaut de respect aux lois du mariage. Ces lois du mariage chrétien sont on ne peut plus contraires aux habitudes des sauvages, et il faut, pour me servir de leur langage, que la prière soit forte sur leurs cœurs pour qu'ils les observent.

A quarante ou cinquante lieues plus au nord se trouve une succursale de l'Ile-à-la-Crosse : la mission de la Visitation du grand portage la Loche. C'est là que se trouve la hauteur des terres qui divise les eaux entre la baie d'Hudson et la mer du Nord.

A part quelques familles crises encore infidèles, tous les sauvages de cette mission sont Montagnais et chrétiens, au nombre de quatre ou cinq cents, dont cent cinquante à deux cents communiants. Les désordres sont plus nombreux parmi ces chrétiens que parmi ceux de l'Ile-à-la-Crosse : cela vient de ce que le Prêtre n'y réside pas et de ce qu'il s'y fait chaque année, pour le transport des marchandises et des fourrures de la Compagnie, un grand concours d'étrangers qui ne sont pas toujours, il s'en faut, un sujet d'édification pour nos pauvres chrétiens.

Mais je dois revenir à l'Ile-à-la-Crosse pour vous parler de nos écoles. Depuis dix ans, quatre Sœurs de charité, dites de la *Congrégation des Sœurs grises* de Montréal, nous prêtent le secours de leur zèle et de leur dévouement. Les sujets de cet institut se dépensent sans mesure dans plusieurs de nos maisons; mais le bien qu'elles font, considérable partout, est plus sensible à l'Ile-à-la-Crosse qu'ailleurs. Bien que le feu ait détruit l'établissement qui leur était destiné, elles n'en ont pas moins persisté à faire l'école, nonobstant des difficultés infinies. L'école est bien modeste, mais je puis dire que le bien n'est pas médiocre. Plus de quarante enfants, dont trente sont pensionnaires, et bon nombre nés de parents sauvages, y reçoivent une éducation vraiment soignée et solide. Plusieurs d'entre eux écrivent et parlent le français avec tant de correction, qu'en assistant aux examens on ne se croit plus exilé du beau pays de France. Ces enfants pensionnaires sont nécessairement répartis dans les deux maisons : les petits garçons chez les Pères, sauf le temps des classes, les petites filles chez les Sœurs. On parle beaucoup de civiliser les sauvages. Je ne vois point de meilleur moyen que de les prendre enfants. Tous ceux qui sortent de nos écoles, non-seulement n'ont plus rien

de sauvage dans les mœurs, mais nous pouvons prévoir qu'il formeront plus tard des familles vraiment chrétiennes et de tous points respectables.

Nos écoles ne sont pas très-coûteuses, et cependant nous ne pouvons les multiplier, parce qu'il nous faut seuls en faire les frais, les parents ne peuvent ni ne veulent rien faire pour cela. Si, au lieu de trente pensionnaires, nous pouvions en loger et en nourrir cent, nous les aurions demain. Bien que les sauvages, dont les enfants sont chez nous, ne puissent plus comprendre ceux-ci ni en être compris, ils sont fiers cependant de ce que, comme ils disent, leurs enfants sont devenus Français, et une foule d'autres parents nous importunent sans cesse pour nous faire accepter les leurs, afin qu'eux aussi deviennent Français. Puissent nos écoles et nos missions se multiplier, et les sauvages finiront par disparaître sans cesser d'exister.

Nos bonnes Sœurs ont encore une œuvre bien belle : elles soignent les malades et prennent chez elles les infirmes et les vieillards abandonnés. Il est fâcheux que nos ressources ne leur permettent pas ici cette dernière œuvre, qui serait si utile dans un pays sauvage. Dans certaines circonstances, elles ont exceptionnellement pris chez elles de ces vieillards; et des sauvages, qui sollicitaient la même faveur, me disaient en parlant des privilégiés : « Ces ont les seuls de la nation qui soient morts sans faire pitié. » Si vous saviez, Messieurs, de quelle manière sont soignés les sauvages mourants, vous comprendriez qu'en effet « ils font pitié ».

A trente ou quarante lieues plus bas que l'Ile-à-la-Crosse, en descendant le cours de la Rivière-aux-Anglais, l'on trouve le poste de la Rivière-au-Rapide. Nous l'appelons la *Mission de Saint-François de Sales*, quoique nous n'y possédions pas le moindre pied-à-terre et que les protestants y aient un magnifique établissement.

Nous ne pouvons que très-rarement, et toujours en passant, visiter cette partie du vicariat. Il en résulte que ceux de nos catholiques qui n'ont pas encore apostasié sont pour la plupart bien ignorants et bien indifférents. Depuis longtemps nous sentons le besoin de leur porter secours, mais à l'impossible nul n'est tenu. Et cependant il me semble que le moment de faire un effort serait venu.

A huit ou dix lieues de l'établissement protestant se trouve un lac très-poissonneux, sur les bords duquel la terre est excellente et le bois abondant. Un certain nombre de métis, tant catholiques que protestants, s'y sont fixés, et un plus grand nombre s'y fixera dans la suite. Les sauvages aussi résident souvent sur les bords de ce lac, parce que la pêche y est facile et fructueuse. Le ministre protestant comprend que là devrait être sa demeure, d'autant plus que la plupart de ses adhérents s'y rencontrent déjà ; mais son établissement est si complet et si confortable ! Il lui en coûte de le quitter. En me rendant à notre mission du lac Caribou aussi bien qu'à mon retour, au printemps dernier, j'ai visité le pays, j'ai vu les habitants, j'ai sondé leurs dispositions ; et tous m'ont témoigné le plus grand désir de nous voir établis au milieu d'eux : les catholiques, pour pouvoir faire leur salut ; les protestants, pour pouvoir faire instruire leurs enfants, car ce sont des écoles surtout qu'ils demandent. Par précaution, j'ai pris possession d'un vaste terrain, et, pour qu'on ne me le dispute pas, j'ai même acheté une espèce de baraque en bois, car on peut tenir pour certain que les ministres protestants nous susciteront tous les embarras possibles.

Cette mission me paraît si urgente, que j'aurais de suite placé là un Père et un Frère convers, sans une lettre de notre procureur vicarial, qui, après avoir examiné nos comptes, m'écrivait : « Je crois, Monseigneur, qu'il faut

absolument renoncer à toute nouvelle construction et fondation, jusqu'à ce que nous ayons devant nous une allocation d'avance, car notre allocation est toujours dépensée avant qu'elle soit versée, et nous pourrions nous trouver dans le plus grand embarras. » Je crains bien qu'en attendant on ne trouve moyen de rendre cette fondation inutile et peut-être impossible.

Il y a encore le fort Cumberland, sur le lac Bourbon, et le Grand-Rapide, à l'embouchure de la Siskatchewan dans le lac Winnipeg, où il faudrait établir des missions. Là se trouvent bon nombre de catholiques qui non-seulement sont *sicut oves non habentes pastorem*, mais qui se trouvent, j'ose le dire, au milieu des loups. L'année dernière ces chrétiens ont reçu la visite d'un Père, je ne sais quand ils pourront en recevoir une autre. Ceux du fort Cumberland voient souvent des ministres protestants, et il paraît que ceux du Grand-Rapide en ont un au milieu d'eux.

Enfin, transportons-nous dans la plus éloignée de nos missions, celle de Saint-Pierre, extrémité nord du lac Caribou. C'est là que deux de nos Pères, dans la plus grande pauvreté, dans le plus grand isolement, mènent une vie que Dieu seul peut récompenser.

Dans toutes nos missions, avec le temps, on finit par se faire une position un peu convenable. Au lac Caribou il n'y a pas même d'espoir d'en venir là. Nous n'y avons que des baraques, nullement garanties à l'intérieur contre la pluie et la boue. C'est là cependant qu'est élevé notre autel et que se célèbre le saint sacrifice de la messe. Dans cette contrée toute culture est impossible, et le transport des approvisionnements si difficile, que c'est à peine si on peut faire passer aux missionnaires ce qui est strictement nécessaire pour les empêcher de mourir de privation.

Je me suis rendu à cette mission avec beaucoup de peine ; j'en ai partagé la misère pendant plus de trois mois. Arrivé le 9 mars, j'en suis parti le 15 juin. Là j'ai vu bon nombre de Montagnais qui se ressentent moralement, il faut le dire, des difficultés matérielles de la mission. Ils sont chrétiens, mais peu fervents. D'eux surtout on peut dire qu'ils ne sont pas aimables. Il n'y a pas plus, je pense, de quarante communiants parmi eux. Il y a eu jusqu'à ce jour cinq cent quarante baptêmes. Je suis parfois humilié et toujours peiné de voir l'amour de l'argent faire plus entreprendre que l'amour du bon Dieu. Nos Pères, au lac Caribou, n'ont pas été égalés par les commerçants. Ceux-ci ne se disputent pas le pays et ne se dévorent pas par la concurrence.

Je vous envoie la lettre du R. P. Gasté, qui me donne des détails sur son voyage chez les Esquimaux. Vous pourrez voir combien ce genre de voyages est difficile. Grâce à cette excursion du P. Gasté, j'ai pu voir des Esquimaux au lac Caribou. Ils m'ont paru bien disposés. Le P. Gasté commence à parler leur langue. Un jour, qui peut-être n'est pas éloigné, le bon Dieu aura ses élus dans cette nation.

Parti de Saint-Albert le 8 décembre, je ne suis arrivé au lac Caribou que le 9 mars, après m'être arrêté, il est vrai, plusieurs fois sur ma route. Reparti du lac Caribou le 15 juin, je suis arrivé à Carlton le 23 août dernier.

J'ai profité de ce voyage pour ouvrir un chemin de charrettes de l'Ile-à-la-Crosse au lac Vert. Je l'avais fait tracer il y a un an. La Compagnie a bien voulu contribuer pour une part de la dépense ; ce qui est resté à notre charge de frais et de fatigues est encore considérable. Aujourd'hui l'œuvre est achevée et je l'ai inaugurée avec des charrettes et des bœufs.

Il y a quatre ans, j'avais ouvert un chemin du lac Vert

à Carlton ; cette année-ci j'en ai fait autant de l'Ile-à-la-Crosse au lac Vert. C'est un grand avantage pour nos missions et pour tout le pays.

En arrivant à Carlton, j'ai trouvé les habitants du fort et des environs terrifiés par une maladie épidémique qui fait parmi eux d'effrayants ravages. J'ai dû pendant quelques jours me constituer infirmier des pauvres malades que leurs parents et leurs amis n'osaient pas approcher. A la fin, on a cru que pour échapper à la mort il fallait s'éloigner du fort. J'ai suivi les familles, et nous sommes allés camper en plein air. C'est là que j'ai commencé cette trop longue lettre.

Aujourd'hui j'apprends que la maladie règne un peu partout. Le P. Lacombe m'écrit : « Je suis obligé de m'éloigner de ma mission en y laissant vingt malades que j'ai préparés à la mort. Le P. Leduc est mourant au lac Sainte-Anne, je me rends auprès de lui. Le P. Bourgine, qui a passé l'été avec les chasseurs, est revenu gravement malade. La maladie a aussi atteint le P. Dupin au milieu des sauvages ; il a pu se rendre au lac la Biche, où l'on dit que ses jours sont en danger. » Vous comprenez, Messieurs, que je me suis vite décidé, moi aussi, à abandonner mes malades. En arrivant, j'avais peine à y voir, tant mes yeux étaient fatigués. Maintenant je passe la nuit à terminer mes lettres. Demain, après la sainte messe, je partirai à cheval pour aller au secours de ces pauvres Pères.

Vous pouvez voir, Messieurs, par le rapport que je vous fais, quels sont nos besoins pécuniaires. Je sais assurément que vous n'y pourrez pas faire face. Si le bon Dieu ne nous envoie pas quelque secours extraordinaire, je ne sais pas, en vérité, comment je me tirerai d'affaire. Si l'œuvre que je fais n'était pas l'œuvre de Dieu, j'en désespérerais, je vous l'avoue.

Je redoute pour nos sauvages les étrangers qui nous arrivent en grand nombre. Eux aussi ont une âme que je voudrais bien sauver, et ils ne paraissent guère s'en occuper.

Je demande votre secours, Messieurs, le secours de vos prières, des prières de tous les associés. De notre côté, nous prions et nous faisons prier pour vous et pour eux.

Recevez, Messieurs, l'assurance de mon profond respect.

Signé : J. VITAL,
Evêque de Satala.

MISSIONS DU MACKENZIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. PETITOT
A SES PARENTS.

Fort Good-Hope, 28 février 1870.

... J'ai peint à l'huile la chapelle intérieure de la résidence de Good-Hope, ainsi que la grande salle des sauvages qui y fait suite. La décoration de la chapelle est byzantine : fond rose parsemé de fleurons blancs et de croix d'or, bordure de fleurs en haut et en bas, ainsi que dans les angles; les lambris du soubassement sont en faux bois d'acajou; le marche-pied de l'autel imite une mosaïque très-bien réussie de cinq sortes de marbres. Actuellement, ma mission de Good-Hope est la plus belle résidence de tout le Nord. Nous possédons six grands tableaux religieux de dimensions respectables.

Ici plus que chez les nations civilisées l'homme a besoin de quelque chose qui parle à son cœur, à son imagination, par les yeux; et puis, nous avons à lutter contre le protestantisme qui est étayé par des bourses bien garnies et qui a pour patrons les officiers de la Compagnie. Il faut, sinon que nous le dépassions, au moins que nous l'égalions; notre sainte religion ne peut et ne doit point avoir le dessous. Les ministres ne nous égaleront jamais tant qu'il s'agira du travail des mains; nous sommes les fils de nos œuvres, et eux sont de gros bourgeois qui se gardent bien de se donner du trouble. C'est vu et re-

connu. A Dieu en soit toute la gloire et à notre sainte religion.

Le magnifique ornement que m'a envoyé Mme L*** a fait merveille, ainsi que la pente d'autel, la nuit de Noël. C'eût été splendide, même en France. La chapelle, l'autel et le Prêtre, tout était à l'unisson. On ne pouvait avoir un ornement mieux adapté à la décoration de notre chapelle. Cela a infiniment plu aux blancs, aux métis et aux sauvages, tous si amateurs de fleurs et de couleurs voyantes. Un ornement en drap d'or dont Mgr FARAUD nous a fait présent cet automne a passé inaperçu à côté de celui de Mme L***.

Imaginez-vous notre autel gothique tout doré, tout illuminé par derrière à l'aide de transparents aux mille couleurs; retable, gradins, tabernacle, tombeau, tout en feu; les rosaces et les flammes, les trèfles gothiques tout éclatants de lumières, nos tableaux à larges cadres dorés brillants sur les murs, des fleurs partout, des marbres miroitant sous les pieds du Prêtre; notre petit Jésus de cire, couché dans sa crèche entourée de fleurs, derrière lui Marie et Joseph, demi-grandeur naturelle, le contemplant; l'orgue jouant nos plus beaux cantiques sauvages et français, enlevés avec entrain par un chœur de jeunes sauvages. Telle a été notre messe de minuit, pour laquelle un grand nombre d'Indiens étaient accourus de dix jours de marche dans les grandes neiges. Voilà ce qu'il faut pour parler à l'esprit et au cœur de ces grossiers enfants des bois, ensevelis et croupissant dans la matière. Il faudrait transporter le ciel sur la terre pour eux et leur faire goûter quelques-unes de ces douces joies que donnent en France nos plus belles fêtes, et que leurs cœurs endurcis, leur imagination salie n'ont jamais connues.

Good-Hope, 10 mai 1870.

Je voudrais vous donner de bonnes nouvelles, mais décidément le vent est à la révolution, et le *vieux-gris* joue des siennes, aussi bien dans ces glaces éternelles que dans les murs de vos cités turbulentes. Nous répandons la semence évangélique dans les larmes et les fatigues : *euntes ibant et flebant mittentes semina sua ;* quand viendra le *venientes cum exultatione?* Dieu le sait et lui seul est le maître.

Le principal événement pour le pays, événement que vous avez peut-être appris avant nous par la voie des journaux, c'est la petite révolution qu'ont faite les métis français de la Rivière-Rouge. Les Français ont décidément l'humeur révolutionnaire ; mais dans le cas actuel ils n'ont pas tous les torts. Voici le fait : vous savez que l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson a résilié tous ses droits sur l'immense pays jadis dénommé *Nouvelle-Bretagne*, ainsi que sur la colonie de la Rivière-Rouge, au gouvernement canadien, moyennant la bagatelle de 300 000 livres sterling, soit 7 500 000 francs, plus une conserve de terrain cultivable autour de chaque fort, c'est-à-dire qu'en accaparant tout ce qu'il y a de cultivé autour de chaque fort et en empochant un bon magot, ces messieurs les Anglais dépossèdent tous les colons groupés autour des forts et ne se départent que de droits imaginaires. Les métis français, qui ont donc été vendus ainsi que leur pays comme du bétail, sans avoir voix consultative et sans avoir pu seulement gagner un centime à cette vente, se sont révoltés.

Ils ont éconduit le gouverneur canadien et son conseil, se sont emparés du fort Garry sur la rivière Rouge, et se sont distribués les bonnes choses qu'il contenait. Enfin, ils se sont constitués en petite république, après

avoir choisi un président et un secrétaire parmi leurs compatriotes métis.

Le principal résultat est que les sauvages de tous les postes de la Compagnie d'Hudson, voyant humiliés tous ces officiers traiteurs qu'ils avaient jusque-là regardés comme des demi-dieux, ont senti leurs mauvais instincts se réveiller, et comme l'exemple du mal est bien plus contagieux pour notre malheureuse nature que celui du bien, la conclusion qu'ils en tirent est celle-ci : Il faut faire comme les métis et nous emparer des forts. — Ils n'en sont pas venus là cependant, parce qu'ils redoutent l'avenir.

Un autre danger qui menace le pays si le gouvernement nouveau implanté au Canada veut faire respecter ses droits par les métis, c'est que les Américains, qui convoitent depuis longues années la possession de tout ce continent, peuvent seconder les métis contre les Anglais du Canada afin de jouer la farce du juge et de l'huître. Déjà ils ont promis qu'ils ne laisseraient pas passer un *red coat* (soldat anglais) sur leur territoire, et cependant c'est la seule route que pourraient prendre les troupes anglaises pour aller au secours de la Compagnie de la baie d'Hudson. Déjà établis dans les possessions russes qui leur appartiennent désormais, les Américains ne manqueraient pas d'avoir beau jeu en cas de guerre avec l'Angleterre.

La mort continue à frapper à coups redoublés nos malheureuses peuplades ; quarante-sept morts au grand lac des Esclaves l'année dernière sur une population de quatre cents habitants ; c'est plus du dixième. La famine, ce monstre hideux contre lequel on ne saurait se défendre dans nos déserts, a fait ses ravages dans les contrées précitées, ainsi que vers les bouches du Mackenzie. A Good-Hope nous avons été épargnés.

Au grand lac d'Ours, il y a eu plusieurs morts très-dé-

plorables. Deux sauvages ont été abandonnés vivants par leurs compatriotes que la famine pressurait; l'un, ce vieillard dont je vous ai parlé jadis, qui a dévoré onze personnes de sa famille, a consenti à ce qu'on l'abandonnât; l'autre, un tout jeune homme marié depuis un an, a été voué à la dent du carcajou et du loup et à celle encore plus terrible du froid, malgré ses larmes et ses supplications. Quels cœurs de roche! Je me hâte de dire que ces Indiens sont encore infidèles.

Le bon Dieu, à son tour, frappe souvent parmi eux des coups terribles, afin de les maintenir dans le devoir.

Un infidèle qui se glorifiait de ne chasser que les dimanches et fêtes, se vantant de ne jamais manquer son coup ces jours-là, a été trouvé mort subitement l'automne dernier, un jour de dimanche où il s'était mis en chasse selon sa coutume. La chasse est ici défendue les jours fériés, parce que c'est le seul travail auquel se livrent les sauvages. A Good-Hope, un sauvage qui chassait le dimanche a eu la main emportée par son fusil qui s'est crevé; un autre s'est démis le genou en voyageant le dimanche. Un esprit fort ne verra en cela que des événements ordinaires; mais ici il est impossible de ne pas voir dans leur fréquence une manifestation extraordinaire de la puissance et de la justice divines, et nos sauvages sont les premiers à le reconnaître.

La Compagnie, obligée d'évacuer Youkon et de céder la place aux yankees, s'est transportée au lieu nommé *les Grands-Remparts;* mais là encore elle se trouve sur les possessions américaines. Ce printemps, s'il plaît à Dieu et si ma mauvaise santé me le permet, je me rendrai encore au fort Peel, non plus pour aller visiter les Esquimaux, leur heure n'a pas encore sonné, mais pour traverser les montagnes Rocheuses et aller explorer les possessions russes, maintenant américaines, où il n'y a

pas un seul Prêtre. Si je le puis facilement, c'est-à-dire si MM. les yankees sont assez bons pour me donner passage sur le steamboat qui sillonne les eaux du fleuve Youkon, je descendrai jusqu'à Behring et irai laver mes pieds dans le Pacifique, afin de pouvoir adresser à qui de droit un rapport circonstancié sur toutes ces vastes contrées. Il est probable toutefois que cette excursion ne s'opérera pas sans entraves, car les commis de la Compagnie d'Hudson m'ont déjà fait dire par un courrier que si je prétendais toujours me rendre dans leurs forts, je dusse apporter des provisions, parce qu'ils n'étaient pas à même de m'en vendre. Mais je ne reculerai pas devant ces obstacles. Toutefois, j'avoue que je doute un peu du succès de cette entreprise, tant que les protestants du pays se ligueront, comme ils le font, contre l'œuvre de Dieu, et nous mettront des bâtons dans les roues. Il se pourrait donc que je fusse contraint de revenir sur mes pas, comme lors de mes deux excursions chez les Esquimaux. Dieu ne demande pas de nous le succès, et il est plus indulgent que les maîtres de la terre.

PETITOT, O. M. I.

LETTRE DU MÊME AU R. P. REY.

Good-Hope, 10 mai 1870.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Bonne fête je vous souhaite, car c'est demain la Saint-Achille. Puissiez-vous jouir d'un plus beau temps que celui que nous préparent les dix jours de froid et de neige qui viennent de s'écouler et qui font jusqu'à présent du beau mois de Marie un mois assez triste pour nous !

Je me proposais de vous entretenir plus longuement

par le présent courrier, lorsque l'arrivée inopinée des sauvages est venue me ravir tout le temps que je vous aurais consacré avec tant de bonheur. J'avais plusieurs choses intéressantes à vous raconter et sur lesquelles je vous aurais demandé votre avis. J'en remets le narré au prochain courrier, s'il plaît à Dieu.

J'ai prié ma bonne sœur de vous communiquer un canevas de remarques que j'ai faites sur nos *Dénés* et *Dindjié*, et qui composent un dossier assez volumineux. D'après toutes ces données qui sont de la plus scrupuleuse exactitude, nos Indiens sont des restes des tribus d'Israël emmenées en captivité. Sans idées préconçues et sans aucun esprit de système, le temps, le hasard et le goût des études ethnologiques m'ont amené à faire ce que je considère comme une découverte. Je possède par devers moi des matériaux pour faire un gros livre là dessus et crois avoir des témoignages suffisants pour me créer la certitude du fait; seulement, j'aurais besoin, pour plus d'évidence, de l'opinion de personnes plus compétentes que moi. Je crois que nous passerions d'heureux instants si je pouvais vous faire le récit de toutes les preuves qui militent en faveur de cette opinion.

J'ai réuni la plupart des traditions montagnaises, flancs-de-chien, peaux-de-lièvre et loucheuses. Elles sont les mêmes en substance et se complètent les unes les autres à l'instar des quatre Evangiles pour constituer un tout qui est le récit biblique tel quel. Parmi ces traditions, on remarque trois classes :

1° Des récits purs et simples dénués de toute fiction ; tels sont l'épisode de la manne, le passage de la mer Rouge, la mort des premiers-nés des Egyptiens et la cérémonie de la Pâque, la loi donnée sur le Sinaï, l'histoire de Samson tout entière, la sacrificature d'Aaron, le déluge, l'étoile de Bethléem, etc., etc.

2° Des récits dénaturés ; dans ceux-ci les animaux remplacent les hommes, mais le principal personnage, le personnage biblique, apparaît dans tout son jour et avec les mêmes attributs qu'il a dans nos livres saints ; telles sont les histoires d'Abraham, de Loth et des Sodomites, de Moïse tout au long, de David, de Gédéon, de Judith, de Tobie, etc., etc.

3° Des paraboles ou apologues dans lesquels il est très-facile de reconnaître un but moral et un sens caché, inconnu maintenant aux Indiens, mais que n'ont pas dû ignorer leurs ancêtres ; tels sont les récits de la rédemption, de la chute de l'homme, de la délivrance du peuple juif, etc., etc...

Des traditions secondaires ont rapport à un séjour qu'ils auraient fait chez des nations étrangères et à leur arrivée dans le continent américain.

Plus on monte vers le nord et plus les traditions sont complètes. Les traditions montagnaises sont les plus diffuses et les plus absurdes ; c'est ce qui explique pourquoi mes prédécesseurs dans le pays n'en ont fait aucune mention. J'ajouterai à cela qu'ayant étudié simultanément et possédant à peu près parfaitement les différents dialectes précités, j'ai été plus à même que les autres de faire ces remarques. Je ne dis ceci qu'afin d'expliquer le silence des autres Pères touchant ces données.

Il n'y a pas que les traditions *Dénés* et *Dindjié* qui fournissent les preuves dont je parle ; il en est une plus forte que toutes les autres, c'est la pratique presque générale de la *circoncision* au huitième jour. Il n'y a plus de doute pour le R. P. Séguin et pour moi : les Loucheux, les Peaux-de-lièvre, les Indiens des montagnes Rocheuses, du lac d'Ours, etc., etc., sont tous *circoncis* ; nous savons par Alex. Mackenzie que les Esclaves le sont aussi. Reste à savoir si les Flancs-de-chien, les Castors et les Monta-

gnais le sont pareillement. Mais comme ce sont des Indiens appartenant à la même langue, il est probable que oui. Quant aux Indiens Algonquins, je n'ai pas la prétention de les connaître, vû mon grand éloignement d'eux. Les Esquimaux n'ont aucune marque de circoncision et ont des usages tout différents de ceux des *Dénés* et des *Dindjié*.

Si vous ajoutez à cela que les Dénés font une cérémonie *exactement* semblable à la Pâque des Juifs, et même plus scrupuleusement, puisqu'ils vont jusqu'à teindre de sang le faîte de leurs tentes et qu'ils parcourent le camp à minuit en heurtant ensemble des flèches teintes de sang; si vous rapprochez de cela tout ce que je crois vous avoir raconté de leurs observances ou *gofwen*, *chônon*, etc.; si vous vous rappelez que leurs divers dialectes qui composent l'idiome *déné-dindjié* ne se distinguent que par le changement des voyelles, les consonnes étant *préfixes* comme dans l'hébreu, je ne doute pas que vous ne soyez ébranlé et que vous ne soyez tenté de regarder réellement nos *Dénés* comme des Juifs. Quant à moi, je n'ai plus aucun doute...

Voici les résultats de notre mission du printemps à Good-Hope : confessions, 830; communions, 44; baptêmes, 33; mariages, 16. Pour ce qui me concerne seulement, elle a duré quarante jours.

Adieu, mon révérend et bien cher Père; ne m'oubliez pas au saint autel et près du tombeau de saint Martin, et croyez-moi toujours, etc.

PETITOT, O. M. I.

MISSIONS DE CEYLAN.

LETTRE DU R. P. SALAUN AU R. P. SOULLIER.

Saint-Joseph's-Colombogam, Jaffna, le 25 juillet 1870.

Mon Révérend Père,

Lorsque je reçus l'heureuse nouvelle de votre nomination d'Assistant général, je me proposai de vous écrire au moins une fois par an. L'an passé, à cause de mes infirmités d'abord et de mes occupations ensuite, je ne fus pas à même d'être fidèle à ma résolution. Mais cette année, grâce à Dieu, j'aurai la douce consolation de remplir un devoir que je regarde en quelque sorte comme sacré. Je prends la plume pendant que je respire encore des parfums de fêtes. Nous célébrons aujourd'hui la Saint-Christophe, patron de notre vénéré Évêque. Ce matin notre petite chapelle était ornée de fleurs toutes fraîches; j'ai célébré la messe pour notre bien-aimé Père ; nos Frères de Saint-Joseph, au nombre de douze, y ont communié, et nos cent quarante orphelins ont prié à la même intention. La pieuse cérémonie a été clôturée par trois invocations à saint Christophe. Maintenant nos chers enfants se régalent, puis ils vont jouer, et ce soir, je tâcherai de les conduire en grande promenade. Vous voyez par là, mon révérend Père, que Ceylan a aussi des jours de fête et de bonheur, et que nous savons parfaitement goûter les joies légitimes.

Actuellement je me trouve chargé seul de cet établissement, le cher et R. P. BOISSEAU est allé en pèlerinage à Sainte-Anne, dans le Sud, et ne sera probablement de retour qu'à la fin du mois prochain après avoir fait tout le tour du vicariat. Il a reçu ordre de prendre des notes pour faire ensuite sur son voyage un rapport destiné à vous être envoyé. Il suppléera ainsi complétement à un travail que je voulais faire moi-même, mais que j'ai dû différer de jour en jour à cause de mon peu de santé et de mes occupations.

Nous sommes à une période de l'année où le temps est magnifique sans être trop chaud, c'est l'époque des voyages aussi bien que de la visite des chrétientés éloignées des résidences. Aussi nos Pères sont-ils en ce moment bien occupés. Grâce à Dieu, ils se portent tous bien. A Jaffna, tout notre monde jouit également d'une bonne santé. Le cher F. BENNETT fait peut-être exception ; ce n'est pas à dire qu'il soit malade, mais il est malheureusement peu robuste, et il ne se passe guère de semaine qu'il ne soit atteint de quelque petite indisposition. Pour moi, je me porte mieux cette année que les années précédentes. J'ose presque espérer une guérison complète ; ma confiance est en Dieu seul, qu'il me soit fait selon sa sainte volonté !

Les nouveaux arrivés commencent à s'acclimater. Le F. VÉDRENNE, après avoir pendant plusieurs mois éprouvé un certain état de malaise et de faiblesse, est maintenant assez robuste et peut s'appliquer régulièrement à ses études. Le R. P. DINEAU finit à peine sa croissance, il a été pendant longtemps sujet à de fréquentes attaques de fièvre ; mais actuellement, grâce à Dieu, sa constitution semble se fortifier. Le plus robuste de tous, c'est sans contredit le cher P. JOURD'HEUIL ; il se fait merveilleusement au pays, apprend très-vite la langue et mon-

tre beaucoup de goût pour le ministère. Il est depuis plus d'un mois en mission pour tenir compagnie au cher P. Rouffiac, et pour se mettre bien au courant des usages et coutumes de nos Indiens. Dans quelques semaines il retournera à Jaffna pour s'y appliquer d'une manière plus spéciale à ses études, et nous espérons que pour le prochain printemps il fera un bon Missionnaire. — Nous ne savons vraiment comment vous témoigner notre gratitude pour l'excellent renfort que vous nous avez envoyé l'an passé. Merci, merci, mille fois merci.

Comme l'action de grâces ne se fait point sans de nouvelles demandes, permettez-nous de vous prier de nous envoyer encore cette année un certain nombre de bons ouvriers évangéliques. Il nous en faut absolument pour nous fortifier et nous avancer dans nos conquêtes : *ut proferatur imperium Christi et evertetur imperium diaboli, quantum coram illis campi jacet.* Un grand nombre de chrétiens résidant dans des districts éloignés et ne voyant le Missionnaire qu'en passant une fois par an, demeurent encore plongés dans l'ignorance, *in supina rerum salutis ignorantia proni computrescunt. Inde defectio fidei, morum corruptela et cuncta flagitia quibus horrendo veluti comitatu stipantur.* — Nos Pères nous le répètent tous les ans. L'état des chrétiens dans les quatre districts de l'île : Delf, Moullativou, Patchilappally et Vanny, réclame impérieusement les secours d'autant de Prêtres. Espérons que Mgr Bonjean reviendra bien escorté, et qu'à son retour Sa Grandeur aura enfin la joie de pourvoir de Pasteurs des milliers d'âmes trop longtemps abandonnées.

Pour vous mettre mieux au courant de la vie du Missionnaire à Ceylan, permettez-moi maintenant, mon très-révérend Père, de vous offrir l'humble récit du dernier voyage que j'ai fait.

Vers la mi-juin, le cher P. Mélizan me pria d'aller

prendre quelques jours de vacances dans sa mission de Caïtz. J'acceptai volontiers son aimable invitation, et le 27 du même mois à trois heures du soir, je m'embarquais au port de Jaffna sur un petit bateau appartenant à un de nos chrétiens. Le temps était beau, le vent favorable et nous marchions rapidement; mes compagnons étaient presque tous catholiques. Chacun d'eux s'empressait de me demander des nouvelles du Très-Saint Père et du concile; j'étais heureux de satisfaire leur légitime curiosité, mais je ne m'étendis pas assez sur le point le plus intéressant; un de mes interlocuteurs y suppléa. C'était un vieillard aux cheveux blancs, au front serein et aux manières simples et aimables, qui lisait régulièrement les journaux tamouls. Ravi de la gloire et de la splendeur qui entourent en ce moment surtout le Saint-Siége, il nous racontait avec beaucoup d'élégance les présents et les honneurs que reçoit le Saint-Père de la part des gens de bien et des rois païens eux-mêmes.

Cependant notre petit bateau précipitait sa course, et nous passions tour à tour vis-à-vis d'Anei-Cottei, de Navali et d'Arali pendant que l'île de Carativoo s'élevait peu à peu à notre horizon. On me parlait de la beauté de ces villages, de la fertilité des terres qui les entourent et des milliers d'habitants qu'ils renferment, et on me demandait s'il y avait des chrétiens. Hélas! répondais-je, à peine y en a-t-il quelques familles dans les deux premières localités. Espérons que peu à peu la lumière de l'Évangile se propagera sur tout le rivage. Je tournai ensuite mes regards de l'autre côté de la rivière, et mes compagnons se mirent à me montrer avec complaisance les directions où se trouvent les églises chrétiennes situées dans la mission que j'allais voir pour la première fois. Nous ne tardâmes pas à arriver au port de Caïtz. Je débarquai aussitôt, et suivi de mon domes-

tique et d'un *coolie*, je pris le chemin de Narandanei, où se trouvait le cher P. Mélizan.

Le soleil disparaissait rapidement derrière les massifs de cocotiers et de palmiers qui abritent de leurs frais ombrages une partie de la ville. Une douce fraîcheur régnait dans l'atmosphère, nous étions en pleine campagne, il faisait beau marcher. Mais voici qu'on m'apporte un palanquin et force me fut d'y monter. Six *coolies* s'y mettent trois de chaque bout, et me voilà bercé dans les airs, pendant que les *hume! hume!* des porteurs me battent les oreilles et que leurs pas cadencés font tressaillir tous mes membres. Nous parcourons une vaste plaine entourée d'une verte ceinture d'arbres révélant l'existence de grands villages. Tous ces endroits, me demandais-je, sont-ils encore le séjour des idoles? la croix n'en aurait-elle pas encore pris possession? En ce moment une cloche sonne, je reconnais la Salutation angélique, ses vibrations se communiquent à mon cœur et la prière en jaillit comme l'eau d'une fontaine. Tout au reste contribuait à verser la joie dans mon âme, j'étais sans souci, mes poumons respiraient un air pur. J'allais dans quelques instants être au terme de mon voyage et avoir le bonheur de voir un Frère chéri qui m'attendait. Enfin la cloche annonce mon arrivée. Mes porteurs me déposent à côté de l'église. J'y entre, je fais ma prière et puis j'entre dans la maison qui sert de presbytère. On m'entoure, je demande les nouvelles du pays, et chacun se fait un plaisir de me les raconter. Quand au cher P. Mélizan, il était au confessionnal. Il rentra à l'heure du souper, pendant lequel nous pûmes jouir des douceurs de la conversation.

Le lendemain matin après les messes, mon compagnon eut d'abord à s'occuper de l'administration temporelle de l'église, puis se rendit au confessionnal, où comme

d'habitude il fut occupé toute la journée. De mon côté, j'allai examiner l'école du village. Les enfants étaient au nombre de quarante, tous proprement mis ; leurs traits épanouis révélaient des âmes candides et pures, pendant que leur bon maintien annonçait des enfants élevés avec soin. Ce fut avec eux que je passai ma journée. Selon mon habitude, je les examinai tous individuellement, et je puis dire qu'en général je fus satisfait de leurs progrès. Les plus avancés savaient bien lire, écrire correctement à la dictée et chanter à la façon indienne des poésies morales et religieuses. A peu près tous reçurent mes éloges pour leur application à apprendre les prières et le catéchisme. A la fin de l'examen, je leur dis d'aller à l'église réciter leurs prières. Aussitôt qu'ils y furent entrés par une porte latérale, je m'y rendis moi-même par le portail, de façon à pouvoir les voir sans en être vu. A part deux ou trois exceptions, je les trouvai tous à genoux dans l'attitude la plus modeste et la plus pieuse ; je les en félicitai chaudement. Après cela, ils se rendirent au presbytère, où je leur distribuai des prix avec quelques bons conseils.

Il me restait le temps de faire une petite promenade au grand air. Je prends donc ma canne et me voilà parti dans les rizières. Une troupe de jeunes gens me suivent. Nous arrivons bientôt en face d'un édifice en ruines, aux alentours peu agréables ; je demande qu'est-ce que cela peut être. Un jeune homme s'approche et me dit : « Il y a environ vingt ans, il s'éleva une discussion parmi les chrétiens de ce village : les uns, dociles au Missionnaire, voulaient que toutes les castes appartinssent à une église commune ; les autres, ne voulant pas fréquenter une église où se rendaient des *parêars*, se mirent à construire une chapelle en cet endroit, et comme le Missionnaire refusa d'y venir, ils appelèrent

un ministre protestant de Jaffna. Ce dernier vint en triomphe et s'installa dans cette demeure qu'on lui avait préparée. Ce fut un scandale immense, on croyait que c'en était fait du catholicisme dans ce pays. Cependant le Prêtre disait à ses chrétiens : « Ayez toujours bon cou-« rage et espérez en Dieu ; le temps n'est pas loin où des « bœufs se trouveront attachés à la place où le ministre de « l'erreur fait ses prêches. » C'était une prophétie ; elle s'est réalisée, en voilà la preuve. » Ce récit me frappa d'admiration, et je chantai dans mon cœur les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Durant le reste de ma promenade, rien d'extraordinaire ne s'offrit plus à mes regards. Je me contentai de respirer à pleins poumons l'air pur de la campagne, et m'en retournai frais et dispos et tout content de ma petite course.

Nous étions à la veille de la Saint-Pierre et Saint-Paul, fête patronale de l'église où nous nous trouvions. A huit heures du soir le concours des fidèles était nombreux. Après le chapelet eut lieu la bénédiction du très-saint Sacrement, puis vint la procession de la statue, accompagnée de chants et de musique et illuminée par les feux d'artifice les plus variés. A onze heures la cérémonie était finie, et nous nous préparions à goûter les douceurs du repos. Cependant les éclairs brillaient à travers ma porte et ma fenêtre en feuilles, le tonnerre grondait au loin, tout à coup le vent se précipite dans notre demeure et me transit de froid. Le cher P. Mélizan et les domestiques arrivent avec la lumière pour me chercher un endroit abrité ; mais voici qu'une pluie torrentielle commence et notre toit de feuilles fait eau de toute part ; le cher P. Mélizan est désolé, craignant pour ma faible santé. Enfin on me trouve un coin où je suis un peu à l'abri, je me couvre de mon mieux, et le lendemain je me réveille très-bien portant à la grande joie de mon

hôte. C'était un beau jour de fête, les fidèles affluaient à la messe, je regrettai beaucoup de ne pas être assez robuste pour monter en chaire et annoncer la parole divine à la multitude recueillie. Il me semblait qu'en prêchant sur saint Pierre l'orateur même le plus médiocre a droit d'être inspiré. Mon cher compagnon, tout jeune et tout nouveau qu'il est dans le pays, s'acquitta parfaitement de cette noble tâche, et en l'écoutant, j'eus la joie de saluer un talent oratoire naissant. Puisse-t-il se développer rapidement sous l'influence de la grâce, l'inspiration de son zèle et à la ferveur de sa piété, et répandre à flots au milieu de nos peuples les lumières sacrées de l'Évangile !

Après la messe nous eûmes à recevoir la visite des principaux chrétiens et des chefs de plusieurs églises avec lesquels j'étais heureux de faire connaissance. En un si beau jour, il me fut aisé de trouver de bonnes paroles pour répondre à leurs compliments. Je leur donnai en même temps quelques conseils pour les aider à persévérer dans la vertu et à coopérer avec leur Missionnaire à l'amélioration de leurs églises respectives. Dans la soirée, mon cher compagnon dut aller à une assez grande distance visiter un malade : je restai donc seul pour donner la bénédiction du très-saint Sacrement. Le lendemain après les messes, c'était le départ des Missionnaires. Nous montons dans une charrette, et deux vigoureux bœufs nous traînent à travers les rizières pendant qu'une troupe de chrétiens nous suivent, que la grosse caisse et le violon joints à d'autres instruments de musique font retentir les alentours des airs les plus variés. Arrivés sur la route, les bœufs s'arrêtent, tout bruit cesse et la foule se précipite à genoux. Nous leur donnons de tout cœur la bénédiction et leur exprimons nos meilleurs vœux pour leur bien, celui de leurs familles et pour le succès de

leurs récoltes. Une demi-heure après nous étions dans la ville de Caïtz.

Sans perdre de temps, nous nous mîmes tous les deux à l'œuvre pour examiner trois écoles à peu près semblables à celle que j'avais vue l'avant-veille. Nous fûmes parfaitement satisfaits de deux, mais la troisième laissait beaucoup à désirer : le maître ne s'était pas bien acquitté de ses devoirs ; il nous promit de s'y appliquer mieux à l'avenir. A cinq heures du soir nous allâmes voir une église située à la distance de 2 milles. Le frontispice vient d'être construit sur un beau plan fourni par le R. P. Mauroit ; ce travail est fort bien exécuté et présente un aspect gracieux ; l'église est encore couverte en feuilles, mais elle ne tardera pas à l'être en tuiles. A côté de l'édifice on me montra une hutte étroite avec des murs en terre d'environ 5 pieds de hauteur. En France, une pareille construction servirait à peine pour loger des lapins. Celle-ci a une fin bien plus noble ; elle sert de presbytère et, au cas de la visite de l'Évêque, de demeure épiscopale. On comprend cependant que la santé des Européens doit s'étioler rapidement dans un pareil cachot, et nous eûmes à aviser aux moyens de construire une maison un peu plus vaste et plus saine. Ce fut le sujet de la conversation durant notre retour. A notre arrivée dans la ville, le P. Mélizan fut appelé auprès d'un malade. Nous soupâmes un peu tard et allâmes aussitôt nous reposer. En ce moment un de nos voisins lisait la vie des saints à sa famille réunie ; son bel organe et l'accent de piété dont il animait sa lecture me captivèrent. Je l'écoutais volontiers, et aussitôt qu'il eut fini, je goûtai un repos tranquille.

Le lendemain matin après les messes, je remerciai mon cher hôte de sa cordiale hospitalité et m'embarquai pour Jaffna, où j'arrivai vers midi. Ces quelques jours de

vacances avaient renouvelé mes forces, et je me remis avec plaisir à mes occupations ordinaires.

Permettez-moi, en terminant, mon bien révérend Père, de vous présenter mes meilleurs souhaits de fête pour saint Louis. Je fais les vœux les plus ardents pour que, par l'intercession de votre auguste patron, le Seigneur vous comble de ses meilleurs dons et vous accorde toujours une excellente santé pour en user et contribuer par là à notre plus grand bien, tout en recueillant vous-même les plus grands mérites et en vous préparant à une immortalité pleine de gloire et de bonheur.

Agréez, etc.

G. Salaun, o. m. i.

MISSIONS DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. DURIEU
A MONSEIGNEUR D'HERBOMEZ.

New-Westminster, 20 juillet 1870.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

... Ici notre vie est toujours des plus actives, et plus que jamais le pasteur doit être partout pour défendre son troupeau : je regrette de n'avoir qu'un moment, pour jeter à la hâte sur le papier quelques nouvelles de nos missions. Je vais partir demain pour visiter les *Skeromish*, chez lesquels le ministre Crosby, honteusement battu à Chilouek, est allé s'établir ; puis je passerai chez les *Shishels*, chez les *Hoyamin*, les *Bute-Inlet*, etc. Le R. P. LAMURE est chez les sauvages de Port-Douglas depuis le commencement du mois ; le R. P. MARCHAL est nécessaire à Yale pour y défendre nos sauvages contre les attaques du ministre et l'injustice de nos adversaires, qui semblent vouloir mettre à exécution leurs menaces réitérées contre nos chrétiens, qu'on ne leur laisserait pas de terres : on arpente les *réserves* des sauvages du haut Fraser, on donne aux gens du ministre tout ce qu'ils veulent, et l'on reconnaît comme chef légitime le chef nommé par lui. L'église de Samot avec son territoire n'a pas été comprise dans la *réserve ;* il en est de même des jardins de nos gens de Yale, tandis que ceux des protestants ont été inclus dans

la *réserve*. Voilà pour nous une source de bien grands ennuis : il nous faudra combattre pour nos droits comme à Chilouek, mais nous sommes si peu nombreux qu'il nous est bien difficile de protéger efficacement les intérêts de nos pauvres sauvages; il nous faudrait le don d'ubiquité. Le R. P. Marchal passera quinze jours entre Hope et Boston-Bar ; il descendra alors à New-Westminster pour y prêcher aux sauvages le dimanche, puis remontera vers Yale. Nos Frères de Sainte-Marie, ainsi que les écoliers restés là pendant les vacances, vont être un mois entier sans messe, jusqu'au retour du R. P. Lamure.

Voilà notre vie, Monseigneur, et vous pouvez comprendre l'impossibilité où nous sommes d'accomplir tous nos exercices religieux. Cette privation nous est bien sensible; mais il semble que le bon Dieu y veuille suppléer par une surabondance de grâces. Les Pères ne se plaignent pas; ils courent, ils volent au secours de leurs pauvres enfants dont le salut est exposé, et sont prêts à se sacrifier jusqu'à ce qu'il plaise au maître de la vigne d'y envoyer un plus grand nombre d'ouvriers. Ma santé, qui vous inspire tant d'inquiétude, me permet cependant d'être sur pied; je puis même prêcher sans trop de difficulté, quand j'ai pris quelque nourriture ; ma seule peine est d'être souvent privé du bonheur de célébrer la sainte messe. Ni le docteur ni le Fr. Janin n'ont pu me guérir mon mal de gorge, et quand je suis à jeun, j'éprouve dans le larynx un chatouillement qui m'empêche de parler et me coupe la respiration quand je veux proférer quelques paroles, même à voix très-modérée.

Nos sauvages du Fraser nous récompensent au centuple des sacrifices que nous nous sommes imposés pour eux : ils nous donnent de bien grandes consolations. Plusieurs d'entre eux, comme les *Harrison*, les *Tsénés*, les *Stiteten*, les *Chilouek*, qui s'étaient laissé égarer en 1868,

par les menaces et les fausses promesses du ministre protestant, sont bien désabusés aujourd'hui, et ne veulent plus d'autre Missionnaire que le Prêtre catholique. Un bon nombre a déjà demandé le baptême, et tous ont cessé de fréquenter et d'écouter le ministre.

La mission de Saint-Joseph à William's-Lake a mis à l'épreuve l'inépuisable dévouement de nos PP. Lejacq et Mac Guekin qui en sont chargés. Le R. P. Mac Guekin a pris pour lui la visite des nombreuses peuplades des lacs Stuart, Babine et Mac-Leod. Parti vers le 1er mai, il ne sera de retour qu'en septembre : cinq mois seul dans ces régions encore nouvelles pour nous, au milieu des forêts et des sauvages ! Que l'amour de Dieu et le zèle des âmes savent faire opérer de merveilleux sacrifices! Pendant tout ce temps le R. P. Lejacq de son côté a dû seul faire face à toutes les œuvres de la mission. Au mois de mai, il a visité la nombreuse tribu *Chilcotin*, perdue dans les bois et les montagnes, sur les bords de lacs nombreux. A son retour à William's-Lake, il y passe huit jours avec nos FF. Blanchet et Surel, travaillant avec eux à construire leur nouvelle habitation. Les fêtes de la Pentecôte y ont attiré un concours considérable de sauvages venus de Lillouet, Lafontaine, Alcali-Lake, etc. Comme le cœur du Missionnaire a dû tressaillir de joie en voyant ses enfants venir de si loin et l'entourer avec respect pour entendre de sa bouche la parole du salut! Après cette belle fête, le R. P. Lejacq, ayant congédié ses ouailles, se dirigea vers le Caribou, où les mineurs réclamaient son ministère. Chemin faisant, il donna quelques jours aux sauvages de Fort-Alexandre, de Soda-Creek et de Quesnell. Il doit rester à Caribou jusqu'à l'Assomption; puis, après avoir passé quelques jours à la mission avec nos deux Frères, il visitera les nombreux villages du sud de son district jusqu'à Lillouet; on le demande à grands cris dans toutes

ces localités, qui n'ont pas été visitées depuis le mois de février. Le R. P. Lejacq est très-satisfait de la conduite des sauvages de sa mission; il va en admettre un bon nombre au baptême, ceux surtout qui depuis l'établissement de la mission se sont toujours montrés zélés pour leur propre réformation et pour la conversion des autres.

La mission d'Okanagan, où travaillent les RR. PP. Pandosy, Baudre et Gendre, aidés du Fr. Joseph, embrasse une grande étendue de pays, où se parlent quatre langues différentes : c'est un champ immense où le zèle de nos chers Missionnaires peut se donner carrière. Le nord du district a été évangélisé par le R. P. Gendre : sous sa direction, les sauvages de la rivière Bonaparte, ceux de Savonna-Ferry, les Kamloops du fort, les Kamloops de la fourche du Nord, les Shoushwaps, et les gens du lac Adam ont marché à grands pas dans la voie du salut. Le paganisme est presque éteint chez eux; à quelques exceptions près, ils sont tous chrétiens et leur conduite fait voir qu'ils étaient dignes de la grâce du baptême. A son retour, après une absence de sept à huit mois, le R. P. Gendre n'a eu à constater que très-peu de désordres, et cependant ces pauvres gens avaient à lutter non-seulement contre leur légèreté et leur inconstance naturelles, mais encore contre les attaques des émissaires de l'hérésie, qui, profitant de l'absence du pasteur, ont tout fait pour les pervertir et pour semer la zizanie parmi eux. Si quelques-uns ont contristé le cœur du Missionnaire par leurs écarts, ils l'ont pleinement consolé par leur prompt retour et l'empressement qu'ils ont montré à réparer le scandale. La tribu Thompson est celle qui donne le moins de consolation au R. P. Gendre : c'est qu'il n'a pas le temps d'en visiter les nombreux villages; s'il pouvait le faire, il y trouverait sans doute beaucoup de bonnes âmes. Les Boston-Bar appartiennent bien à la même tribu, et quel changement

s'est opéré en eux depuis que nous pouvons les visiter régulièrement ! Tandis que le Prêtre ne pouvait faire chez eux que de rares et courtes apparitions, ces pauvres gens, dépourvus de toute instruction religieuse, se laissaient facilement entraîner; ils aimaient le Prêtre catholique, mais en son absence ils ne voyaient pas de mal à écouter le ministre, dont la parole aussi leur paraissait bonne. Aujourd'hui tous, à l'exception de sept, ont laissé le prédicant; ils se construisent une chapelle au milieu de leur village. Mais au prix de quels travaux le pauvre Missionnaire a-t-il pu obtenir ce résultat ! Chaque fois qu'il va les visiter, il a 25 milles à faire à pied portant sa chapelle sur son dos, et autant pour revenir. Le P. Marchal a déjà fait ce voyage plusieurs fois. Que de bien ne ferions-nous pas si nous étions plus nombreux ! De grâce, Monseigneur, par pitié pour tant d'âmes qui se perdent parce qu'il n'y a là personne pour leur montrer la voie du salut, amenez avec vous un bon nombre de Missionnaires. A Okanagan le soin du temporel de la mission et des intérêts spirituels des quelques cultivateurs catholiques qui y sont établis, ainsi que des sauvages qui résident dans la vallée, exige la présence continuelle d'un Père. Le R. P. Pandosy et le R. P. Baudre y sont alternativement de résidence, et s'en détachent tour à tour pour aller évangéliser les différents villages des Okanagan et des Similkameen.

A la mission de Saint-Michel chez les Kakwal, se trouvent le R. P. Fouquet, le R. P. Jayol et le bon Fr. irlandais John Burn. Le cher P. Jayol, toujours souffrant, offre à Dieu sa maladie et toutes ses peines pour attirer la miséricorde divine sur cette partie si rebelle du troupeau. Tout le dévouement du R. P. Fouquet n'a pu encore jusqu'ici toucher ces cœurs endurcis et dépravés. Veuillez, Monseigneur, recommander cette pauvre mission aux prières des communautés religieuses et des âmes

pieuses que vous rencontrerez en France et ailleurs.

A Tulalip, dans le territoire des Etats-Unis, les RR. PP. Chirouse et Richard, aidés du Fr. Mac Stay, travaillent à faire fleurir la religion et la civilisation chez les sauvages Snohomish. Leur école contient vingt-sept jeunes sauvages qu'il faut nourrir, habiller, instruire et diriger dans les travaux manuels : c'est une vie de sacrifices. Le bon Fr. Mac Stay est toujours chargé des différentes branches de l'enseignement, et il s'en acquitte si bien, que ces jeunes sauvages lisent l'anglais de manière à s'attirer les éloges du surintendant et de l'agent du gouvernement [1]. L'école des Sœurs de la Providence se compose de vingt-cinq pensionnaires, tant métisses que sauvages. Ces filles font honneur à notre sainte religion par leur bonne conduite, leur tenue irréprochable et les progrès qu'elles font dans toutes les branches de l'enseignement. Dans les rapports qu'ils font au commissaire des affaires indiennes, les agents du gouvernement n'ont que des éloges pour l'établissement de Tulalip. La supérieure, Sœur Blandine, a été obligée de demander une troisième sœur. Qui pourrait dire tout le bien que cette école est appelée à faire aux pauvres sauvages? En voici un exemple : La jeune Philomène était loin d'être un ange quand elle fut reçue à l'école des Sœurs; mais elle n'y avait pas encore passé une année, qu'elle avait déjà mérité la grâce d'être admise au baptême, et quelque temps après elle eut le bonheur de faire sa première communion. Une année s'était à peine écoulée depuis son entrée à l'école que ses parents, malgré ses instances, l'en retirèrent, voulant, disaient-ils, avoir leur fille auprès d'eux. En réalité ils voulaient l'unir à un infidèle ; ils avaient décidé que cette union aurait lieu mal-

[1] L'établissement de Tulalip reçoit une subvention annuelle du gouvernement des Etats-Unis.

gré ses protestations. On la porta de force dans le canot qui devait la conduire dans la maison de l'infidèle; le canot arriva au village, et comme elle persistait dans son refus, il fallut encore la porter du canot à la maison. Mais Dieu avait entendu sa prière; avertis de la violence qu'on faisait souffrir à cette pauvre enfant, nous arrivâmes à son secours; ses parents se laissèrent toucher et désormais cessèrent de l'inquiéter à ce sujet.

Mais ce ne sont pas seulement les jeunes enfants de l'école qui sont l'objet de la sollicitude de nos Pères, ce sont aussi ces grands enfants, ces sauvages qui vivent loin du Prêtre, entourés de dangers, et exposés à se perdre. Tandis que l'un des Missionnaires reste à Tulalip pour diriger les écoles, l'autre va visiter les sauvages dans leurs villages. C'est ainsi que le R. P. Chirouse a pu dernièrement visiter à deux reprises les nombreux villages qui se trouvent entre la mission et les Lamy, y compris les Nooksaks, tandis que le P. Richard peut visiter trois fois par an les sauvages d'Oldman-house, de Seatle, de la rivière Seatle, de la rivière Blanche, des Puyalaps et de Nesqualy. Tous ces sauvages, à la voix du Missionnaire, ont pris de bonnes résolutions, et leur conduite donne beaucoup à espérer pour l'avenir. J'ai eu personnellement à me louer de leurs dispositions. L'automne dernier, en me rendant à la mission Snohomish, j'arrivai chez les sauvages d'Oldman-house, au moment où ceux-ci revenaient de la mission où ils étaient allés célébrer la fête de la Toussaint. Ce voyage leur avait coûté bien des fatigues; ils avaient eu à lutter contre le mauvais temps. Cependant ils n'hésitèrent pas à se remettre aussitôt en mer pour me conduire chez nos Pères.

Je termine, Monseigneur, en recommandant à vos prières l'âme d'un bon chrétien, le chef des sauvages de Fort-Hope; il est mort, après une courte maladie, sans

avoir pu recevoir les sacrements. Le Fraser étant gelé, il n'a pas été possible de venir à 60 milles de distance chercher le Prêtre; mais il est mort dans d'excellents sentiments, et après s'y être préparé comme savent le faire nos chrétiens qui se voient mourir loin du Prêtre. Il a remis 10 piastres à Paul le catéchiste, afin que le Prêtre eût la charité de dire la sainte messe pour le repos de son âme.

Agréez, Monseigneur, etc.

P. Durieu, O. M. I.

MISSIONS DE FRANCE.

LA MAISON DU SACRÉ-COEUR

A AUTUN

PENDANT L'OCCUPATION GARIBALDIENNE.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Vous avez bien voulu me demander un rapport détaillé sur les faits qui se sont passés au Sacré-Cœur pendant le passage des garibaldiens à Autun. Je me suis efforcé de vous satisfaire en faisant ce rapport avec calme et simplicité. et en cherchant à être aussi exact et complet que possible.

C'était dans la nuit du mardi au mercredi 8 novembre, à deux heures du matin. J'entends frapper à coups redoublés à notre porte. La sonnette est vivement agitée. Un Frère se lève, et voit à travers la petite ouverture grillée une quinzaine d'individus vêtus de chemises rouges et recouverts de grands manteaux gris.

« Que demandez-vous ? leur dit-il. — Nous sommes, répondent-ils, quinze garibaldiens, et nous venons loger chez les Jésuites. »

On vient me prévenir et je fais répondre : que nous ne sommes pas Jésuites et que nous ne logeons pas les garibaldiens. Ma réponse est fidèlement portée. Alors ces hommes se fâchent et injurient le Frère, qui vient me raconter ce qui se passe.

Je fais demander à ces hommes qui les envoie. « M. le maire, répondent-ils. — Avez-vous un billet de logement ? — Mais certainement. — Eh bien, montrez-le. »

Cette demande les embarrassait un peu, car ils n'avaient pas du tout la pièce qui leur était demandée. Aussi quelques-uns répondirent avec humeur : « Et comment voulez-vous qu'à cette heure nous allions déranger M. le maire pour avoir un billet de logement ? — Et comment voulez-vous, fis-je répondre, que nous vous recevions à cette heure-ci sans billet de logement ? Savons-nous seulement qui vous êtes ? — Vous ne voulez donc pas nous recevoir ? — Non. — Eh bien, nous reviendrons quatre cents dans la journée. — Revenez huit cents, si cela vous plaît, mais soyez en règle. »

Avant que de s'en aller, ils frappent de nouveau contre la porte, lui jettent des pierres, la poussent, cherchent à ouvrir de force et, ne pouvant y parvenir, ils s'en vont en proférant des menaces et des blasphèmes. Il me fut naturellement difficile de dormir le reste de la nuit. Je ne pensais qu'à cette étrange visite à une pareille heure, qui ne concordait du reste avec aucune heure des trains. Je croyais à une mystification organisée par quelques mauvais sujets. N'ayant été aucunement prévenu de ce qui se passait à Autun, et croyant toujours Garibaldi à Dôle, occupé à défendre les passages des Vosges, comme il s'en était donné la mission, je ne pouvais comprendre comment quinze hommes de son armée avaient pu venir se replier sur Autun, si loin alors des lieux envahis par l'ennemi.

Je ne laissais pas cependant que d'être fortement intrigué, et le matin je causais avec un Père pendant le déjeuner de cette singulière aventure, quand un jeune officier des chemises rouges se présente au parloir et demande très-poliment à parler à son colonel. « Mais,

monsieur, nous ne logeons pas de colonel, ici. — N'est-ce pas ici la maison des Jésuites? — Non, monsieur, c'est la maison des Oblats. — Oh ! c'est la même chose, et mon colonel a dû venir ici cette nuit, envoyé par le maire avec quinze hommes pour y prendre son logement. — Non, monsieur, votre colonel n'est pas ici; nous n'avons pas de militaire dans la maison. »

Cette seconde visite, qui venait, en me confirmant celle de la nuit, m'enlever tous mes doutes et m'en faire connaître les personnages, me fit comprendre la nécessité d'aller aux renseignements. Je me hâtai donc de sortir, et quelle ne fut pas ma surprise quand je vis les rues littéralement encombrées de garibaldiens. Je vais à la cathédrale ; impossible d'y entrer. Le sol était jonché de paille, et sur la paille reposaient des milliers de soldats.

J'appris là qu'il en était de même dans toutes les églises d'Autun. On me dit de plus que le grand et le petit séminaire étaient aussi remplis de troupes, que les élèves avaient été licenciés la nuit même, et que l'on voulait aussi s'emparer du couvent des Oblats pour en faire une caserne.

Je me rendis alors immédiatement au grand séminaire pour avoir la vérité sur tous ces bruits. Là je vis en effet les cours, les jardins, les corridors encombrés de soldats, et ce ne fut pas sans peine que je parvins jusqu'à la chambre de M. le Supérieur. M. le Supérieur m'accueillit avec sa bienveillance accoutumée, et me raconta comment dès la veille au soir à neuf heures et demie une dépêche avait annoncé à Autun l'arrivée de Garibaldi et de son armée qui venaient s'y replier.

Les séminaires avaient été avertis dans la nuit par la mairie, et on avait en effet reçu un détachement de garibaldiens, mais les élèves n'étaient pas licenciés et on pensait que l'on ne serait pas obligé d'en venir à cette

extrémité... Je racontai à mon tour ce qui nous était arrivé pendant la nuit, et je manifestai mon étonnement que, sans avis préalable, sans même un billet de logement, on eût envoyé dans une propriété particulière au cœur de la nuit quinze hommes pour y loger. Enfin, fort de mon droit, je pensais n'avoir pas à redouter les menaces qui nous avaient été faites... Je me trompais.

Après le dîner, vers une heure, comme nous prenions notre récréation et que je racontais à nos Pères ce que j'avais appris dans mes courses de la matinée, le Frère portier vient d'un air quelque peu troublé me dire que trois hommes en armes me demandent au parloir. Je m'y rends immédiatement et je vois debout devant moi trois individus portant au bras le chassepot avec sabre-baïonnette. Ils étaient habillés et armés un peu à la Mandrin. Ils avaient autour de leur ceinture des coutelas, des poignards et des revolvers ; leur tête était coiffée d'une espèce de toque noire avec des galons rouges et la cocarde tricolore. Ils portaient une chemise bleue, des pantalons rouges et des guêtres blanches. Ces hommes, il faut l'avouer, n'avaient pas un air des plus rassurants. Ils avaient d'ailleurs l'intention bien évidente de m'intimider. En effet, à peine étais-je entré au parloir, qu'ils laissèrent tomber d'un seul coup leurs fusils et les firent retentir lourdement sur le sol. Un d'eux me dit sur un ton cavalier : « Est-ce au citoyen directeur de l'établissement que nous avons l'honneur de parler ? — Oui, messieurs. — Eh bien, citoyen, nous sommes ici quatre cents de notre compagnie, nous en recevons demain autant. Montrez-nous votre établissement, afin que nous choisissions la place que nous devons occuper. — Mais, messieurs, à qui ai-je l'honneur de parler ? — Nous sommes le capitaine, lieutenant et sous-lieutenant des Francs-Tireurs-Égalité. — De la part de qui venez-vous ? — De la part de notre gé-

néral en chef Garibaldi, commandant l'armée des Vosges. — Avez-vous votre billet de logement ? — Non, citoyen, nous n'en avons pas besoin C'est une réquisition de guerre que nous venons faire, et il nous suffit d'être envoyés par notre général en chef. Veuillez nous montrer la place que les troupes peuvent occuper dans votre établissement, sans quoi nous le visiterons de nous-mêmes. — Messieurs, vous obéissez à votre consigne, j'obéis à la mienne. Je ne suis ici qu'un simple administrateur, et si je vous ai demandé des formalités, c'est que ces formalités me sont nécessaires pour sauvegarder ma responsabilité. Maintenant que j'ai rempli ce devoir, je cède à la force et je suis à votre disposition. D'ailleurs, messieurs, vous n'aurez pas à vous plaindre, je l'espère, de la réception que nous vous ferons. — Parfaitement, citoyen ; vous êtes dans votre droit et nous ne nous formalisons pas du tout de vos questions. »

Sur ce, je prie mes interlocuteurs de me suivre, je leur montre le parloir, la salle d'étude, qu'ils trouvent surtout à leur convenance, et ils me disent : « Monsieur l'abbé, si vous aviez encore une pièce ou deux comme celle-là, cela nous suffirait. — Non, messieurs, dis-je, je n'ai point d'autre pièce semblable à vous offrir ; mais peut-être pourrions-nous trouver un autre emplacement qui vous conviendra tout autant. » Je les conduis alors au cloître supérieur et je leur propose d'en occuper deux côtés : celui qui longe le grand dortoir et celui qui des dortoirs va à la chapelle. Ils me paraissent satisfaits de la proposition. « C'est plus qu'il ne nous faut et plus que nous n'eussions espéré, » me disent-ils. Je leur désigne le grand escalier pour leur usage exclusif, réservant les autres pour la communauté, et ces messieurs me quittent en m'assurant qu'ils sont enchantés de mon accueil et que nous n'aurons pas à nous plaindre de la présence de leur compagnie

dans la maison. Je fais immédiatement approprier les diverses parties de la maison qui devaient être occupées. Je fais enlever les tableaux, les tables, les bancs... Tout cela fut l'affaire de quelques minutes. Ce n'était pas encore terminé quand nous entendîmes le son des clairons et le bruit de pas militaires ; nous vîmes aussitôt entrer dans nos cloîtres une colonne de quatre cents hommes environ, portant un drapeau rouge surmonté du bonnet phrygien. Ces hommes se placèrent en quatre compagnies dans les quatre parties du cloître, et le commandant qui était à leur tête vint se mettre au milieu du préau. C'est de là qu'il donnait ses divers commandements. Quand il eut à peu près fini, j'allai auprès de lui, déclinai ma qualité et lui dis que nous étions heureux de donner l'hospitalité aux défenseurs de la patrie, que d'une part c'était une satisfaction pour notre patriotisme et que d'autre part nous étions plus rassurés encore contre l'invasion de l'ennemi. Ma phrase ne parut pas trop lui déplaire. Je lui montrai les divers emplacements réservés à ses soldats ; puis je le priai de vouloir bien accepter son logement chez nous. « Ce sera à la fois un avantage pour vous et pour nous, lui dis-je : pour vous, car vous vous trouverez ainsi avec vos soldats ; pour nous, car votre présence nous est une garantie d'ordre et de discipline. »

Il accepta cette proposition sans trop de difficultés. Je le conduisis alors à la chambre que je lui réservais. C'est celle qui est immédiatement au-dessous de la mienne dans le cloître inférieur. Nous causâmes quelques instants.

Je me montrai très-émerveillé d'un casque de soldat prussien, ramassé je ne sais où et qu'il portait triomphalement suspendu à son bras droit. Nous parlâmes un peu de la guerre, de son pays, etc. Bref nous fîmes connaissance et nous nous séparâmes dans d'assez bons termes.

Cependant nos Francs-Tireurs-Egalité prenaient possession de leur quartier et tâchaient de s'y arranger de leur mieux. On fit venir des charges de paille que l'on étendit sur le sol. Mais, quelques-uns ayant aperçu des paillasses au galetas, tous voulurent en avoir, et dès le premier soir nous pûmes juger avec quelle sorte d'hommes nous aurions affaire... Il y avait une absence complète de discipline, et des demandes, des plaintes, des réclamations, des menaces même s'élevaient de toutes parts.

Je fus moi-même témoin de certaines obscénités, j'entendis certaines plaisanteries grossières et certains blasphèmes qui, en ne me laissant aucun doute sur la moralité de ces prétendus républicains, me firent comprendre combien la cohabitation avec des révolutionnaires de cette espèce, sans honnêteté, sans retenue et sans pudeur, était inconvenante pour nos jeunes Frères scolastiques. La plupart, dans leur simplicité, ne voyaient en eux que de généreux défenseurs de la patrie envahie et ne demandaient pas mieux que de leur témoigner la sympathie, l'enthousiasme même qu'ils éprouvaient pour leur dévouement et leur valeur. Aussi je crus devoir donner le soir même à la lecture spirituelle quelques avis sérieux et des ordres sévères pour empêcher autant que possible toute espèce de rapports. Je rappelai à nos jeunes Frères le point de la règle qui leur interdit de parler aux étrangers même logés dans la maison. Je m'appliquai surtout à leur faire comprendre que la compagnie de ceux qui nous étaient imposés non-seulement ne pouvait nous apporter aucun avantage, mais était au contraire pleine d'inconvénients. Nous avons pu ainsi éviter de plus graves abus.

La journée du lendemain jeudi se passa sans événements bien extraordinaires, si ce n'est que notre situation au milieu de ces hommes était par elle-même des plus

étranges. D'ailleurs ils devenaient de plus en plus audacieux et exigeants à mesure que leur occupation se prolongeait. Il n'est sorte de demandes qu'ils ne fissent. Les uns voulaient des paillasses ; d'autres, des couvertures, des draps de lit ; ceux-ci, un fourneau pour leur cuisine, etc., etc. Nos pauvres Frères n'avaient pas un moment de répit et ne savaient à qui répondre. Si on refusait, ils s'emportaient en injures. La plupart disaient hautement qu'ils étaient venus à Autun pour nous faire subir le même sort qu'aux Jésuites de Dôle. « Nous les avons chassés de leur couvent, disaient-ils, et nous les avons pillés. Nous saurons bien vous chasser d'Autun et vous piller aussi. » Je reçus dans la soirée du même jour la visite d'un magistrat du tribunal. Ce monsieur fut très-affecté des propos injurieux et menaçants qu'il entendit proférer contre nous en traversant nos cloîtres; il me dit : « Mon Père, croyez-moi, il ne vous est pas prudent d'habiter avec cette canaille. Ces gens-là sont capables de tout, et je ne sais à quelles extrémités ils ne se porteront pas. » J'avoue que de plus en plus la position me paraissait critique, pour nos jeunes Frères scolastiques surtout. J'attendais néanmoins avant de solliciter une mesure de la part des supérieurs, bien résolu à lutter jusqu'au bout et à ne céder que devant la force et l'extrême nécessité. Cela me paraissait indispensable pour affirmer et maintenir notre droit, et puis j'espérais aussi qu'un ordre de départ des troupes arriverait et nous débarrasserait. Ces gens-là se disaient rassemblés pour combattre les Prussiens, et les Prussiens alors étaient encore bien loin d'Autun.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'au vendredi matin. Neuf heures venaient de sonner. M. l'abbé Lelong, vicaire général, était dans ma chambre, où il venait à peine d'entrer pour me faire une visite, quand le Frère portier m'an-

nonça qu'un officier garibaldien, accompagné d'un agent de police, demandait à me parler.

Pressentant que cette visite allait m'apprendre quelque résolution qu'il serait bon de faire connaître à Monseigneur, je priai M. le vicaire général de vouloir bien en attendre le résultat. Je descendis donc et trouvai au parloir un officier de plus d'une soixantaine d'années, à moustaches blanches. Il portait la casquette et la casaque rouge de l'état major de Garibaldi. Je vis à son attitude qu'il avait une communication désagréable à me faire et qu'il n'en éprouvait aucune gêne. Il me dit d'un ton quelque peu hautain : « Est-ce bien à M. le directeur de l'établissement que j'ai l'honneur de parler ? — Oui, monsieur. — Eh bien, monsieur le directeur, veuillez me dire combien de soldats peuvent loger dans votre établissement. — Mais, monsieur, cela dépend. Je ne sais au juste quelle place peut occuper un soldat. Notre maison ne peut tout au plus contenir qu'une centaine de personnes. Nous sommes à peu près une cinquantaine, et nous avons de plus quatre cents hommes de Francs-Tireurs-Égalité. — Monsieur, quant à votre personnel, j'ai l'ordre du général Garibaldi de vous déclarer qu'il faut immédiatement le licencier. Pour le reste, vous allez me montrer votre établissement et j'évaluerai moi-même le nombre de troupes qu'il peut contenir. — Vous me dites, monsieur, que je dois immédiatement licencier mon personnel. Mais, monsieur, de quel droit, je vous prie ? Notre maison est une maison particulière qui n'appartient ni à l'État ni à la ville. C'est notre propriété exclusive, et nul n'a le droit de nous en chasser. — En temps ordinaire, monsieur, c'est possible, mais non pas en temps de guerre. Or, dans ce département, nous sommes non-seulement en temps de guerre, mais en état de guerre, et le général Garibaldi a tous les pouvoirs de commandant en chef de l'armée des

Vosges. Je vous préviens donc qu'aujourd'hui même plus de cinquante mille hommes vont arriver, et que non-seulement votre établissement, mais tous les séminaires et tous les couvents seront envahis dans la journée même par les soldats. — De la part de qui me vient l'ordre de licencier mon personnel? — De M. le maire requis par le général Garibaldi. — Veuillez avoir la bonté de me signifier cet ordre par écrit. — Voilà celui qui est chargé de vous le signifier, » me dit-il en me montrant l'agent qui l'accompagnait.

Celui-ci en effet s'avança timidement et me dit avec politesse : « Oui, monsieur le Supérieur, M. le maire m'envoie pour vous donner l'ordre de quitter tous votre maison immédiatement. M. le maire en est bien fâché, mais il y est obligé, et je suis chargé d'aller signifier cet ordre au petit et au grand séminaire ainsi qu'à tous les couvents. — Avez-vous cet ordre par écrit? — Non, monsieur le Supérieur; mais on vous le donnera à la mairie si vous le réclamez. »

Je me retourne alors vers l'officier garibaldien et lui dis : « Monsieur, je réclame au moins trois jours pour exécuter la mesure que vous m'intimez. Car il faut que je fasse les préparatifs de départ et que j'avertisse les parents, etc.—Impossible, monsieur; vous n'aurez pas même vingt-quatre heures. Aujourd'hui même les troupes vont arriver et votre maison sera immédiatement envahie. — Je réclame au moins que l'ordre de licencier ma maison me soit donné par écrit; car je me réserve de faire valoir mes droits en temps et lieu. »

L'officier prit un crayon et écrivit sur une feuille de papier : « Le Supérieur des Aubler (*sic*) réclame l'ordre d'expulsion par écrit. » « Je réclame en outre un sauf-conduit pour tous nos jeunes gens. »

L'officier écrivit encore : « Le Supérieur réclame un sauf-

conduit, etc. » « Je réclame le droit de demeurer dans ma maison tout le temps que les troupes y séjourneront. — Impossible, monsieur, me dit l'officier : les troupes vont se loger partout où il y aura la moindre place ici ; et puis vous ne pouvez rester dans une caserne, et votre maison va être transformée en caserne. — Je réclame encore, monsieur, que le mobilier me soit garanti. Et puisque c'est la mairie qui me signifie l'ordre d'abandonner notre établissement, je réclame que le sceau de la mairie soit apposé sur les portes des pièces où je ferai enfermer le mobilier. — C'est juste, monsieur, mais cela ne me regarde pas. Vous n'avez qu'à vous entendre avec M. le maire. — Et où trouver M. le maire ? » L'agent de police me répondit : « A la mairie. Il y est tous les jours et vous vous entendrez facilement avec lui ; il ne vous refusera rien de tout ce que vous lui demanderez. » Puis à voix basse il ajouta : « Si vous saviez, monsieur le Supérieur, combien nous sommes désolés de tout ça. » « Eh bien, maintenant, reprit l'officier, monsieur le directeur, montrez-moi votre établissement. » Je le conduisis dans les cloîtres inférieurs ; je lui montrai la salle d'étude et le réfectoire. Puis je le fis monter aux cloîtres supérieurs. Il arpentait en faisant de grands pas ; il calculait approximativement le nombre d'hommes qu'on pourrait y mettre. Il compta le nombre de chambres, il en visita plusieurs. Puis, après avoir pris ses notes, il me dit : « Je vois, vous pouvez recevoir au moins deux mille hommes. — Je ne sais, » répondis-je. Et comme je sentais l'indignation me gagner, je le laissai sur l'escalier et lui dis d'un ton sec : « Puisque monsieur vient de visiter la maison, je pense qu'il pourra retrouver son chemin. — Parfaitement, » répondit-il, et il s'en fut. Je rentrai alors dans ma chambre, où je retrouvai M. l'abbé Lelong, qui m'avait patiemment attendu. Je lui racontai tout ce qui venait de se passer et

le sort que l'on préparait à tous les établissements religieux d'Autun. Il partit en toute hâte pour en prévenir Monseigneur, et moi je sortis aussi de mon côté immédiatement pour aller trouver M. le maire, lui faire ma protestation et en obtenir les garanties que son devoir l'obligeait de me donner. Arrivé à l'hôtel de ville, je trouvai l'escalier, le péristyle, les corridors et toutes les salles encombrées de soldats garibaldiens. Je n'eus pas peu de peine à me faire indiquer la salle où se tenait M. le maire. C'était à qui des soldats, des agents de police et des employés se montrerait plus grossier. Enfin une pauvre femme qui me parut employée dans la maison eut pitié de mon embarras; elle vint au-devant de moi et m'introduisit dans la salle du conseil municipal. Je me trouvai là en face d'une quinzaine de personnes au moins qui me paraissaient très-affairées à leurs bureaux... Je ne connaissais ni M. le maire ni aucun de ceux qui étaient là, et personne ne daignait lever les yeux de mon côté. Ne sachant à qui m'adresser, j'allai droit à celui qui était le plus rapproché de moi. « Pardon, monsieur, lui dis-je, je désire parler à M. le maire. — M. le maire n'y est pas. — Et où est-il? — Je ne sais. — Mais n'y a-t-il personne qui le remplace ou qui puisse me renseigner? — Oui, monsieur, adressez-vous à ce monsieur, c'est le premier adjoint. »

Et il m'indiquait un homme jeune, d'une trentaine d'années au plus, à barbe blonde et à l'air prétentieux. C'est un des chefs du parti rouge à Autun, un avocat sans cause, qui, peu de jours après, s'est enrôlé dans l'état-major de Garibaldi, où il a été nommé immédiatement capitaine et président de la cour martiale. Ce jeune républicain m'accueillit assez dédaigneusement et je craignis un instant qu'il ne voulût pas même se détourner pour m'écouter. « Monsieur, lui dis-je, je suis le Supérieur des Oblats;

je viens de recevoir de la part de M. le maire l'injonction de licencier mon personnel, pour recevoir des troupes garibaldiennes. Je viens réclamer contre cette grave mesure qui attaque le droit de propriété... — Oh! monsieur, nous sommes dans des temps où il n'y a pas d'autres droits que les droits de la guerre et de la défense du pays. Vous êtes sous le coup d'une réquisition militaire et voilà tout; car on a le droit de vous la faire parce que le département est en état de guerre; et vous n'êtes pas le seul à subir des réquisitions. D'ailleurs, ajouta-t-il, de très-mauvaise humeur, nous ne sommes plus rien ici; c'est le général Garibaldi qui, comme chef d'armée, a tous pouvoirs : c'est lui qui fait les réquisitions. — Cependant, répliquai-je, c'est au nom de M. le maire que l'ordre m'est donné. — Oui, mais requis par le général Garibaldi. — Eh bien, je demande au moins que cet ordre me soit signifié par écrit, que l'on m'accorde le temps matériellement nécessaire pour l'exécuter, que l'on me donne un sauf-conduit pour nos jeunes gens et que l'on me garantisse le mobilier de la maison. — Mais qui voulez-vous qui vous garantisse le mobilier de votre maison? — M. le maire! — Et comment? — Par un écrit d'abord et ensuite en apposant le sceau de la mairie contre les portes des pièces où nous l'enfermerons. — Ce que vous demandez est impossible. Ni la ville ni l'État ne pourront vous indemniser de votre mobilier, s'il est perdu. Quant au sceau de la mairie, il ne sera pas plus respecté que les serrures fermées. — Mais enfin, monsieur, sommes-nous donc mis hors la loi, et notre propriété est-elle à la merci du premier venu? M. le maire doit aide et protection à tous ses administrés. Comme propriétaire domicilié à Autun, je réclame la protection de M. le maire pour ma personne, ma propriété et mon personnel. — Monsieur, je vous dis ma manière de voir. Après tout, cela ne me regarde pas. En-

tendez-vous avec M. le maire. — Mais où est M. le maire? — Chez lui. »

Je me fais donner son adresse et j'y cours, car la matinée avançait. Chez M. le maire, on me répond qu'il n'y est pas, qu'il s'y trouvera dans la journée, qu'on ne sait où il est, qu'absorbé par l'arrivée des troupes et les logements qu'il doit leur procurer, il est introuvable. Je compris que de parti pris on ne voulait pas me recevoir, afin d'éviter toute explication. Il était déjà bien tard, onze heures avaient sonné. En traversant la ville, je voyais arriver en masses profondes les troupes sous les ordres de Garibaldi. Les chemins, les rues et les places d'Autun en étaient littéralement encombrés.

Je compris qu'il était urgent que nos Frères partissent par les premiers trains, afin de ne pas les exposer à être envahis et chassés de force. Il était évident surtout qu'avant la nuit il fallait que la maison fût vidée. J'allai faire quelques tentatives pour trouver un asile provisoire pour nos Frères scolastiques et attendre là la décision ultérieure des supérieurs. Mais tout fut inutile, la crainte de se compromettre régnait partout. Et d'ailleurs tous les habitants avaient été requis pour loger des soldats en plus grand nombre possible... Le cœur déchiré par la plus cruelle angoisse que j'eusse jamais ressentie, je pris mon parti et je rentrai à la maison. Je rassemblai immédiatement toute la communauté, et en m'efforçant d'être calme, je dis en peu de mots par quelles circonstances nous nous trouvions forcés de nous disperser momentanément ; j'exhortai tout le monde à supporter virilement et en véritables Oblats cette cruelle épreuve. Puis je priai tous ceux qui croiraient pouvoir rentrer immédiatement dans leur famille sans trop de difficulté de vouloir bien se ranger du même côté. Tous le firent, même nos Frères

lorrains, qui m'assurèrent que par la Suisse ils parviendraient facilement chez eux.

Je permis donc à tous de prendre leurs mesures pour partir le même jour par les premiers trains, à savoir : trois heures et demie et six heures et demie du soir. Je donnai au R. P. Tatin l'ordre de se rendre à Bordeaux, auprès de vous, mon bien-aimé Père, afin de vous informer en détail de tout ce qui se passait à Autun.

Je permis aux RR. PP. Castel et Magnin d'aller chez eux attendre la fin de l'orage qui éclatait sur nous, et je donnai au R. P. Vivier son obédience pour Tours, sachant combien je pouvais compter sur la fraternelle hospitalité du R. P. Provincial et du R. P. Supérieur de cette maison. Pour moi, je pensais rester seul, avec un ou deux Frères convers, soit dans la maison, si faire se pouvait, soit en ville, si on me chassait de force, afin de veiller le plus près possible sur notre chère maison du Sacré-Cœur qui m'était confiée et de maintenir par tous les moyens en mon pouvoir notre droit de propriété.

Ne sachant pas quelle tournure prendraient les événements et quel genre de persécutions il nous faudrait subir, je ne voulais exposer personne autre que moi, et par la grâce de Dieu il me semblait que j'étais prêt à tout. Le R. P. Vivier cependant vint me trouver dans ma chambre pendant que chacun faisait ses préparatifs de départ, et il me fit observer que c'était peu prudent de vouloir rester seul au milieu des épreuves qui paraissaient devoir fondre sur nous. Il me demanda instamment de rester avec moi. « S'il y a du danger, me disait-il, je veux le partager avec vous, et dans tous les cas je ne puis vous laisser seul ici dans des circonstances aussi critiques que celles où nous sommes. » Je fus trop profondément touché de cette preuve de dévouement pour ne pas m'y rendre et j'acceptai avec reconnaissance l'offre si généreuse qui

m'était faite. Le R. P. Vivier resta donc avec moi. Il fut mon compagnon dans les jours si tristes qu'il m'a fallu traverser. Il a partagé toutes mes peines, toutes mes sollicitudes, mes craintes, mes privations, mes avanies... et je n'ai pas besoin de dire combien il les a adoucies par son inaltérable amabilité de caractère et son affection fraternelle si profonde et si dévouée.

Cependant, jusqu'à l'heure du départ, tout le monde dans la maison était occupé soit à préparer ce départ, soit à transporter au dehors tous les objets de la sacristie et de la lingerie que nous voulions sauver. Rien de plus triste que cette journée; la maison était débarrassée à la hâte et en désordre de son mobilier comme si elle eût été en proie à l'incendie. Chacun courait de çi de là pour se prêter un mutuel secours, et le plus souvent sans savoir à quoi se résoudre. Les larmes étaient dans tous les yeux, l'angoisse dans tous les cœurs, et j'avoue que j'étais obligé de me cacher et de me priver de la vue de nos Frères de peur d'éclater en sanglots.

D'autre part cependant les Francs-Tireurs-Egalité, qui remplissaient la maison, heureux de notre déménagement, dont ils s'applaudissaient comme d'un triomphe, se livraient à tous les excès de la joie la plus bruyante. Ils ne nous épargnaient ni les railleries ni les sarcasmes et ce leur était un vrai plaisir que d'insulter à notre douleur. Mais ils ne se bornaient pas là : le souvenir de leurs exploits à Dôle leur était trop présent pour qu'ils ne tentassent pas de les renouveler. Profitant donc du désordre inévitable d'un départ si précipité et si général, ils commencèrent à piller la lingerie et la cave. La quantité de draps, de couvertures, de serviettes etc., qui nous fut ainsi dérobée fut assez considérable. Quant à la cave, elle fut entièrement envahie. Les portes furent enfoncées et même arrachées, et toutes les bouteilles qui y étaient en

réserve furent enlevées en quelques minutes. Le fruitier fut aussi vidé presque immédiatement. Enfin, dès que nos Frères furent partis et que la maison se trouva à peu près vide, le pillage s'organisa. Nos garibaldiens se ruèrent dans les salles, les chambres, les dortoirs, les galetas. Toutes les serrures furent brisées, toutes les portes enfoncées, et il n'y eut plus, à partir de ce moment-là, ni ordre, ni discipline, ni retenue d'aucune espèce. Le désordre, le tumulte et la dévastation furent à leur comble. Les cris de fureur et les bruyants éclats de rire se croisaient avec les plus horribles blasphèmes, les paroles obscènes, les chants érotiques ou incendiaires. Notre paisible maison du Sacré-Cœur, dont nous avions fait jusque-là un pieux asile d'étude, de silence et de prière, se trouva transformée en une sale et hideuse caserne, où ne régnaient plus que le tapage, la licence et la dissolution.

Quoique la nuit parût devoir présenter quelque danger pour nous, nous résolûmes cependant, le P. Vivier et moi, de ne pas abandonner la maison, même pour quelques heures, car il nous eût peut-être été impossible d'y rentrer ensuite. Nous étions fermement résolus de n'en sortir que traînés de force, s'il le fallait. Mais cette extrémité nous fut épargnée et nous en fûmes quittes pour une nuit sans sommeil au milieu d'un vacarme affreux.

Le lendemain de très-bonne heure, nous dîmes nos messes et nous nous hâtâmes de consommer la sainte réserve dans la crainte trop fondée de quelque sacrilége. Le moment où je consommai la dernière espèce sacramentelle fut un moment bien dur. C'est à ce moment surtout que je sentis toute l'amertume du calice qu'il me fallait boire et tout le poids de l'épreuve qu'il me fallait subir... Que je me trouvai seul alors dans notre pauvre scolasticat désert, que Notre-Seigneur lui-même semblait aussi quitter ! Mes bien-aimés Frères sco-

lastiques l'avaient dû abandonner la veille; avec eux était partie la vie de famille si douce au scolasticat, et à leur place je ne trouvais plus que ce ramassis d'hommes sortis de la lie du peuple et des plus bas fonds de la société. J'employai la matinée du samedi à aller remercier quelques personnes qui s'étaient montrées la veille pleines de dévouement et avaient bien voulu recueillir chez elles une partie de notre mobilier. En rentrant, j'appris que l'on attendait à la maison l'arrivée du général Delpech.

Le général Delpech n'était autre que le citoyen Delpech, ci-devant préfet de Marseille, sous l'administration d'Esquiros, où il avait laissé d'assez tristes souvenirs. Il venait, disait-on, d'être nommé général de brigade par Garibaldi, qui l'avait en haute estime, et la compagnie marseillaise des Francs-Tireurs-Égalité était sous ses ordres. Il arriva dans le courant de l'après-midi et vint s'installer aussitôt dans la chambre que j'avais mise à la disposition du commandant. Bien qu'il ne m'eût pas fait demander et qu'il ne parût pas très-soucieux de faire connaissance avec moi, je crus devoir cependant aller lui faire une visite. Je trouvai sa chambre encombrée de gens de toute espèce, de toute mine, de tous costumes. Personne ne paraissait vouloir s'occuper de moi, lorsque le commandant consentit enfin à me présenter. « Citoyen, dit-il en s'adressant à Delpech, voilà le directeur de l'établissement. — Ah ! citoyen curé, me dit celui-ci, est-ce que vous habitez encore cette maison ? — Mais oui, monsieur : c'est une propriété particulière, je suis le représentant du propriétaire. Je ne puis l'abandonner, car j'en ai la responsabilité. — C'est bien. D'ailleurs je crois que, quoique républicain, nous pourrons nous entendre. — Monsieur, je le crois aussi. Il en est de la république comme de bien des choses. Il y a manière de l'entendre.

Il y en a qui l'entendent bien, d'autres qui l'entendent mal, d'autres qui ne l'entendent pas du tout. — C'est très-vrai. Mais nous nous entendrons à ce que je vois. D'ailleurs nous ne sommes exigeants qu'avec ceux qui y mettent de la mauvaise volonté, et je ne l'attends pas de vous. »

Je profitai du compliment pour parler moi-même très-cavalièrement au fameux général. Je lui demandai d'où il était. Je me fis connaître comme Marseillais. Nous échangeâmes de chaudes poignées de main, et nous nous quittâmes en nous appelant l'un et l'autre cher compatriote.

Cependant la situation de la maison n'était pas améliorée, tant s'en faut. Nos Francs-Tireurs-Égalité, qui n'en étaient pas à leur coup d'essai, continuaient leur œuvre de vol et de pillage. Ils ne cessaient de rôder partout. Aucun endroit de la maison ne pouvait être soustrait à leurs perquisitions. Ils démontaient ou brisaient toutes les serrures, et ils s'emparaient aussitôt de tout ce qui leur tombait sous la main. Il fallait veiller avec grand soin à tenir la porte de sa chambre fermée et la clef tournée en dedans, sans quoi la clef disparaissait. Les souliers, les brosses, le cirage, les vêtements, les miroirs, en un mot quoi que ce soit qui fût posé un seul instant hors du regard d'un d'entre nous était immédiatement dérobé. Une foule de gens se disant commandants, capitaines, des officiers de l'état-major du général Delpech réclamaient pour leur lit des draps et des couvertures, qui disparaissaient avec eux. La cave où était le vin ordinaire, qui n'avait pas encore été volé, était gardée par un factionnaire le jour et la nuit, et cependant elle fut forcée cinq à six fois. Un vacarme affreux et incessant ne nous laissait aucun repos le jour ni la nuit. On nous claquemurait de plus en plus dans nos chambres, dont on nous disputait même la possession.

Le fait est que notre présence dans la maison gênait excessivement non-seulement les simples soldats, mais les chefs surtout. On nous le faisait sentir de toute manière, et n'osant pas nous chasser par la violence ouverte, on voulait du moins nous mettre comme dans la nécessité de sortir de nous-mêmes. Le général Delpech et son état-major résolurent de prendre leurs repas à la maison. Sans plus de formalité, ils s'installèrent dans notre cuisine et notre réfectoire. Nous avions beau changer l'heure de nos repas pour ne pas nous rencontrer avec eux, ces messieurs changeaient aussi l'heure des leurs, et à peu près chaque jour où ils entraient, nous étions encore à table, ou nous les y trouvions quand nous entrions. C'était alors à qui de ces messieurs composant l'état-major de la deuxième brigade nous accueillerait plus impoliment. Les uns murmuraient hautement; les autres faisaient entendre un rire ironique; d'autres blasphémaient, et il y en avait qui trouvaient même spirituel et de bon goût, de contrefaire les chants de l'Église, en chantant le *De profundis*, le *Pater* et la *Préface*... C'était de la part de ces messieurs le double échantillon qu'ils sussent nous donner, soit de leur éducation, soit de leur respect des opinions d'autrui.

Cependant le général Delpech affectait, lui, de nous traiter avec certains égards. Il paraissait vouloir imposer silence à ses collègues et il nous saluait toujours très-respectueusement en passant devant nous. Un soir même que je lui dis : « Général, je suis fâché que nous vous dérangions; mais il est tard, et il est grand temps de prendre notre souper, » il poussa la politesse et la bienveillance jusqu'à nous dire : « Messieurs, ne vous gênez pas. *Vous pouvez faire comme si vous étiez chez vous.* »

Un jour, le mardi 24 novembre, le général Delpech donna un grand dîner dans notre réfectoire à son état-

major et à celui de toute l'armée de Garibaldi. Garibaldi devait lui-même présider à ce dîner. Il se contenta d'y envoyer ses deux fils, les généraux Menotti et Ricciotti. Le dîner commença à sept heures du soir et ne se termina que vers minuit. Il était de plus d'une quarantaine de couverts. Je ne puis dire tout ce qui s'y est fait ni tout ce qui s'y est dit. J'en ignore d'ailleurs beaucoup de détails ; mais ce que je sais me permet d'affirmer que ces messieurs se sont montrés dignes d'eux-mêmes, et cela dit tout. Un des leurs, entre autres, avait trouvé de très-bon ton de s'affubler d'une mitre en papier et de passer sa serviette en guise de chape. Quant aux toasts, ils furent tous ou impies, ou obscènes, ou révolutionnaires *extra*. Ricciotti, entre autres, réclama pour lui l'honneur de tout le mal que l'illustre armée des Vosges avait déjà fait à Dôle et Autun aux Prêtres et aux Religieux. « Ce mal, dont j'assume toute la responsabilité, ajouta-t-il, n'est rien en comparaison de celui que nous voulons faire et que nous ferons avec l'aide de notre vaillante armée. »

Quant à Delpech, il s'attacha dans son toast à bien déterminer le rôle des soldats de Garibaldi. Ce n'est point tant contre les Prussiens qu'ils devaient combattre que contre les réactionnaires. « Nous sommes, dit-il, l'armée de la révolution universelle. Notre but unique, c'est d'établir le règne de la République en France d'abord, en Italie ensuite, puis en Espagne, en Prusse et dans l'Europe entière. »

Cependant le samedi suivant Delpech nous annonçait qu'il nous quittait pour *pousser en avant*. En effet, il se transportait jusqu'à Épinac avec son état-major et sa brigade Égalité. Il ne nous laissa que le dépôt de ses Francs-Tireurs. C'était ne nous laisser qu'une tranquillité relative. Car bien que la maison fût vidée en grande partie, cependant la présence de cette quinzaine de révolu-

tionnaires habitués depuis longtemps au vol et au pillage ne laissait pas que d'être fort gênante. D'ailleurs, d'autres compagnies ne tardèrent pas à arriver. Dans la nuit du lundi au mardi et dans la matinée du mardi nous reçûmes successivement les Francs-Tireurs Constantinois et les Francs-Tireurs de l'Atlas. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous n'avions pas beaucoup gagné au change. Les figures étaient sinistres. On nous regardait d'un air farouche, presque menaçant. On ne daignait pas nous rendre notre salut, et sur notre passage nous pouvions recueillir plus d'une parole qui n'était pas certes une parole de respect et de bienveillance.

La maison fut derechef parcourue dans tous les sens, et nos nouveaux hôtes achevèrent de détruire ou de piller ce que les anciens avaient pu épargner. Le jour de mardi nous avions dû sortir, le R. P. Vivier et moi, pour une visite. Nous y étions à peine rendus, que nous vîmes accourir un de nos Frères en toute hâte : « Venez vite, me dit-il, venez vite : les soldats arrivés ce matin sont en pleine révolte ; ils nous menacent tous de leurs armes, ils disent qu'ils veulent vous tuer ; ils ont enfoncé la cave, la cuisine, le réfectoire... Nous craignons qu'ils ne mettent le feu à la maison. » A ces paroles, nous nous hâtâmes de rentrer. Nos hommes étaient tous groupés dans les cloîtres par petites bandes, et ils avaient une attitude vraiment inquiétante. Leur but évident était de nous contraindre par la peur ou par la violence à leur laisser une pleine liberté pour leur œuvre de dévastation. Avant toute chose, je crus devoir me rendre compte des dégâts qui venaient d'être commis. La cave, le réfectoire, la cuisine, comme on nous l'avait dit, avaient été forcés. La sacristie avait été littéralement saccagée. Les soldats avaient brisé ou déchiré tout ce qu'ils avaient pu y trouver. Ils en avaient foulé aux pieds les débris.

Puis, organisant une espèce de procession burlesque, ils avaient parcouru les cloîtres et les corridors, les uns revêtus de soutanes et de bonnets carrés qu'ils avaient trouvés, d'autres tenant à la main nos livres de chœur ou bien les instruments du jardin, des balais, etc., etc.

Après avoir constaté les faits qui venaient de se passer, je m'écriai devant tous les hommes groupés, de façon à être bien entendu : « Maintenant il faut que justice se fasse, et elle se fera. » Ces paroles, que je prononçai avec l'énergie de l'indignation, parurent intimider nos révoltés, qui comprirent alors qu'ils avaient à compter avec nous. Je me rendis immédiatement, accompagné du R. P. Vivier, à l'hôtel de ville, où était l'état-major de Garibaldi, afin de porter mes plaintes au commandant de place. Les factionnaires nous firent entrer dans une grande salle occupée par des officiers de tous grades assis à des bureaux. N'ayant pas l'honneur de connaître le commandant de place, je m'adressai au premier officier qui était devant nous. Celui-ci nous montra le commandant. C'était un petit homme maigre, sec, d'air un peu rude, pouvant avoir une soixantaine d'années. Il paraissait excessivement affairé. Sur son bureau était un tas de papiers qu'il parcourait du regard et signait en grommelant. Nous restâmes quelques instants à le contempler, sans qu'il daignât lever ses yeux vers nous. Lassé enfin, je profitai d'un moment où il quittait une pièce et en prenait une autre, pour lui dire un peu vivement : « Monsieur le commandant, je suis le Supérieur des Oblats, maison du Sacré-Cœur. Je viens me plaindre des hommes que vous nous avez envoyés cette nuit et ce matin. Ils sont en complet désordre. Ils saccagent tout dans ma maison. Ils nous menacent même, et notre sécurité personnelle n'est plus sauvegardée. » A ces mots notre petit commandant bondit de colère, il lève sur moi des regards furieux : « Ah ! ah !

s'écrie-t il, voilà encore des Curés, et des Curés qui viennent se plaindre qu'on les assassine ! Jusqu'ici nous n'étions que des voleurs, aujourd'hui nous sommes des assassins. Oui, messieurs, vous avez raison, nous sommes des brigands, des scélérats, des assassins. Nous ne venons pas faire la guerre aux Prussiens, mais pour vous voler, vous piller, vous assassiner, n'est-ce pas? » Et il criait toujours plus fort; sa fureur s'exaltait à mesure; ses yeux, son visage étaient en feu. J'attendis que sa tirade fût finie, puis, avec un ton d'indignation, je lui dis : « Monsieur le commandant, vous ne pouvez m'accuser de vous avoir traité de voleur et d'assassin. Je n'ai pas d'ailleurs l'honneur de vous connaître. Je viens réclamer justice contre les hommes que vous m'avez envoyés, et ceux-là, oui, je les accuse de nous avoir volés, de nous avoir pillés et d'avoir attenté à notre vie. Eh bien , à l'instant même, rassemblez votre cour martiale ; si une de mes accusations est fausse, une seule, entendez-vous? qu'on me fusille à l'heure même, j'y consens; mais si elles sont vraies, je demande, je réclame justice. »

A ces mots, mon pauvre commandant est comme abasourdi. Le plus grand silence s'établit dans toute la salle, et sur un ton de beaucoup radouci, il se répandit alors sur les plaintes du clergé, qu'il trouvait exagérées. Il nous parla des réclamations du petit et du grand séminaire, etc., etc. Je lui répondis assez froidement que je ne savais ce qui s'était passé ailleurs, mais que pour les plaintes que je portais, je me faisais fort de les soutenir, et que je réclamais un jugement en cour martiale, où je n'aurais pas de peine à en prouver la justice.

Le commandant, de plus en plus calme, me dit : « Oh ! je le sais, il y a beaucoup de gens qui portent l'habit de soldat qui en sont indignes. Les ordres du jour du général Garibaldi contre eux sont très-sévères. Tenez, mon-

sieur, me dit-il, en me mettant une masse de papiers entre les mains, tenez, lisez ces ordres du jour, et vous verrez s'ils ne sont pas énergiques. — Oui, commandant, répondis-je, ces ordres du jour sont parfaits, mais il leur manque une chose, c'est qu'ils ne sont pas exécutés ; — Enfin, me dit-il, de quoi vous plaignez-vous? « Je lui résumai en peu de mots le sujet de nos réclamations. Il me demanda alors un rapport écrit ; rapport qui serait lu au conseil de l'état-major, après quoi on prendrait des mesures pour faire cesser les désordres dont je me plaignais. Je lui promis que le rapport ne se ferait pas attendre, et je le quittai après avoir reçu de lui un salut des plus polis. Rentré à la maison, je m'occupai immédiatement de la rédaction de mon rapport. Je commençais à peine quand je vis entrer dans ma chambre le capitaine des Francs-Tireurs-Égalité chargé de la surveillance du dépôt. C'était un ancien militaire espagnol. Il avait habité un des premiers dans la maison et il s'était toujours distingué des autres officiers par le respect et la bienveillance qu'il n'avait cessé de nous témoigner. Au moment du désordre, nos Frères l'avaient prié de vouloir bien user de son autorité pour le réprimer et faire, rentrer les soldats mutins dans leur devoir. Mais il s'y était refusé : « Car, avait-il dit, ces hommes appartenant à un autre corps que le mien, je n'ai absolument aucune autorité sur eux. Mon intervention serait non-seulement inutile, mais dangereuse ; elle ne ferait que les blesser et les surexciter davantage. Ce capitaine vint donc me trouver dans ma chambre et me dit : « Tout à l'heure, quand vos serviteurs sont venus me prier de leur prêter main-forte, je m'y suis refusé. Je ne pouvais rien faire pour vous que me compromettre et vous compromettre avec moi. Maintenant c'est différent : je puis vous rendre un véritable service, et je viens vous l'offrir. Vous

venez de la place, n'est-ce pas ? — Oui, capitaine. — Le commnandant à qui vous avez porté vos plaintes vous a sans doute demandé un rapport écrit? — En effet. — Cela ne pouvait être autrement. Eh bien, je puis donner, moi, un poids considérable et décisif à votre rapport. J'ai été témoin des désordres qui viennent d'avoir lieu dans votre maison. J'en suis indigné : indigné comme Espagnol, car je n'ai pas renié la foi de mes pères ni les principes religieux que je tiens de l'éducation chrétienne que ma mère m'a donnée ; indigné comme républicain, car ces hommes qui se prétendent dévoués à la République sont ses pires ennemis en la faisant détester des honnêtes gens ; indigné enfin comme soldat, car ces hommes sont indignes de l'uniforme qu'ils portent. Le soldat n'est tel que par la discipline, et ces hommes n'en ont pas. Ce ne sont que des maraudeurs. Je me propose donc de faire de mon côté un rapport, comme témoin impartial, comme républicain, comme militaire. Vous comprenez que ce rapport, justifiant le vôtre, lui donnera une autorité irrécusable. — C'est vrai, capitaine, et je vous remercie de tout cœur de cette démarche si honorable de votre part. Je vois en vous un véritable Espagnol, c'est-à-dire un homme de cœur et d'honneur. Je ne suis certes pas partisan de la République ; mais je ne crains pas de vous dire que si tous les républicains étaient comme vous, tous les gens honnêtes se rallieraient à votre parti. — Merci, me répondit-il, en me tendant la main. Mais ce n'est pas tout : mon rapport, c'est vous qui me le ferez. Je suis Espagnol, et je ne sais pas écrire en français. Faites-moi ça, vous. Faites-le tout de suite et promptement, car il importe que mon rapport soit reçu avant le vôtre. — Eh bien, capitaine, qu'à cela ne tienne. »

Je me mets à rédiger à la hâte un rapport aussi militairement que possible, dans lequel non-seulement je re-

late les faits, mais je m'efforce d'en faire ressortir la gravité au point de vue de la violation de la discipline et des lois de l'honneur. Quand j'eus terminé, je lus la pièce au brave capitaine, qui en fut enchanté, prit une plume, la signa et la porta de suite sous une large enveloppe au bureau de la place.

Après cela, je me mis à rédiger mon propre rapport. Le temps pressait. Il était plus de trois heures, et il fallait que le rapport fût envoyé au commandant avant cinq heures au moins, car c'était surtout pour la nuit que mes craintes étaient les plus vives. Ce qui venait de se passer l'avant-veille à l'évêché était trop présent à notre souvenir pour ne pas craindre que des scènes encore plus regrettables ne se passassent chez nous[1].

Je rédigeai donc la protestation suivante, que, sur le conseil de Monseigneur d'Autun, j'envoyai en même temps aux journaux *l'Univers* et la *Gazette du Midi*.

« Monsieur le commandant,

« J'ai l'honneur de m'adresser à votre impartiale autorité et à votre haute justice pour vous demander de vouloir bien réprimer les actes dont nous avons à nous plaindre de la part des troupes qui nous ont été envoyées, et de protéger nos personnes contre les périls dont nous sommes menacés.

« Depuis quinze jours, monsieur le commandant, nous avons reçu successivement diverses compagnies des Francs-Tireurs-Egalité. Sur l'injonction du général Gari-

[1] Une bande de garibaldiens avait envahi l'évêché durant la nuit, en brisant et saccageant tout, avait pénétré jusqu'à la chambre à coucher de Monseigneur, et après avoir gravement insulté ce vénérable prélat et même déplacé le lit où il reposait, sous le prétexte plus criminel encore qu'imbécile de chercher des armes (?), ils s'étaient retirés en emportant sa croix pectorale, sa montre et d'autres effets.

baldi, nous avons dispersé tout notre personnel, ce qui, outre les dommages sérieux résultant d'une si grave mesure, nous a causé une dépense de 3000 francs pour frais de déplacement. Nous avons de plus mis à la disposition des soldats tout notre logement, tout notre mobilier, en un mot, notre propriété tout entière. Néanmoins notre cave, notre fruitier, notre jardin, nos provisions de toutes sortes ont été pillés. Une grande quantité de notre linge, les draps et les couvertures de lit ont disparu. Nous avons tout supporté sans nous plaindre, car d'une part, MM. les officiers qui logeaient dans notre établissement blâmaient énergiquement ces actes d'indélicatesse et d'indiscipline, et d'autre part nous étions en droit d'espérer qu'enfin l'ordre serait établi. Il n'en a rien été encore, et aujourd'hui ce ne sont pas seulement nos biens qui sont attaqués, mais même nos personnes. Les hommes arrivés ce matin ont fait de nouveau, sous la conduite d'un de leurs sergents, irruption dans notre cave, ils ont enfoncé les portes et pris le vin; ils se sont aussi rués dans notre chapelle et notre sacristie, renversant, déchirant ou brisant tout ce qui leur tombait sous la main. Ils se sont emparés d'un de nos vêtements sacrés, un des leurs s'en est affublé, et ils ont parodié sacrilégement une procession dans nos cloîtres. Ils ont forcé notre cuisine et notre réfectoire, injurié et menacé de leurs armes ceux de nos serviteurs qui voulaient en défendre l'entrée; ils n'ont cessé de nous insulter nous-même, disant qu'ils voulaient avoir affaire avec le directeur de la maison pour lui tordre le cou, ainsi qu'à tous les prêtres qu'ils rencontreraient.

«Tel est, monsieur le commandant, le récit très-succinct des faits principaux qui se sont passés chez nous, c'est-à-dire dans une propriété qui n'appartient ni à l'Etat ni à la ville, mais à un simple particulier, qui comme tel ne pouvait être obligé à supporter les charges des logements

militaires qu'en proportion de l'espace dont il peut disposer. Tels sont les faits, dis-je, qui m'obligent, monsieur le commandant, à protester hautement, au nom du droit sacré de la propriété et de la discipline militaire outrageusement violés; et c'est aussi au nom de la justice qui doit être faite à tous, au nom de la protection que l'autorité doit aux honnêtes gens sans défense, au nom de l'honneur de l'armée, qui doit tenir à repousser toute solidarité avec ceux qui portent indignement l'uniforme du soldat, enfin au nom de notre sécurité personnelle, que je viens vous prier, monsieur le commandant, de donner des ordres afin que les faits dont je me plains soient sinon réparés, du moins rendus impossibles à l'avenir.

« Veuillez agréer, monsieur le commandant, les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Votre très-humble serviteur,

« T. RAMBERT, O. M. I.,

« Supérieur de la maison des Oblats de Marie Immaculée.

« Autun, 22 novembre 1870. »

Je venais à peine de terminer et j'étais encore auprès du R. P. VIVIER pour m'entendre avec lui et lui demander son avis, quand nous vîmes entrer sept à huit hommes conduits par un sergent-major. Le sergent tenait un papier à la main, il me dit :

« Monsieur le Supérieur, nous recevons un ordre du jour très-sévère du commandant de place. Il paraît que vous lui avez porté plainte contre ce qui s'est passé ici ce matin. — Mais oui, messieurs, je suis allé réclamer justice, et si je ne l'avais pas trouvée à Autun, j'aurais su la trouver ailleurs, car la façon dont nous sommes traités depuis trois semaines est intolérable et je suis résolu d'en finir. — Mais, monsieur, c'est une démarche très-grave que vous avez faite là. Demain nous pouvons passer en cour

martiale et être fusillés. — C'est votre affaire, messieurs; la mienne, c'est d'obtenir justice et de prendre des mesures pour que l'ordre ne soit pas troublé dans ma maison. — C'est juste, monsieur, et nous vous présentons nos excuses pour tout ce qui s'est passé. Mais veuillez nous délivrer un certificat comme quoi nous ne sommes pas coupables. Car nous ne le sommes pas, et vous ne voudriez pas que les innocents payassent pour les coupables. — Sans doute, messieurs, mais ce n'est pas mon affaire, je vous le répète. Je ne puis affirmer que vous soyez coupables ni constater que vous soyez innocents. D'ailleurs je n'accuse personne en particulier, et si vous avez une défense à présenter, vous la ferez valoir à vos juges. Et où sont ceux qui se reconnaissent coupables? »

On m'en montra trois ou quatre qui paraissaient en effet plus contristés et plus abattus que les autres. Ils tenaient leur regard baissé et paraissaient vouloir cacher leur visage avec leur képi. « C'est vous, messieurs, qui êtes les coupables ? leur demandai-je. — Oui, mon Père, me répondirent-ils. Mais, voyez-vous, c'est que nous avions bu un coup de trop. Cela nous avait monté la tête. Autrement nous ne sommes pas méchants, allez. — Pas méchants, mes amis, je veux bien le croire... Vous vouliez cependant simplement nous tordre le cou. — Oh ! nous ne l'aurions jamais fait... » En fin de compte, pour me débarrasser d'eux, je donnai un certificat constatant la différence des costumes que j'avais remarquée entre ceux qui s'avouaient coupables et ceux qui se prétendaient innocents, et une autre attestation que les coupables avaient fait réparation. Mes hommes furent enchantés et ils s'en allèrent en m'exprimant toute leur reconnaissance. A partir de ce jour, nous pûmes goûter un peu plus de tranquillité. Les soldats intimidés par ma démarche à la place observaient plus de retenue. D'ailleurs les troupes

nous quittaient en grande partie pour se masser dans la Côte-d'Or, et pendant une semaine environ notre maison fut à peu près vidée. Je dis à peu près, car nous avons toujours conservé différents dépôts, celui, entre autres, de l'Égalité et des Francs-Tireurs Constantinois, et c'était plus que suffisant pour nous empêcher d'être vraiment chez nous. Nous avions toujours au moins une vingtaine d'hommes dans la maison, d'autant plus gênants que l'absence de tout chef les rendait plus indisciplinés. C'est pendant ce court intervalle de trêve, si je puis m'exprimer ainsi, que nous eûmes à loger les Francs-Tireurs de la Mort. Ces messieurs nous arrivèrent le dimanche à une heure après-midi. Nous prenions notre récréation, le R. P. Vivier et moi, quand tout à coup nous entendons dans nos cloîtres sonner le clairon et retentir des pas militaires. Nous accourûmes, et ce ne fut pas sans un serrement de cœur, je dois l'avouer, que je vis se dérouler cette nouvelle phalange, composée d'une centaine d'hommes environ, tous vêtus d'habits de couleur sombre, portant sur leur poitrine leur tête de mort et deux ossements croisés, en drap d'argent, et précédés d'un immense drapeau noir sur lequel étaient brodés les mêmes insignes funèbres. Cette compagnie avait vraiment un aspect sinistre, et après la ruine de la maison, il me semblait y voir venir les fossoyeurs pour l'ensevelir.

Je ne tardai pas d'éprouver l'agréable surprise de voir que je m'étais trompé et que j'avais affaire à de très-braves gens très-tranquilles et bien disciplinés. Aussi n'eûmes-nous nullement à nous en plaindre. Le capitaine et le lieutenant furent pleins de politesse et de prévenances à notre égard, ne cessant de se mettre eux et leurs hommes à notre disposition pour tous les services qui dépendaient d'eux. Tout allait donc pour le mieux dans les tristes conditions où nous étions placés, lors-

qu'on apprit à Autun la défaite de l'armée des Vosges aux environs de Dijon et son retour précipité. Ce fut une vraie consternation pour toute la ville, et pour nous le retour d'une nouvelle occupation, d'un nouvel envahissement bien plus funeste encore que le premier.

Garibaldi se hâta de se mettre à l'abri des Prussiens en rentrant à Autun ; ses troupes le suivaient de près, arrivant par masses et à la débandade, dans le désordre le plus complet. L'état-major de la place, entièrement débordé et ne sachant où donner de la tête, envoyait les soldats au hasard et par bandes dans les établissements religieux, sans se préoccuper le moins du monde de savoir s'il y avait la place suffisante et si le casernement était seulement tolérable. En deux jours, on nous envoya pêle-mêle près de trois mille hommes, un peu de tous les corps. Il nous fallut céder la chapelle et le réfectoire, que nous avions pu préserver jusque-là. Tout était plein, encombré d'hommes. Ils étaient entassés, couchés les uns contre les autres dans les chambres, les dortoirs, les salles, les corridors. Pour arriver à nos chambres, il nous fallait passer d'un corps humain à l'autre, ce qui nous attirait chaque fois de nouvelles injures. Les soldats d'ailleurs étaient excessivement mécontents d'un pareil campement, et il faut avouer qu'il y avait de quoi. Le froid était très-intense. Nous avions pour le moins 14 degrés au-dessous de zéro, et nos hommes étaient couchés sur le sol de nos corridors sans feu, avec une simple et mauvaise couverture, sans même avoir la quantité de paille suffisante pour se couvrir. Il en résultait que ces hommes mourant de froid et ne pouvant dormir étaient exaspérés et pouvaient se porter à toutes les extrémités. Ils couraient toute la nuit comme des furieux dans la maison, cherchaient de tout côté du bois pour se chauffer et prenaient tout ce qui tombait sous leur main.

Notre provision de bois de chauffage fut bientôt épuisée. Ce fut alors notre pauvre mobilier qui dut y suppléer. J'avais fait enfermer au galetas, sous une porte solide à forte serrure, nos bureaux, bancs, tables de nuit, etc. La serrure et la porte furent bientôt brisées, et malgré que chaque jour et plusieurs fois par jour je fisse venir le serrurier pour mieux fermer, ce fut toujours inutilement. Rien ne pouvait résister à la fureur de ces hommes, qui d'ailleurs n'en étaient pas à leur coup d'essai dans l'art d'enfoncer les portes. Une nuit quelques-uns d'entre eux eurent la fantaisie de venir chez moi pour m'enlever mes propres couvertures. Heureusement j'étais suffisamment barricadé, et après avoir bien frappé et essayé d'enfoncer ma porte, ils allèrent à la chambre du R. P. Vivier, qui fut assez habile pour leur faire entendre raison.

Cette époque, c'est-à-dire du 1er décembre à la Noël, a été certainement l'époque pendant laquelle nous avons le plus souffert. Nos Francs-Tireurs garibaldiens ne gardaient plus aucune mesure, et ils ne nous cachaient plus la haine profonde qu'ils nous portaient. Les officiers s'étaient logés en ville, il n'y avait donc plus personne pour les contenir.

La plus dégoûtante saleté envahit bientôt la maison. Non-seulement les cloîtres, mais les corridors, les escaliers et les chambres même où ils demeuraient leur servaient de lieux d'aisances... L'espèce de vermine qu'apportent avec eux les gens de bas étage, malpropres et déguenillés, se multipliait dans la maison en proportion de l'agglomération excessive de ces mêmes gens. Traverser seulement un de nos étages, c'était s'exposer à plus d'un danger. Une odeur vraiment insupportable résultait de cette agglomération et de la malpropreté qu'elle engendrait, et du mélange de toutes les exhalaisons auxquelles venait s'ajouter la fumée des pipes et des

poêles. Enfin ce qui était sans comparaison le plus insupportable, c'était le tapage infernal du jour et de la nuit qui nous rendait également impossible le travail et le repos; c'étaient les cris sauvages, les railleries grossières, les chants obscènes et les plaisanteries de mauvais lieux qu'ils se plaisaient à nous adresser, surtout quand nous passions au milieu d'eux; c'étaient enfin leurs incessants et horribles blasphèmes contre Dieu, Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les saints. Si ce que j'ai lu dans un auteur spirituel est vrai, qu'une maison religieuse est comme le vestibule du Ciel, vraiment je puis affirmer que cette maison religieuse transformée en caserne, comme le fut notre cher Sacré-Cœur, est la vivante image du vestibule de l'Enfer.

J'ai dit plus haut qu'à leur retour les officiers avaient pris leur logement en ville. Delpech cependant descendit chez nous et reprit sa chambre, que j'avais fait réserver. Mais il n'y demeura que deux ou trois jours. Un beau matin j'apprends qu'il s'est logé en ville et qu'il a fait transporter dans son nouveau logement non-seulement les meubles de sa chambre, mais encore tous ceux du grand salon. Il va sans dire qu'agissant en vrai démocrate, non-seulement il ne m'en avait pas demandé l'autorisation, mais même qu'il n'avait pas daigné m'en prévenir. Au premier moment je fus outré de cette façon par trop garibaldienne pour un général de traiter ainsi une maison privée où il avait été accueilli très-hospitalièrement malgré tous ses antécédents et où il n'avait reçu que des témoignages de politesse et de bon vouloir. Cependant je compris la nécessité de réprimer mon ressentiment et de ménager encore ce haut personnage qui nous ménageait si peu. C'était un des principaux officiers de l'entourage de Garibaldi et il pouvait user contre nous de son influence. De plus, sa brigade était en plus grande partie casernée

chez nous. Or j'ai déjà dit quels hommes composaient cette brigade. Il eût certainement suffi d'un seul mot de la part de ce Delpech pour que ces hommes, les pires des révolutionnaires, et dont la plupart, ainsi qu'ils m'en ont fait l'aveu, sortaient de Cayenne, se ruassent non-seulement sur notre maison et le peu qui pouvait rester de notre mobilier, mais sur nos personnes mêmes. Je crus donc devoir dissimuler, autant pour sauvegarder les intérêts de la maison que pour notre plus grande sécurité personnelle. Je me bornai simplement à envoyer notre Frère demander à l'honnête général de vouloir bien lui délivrer l'inventaire des meubles emportés, afin qu'après son départ je pusse les faire retirer. La demande était modeste, elle fut accueillie cependant avec un mécontentement nullement dissimulé ; et ce ne fut qu'après trois ou quatre démarches qu'enfin l'inventaire fut dressé plus ou moins exactement et signé non par Delpech, mais par un inconnu se disant capitaine trésorier. La pièce, sans avoir une très-grande valeur, valait plus que rien cependant. Toute ma crainte était que notre insigne général n'eût l'indélicatesse de vendre nos meubles avant son départ et de les faire disparaître avant que j'eusse pu les réclamer. Aussi je surveillais autant que possible les mouvements de Delpech, et ayant reçu la nouvelle un jour qu'il devait partir dans la soirée, je m'empressai d'envoyer notre Frère pour réclamer les meubles. Le Frère n'eut pas peu de peine pour arriver jusqu'au fameux général, mais il en eut encore davantage pour obtenir l'honneur de lui parler et de s'en faire écouter. Il y parvint cependant à force de patience et d'instances, et le général d'un ton haut et courroucé, sans même daigner jeter sur lui un regard, lui répondit : « Non, je ne permets pas qu'on enlève ces meubles. C'est moi qui les ai fait prendre à la maison des Oblats ; c'est moi qui les

y ferai rapporter. Je n'entends pas qu'on vienne les chercher. Dites-le à votre Supérieur. »

Quand le Frère vint m'apporter cette réponse, je crus qu'il me fallait faire le deuil de nos meubles. Cependant, un contre-ordre étant arrivé, le général ne partit pas. Ce ne fut qu'environ quinze jours après que j'acquis la certitude qu'il était parti définitivement. Je doutais fort qu'il restât encore quelque chose du mobilier enlevé. J'envoyai néanmoins notre Frère avec l'ordre de reprendre tout ce qu'il pourrait trouver. Le Frère y fut et rencontra les officiers de l'état-major de Delpech, qui s'opposèrent à ce qu'il remplît sa commission. Un d'eux se leva et lui dit : « Je vous défends de toucher à ces meubles. C'est le général Delpech qui nous les a confiés, nul ne peut les prendre en son absence. D'ailleurs le général retourne ce soir. »

Le Frère étant venu me rapporter cette réponse, je compris qu'il fallait en finir d'une manière ou d'une autre, et ne voulant pas perdre ce qui nous appartenait, je résolus de brusquer le dénoûment.

Je n'avais d'ailleurs plus autant de ménagements à garder, car la brigade Delpech nous quittait pour faire place à l'ambulance que l'on se proposait d'établir chez nous. Donc, résolu d'en finir, je dis au Frère de me suivre ; je pris aussi avec moi les FF. Mauroit et Nicolas, qui se trouvaient alors à la maison. Chemin faisant, j'avertis notre charretier, à qui j'ordonnai de venir avec sa charrette, et c'est avec tout cet attirail que j'arrivai aux bureaux de l'état-major de la deuxième brigade. Je montai un petit escalier qui me conduisit à une pièce où étaient occupés cinq ou six sous-officiers et soldats. Je demandai à ces messieurs le bureau de l'état-major. On me le montra et j'entrai sans frapper. Je trouvai là un jeune officier qui écrivait. A mon entrée, il se leva.

« Monsieur, lui dis-je, sur un ton un peu vif, je suis le Supérieur des Oblats, je viens faire prendre mes meubles qui sont ici, car j'en ai besoin.

— Monsieur, me répondit l'officier, un peu piqué, ces meubles nous ont été confiés par le général Delpech, nous ne pouvons nous en dessaisir. D'ailleurs ils nous sont nécessaires et le général Delpech doit arriver ce soir.

—Peu m'importe, monsieur : le général Delpech n'avait pas le droit de prendre mes meubles sans ma permission, encore moins de les garder ; il a eu le tort de ne pas même me faire une visite pour m'expliquer sa conduite. Ces meubles sont à moi, j'ai ici l'inventaire qui en fait foi. Je les reprends, car c'est mon droit. »

Puis, me retournant vers le Frère qui m'avait suivi : « Frère, lui dis-je, emportez ces meubles. »

L'officier stupéfait resta debout sans mot dire, près de la cheminée, et moi me promenant dans la pièce, je fis enlever un à un tous les meubles nous appartenant. J'en fis autant à la pièce voisine, occupée par les plantons, Les soldats eux-mêmes, sur mon invitation, aidèrent nos Frères ; et je remontai ensuite à la maison suivi de mon trophée, plus étonné encore que fier de ma si facile victoire.

J'ai déjà prononcé le mot d'ambulance. Ceci m'amène à parler de la nouvelle phase dans laquelle entra la maison à partir du jour de la Noël.

Quelques jours auparavant, comme nous gémissions sur le triste état dans lequel l'occupation prolongée des garibaldiens mettait notre cher Scolasticat, je reçus vers le soir dans ma chambre la visite d'un jeune médecin-major de l'armée des Vosges. Ce monsieur se présenta à moi avec une extrême politesse et me demanda si je voudrais bien consentir à ce que ma maison fût convertie en ambulance. » Vous vous étiez dans le temps offert pour cette œuvre de charité et de patriotisme, me dit-il. Elle devient

plus opportune que jamais. Nous sommes débordés par les malades, et les ambulances déjà établies ne peuvent suffire. Et puis, ajouta-t-il, ce serait un moyen pour vous de vous débarrasser des bandes de pillards qui dévastent votre établissement.

—Monsieur, lui répondis-je, j'avais offert non-seulement ma maison, mais mon mobilier et mon personnel pour le service des soldats malades. Mon offre avait été acceptée avec d'autant plus d'empressement, que nous avions été les premiers à nous mettre à la disposition de l'intendance. Vous savez sans doute, monsieur, comment nous avons été récompensés de notre dévouement. Vous avez traversé nos cloîtres et nos corridors. Vous avez pu voir dans quel état notre maison, qui est cependant une propriété toute privée, a été mise. Quant à la demande que vous voulez bien me faire, ma réponse est celle-ci : Pour accepter une ambulance, il faut trois choses : un local, un mobilier, un personnel. Mon local m'a été pris violemment et contre toute espèce de droit, mon mobilier a été pillé et mon personnel dispersé.

— Monsieur, vos observations et vos plaintes sont très-justes. Aussi nous ne vous demandons qu'une seule chose : c'est que vous ne vous opposiez pas à ce que nous disposions de votre local pour une ambulance, car, quant au mobilier et au personnel, c'est notre affaire et nous nous en chargeons.

—Monsieur, pour le local, je ne puis ni vous le refuser ni vous le céder. On s'en est emparé malgré moi, je n'en ai plus la libre disposition. Veuillez vous adresser à ceux qui l'occupent. S'ils vous le cèdent, j'en serai très-heureux, car je préfère n'importe quelle peste à ces gens-là. »

Après cet entretien, plusieurs jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'ambulance, ce qui me fit croire que le projet en était abandonné. Je m'en félicitai, car je

ne croyais pas que l'ambulance dût nous délivrer du casernement. J'avais sous les yeux l'exemple du petit séminaire et de notre maison de Saint-Jean, où l'on avait établi des ambulances et où cependant on ne laissait pas que d'envoyer des troupes en casernement. Et puis j'avais ouï dire quel genre de malades on se proposait de nous envoyer, et je ne pouvais que me révolter à la seule pensée du nouveau genre de profanation par lequel on voulait achever de souiller la maison. Enfin, par-dessus tout, je ne devais pas me montrer disposé le moins du monde à accepter une ambulance quelconque, de peur qu'on ne profitât de cette disposition pour m'en laisser la charge et les embarras, ce que je ne pouvais vouloir à aucun prix. Quel ne fut donc pas mon étonnement quand je vis afficher à tous les coins de rues de la ville un avis de M. le sous-préfet invitant tous les habitants d'Autun à fournir des lits et de la literie à l'ambulance des Oblats, maison du Sacré-Cœur? J'appris aussi que l'on faisait évacuer notre salle de communauté occupée par les Guérillas d'Orient, pour l'approprier à sa nouvelle destination. Enfin, en faisant le tour des corridors, je me rencontrai un jour face à face avec le président du comité formé à Autun pour les ambulances. Ce monsieur, que je connaissais pour l'avoir vu à la sous-préfecture, personnage parfaitement honorable d'ailleurs, chef d'une des familles les plus riches de la localité, traversait les corridors comme moi, donnant des ordres à droite et à gauche, faisant ouvrir les cellules, prenant des mesures, etc., etc., enfin agissant en maître du logis. Je m'avançai vers lui quelque peu froissé, et je lui dis :

« Mais, monsieur, on dirait que vous êtes ici chez vous et que je ne suis plus chez moi.

— Oh! monsieur le Supérieur, me répondit-il tout confus, je vous demande mille pardons; mais on m'a as-

suré que vous étiez prévenu et que vous aviez donné votre plein consentement, sans quoi je ne me serais jamais permis de donner des ordres dans votre maison.

Monsieur, repris-je avec animation, je sais à qui je parle. Je parle à un propriétaire, et qui plus est à un honnête homme. Eh bien, je proteste de toute mon âme et avec une profonde indignation contre cette façon de violer le droit de propriété et des honnêtes gens. On n'a pas plus le droit d'établir une ambulance chez moi contre mon gré que chez vous, monsieur. Veuillez le dire à M. le sous-préfet. Dites-lui aussi qu'on nous a traités de la façon la plus indigne, la plus brutale, nous citoyens paisibles, qui subissons toutes les charges, qui payons tous les impôts et donnons toujours l'exemple des vertus civiques ; nous qui les premiers nous étions offerts à payer de nos personnes pour soigner nos soldats malades, nous avons été mis comme hors la loi : on nous a chassés de notre demeure, sans autre motif que la haine d'un fanatique, et sans nous laisser même douze heures pour préparer notre départ; on a livré notre maison, notre mobilier et tout ce que nous possédions, comme une proie à des hordes révolutionnaires et sauvages qui nous ont fait mille fois plus de mal que ne nous en auraient fait nos pires ennemis. Et maintenant qu'il ne nous reste plus rien, plus rien que nos murs dégradés et souillés par ces infâmes hôtes, on veut les infecter par la maladie, afin qu'il nous soit plus impossible encore de nous y abriter. Eh bien, faites. Vous avez la force, usez-en ; mais je proteste, et ma protestation, que je ferai entendre quand le temps de la justice sera venu, aura de l'écho dans la conscience indignée de tous les honnêtes gens.

« J'étais tout ému en prononçant ces paroles, et le président du comité en fut tout troublé. Il ne sut que me répondre, ou plutôt il protesta de nouveau de son

ignorance et de ses regrets. Il finit en disant : « Monsieur le Supérieur, croyez bien que je condamne avec vous tous ces maraudeurs qui ont pillé votre maison, que je blâme la façon injuste dont vous avez été traité. Mais maintenant tout cela va finir, car je vous promets que l'ambulance vous débarrassera de ces misérables. Seulement je vous prie de vouloir bien ne pas vous opposer à ce que nous l'organisions dans votre établissement.

— Monsieur, j'ai protesté, car c'était mon droit. Maintenant je ne m'opposerai pas par la force à ce que vous établissiez votre ambulance. Je me bornerai à vous laisser faire et je vous déclare que vous ne devez compter sur aucune espèce de concours de notre part. »

Après cette conversation, la maison fut successivement transformée en une vaste ambulance exclusivement réservée aux varioleux et aux galeux. On commença par la salle de communauté, où vingt-cinq lits furent placés ; puis ce fut le tour du réfectoire, de la salle d'étude et du grand dortoir. Nous eûmes en tout près de cent cinquante lits. Trois sœurs du Saint-Sacrement furent chargées de la direction des salles. Elles venaient chaque matin, passaient la journée auprès des malades, et s'en retournaient le soir dans leur communauté. Sous leurs ordres étaient des infirmiers militaires. Deux diacres du grand séminaire, logés dans la maison, étaient chargés des écritures et de la surveillance des infirmiers.

Tous les jours M. le docteur en chef des ambulances et quelques-uns des messieurs de la commission venaient faire leur inspection.

L'ambulance, comme on le voit, était parfaitement organisée, et je dois ajouter que tout son personnel, aussi bien MM. les docteurs, les administrateurs et les infirmiers que les religieuses et les ecclésiastiques, fut plein de politesse et de prévenance pour nous. Tout le monde

semblait vouloir réparer autant que possible les injustices et les brutalités dont nous avions été victimes. L'ordre et la propreté s'établissaient peu à peu dans la maison, autant du moins que cela était possible avec le genre de malades qui nous encombrait. Les troupes, comme on me l'avait promis, furent retirées ; on nous laissa néanmoins, pendant à peu près trois semaines encore, trois dépôts, le dépôt de l'Égalité, celui des Guérillas d'Orient et celui des Enfants perdus de Paris. La raison que l'on me donna de cette exception, c'est que, toutes les troupes devant incessamment quitter Autun, on ne jugeait pas opportun de faire de nouvelles réqnisitions pour de nouveaux déplacements et le magasinage de ces dépôts. Or, comme chaque dépôt était gardé par huit hommes au moins, la présence de ces hommes éloignés de leurs chefs, et par conséquent à l'abri de toute surveillance, dans notre maison forcément ouverte la nuit et le jour, ne laissait pas que d'être fort contrariante. Elle nous empêchait d'être vraiment chez nous, et elle perpétuait dans une certaine mesure et en détail le pillage qui s'était fait en grand jusqu'ici. Je ne rappellerai pas toutes les démarches que j'ai faites pour me débarrasser de ces dangereux voisins, ni les scènes quelquefois violentes et quelquefois risibles que j'avais avec eux pour les pousser à sortir d'eux-mêmes. Enfin, un beau jour, le 12 janvier, ils nous quittèrent, et cette fois pour ne plus revenir.

Cependant nos malades arrivaient en grand nombre. Car, outre que l'épidémie de petite vérole sévissait cruellement parmi les troupes, on évacuait tous les varioleux des autres ambulances pour les concentrer chez nous. Nos salles furent bientôt pleines, et les lits ne suffisant pas, on plaçait sur des matelas jetés sur le sol les malades à qui on ne pouvait trouver un lit. Le spectacle de ces salles était vraiment navrant. On n'y voyait que de

pauvres varioleux horriblement défigurés par la maladie, se tordant sur leur couche, en proie au plus complet délire pour la plupart, et tous poussant des cris de douleur à fendre l'âme. Alors commença pour nous le ministère à la fois le plus pénible et le plus consolant. Nous nous mîmes, le R. P. Vivier et moi, à l'entière disposition de nos chers malades. Chaque jour et plusieurs fois par jour, nous visitions minutieusement les salles, nous arrêtant à chaque lit, nous adressant à chaque malade et nous efforçant par quelques bonnes paroles de les encourager et de les consoler, surtout de les préparer à une mort chrétienne. Le R. P. Vivier voulut bien se charger de l'administration des derniers sacrements. Il passait pour cela presque des journées entières dans les ambulances. Dire au prix de quelles répugnances vaincues, au prix de quelles fatigues, au prix de quel danger, c'est ce que pourront seulement ceux qui savent ce qu'est un hôpital de varioleux, ceux qui ont vu combien ces pauvres malades sont défigurés et répugnants. Oui, il faut avoir vu ces visages enflés où toute forme humaine a disparu, ces horribles masques de boutons noirs en suppuration, ces chairs en lambeaux et ces membres fumants qui répandent l'odeur la plus infecte et la plus contagieuse, pour se faire une idée de ce que ce ministère a de pénible, de dangereux et de méritoire. Le R. P. Vivier l'a rempli avec une abnégation, un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Rien n'a pu lasser ni même modérer quelque peu ce dévouement et ce zèle. Malade lui-même, souffrant à la fois de la fièvre, de la toux et d'une suffocation continuelle, il ne s'est pas épargné et il s'est donné pleinement à ces pauvres âmes qui réclamaient ses soins. Aussi le bon Dieu s'est-il plu à récompenser tant de dévouement par les plus suaves consolations. Aucun de nos malades n'est mort, et nous en perdions

quelquefois jusqu'à huit par jour, sans recevoir les Sacrements. La plupart de ceux même qui ont été guéris se sont réconciliés avec Dieu et ont reçu la sainte communion, tous avec des sentiments de foi et de piété, et quelques-uns avec des dispositions si admirables, que nous ne pouvions en être témoins sans que des larmes d'attendrissement tombassent de nos yeux.

Les ambulances, établies à la maison du Sacré-Cœur le jour de la Noël 1870, y ont été maintenues jusqu'au 18 mars 1871, veille de la Saint-Joseph. C'est ce jour-là que nos deux derniers malades nous ont quittés pour aller terminer leur convalescence chez eux, c'est ce jour-là que notre dernier décédé a été transporté au champ du repos.

Il est temps, mon bien-aimé Père, de terminer ce rapport déjà bien long et dans lequel cependant j'ai omis, pour abréger, une foule de faits et de détails qui auraient eu peut-être de l'intérêt, mais qui m'auraient entraîné trop loin. Je me suis de plus strictement borné à ce qui concerne directement le Sacré-Cœur, et je n'ai pas parlé de ce qui s'est passé à l'évêché et dans les autres établissements religieux d'Autun, dont cependant nous avons éprouvé plus ou moins le contre-coup. Je n'ai pas parlé non plus de notre maison de Saint-Jean, qui, elle aussi, a souffert pour le moins autant que la nôtre. Enfin je n'ai pas parlé de la mort si belle et si édifiante de nos PP. Jacot et Couasnon ni de celle de nos FF. Raynaud, Moiroud et Joseph, morts, dont nous avons été les tristes témoins, qui nous ont frappés au milieu de nos plus terribles angoisses et dont le coup nous a été bien cruel, malgré leur céleste beauté.

Il me semble cependant, mon très-révérend Père, que, malgré ma crainte bien légitime que ce rapport ne paraisse trop long, je ne dois pas le terminer sans dire un

mot de nos bons Frères convers du Sacré-Cœur mobilisés, qui ont eu aussi tant à souffrir des faits et gestes de Garibaldi à Autun.

C'était, il faut l'avouer, une épreuve à tous égards formidable pour eux, après avoir quitté le monde sans retour et contracté les sacrés engagements de la vie religieuse, après avoir vécu paisiblement cinq, dix, quinze et même vingt ans de la vie recueillie et tranquille de nos communautés, de s'en voir arrachés tout à coup pour être transportés dans une caserne ou sur un champ de bataille, obligés d'endosser un uniforme de soldat, de prendre le fusil, de boucler un sac à leur dos et de marcher, bon gré mal gré, dans les rangs d'une armée telle que celle dont le chef avait pour nom Garibaldi. Il y avait là pour nos Frères une situation violente, à la fois humiliante et douloureuse au suprême degré, et qui froissait les fibres les plus intimes du cœur. Elle rompait de la façon la plus choquante avec les habitudes les plus invétérées et les plus douces; elle contrastait avec toutes les inclinations les plus vives; elle répugnait non-seulement aux sentiments de la foi chrétienne, mais même à la simple honnêteté et dignité humaine.

Les troupes, en effet, parmi lesquelles nos Frères convers étaient forcément enrôlés étaient souverainement indignes et du drapeau français qu'elles prétendaient venger, et de l'habit militaire qu'elles portaient. C'était un ramassis d'aventuriers échappés de tous les bagnes ou bien des plus bas-fonds des populations corrompues des grandes villes de l'Europe. Ces hommes, sans éducation, sans religion, sans discipline et sans mœurs, sans frein ni retenue d'aucune espèce, avaient le sens moral si perverti, qu'ils se faisaient gloire de leur avilissement et n'avaient que du mépris pour tout ce qu'il y a d'honorable, de vertueux ou de saint. On comprend aisément ce que

nos Frères eurent à souffrir en pareille compagnie, ce qu'ils durent entendre, ce qu'ils durent supporter de la part de ces sales débauchés, qui, les connaissant pour des religieux, se faisaient une ignoble joie de tenir devant eux les propos les plus infâmes.

Ce fut au mois d'août, après les premiers désastres de notre armée, que commencèrent les épreuves de nos Frères. La loi les obligeait presque tous à s'enrôler soit dans les gardes mobiles, soit dans les gardes nationales mobilisées, soit dans les gardes nationales sédentaires. Au Sacré-Cœur, à l'exception de nos FF. RAYNAUD, NIGRO, NICOLAS, tous nos Frères étaient appelés dans les rangs de la garde nationale mobilisée. Je pensai tout d'abord que nos Frères devaient tous attendre dans le sein de la communauté le moment où la loi les en arracherait, soit afin de profiter des secours de la vie religieuse, plus nécessaires que jamais, jusqu'au dernier moment, soit afin de s'enrôler tous ensemble et dans le même corps, et ainsi de se secourir et de s'encourager mutuellement. Trois de nos Frères crurent meilleur de ne pas suivre ce conseil : ils devancèrent l'ordre du départ et allèrent chez eux pour se préparer aux terribles éventualités qui les attendaient. Je ne crois pas qu'ils aient eu beaucoup à s'en féliciter. Quant aux autres Frères, ils restèrent fidèles à leur poste jusqu'au bout, et attendirent bravement le moment marqué par la Providence.

C'étaient les FF. MAUROIT, GUINET, NICOLAS et MURY, auxquels il faut joindre les FF. MOIROUD et POIRIER de la maison de Saint-Jean. Ils sont toujours demeurés ensemble et dans la plus étroite union, composant une famille de Frères, au milieu des étrangers, et comme une petite communauté religieuse parmi les camps, se soutenant et se fortifiant les uns les autres dans la pénible situation qui leur était faite. Ils ont ainsi suivi les diverses phases

par lesquelles ont passé les mobilisés de Saône-et-Loire.

Pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre, ils n'ont pas cessé de demeurer à la maison et de remplir leurs différents emplois, malgré qu'ils fussent en même temps obligés tous les jours d'aller faire les exercices ou les promenades militaires pour s'initier au rude métier des armes, et comme tous les autres soldats, de monter la garde à leur tour. Au mois de novembre, à l'arrivée des garibaldiens, le service devint beaucoup plus pénible. Les exercices, les promenades et les gardes étaient plus longs et plus multipliés. La saison devenait excessivement rigoureuse, et le désordre complet qui régnait sur toute la ligne dans l'armée de Garibaldi rendait la situation des mobilisés, d'ailleurs entièrement délaissés et dépourvus de tout, presque intolérable.

Vers la fin du mois de novembre commença la série des ordres de départ toujours renouvelés et toujours contremandés. C'étaient de perpétuelles marches et contremarches, dont on ne pouvait s'expliquer les contradictions et les hésitations en face d'un ennemi dont la marche était à la fois si savante et si sûre. Quoi qu'il en soit, tous les jours nos Frères mobilisés devant partir, c'était tous les jours pour nous celui des adieux, adieux que les tristes circonstances dans lesquelles nous nous trouvions de part et d'autre rendaient plus particulièrement déchirants. Les soldats restaient quelquefois cinq, six heures sur la place du Champ-de-Mars, équipés comme pour aller en campagne, le fusil au poing, les pieds dans la neige, la tête à la bise et tout le corps immobile sous un ciel gris et par un froid de 14 à 15 degrés.

Une ou deux fois pourtant nos Frères sont allés jusqu'à la gare du chemin de fer, une fois même ils sont allés jusqu'à Etang ; puis ils ont dû revenir vers les onze heures du soir. Le journal de la localité caractérisait cette situa-

tion en trois mots : ordre, contre-ordre, désordre. Hélas! c'était surtout le dernier mot qui était le vrai.

C'est sur ces entrefaites, le 1er décembre, que la ville d'Autun se trouva tout à coup assiégée et bombardée par les Prussiens. Bien qu'il y eût de vingt à vingt-cinq mille hommes de troupes en ce moment à Autun, Garibaldi et sa cohue innombrable d'officiers d'état-major laissèrent arriver, sans s'en douter le moins du monde, l'ennemi à 2 kilomètres de la ville. Il s'établit aussitôt dans des positions formidables et commença, sans coup férir, une canonnade des plus vives et des mieux dirigées. Ce fut à ce moment dans tout Autun un spectacle indescriptible; nul ne songeait même à la possibilité d'une attaque, et moins encore, ce semble, les soldats que les habitants.

Aussi les premiers coups de canon produisirent une stupeur, une panique universelles chez les Autunois, et chez les garibaldiens un désordre et un sauve-qui-peut à peu près général. Les habitants couraient dans les rues affolés et se croyant perdus. Les femmes pleuraient et poussaient des cris de détresse. Les boutiquiers en toute hâte fermaient la devanture de leurs magasins. Quant aux soldats, répandus, selon leur habitude, dans les cafés, les tavernes et les mauvais lieux, ou bien se livrant dans leurs casernements à leurs travaux ordinaires de pillage et de dévastation, ils sortaient éperdus de toutes les issues, couraient de çà et de là, le plus grand nombre cherchant la route de Lyon pour s'enfuir au plus vite, d'autres voulant faire bravement leur devoir, mais ne sachant où aller, n'ayant ni ordre ni chef pour leur en donner et se mettre à leur tête.

Ils se plaçaient à l'entrée d'une rue et, faute de mieux, croisaient la baïonnette, puis couraient recommencer ailleurs la même manœuvre.

Je me trouvais précisément en plein Champ-de-Mars,

avec le R. P. Vivier, quand les premiers coups de canon retentirent. Nous jugeâmes prudent de revenir aussitôt à la maison pour parer le mieux possible aux éventualités qui allaient surgir. Chemin faisant, nous nous trouvons tout à coup entourés d'une trentaine de garibaldiens de la pire espèce, de très-mauvaise mine et armés jusqu'aux dents. Ces mauvais drôles veulent me forcer de prendre un revolver et de marcher à leur tête. Ils espéraient ainsi s'abriter derrière nous. « Gardez votre arme, leur répondis-je avec indignation ; je ne crains pas de me battre, moi; et si vous avez du courage, suivez-moi, je vais à la maison chercher les deux mille hommes qui y sont casernés, me mettre à leur tête et les conduire au combat. Venez avec moi. » A ces mots, ils se hâtèrent de nous lâcher. En entrant dans notre rue aux Rats, nous nous rencontrâmes avec nos Frères, qui se rendaient avec leurs armes sur le lieu du combat.

Nous échangeâmes quelques mots d'encouragement. Je leur donnai ma bénédiction dans la rue même ; puis, le cœur bien gros, je les suivis des yeux aussi longtemps que possible et priai pour eux de toute mon âme. Le bon Dieu a exaucé nos prières. Car dans le combat, qui dura depuis une heure de l'après-midi jusqu'à sept heures et demie du soir et qui fut meurtrier de part et d'autre, les deux camps étant rapprochés à moins d'une portée de fusil, nos Frères, qui étaient disposés en tirailleurs, exposés au premier rang et entendant toute l'après-midi les balles, les boulets et les obus siffler au-dessus de leur tête, ne reçurent aucune atteinte et pas un seul des nôtres n'eut la moindre égratignure. Le soir nous avions l'ineffable bonheur, après ces longues heures d'angoisse, de nous trouver tous réunis dans la petite chambre qui nous servait de chapelle, auprès du modeste autel, remerciant Dieu, les yeux humides de larmes, de la protec-

tion qu'il avait bien voulu nous accorder. Tous cependant avaient fait bravement leur devoir, et j'ai appris dans la suite qu'un des nôtres avait été porté à l'ordre du jour.

Après ce combat, où nos Frères convers avaient reçu le baptême du feu, ils n'ont que très-peu séjourné à Autun, si ce n'est quelques heures et à de très-rares intervalles. Ils ont été envoyés en campement successivement à Antully, Épinac, Chagny et Dijon ; ils ont été encore exposés aux feux de l'artillerie prussienne; mais comme à Autun, l'immaculée vierge Marie a veillé sur ses Oblats et les a protégés. Ils nous sont revenus au Sacré-Cœur vers la fin de février, après la signature de l'armistice. C'est une bien douce satisfaction pour nous, mon bien-aimé Père, de témoigner ici hautement que nos bons Frères ont supporté noblement cette terrible épreuve et se sont montrés dignes de la Congrégation. Ils n'ont cessé de me tenir au courant de tout ce qui les concernait. Ils ont autant que possible observé les pratiques religieuses, ils ont surtout donné constamment aux soldats le bon exemple, sans se laisser ni décourager par les difficultés toujours croissantes ni intimider par les railleries. Ils ont forcé leurs chefs, dont le témoignage ici n'est pas suspect, à déclarer que, si par leur bravoure les Oblats ne le cédaient à personne, par leur discipline, leur soumission et leur abnégation complète dans l'accomplissement du devoir ils étaient les meilleurs de leurs soldats.

Après avoir ainsi acquitté généreusement leur dette envers la patrie, nos Frères sont tous rentrés dans le sein de la communauté, à l'exception d'un seul, reprenant avec simplicité leurs occupations ordinaires comme si elles n'avaient pas été interrompues, continuant à nous édifier par leur dévouement, leur patience et leur modestie dans leurs humbles et rudes travaux, mais avec ce surcroît qu'ajoute l'épreuve dignement supportée, et enfin nous

faisant goûter plus surabondamment la vérité des paroles du Psalmiste : *Ecce quam bonum, quam jucundum habitare fratres in unum.*

En terminant, je ne dois pas omettre un témoignage tout spécial de reconnaissance pour nos bons Frères convers Nigro et Nicolas, qui sont demeurés avec nous au milieu de nos envahisseurs et de nos pillards, et nous ont ainsi rendu moins pénible notre isolement. Ils ont partagé toutes nos épreuves. Ils ont eu, sous bien des rapports, une plus large part que nous d'insultes, de tracas et de privations. Ils ont montré tous les deux une fermeté et un dévouement inébranlables et ils ont rendu un immense service à la maison, en sauvant la plus grande partie de notre mobilier.

Je finis, mon bien-aimé Père, en me jetant à vos genoux et vous priant de bénir

Votre fils respectueusement affectionné,

T. Rambert, o. m. i.

Autun, 25 mars 1871, jour de l'Annonciation de la très-sainte Vierge.

LA MAISON DE PARIS

PENDANT LE SIÉGE DE CETTE CAPITALE

PAR LES ALLEMANDS.

Paris, le 12 juin 1871.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

La maison de Paris a peu contribué jusqu'à ce jour aux annales de la Congrégation, parce que le travail qui s'y fait est uniforme, modeste et ne présente point par conséquent, dans les temps ordinaires, de ces événements qui intéressent les lecteurs par leur merveilleux ou par le récit de faits extraordinaires ; mais durant les neuf mois que nous venons de traverser, Paris a été le théâtre de si graves événements, que je ne serais plus admis à me fonder sur ce prétexte pour garder le silence. D'ailleurs, les membres de la famille qui vivent éloignés de la capitale de la France, ont droit à savoir ce que faisaient leurs Frères qui y étaient enfermés, ne serait-ce qu'en retour de leur charité fraternelle et comme témoignage de notre reconnaissance pour les craintes qu'ils ont éprouvées à notre sujet, et des ferventes prières qu'ils ont faites pour nous. Je vous dois surtout à vous, mon bien-aimé Père, qui plus que les autres encore souffriez de notre situation et qui, tant qu'elle a duré, ne pouviez recevoir de vos enfants, renfermés dans Paris, que des nouvelles rares et très-incomplètes, je vous dois, dis-je, un récit plus long et plus complet. Je laisse au R. P. SOULLIER le soin de vous raconter ce qui s'est passé sous le

règne de la Commune ; pour moi, je ne parlerai que de la première période, celle qui comprend le siége de Paris par les armées allemandes, et qui s'étend du milieu du mois de septembre 1870 jusqu'à la fin du mois de janvier 1871.

Vous ne vous attendez pas sans doute que je vous fasse l'histoire du siége de Paris et des événements qui l'ont précédé et accompagné, ce sont des faits qui aujourd'hui sont du domaine de tout le monde : je n'en parlerai donc qu'autant qu'il sera nécessaire pour vous faire connaître quelle était notre situation durant ces tristes événements et les impressions qu'ils produisaient en nous. Plusieurs trouveront que j'aurais pu omettre beaucoup de faits qui sont déjà connus de tous ; je n'ignore pas que tous ceux des nôtres qui ont pu, depuis un an, lire les journaux, sont au courant de tout ce qui s'est passé à Paris et même en France depuis le commencement de la dernière guerre avec la Prusse, jusqu'à la levée du siége ; mais je sais aussi que nos Pères qui vivent parmi les tribus sauvages ne reçoivent pas les journaux et ne peuvent guère connaître que par nos annales les événements considérables dont nous avons été les témoins, et c'est pour ces chers Frères que j'enregistre des faits connus par ceux des nôtres qui vivent dans des pays civilisés.

C'est, comme vous vous en souvenez, mon bien-aimé Père, le 19 juillet 1870 que la guerre fut déclarée à la Prusse. Quelques jours après nous assistions au départ des régiments de la garde impériale, qui, en tenue de campagne, se rendaient à la frontière. Bientôt après Paris fut traversé par les régiments qui de divers points de la France se rendaient à la même destination. On était alors plein de confiance, et quoiqu'on ne se dissimulât point que la lutte ne dût être rude et sanglante, cependant on ne doutait pas du succès; aussi le cri : *A Berlin!*

à Berlin! répété par des milliers de voix, se faisait-il entendre au passage des troupes. A ce cri venait se mêler le chant de *la Marseillaise* et celui de *Mourir pour la patrie*, etc.; mais cette confiance ne devait pas durer longtemps, les premiers revers essuyés à Wissembourg et à Reichsoffen la firent disparaître.

C'est alors que la perspective du siége de Paris, par les armées allemandes, commença à paraître possible. Cependant, après les premiers moments de stupeur, grâce à des récits plus ou moins fantastiques, dont la plupart des journaux se faisaient les propagateurs, la confiance commença à renaître, on ne pouvait se faire à l'idée d'une troisième invasion, pas plus qu'à l'infériorité de nos armées; mais cette confiance n'était plus exempte de doute et d'inquiétude, comme celle qui se manifestait au début de la guerre. Les dispositions des anciens soldats dont on venait de faire la levée, ne justifiaient que trop ce doute et cette inquiétude: ils étaient résignés, comme des victimes qu'on mène au sacrifice, mais ayant perdu l'espérance de vaincre.

Tristes temps que ces époques agitées où l'on passe dans une même journée, et tour à tour, de la confiance au découragement, et durant lesquels l'esprit semble n'avoir d'activité que pour se créer des chimères et tomber ensuite dans les plus cruelles réalités! L'étude alors est à peu près impossible, toute occupation qui demande l'attention de l'esprit ne l'est pas moins; la prière seule reste pour consoler et fortifier l'âme, elle n'est jamais plus douce ni d'un plus grand secours. Pourtant nous n'étions encore qu'au commencement de cette lamentable époque. Le 3 septembre, la sinistre nouvelle d'un épouvantable désastre se répandit dans Paris, mais sous forme de rumeur, parce que le public ne savait rien de positif; ce ne fut que le lendemain, qui était un dimanche, que Paris apprit avec consterna-

tion la capitulation de Sedan et la captivité de l'empereur, qui eut pour effet le renversement du gouvernement et le retour de la république. Jamais gouvernement n'était tombé avec aussi peu de résistance; il est vrai que la grande cité n'avait qu'une très-faible garnison. Quelle qu'ait été la cause de cette révolution si subite, qu'il n'entre pas dans mon sujet d'examiner, on peut dire que le désastre de Sedan produisit un effondrement où l'Empire s'engloutit et disparut.

Paris, dans la journée du 4 septembre, avait présenté sans doute une physionomie animée, mais rien qui ressemblât à une émeute, et de fait il n'y en eut point. Dans notre pacifique quartier, on ne se serait pas douté du grand événement qui venait de changer la forme du gouvernement, si quelques courriers bénévoles ne nous en avaient apporté la nouvelle, et encore assez tard, puisque ce ne fut que par les journaux du lendemain matin que nous apprîmes les détails de cette mémorable journée et les noms des membres du gouvernement provisoire, qui s'intitula du nom de *Gouvernement de la défense nationale.*

De pareils faits n'arrivent jamais sans que l'écume de la société paraisse à la surface, et si elle ne parvient pas toujours à la compromettre, elle la trouble et l'inquiète ; aussi crûmes-nous prudent de nous munir de vêtements laïques, dont heureusement nous n'eûmes pas à nous servir dans cette première période ; mais plus tard, sous le règne de la Commune, ils nous furent indispensables.

Après les premiers jours donnés à l'organisation du gouvernement de la défense nationale, la marche des armées allemandes vers Paris rappela les gouvernants et les gouvernés à la situation réelle. On peut dire que tous étaient animés du même désir, celui de se défendre jusqu'à la mort. Le danger où l'on se trouvait avait sous

ce rapport uni tous les esprits. Sous le dernier ministère de l'Empire, dès le désastre de Sedan, on avait commencé à mettre les forts détachés et les remparts de la ville en état de défense, et à rappeler à Paris les troupes qui devaient concourir avec la garde nationale à les défendre. Des provisions de toute nature avaient été faites en vue du siége. On avait vu des troupeaux immenses de bœufs et de moutons longer les splendides boulevards de la capitale, pour y être parqués jusqu'à ce qu'ils fussent abattus, et ce fut pour quelque temps une curiosité des plus courues que ces vastes parcs de bestiaux au cœur même de Paris. Outre le bois de Boulogne et les jardins publics, on avait disposé dans l'intérieur des fortifications, pour les recevoir, de grandes étendues de terrains vagues, où ils avaient été parqués tant bien que mal. Des mobiles, choisis parmi les jeunes gens de la campagne, étaient chargés de les soigner et de les garder. C'était pitié de voir ces pauvres bêtes, transportées dans un milieu auquel elles étaient si peu habituées, et où elles se trouvaient privées de l'air et de la nourriture qui leur convenait le mieux; aussi poussaient-elles de longs et profonds mugissements.

Les moutons se pressaient en tas les uns contre les autres, frissonnants et mornes. Comme on comptait par centaines de mille ces bestiaux, on s'imagine facilement qu'il fallait pour les nourrir d'innombrables voitures de foin. Ensuite, quand la température baissa, il fallut leur donner des abris; on construisit à cet effet des baraquements qui ne servirent pas longtemps, car chaque jour de siége en diminuait le nombre, jusqu'au moment où ces étables improvisées virent partir le dernier bœuf et le dernier mouton pour l'abattoir.

Le gouvernement nouveau poursuivit avec une grande activité les approvisionnements commencés. Les gares

furent bientôt emplies, bondées de provisions qui ne s'écoulèrent que lentement vers les dépôts. Ces dépôts ne pouvaient manquer, dans une ville comme Paris, remplie de nombreux et très-vastes monuments. Aux provisions de bouche, on avait ajouté des provisions de bois et de charbon.

Mais il n'eût servi de rien d'approvisionner Paris pour plusieurs mois, si en même temps on n'avait travaillé à compléter autant qu'on le pouvait les moyens de défense. Le corps d'armée du général Vinoy fut appelé à venir défendre Paris ; on y appela également les marins disponibles et de nombreux bataillons de la garde mobile de la province, dont la Bretagne fournit le plus fort contingent ; les autres venaient de la Bourgogne et de la Picardie ; mais c'était des jeunes gens qui pour l'immense majorité non-seulement ignoraient le métier des armes, mais encore n'avaient jamais tiré un coup de fusil. Dans Paris, presque toute la population virile et capable de porter les armes avait été enrôlée dans la garde nationale ; mais comme la garde mobile, elle était à instruire et à former au service militaire, et les armées allemandes ne paraissaient pas vouloir lui en laisser le temps. Elles s'avançaient assez rapidement vers la grande cité. On suivait leurs étapes, par ces avis insérés coup sur coup et jour par jour dans tous les journaux : les trains ne vont plus que jusqu'à Bar-le-Duc, le lendemain jusqu'à Vitry, et deux jours après jusqu'à Châlons, puis jusqu'à Épernay. Nous mesurions ainsi l'étendue de l'envahissement de la patrie ; le matériel des chemins de fer se repliant de ville en ville sur Paris nous avertissait du terrain abandonné à l'ennemi, et la ceinture que formaient les Allemands autour de nous allait en se rétrécissant sans cesse, jusqu'à l'heure où Asnières et Vincennes devinrent enfin têtes de ligne. Le lendemain, tous les wagons, toutes les

machines, tout ce qui sert à l'exploitation des chemins de fer était remisé dans Paris, et les portes par où les trains s'échappaient de la grande ville étaient fermées et murées.

Le gouvernement de la défense nationale avait engagé toutes les bouches inutiles à se retirer de Paris. Beaucoup de personnes de la classe aisée avaient pu obéir à ces prescriptions, et par mesure de prudence avaient emmené leurs femmes et leurs enfants dans les provinces et dans des lieux où elles présumaient que l'ennemi ne pénétrerait pas ; mais les hommes valides revenaient pour prendre part à la défense.

Ce qui fera toujours l'éloge de la population de Paris, à cette époque, c'est sa volonté bien arrêtée de défendre la cité, et la confiance qui l'animait. Malgré l'approche d'armées formidables, elle ne croyait pas à la possibilité que cette ville, objet de sa gloire et de son amour, pût être prise ; elle comptait sur un secours quelconque, mais certain dans son espérance ; dans tous les cas, elle était disposée à la défendre jusqu'à la mort.

Ces sentiments que tout le monde à peu près partageait plus ou moins, contribuèrent à l'union des esprits et furent la principale cause de l'ordre qui régna dans Paris, surtout à l'époque dont je parle. De plus, la défense héroïque de Strasbourg avait monté toutes les imaginations. Tous les jours on voyait défiler sur les boulevards des compagnies de garde nationale portant des feuillages verts et des fleurs au bout de leurs fusils, se rendant à la place de la Concorde, présenter les armes à la statue de Strasbourg et déposer des bouquets sur son piédestal. On faisait un discours patriotique, on chantait *la Marseillaise*, en s'exhortant à imiter l'exemple des braves Strasbourgeois, qui sous la mitraille de l'ennemi défendaient obstinément l'honneur de la patrie. Les clubs, et ils étaient

nombreux, agissaient dans le même sens ; nul alors n'eût osé prononcer le mot de *paix*, sans craindre de se voir lapider.

Cependant les Allemands s'avançaient toujours ; le 15 septembre, les hussards bleus arrivaient devant Corbeil, que venaient d'évacuer deux régiments de dragons français. Le soir du même jour il y avait de la cavalerie ennemie dans la forêt de Sénart, devant Juvisy ; il y en avait même presque sous le canon de Charenton et de Vincennes, en suivant les contours de la Seine et de la Marne. Le 16, la ligne d'Orléans était coupée entre Athis et Ablon ; le 17, le dernier train parti de Paris fut attaqué devant Choisy même. Toutes les routes, tous les champs se couvrirent d'ennemis : le 19, Paris était bloqué et le siége commençait.

Quelle avait été la physionomie de Paris durant ces journées ? Nul, à la voir, s'il avait ignoré les événements, ne se serait aperçu qu'il se trouvait dans une ville menacée des dernières extrémités pour un temps si prochain. La cité avait conservé toutes les apparences de gaieté ; le soir, les magasins étincelaient de lumières et les cafés regorgeaient de consommateurs. La population se promenait insouciante dans les rues et rien n'indiquait en elle des préoccupations d'une nature sombre. Dans le jour, c'était une variété et une universalité de costumes militaires qui se croisaient dans tous les sens.

Je ne voudrais pas assurer cependant que dans le nombre il n'y eût pas des cœurs faibles et pusillanimes, et des esprits inquiets et troublés, je sais même qu'au récit de certaines horreurs qu'on attribuait à des soldats allemands, des religieuses et des jeunes personnes vivant dans le monde furent saisies d'effroi à la nouvelle que les Prussiens s'avançaient vers Paris pour s'en emparer, et il ne pouvait en être autrement. Afin d'enlever à l'ennemi les

facilités de se ravitailler aux environs de Paris et à nos dépens, le gouvernement de la défense nationale avait prescrit aux habitants de la banlieue de rentrer à Paris leurs récoltes et leurs bestiaux, avec menace de les faire détruire, s'ils n'obtempéraient à cet ordre, et il fut obéi, ce qui amena dans la grande cité une population toute nouvelle. On voyait dans les rues de pauvres charrettes où s'entassaient pêle-mêle un très-modeste mobilier et par-dessus, juchés sur quelques matelas, les femmes et les enfants ; ici, un troupeau de moutons conduit par un berger et plus loin des bœufs attelés, traînant d'énormes voitures de foin ou des gerbes de grain. C'étaient les petits ménages des environs qui rentraient ainsi dans Paris, ramenant les épaves de leur fortune dispersée. Pauvres gens ! que de larmes ils ont dû répandre avant de quitter leur chère demeure ! et où allaient-ils reposer leur tête ? Bien peu auraient pu répondre à cette douloureuse question. Cependant, grâce aux soins de la municipalité et surtout de la charité, tous purent trouver un gîte.

Les terrains vagues, situés à l'intérieur des fortifications, avaient reçu les récoltes, les charrettes et les animaux de ces émigrants d'un nouveau genre. Sur le terrain inoccupé de notre propriété s'élevaient deux énormes gerbiers, dont le grain fut battu quelque temps après. Les travaux et les occupations de la campagne avaient été transportés au sein de la capitale et les hôtes des fermes circulaient dans des enceintes qui n'avaient point été élevées pour eux ; les poules erraient sur un sol qui depuis longtemps ne donnait plus de grains, et, comme au village, on entendait le chant du coq.

Mais cet envahissement des mœurs et des habitudes de la campagne n'était guère sensible que dans la région qui avoisine les boulevards extérieurs, où sont encore beaucoup de terrains vagues. Ce qui était général, c'était la

transformation de la population virile en soldats. Sur cent hommes que l'on rencontrait dans les rues, à part les adolescents et les vieillards ; quatre-vingts au moins portaient l'uniforme. Paris était devenu un camp ; à peu près tout ce qui pouvait porter les armes s'était fait inscrire dans la garde nationale, ceux des classes riches, ainsi que ceux des classes ouvrières ; tous montraient un zèle admirable pour les exercices militaires. Comme dès le début de la révolution du 4 septembre on avait licencié le corps des sergents de ville, la garde nationale fut chargée, dès ce moment, de la police de la ville, et s'en acquitta avec zèle. Elle devait avoir encore un rôle plus important à jouer : la défense des fortifications lui fut confiée. On avait donné aux marins la garde des forts détachés, et aux troupes de ligne et aux mobiles la mission de défendre les abords de la cité. Il ne suffisait cependant pas, pour se défendre contre les armées allemandes, d'être entouré de remparts et de compter de nombreux soldats, il fallait encore avoir des armes et des munitions, et sous ce rapport la défense laissait beaucoup à désirer. Aux débuts du siége les gardes nationaux n'avaient point d'autres fusils que ceux de l'ancien système, d'une faible portée et exigeant plus de temps pour être chargés. Les canons pour la plupart avaient les mêmes défauts ; et comme on était bloqué, il n'y avait pas à les faire venir du dehors. Dans cette extrémité on fit appel à l'industrie privée, et bientôt plusieurs usines de Paris employant des milliers d'ouvriers, transformèrent les anciens fusils, devenus d'un usage presque inutile, en fusils à tir rapide et à longue portée, pouvant rivaliser avec avantage avec ceux employés dans les armées prussiennes ; on fabriqua de nombreux canons à longue portée et se chargeant par la culasse, et on coula des bombes et des obus en nombre très-considérable. De nombreux

ateliers confectionnaient chaque jour des quantités considérables de cartouches ; toutes les vieilles caves furent explorées pour en retirer le salpêtre qu'elles contenaient. Paris devint comme un immense atelier d'où sortaient, chaque jour, tout ce qui peut servir au soldat en temps de guerre, depuis les vêtements jusqu'aux armes de toute nature.

Un appel fut fait aux savants de nos académies, pour qu'ils eussent à inventer de nouveaux moyens de destruction, plus puissants et plus formidables que ceux qu'on possédait déjà ; mais soit que ceux qui furent trouvés fussent contraires aux lois de la guerre, soit qu'en réalité, et c'est la supposition la plus probable, rien de plus destructeur que ce qui était connu ne fût découvert, cet appel resta sans résultat, ce qui trompa les espérances de beaucoup de personnes qui comptaient sur ces nouvelles inventions pour détruire l'armée prussienne. Ainsi on parlait d'une bombe chargée de certaines matières chimiques, capable d'asphyxier tous les hommes qui se trouveraient à un rayon d'un kilomètre du lieu de son explosion. On comprend qu'avec le secours d'un pareil auxiliaire, toutes les armées allemandes auraient en peu de temps disparu. Le seul procédé, à ma connaissance, qui ait reçu à cette époque une application nouvelle, est celui de la lumière électrique, employée pour éclairer les abords des fortifications durant les ténèbres de la nuit, afin de se garer de toute surprise.

Le mérite en est dû à M. Bazin, le célèbre inventeur des appareils électriques sous-marins. Il avait placé au *Moulin de la Galette*, sur le haut de la butte Montmartre, une première machine électrique, d'où il éclairait à volonté la plaine de Gennevilliers, depuis le mont Valérien jusqu'au fort de la Briche.

L'imminence de luttes longues et sanglantes entre des

armées innombrables, qui devaient faire nécessairement de nombreux blessés, inspira la résolution de leur procurer des lieux de refuge où ils seraient soignés ; car les hôpitaux de Paris, quoique nombreux et très-vastes, étaient insuffisants, et ils avaient d'ailleurs déjà leurs malades. On créa donc pour cet objet de nombreuses ambulances, qui pour la plupart furent dues à l'initiative de sociétés charitables ou à celle des communautés religieuses et des particuliers.

Plusieurs églises de Paris furent converties en ambulances et offertes bénévolement par ceux qui en avaient l'administration. On employa également pour cet objet la plupart des théâtres de Paris, et chose singulière, ce fut à des Religieuses qu'on en confia le service en leur donnant pour auxiliaires les actrices de ces mêmes théâtres. Ainsi, ces lieux profanes et de plaisirs devinrent des lieux de souffrance où s'exerçait la plus ardente charité. A cette époque la charité avait uni bien des personnes de profession et d'état différents, qui en temps ordinaires n'auraient jamais eu aucune relation.

Il nous convenait, à nous, de ne pas nous laisser dépasser en charité par les simples fidèles. Nous installâmes donc dans notre maison de Paris une ambulance de six lits, qui furent placés au salon et à la salle des exercices. J'en fis la déclaration à la mairie de notre arrondissement, qui m'en délivra l'autorisation et mit son estampille sur le drapeau de la convention de Genève portant une croix rouge sur un fond blanc ; ce drapeau fut placé au-dessus de notre grande porte d'entrée avec le drapeau tricolore, selon ce qui était prescrit pour les ambulances, et sur la frise de la même porte nous fîmes placer une longue bande de toile blanche sur laquelle était écrit ce mot : *Ambulance*, en grands caractères. Comme nous avions pris l'ambulance à notre

charge, nous fîmes appel à la charité des personnes qui fréquentent notre chapelle, afin d'être aidés et pour les associer à notre bonne œuvre, et bientôt nous eûmes en fait de linge, de bandes, de charpie et beaucoup d'autres articles indispensables aux malades, tout ce qui pouvait nous être nécessaire. Des secours d'argent nous furent également donnés. Deux de nos Sœurs de l'Espérance en furent les infirmières dévouées et intelligentes, elles faisaient leur service auprès de nos soldats malades durant toute la journée, elles étaient remplacées pour la nuit par nos Frères, qui dans cette circonstance montrèrent un dévouement qui ne se lassa jamais. Après les durs travaux de la journée, ils passaient toute la nuit à veiller et à servir les malades, et cela pendant deux mois. A partir des premiers jours de décembre, nos six lits de l'ambulance furent constamment occupés jusqu'à la fin du siége; les malades que nous y reçûmes appartenaient pour la plupart aux bataillons des mobiles de la Bretagne. C'étaient de bons et religieux jeunes gens, qui étaient heureux de se trouver dans une maison de Prêtres et d'être servis par des Religieuses et des Frères. A part deux, du premier convoi qui nous fut envoyé et qui moururent dès le lendemain de leur installation dans notre ambulance, après avoir été administrés, malades qui nous étaient arrivés dans un état désespéré et à l'extrémité, tous ont retrouvé chez nous la santé, grâce au traitement habile de notre excellent et très-dévoué médecin, et aux soins de nos bonnes Sœurs et de nos chers Frères. Lorsque l'inspecteur des ambulances de notre quartier vint visiter la nôtre, nous eûmes la satisfaction de lui entendre déclarer qu'il n'avait plus à revenir pour exercer son contrôle, qu'il était convaincu, par ce qu'il voyait, que les malades ne pouvaient être ni plus convenablement installés ni mieux soignés.

Je dois constater ici que le dévouement du Clergé et des Frères, soit dans les ambulances, soit sur les champs de bataille, pour administrer ou relever les blessés, ramena beaucoup d'esprits à des idées plus favorables envers eux.

Dans les premiers jours du siége, on avait fait, dans certains clubs, la motion d'enrôler dans la garde nationale les Prêtres et les Frères. Les journaux radicaux poussaient le gouvernement de la défense nationale à cette mesure en haine de la religion, mais elle ne trouva pas d'écho dans la grande majorité de la population, et le gouvernement eut le bon esprit de ne pas l'adopter. Durant le siége, des Prêtres et des Religieux montrèrent qu'on peut servir très-utilement sa patrie sans avoir besoin de porter les armes ; et sous ce rapport, tous ceux parmi les laïques dont le témoignage mérite d'être compté étaient unanimes. Je n'ai pas à citer ici les éloges que leur conduite leur attira. Je dois cependant avouer que la motion d'enrôler les Prêtres et les Frères sous les drapeaux avait des partisans même dans la garde nationale, surtout dans celle des quartiers excentriques. Aussi n'était-il pas rare, quand nous traversions les boulevards extérieurs et que nous passions devant quelqu'une de ces compagnies faisant l'exercice, d'entendre quelques voix isolées nous crier : *Aux remparts les Curés!* Nous continuions notre chemin, comme si nous n'avions rien entendu : c'était le parti le plus sage ; à de brutales interpellations, le silence est la seule réponse à faire pour le Prêtre. Du reste, ce n'étaient là que des faits isolés. A cette époque, le Prêtre était généralement respecté dans Paris, beaucoup de gardes nationaux nous saluaient dans les rues, ce qui est très-rare dans les temps ordinaires. Je ne parle pas des mobiles, qui, venus pour la plupart des contrées les plus religieuses de la France, étaient heureux

de nous voir et nous témoignaient ce respect qui se conserve encore pour les ecclésiastiques dans les campagnes d'où ils venaient. Les églises étaient plus fréquentées qu'à l'ordinaire ; on sentait comme instinctivement que si nous pouvions être délivrés de nos ennemis, le secours ne pouvait venir que de Dieu. Des prières publiques avaient été ordonnées par l'autorité diocésaine dans toutes les églises et chapelles de la ville, et la population chrétienne s'y était associée avec empressement ; elle aurait voulu quelque chose de plus encore, elle désirait qu'on transportât en procession les reliques de sainte Geneviève, la patronne de Paris, à la basilique de Notre-Dame, comme à l'époque où la cité avait été ravagée par la maladie des ardents. Des démarches furent faites, nous a-t-on dit, auprès de l'Archevêque, pour obtenir la faveur de faire cet acte public et solennel de religion ; mais pour des raisons qui sans doute étaient graves aux yeux du prélat, il ne crut pas devoir se rendre à ce vœu.

Par ce qui précède, vous pouvez juger de notre situation pendant le siége. Non-seulement le ministère de nos Pères ne fut pas entravé, il fut plus encouragé et surtout plus multiplié que dans les temps ordinaires ; et il est juste que j'entre, à ce sujet, dans quelques détails.

Les mobiles de la Bretagne avaient été accompagnés à Paris par quelques aumôniers, leurs compatriotes, mais en nombre insuffisant pour les besoins religieux de ces jeunes gens. Or, parmi ces mobiles beaucoup venaient de la basse Bretagne, ne comprenant pas un mot de français. La Providence nous amena, quelques jours avant d'être bloqués, le P. Cléac'h ; quoiqu'il ne fût ici que de passage, nous l'arrêtâmes, afin qu'il pût exercer son ministère auprès des bas Bretons, ayant l'avantage de connaître tous les dialectes de leur langue. Dès les premiers jours, il eut à exercer son zèle, et grâce à sa

robuste santé, il put, tant que dura le siége, le prodiguer en faveur des Bretons. Il parcourait les ambulances où se trouvaient ceux qui étaient malades, pour les confesser et les administrer quand il était nécessaire ; il les visitait dans leurs casernes ou dans les baraquements qu'on avait construits tout le long des boulevards extérieurs pour les loger. Plusieurs fois il les réunit dans une des grandes églises de Paris pour leur prêcher dans leur langue, ce qui pour la capitale de la France était un fait tout nouveau et qu'elle n'avait jamais vu. Il était en outre chargé du 4e bataillon du Finistère, dont il avait été nommé aumônier par le ministre de la guerre, et qu'il visitait plusieurs fois par semaine, même lorsque ce bataillon alla camper à Montrouge. Le R. P. Jolivet eut également à exercer son ministère auprès des bas Bretons, dont il connaissait assez la langue pour pouvoir les confesser ; c'est surtout aux ambulances qu'il avait à les visiter et à les administrer. Le R. P. Corbin était devenu aumônier d'un bataillon des Côtes-du-Nord. Ce bataillon ayant été envoyé à la presqu'île de Gennevilliers, il l'y suivit et demeura avec lui pour l'évangéliser et le faire participer à tous les secours de la religion. Il revenait de temps en temps à la maison, mais ce n'était que pour quelques heures. Le R. P. Voirin avait à sa charge, outre les travaux du ministère dans notre chapelle et la visite des malades, une ambulance non loin de notre maison, et le pensionnat de Saint-Mandé, appartenant à nos Sœurs de Lorette, et qui avait été converti en ambulance. Il s'y rendait ordinairement deux fois par semaine. Les autres Pères avaient aussi à visiter les malades soit aux ambulances, soit dans leurs domiciles, et le nombre en était grand. Plusieurs maladies régnèrent à cette époque dans Paris, et notamment la petite vérole ; le nombre des morts allait toujours en augmentant ; il s'éleva à la fin

jusqu'au nombre de cinq mille par jour. Il est vrai que les petits enfants comptaient pour beaucoup dans ce chiffre énorme, et il est juste d'observer que la ville contenait au commencement du siége une population d'environ 2 millions d'âmes.

Je ne dois pas oublier de dire que le R. P. Martinet accompagna, le 30 novembre et le 2 décembre, le corps d'armée qui livra plusieurs combats à Champigny, et qu'il eut à confesser sur le champ de bataille les soldats gravement blessés, malgré les balles qui sifflaient par-dessus sa tête et à côté de lui.

Il ne tint pas à nous que nous n'eussions à exercer un ministère à peu près semblable, à cette terrible époque ; dès le commencement du siége j'avais été nous mettre à la disposition de M. l'abbé Bayle, chargé, en sa qualité de grand vicaire, du service religieux des ambulances et de l'aumônerie de l'armée de Paris. On supposait généralement alors qu'il y aurait de nombreux et sanglants combats sur les remparts, où le ministère du prêtre serait nécessaire auprès des blessés gravement atteints, et j'offris les Pères de notre communauté pour cette belle mission. M. Bayle m'apprit que les curés et leurs vicaires avaient été déjà chargés de la partie des remparts qui longeait leurs paroisses respectives. Mais, comme ils auraient certainement besoin d'auxiliaires, surtout si la lutte devenait longue et acharnée, M. le grand vicaire daigna me dire que notre concours serait très-utile dans les dix-septième et dix-huitième arrondissements, voisins de notre maison, et confinant à la partie occidentale des remparts, où d'ailleurs il n'y a aucune communauté de prêtres ; et il ajouta qu'il allait en prévenir les curés de ces arrondissements Comme l'ennemi n'a fait aucune attaque durant tout le siége, de ce côté de Paris, notre concours ne fut pas demandé.

Je ne dois pas oublier, dans ce rapport, nos chers Frères. Le plus jeune d'entre eux, le Fr. Hourdier, dut quitter notre maison, dès la première quinzaine de septembre, en sa qualité de mobile, pour aller rejoindre son bataillon dans l'Ille-et-Vilaine, avec lequel il a fait toutes les campagnes de la Loire, faisant partie du corps d'armée sous les ordres du général Chanzy. Il eut sans doute beaucoup à souffrir dans les marches et les contre-marches et dans les campements, mais il ne fut ni blessé ni malade.

Les Fr. Collin et Rousseing avaient été se faire inscrire dès le premier appel sur les rôles de la garde nationale de Paris, mais ne furent jamais convoqués. Le Fr. Chounavel, qui ne fut appelé que plus tard, lorsqu'on enrôla sous les drapeaux de la garde nationale les hommes qui avaient dépassé quarante ans, fut placé dans une compagnie de gardes sédentaires, qui ne fut jamais armée ; il dut cependant endosser la vareuse réglementaire et se coiffer du képi ; tous les jours il se rendait à son poste pour l'exercice et rentrait après pour changer son costume militaire contre la soutanelle et reprendre les fonctions de sacristain. Il ne montait la garde que rarement et au poste de la compagnie qui se trouvait près de notre maison, et ce n'était qu'alors qu'il avait occasion de toucher un fusil. Quant au Fr. Sylvestre, qui avait été réformé au conseil de révision à cause de la délicatesse de sa santé, il fut par là même dispensé du service dans la garde nationale. Ce fut très-heureux pour nous que ces quatre Frères nous fussent laissés, durant ce long siége ; ils nous ont rendu les plus grands services, et c'était pour nous une bien douce consolation de les avoir auprès de nous pendant les pénibles épreuves que nous traversions.

Nous avions besoin, dans les circonstances où nous

nous trouvions, de cette aimable vie de famille, qui est toujours si douce quand le cœur et les esprits sont unis ; car nous étions complétement isolés du reste de la France et du monde entier, et privés par conséquent de vos nouvelles et de celles de nos Frères, et cet isolement a duré près de cinq mois, autant que celui que subissent ceux de nos Frères qui se trouvent dans les postes les plus reculés du vicariat de Mackenzie. Il partait bien de Paris des ballons montés qui se chargeaient de lettres fort légères, et nous étions heureux de nous servir de cette voie aérienne pour vous faire part de notre situation et vous rassurer sur notre état, mais aucun ballon ne venait de la province à Paris. Il est vrai que lorsque la température n'était point trop froide, ni l'atmosphère nébuleuse, des pigeons, partant de Tours ou d'autres localités, nous arrivaient de temps en temps portant sous leurs ailes des dépêches photographiées ; mais ils apportaient aussi les dépêches du gouvernement, et même de très-longs discours de M. Gambetta, et comme celles à l'adresse des simples particuliers cédaient le pas aux communications du gouvernement, leur tour arrivait le dernier et quelquefois pas du tout. Ceci vous explique la cause du retard des dépêches que vous aviez eu la bonté de m'envoyer et qui devaient m'arriver par vos messagers ailés : elles me sont arrivées prosaïquement par la poste, dix jours après la levée du siége, lorsque déjà nous avions reçu des lettres de France et de l'étranger par la voie ordinaire. J'ai même reçu une lettre de la Rivière-Rouge postérieure de date à votre première dépêche et arrivée cependant à notre maison de Paris avant cette même dépêche.

Si nous étions privés de vos nouvelles et de celles de nos Frères, nous en recevions assez souvent sur l'état de

la France en général et sur les opérations des armées en particulier. Le gouvernement publiait toutes celles qui lui parvenaient, quand elles étaient de nature à pouvoir être communiquées à la population ; mais, comme elles étaient sans contrôle possible, y croyait qui voulait, selon qu'il avait plus ou moins de confiance aux membres du gouvernement de la défense nationale ; cette confiance fut presque jusqu'à la fin soumise aux plus rudes épreuves. Il propageait ou laissait propager des bruits qui annonçaient de grands succès contre l'ennemi, que les événements ultérieurs finissaient par démentir, de sorte que nous passions tour à tour de la consolante espérance aux plus amères déceptions. Mais, en méditant sur les revers inouïs qu'éprouvait alors la France, le doigt de Dieu paraissait visiblement à quiconque avait conservé la foi et pouvait se rendre raison de la cause des malheurs qui tombaient sur la patrie ; elle avait péché, et Dieu la punissait, mais pour la corriger ; c'était là notre plus solide espérance et la seule source de consolations que nous pussions avoir au milieu de nos désastres. On est toujours heureux de croire et de reposer sa confiance en Dieu, mais on en sent beaucoup plus le prix dans les grandes calamités, et c'est alors aussi qu'il est le seul appui et le seul consolateur véritable.

La population tout entière de Paris aurait eu besoin d'avoir une foi vive et un parfait abandon à la divine Providence pour supporter avec une méritoire résignation les dures épreuves par lesquelles elle passa et les privations qu'elle eut à subir, surtout durant les derniers mois du siége ; quelques détails me suffiront pour vous les faire comprendre.

Dès que le blocus fut arrivé, une des préoccupations les plus grandes, pour un très-grand nombre, fut celle de

la nourriture : beaucoup n'avaient pas voulu croire à un siége de plus de dix à quinze jours, d'autres n'y avaient pas même cru, et s'étaient abstenus de faire des provisions; et pour le plus grand nombre, qui vivent à peu près au jour le jour, lors même qu'ils l'auraient voulu, cela leur aurait été impossible, et les uns et les autres eurent plus ou moins à souffrir durant le siége. Car, dès que l'on s'aperçut que les armées allemandes avaient coupé toutes les avenues qui conduisent à Paris et que la cité était bloquée, toute la ville se précipita chez les marchands de comestibles, ce qui eut pour effet de faire hausser subitement le prix des denrées, et bientôt on ne put que très-rarement s'en procurer, et encore à des prix très-élevés. Je dois observer que le gouvernement, dès les premiers jours, avait requis tout ce qui pouvait servir à l'alimentation de l'armée ; car il importait pour l'intérêt de la défense de Paris qu'elle ne fût pas privée de nourriture. Cette mesure eut pour résultat de vider en grande partie les magasins et les entrepôts qui contenaient des denrées. Je dois dire aussi que l'autorité municipale ne régla pas assez tôt la distribution des vivres, ce qui fut cause en grande partie de beaucoup de gaspillage, que plus tard on devait regretter amèrement, lorsqu'il fallut réduire le rationnement à des quantités trop minimes pour un grand nombre de personnes. Ainsi dès la fin du mois de décembre la ration quotidienne qui fut allouée à chaque personne fut de 300 grammes de pain et 30 grammes de viande. Afin que la distribution fût égale et se répartît régulièrement, les municipalités avaient distribué dans leurs arrondissements respectifs des cartes qui portaient le nom du chef de la famille, son adresse et le nombre des personnes qu'il avait à nourrir : il ne pouvait s'adresser qu'au boulanger et au boucher de son quartier qui lui était désigné. Le maire de Paris avait fixé le taux

de ces aliments indispensables à un prix très-modéré. Les autres objets de consommation qu'on pouvait encore se procurer chez quelques marchands n'étant point taxés par l'autorité municipale, les acheteurs devaient les payer selon l'estimation des vendeurs, c'est-à-dire à des prix fort élevés ; je n'en donnerai que peu d'exemples. Un œuf se vendait 2 francs et demi ou 30 francs la douzaine, un modeste lapin élevé dans quelque obscur réduit, de 25 à 30 francs; un maigre poulet se vendait au même prix; quant aux dindes, elles étaient estimées plus encore, au-dessus de leur valeur; vous allez en juger par le fait suivant. La veille de la grande fête de Noël un homme se présenta à la maison, il venait nous offrir à acheter une dinde, il assura qu'il pouvait la vendre 150 francs, mais qu'en notre faveur et pour nous être agréable il nous la laisserait pour la modique somme de 145 francs; le pauvre homme s'adressait mal en m'offrant une dinde à ce prix, je lui fis dire par notre Frère cuisinier, à qui il avait parlé, que je le remerciais de sa politesse et de son désintéressement, mais que nous ne voulions pas de dinde.

La classe sur qui pesa le plus lourdement cette extrême cherté des vivres fut celle de la petite bourgeoisie. Pour beaucoup la source de leur revenu avait tari, ils avaient honte d'exposer leurs besoins au public et ils n'étaient pas faits cependant aux rudes privations de la misère. Ils ne se plaignaient pas, ils supportaient avec la plus noble résignation des privations cruelles dont ils gardaient le secret, et ils donnèrent l'exemple d'une inébranlable fermeté d'âme. Les femmes se montraient peut-être plus déterminées que les hommes; c'est sur elles que pesait le plus lourd fardeau, puisqu'elles étaient chargées de l'approvisionnement du ménage.

Pour cela elles étaient obligées de faire queue durant

des heures entières aux portes des boucheries, des boulangeries et des épiceries, exposées aux rigueurs d'un hiver très-froid, souvent à la pluie et les pieds dans la boue, et elles restaient calmes, résignées, dans une situation qui semblait faite pour lasser la patience la plus exercée.

Je dois classer ici dans le nombre de ceux qui souffrirent le plus, quoique riches, les délicats, les épicuriens. La viande de cheval pas plus que celle de mulet ne convenait à leur goût, et ils ne pouvaient se faire au régime des viandes salées. Combien dans ce nombre qui faisaient pénitence pour la première fois de leur vie ! Mais ceux-là n'avaient pas droit à la compassion. Ceux qui souffrirent peut-être le moins du siége, parce que leur vie n'est en tout temps qu'une suite de privations, ce furent les pauvres de profession et d'état, qui vivent de l'assistance publique.

Jamais elle ne fut plus large et plus prévoyante qu'en ce temps d'universelle misère. Comme on savait que cette classe d'indigents se recrutait et s'augmentait de ceux qui n'osent ordinairement tendre la main, et dont le besoin le plus pressant peut seul vaincre la honte, la charité s'ingéniait à multiplier les secours ; les bons de pain, de viande, de riz, de bois furent répandus avec profusion dans certains quartiers ; on établit des cantines municipales où ceux qui n'avaient point d'argent pouvaient aller chercher des aliments pour eux et pour leur famille ; on multiplia les fourneaux économiques, qui débitaient également des aliments soit contre des bons, soit contre de l'argent, mais à des prix très-réduits.

Les victimes les plus nombreuses du siége se trouvèrent dans la classe la plus innocente et la plus intéressante, celle des petits enfants. On avait réservé principalement pour eux le lait des vaches laitières qu'on avait pu nourrir

dans l'intérieur des fortifications, afin de suppléer au défaut des nourrices, précaution excellente : elle ne suffit cependant pas pour un très-grand nombre à les empêcher de mourir. Quand on sait qu'ils ne quittaient ce monde de misères que pour aller au ciel, on ne saurait les plaindre, et on bénit le bon Dieu qui, en les appelant à lui, pour leur faire part de son bonheur, les a préservés des périls formidables pour leur salut que plus tard ils auraient rencontrés dans une grande ville comme Paris.

J'ai parlé de la quantité de viande et de pain qui nous était allouée durant le siége, je n'ai rien dit de leur qualité ; c'est une lacune que je dois remplir.

La provision des bœufs et des moutons, quoique considérable, fut cependant vite épuisée. On s'attaqua alors aux chevaux, très-nombreux à Paris, aux mulets et aux ânes, et, chose singulière, ce fut la classe pauvre ou vivant dans une grande médiocrité qui montra pour cet aliment la plus grande répugnance, tandis que les personnes riches ou habituées à une nourriture saine et délicate se mirent bravement à ce nouveau régime. Au fait, c'est une bonne et substantielle nourriture, et je ne trouve nullement justifiée la répugnance que l'on peut éprouver à la manger ; le mulet et l'âne sont plus délicats que le cheval et préférables par conséquent à ce dernier. Je ne parle pas ici des chiens, des chats et même des rats que l'on mangea durant le siége ; je crois que personne ne se trouva dans la nécessité de recourir à cette sorte d'aliment ; il s'en fit, j'en conviens, une grande consommation, mais par pure fantaisie, et j'ai la conviction que beaucoup ne s'en firent servir que pour pouvoir plus tard se vanter d'avoir mangé du chien ou du rat.

Quant au pain, il était peu agréable à la vue ; au commencement il y eut un vrai gaspillage de farine pour différentes causes ; plus tard il fallut recourir aux pois, aux

lentilles et je ne sais à quoi encore pour suppléer à son insuffisance; et de ce mélange de différentes farines auxquelles on ajoutait les balles de différents grains, on faisait un pain très-brun et massif qui avait la propriété toute particulière de se fondre dans le potage comme du beurre; il était cependant sain et point trop lourd à l'estomac; il est vrai que la minime quantité qu'on servait prévenait tout excès de ce côté-là.

Quoique Paris eût au commencement du siége une provision immense de combustible, il l'épuisa cependant avant de pouvoir la renouveler, et comme l'hiver fut très-rigoureux, une partie de la population eut à souffrir du froid. On ne trouva pas d'autre moyen de suppléer au combustible qui manquait, que d'abattre des arbres aux bois de Boulogne et de Vincennes, ceux qui se trouvaient sur les grandes routes et même ceux de quelques avenues, dont on livrait le bois à ceux qui en manquaient.

Quant à la houille, dès les premiers mois on n'en trouva plus chez les marchands; le gouvernement l'avait requise pour les moulins à farine qu'on venait de construire et pour les nombreuses usines chargées de fournir à la défense des armes et des munitions; les Compagnies du gaz, n'ayant plus de quoi alimenter leurs usines, suspendirent l'éclairage des rues, comme celui des magasins, dès le milieu du siége. Le pétrole dut le suppléer, mais ne le remplaça pas. Son éclairage donna quelque chose de triste et de morne à ce Paris naguère si brillant par la vive clarté que répandait partout la lumière de milliers de becs de gaz. Je dois ajouter que les lampes de pétrole, placées dans les lanternes des candélabres, étaient fort espacées et souvent ne donnaient plus de lumière lorsque la nuit n'était pas encore avancée; et comme les magasins n'étaient point ouverts à ces heures de la nuit, et par conséquent n'étaient pas éclairés, lorsque le temps était cou-

vert, ce qui arrive fréquemment à Paris, on se trouvait plongé dans l'obscurité, ce qui était fort incommode quand on avait à marcher dans les rues; jen ai fait l'expérience pendant plus d'un mois, en allant tous les matins à six heures dire la sainte messe chez nos Sœurs de la Conception.

Pour nous, personnellement, nous n'avons pas eu à souffrir sous le double rapport de la nourriture et du chauffage; nous avons pu même faire participer plusieurs personnes moins bien partagées que nous à notre abondance. Dès le désastre de Sedan, il nous fut facile de prévoir le siége de Paris, nous fîmes nos provisions en conséquence; le Frère cuisinier reçut ordre de ne toucher à ces provisions que lorsqu'il ne trouverait plus rien à acheter chez les marchands, ou lorsque le prix des denrées deviendrait trop élevé; grâce à cette précaution, nous avons eu tout le temps une nourriture suffisante, sinon recherchée. Nous étions cependant dans notre maison de Paris neuf Prêtres et quatre Frères; nous avions en outre les six malades de notre ambulance, qui, une fois entrés en convalescence, mangeaient plus que nous, et les deux Sœurs de l'Espérance qui les soignaient. La viande de cheval, que nous ne pouvions recevoir que tous les trois jours, suffisait à peine pour un repas deux ou trois fois la semaine; les autres repas étaient fournis par nos réserves et aussi par ce que notre Frère cuisinier pouvait trouver en ville.

Je dois ici payer un juste tribut de reconnaissance à notre cher Fr. Rousseing, qui durant cette triste période a su, par son esprit inventif, son dévouement, nous procurer, même pendant les plus mauvais jours, une nourriture saine et suffisante. Il put nous procurer un modeste festin le 8 décembre, jour de notre grande fête patronale, et pour la fête de Noël; ce jour-là nous eûmes

un pâté de rats, que nous trouvâmes excellent : il est vrai que nous ignorions ce qu'il contenait.

Nous eûmes encore moins à souffrir sous le rapport du chauffage, car nous avions ample provision de bois, ce qui nous permit d'en céder une quantité assez considérable à plusieurs personnes qui, quoique à l'aise, auraient beaucoup souffert du froid sans le secours qu'il nous fut possible de leur accorder.

Il n'est pas sans intérêt, je crois, de dire quelques mots sur la physionomie de Paris à cette époque. Cette ville avait changé d'aspect, vous pouvez facilement le comprendre ; elle ne présentait plus ce mouvement et cette splendeur qui la distinguaient dans ses jours de prospérité. Les magasins présentaient un fort triste aspect, un grand nombre d'ailleurs restaient fermés. Les boutiques de comestibles les mieux garnies autrefois n'offraient absolument rien aux regards, si ce n'est des étagères vides ; sur quelques-unes cependant on pouvait encore voir étalées quelques feuilles fanées de chou, qui disparurent bientôt. Il n'y avait plus que quelques rares omnibus qui fissent leur service quotidien ; quant aux voitures de place, ce n'était guère plus qu'un souvenir : les pauvres bêtes qui les traînaient avaient passé de l'écurie à l'abattoir, ou y attendaient leur tour. Comme les chevaux de luxe subissaient le même sort, on ne rencontrait plus de fringants équipages ni de cavaliers amateurs. Les trottoirs des rues et même ceux des boulevards, naguère couverts d'une foule qui se pressait comme les flots d'un grand fleuve, n'étaient plus foulés que par de rares passants.

Le gouvernement avait compris qu'il eût été malséant de tenir les théâtres ouverts à cette époque de calamité, et dès les premiers jours il les avait fait fermer ; mais il parut trop pénible de priver de toute distraction amusante

certaines classes de la société qui ne sauraient s'en passer : on fit donc des concerts dits *populaires*, et pour voiler ce qu'il y avait d'inconvenant dans ces sortes de réunions, on les afficha au profit d'une bonne œuvre. On peut supposer qu'un des motifs qui firent autoriser ces soirées chantantes fut de soutenir le moral de ceux qui s'y rendaient. Aux concerts on ajouta comme distraction, et comme moyen d'élever les âmes à la hauteur des circonstances, des réunions où quelques littérateurs de renom firent des conférences, ce qu'en Angleterre et dans l'Amérique du Nord on appelle du nom plus modeste de *lectures*.

Outre ces réunions plus ou moins amusantes, on ouvrit un grand nombre de clubs, où une population plus considérable, et en général plus turbulente que celle qui fréquentait les concerts, se rendait tous les soirs.

Je n'ai pas besoin de dire que la plupart de ces clubs appartenaient au parti radical ; on y rabâchait toutes les maximes qui avaient eu cours en 93. Les motions les plus insensées et les plus burlesques y étaient apportées à la tribune par des énergumènes qui soulevaient des applaudissements frénétiques. Malheur à celui qui dans ces sinistres réunions aurait voulu protester, ou même faire entendre une opinion contraire ! Marat et Robespierre étaient leurs divinités et leurs modèles. Que de blasphèmes horribles ont été proférés dans ces clubs !

Des femmes excentriques avaient aussi ouvert un club, où l'on avait commencé à débiter des doctrines qui ne valaient pas mieux ; mais il tomba sous le ridicule, ce fut même un sujet d'amusement pour Paris durant quelques jours.

A tous ces ferments de discorde et de dissolution sociale venait s'en ajouter un autre plus dangereux encore, parce qu'il s'adressait à une plus vaste clientèle : je veux parler de la mauvaise presse, qui n'était retenue par au-

cun frein, soufflait la révolte et propageait les plus funestes erreurs. Oh! c'est dans ces tristes temps surtout que l'on peut constater de la manière la plus frappante que la liberté de la presse, telle que l'Eglise la condamne, est le moyen le plus efficace de pervertir les esprits. Et c'est à cette source que la masse de la population allait puiser son enseignement! On se demande avec effroi ce qu'il devait produire de désastreux sur des personnes qui ne croient plus à l'Evangile et souvent pas même à Dieu, et dont l'intelligence est ouverte à toutes les erreurs et à tous les égarements du cœur et de la raison?

Ce furent les prédications incendiaires de ces journaux qui, secondés par les clubs révolutionnaires, nous conduisirent plusieurs fois, durant le siége, à la veille d'une guerre civile. Plusieurs de ces journaux attaquaient chaque jour le gouvernement de la manière la plus brutale, et terminaient leurs invectives par le sempiternel refrain : « Il nous faut la Commune », comme si la Commune par sa seule vertu devait assurer des provisions, donner des munitions et des soldats, chasser les Allemands et ramener l'âge d'or sur la France.

Ces excitations incendiaires devaient produire une tempête ; le nuage finit par crever le 8 octobre, il y eut ce jour-là une grande manifestation à l'Hôtel de ville. Trois ou quatre mille gardes nationaux, les uns en blouse, les autres sous la vareuse, descendirent de Belleville. Ils portaient de grandes pancartes sur lesquelles était inscrit en lettres énormes le mot de ralliement de l'émeute, et ils criaient tous ensemble : *Vive la Commune!* Mais le gouvernement avait heureusement pris ses précautions. De toutes parts le rappel bat dans Paris. Plusieurs bataillons arrivent au pas de course, pénètrent sur la place, se forment en carré et contraignent la foule à reculer. Plusieurs membres du gouvernement sortent de l'Hôtel de

ville tandis que le général Trochu, suivi de son état-major, se promène de rang en rang au milieu des troupes. Ils sont accueillis par des cris longuement répétés : *Vive la République! à bas la Commune!* La manifestation avait manqué son coup. Les organisateurs essayèrent de la recommencer le lendemain, mais ce premier échec n'était pas fait pour encourager leurs adhérents. Je dois observer que tout cela s'était passé sans que, dans nos quartiers éloignés du centre de la ville, nous nous en fussions aperçus ; nous ne l'apprîmes, comme bien d'autres événements de ce genre, que le lendemain et par les journaux, comme si nous avions été en province.

Le gouvernement de la défense nationale restait donc encore une fois maître de la situation ; mais ce n'était qu'un succès provisoire, tout le monde le sentait.

En effet, le feu couvait sous la cendre, et le premier revers devait produire un incendie ; c'était le résultat inévitable depuis le commencement de cette malheureuse guerre, parce que tout revers était attribué à la trahison des généraux ou à l'incapacité des gouvernants. La prise du Bourget, l'occupation d'Orléans et la reddition de Metz étaient plus qu'il n'en fallait pour amener un de ces soulèvements qui de notre temps renversent en quelques heures les gouvernements, même ceux qui paraissent les plus solides. Ce fut le 31 octobre que l'orage éclata. Dès le matin de cette journée on battait le rappel dans tous les quartiers de la ville, et vers onze heures plusieurs bataillons prenaient le chemin de l'Hôtel de ville. Ce ne fut pendant toute l'après-midi qu'une manifestation non interrompue. Les membres du gouvernement tinrent tête tant bien que mal à l'orage, se relayant les uns les autres pour calmer la foule, mais qui ne répondait que par des clameurs très-confuses. Vers deux heures, une députation demanda à être introduite à l'Hôtel de

ville, dans la salle où délibéraient les membres du gouvernement. Composée d'une centaine de personnes prises dans le parti le plus avancé, elle venait demander des explications sur la malheureuse affaire du Bourget et lui soumettre le projet d'un décret radical. Tandis que les membres du gouvernement délibéraient, le tumulte augmentait sur la place de l'Hôtel-de-Ville ; en ce moment des coups de feu sont tirés, sans qu'on sache d'où ils partent. A la faveur du trouble qu'ils excitent, un grand nombre de gardes nationaux forcent les portes de l'Hôtel de ville et se répandent dans les salles : la manifestation tourne en révolution. Les chefs du parti radical s'étaient hâtés de les suivre, et leur premier soin fut de dresser des listes contenant les noms des membres du nouveau gouvernement, où les leurs, bien entendu, figuraient les premiers ; ces listes sont jetées par les fenêtres à la foule pour qu'elle applaudisse à son œuvre et acclame les nouveaux gouvernants.

La salle où se sont retirés les membres du gouvernement de la défense nationale est envahie par l'émeute ; on les injurie, on les menace, quelques factieux même les couchent en joue : tous attendent la mort. Seul, le ministre des finances s'est esquivé, et une fois rentré dans son ministère, il envoie des ordres afin de délivrer ses collègues et de vaincre les révoltés.

La nuit du 31 octobre fut la plus triste de cette triste époque. Nous n'assistions pas sans doute aux scènes lamentables qui se passaient à l'Hôtel de ville et à ses alentours, mais il nous en revenait de lointains échos, plus ou moins fidèles, mais tous à navrer le cœur. Vers neuf heures du soir notre Fr. Chounavel fut au poste de sa compagnie pour savoir quel service il avait à faire et connaître les événements de la journée : une demi-heure après il rentra dans la maison en nous apprenant que son

capitaine l'avait informé que la Commune avait été proclamée et qu'elle avait un gouvernement constitué, et que sa première mesure avait été de décréter la levée en masse de tous les citoyens. Bientôt après nous entendions battre le rappel dans notre quartier, de plus le bruit lointain du tambour nous revenait de tout côté, et résonna une grande partie de la nuit. A cette heure et dans cette circonstance, il produisait dans l'âme un effet aussi lugubre que celui du glas ou du tocsin.

Nous ne pouvions ignorer ce que nous promettait le règne de la Commune, en apprenant surtout que ses chefs avaient glorifié les plus grands scélérats de 93, se donnaient comme les apôtres de leurs principes et étaient fort capables de les appliquer. Le souvenir de la Terreur nous revenait d'une manière frappante à l'esprit, au point de nous rendre présente cette époque la plus sanglante et la plus honteuse de notre histoire. Les honnêtes gens qui dans cette nuit du 31 octobre ont pu dormir n'ont pas dû faire des songes bien riants, s'ils ont fait quelque rêve.

Nous avions été prendre notre repos avec la conviction que le gouvernement de la défense nationale avait été renouvelé et remplacé par celui de la Commune, comme lui-même avait, environ deux mois auparavant, aussi lestement renversé et remplacé l'empire. Cependant, en me rendant le lendemain matin à la rue Chaptal pour dire la sainte messe chez nos Sœurs de la Conception, je remarquai que tout était comme à l'ordinaire dans les rues, je ne vis ni plus de monde ni plus d'agitation qu'aux jours précédents, ce qui commença à me faire douter du succès final des émeutiers. J'avais hâte de connaître le résultat du mouvement révolutionnaire qui la veille et une grande partie de la nuit avait agité la ville ; je ne pus le connaître d'une manière positive que lorsque les journaux du

matin parurent, c'est-à-dire vers huit heures et demie. J'appris alors, avec une satisfaction facile à comprendre, que, grâce à l'empressement et au dévouement de quelques bataillons de la garde nationale partisans de l'ordre et de quelques bataillons de mobiles bretons, fort peu sympathiques aux révolutionnaires, l'émeute avait été vaincue, ses chefs faits prisonniers et la Commune étouffée dans son berceau, pour cette fois du moins, car plus tard nous devions assister à sa résurrection ; mais pour le moment, et durant tout le siége des Prussiens, elle resta ensevelie dans sa défaite.

Il y eut bien le 22 janvier, à la suite des affaires de Montretout et de Buzenval une petite tentative d'insurrection, mais elle fut vigoureusement réprimée aussitôt ; il n'y eut que les personnes qui se trouvaient près de l'Hôtel de ville qui s'en aperçurent.

Ces diverses agitations qui venaient de temps en temps rompre la monotonie de l'état de siége n'avaient cependant point affaibli le moral de la partie saine de la population, et surtout de la plupart des gardes nationaux : combattre les Allemands, les empêcher de prendre la ville et les détruire, si c'était possible, tels étaient les sentiments qui les animaient. Durant cette période nous avons été les témoins d'un phénomène très-rare : tandis que dans la plupart des siéges ce sont les chefs de l'armée et les soldats qui sont forcés de soutenir et d'exciter la population civile, à Paris, tout au contraire, c'était la population civile qui excitait les généraux et les soldats à combattre, en leur offrant le concours de son courage jusqu'au sacrifice de la vie. Il est vrai que les hommes de guerre voyaient mieux les obstacles à vaincre et la faiblesse des moyens qui étaient à leur disposition, et qu'ils avaient des raisons pour n'avoir pas la même confiance ; mais il n'en est pas moins vrai que dans cette mémorable circon-

stance la population de Paris a montré un grand courage et une constance admirable.

On peut dire en toute vérité que jusqu'au moment où Paris a dû capituler faute de vivres, deux sentiments l'ont soutenu durant le siége : celui de n'être point pris de vive force et d'être délivré de ses ennemis par les armées qui s'organisaient alors dans les provinces. Je dois cependant avouer que ce dernier sentiment s'était singulièrement affaibli sur les derniers temps, par suite des nouvelles qui lui parvenaient, et qui firent cesser tout espoir de délivrance quand il apprit les désastres de l'armée de la Loire et de celle qui opérait dans l'est de la France. Mais ces sinistres nouvelles n'ébranlèrent point son courage, pas plus que la perspective d'un bombardement imminent. Depuis longtemps le bombardement des forts avait commencé ; il s'était d'abord borné à ceux de l'est, à ceux de Rosny et de Nogent ; puis il s'était peu à peu étendu à ceux du sud, à Montrouge, Bicêtre, Issy, puis vers le nord-est, où il s'était essayé contre Aubervillers, et l'on voyait déjà l'heure où, remontant vers le nord, il s'en prendrait à Saint-Denis. C'était sous le ciel de Paris comme un grondement continu de canonnade, auquel on s'était vite habitué et qui était presque devenu une distraction. Quelques coups qui éclataient plus haut, avec un bruit plus strident, faisaient supposer que c'était une des plus grosses pièces de marine qui vomissait la mitraille aux Prussiens, ce qui entretenait la confiance. Tous les matins, en ouvrant le journal, on cherchait les dégâts de la veille; mais d'après les rapports officiels ils étaient insignifiants, malgré la grêle d'obus et de boulets qui leur tombait dessus, ce qui était de nature à faire croire qu'ils ne pourraient jamais être pris, et que lors même que l'ennemi les réduirait, il serait arrêté aux remparts; que dans tous les cas la ville ne serait pas bom-

bardée. Cette illusion devait disparaître comme tant d'autres dans lesquelles nous nous étions bercés. Dans la journée du 5 janvier, Paris reçut pour la première fois la visite des obus prussiens. Il en tomba sur le jardin du Luxembourg et sur le cimetière Montparnasse. L'Ecole normale, le marché aux chevaux, le boulevard d'Enfer, la rue Saint-Jacques en reçurent quelques-uns. Il y eut dans la population un moment de doute, on croyait encore que les lois de la guerre étaient en vigueur, et que le chef de l'armée de Paris n'ayant pas été prévenu d'avance, l'ennemi ne pouvait pas la bombarder; mais on ne tarda pas à se convaincre que la ville était réellement bombardée, malgré les protestations du corps des ambassadeurs et de consuls résidant à Paris. La Prusse, qui faisait la guerre selon un système nouveau et qui avait déjà inauguré la loi sauvage des otages, telle que devait la pratiquer plus tard la Commune, avait aboli selon ses convenances ces lois protectrices qui chez les nations civilisées couvrent les faibles et les innocents, comme les vieillards, les femmes et les enfants.

Les temps de la chevalerie sont loin de nous, ces temps cependant qu'on ose appeler aujourd'hui du nom de barbares ! Il est vrai que de nos jours beaucoup de mots expriment le contraire de ce qu'ils signifient, et c'est un des moyens les plus efficaces qu'ont employé les corrupteurs des peuples pour pervertir les esprits.

Il est probable cependant, et je dis ceci pour atténuer les procédés du chef des armées allemandes, qu'en envoyant dans Paris un certain nombre d'obus, ils voulaient inspirer la terreur à ses habitants et amener par là une prompte capitulation. Mais si telle avait été leur pensée, ils furent trompés dans leur attente. Le bombardement excita plutôt la curiosité que la terreur, au point que le gouvernement se crut obligé de défendre aux Parisiens

de s'assembler aux endroits où pleuvaient les obus. D'ailleurs on était persuadé qu'en se couchant par terre quand les obus tombaient, jusqu'à ce qu'ils eussent éclaté, il n'y avait nul péril, ce qui donna lieu à de fréquentes scènes comiques. Ce qui peut expliquer la sécurité où nous vivions, pendant que Paris recevait les projectiles de l'ennemi, c'est qu'en réalité on avait fort peu à craindre. Si le bombardement produit des effets terribles dans une petite ville, dont les maisons sont pressées les unes contre les autres et construites en partie en bois, il est impuissant contre une cité immense, toute coupée de boulevards, de terrains vagues, de squares et de jardins, où les demeures des particuliers, presque toutes bâties en pierre de taille, ressemblent par leur masse à des citadelles. Un obus tombé sur une de ces maisons crevait deux ou trois planchers et faisait quelques dégâts quand il éclatait, ce qui n'arrivait pas toujours ; mais ces dégâts étaient peu importants et facilement réparables ; il n'y avait généralement de très-endommagé que les devantures de boutiques et les meubles. Mais si les maisons des particuliers souffrirent peu, il n'en fut pas de même des édifices publics situés sur la rive gauche de la Seine, la partie seule de la ville que purent atteindre les projectiles des Prussiens. Le Muséum d'histoire naturelle, la Bibliothèque, les hôpitaux et les palais qu'on avait transformés en ambulances, étant devenus le point de mire de l'artillerie ennemie, subirent de plus grands ravages.

Parmi les personnes, il y eut un certain nombre de victimes qui furent tuées ou blessées ; elles se trouvaient dans la classe de celles que leur âge et leur sexe auraient dû le plus soustraire aux lois terribles de la guerre. Le bombardement de Paris était un acte de cruauté inutile, puisque les chefs des armées qui l'assiégeaient connaissaient parfaitement qu'on allait y manquer de provisions;

ils pouvaient même d'avance fixer l'époque où elles seraient épuisées et où l'on se verrait contraint de capituler.

Si sur la rive gauche, où les obus tombaient, la peur ne paraissait pas, si l'on y circulait dans les rues comme aux temps ordinaires, nous, qui habitons sur la rive droite, et à une distance assez considérable du fleuve, nous vivions dans une complète sécurité. Nous lisions bien tous les jours les rapports qu'on publiait sur les opérations du siége et sur les effets du bombardement, mais comme si nous avions lu le récit du siége d'une ville de France à 100 lieues de nous. Si je ne l'avais éprouvé, je n'aurais jamais cru qu'on pût se faire à ces drames terribles, et en être le témoin impassible, et certainement que je ne faisais pas exception à Paris; c'est ce qui explique le courage et la constance que montra la population à supporter le régime de privations imposé par le blocus, et à braver les dangers du bombardement. Elle n'accepta la capitulation que lorsqu'elle fut convaincue qu'elle ne pouvait plus être soutenue par les armées de la province et que ses provisions étaient presque épuisées.

Comme toutes les voies qui mènent à Paris étaient interrompues et qu'il fallait quelque temps pour le ravitailler, même après que le cercle de fer qui l'enlaçait serait rompu, le gouvernement ne voulut pas attendre, pour capituler, que toutes les provisions fussent épuisées, et négocia avec l'ennemi. Dès le 27 il donna avis à la population des résultats de sa négociation, et dès le lendemain il fit connaître l'armistice, qui en suspendant toute opération hostile, allait nous faire sortir de l'isolement où nous avions vécu depuis plusieurs mois.

Mais il fallait au moins dix jours encore avant que les provisions pussent entrer dans Paris en quantité suffisante pour répondre aux besoins de son immense population; c'étaient donc dix jours à ajouter au maigre régime

du siége. La Providence, qui durant cette époque avait veillé sur nous avec une sollicitude toute maternelle, devait dans cette circonstance nous montrer encore les tendres effets de sa bonté. Trois jours après la cessation des hostilités, M[me] Chopin, de la Sainte-Famille, traversant bravement les lignes prussiennes, venait de Royaumont nous apporter des provisions fraîches et nous donner de vos nouvelles et de celles de nos Pères et Frères. Comme la colombe qui en apportant à Noé la branche d'olivier lui annonçait la fin du déluge, la visite de cette bonne dame était pour nous la preuve la plus évidente que le siége avait cessé et que des jours meilleurs et surtout plus calmes allaient luire ; elle avait surtout l'avantage de rompre l'isolement, dans lequel nous vivions depuis si longtemps, des membres de la famille ; aussi son arrivée nous causa-t-elle la joie la plus douce. Le lendemain elle retournait à Royaumont, mais pour nous envoyer au plus tôt le cher Fr. Picard avec des provisions beaucoup plus abondantes qu'elle n'avait pu en apporter dans sa voiture. En outre, le R. P. Cook nous expédiait de Londres à la même époque et par les voies les plus rapides tout ce qui nous aurait suffi pour attendre le ravitaillement de Paris, lors même que nous aurions été privés d'autres aliments.

Vous voyez par cet exposé, mon très-révérend et bien-aimé Père, que vos enfants de Paris ont été protégés d'une manière toute spéciale par la divine Providence et par la très-sainte Vierge, notre auguste patronne, qui leur ont épargné les plus dures épreuves et les ont soutenus au milieu de circonstances toujours pénibles au cœur et à l'esprit. Il nous reste à leur en témoigner notre reconnaissance par une plus grande fidélité à les servir et à les honorer. Je suis avec un profond respect, etc.,

P. Aubert, o. m. i.

LETTRE DU R. P. MICHAUX, AUMONIER DES SOLDATS FRANÇAIS INTERNÉS A LIÉGE, AU R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Liége, le 2 février 1871.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous avez eu la bonté, dans votre lettre du 16 janvier, de me demander un compte rendu aussi détaillé que possible de l'œuvre dont vous m'avez chargé à Liége. Je vais essayer de répondre à votre désir.

En traversant cette ville au mois d'octobre, je demandai au lieutenant général l'autorisation d'aller visiter nos prisonniers français. Je voulais seulement leur serrer la main, leur adresser une parole d'affection et d'espérance, leur donner une marque de dévouement et de sympathie. Je ne pensais guère alors que peu de jours après je serais le pasteur de ce petit troupeau, dans lequel le bon Dieu compte de belles et saintes âmes. J'avoue même, en toute sincérité, que ma gaieté, mon tempérament, ma vigueur physique, mes sentiments les plus intimes me faisaient ambitionner un autre ministère. Vous le savez , mon très-révérend Père, depuis le premier coup de canon tiré sur nos frontières mes pensées et mon cœur suivaient sur le champ de bataille ceux dont j'aurais voulu être l'aumônier, l'infirmier et le père. Dieu sans doute ne m'a pas jugé digne de ce poste d'honneur; vous n'avez pas cru devoir accueillir ma demande ; mais, comme compensation au sacrifice que m'imposait l'obéissance, votre charité a accepté pour moi les offres de Mgr de Liége, et je vous en remercie.

Le bon Dieu, du reste, a béni mes faibles efforts : je suis content de mes hommes. Le malheur est un des grands missionnaires dont Dieu se sert pour sauver les âmes ; à mon arrivée au milieu de nos pauvres internés, je les trouvai admirablement disposés. Les armes étaient tombées de leurs mains sous les murs de Sedan... Ils se voyaient, après nos premiers désastres, profondément humiliés d'une capitulation sans exemple jusqu'alors, capitulation qui froissait les sentiments les plus intimes de leur patriotisme et de leur honneur militaire. Ils étaient entièrement privés de la liberté, enfermés dans un fort, condamnés à bien des sacrifices, à une oisiveté désolante, à de douloureuses et continuelles préoccupations. Le bruit de nos défaites successives parvenait à leur oreille, et les douleurs de la patrie, les angoisses de la famille trouvaient dans leur cœur un écho auquel l'éloignement et l'imagination donnaient une force qui s'accentuait chaque jour davantage. Aussi l'accueil qui me fut fait dès ma première visite me fit comprendre qu'il y avait là du bien à faire, que ce bien se ferait facilement avec l'aide de Dieu et la protection de notre bonne et immaculée Mère. Je ne me suis pas trompé.

Il fallait avant tout organiser le service religieux du dimanche. Nos internés sont casernés dans deux forts, celui de la Citadelle, éloigné de 3 kilomètres de ma résidence, et celui de la Chartreuse, distant d'un quart d'heure de la maison de l'Espérance. Dans le premier de ces deux forts, M. le chanoine Peyrot, aumônier militaire de la garnison et de l'hôpital, disait depuis trois semaines la messe à nos prisonniers; mais la disette de Prêtres avait empêché Monseigneur, malgré toute sa bonne volonté et son grand zèle, de procurer le même avantage à ceux de la Chartreuse. Aussi je dus immédiatement m'occuper d'eux. Pendant un mois il fallut me

résigner à célébrer le saint sacrifice à la cuisine; puis, après l'évasion de soixante-douze internés, dans une casemate laissée libre par leur départ; puis enfin, depuis la capitulation de Mézières et de Rocroi, qui nous ont envoyé un certain contingent, dans une espèce de corridor large de 5 mètres, long de 25 à 30, haut de 4... Ce n'est pas une cathédrale, comme vous le voyez. Mais j'aime à croire que Celui qui n'a pas dédaigné de naître dans une étable est tellement bon, qu'il descend volontiers dans cette pauvre petite chapelle, que nos soldats d'ailleurs ont ornée de leur mieux. Ils ont fait des guirlandes de verdure. Le cimetière de Liége nous a fourni trois voitures d'arbres verts : sapins, cèdres de Virginie, épicéa, etc. L'Espérance nous prête autel, vases sacrés, ornements, etc. Nous avons un splendide luminaire, et pardessus tout, des cœurs malheureux qui viennent demander consolation au divin Maître et chanter sur la terre étrangère les hymnes de l'Eglise et les cantiques de la patrie. Il est difficile de les entendre sans être ému, et un conseiller à la Cour de Metz, ayant assisté dernièrement à nos vêpres, me disait : « J'ai éprouvé là une des émotions les plus profondes de ma vie. »

Le dimanche est donc sanctifié par nos prisonniers, qui semblent heureux d'assister aux offices, et qui écoutent avec avidité la parole du Prêtre. Aussi, le premier mois à peine écoulé, nous crûmes devoir faire un pas de plus pour travailler à leur sanctification. La terre était préparée par la grâce et par la souffrance : il s'agissait de l'ensemencer. Pauvres soldats! depuis plusieurs semaines on pouvait dire d'eux : *Euntes ibant et flebant*, *mittentes semina sua*. Il était temps d'ajouter : *Venientes autem venient cum exultatione*, *portantes manipulos suos*. Oui, le long du sentier de la douleur ils avaient répandu la semence de leurs larmes; il fallait bien enfin les voir venir

avec leurs gerbes de gloire et d'immortalité. Je leur prêchai une retraite, à la clôture de laquelle Monseigneur vint présider. Je n'avais en ce moment que deux cents détenus, parmi lesquels se trouvaient onze musulmans et sept protestants ; et cependant j'eus la consolation d'en voir ce jour-là même cent trente-trois communier des mains de Sa Grandeur ; quatre s'approchaient pour la première fois de la Table sainte, et quatorze recevaient le sacrement de la confirmation. Quinze jours plus tard à la Citadelle, à la fin de ma seconde retraite, nous étions heureux de compter quatorze premières communions, cinquante-neuf confirmations et trois cent cinquante communions.

Depuis, le mouvement a continué et la grâce de Dieu a fait des siennes. Au fort de la Chartreuse, cent soixante échappés de Metz, de Montmédy, de Mézières, de Rocroi sont venus grossir mon troupeau, et le 31 janvier Monseigneur daignait, pour la troisième fois et spontanément, venir nous visiter, administrer la confirmation à vingt-trois internés, et distribuer le pain eucharistique à quatre-vingt-trois, parmi lesquels quatre faisaient leur première communion. Il a voulu également aller à l'hôpital confirmer sept de nos pauvres malades.

Voilà, mon T.-R. Père, sommairement et d'une manière bien incomplète les victoires de la grâce et les conquêtes des malheurs providentiels qui sont venus nous frapper.

Je dois ajouter cependant, pour être vrai, que tout d'abord je me suis trouvé en présence de certaines difficultés, de certains ennemis dont il fallait triompher, ou du moins essayer de diminuer la puissance. C'étaient :

1° Le ministre protestant, qui à mon arrivée avait déjà le pied dans l'étrier ;

2° La Ligue d'enseignement, qui avait obtenu des auto-

rités supérieures l'autorisation d'ouvrir des cours au fort de la Citadelle ;

3° L'oisiveté, qui est la mère de tous les vices ;

4° Le découragement, qui s'empare si volontiers de ceux qui souffrent.

Voici, mon très-révérend et bien-aimé Père, les moyens que je crus pouvoir employer pour triompher :

1° *Du ministre.*—Deux fois par semaine il venait prêcher à ses coreligionnaires, et en même temps il se livrait à un certain trafic. Il apportait du tabac, du savon, du fil, des bretelles, des marchandises diverses, qu'il vendait à vil prix, disait-il. En regard de son mercantilisme et de sa rapacité pour le gain, je me montrai grand et généreux sur toute la ligne : il vendait, je donnai. Un jour même, sans le vouloir, je lui ai joué un vilain tour. J'avais acheté quelques encriers de poche pour une petite loterie. Nos hommes me demandent quel en est le prix chez les marchands de la ville. «Vingt-cinq centimes, leur répondis-je ; vous voyez que je ne vous fais pas là un magnifique cadeau. — Vingt-cinq centimes ! s'écrièrent-ils ; le voleur de ministre protestant qui nous les vend cinquante, et encore il dit y mettre du sien ! » Je riais sous cape, et au fond je n'étais pas fâché de le démonétiser un peu. Et pourquoi ne pas vous avouer une petite méchanceté de ma part ? Un jour il prêchait dans une casemate voisine de notre chapelle provisoire. Le moment de mon instruction arrive. Je traverse, c'était le seul chemin, avec mes trois cent cinquante hommes en sabots, la salle où il pérore; puis nous nous mettons à chanter à pleins poumons nos cantiques. Il lui fallut arriver à la péroraison et décamper au plus tôt ;

2° *De la Ligue d'enseignement.* — Nous avons dû jusqu'à présent nous contenter de faire suivre les cours par quelques hommes intelligents et consciencieux qui ont

mission de nous avertir au premier mot capable de porter atteinte à la foi ou aux sentiments religieux de nos soldats. Je dois dire que jusqu'à présent aucune plainte n'a été faite, ce qui ne m'empêche pas de regretter le concours de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, que j'aurais essayé de m'assurer si j'étais arrivé à Liége un mois plus tôt;

3° *De l'oisiveté et des misères qu'elle engendre.* — Nous avons procuré du travail à ceux qui pouvaient faire usage de leurs dix doigts. Les tailleurs, les brodeurs en tapisserie, les dessinateurs, les copistes sont généralement occupés. Une petite bibliothèque a été organisée. Chaque chambre reçoit par jour un exemplaire de la *Gazette de Liége.* Des instruments de musique ont été mis à la disposition des musiciens. On a distribué à nos soldats des jeux de toute sorte, dominos, dames, lotos, cartes, nains jaunes, etc. Une fois par mois je tire une petite loterie. Cela les occupe pendant trois jours. Sans débourser un centime, tout interné gagne un lot. Voici le cérémonial usité en semblable circonstance. Chaque compagnie fournit sa table. J'ai douze compagnies, par conséquent douze tables couvertes, en guise de draperies, de couvertures de lit émaillées de traces de puces ou de punaises. Mais c'est égal, c'est tout de même beau. Les lots sont étalés aux regards de tous. On y voit des ceintures en tapisserie, des chemises, des pantalons, des caleçons, des chaussettes, des mouchoirs de poche, des bonnets de coton, du tabac, des cigares, des pipes, des blagues, des rasoirs, des couteaux, du savon, des peignes, du papier, des crayons, des plumes, des enveloppes, des livres, des almanachs. Les gastronomes peuvent avoir en partage du jambon, du saucisson, du boudin blanc, du fromage de Hollande, un hareng saur, un flacon de bordeaux, de bourgogne, de riquerhis, etc. Le moment du tirage arrivé, les noms de tous

sont jetés dans mon tricorne, je tiens en main le lot qui va échoir au premier sortant. Un turco ne sachant pas lire plonge la main dans l'urne de feutre, et le nom de l'élu est proclamé. Tous gagnent, tous sont contents, moi le premier, car j'ai le plus beau lot : la satisfaction de leur avoir fait oublier leurs peines et procuré un instant d'honnête récréation ;

4° *Du découragement.* — Ce n'est pas chose facile que de rendre à de pauvres cœurs ulcérés par la souffrance un peu d'espoir dans des jours plus heureux. Entre tous les moyens humains, celui qui m'a semblé le meilleur, c'est de compatir à l'affliction de celui qu'on vient consoler... Mais il est parfois des douleurs si profondes que Dieu seul peut en adoucir l'amertume.

Vous me demanderez peut-être, mon très-révérend Père, comment je puis faire face à toutes les dépenses de mon œuvre. La bonne Providence est là, et sa bourse est inépuisable. Tantôt elle revêt la forme de Monseigneur, qui m'a remis 500 francs d'offrande personnelle ; tantôt elle s'incarne dans la Mère Hélène, supérieure de l'Espérance, et ses filles, qui trouvent des ressources sans fin, et qui avec de vieux morceaux d'étoffe, des rubans passés, savent faire des blagues d'un goût exquis, des cravates d'une fraîcheur sans pareille. D'autres fois, c'est une offrande anonyme qu'une main discrète dépose à mon adresse dans la boîte aux lettres de la maison. C'est une bonne dame qui aujourd'hui même vient m'offrir cinquante paires de chaussettes, douze chemises, deux pantalons, etc... C'est la population liégeoise qui se montre tellement sympathique pour la France, que personne dans un café, une salle d'attente, un cercle n'oserait dire un mot en faveur de la Prusse. Je n'ai pas besoin de demander, on m'apporte.

Cependant tout n'est pas roses dans ma vie, dans mon

ministère. Il y a bien encore parfois des épines. Tout récemment, par exemple, on avait introduit de l'eau-de-vie dans une de nos chambrées, quatre ou cinq hommes se sont enivrés et dans cet état se sont révoltés contre un officier belge qui, soit dit entre nous, avait eu le tort de donner des ordres le pistolet au poing. On jette les hauts cris, certains journaux même parmi les plus bienveillants dénaturent les faits en les exagérant, à tel point que j'ai cru devoir adresser une protestation au rédacteur de la *Gazette de Liége*. N'ayant pu vous la soumettre avant d'en demander l'insertion, je crois devoir vous l'envoyer en vous exprimant tous mes regrets si vous jugez que j'ai eu tort. Je dirai pour excuse que Mgr de Liége en a été très-content, et que nos prisonniers étaient enchantés de me voir prendre en main leur défense.

« Liége, le 20 janvier 1871.

« Monsieur le rédacteur,

« Permettez-moi de vous signaler une inexactitude que renferme le premier article de votre chronique locale de ce jour, concernant les internés français du fort de la Chartreuse, inexactitude due sans doute aux renseignements incomplets qui vous ont été transmis.

« Il est vrai que dans la nuit du 18 au 19 se sont produites des scènes d'insubordination souverainement regrettables ; mais ce serait une erreur de croire que tous les prisonniers y ont pris part, comme on pourrait le comprendre d'après votre si excellent journal. Non-seulement *la grande majorité* s'est abstenue de toute démonstration bruyante et pouvant compromettre le bon ordre et la discipline, mais elle a protesté, et spontanément elle a exprimé ses regrets de ce qui s'était passé.

« Je crois, par amour pour la vérité, et pour l'honneur

de mes compatriotes si malheureux déjà des malheurs de la patrie, devoir vous adresser cette rectification et vous prier de vouloir bien l'insérer dans votre prochain numéro.

« Je n'ai pas la prétention, monsieur le rédacteur, de dire que nos soldats sont parfaits, mais je ne crains pas d'affirmer que, généralement parlant, ils sont bons. Depuis que je suis au milieu d'eux, j'ai pu constater et la vivacité de leur foi, et la générosité de leurs sentiments, et leur amour pour une religion que l'on s'est efforcé en vain d'arracher de leurs cœurs. C'est un témoignage que je leur dois, et je suis heureux de le leur rendre.

« Et maintenant ne serait-il pas permis à mon cœur de père de chercher des circonstances atténuantes pour les actes coupables de quelques-uns d'entre eux ?

« Que de fois dans un jour nos pauvres internés se disent : La France, ma patrie, est envahie par l'étranger ! ma famille est dans les larmes ! La désolation et la misère viennent s'asseoir au foyer de mes vieux parents, et je ne suis pas là ! Je ne suis pas là pour apporter à mon pays le contingent de mes forces et de mon dévouement ! Je ne suis pas là pour défendre les miens ou pour pleurer avec eux ! ! !

« Est-il étonnant dès lors que l'exaltation du malheur, jointe à celle du patriotisme, produit à un moment donné des écarts que je condamne, mais qui trouvent, il me semble, des motifs d'atténuation dans la légitimité, ou, si vous préférez, dans l'exagération des sentiments qui les inspirent ?

« Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'expression des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« MICHAUX, O. M. I.

« **Aumônier des internés français au fort de la Chartreuse.** »

Je ne puis me résoudre, mon très-révérend et bien-aimé Père, à terminer ce compte rendu sans rendre hommage à Mgr de Liége, et sans vous prier de lui exprimer dans l'occasion toute ma reconnaissance. J'en dis autant de nos bonnes Sœurs de l'Espérance, qui font beaucoup trop pour moi, et que vous pourriez très-légitimement gronder pour les immortifications dont elles me rendent coupable.

Veuillez me bénir ainsi que mes pauvres et chers prisonniers, continuez à prier et à faire prier pour nous, et agréez l'expression du plus profond respect et de la plus entière affection de celui qui est heureux de se dire en Jésus et en Marie Immaculée,

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Votre Fils très-obéissant,

MICHAUX, O. M. I.

LETTRES DU R. P. COLOMBOT, AUMONIER DE L'ARMÉE, AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Bourges, le 14 janvier 1871.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Vous avez témoigné le désir d'avoir un résumé de la campagne; c'est me prendre au dépourvu. J'ai eu le tort de ne pas recueillir de notes. Toutefois, pour vous obéir et vous être agréable, je fouillerai dans mes souvenirs, vous priant d'accepter le peu que je pourrai vous offrir. Vous avez bien voulu souscrire à la demande faite à la maison d'Angers par Mgr l'Evêque. Il tenait singulièrement à placer des Prêtres dans les ambulances,

que son zèle, sa charité et son patriotisme venaient de créer comme par enchantement pour chacun des bataillons de mobiles et de mobilisés de son diocèse. Sa Grandeur fit l'honneur à notre maison d'Angers d'employer deux de ses membres à cette œuvre ; vous ne doutez pas de l'empressement du R. P. Chaine à accueillir cette demande et à la transmettre au R. P. Provincial, ainsi qu'à vous-même. Sur votre consentement le P. Dufour et moi nous fûmes désignés pour ce poste d'honneur. Comme nous partions joyeux et pleins d'espoir le 16 novembre, à la suite de ce superbe bataillon de mobiles, l'orgueil de la ville d'Angers, qui voulut assister presque tout entière à son départ ! Je passe sous silence les chants belliqueux qui faisaient un singulier contraste avec les tristes adieux des mères et des sœurs, et les marques de sympathie de toute cette foule se découvrant sur le passage du train, agitant les bras, les chapeaux, les mouchoirs. Il y avait dans plus d'un cœur de tristes pressentiments qui devaient malheureusement se réaliser.

Après deux jours, en chemin de fer, nous arrivions au camp de Gien. C'était à la chute du jour. Quelle impression sur nous qui apercevions pour la première fois, à la lumière des feux de bivouac, une armée de 150,000 hommes, campée sur les deux rives de la Loire ! On nous assigne notre petite place de campement au milieu de cette multitude. C'était un champ ensemencé, mais déjà piétiné, où nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux, et nous voilà, au milieu de l'obscurité par une pluie battante, à dresser nos tentes comme les soldats. Ces premières nuits ne nous parurent pas trop mauvaises ; le vieux proverbe : *A la guerre comme à la guerre*, dont je compris pour la première fois toute la justesse, nous servit d'opium pour nous endormir. Mais de grand matin nous étions debout. Nous pûmes célébrer le saint sacri-

fice à Gien, après quoi il fallut nous mettre en quête pour le déjeûner, car le presbytère, envahi par dix-huit aumôniers, ne s'ouvrait pas facilement aux nouveaux venus. Il fallut donc s'ingénier, et comme le simple soldat organiser la cuisine. On pratique à côté des tentes une tranchée; l'un va à l'eau, l'autre ramasse quelques menus bois ; en un instant le feu petille, la marmite est mise sur son trépied. On y jette une tranche de cheval ou de n'importe quoi, ration donnée par le bataillon, et voilà la base du premier déjeûner en campagne. C'est ainsi que nous avons vécu lorsque nous étions obligés de camper.

Quelles sont nos occupations ? Notre place est aux ambulances. Nous donnions aux malades tous les soins en notre pouvoir, la nuit comme le jour. Le bon P. DUFOUR excellait dans ces petits détails de soins particuliers, il regardait sans sourciller les blessures et les plaies les plus affreuses. Nous avons eu de ces pauvres blessés dès le début de la campagne, non par les Prussiens, mais par imprudence. Une seule balle de chassepot a blessé trois pauvres mobiles, a brisé la cuisse à l'un, fracassé la mâchoire à un second et frappé un troisième moins grièvement. Je vous assure que lorsque l'on voit couler le sang pour la première fois; que l'on entend les cris lamentables des blessés, les dents vous claquent d'émotion.

Nous faisions notre apprentissage pour plus tard, quand il fallut panser les blessures de toutes sortes, à la suite des batailles de Ladon, Mézières; Beaune-la-Rollande. Les églises, les maisons particulières étaient jonchées de ces pauvres soldats de toutes armes, français, prussiens, turcos, étendus sur la paille, les uns agonisants, les autres moins grièvement blessés. Les médecins manquaient, et la plupart des blessés n'avaient pas encore été pansés le troisième jour après le combat ; aussi ils se traînaient autour des médecins, les appelaient de tous côtés, présen-

tant avec peine une main meurtrie, une jambe labourée par les éclats d'obus. Nous sommes entrés dans une gendarmerie où nous avons trouvé plus de cinquante blessés, sans médecins, sans infirmiers, sans feu ni nourriture ; il y avait là de pauvres turcos ayant encore dans leurs blessures des éclats d'obus du poids d'une demi-livre. « Donne, donne à boire, » à boire, c'était leur seule parole au milieu de leurs atroces souffrances qu'ils supportent avec une patience stoïque ; si ce sont leurs croyances en la vie future qui leur donnent cette constance, il faut avouer que leur foi est bien puissante. Assis sur un peu de paille, appuyés les uns contre les autres, ils s'endorment du sommeil de la mort, sans que la plainte ou le murmure s'échappe de leurs lèvres. « Il faut mourir ! c'est écrit, » cela leur suffit pour se soumettre. Par un froid si rigoureux, ils ne se plaignent jamais ; vous les rencontrez accroupis çà et là sur les tas de pierres le long des fossés, grelottants, affublés de tout ce qui leur tombe sous la main pour se protéger ; leurs yeux sont humides de larmes, sur leur figure basanée perce l'expression d'une mélancolique douleur, et souvent ils ne se relèvent pas, ils s'endorment dans la mort. Ils sont très-sympathiques pour le Prêtre catholique. « Où sont tes camarades, demandais-je à un qui revenait du champ de bataille ? « *Morto, morto, brisonniers.* — Tous. — *Tout morto.* »

J'ai bien regretté de ne pouvoir me faire comprendre, j'aurais pu en baptiser quelques-uns en danger de mort ; cela s'est fait à Bourges dans plusieurs ambulances.

Nous avons assisté de loin à plusieurs batailles; pendant près de huit jours le canon n'a cessé de tonner tout autour de nous ; mais nous ne nous sommes trouvés qu'une seule fois dans un combat d'avant-postes, au milieu de la fusil lade. Quelques balles nous ont sifflé aux oreilles, et vien-

nent frapper l'église où l'on apporte les blessés et les morts. On est saisi d'un sentiment de respect pour ces pauvres victimes ; nous avons creusé une fosse dans le cimetière, et les avons enterrés avec leur uniforme. J'étais seul à la suite du cortége pour suppléer aux larmes de leurs familles, mais je n'y pus tenir, je m'en allai bien vite.

Je n'ai pas à vous décrire mes longues marches à travers le Loiret pour revenir à Gien, point de départ, et de là à Bourges. L'armée de la Loire formait un vaste fer à cheval, dont la gauche était à Vendôme, le centre à Orléans, et la droite, dont nous faisions partie, à Bellegarde. Si le mouvement d'ensemble avait réussi, on enfermait les Prussiens dans un cercle ; mais l'armée d'Orléans étant aux prises avec l'ennemi et faiblissant, on lança l'aile droite à marches forcées à son secours. On n'arriva pas à temps, il fallut s'arrêter, et passer la Loire en toute hâte à Jargeau ; ce qui ne put passer rebroussa chemin sur Châteauneuf et Sully. Alors commença cette fameuse débandade, qui ne s'arrêta qu'à Bourges. Les ponts sautaient derrière nous, on incendiait les ponts en bois, on brûlait les provisions dans les gares de peur qu'elles ne tombassent entre les mains de l'ennemi. Nous marchions nuit et jour, quand nous avions à craindre l'ennemi à notre poursuite, par ce froid rigoureux, sur ces routes montagneuses, couvertes de glaces, où s'abattaient les chevaux, souvent pour ne plus se relever ; nous avions la triste image et la reproduction de la retraite de Moscou. Combien de malheureux moururent de froid, ou tombèrent épuisés en entrant dans les maisons !

Lorsque l'on stationnait, on s'emparait d'une grange ; les plus malades venaient s'enfoncer dans la paille, on leur distribuait quelques remèdes et de la nourriture ; nous couchions nous-mêmes avec eux, et le lendemain on s'en allait plus loin.

Je ne vous ai pas encore parlé du ministère près des âmes ; ce ministère a été consolant. Avec le soldat il faut mettre en pratique le *compelle intrare ;* si vous le laissez tranquille, il ne viendra pas vous trouver, il faut l'accoster lorsqu'on le rencontre isolé dans l'ombre, et aller droit et vite au but ; il est rempli de respect humain même en face de la mort, voilà pourquoi il faut le prendre isolé ; aussi *le soir,* quand cela était possible, autour des tentes, sur les chemins, comme l'araignée nous tendions nos toiles pour prendre la mouche au passage. Le scapulaire, la médaille miraculeuse n'ont rien perdu de leur vieille réputation. C'est avec cela que Marie-Immaculée enchevêtre ces pauvres âmes pour les gagner. Je fis un soir un coup de filet magnifique. On signale les Prussiens à 2 kilomètres. Vite les mobiles à leur poste. Les paysans se cachent ou s'enfuient avec leurs troupeaux. On barricade le bourg. L'idée me vient de prendre la barricade avant les Prussiens. Je distribue une médaille à chacun de ces hommes qui l'acceptent avec confiance, et en remontant la barricade je les confesse les uns après les autres. Je n'avais pas encore fini, quand on vint annoncer qu'il n'y avait pas de Prussiens, que ce n'était qu'une fausse alerte.

Mais notre bonne moisson se fit dans l'église de Montargis. Cette ville s'est distinguée par l'accueil qu'elle fit aux Français. Il est vrai qu'elle avait vu les Prussiens pendant quelques jours; aussi les habitants vinrent à notre rencontre à 4 kilomètres ; ils s'arrachaient les soldats pour les héberger, ils allaient toute la nuit au camp leur porter des provisions ; c'était à qui pourrait avoir le plus de soldats dans sa maison. «Monsieur le militaire, me criait une bonne femme, venez, entrez souper chez nous ; » et quand elle reconnut son erreur, elle me fit presque violence pour loger chez elle, ce que je n'acceptai pas, ayant l'hospitalité chez le digne Curé de la paroisse. Le lendemain dimanche,

les soldats fréquentèrent beaucoup l'église : je me mis à la porte principale ; j'offris à chaque soldat une médaille, les plus grosses étaient les mieux reçues ; quand j'en manquai, les dames renouvelèrent ma provision. Ce fut là surtout que la médaille miraculeuse fit merveille. Aidés des Prêtres de la paroisse, le R. P. Dufour et moi nous confessâmes toute la journée, pendant les offices, la messe, les vêpres, le salut, non pas dans les confessionnaux, mais debout, assis, à genoux, dans n'importe quel endroit de l'église, au grand ébahissement et à la grande édification de la population, peu habituée à voir les hommes au confessionnal.

Plus tard le ministère devint plus difficile. Les longues souffrances aigrissaient les caractères, et étaient loin de les disposer à prêter l'oreille à la voix et aux consolations de la religion ; nous ne pouvions toucher cette corde qu'avec de plus grands ménagements.

Nous sommes à Bourges depuis plusieurs semaines, attendant l'autorisation de suivre le 18e corps d'armée. MM. les Sulpiciens du grand séminaire nous donnent une généreuse et cordiale hospitalité. Nous avons cherché à nous rendre utiles, principalement auprès des malades. Mais le P. Dufour a dû se mettre au lit, atteint de la petite vérole, dont il s'est heureusement guéri ; j'ai eu le même sort. Mgr l'Archevêque m'avait adjoint à l'aumônier de l'ambulance des Carmes, pour lui venir en aide. Je passai trois jours à confesser et à administrer. Il y avait plus de huit cents malades atteints de la variole et de la fièvre typhoïde. Le quatrième jour, je succombai à mon tour, atteint assez gravement. Aujourd'hui, je suis rétabli.

Le P. Dufour a été rappelé à Angers. Je reste seul ici, attendant l'autorisation de rejoindre le 18e corps, et de prendre part à la campagne de Bourbaki dans l'Est.

Veuillez agréer, etc. Colombot, o. m. i.

Le R. P. Colombot ne tarda pas à partir pour l'Est. Mais déjà l'armée française ayant échoué dans sa marche sur Belfort, se voyait contrainte, pour échapper à l'ennemi, de demander asile à la Suisse. C'est là qu'il dut la rejoindre. Et c'est dans le diocèse de Genève, sous la direction et avec les secours de Mgr Mermillod, qu'il exerça son ministère parmi nos malheureux soldats. Sous le pli qui contenait la lettre suivante se trouvait une vue photographiée du monument funéraire élevé par ses soins dans le cimetière de Bière.

Angers, 6 janvier 1872.

Mon très-révérend Père,

J'ai pensé que vous ne verriez pas sans intérêt la photographie du monument que j'ai fait élever avant mon départ à la mémoire de nos soldats inhumés dans le cimetière protestant de Bière. Vous voyez qu'il est bien modeste, et pourtant il ne manque pas d'une certaine importance pour le pays. Son érection a été un événement pour la population. C'est la seule croix du cimetière, vous savez que là les morts ne dorment pas à l'ombre du signe de la Rédemption.

Ce n'est pas une de mes moindres consolations d'avoir confié à la garde de la croix les restes mortels de ces pauvres jeunes gens que la mort avait respectés sur les champs de bataille, et qui sont tombés sur la terre hospitalière des suites des fatigues et des privations, ou emportés par le typhus ou la variole. Pauvres jeunes gens ! souvenir triste, mais consolant aussi ! Ils ont reçu de Dieu la force du dernier sacrifice ; ils sont tombés en chrétiens ; ils se sont endormis dans le calme et la résignation puisés aux sources fécondes des sacrements. Je n'en ai pas perdu un seul sans les secours de la religion. Ils reposent là

sur la verte colline, dans un emplacement réservé et béni que j'ai fait clore et planter d'arbustes. Une petite croix de bois surmonte chaque fosse, des fleurs les recouvraient à mon départ. Au milieu s'élève ce monument en marbre, avec cette inscription sur la croix : *A la mémoire des internés décédés à Bière,* 1871 ; — et sur le piédestal, ce texte du livre des Rois : *In morte quoque non sunt divisi.* Suivent les noms des régiments dont ils faisaient partie. C'est grâce aux soins et à la générosité de M. de Bonneville, commandant du camp, et membre du Grand Conseil, que je me suis trouvé en mesure de réaliser cette œuvre pieuse. J'ai reçu de sa part les services les plus signalés. Son appui n'a pas peu contribué à faciliter et à faire respecter mon ministère, et son amitié me faisait oublier la durée de l'exil. C'est aussi à ce monsieur que je dois ces photographies que j'envoie aux familles de nos soldats. Combien de mères, de sœurs désolées voudraient voir cette terre, s'agenouiller sur cette fosse qui renferme le corps d'un enfant, d'un frère ; du moins elles pourront l'entrevoir de loin, et elles auront la consolation de penser que la religion était là pour veiller sur l'agonie de ces chères victimes.

Si un coup d'œil sur mon séjour en Suisse, près de nos soldats, pouvait vous offrir encore de l'intérêt, je serais heureux de vous en donner un aperçu. J'aurais eu une belle page à écrire chaque jour. Ce n'était pas le temps d'écrire, mais bien le temps de courir, et au plus pressé. C'est à Mgr Mermillod que je suis redevable de tout ce que j'ai pu faire. Jamais on ne connaîtra le dévouement de ce grand cœur, et tout ce qu'il a fait soit pour les internés, soit pour les prisonniers d'Allemagne. Par le moyen des Comités catholiques organisés sous son impulsion, surtout parmi les réfugiés français, Monseigneur pourvoyait à tous les besoins spirituels et cor-

porels, envoyait de l'argent et des vêtements, servait d'intermédiaire, procurait des aumôniers là où besoin était. Il avait réclamé comme une faveur d'être l'aumônier des internés; il venait les visiter dans les vastes bâtiments où ils étaient enfermés et gardés, leur dire la sainte messe le dimanche, leur adresser quelques paroles de consolation, et les acclamations de *vive Monseigneur!* sortaient de toutes les bouches.

Je demeurai à Genève pendant trois semaines. Je recevais l'hospitalité chez le digne Curé de la nouvelle paroisse de Saint-François de Sales. J'étais plus à proximité de l'hôpital où étaient recueillis les malades dont j'étais chargé. A toute heure on apportait ces pauvres malheureux épuisés par la fatigue et les privations. J'allais frapper à quelques portes pour leur procurer quelques adoucissements. J'étais toujours bien reçu, les bourses s'ouvraient largement. On a beaucoup parlé de la générosité des Suisses, mais il faut en avoir été témoin. Il y avait toujours foule autour des bâtiments où étaient gardés les soldats, et c'est à qui pourrait leur faire passer vivres, tabac, vêtements de toutes sortes. Il y a des détails à ravir. « M. l'aumônier, vous avez des turcos malades » me dit une dame, « tenez voilà des fruits de leur pays, des dattes, etc., » et il fallait voir la satisfaction du turco. Ce qu'il y avait de pénible c'était la rencontre de pauvres mères, de parents à la recherche de leurs enfants. « Monsieur l'aumônier, n'avez-vous pas vu mon fils? j'arrive de Bordeaux, de Marseille, etc. » Je leur donnais une parole d'espérance, et ils s'en allaient de ville en ville à la recherche des leurs, en me laissant entre les mains une aumône pour les malades, à l'intention de retrouver leur cher fils.

Mes pauvres malades étaient heureux d'avoir un Prêtre français qui pouvait leur parler de leur pays, quel-

quefois de leur paroisse, de leur Curé ; on se trouvait avec eux en pays de connaissance, et il m'était alors bien plus facile de les disposer à la mort, ou à la réception des sacrements. Il y avait bien à faire pour les y amener ; venir mourir là aux portes de la France, après avoir échappé à tant de périls ! Oh ! comme le désespoir torturait ces pauvres infortunés ! Mais là comme partout, Marie a fait éclater ses prérogatives de Refuge des pécheurs et de Consolatrice des affligés. Notre-Dame de Fourvières m'adoucissait les Lyonnais. « Oh ! monsieur l'abbé, je lui ai promis avant de partir d'y aller pendant neuf jours de suite et à pied, si elle me fait la grâce de revenir. »

La médaille miraculeuse a changé subitement des obstinés. « Je vais vous confesser, je ne vous quitterai pas avant de vous avoir confessé, disais-je à un vieux soldat de quinze ans de service. — Me confesser, vous ! ah ! vous resteriez bien un siècle avant d'y parvenir ; allez vous... promener... » ou autre chose, je crois. — Mais, mon pauvre garçon, vous ne pensez donc pas que la sainte Vierge vous y décidera. Vous aimez la sainte Vierge, je vois sa médaille sur votre poitrine, elle ne vous laissera pas partir ainsi pour l'autre monde. » Le lendemain je retrouve ce moribond : « Oh ! lui dis-je, comme la maladie vous avait changé le caractère ! C'est singulier, vous, un si bon garçon, qui me recevez si bien... nous allons achever ce que nous avons commencé hier, dites au nom du père, etc. — Je veux bien. » Il était devenu un agneau. Combien de faits de ce genre n'aurais-je pas à citer !

Je viens à la partie la plus intéressante de ma mission. Des raisons particulières ayant nécessité le transport des internés de Genève dans l'intérieur de la Suisse, Mgr Mermillod m'envoya à leur suite. On me remit en route une lettre d'un chirurgien français, réclamant à

cor et à cri un aumônier pour le camp de Bière, où deux mille Français étaient casernés. Ils avaient été visités plusieurs fois, il est vrai, par un excellent Prêtre d'une paroisse des bords du lac; mais la distance et la difficulté des communications l'empêchaient de suffire à cette tâche.

Bière est un bourg de cinq cents âmes, entièrement protestant, du canton de Vaud, situé au pied du Jura, sur les hauteurs qui dominent le lac Léman. Au milieu d'un vaste plateau qui sert de champ de mars, on a construit des casernes pour les troupes du canton qui y viennent s'exercer pendant la bonne saison.

Aux yeux d'un touriste, j'étais favorisé. Le lac Léman se déroulant à nos pieds sur une étendue de vingt-cinq lieues, Genève à droite, Lausanne à gauche, en face de nous les montagnes de la Savoie couvertes de neige, et s'échelonnant jusqu'au mont Blanc perdu dans les nuages. Mais j'avais autre chose à faire qu'à rester en contemplation devant la majesté de ce spectacle. Des centaines de malades atteints de la variole ou du typhus encombraient les infirmeries, les lazarets, les combles des casernes. Il ne faut pas se figurer un hôpital pour avoir une idée de ces ambulances improvisées. Malgré de beaux et nombreux dévouements, il y manquait bien des choses. En descendant de voiture, je priai M. le docteur de m'indiquer les moribonds. J'en administrai sept, dont un mourut dans mes bras. Plusieurs, dans leur simplicité, avaient demandé au médecin de les confesser. C'est vous dire avec quelle joie ils accueillirent le Prêtre français, vêtu de la soutane, l'aumônier enfin; car ils se défiaient des ministres protestants, ce qui donna lieu un jour à une singulière méprise. Le Prêtre qui m'avait précédé le premier dimanche était en habit laïque, selon l'usage du pays. Après les offices il parcourut les salles, visitant les malades; il proposa à un pauvre jeune homme de rece-

voir les sacrements. Celui-ci le lorgne du coin de l'œil, et lui dit en le repoussant : « Monsieur, je n'ai pas confiance dans les ministres, et je préfère mourir sans confession plutôt que de recourir à votre ministère; Dieu, je l'espère, m'en tiendra compte. » Il eut de la peine à lui faire comprendre qu'il était Prêtre catholique.

Je n'ai eu que de la satisfaction près de ces pauvres gens : leurs dispositions étaient admirables, la moisson était mûre ; eux-mêmes me demandaient à se confesser. Je n'avais qu'à dire en entrant : « Qui veut se confesser? — Moi, monsieur l'aumônier, moi. » Et déjà quand je donnais l'absolution, j'apercevais le voisin faisant un grand signe de croix comme pour avoir part à l'absolution que je donnais à l'autre. Comme les lits se touchaient, j'avais imaginé de me faire accompagner, lorsque je confessais, de trois ou quatre individus qui se tenaient à mes côtés, et qui avaient la consigne de parler haut afin de couvrir ma voix et celle du pénitent, et c'était au milieu de ce tapage que je recevais les secrets des consciences et que la grâce opérait ses merveilles. Oh ! que Dieu est riche en miséricorde! Quelques paroles, avec la grâce de l'absolution, disposaient ces pauvres gens à quitter la vie avec une résignation admirable. Oh! mon T. R. Père, j'ai vu là de mes yeux des choses de Dieu, et j'ai senti par moi-même, dans ces circonstances si pénibles, la grâce abondante de la Congrégation. Je remercie la sainte Vierge, qui a soutenu mon énergie. Toujours au chevet des malades, ne respirant qu'une atmosphère empestée, témoin de toutes les souffrances, ayant souvent des services bien pénibles à rendre à ces pauvres abandonnés, il fallait quelquefois prendre dans mes bras ce pauvre varioleux pour le mettre dans le cercueil, quand mes hommes n'en avaient pas le courage et s'enfuyaient. Je ne le dis pas pour me glorifier, mais pour rendre grâces

à Dieu qui me donnait la force et me protégeait. Je me rappelais alors ces paroles de l'ange à Tobie, pour me servir d'encouragement : *Quando derelinquebas prandium tuum, et sepeliebas mortuos, ego obtuli orationem tuam Domino.*

Nos offices du dimanche méritent une mention spéciale. En face des protestants, je tenais à leur donner toute la solennité possible. Je fis venir de Genève tout ce qui était nécessaire pour la construction et la décoration d'un autel, que les soldats s'empressèrent d'élever eux-mêmes dans un immense manége. J'y plaçai une statue de la sainte Vierge, dont le trône était orné d'un reste de drapeau des partisans vendéens, que j'avais découvert chiffonné dans le fond d'un sac. Sans doute que depuis des siècles cette douce image de la reine du ciel et de la terre n'avait pas reparu dans cette contrée, depuis qu'elle en avait été chassée par l'hérésie ; elle en reprit possession et elle y est encore. Le bon casernier m'a demandé à mon départ, comme une faveur, de lui confier cette image en souvenir, m'assurant que, quoique protestant, il lui donnerait dans sa maison une place d'honneur ; et il a tenu parole.

Le dimanche donc, les clairons sonnent la messe ; les soldats se pressent autour de l'autel où cent bougies font un effet splendide, même en plein jour. Il faut voir cette messe militaire ; il faut entendre ces chants, ce *Credo* de Dumont sortant de mille poitrines ; ces motets exécutés avec accompagnement de violon. « C'est comme chez nous, c'est comme dans notre pays, » me disaient les soldats. *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena!* Ils chantaient tout de même, mais non sans que des larmes vinssent mouiller leurs paupières ; et il n'y avait pas à faire grand effort de pathétique pour attendrir cet immense auditoire. Voir ces hommes pleurer à la vue

du Prêtre était pour moi un spectacle qui me brisait. Il faut vous dire que nous avions beaucoup de jeunes gens de la Bretagne, de la Vendée et de la Mayenne. Aux offices du soir, même affluence aux pieds de Marie. La curiosité des Suisses ne put y tenir : ils voulurent voir la messe des catholiques, et un soir je trouvai toute la jeunesse du bourg entourant l'autel. Je lui donnai une place de choix. Je la disposai en couronne autour de l'autel aux pieds de la Mère céleste, qu'elle ne connaît pas et qu'elle n'a pas la consolation d'appeler ma Mère. Ils ne savent pas ce dont ils sont privés !

Il faut vous dire que cette population patriarcale, arrachée par violence au catholicisme, est vraiment religieuse autant qu'il est possible de l'être dans l'hérésie. Tout ce qui touche à Dieu lui est sacré. On retrouve chez elle des traces sensibles de catholicisme : on dit encore *l'église* pour désigner le temple, la *cure* pour désigner l'habitation du ministre. La cloche sonne encore trois fois par jour : c'est notre *Angelus;* ils ne connaissent plus la signification de cet usage. Je vous avoue que j'avais un bonheur particulier à réciter mon *Angelus* au son de ces cloches, qui ne sont plus pour cette population que *æs sonans et cymbalum tinniens.* Ces braves gens, pleins d'humanité et d'une grande bonne foi religieuse, étaient remplis de compassion pour nos soldats : ils pleuraient à leur arrivée à la vue de leur dénûment, et mettaient à leur disposition tout ce qu'ils pouvaient. Je n'ai pas été mal vu de cette population. Il est vrai que ma soutane, inconnue jusqu'alors, me donna pendant quelques jours en spectacle, du moins à l'enfance : ces pauvres petits ouvraient de grands yeux ; un Marabout ou un Chinois n'auraient pas produit plus d'effet. J'entendais crier : « Le Curé ! le Curé ! Maman, viens donc voir quel homme ! » Ils finirent cependant par s'apprivoiser, me saluer et me sourire ; ils vou-

laient avoir de mes petits chapelets rouges pour les porter en guise de collier.

Je prenais ma pension, en compagnie d'un officier, dans une excellente famille protestante, où j'étais soigné comme l'enfant de la maison. J'ai vécu dans les meilleurs rapports avec tout ce monde, et je n'ai eu qu'à me louer des bons procédés de MM. les ministres.

Si vous me demandez quelles étaient mes ressources, dans ce pays où le vieux proverbe : *Pas d'argent, pas de Suisse* n'est pas oublié, je vous répondrai avec le prophète : *Omnia a te expectant ut des illis escam in tempore, aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione.* C'est bien la providence de Dieu qui s'est chargée de ce soin, par la main de Mgr de Genève et d'autres personnes bienfaisantes : rien ne m'a manqué, et j'ai pu remplir mes fonctions d'aumônier, distribuer largement et abondamment. J'ai bien de la reconnaissance à M. le comte Charles de Nicolaï, qui est venu avec ses enfants faire des distributions aux plus malheureux; ainsi qu'à d'autres personnes qui me remettaient tout ce qu'il fallait, et facilitaient ainsi mon ministère près des soldats et des malades.

Enfin arriva pour nos soldats la nouvelle de leur rentrée en France. M. le commandant leur adressa quelques paroles qui ont été publiées dans les journaux, et que je regrette de n'avoir pas en ce moment. Je les accompagnai jusqu'au lac où ils s'embarquèrent, et je repris le chemin de la montagne pour retourner près des malades, que je ne pouvais abandonner. Nous célébrâmes ensemble les solennités de la semaine sainte et les fêtes de Pâques. Je confiai le dernier malade aux soins d'une pauvre veuve, et j'ai appris plus tard avec douleur qu'il avait succombé en même temps que le fils unique de cette pauvre femme. Je repris, le 4 mai, le chemin de la France.

Mon très-révérend Père, je n'ai qu'à me louer des bons procédés des autorités suisses à mon égard. Que Dieu récompense tous ceux qui me sont venus en aide.

Il est manifeste que Dieu m'a conduit et m'a envoyé son ange pour m'accompagner et me ramener, *me duxit et reduxit*. Je vous dirai donc en terminant ce que Tobie disait à son père : *Pater, quam mercedem dabimus ei, aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus!* J'entends bien votre réponse. Puissé-je la mettre en pratique!

Agréez, etc.

COLOMBOT, O. M. I.

MAISON DE NOTRE-DAME DE LUMIÈRES.

LETTRE DU R. P. BERMÈS, SUPÉRIEUR LOCAL, AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Lumières, le 2 octobre 1870.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il est probable que je quitterai bientôt la maison de Notre-Dame de Lumières, ou tout au moins sa direction. Mais auparavant un devoir me reste à remplir : c'est de vous faire connaître les travaux accomplis par nos Pères pendant le cours de ces trois dernières années.

Lorsque j'arrivai à Notre-Dame de Lumières, le personnel de la maison avait déjà subi de notables changements. C'était au mois d'octobre 1867 ; à la suite du Chapitre, le R. P. AUBERT avait dû retourner à Paris pour y remplir les fonctions d'assistant général, que la Congré-

gation lui avait confiées. Le R. P. Rouvière était parti pour Notre-Dame de Bon-Secours, et le R. P. Nicolas recevait son obédience pour la maison d' Aix, berceau de notre chère Congrégation.

Les RR. PP. Lemoine et Légeard, déjà partis pour l'Amérique, avaient laissé le juniorat entre les mains des RR. PP. Boeffard et Lamblin, auxquels était venu s'adjoindre le R. P. Besson. Le R. P. Boeffard ne fit que paraître à la tête de cette œuvre et fut remplacé presque aussitôt par le R. P. Bonnefoy, directeur actuel.

Les RR. PP. Franson, Mauran et Trouin restaient seuls avec le nouveau supérieur pour l'œuvre des missions. Ainsi réduits, les Pères ont prêché, de décembre 1867 à Pâques 1868, cinq retraites de congrégation, quatre missions et huit retraites pascales.

A Mane, Basses-Alpes, les RR. PP. Franson et Mauran ont eu la consolation de voir la presque totalité des hommes s'approcher de la table sainte. La clôture se fit avec un enthousiasme admirable, et malgré la neige qui couvrait la campagne, la musique du collége de Forcalquier était venue relever l'éclat de cette cérémonie.

A Limans, village voisin de Mane, les RR. PP. Mauran et Trouin obtinrent le même succès. Là comme à Mane, le collége de Forcalquier vint musique en tête faire cortége à la croix bénie par nos Pères, et dont la vue devait perpétuer dans la paroisse le souvenir de la mission.

Le journal de Forcalquier, dans son numéro du 9 février 1868, fait le plus grand éloge des RR. PP. Franson, Mauran et Trouin pour tout le bien que leur parole a opéré dans le pays.

Au commencement de janvier 1868, je me rendais à Roquevaire, diocèse de Marseille, pour y prêcher une retraite de dix jours aux demoiselles de la Congrégation du Saint Nom de Jésus.

Déjà au mois de décembre, j'avais donné une retraite de ce genre à Pernes de Vaucluse. Le 19 février, le R. P. MAURAN se rendait à Banon, dans les Basses-Alpes, et le R. P. FRANSON à Pourrières, dans le Var, chacun pour une retraite pascale. Après ce double travail, les deux Pères se réunissaient à Tavel (diocèse de Nîmes), à 4 kilomètres seulement du sanctuaire de Notre-Dame de Rochefort, desservi par les RR. PP. Maristes. Une mission y avait été prêchée l'année d'auparavant par les RR. PP. ROUVIÈRE et FRANSON, et cependant les exercices furent très-bien suivis cette année encore pendant trois semaines, et le succès dépassa toutes les espérances. Il y eut à peu près 400 hommes à la communion générale, 40 hommes de plus que la précédente année.

Les R. P. TROUIN donnait lui aussi dans le même temps la retraite pascale de Saint-Restitut (Drôme), et celle de Rognes, près d'Aix.

De mon côté, le 29 mars, dimanche de la Passion, j'ouvrais les exercices d'une retraite de trois semaines à Nyons, petite ville mixte de 3 500 âmes. Sur une population de 2 000 catholiques, plus de 500 hommes accomplirent le devoir pascal. M. le sous-préfet donna l'exemple, ainsi que la plupart des notables, et presque tous les membres catholiques du tribunal. Le dimanche qui suivit la clôture, Monseigneur de Valence vint donner la confirmation ; il fut reçu avec enthousiasme, et l'on vit pendant la procession bon nombre de protestants se mêler aux catholiques, et s'empresser de présenter leurs enfants au premier pasteur du diocèse pour qu'il voulût bien leur donner sa bénédiction.

De Tavel, le R. P. FRANSON venait dans la Drôme évangéliser les paroisses de Saint-Sauveur et de Buis-les-Baronnies, chef-lieu de canton. Mgr Gueulette a clôturé lui-même ces deux retraites qui ont produit des fruits

merveilleux de grâce et de salut. A Saint-Sauveur, Monseigneur exigea que le R. P. FRANSON prêchât en sa présence et dans la langue du peuple, c'est-à-dire en provençal, disant que la parole divine serait ainsi bien mieux comprise et à la portée de tous.

En se séparant du R. P. FRANSON, le R. P. MAURAN s'était rendu à Camaret avec le R. P. NICOLAS, et de là à Revest-du-Bion, dans les Basses-Alpes. Enfin le même Père terminait les travaux de la campagne par deux retraites : l'une à Tavel, aux enfants de la première communion, et l'autre aux demoiselles de la Congrégation à l'Isle-sur-Sorgues.

En 1868-69, les travaux ont été plus nombreux. Dès le 15 octobre, les R. P. MAURAN et TROUIN allaient, sous la direction du R. P. NICOLAS, préparer le peuple de Camaret à l'inauguration d'une statue de la sainte Vierge, que Monseigneur devait bénir solennellement.

Du 15 novembre au 15 décembre, je dus prêcher trois retraites de congrégation ; l'une de dix jours, à Allauch, les deux autres de huit jours, au Muy, près de Fréjus, et à Pernes de Vaucluse. Dans ce dernier pays la population tout entière assistait aux exercices. Il y avait toujours sept à huit cents femmes ou filles à l'instruction du matin, et le soir l'église, qui est fort grande, était comble : on aurait dit une mission.

En ce même temps le R. P. FRANSON prêchait la retraite annuelle aux religieux Bernardins de Sénanques, que le T.-R. P. BARNOUIN, aujourd'hui abbé mitré, a ressuscités en France. Il y avait là un très-grand nombre de Frères et trente Religieux de chœur, dont dix-sept Prêtres. De Sénanques, le Révérend Père passait à Cabrières où il distribuait la parole divine, et rentrait à Lumières pour donner la retraite à nos chers élèves du juniorat.

Le R. P. MARTIN, arrivé à Notre-Dame de Lumières le

22 juillet 1868, a prêché les retraites de Goult et de Roussillon, le carême aux Aygalades, où il était promis depuis un an, et une retraite pascale à Banon.

Le R. P. Mauran a donné quatre retraites, dont trois aux congrégations de Saint-Julien, du Cannet, de Séon-Saint-André, près Marseille, et la quatrième aux demoiselles du pensionnat tenu par les Dames de Saint-Charles, à Apt. Ce même Père avait assisté avec le R. P. Trouin à la mission de Valréas, dirigée par le R. P. Telmon, de la maison d'Aix; et il se trouvait plus tard à la mission de Mazargues, où le R. P. Viala, autrefois supérieur de Notre-Dame de Lumières, nous fut enlevé par une mort si prompte et si cruelle, mais bien glorieuse et méritoire pour lui.

Le R. P. Franson a donné avec le R. P. Gibelin, de Notre-Dame de la Garde, la mission de Vaugines, après laquelle il s'est rendu à Marseille pour évangéliser les pauvres de la Charité. De Marseille le même Père est allé à Saint-Laurent des Arbres, dans le Gard, pendant trois semaines, et de cette dernière paroisse, où il terminait le jour de Pâques, il partait pour annoncer la parole de Dieu dans les Basses-Alpes, à Redortiers, à la Roche-Giron et à Vachères, où l'attendait le R. P. Mauran.

Le R. P. Trouin a prêché seul les retraites pascales de Saint-Restitut (Drôme), et de Monteux, dans le diocèse d'Avignon. M. le Curé de Tavel avait demandé cette année encore deux Missionnaires, mais il me fut impossible de le satisfaire, et je dus faire moi-même ce travail tout seul. Je n'ai eu qu'à me louer de cette religieuse population. Elle avait eu deux Missionnaires pendant deux années consécutives, et cependant elle venait en foule aux instructions. Le soir personne ne sortait de l'église avant qu'on eût cessé le chant des cantiques, et trois cent soixante-quinze hommes se sont présentés à la sainte table.

Mais, il faut le dire, M. le Curé de Tavel est vraiment le Prêtre selon le cœur de Dieu ; ses prières font certainement plus que toutes nos prédications, et Mgr l'Evêque de Nîmes ne se trompe pas lorsqu'il l'appelle son *Curé d'Ars.*

Au mois de mai, retraites de première communion à Althen-les-Paluds et à Goult par le R. P. Martin. Aux mois de juillet, août et septembre, retraites aux Religieuses de la Charité à Marseille, et aux Bernardins de Segriès par le R. P. Franson. Retraite aux demoiselles de la congrégation de Sainte-Philomène d'Apt, aux congréganistes de Cavaillon et à celles de Digne par le R. P. Mauran. Du mois de novembre 1869 au mois de septembre de la présente année, les exercices du jubilé ou missions ont été donnés par le Révérend Père Supérieur : à Rustrel avec le R. P. Franson, à Tavel avec le R. P. Trouin, aux Valayans, à Vaison, petite ville de 3000 âmes, ancien évêché et peut-être la seule paroisse du diocèse où nos Pères n'eussent pas encore annoncé la parole de Dieu. Le Révérend Père Supérieur a prêché en outre la mission de Robions avec le R. P. Gibelin.

Depuis plus de vingt ans cette paroisse n'avait pas été évangélisée. Elle passait non sans raison pour une des plus difficiles du diocèse ; car c'est à peine si vingt ou vingt-cinq hommes accomplissaient le devoir pascal. Après trois semaines, la grâce les avait touchés, et plus de deux cents hommes se présentèrent à la communion générale qui eut lieu le dimanche de la quinquagésime. Le jour de Pâques, M. le Curé avait encore le bonheur de réunir de 115 à 120 hommes ou jeunes gens à la table sainte. Ce résultat pourrait paraître bien faible vu la nombreuse population de cette paroisse, et cependant il a dépassé en réalité tout ce qu'on pouvait attendre. Dans ce pays en effet, ce n'étaient pas les hommes seulement

qui s'éloignaient de l'église, mais un grand nombre de femmes et même de filles laissaient passer bien souvent le temps de Pâques sans approcher des sacrements.

Le R. P. Franson est toujours le Missionnaire infatigable, son zèle ne lui permet pas le repos. Du 1er novembre à la fin de mai, il n'a presque pas discontinué ses prédications ; terminant le dimanche dans une paroisse et commençant le lendemain soir ou le surlendemain dans l'autre. Je ne puis guère que nommer les paroisses qu'il a évangélisées : Rustrel, Roussillon avec le R. P. Trouin, Auribeau, Velleron, Mérindol, paroisse mixte, où un protestant disait à M. le Curé : « Si nous avions tous les deux ans un homme comme le P. Franson ! il semble ne pas y toucher, mais il nous ferait beaucoup de mal. En l'entendant, on comprend que la religion protestante n'est pas une religion. »

Le même Père a prêché encore les jubilés de Causans, Vaugines, Saint-Roch d'Uchaux, les Abeilles, dans le diocèse d'Avignon ; ceux de Baume-de-Transit avec le R. P. Trouin, de la Garde-Adhémar, des Blâches, au diocèse de Valence ; et celui de Saint-Laurent des Arbres, dans le Gard.

Le R. P. Martin a évangélisé Châteauneuf-du-Pape avec le R. P. Trouin, Sainte-Cécile avec le R. P. Mauran, Goult avec le R. P. Gibelin, de Notre-Dame de la Garde, et Reillanne (Basses-Alpes), avec le R. P. Bessac, de la maison du Calvaire, à Marseille. Ce Père a donné tout seul les jubilés de Joucas et de Caderousse, dans le diocèse d'Avignon, de Montségur (Drôme), de Pujaut (Gard) et de Pierrerue (Basses-Alpes).

Le R. P. Mauran a exercé son zèle : à Revest-du-Bion, à Saint-Julien, avec le R. P. Gibelin ; à Fontvieille, près d'Arles, avec le R. P. Trouin ; à Aubignan, avec le même Père. Il a donné de plus les exercices du jubilé à Malau-

cène et à Monteux, un retour de mission à Aubignan, le mois de Marie et l'adoration au Calvaire, une retraite au pensionnat des Dames de Saint-Charles, à Apt; une autre retraite au pensionnat des Dames de Sainte-Clotilde, à Hyères, et enfin deux retraites de congrégation : l'une à Caromb et l'autre à Mormoiron, dans le diocèse d'Avignon.

Après avoir aidé tour à tour chacun des Pères de la maison à Roussillon, Tavel, Châteauneuf, Baume-de-Transit, Aubignan et Fontvieille, le R. P. Trouin a évangélisé tout seul les paroisses de Croannes, de Saint-Restitut et de Saint-Martin de Castillon.

Nos Pères ont donc prêché, cette année, trente-six jubilés ou missions, un mois de Marie et bon nombre de retraites. Presque tous ces travaux ont duré quinze jours, et le plus souvent trois semaines.

Nos Pères ne sont pas appelés dans les grandes chaires, il n'ont pas à exercer leur zèle sur un grand théâtre, et leur parole n'a pas dans le monde ce retentissement qui donne la gloire humaine; mais ils se dévouent avec bonheur à l'œuvre première, à l'œuvre fondamentale de notre chère Congrégation. C'est aux pauvres que Dieu les a envoyés, ce sont les pauvres qu'ils évangélisent : *Evangelizare pauperibus misit me; pauperes evangelizantur;* et à défaut de cette gloire humaine qui perd trop souvent ceux qui la possèdent, à défaut de cet honneur stérile de la renommée, Dieu leur donne quelque chose de mieux; il leur donne le seul succès désirable, c'est-à-dire le salut des âmes. Dieu bénit leur zèle, Marie seconde leurs efforts, et nos Pères ont le bonheur de voir les peuples accourir auprès d'eux, recevoir de leur bouche apostolique la parole sacrée qui doit nourrir leurs âmes, et consoler par un retour sincère au bien le cœur du Missionnaire et celui du Pasteur.

MM. Demarre, voulant accomplir autant que possible les dernières volontés de défunte Mme veuve Giraud, leur sœur, ont fait don au sanctuaire d'une somme de 1300 francs. D'après leur désir, nous avons employé cette somme à ouvrir les fenêtres du côté nord de l'église, et à les orner de vitraux semblables à ceux qui décoraient déjà les fenêtres du midi.

Les dons des pèlerins nous ont encore permis de transporter à la tribune l'orgue qui encombrait le chœur.

Au fond de la cour affectée aux junioristes, s'élèvent depuis quelques mois six arceaux en pierre de taille. Ces arceaux supportent un toit en forme de terrasse, sous lequel nos élèves prendront désormais leur récréation, lorsque la pluie ou le mauvais temps ne leur permettront pas de rester en plein air.

La générosité de quelques personnes qui s'intéressent à l'œuvre du Juniorat, et l'aide de la Providence qui est venue à notre secours, nous ont permis de faire ce travail sans toucher aux ressources de la maison.

Que vous dirai-je maintenant de nos concours? Ils ont été contrariés en 1868 par les pluies qui nous arrivaient presque toujours le samedi ou la veille des fêtes.

En 1869, la gêne dans laquelle on se trouvait généralement par suite des mauvaises récoltes, a retenu bon nombre de personnes qui venaient chaque année se recommander à Notre-Dame de Lumières.

Mais en retour, les mois de mai, juin et juillet, nous ont amené pendant ces trois dernières années beaucoup de familles chrétiennes, de pensionnats, de communautés religieuses, qui sont venues se mettre sous la protection de Marie.

La sécheresse qui depuis longtemps désole nos campagnes a été dans les desseins de la Providence un moyen puissant de raviver la foi. Pressées par la crainte

des malheurs qui les menaçaient, si le ciel continuait à se montrer d'airain comme au temps des prophètes, toutes les populations voisines sont venues en procession demander la pluie. On a vu des hommes qui, depuis longues années, ne remplissaient aucun devoir de chrétien, se joindre à ces manifestations publiques de la foi, et à ces prières que Dieu a bien voulu recevoir des mains de Marie, car il les a souvent exaucées et l'on peut dire que toutes les paroisses qui sont venues ont obtenu l'effet de leurs demandes. Aussi, la plupart sont venues une seconde fois pour remercier Marie.

La sainte Vierge n'exauce pas seulement les prières publiques, elle continue à favoriser de sa protection toute-puissante ceux qui ont recours à elle dans la maladie ou le danger. Le R.-P. Franson, qui prend note de ces sortes de grâces quand il peut les découvrir, a dû inscrire depuis 1867, sur un registre à ce destiné, environ soixante faits de guérison ou de protection ayant un caractère extraordinaire, pour ne pas dire miraculeux. Cette année, les concours s'annonçaient comme devant être très-considérables; mais les événements ont trompé nos prévisions. Des bruits répandus souvent par la mauvaise foi, mais plus souvent inventés par la peur et trop facilement acceptés, malgré leur absurdité évidente, par l'ignorance et la crédulité, avaient jeté l'effroi dans les campagnes. On voyait des Prussiens partout. C'est ainsi qu'une religieuse a été pendant tout le temps de ma messe surveillée par le brigadier de notre gendarmerie. On la lui avait signalée comme un Prussien déguisé, et la foule, attroupée dans la chapelle autour de cette pauvre fille, n'avait pas assez d'yeux pour la voir, et chacun attendait avec impatience le moment où M. le brigadier devait l'interroger. Je la fis entrer moi-même dans la sacristie immédiatement après la messe, et je sortis en-

suite pour rassurer le représentant de la force publique.

Et bien ! le dimanche suivant des personnes nous ont dit : « Nous serions venues en plus grand nombre, mais on avait peur, car il paraît que dimanche dernier vous aviez un espion prussien habillé en religieuse. »

Voilà, mon très-révérend et bien-aimé Père, les détails que j'ai cru devoir vous donner.

Je ne devrais pas, ce semble, terminer ce compte rendu, déjà bien long, sans vous dire un mot du Juniorat. Cette œuvre a pris un développement extraordinaire, grâce aux soins du R.-P. Provincial, qui s'en occupe avec une sollicitude et un dévouement sans bornes. En 1867, il y avait à peine 20 élèves ; en 1868, il y en avait 35 ; ce nombre montait à 45 en 1869, et sans les événements malheureux qui affligent notre pauvre France, le nombre de nos élèves, tous choisis dans de bonnes familles, s'élèverait à plus de 50. Mais cette œuvre étant confiée au R.-P. Bonnefoy, je suis bien certain que vous devez connaître ce qui la concerne et que vous êtes au courant de l'esprit du Juniorat et des progrès de nos enfants.

Toutefois, je dois dire en terminant que nos Junioristes sont à l'église, en récréation partout où on les rencontre, en promenade même, un sujet d'édification pour les fidèles, et même pour les Prêtres qui sont témoins de leur bonne tenue et de leur piété.

Veuillez agréer, etc. Bermès, o. m. i.

MAISON DE NOTRE-DAME DE LA GARDE.

LETTRE DU R. P. CH. BARET, SUPÉRIEUR LOCAL, AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de la Garde, le 4 septembre 1871.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Des bruits courant ici sur une mission lointaine confiée au R. P. MARTINET, je prends la liberté de vous adresser ce compte rendu annuel, qui, aux termes de la circulaire que nous venons de lire, devrait être adressé au secrétaire général de la Congrégation. Pour cette fois, le compte rendu ne saurait se renfermer dans les limites ordinaires; des événements trop connus l'ayant rendu impossible l'année dernière, il faut, pour ne pas laisser de lacune, apprécier à la fois les deux années précédentes. Ce double travail n'aura point pour effet de compliquer beaucoup ce compte rendu. La destination spéciale de notre maison ne comporte guère les histoires longues et accidentées. Les années s'y succèdent, toujours égales à elles-mêmes, et notre ministère n'a pas même été troublé par les catastrophes de tous genres, dont le contre-coup a été fatal à tant d'hommes et à tant de choses. A part quelques alertes plus ou moins vives, provoquées par des alarmes plus ou moins fondées, notre vie d'aumôniers a vu couler sans trouble ses heures et ses jours saintement monotones.

Toutefois, sous peine d'être ingrats envers notre Reine céleste, il faut bien proclamer que, dans quelques circonstances vraiment périlleuses, elle a justifié, d'une manière éclatante, ses titres de bonne mère et de Notre-

Dame de la Garde. Le 27 septembre, au plus fort de la crise révolutionnaire, après l'emprisonnement des PP. Jésuites et l'envahissement de leur maison, après une visite menaçante faite au Calvaire, tout nous portait à croire que le sanctuaire subirait une attaque dont nous serions nous-mêmes les premières victimes. Dans le courant de ce jour mémorable, des avis multipliés nous avaient annoncé la venue des *civiques*. Pendant la récréation du soir, on sonne violemment à la porte, et le Frère qui est allé ouvrir revient précipitamment me dire : « Ce sont eux ! » Au même instant, le capitaine qui l'avait suivi me met la main sur l'épaule, en s'écriant : « Oui, c'est nous; mais ne craignez rien, nous venons pour vous protéger en défendant le Sanctuaire. »

C'était un bataillon de la garde nationale qui venait s'installer, pour cette nuit, sur la sainte colline, déjouant ainsi les projets des clubistes.

Six mois plus tard, la situation n'était pas moins alarmante ; l'émeute communeuse, maîtresse absolue de la ville depuis le 23 mars, se préparait à une défense énergique contre le pouvoir régulier. Il était fortement à craindre qu'on ne s'emparât de la colline, et j'avoue que, chaque matin, en montant au Sanctuaire, nous tremblions d'y trouver une garnison d'insurgés. Enfin, le 4 avril, dès la première aurore, la colline est occupée par une batterie de canons, fortement soutenue par la troupe de ligne. L'armée de l'ordre, en rentrant à Marseille, avait compris toute l'importance de cette position stratégique ; et quelques heures plus tard, l'artillerie braquée au pied du Sanctuaire écrasait l'insurrection dans son principal et bientôt son unique centre de résistance, et arrachait la ville entière aux mains de l'anarchie. Ce jour-là, les catholiques marseillais comprirent que le salut leur était venu de la sainte colline, et que dans un dessein de miséricor-

dieuse tendresse, la bonne Mère s'était montrée *terrible comme une armée rangée en bataille.*

Les émeutiers le comprirent aussi à leur manière, et leurs journaux impies n'épargnèrent pas le blasphème à cette gardienne céleste qui les avait réduits à l'impuissance. Un nouvelliste ingénieux accusa même les aumôniers d'avoir dirigé le feu des canons. Dieu merci, des mains plus habiles étaient chargées de cette besogne, et s'en acquittaient à merveille.

Depuis lors, l'occupation militaire a été maintenue, et il serait difficile de lui assigner un terme. Mais cet appareil insolite n'a pas eu pour effet de ralentir l'élan de la piété marseillaise. Le mois de Marie et l'octave de l'Assomption n'ont pas été suivis, cette année, avec moins d'assiduité que les années précédentes. La première de ces stations, qui fut prêchée, l'année dernière, par le P. GARNIER, de la maison d'Aix, l'a été, cette année, par le P. Supérieur de Notre-Dame de la Garde. Les prédications de l'octave ont été faites, en 1870, par le P. ROUX (Victor), de la maison du Calvaire, et, en 1871, par le P. BENEDIC, utilisant vaillamment, pour la gloire de Marie, ses vacances de professeur au grand séminaire de Fréjus.

Les PP. SUMIEN, BOVIS et D'HALLUIN, qui forment, avec le P. Supérieur, le personnel de l'aumônerie, se sont partagé, pendant ces deux années, les prédications des stations, des dominicales et de l'adoration perpétuelle, aidés quelquefois dans ce ministère par des Pères résidant momentanément dans la maison de Notre-Dame de la Garde, et dans les derniers mois de l'année 1870, par le P. BESSON, nouvellement adjoint à la Communauté.

Dans le courant de ces deux années, nous avons prêché quelques retraites dans diverses paroisses de Marseille ou de la banlieue. Le P. Supérieur a prêché, en 1870,

la retraite du grand catéchisme de persévérance de M. l'abbé Coulin.

En dehors de Marseille, et même du diocèse, quelques travaux apostoliques ont été accomplis, la première année par le P. GIBELIN, qui a évangélisé avec succès plusieurs paroisses du diocèse d'Aix et d'Avignon, et, l'année dernière, par le même Père, actuellement transféré au Calvaire, et par le P. BESSON, qui a fait, à Moustier-Sainte-Marie, au diocèse de Digne, ses premières armes de Missionnaire, et qui a obtenu, dans cette paroisse importante, les plus heureux et les plus encourageants résultats.

Voilà, mon très-révérend et bien-aimé Père, le résumé succinct de ces deux années. Puisse l'année présente se terminer paisiblement, et nous permettre de travailler avec plus d'activité et de succès à glorifier Dieu et sa sainte Mère, dans le poste d'honneur qui nous a été confié !

Agréez, etc.

C. BARET, O. M. I.

VARIÉTÉS

ADRESSES A NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE.

Nous sommes heureux de publier ici quelques adresses présentées au Souverain Pontife Pie IX à l'occasion du 25e anniversaire de son élévation sur le siége de Saint-Pierre. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'elles expriment le sentiment de tous les membres de la Congrégation sans exception.

ADRESSE DU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

« TRÈS-SAINT PÈRE,

« C'est par un dessein manifeste de sa sagesse et de sa miséricorde qu'au milieu des ténèbres présentes du doute et de l'impiété, Dieu a élevé VOTRE SAINTETÉ au trône apostolique et a égalé aux années de Pierre les années de votre pontificat. Pour tous les vrais fidèles, ce 25e anniversaire de votre exaltation est un jour de miracle : Le nouveau Josué, disent-ils, a arrêté le soleil dans sa course, au-dessus de Gabaon, afin de donner à son peuple le temps d'achever sa victoire. Eux-mêmes les Amorrhéens confondus, attestent le prodige, eux qui depuis si longtemps appellent en vain l'heure de la nuit et annoncent sans cesse que l'astre est au moment de s'éteindre : *Stetit itaque sol in medio cœli et non festinavit occumbere spatio unius diei.*

« Oui, Très-saint Père, votre pontificat, si laborieux et si agité, a été pour le peuple chrétien un beau jour de triomphe, et, depuis dix-huit siècles, nul jour n'avait été aussi long que ce jour : *Non fuit tam longa dies, obediente Domino voci hominis et pugnante pro Israel.*

« Pénétrés de reconnaissance pour un si grand bienfait, nous, Oblats de Marie immaculée, membres de la grande famille religieuse, nous rendons à Dieu la louange qui lui est due, et au saint Pontife les protestations d'un attachement toujours plus inviolable.

« Quelque chose de ce qu'éprouvèrent les Apôtres à la pensée d'être séparés du divin Maître, nous l'éprouvons en présence des aberrations et des défections de notre temps : *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.*

« Dans l'état d'affaissement où sont tombés presque tous les pouvoirs, à l'encontre de l'esprit de révolte qui souffle sur les multitudes aveugles, où trouverons-nous le principe et le sage exercice de l'Autorité, de l'autorité vivante, émanant de Dieu, sûre d'elle-même, qui n'abdique pas, qui conduit à ses fins sans briser les ressorts de la liberté humaine? *Ad quem ibimus?*

« Au sein des divisions profondes et irréconciliables de doctrines, d'intérêts, de partis, auxquelles la société est livrée, où trouverons-nous l'unité, l'unité des esprits, des cœurs et du langage? *Ad quem ibimus?*

« Dans ce cahos de mensonges, d'injustices, de violences, de prétentions orgueilleuses et de mœurs dissolues où s'agite le siècle présent, qui relèvera les âmes et les caractères par le spectacle de la sainteté, secourable et imitable à toutes les conditions? *Ad quem ibimus?*

« Ce fut la mission de votre pontificat, Très-saint Père, et c'en sera éternellement la gloire, de répondre d'une manière non commune à tous ces besoins de la société,

qui n'avaient jamais été plus pressants : *Verba vitæ æternæ habes.*

« En aucun jour du passé l'AUTORITÉ souveraine, dans son double caractère divin et humain, ne s'est plus fortement et plus suavement affirmée que sous votre règne ; elle n'a jamais été plus obstinément contredite, ni plus humblement obéie, et la Lettre encyclique *quanta cura* avec son *Syllabus*, la constitution apostolique *Pastor æternus* avec son dogme de l'*infaillibilité*, sont désormais des monuments indestructibles de l'autorité pontificale, aussi bien que les assises inébranlables de l'ordre social et religieux.

« En aucun jour du passé l'UNITÉ de l'Eglise n'a brillé d'un plus vif éclat que depuis le retour, amené par votre sollicitude apostolique, à l'ancienne liturgie, aux institutions canoniques, à la discipline religieuse, aux pèlerinages de Rome et à la tenue des conciles; depuis le merveilleux élan donné aux missions et le rétablissement de la hiérarchie partout où elle était possible : immense réseau dont tous les fils se sont trouvés sous la main du Pêcheur dans le sacré concile du Vatican.

« En aucun jour du passé la SAINTETÉ n'a répandu avec plus d'abondance dans l'Eglise son parfum de suavité et la lumière de ses enseignements. A nul autre Pontife autant qu'au Pontife bien-aimé, prisonnier du Vatican, Dieu n'avait accordé la consolation de lire dans le livre de vie les noms de ceux qui suivent l'Agneau. La Reine des Saints elle-même a reçu de sa main le plus beau fleuron de sa couronne, une sorte de canonisation par laquelle elle fut déclarée toute belle, toute sainte, toute immaculée, dès le premier instant de son existence.

« Disciple de saint Jean et successeur de saint Pierre, vous deviez au Ciel de proclamer la pureté originelle de Marie ; le Ciel à son tour vous devait de proclamer la pu-

reté inaltérable de vos oracles : *Verba vitæ æternæ habes.*

« Nous voulons donc, TRÈS-SAINT PÈRE, reconnaître en toutes choses votre suprême AUTORITÉ : demeurer jusqu'à la mort attachés au centre de l'UNITÉ par le fond de nos entrailles, et marcher sans cesse dans les voies de la SAINTETÉ que vous avez ouvertes devant nous.

« Et maintenant que les jours de votre apostolat ont égalé ceux de Pierre, puissent les jours de votre vie égaler ceux de Jean !

« AD MULTOS ANNOS !

« Humblement prosterné aux pieds de VOTRE SAINTETÉ, le Supérieur général des Missionnaires Oblats de Marie immaculée implore pour lui et pour les siens, TRÈS-SAINT PÈRE, une spéciale et ample bénédiction apostolique.

« J^h. FABRE, O. M. I.,
« Supérieur général. »

ADRESSE DE MGR GRANDIN, ÉVÊQUE DE SATALA, COADJUTEUR DE SAINT-BONIFACE, ET DES MISSIONNAIRES DU VICARIAT DE LA SISKATCHEWAN.

« TRÈS-SAINT PÈRE,

« Nos communications avec l'Europe sont si difficiles, les nouvelles que nous recevons si rares, que nous avons appris, pour ainsi dire, en même temps et la discussion de l'infaillibilité du Pontife romain et sa définition par le concile du Vatican. Nous avons ressenti une indicible peine du scandale qu'ont malheureusement donné quelques-uns de vos enfants en combattant avec tant de passion le glorieux privilége promis par Jésus-Christ lui-même à Pierre et à ses successeurs. Mais, à la

nouvelle de la définition, nos cœurs ont tressailli de joie, et nous avons entonné avec amour l'hymne de la reconnaissance.

« Aujourd'hui, Très-saint Père, qu'il soit permis à l'Evêque de Satala, coadjuteur de Saint-Boniface, Vicaire de la Siskatchewan, pour la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, ainsi qu'aux Religieux les plus proches de sa résidence, de venir se prosterner aux pieds de Votre Sainteté, pour lui dire et notre foi et notre amour; notre foi ferme et inébranlable dans les divines prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ et notre amour pour sa personne sacrée.

« Nous voulons témoigner aussi à Votre Sainteté et de la foi et de l'amour de nos Frères trop éloignés. Nous voulons lui dire enfin la foi vive, inaltérable, de nos chrétiens au dogme de l'infaillibilité.

« Si nous avons tressailli d'allégresse à la réception du *Pastor æternus*, nous avons ressenti une amère douleur en apprenant ce même jour l'abandon de Rome par la fille aînée de l'Eglise, et la spoliation sacrilége de la ville éternelle. Nous protestons de tout notre pouvoir contre cette injustice inouïe, dont nos sauvages les plus barbares seraient incapables.

« La plupart d'entre nous, nous aimons la France parce qu'elle est notre patrie. Tous nous l'aimons comme Missionnaires, parce que c'est grâce à sa charité surtout que nous faisons ici l'œuvre de Dieu. Nous étions légitimement fiers de voir le drapeau français flotter encore à Rome après la spoliation des Etats de Votre Sainteté. C'était pour nous un motif d'espérance. Aujourd'hui, la France semble avoir abandonné le Vicaire de Jésus-Christ au milieu du danger. Nous regardons comme conséquence de cet abandon les revers qui viennent de fondre sur elle.

« Mais, Pontife bien-aimé, vous êtes Pierre, et sur cette pierre a été bâtie l'Eglise de Jésus-Christ, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Après l'épreuve viendra le triomphe. Disciple chéri du Sauveur, saint Jean, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, patron de Jean Mastaï Ferretti, aujourd'hui l'immortel Pie IX, du haut du ciel protégez le Vicaire de Jésus-Christ; veillez sur sa personne sacrée. Comme l'infaillible successeur de Pierre, qui gouverne aujourd'hui l'Eglise, vous connaissez les rigueurs de l'exil et les douleurs de la persécution ; une fois de plus reposez votre tête sur le cœur de Jésus et demandez-lui pour votre auguste client, protection, secours et triomphe.

« Très-saint Père, ce triomphe, après lequel soupirent des millions et des millions de fidèles, ce triomphe n'est pas éloigné, nous en avons la douce confiance. N'est-ce pas pour que Votre Sainteté en soit le témoin qu'un règne unique dans les annales de l'Eglise lui a été donné ?

« Vous atteignez les années de saint Pierre. Il n'est plus vrai de dire : *Non videbis annos Petri*. Tout récemment le monde catholique était dans l'allégresse en célébrant les noces d'or de son Père, de son Roi, de son Pontife bien-aimé. L'isolement dans lequel nous vivons ne nous a pas permis de prendre part alors à l'allégresse générale, mais nous voulons du moins célébrer avec l'Eglise entière le 21 juin prochain, 25e anniversaire du jour à jamais béni qui donna à l'Epouse de Jésus-Christ l'immortel Pie IX pour chef suprême et infaillible.

« Prosternés, Très-saint Père, aux pieds de Votre Sainteté, nous vous supplions humblement de nous bénir, de bénir nos Frères trop éloignés pour signer cette adresse avec nous ; de bénir les zélées Religieuses, dites Sœurs grises de Montréal, qui nous aident dans l'œuvre de Dieu.

« Nous vous supplions de bénir nos pauvres chrétiens,

si éprouvés, eux aussi, par tant de malheurs. Enfin, Très-saint-Père, la reconnaissance nous oblige à demander une bénédiction spéciale pour tous nos bienfaiteurs.

« Fait à Saint-Albert, le 27 décembre 1870, en la fête de Saint-Jean l'Evangéliste.

« † VITAL G., év. de Satala, O. M. I. — Albert LACOMBE, pr., O. M. I. — J. LEDUC, pr., O. M. I. — A. ANDRÉ, pr., O. M. I. — J. DUPIN, pr., O. M. I. — V. FOURMOND, pr., O. M. I. — V. BOURGINE, pr., O. M. I. — Léon DOUCET, pr., O. M. I. — A. BLANCHET, diacre, O. M. I. — Patrick BOWES, O. M. I. — G. SCOLLEN, O. M. I. — P. GÉRENTE, O. M. I. — Joseph PÉRÉARD, O. M. I. — V. LALICAN, O. M. I. — A. LAMBERT, O. M. I. — P. GRÉGEAN, O. M. I. — A. PENAULT, O. M. I. — F. LERICHE, O. M. I. »

Le 15 juin 1871, Mgr GRANDIN écrivait de Saint-Boniface au T.-R. P. Supérieur général :

« .... J'ai reçu ici, bien-aimé Père, une grande consolation au milieu de mes nombreuses tribulations, et je tiens à vous la faire partager. Au mois de décembre dernier nous apprîmes par le même courrier la définition dogmatique de l'infaillibilité et l'invasion de Rome. De concert avec vos enfants de Saint-Albert et des missions environnantes, et au nom de nos Frères du Vicariat trop éloignés pour se joindre à nous, j'assurai le Saint-Père de notre joie d'un côté et de notre peine de l'autre. Je le priai de nous bénir tous. En arrivant ici, je trouvai une lettre du cardinal Barnabo qui me faisait connaître avec quelle bienveillance le Saint-Père avait reçu notre adresse et nous avait bénis. Je n'aurais osé espérer davantage.

Dernièrement je recevais une lettre du Saint-Père lui-même. Vous ne sauriez croire combien j'en suis heureux pour moi et pour vous-même, bien-aimé Père, pour mes chers Frères des missions, pour les bonnes Sœurs qui nous aident à faire le bien. »

A NOTRE VÉNÉRABLE FRÈRE VITAL,
ÉVÊQUE DE SATALA IN PARTIBUS, COADJUTEUR
DE SAINT-BONIFACE, ET A NOS AUTRES BIEN-AIMÉS FILS,
RELIGIEUX OBLATS DE MARIE IMMACULÉE,
A SAINT-BONIFACE (CANADA) [1].

« A notre vénérable Frère et à nos bien-aimés Fils, salut et bénédiction apostolique.

« Nous avons reçu la lettre si respectueuse que vous avez souscrite le jour de la fête de Saint-Jean l'Evangéliste,

[1] *Venerabili Fratri, Episcopo Satalensi in partibus, Coadjutori Sancti Bonifacii, aliisque dilectis Filiis, religiosis viris Oblatis Mariæ Immaculatæ, in urbem Sancti Bonifacii (Canada).*

Venerabilis Frater et dilecti Filii, salutem et apostolicam benedictionem. Observantissimas accepimus litteras die festo Sancti Joannis Evangelistæ, et a vobis subscriptas, in quibus, nomine etiam aliorum Religiosorum virorum a vobis longe degentium atque dilectorum istorum Fidelium, commune vestrum fidei obsequium in gaudio declaratis erga dogmaticam definitionem de Infallibili Romanorum Pontificum Magisterio, ab Œcumenico Vaticano Concilio editam et promulgatam, ac vestram reverentiam dilectionem et pietatem erga nostræ humilitatis personam exprimitis.

Cum probe perspiciamus quam sincero ac filiali ex animo hujusmodi significationes proficiscantur, fieri non potest, Venerabilis Frater et dilecti Filii, quin eas gratissimo cum sensu paterni affectus et dilectionis complectamur, idque vobis vehementer cupimus hisce Nostris litteris esse testatum.

Nec vero cum tali animo affecti erga Nos sitis et erga hanc apostolicam Sedem, mirum Nobis esse potuit vos graviter dolere acerbitatibus quas patimur, dum sub potestate impiorum constituti sumus, atque improbare vos et detestari gravissimam injuriam huic apostolicæ Sedi et Ecclesiæ

dans laquelle vous déclarez avec joie, ainsi qu'au nom des autres Religieux vivant loin de vous, et des bien-aimés fidèles confiés à leur sollicitude, l'hommage de votre foi envers la définition dogmatique touchant le magistère infaillible des Pontifes romains, émise et promulguée par le Concile œcuménique du Vatican, et dans laquelle vous nous exprimez votre respect, votre affection et votre piété envers notre humble personne.

« Comprenant bien de quel cœur sincère et filial ces témoignages procèdent, nous ne pouvons, vénérable Frère et bien-aimés Fils, que les accueillir dans les sentiments reconnaissants d'une tendresse et d'une dilection paternelles ; et c'est ce que nous désirons vivement vous manifester par ces lettres que nous vous adressons.

« Animés d'un tel esprit envers nous et envers ce Siége

ipsi, sacrilegis armis irrogatam. In hoc agnoscimus, Venerabilis Frater et dilecti Filii, eximium vestrum erga Dei et religionis causam zelum, et cum omnium Ecclesiæ filiorum munus sit ad eam causam propugnandam communibus studiis dignisque operibus incumbere, minime dubitamus quin fervidas preces ad Deum clementissimum offerre pergatis, ut Ipse propitius in auxilium Nostrum exsurgat, et optatam tranquillitatem Ecclesiæ suæ, sedata tempestate, restituat. Quemadmodum autem spes vestras, quas Nobis significatis, libenter accepimus, cum eas pariter in divina bonitate firmiter vobiscum foveamus, ita gratissimum vobis pro aliis quæ expromitis votis profitemur animum, ac dum vestrum erga Nos studium et amorem in iis luculenter perspicimus. Nos tamen illud unice a Domino optamus, ut divina Ejus voluntas in Nobis et de Nobis plene in omnibus perficiatur. Deum omnipotentem enixe rogamus, ut te, Venerabilis Frater, supernis suis auxiliis jugiter confortet ac muniat, ac super vos, dilecti Filii, omnesque Fratres vestros et istos omnes Fideles, gratiarum suarum munera clementer effundat, ut bonum operemini non deficientes et omni vera prosperitate fruamini. Accipite demum in pignus præcipuæ Nostræ benevolentiæ et in auspicium divinæ benignitatis Apostolicam Benedictionem quam tibi, venerabilis Frater, vobisque, dilecti Filii, et dilectis in Christo Filiabus religiosis sororibus de Monte Regali, aliisque omnibus pro quibus postulastis peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, die 3 maii, anno 1871.
Pontificatus Nostri anno vigesimo quinto.

Pius, P. P. IX.

apostolique, il n'est pas étonnant que vous déploriez profondément les amertumes que nous endurons, soumis au pouvoir des impies, et que vous réprouviez et détestiez l'injure si grave faite à ce Siége apostolique et à l'Église elle-même par des armes sacriléges. Nous reconnaissons à ce signe, vénérable Frère et bien-aimés Fils, votre zèle ardent pour la cause de Dieu et de la religion ; et comme il est du devoir de tous les enfants de l'Église de s'appliquer à la défense de cette cause par des efforts communs et des œuvres saintes, nous ne doutons pas que vous continuerez d'offrir au Dieu très-clément de ferventes prières, afin qu'il nous soit favorable, qu'il se lève pour nous secourir, et qu'enchaînant la tempête il rende à l'Église la tranquillité désirée.

« En même temps que nous accueillons avec joie les espérances que vous nous exprimez, et que nous nourrissons nous-mêmes fermement en les fondant sur la bonté divine, nous vous témoignons notre gratitude pour les autres vœux que vous formez pour nous. Et tandis que nous y voyons manifestement votre dévouement et votre amour pour nous, de notre côté nous ne demandons au Seigneur que le seul et parfait accomplissement de sa divine volonté en nous, sur nous et en toutes choses.

« Nous prions ardemment le Dieu tout-puissant de vous fortifier toujours, vénérable Frère, de vous protéger de ses secours célestes et de répandre avec clémence sur vous, bien-aimés Fils, sur tous vos Frères et sur les fidèles confiés à vos soins les trésors de ses grâces, afin que vous accomplissiez le bien sans défaillance et que vous demeuriez stables dans toute vraie prospérité.

« Recevez enfin comme un gage de notre particulière bienveillance et comme un auguré de la bonté divine, la bénédiction apostolique que nous accordons avec une profonde tendresse à vous, vénérable Frère, et à vous

tous, bien-aimés Fils, et à nos chères Filles en Jésus-Christ les Sœurs religieuses de Montréal, ainsi qu'à toutes les autres personnes en faveur desquelles vous l'avez sollicitée de nous.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le troisième jour de mai, l'an 1871, de notre pontificat le vingt-cinquième.

« Pie ix, Pape. »

ADRESSE DE Mgr BONJEAN, ÉVÊQUE DE MÉDÉA, VICAIRE APOSTOLIQUE DE JAFFNA, ET DES MISSIONNAIRES DE CE VICARIAT [1].

« Très-saint Père,

« Daignez permettre aux soussignés, l'évêque de Médéa, et les Missionnaires Oblats de Marie immaculée consacrés à la culture de la vigne du Seigneur dans la partie septentrionale de l'île de Ceylan, de se présenter devant Votre Sainteté par l'intermédiaire de cette humble adresse, et prosternés à vos pieds sacrés, de vous manifester les sentiments les plus intimes de leur cœur, dans l'état déplorable des circonstances présentes, mêlant nos larmes aux vôtres et à celles de l'Église entière.

« O vous que l'univers catholique reconnaît et vénère comme le docteur infaillible de la vérité, le défenseur invincible de la justice, le gardien incorruptible de tous les droits, le roi de la paix, le Pontife souverain, le pasteur suprême de tout le peuple chrétien, le pilote de la barque de Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ, le chef indéfectible de l'Église et son fondement inébranlable, nous ne pou-

[1] Cette lettre est en latin, nous en donnons la traduction.

vons aucunement supporter de vous voir entouré des embûches des impies, en butte aux insultes d'une vile populace, opprimé par les armes des ravisseurs, dépouillé de vos droits, retenu prisonnier, abreuvé de chagrins et d'amertumes. O douleur! de telles extrémités étaient-elles dues à un Pontife si pieux, à un roi si clément, à un père si bon? Ces retours étaient-ils dus à vos bienfaits? Ce calice était donc réservé au jubilé de votre Pontificat glorieux? Malheur à nous, car si l'on traite ainsi le bois vert, que ne fera-t-on pas au bois sec? Si la majesté du suprême pontificat qui brille sur votre front n'a point effrayé les barbares de notre âge de fer, que craindront-ils désormais? Si votre vénérable vieillesse, votre douceur, votre longanimité n'ont pu amollir leurs cœurs endurcis, qu'est-ce qui pourra les fléchir encore? S'ils n'ont pas craint de forcer la ville sainte, de la troubler par les hordes qu'ils y ont introduites, de la remplir de crimes, de fouler aux pieds le tombeau même des apôtres, quel lieu à l'avenir sera encore inviolable? S'ils ont pu renverser les droits du Saint-Siége, quels autres droits enfin resteront debout?

« Non, nous ne pouvons considérer sans un profond chagrin de notre âme, nous qui nous appelons et qui sommes vos enfants, les douleurs cruelles de Votre Sainteté et les crimes atroces que l'on commet contre vous. Quand vous êtes frappé, ne le sommes-nous pas nous-mêmes? Quand vous avez à souffrir, ne souffrons-nous pas aussi? Très-saint Père, nous voulons vous entourer d'une affection d'autant plus ardente et respectueuse, que les traitements que vous subissez de la part des ennemis de Dieu et de l'Église sont plus indignes et plus vils. Nous prions sans cesse pour vous, confiants en cette espérance que le même Dieu qui envoya son ange et arracha Pierre des mains d'Hérode et de l'attente impie

de tout le peuple juif, — qui délivra si souvent vos prédécesseurs de leurs prisons ténébreuses et de toutes leurs tribulations, — qui rétablit sur son trône pontifical, contre l'attente de tous et aux applaudissements de l'univers, Pie VII, d'heureuse mémoire, après l'avoir soustrait aux mains d'un superbe persécuteur, — et qui vous ramena vous-même à Rome, d'une manière inespérée, lorsque vous étiez exilé à Gaëte, — saura cette fois encore disperser tous ceux qui, poussés par la haine de la vérité divine et de la sainteté chrétienne, conspirent contre vous et veulent vous perdre.

« Qu'ils se glorifient d'avoir pris Rome, au mépris des serments ; qu'ils se glorifient d'avoir abattu le plus antique des trônes et d'avoir anéanti pour jamais le principat sacré des Pontifes romains ; qu'ils se glorifient d'avoir réalisé leurs projets insensés et d'avoir fait de la capitale du monde la capitale de l'Italie : ceux-ci mettent leurs espérances dans leurs chars, ceux-là dans leurs cavaliers ; pour nous, nous espérons en notre Dieu, le Dieu du ciel, qui se rira et se moquera d'eux et montrera la vanité de ce dont ils avaient fait leur gloire.

« C'est là, T.-S. Père, le ferme espoir que gardent nos cœurs. Nous avons confiance que par le secours du Seigneur vous pourrez bientôt, rendu à la liberté, célébrer solennellement le jubilé de votre pontificat, terminer le Concile du Vatican, et après les nombreuses et longues calamités dont vous avez été tourmenté, gouverner l'Église dans une paix profonde et durant de longues années.

« Enfin nous baisons affectueusement vos pieds sacrés, et pour notre malheureuse patrie, pour notre Supérieur général, nos Frères et toute notre Congrégation, pour nos parents et nos amis accablés par des calamités jusqu'ici inouïes, pour la mission de Jaffna, pour nos écoles, nos

colléges et nos orphelinats menacés de périr si nous ne sommes aidés, pour toutes les âmes confiées à nos soins, et pour nous-mêmes, afin que dans la bonne comme dans la mauvaise fortune nous sachions nous montrer dignes ministres de Jésus-Christ, nous vous demandons instamment votre bénédiction paternelle.

« De votre Sainteté,
« Les Fils très-humbles et très-dévoués. »

Jaffna, 29 avril 1871.

Les fidèles catholiques de Ceylan n'ont pas voulu demeurer en arrière, dans une manifestation qui mettait les catholiques du monde entier aux pieds de Pie IX. Voici l'éloquente protestation qu'ils ont envoyée, couverte de 17,000 signatures, au ministre de la reine d'Angleterre. Elle a été imprimée en Anglais par nos orphelins de Colombogam, près Jaffna. Nous l'avons traduite en français.

PROTESTATION DES CATHOLIQUES.

« Nous, Evêques catholiques, Vicaires apostoliques de Colombo et de Jaffna, nous, Prêtres et fidèles, habitants de l'île de Ceylan, avons appris avec douleur et indignation que le gouvernement italien vient de mettre le comble à la honteuse série de ses attentats contre les possessions, la dignité et la sécurité du Saint-Siége, par l'invasion à main armée de la ville de Rome qu'il retient encore au mépris de toutes les lois divines et humaines, usurpant dans la ville éternelle, comme ils l'avait déjà fait dans d'autres parties des Etats de l'Eglise, les prérogatives et l'autorité du seul roi et souverain légitime, le Pape, et

forçant Sa Sainteté à demeurer prisonnier dans son propre palais du Vatican.

«Nos cœurs sont profondément blessés quand nous entendons le Père vénéré de la chrétienté déclarer dans son Encyclique du 1er de novembre dernier : « *Qu'il est* « *réduit en captivité au point de ne pouvoir plus exercer son* « *autorité de suprême Pasteur, avec sécurité, promptitude et* « *liberté.* »

« Nos cœurs brûlent d'indignation à la pensée de l'entourage à lui fait par une vile populace sans foi ni loi, sur cette glorieuse place de Saint-Pierre, où il nous semble encore entendre les applaudissements enthousiastes d'une multitude de fidèles que l'amour attirait là de toutes les parties du monde pour recevoir la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. Nous tremblons qu'il ne se commette à cette heure de la puissance des ténèbres un crime énorme, qui pénètre d'horreur le monde entier, et attire la malédiction de Dieu sur la terre.

« Pour dégager notre conscience, et pour qu'on ne puisse pas soupçonner que les 170,000 catholiques de Ceylan, toujours si dociles à leur suprême Pasteur, soient devenus indifférents et soient prêts à l'abandonner au moment du danger ; humbles comme nous sommes, et de peu de poids dans les affaires du monde, nous avons signé ce document pour nous-mêmes et pour la masse de nos Frères catholiques qui n'ont pu le signer, mais dont nous connaissons et interprétons parfaitement ici les sentiments; et *nous déclarons devant Dieu et en face du monde entier* : que nous croyons que Rome et les Etats de l'Eglise sont le patrimoine de l'Eglise catholique ; qu'elle a ses titres aussi incontestables que ceux de quelque prince que ce soit à sa couronne et à ses Etats ; qu'on ne peut les lui enlever sans une injustice criante et sans sacrilége ; que le Pape lui-même ne peut pas les aliéner.

« C'est notre ferme conviction, corroborée encore par de récents événements, que la liberté du Souverain Pontife ne peut avoir de garantie suffisante que dans la souveraineté et l'indépendance de tout pouvoir terrestre.

« Nous croyons que, de fait, cette principauté civile était dans l'ordre de la Providence le moyen d'assurer au Pape toute la liberté nécessaire pour remplir son office de Pasteur suprême ; qu'en raison de ce rapport intime avec le bien de l'Eglise, cette principauté revêt un caractère spirituel, et que tout attentat contre elle est un acte sacrilége et frappé de nullité au point de vue de la loi soit divine, soit humaine.

« Comme membres de la société civilisée, et intéressés à y maintenir l'ordre et la paix, nous protestons de toute notre force contre l'invasion du territoire d'un souverain paisible, sans raison, sans déclaration de guerre, au mépris des traités solennels ; nous y voyons une violation de tout droit dont l'impunité aurait pour effet de jeter la perturbation dans tous les rapports sociaux, publics ou privés, et d'ébranler l'état social jusque dans ses fondements.

« Comme membres de l'Eglise catholique, nous protestons encore contre l'acte de violence par lequel le gouvernement italien s'est emparé des domaines qui formaient cette principauté sacrée, et de la ville où aucun catholique n'est étranger, puisqu'elle est la capitale du monde catholique.

« Enfin, comme catholiques ceylannais, nous protestons contre l'obstacle que l'on vient d'interposer dans les rapports entre le Saint-Siége et notre Eglise catholique dans cette île lointaine ; de là nous prévoyons pour nous un état de choses très-fâcheux au point de vue de nos intérêts spirituels ; car une Eglise comme celle de Ceylan, qui ne fait que commencer à se développer, exige encore

plus que les Eglises anciennes une direction constante venant de celui à qui Dieu même a imposé la sollicitude de toutes les Eglises. »

NOMINATION DE Mgr GUIBERT A L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

Le 29 mai 1871, lorsque Paris sortait à peine de l'épouvantable lutte qui avait rempli ses rues de sang et de ruines, un éminent publiciste écrivait ces lignes dans *l'Univers* : « Les fidèles, témoins des immenses besoins de l'Eglise de Paris, désirent surtout une réparation pour les ordres religieux, qui ont eu l'honneur de fournir de si nombreuses et si saintes victimes... C'est le vœu le plus ardent des fidèles et du clergé de voir un religieux sur le siége de Paris. »

Ce vœu d'un chrétien a été réalisé par le choix d'un Archevêque qui a dans ses armes, avec la devise de notre Congrégation : *Pauperes evangelizantur*, la dénomination religieuse O. M. I., *Oblatus Mariæ Immaculatæ*.

C'est le 19 juillet que Mgr Guibert, Archevêque de Tours, fut nommé Archevêque de Paris, en remplacement de Mgr Darboy, décédé parmi les otages fusillés par la Commune.

La Semaine religieuse de Paris, du 5 août, publiait un article en partie emprunté à *la Semaine religieuse* de Tours, dans lequel, après d'intéressants détails biographiques sur le nouvel Archevêque, nous lisons les lignes suivantes :

« Les armoiries de Monseigneur représentent, au-dessous du chapeau et de la croix archiépiscopale, un

agneau et un lion entourés de ces deux devises : *Pauperes evangelizantur — Suaviter et fortiter.* En bas de l'écusson on voit ces trois lettres, O. M. I., qui signifient *Oblatus Mariæ Immaculatæ.* Car, ainsi que nous l'avons dit, Monseigneur, quoique Evêque, fait toujours partie de la Congrégation des Oblats de Marie. Il est et demeure religieux, et, sauf ce qui est incompatible avec ses fonctions épiscopales, il observe la règle de son ordre. Il assiste aux chapitres généraux où il a sa voix, il peut être élu Supérieur général de l'ordre, et il a droit, après sa mort, aux suffrages de la province à laquelle il appartient.

« Ainsi se trouve réalisé le vœu qu'émettait un journal catholique de voir un religieux missionnaire s'asseoir sur le siége épiscopal de Paris. »

Nous trouvons dans le même numéro de *la Semaine religieuse* de Paris l'extrait suivant d'un discours adressé par Mgr Guibert aux membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, du diocèse de Tours, réunis en assemblée générale.

« Vous avez tous, Messieurs, dans vos rapports si intéressants, fait allusion aux circonstances dans lesquelles je me trouve placé et à l'avenir qui me menace. Je ne vous parlerai pas longuement de ces choses, parce que je veux éviter des émotions qui me seraient pénibles. Je veux cependant vous en dire quelques mots, parce que nous sommes en famille et qu'il y a ici des représentants de toutes les parties de mon diocèse, et je ne suis pas fâché qu'ils sachent et qu'ils fassent savoir que si je les quitte, ce n'est pas moi qui les abandonne, mais que je serai contraint de plier sous des ordres supérieurs.

« Je savais depuis quelque temps que mon nom avait été prononcé pour le siége de Paris, et quand je vis que la chose prenait un peu de consistance, je me crus en droit d'écrire et de faire connaître les impossibilités où je me trouvais de remplir dignement un tel poste. Non pas que j'eusse peur ; à mon âge, on ne craint pas de mourir ; d'ailleurs ma vie appartient à l'Eglise, et s'il me faut la donner dans un an, dans six mois, je ne demande pas mieux. Mais je me disais devant Dieu qu'il ne pouvait pas se faire que je fusse capable de remplir une mission si difficile, et que les intérêts de ce grand Paris seraient mal placés entre mes mains. J'écrivis tout cela, non pas au gouvernement, dont je n'avais rien reçu d'officiel, mais à des amis qui entourent le gouvernement, afin qu'ils lui fissent part de mes dispositions.

« Il paraît que cela n'a rien fait, car on m'a député ici dimanche le ministre des cultes, M. Jules Simon. J'ai passé avec lui une heure et demie, et pendant tout ce temps je me suis débattu à outrance pour ne pas livrer le consentement qui m'était demandé. « Je suis vieux, ai-je « dit à M. Jules Simon, j'ai soixante-neuf ans, je n'ai pas « de santé et je suis épuisé par trente ans d'épiscopat. « Dans vos administrations admettriez-vous des hommes « de mon âge, et ne donnez-vous pas leur retraite à ceux « qui ont travaillé pendant trente ans ? Telle est ma situa- « tion, et vous voudriez pour retraite m'offrir le siége de « Paris ; ce n'est pas possible. » M. le ministre ne voulut rien entendre : « Aujourd'hui, répliqua-t-il, tout se fait « par les vieillards. » Il m'apportait une lettre de M. le chef du pouvoir exécutif, qui me tendait un piége avec sa finesse ordinaire. Croyez-vous qu'il me parlât de la haute dignité qu'il m'offrait, de l'éclat, de la gloire de l'Eglise de Paris ? Point du tout. Il me disait : « Monsei- « gneur, je crois l'anarchie vaincue pour longtemps ;

« mais le siége de Paris n'en demande pas moins un « homme de dévouement et de sacrifice, et c'est parce « qu'il en est ainsi que nous vous prions d'accepter ce « siége. » Que pouvais-je répondre à cet argument?

« Je voulus mettre en avant une autre objection tirée de ma manière de vivre, de mes habitudes de retraite et de simplicité, de mon éloignement naturel des grandes réunions. Je disais au ministre : « A Paris, il vous faut « un Evêque, je ne dis pas mondain, il n'y en a pas, je « pense ; mais enfin il vous faut un Evêque qui aille dans « le monde, qui fréquente la société, qui aille dans les « réceptions officielles, etc., et moi je me suis toujours « abstenu de toutes ces choses A mon âge, on ne change « pas ses vieilles habitudes. — Oh ! maintenant, Monsei- « gneur, c'est justement comme cela qu'il nous faut un « Archevêque à Paris », répondit M. Jules Simon.

« J'étais à bout d'arguments, et je me voyais entre deux difficultés énormes : accepter simplement, c'était une évidente témérité ; refuser, je craignais que ce ne fût une lâcheté. Alors, je dis : « Il faut écrire au Pape, et je « ferai ce qu'il décidera. »

« Je fis comme les bons Curés de mon diocèse, quand ils ont quelques difficultés dans leur paroisse avec le maire ou les membres de la fabrique. Ils viennent me trouver et me consultent, parce que j'ai plus de lumières et de grâces à cause de mon caractère épiscopal, et généralement ils s'en vont avec une solution. Eh bien, moi aussi j'ai un supérieur, c'est le Pape, qui, en sa qualité de chef de l'Eglise universelle, a plus de lumières et de grâces que moi. Il me dira son avis, et je le suivrai.

« Le ministre voulait publier dès le lendemain le décret ; mais j'ai exigé qu'on attendît la réponse de Rome.

« Je n'ai pas parlé à M. Jules Simon de la douleur que j'aurais de vous quitter. Bien que cette séparation soit ce

qu'il y a de plus pénible pour mon cœur, ces considérations ne pouvaient trouver place dans un débat de ce genre. Mais ce que je n'ai pas dit au gouvernement, je vous le dis à vous...

« J'oubliais de vous dire qu'une de mes grandes objections a été la nécessité où je suis de poursuivre la grande œuvre de Saint-Martin. Après mes explications, et lorsque j'eus dit au ministre que j'avais entre les mains 1 400 000 francs, il me répondit : « Si vous avez « cette somme, tout est fait ; le reste, Monseigneur, est « l'affaire des maçons. » J'étais encore battu sur ce terrain.

« Enfin, mes chers Messieurs, si je supporte l'épreuve à laquelle je suis soumis en ce moment, c'est que je serai encore bon à quelque chose. On va me traiter comme on traite les ponts suspendus avant de les livrer au public. On les charge d'un poids énorme, et s'ils le supportent, c'est une preuve qu'ils peuvent servir. C'est ce qui va m'arriver. Les premiers jours, la peine physique et morale sera à son comble ; mais si j'y résiste, c'est que je pourrai aller encore un certain temps et que je pourrai servir de pont pour conduire les Parisiens de la capitale au Paradis. Eh ! mon Dieu, un évêque n'est pas autre chose ; comme son nom l'indique, *pontifex*, c'est un homme qui fait un pont, qui tient lieu de pont... »

Dans le Consistoire tenu par notre Saint-Père le Pape au Vatican, le 27 octobre, ont été préconisés :

Archevêque de Paris, Mgr Joseph-Hippolyte GUIBERT, transféré de Tours.

Archevêque de Saint-Boniface, Mgr Alexandre TACHÉ, de la Congrégation des Oblats de Marie immaculée.

Evêque de Saint-Albert, Mgr Vital-Joseph GRANDIN, de la Congrégation des Oblats de Marie immaculée, transféré de Satala *in partibus*.

Instance du sacré Pallium a été faite pour l'Eglise de Saint-Boniface.

Les journaux catholiques ont publié la note suivante :

« Le Souverain Pontife, par l'organe de la S. Congrégation de la Propagande, vient de constituer les missions sauvages de l'Amérique du Nord en province ecclésiastique. L'évêché de Saint-Boniface est érigé en archevêché ; un diocèse nouvellement créé, celui de Saint-Albert, et les vicariats apostoliques de Mackenzie et de la Colombie britannique sont les diocèses suffragants. L'administration de ces diocèses et de ces missions est confiée à la société des Oblats de Marie. »

Le R. P. MARTINET s'est embarqué à Southampton le 25 juillet, pour se rendre en qualité de visiteur dans le Vicariat de Natal. Son voyage a été très-heureux. Voici quelques détails empruntés à sa correspondance :

Ville du Cap, 2 septembre 1871.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« Me voilà à Cape-Town après une heureuse traversée. J'en rends grâce à Dieu et je m'empresse de vous en informer.

« Notre station à Madère n'a rien offert d'intéressant. C'était pendant la nuit ; je n'ai pu ni visiter une église,

ni frapper à la porte d'un couvent. Après Madère, nous avons vu l'île de Palma, appartenant au groupe des Canaries. Nous avons vu encore la grande Canarie. Mais nous n'avons pu apercevoir le pic de Ténériffe à cause des nuages. Depuis ce jour nous n'avons plus vu la terre, car nous ne sommes pas sûrs d'avoir vu l'île de Sainte-Hélène cachée dans les nuages. Point de distraction, si ce n'est la phosphorescence de la mer sur la trace de notre bateau pendant une huitaine de jours, très-visible et très-belle pendant la nuit ; quelques poissons volants, qui s'effrayent à notre passage ; une baleine qui nous a suivis environ une demi-heure.

« Nous n'avons pas eu à souffrir de la chaleur. Il faisait bien plus chaud dans la latitude de Madère que sous la ligne.

« Il ne s'est produit à bord qu'un seul accident qui aurait pu avoir des suites fâcheuses et qui n'a pas causé le moindre mal. Depuis Madère, le vent, sans être un vent de tempête, nous était presque constamment contraire ; on avait descendu les vergues au pied des mâts ; le 25, jour de Saint-Louis, on s'occupait de les remonter lorsque tout à coup un grand fracas se fait entendre : c'était la partie supérieure du grand mât, c'est-à-dire une pièce de 20 mètres de long, et d'un diamètre moyen de 35 centimètres, qui s'était abattue ; mais elle était tombée si heureusement que ni les quatre hommes d'équipage qui étaient sur la dunette, ni les passagers qui étaient en grand nombre sur le pont n'ont eu une égratignure. *Deo gratias*.

« Nous sommes arrivés dans la nuit du 30 au 31, et avons débarqué dans la matinée.

« Après avoir visité le saint Sacrement, j'ai présenté mes hommages au clergé de la ville, qui se compose de quatre Prêtres, dont un, Mgr O'Haire, prélat romain, fait

les fonctions de Vicaire apostolique. Trois d'entre eux sont Irlandais, le quatrième est Hollandais. Ils vivent en commun dans la maison du Vicaire apostolique. J'ai été cordialement accueilli. M. O'Reilly, qui accompagnait Mgr Grimley au concile, m'a fait visiter les écoles. Ce sont deux beaux établissements. L'école des garçons est tenue par les Frères maristes de Lyon. Ils sont sept, ont trois cents enfants répartis en école paroissiale et école spéciale. L'école des filles, pensionnat et externat, est tenue par des Religieuses dont la maison mère est à Dublin. Dans les deux écoles on reçoit les protestants. Ils assistent aux instructions religieuses, mais pendant les prières ils restent assis. »

« La première messe que j'ai dite sur cette terre d'Afrique, est la messe de Saint-Louis, roi de France, mort sur ce continent. On en faisait ici la fête le 1er septembre (renvoyée du 25 août). J'ai bien pensé à notre pauvre pays, au P. Soullier, à Royaumont.

« La ville du Cap est une ville anglaise dans toute la propriété du terme. On y trouve le confort et les agréments de la civilisation la plus avancée. L'église catholique et le presbytère sont d'assez belles constructions, parfaitement meublées. Je viens de visiter le musée d'histoire naturelle, la bibliothèque, le jardin public, le jardin botanique. Un instant je me suis cru au parc Monceau, à côté du P. Aubert. Les arbres commencent à se couvrir de feuillage, les pâquerettes à se montrer dans les prés. J'aurais voulu vous envoyer une violette, je n'en ai pas trouvé. Je vous envoie une feuille de chêne que vous reconnaîtrez, à sa frêle texture, être un don des premières haleines du printemps. Je pars ce soir par *le Natal*, qui fait le service en s'arrêtant à Mossel-Bay et à Algoa-Bay. Je serai à Natal dans huit ou dix jours. Priez pour moi. »

Rade de Natal, 8 septembre.

« MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« Me voilà arrivé au port. A neuf heures du matin nous avons jeté l'ancre en deçà de la barre; et maintenant l'on est en train de correspondre par signaux avec la vigie du phare.

« *Le Natal* a fait trois stations de Cape-Town ici : la première à Mossel-Bay. C'est une simple station commerciale ; on y a débarqué des marchandises et on y en a pris quelques autres. Je ne suis pas descendu. La deuxième station a lieu à Algoa-Bay ou Port-Élisabeth. Après Cape-Town c'est la principale ville du littoral. Je savais qu'il y avait là une église et un clergé catholique. Je suis descendu pour les voir. J'ai été cordialement accueilli par Mgr MURPHY, prélat romain, fondateur de la mission de Natal et prédécesseur immédiat de nos Pères. Il m'a appris que deux mois auparavant il avait vu Mgr ALLARD à Graham's-Town, où ils ont sacré le nouvel Évêque de la partie *Est* de la colonie, Mgr RICARD. Le nouvel Évêque réside à Graham's-Town. Port-Élisabeth relève de sa juridiction. Mgr MURPHY est assisté par deux jeunes Prêtres irlandais d'une tenue très-distinguée ; ils ont tous les deux fait leurs études théologiques à la Propagande, où ils ont passé six ans. Le plus jeune fait l'école des garçons indépendamment de sa part du ministère. Il m'a fait visiter son école et celle des Sœurs. L'école des garçons se fait dans l'ancienne église, remplacée aujourd'hui par une grande et belle église ogivale ornée de beaux autels et de beaux vitraux. J'ai vu dans cette école quarante ou cinquante petits garçons. L'école des filles est tenue par des Religieuses dominicaines de Dublin, comme celles du

Cap, quoiqu'elles n'appartiennent pas à la même maison mère. Elles ont acheté un bel emplacement, ayant rue de deux côtés et avoisiné de jardins par ailleurs 25 000 francs, et elles y ont construit un couvent et une école.

A East-London, nouvelle et dernière station, la plage est inabordable. Quelques voyageurs passent de notre navire dans un autre qui est là constamment à l'ancre en rade. Ils attendront que la mer soit plus calme pour débarquer.

« Tout notre voyage depuis le Cap s'est effectué à une très-petite distance de la côte. Il est pour cette raison très-intéressant. »

D'Urban 10 septembre (Saint Nom de Marie).

« Nous n'avons pu franchir qu'hier la barre, dans une tartane tirée par un remorqueur. Je n'ai pu être rendu à la maison qu'à deux heures. Le P. Sabon ne m'attendait pas ; il n'avait qu'un léger soupçon, éveillé par mon nom signalé la veille avec ceux des autres passagers et qui venait de paraître dans le journal. Vos lettres et les miennes sont venues avec moi et ne sont entrées qu'après moi sous le toit hospitalier.

« Je viens d'écrire à Mgr Allard de m'envoyer sans tarder quelqu'un pour me prendre à Maritzburg. Ma lettre va retourner à Port-Élisabeth, à Graham's-Town, d'où la Supérieure du couvent l'enverra par le courrier de la police.

« La chaleur commence, mais elle est encore bien supportable. Le P. Sabon a pour le servir un Cafre qui a un *pompon* sur le croupion, un autre sur l'abdomen ; gros garçon de dix-huit ans ; c'est son portier, son cuisinier, son réfectorier, c'est-à-dire qu'il n'est rien de tout cela.

C'est une machine qui marche tant qu'on a la main à la manivelle. « Prends ceci et dépose-le là, prends-le là et « amène-le ici. » C'est tout ce qu'est capable de faire ce pauvre diable. Il va sans dire que le P. SABON se met en quatre pour me bien recevoir.

« MARTINET, O. M. I. »

Après un petit séjour à D'Urban, le R. P. MARTINET s'est rendu à Pietermaritzburg, centre de la population civilisée et du monde officiel, où réside le R. P. BARRET. C'est là que le R. P. LE BIHAN est venu le prendre avec des chevaux pour le conduire à Basuto-Land, résidence de Mgr ALLARD et principal centre de la population païenne. Ils sont partis à cheval le 6 novembre. Le voyage devait durer dix à douze jours.

Les dernières nouvelles du R. P. MARTINET portent la date du 26 novembre. Jusqu'à ce moment tout s'était passé pour lui de la manière la plus satisfaisante. Mais ce jour-là lui apporta la plus grande douleur qu'il pût redouter pour lui-même et pour la mission. Il se rendait à la terre des Diamants pour y voir le P. HIDIEN, quand lui arriva tout à coup l'affreuse nouvelle de la mort de ce jeune Missionnaire, emporté en huit jours par une fièvre cérébrale, au milieu des œuvres de son zèle, et laissant toute une nombreuse population dans le deuil le plus profond.

Le T.-R. P. Supérieur général a fait durant l'automne la visite de notre province du Midi. Parti de Paris vers la fin de septembre, il se rendit d'abord à Autun où il séjourna quinze jours, présidant les examens, puis la retraite annuelle du scolasticat. Il alla ensuite à Notre-Dame de l'Osier où il eut encore la consolation de se trouver

pendant la retraite annuelle de la communauté. Puis vint la visite de Notre-Dame de Lumières. Le R. P. Berne, nouvellement élu provincial du Midi, se fit dès lors le compagnon de voyage de notre Père général. La communauté de Notre-Dame de Lumières le remplit de consolation. Il y a là un florissant juniorat qui compte au delà de quarante élèves, tous animés d'un excellent esprit et offrant à la Congrégation les plus riches espérances. Cette chère jeunesse qui n'aspire qu'à continuer les travaux apostoliques de nos anciens, donne à la maison et au miraculeux sanctuaire une vie et un entrain dont le cœur de notre Père général fut grandement réjoui. C'est de son séjour à Lumières que date la fondation du juniorat de Notre-Dame de Sion. Sur la demande du R. P. de l'Hermite, provincial du Nord, trois junioristes de Lumières reçurent la sainte et belle mission d'aller, sous la conduite du R. P. Girard, fonder notre second juniorat de France. Depuis, cinq nouveaux junioristes sont venus se joindre à eux, et d'autres se préparent. Nous ne doutons pas que, Dieu aidant, le jeune juniorat de Notre-Dame de Sion ne rivalise bientôt avec son aîné par une fervente régularité et l'ardeur au travail, non moins que par le nombre.

De Lumières, notre Père général se rendit à Aix et à Marseille ; à Aix, berceau de notre Congrégation ; à Marseille, principal théâtre de l'activité si féconde de notre illustre fondateur. Ces deux villes sont pour nous remplies des plus précieux souvenirs. Dans les pays qui les entourent il est à peine une bourgade ou un village que nos Pères n'aient pas évangélisés. Impossible à un Oblat de traverser ces contrées sans se sentir fortement remué par des traditions si pures et si glorieuses, et qui marquent si bien la voie tracée à notre vie religieuse et à notre zèle pour l'apostolat des pauvres.

Notre T.-R. Père général comptait prolonger son sé-

jour en Provence, en achevant la visite des maisons de la Province. Malheureusement l'état de sa santé ne lui permit pas de continuer. De sérieuses fatigues, dont il n'est pas remis encore, l'obligèrent, à la fin de novembre, de rentrer à Paris, après deux mois d'absence. L'impression générale de son voyage est toute de reconnaissance envers Dieu pour la prospérité de nos œuvres dans le Midi et pour les dispositions de régularité, de zèle et de véritable esprit de famille dont les membres de la Congrégation se montrent partout animés.

FIN DU TOME IX.

TABLE DES MATIÈRES.

NUMÉRO DE MARS.

NUMÉRO DE JUIN.

NUMÉRO DE SEPTEMBRE.

NUMÉRO DE DÉCEMBRE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie A. HENNUYER, rue du Boulevard, 7.

